

Université Lumière Lyon 2
Ecole doctorale : Sciences des Sociétés et du Droit
Faculté de Géographie, Histoire, Histoire de l'Art, Tourisme
Département : Histoire/civilisations : mondes modernes
Laboratoire de recherche historique Rhone-Alpes

Les pèlerinages catholiques français en terre sainte au XIXe siècle

Par Bertrand LAMURE

Thèse de doctorat en Histoire

Dirigée par Claude PRUDHOMME

Présentée et soutenue publiquement le 31 mars 2006

Devant un jury composé de : Claude PRUDHOMME, Professeur à l'Université Lyon 2 Philippe BOUTRY, Professeur à l'Université Paris 1 Jean-Dominique DURAND, Professeur à l'Université Lyon 3 Henry LAURENS, Professeur au Collège de France

Table des matières

Remerciements . .	1
Liste des principales abréviations .	3
Introduction . .	5
« Dieu le veut ! » . .	5
Panorama de l'histoire des pèlerinages en Terre Sainte .	8
Sur les traces du pèlerin de Bordeaux (333) . .	8
L'épopée des croisades . .	10
De l'oubli à la redécouverte de la Terre Sainte .	11
Première partie : Retour des pèlerins en Terre Sainte 1806-1882 .	15
Du pèlerin solitaire au retour des caravanes . .	16
Les pèlerins romantiques . .	17
L'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte .	27
Le retour de la France catholique .	46
Le retour de la France chrétienne . .	51
La France catholique des années 1870 : pénitente et ultramontaine .	51
L'essor d'une nouvelle congrégation : les assomptionnistes . .	64
Le pèlerinage de 1882 .	81
« La Croisade pacifique, le chapelet à la main » . .	82
Le pèlerinage des mille .	93
La découverte de la Terre Sainte .	103
Seconde partie : Le formidable essor des Pèlerinages de Pénitence 1883-1892 . .	113
La Palestine au sein de l'Empire Ottoman .	114
L'Empire Ottoman, « l'homme malade » du XIXe siècle .	115
La France et la Palestine entre religion et politique : le rêve d'un protectorat . .	136
Les Pèlerinages de Pénitence : acteurs de la France catholique en Terre Sainte .	155
Des pèlerinages réguliers : le succès de l'entreprise assomptionniste .	155

Notre-Dame de France ou la fierté assomptionniste . .	160
Les relais des Pèlerinages de Pénitence : les soutiens de coeur .	168
Les partenaires des Pèlerinages de Pénitence : les soutiens institutionnels .	186
Sur les traces de la IX ^e croisade .	194
Vincent de Paul Bailly : l'homme des pèlerinages . .	194
Les bateaux du pèlerinage : l'identification maritime de l'expédition catholique .	203
L'évolution des Pèlerinages de Pénitence 1883 à 1893 : mise en place d'une référence identitaire . .	214
Les descendants de la IX ^e croisade .	223
Troisième partie : Consolidation et contestation : 1893-1914 .	229
Vers le tourisme religieux .	230
Le Congrès Eucharistique de Jérusalem : coup d'éclat catholique . .	231
La dérive touristique .	241
Du pèlerin pénitent au voyageur catholique .	253
De nouveaux pèlerinages catholiques : héritiers souhaités ou non des assomptionnistes . .	261
Le pèlerinage Saint-Louis ou l'adversaire déclaré des Pèlerinages de Pénitence .	261
Les pèlerins étrangers : le bon grain et la mauvaise herbe . .	276
La Terre Sainte, terre des amertumes .	288
Le temps du crépuscule . .	289
La fin de l'âge d'or .	296
1914 : une page se tourne . .	300
Conclusion .	309
Les vertus du pèlerinage . .	310
Le mythe de la croisade .	312
Le formidable envol d'une congrégation nîmoise .	313
Les pèlerinages comme stimulants d'une Palestine en mutation .	315
Plaidoyer pour un sujet dit mineur . .	316
SOURCES MANUSCRITES .	317
1. Archives du ministère des Affaires étrangères .	317

A. Archives de Nantes . .	317
B. Archives de Paris .	318
2. Archives romaines . .	319
A. Archives secrètes du Vatican .	319
B. Archives de la Propaganda Fide . .	319
C. Archives assomptionnistes de Rome .	320
D. Archives centrales de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes .	322
E. Archives de la société des missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) .	323
3. Archives de Jérusalem .	323
A. Archives franciscaines de Jérusalem .	323
B. Archives assomptionnistes de Jérusalem . .	324
C. Archives de l'Ecole Biblique de Jérusalem .	324
4. Archives françaises –divers- . .	324
A. Archives de l'Alliance Israélite Universelle (Paris) .	324
B. Archives du diocèse de Paris .	324
C. Archives des Conférences de Saint-Vincent de Paul (Paris) .	325
D. Archives de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi (Lyon) .	325
SOURCES IMPRIMEES . .	327
1. Presse quotidienne et périodique .	327
A. Journaux .	327
B. Revues .	328
2. Pèlerinages . .	338
A. Généralités .	338
B. Récits de pèlerinages .	339
C. Les assomptionnistes .	340
BIBLIOGRAPHIE . .	343
1. Instruments de travail .	343
2. La France et l'Europe au XIXe siècle .	345
A. Approche politique et sociologique .	345

B. Approche religieuse catholique . .	346
C. Approche religieuse juive .	351
3. Les Augustins de l'Assomption . .	351
A. Les hommes .	352
B. Les Œuvres . .	352
4. Pèlerinages . .	353
A. Approche générale .	353
B. Aux premiers siècles chrétiens .	353
C. Le temps des croisades .	354
D. Le déclin de l'époque moderne . .	354
E. Le renouveau pèlerin : XIXe-XXe siècle .	355
5. L'Orient au XIXe siècle .	356
A. Approche générale .	356
B. L'Orient chrétien .	358
C. Récits de voyages . .	358
6. La Palestine au XIXe siècle .	359
A. La Palestine politique .	359
B. La Palestine religieuse .	361
ANNEXES .	365
Statistiques des caravanes françaises de pèlerins en Terre Sainte au XIXe siècle . .	365
<i>Tableau des pèlerinages de l'Oeuvre des Pèlerinages en Terre Sainte .</i>	365
<i>Tableau des Pèlerinages Populaires de Pénitence . .</i>	365
<i>Tableau des pèlerinages Saint-Louis .</i>	368
La découverte de la Palestine .	368
<i>Carte sur le découpage de la Palestine entre 1856 et 1882 .</i>	369
<i>Carte de la Palestine par Victor Guérin . .</i>	369
<i>Plan de Jérusalem avec les établissements catholiques . .</i>	370
<i>Plans de Jérusalem entre 1880 et 1914 .</i>	371
<i>Carte sur la première Aliya 1882-1904 .</i>	373

<i>Différentes vues de la Palestine au XIXe siècle .</i>	374
La Palestine chrétienne .	383
<i>Installation des instituts masculins et féminins en Terre Sainte jusqu'en 1914 . .</i>	383
<i>Dénombrement par nationalité des religieux des établissements français ou protégés en Palestine – 1904- . .</i>	384
<i>Personnes inhumées dans le caveau des pèlerins à Saint-Pierre en Galicante de 1892 à 1914 . .</i>	385
<i>Florilège sur la Terre Sainte .</i>	386
<i>Photographies de la Palestine chrétienne . .</i>	389
Les Pèlerinages Populaires de Pénitence .	396
<i>Le Pèlerinage des mille .</i>	396
<i>Au fil des caravanes .</i>	403
<i>Notre-Dame de France à Jérusalem .</i>	419
<i>Les pèlerinages de Saint-Louis .</i>	429
Résumé : .	439
Abstract : . .	441
Mots clés : . .	443
Keywords: . .	445

Remerciements

Le premier de ces remerciements est destiné au directeur de ma thèse, Claude Prudhomme. Son attention constante a été pour moi le meilleur des soutiens.

Ma reconnaissance va également aux trois autres membres du jury –

M. Henry Laurens, M. Philippe Boutry, M. Jean-Dominique Durand qui ont fort aimablement accepté la lecture de ce travail.

Au fil de mes recherches, les soutiens furent nombreux et précieux. Les sœurs de Saint Joseph de l'Apparition tiennent une place particulière pour l'accueil qu'elles m'ont réservé lors de mes premiers pas en Terre Sainte. Les assumptionnistes, dont la congrégation fut au centre de mes travaux, me permirent un accès aisé aux archives de leurs différentes maisons. La collaboration des pères Perier-Muzet, Guillaumat, Bleuzen fut inestimable.

Mes recherches furent également facilitées grâce à l'accueil du Centre de recherche français de Jérusalem, de son directeur, Dominique Bourel, des chercheurs associés, en particulier Dominique Trimbur, dont les conseils furent précieux. Je tiens également à remercier l'Ecole Française de Rome pour les conditions de travail qu'elle sut mettre à deux reprises à ma disposition et au soutien particulier de Mme Brigitte Marin.

C'est enfin le lieu de dire merci à tous ceux qui m'ont apporté aide et réconfort au fil de ces années de recherches, que Bruno Dumont soit remercié pour son soutien inestimable, de même que mes parents, ainsi qu'Ingrid Junillon et Emma-Louise Colas pour leurs aides multiples.

Liste des principales abréviations

- AAV Archives assomptionnistes de Valpré (Lyon)
- AAR Archives assomptionnistes de la Maison généralice de Rome
- AAJ Archives assomptionnistes de Jérusalem
- BNF Bibliothèque nationale de France
- CRFJ Centre de recherche français de Jérusalem
- MAE Ministère des Affaires étrangères
- OPM Oeuvres pontificales missionnaires

Introduction

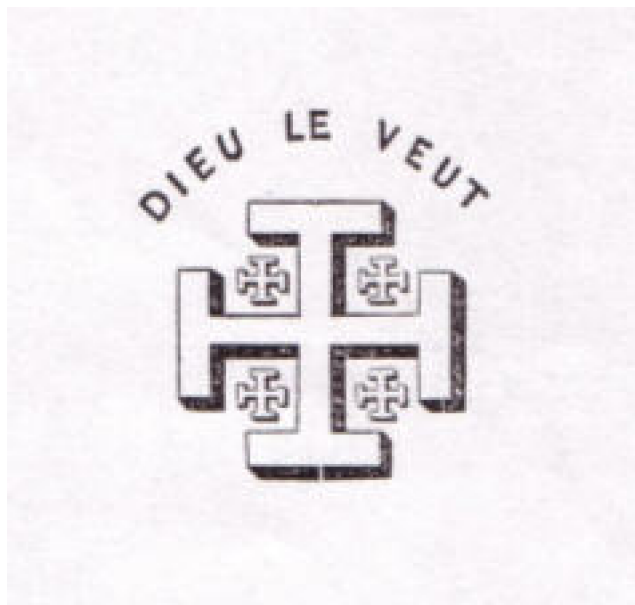


Figure 1

« Dieu le veut ! »

Le pèlerin, figure emblématique de toute religion, dont l'origine se perd dans les profondeurs de l'Histoire, n'entreprend son voyage en direction d'un lieu sacré que sur la volonté de Dieu, sur cet appel pour un ailleurs qui sera une renaissance, une purification, mais également un temps de profonde pénitence avant d'atteindre le lieu saint.

Pèlerin : pérégrinus, étranger De pereger, partir pour un pays lointain ; De per, au-delà, et de ager, champ.¹

L'histoire du pèlerinage se résume en cette définition, d'un départ pour un ailleurs, quitter sa « terre de naissance » pour la « terre des origines », devenir un étranger errant le long des routes empruntées.

Jean Chélini et Henry Branthomme mettent en avant trois éléments constitutifs du pèlerinage :

« Le premier élément, c'est de toute évidence le pèlerin lui-même, pétri de corps et d'âme, qu'il soit homme ou femme, en groupe ou isolé.

Le pèlerin sait qu'il devra cheminer au physique et au moral sur une route qui n'est pas celle de tous les jours. Cette route, sera « rupture », c'est le sens original du mot, par rapport à ce qu'il vit d'ordinaire (...). La route avec tout ce qu'elle comporte d'imprévu, de chances et de risques, tel est le second élément du pèlerinage.

Quant au troisième, c'est naturellement le lieu saint vers lequel on se dirige et où se prépare l'accueil »².

Pour sa part, Alphonse Dupront repère quatre significations :

« La route d'abord : cette réalité complexe que notre vocable « pèlerinage » semble naturellement comporter, on la retrouve avec le *hadjdj* islamique, dans l'acception de « se diriger vers » la maison de Dieu sur terre, et dans les mots des vocabulaires chinois ou japonais qui désignent le pèlerinage et dont les contenus expriment voyage, circuits ou cheminement – donc une vie et une épreuve de l'espace. En second lieu, dans nombre de cultures orientales et extrême-orientales, le vocabulaire définit le pèlerinage par le rite qui doit être accompli au terme du voyage.

(...)Le pèlerin est l'homme qui passe et il est de soi, en soi, étranger. Etranger aussi pour l'espace humain qu'il traverse et où il doit assumer cette « étrangéité », qui n'est plus de sa condition propre, mais qui lui imposent ceux qui le regardent cheminer. (...) D'où, dans les siècles du Moyen Age, cette *peregrinatio ascetica*, qui est, dans l'expérience monastique, création résolue d'étrangéité, telle une naissance de l'*autre* sur les chemins.

(...) Le quatrième aspect de la réalité du pèlerinage est celui de la fête. (...) la célébration d'un acte sacré, ce temps sacré qui, plus ou moins reconnu, consacre en sous-jacence toute manifestation pèlerine »³.

¹ *Grand Larousse Encyclopédie, tome VIII, Paris, Larousse, 1963.*

² Jean Chélini, Henry Branthomme, *Les chemins de Dieu, histoire des pèlerinages chrétiens des origines à nos jours*, Paris, Hachette, 1982, p.18.

³ Alphonse Dupront, *Pèlerinages et lieux sacrés*, Encyclopaedia Universalis, XII, pp.729-734.

Cette vision sémantique du pèlerinage révèle que l'acte pèlerin est une expérience singulière de la vie d'un croyant, une pénitente errance avant d'atteindre la terre sacrée, lieu de l'origine ou de la manifestation de la foi. Cet acte n'en reste pas moins centré autour de l'homme, du pèlerin, celui qui est parti loin, de l'*homo viator*. Cet homme, ou cette femme, va par la force de ses membres prendre la route, suivant en cela les paroles de Yahvé à Abraham :

« Quitte ton pays, tes parents et la maison de tes pères, pour le pays que je te montrerai » (Gen. XII. 1.)

Le pèlerinage commence par un départ, par le libre choix d'aller vers une terre le plus souvent lointaine. Les dispositions coraniques pour le pèlerinage de la Mecque stipulent une triple liberté : « Celle de soi, qui est de posséder un esprit sain et d'être libre de son corps, ce que ne peut l'esclave ; celle de la réalisation de l'entreprise, par la possession des moyens matériels nécessaires et l'assurance prise de la sécurité des chemins ; celle enfin qui donne une observance rigoureuse des devoirs acquis envers ceux qui restent : assurer les moyens de subsistance pour la famille et partir sans laisser de dettes »⁴.

Une fois en chemin, l'une des premières caractéristiques du pèlerin est sa tenue qui va symboliser son entreprise au long cours. Le bourdon, la panetière, l'escarcelle, la coquille ou pour le pèlerinage à Jérusalem, la croix cousue sur les vêtements ou une feuille de palmier, sont autant de signes reconnaissables de cet étranger qui passe. Le chemin que parcourt le pèlerin va très vite représenter, surtout pour les pèlerinages majeurs, une voie sacrée, la *via Dei*, c'est le cas des chemins de Saint-Jacques de Compostelle, et de ceux de Terre Sainte, particulièrement au moment des croisades où des flots de croisés et non croisés prennent le chemin de Jérusalem, ce qu'Alphonse Dupront appelle *l'iter hierosolymitanum* ou *iter Sancti Sepulchri*⁵.

Ces croyants qui entreprennent ces marches au long cours, au retour incertain, à la pénitence parfois redoutable, ont des motivations multiples, qu'Alphonse Dupront classe en trois catégories :

« D'abord le recours : de ces pèlerins de l'Egypte ancienne, qui marchaient vers les lieux où trouver certains dieux puissants, aux innombrables demandes de grâces qui animent dans nos sociétés la démarche pèlerine, à travers les millénaires, le parcours pèlerin, (...), est une quête d'une « autre » puissance, celle de la santé, celle de la procréation, celle surtout de la longévité, qui peut-être aussi la bonne mort et la promesse de la vie éternelle. (...) La deuxième pulsion est plus généreusement culturelle. Il s'agira tantôt d'honorer la face de Dieu, tantôt, avec le *re'iyah* hébreu, d'« apparaître » devant Yahvé (...) ou, comme on l'entend souvent dans le langage des simples, de « visiter » la Sainte Vierge, c'est-à-dire d'aller prier devant son image. (...) le troisième ordre de motivations est celui de la mutation spirituelle. « Renouveau et réconciliation », (...), les deux aspects majeurs qui, plus ou moins consciemment, portent l'élan pèlerin : au ressourcement s'ajoute l'ouverture à l' « autre », à cet étranger qui est en soi et sans lequel il n'y a pas communion ni avec le monde ni avec l'être »⁶.

⁴ *Ibid.*

⁵ Alphonse Dupront, *Le mythe des croisades*, Paris, Gallimard, 1997, p.1320.

Le pèlerinage apparaît comme un rite de nouvelle naissance, un temps de purification où l'homme se retrouve avec lui-même, en communion permanente avec Dieu et, qui rentre chez lui apaisé, ayant le doux sentiment d'avoir accompli son devoir de croyant.

L'importance du chemin que parcourt le pèlerin ne doit pas faire oublier le lieu sacré vers lequel les pas du croyant l'acheminent. La rencontre entre l'homme et l'espace sacré apparaît comme l'instant le plus intense ; il en est ainsi de la vision de Jérusalem par des pèlerins qui tombent à genoux à la vue de la Ville Sainte, et entonnent le cantique *Loetatus Sum*. La première visite du pèlerin dans ce lieu sacré est pour le *locus* sacré, lieu d'une manifestation christique, tel est le cas pour le Saint-Sépulcre, ou d'une manifestation mariale, comme la grotte de Massabielle à Lourdes.

La présence du pèlerin dans ce lieu saint est un temps à part, comme si cette proximité avec Dieu ou un saint mettait sa vie terrestre entre parenthèse, préoccupé qu'il est de jouir pleinement de cette relation, aboutissement de ce chemin de pénitence, vu comme une préparation avant la rencontre.

L'histoire du pèlerinage, phénomène continu au cours des millénaires, transcendant les nations et les religions, repose sur une quête humaine du sacré, sur un lieu qui sera la source d'une renaissance, d'une réconciliation avec soi, d'une intimité avec Dieu. L'entreprise pèlerine est en définitive cet espace de liberté que l'homme s'accorde, loin de ses obligations familiales, professionnelles ou sociétales, et le chemin qu'il va parcourir se veut la voie d'un homme libre.

Panorama de l'histoire des pèlerinages en Terre Sainte

Sur les traces du pèlerin de Bordeaux (333)

Il faut attendre le IVe siècle après Jésus-Christ pour que des pèlerins chrétiens commencent à se rendre à Jérusalem. Les trois siècles précédents furent plutôt ceux de la dispersion, résultat des troubles qui suivirent les révoltes juives de 70 et 135 et de l'hostilité que provoque la nouvelle religion dans cette partie de l'Empire romain. Lorsque après 325, l'empereur Constantin accorde à l'Eglise, non seulement la liberté, mais un régime de faveur, le mouvement pour les Lieux Saints se développe et prend une grande ampleur. Les premiers venus essayent d'abord d'identifier les lieux où le Christ a vécu, et la redécouverte du site le plus prestigieux, le tombeau du Christ, va considérablement augmenter le nombre des pèlerins. Ils pourront prier dans la basilique construite suivant la volonté de l'impératrice Héléne, mère de Constantin, à l'emplacement même où a reposé le corps du Christ.

Le IVe siècle apparaît comme la période où la Palestine se couvre d'un « blanc

⁶ Alphonse Dupront, *Pèlerinages et lieux sacrés*, op. cit.

manteau » d'églises sur tous les sites où on peut rattacher un épisode évangélique. Cette floraison de lieux saints provoque l'affluence d'un grand nombre de pèlerins. Il n'est pas possible d'en connaître le nombre mais Pierre Maraval décrit des foules entières présentes à Jérusalem lors des grandes fêtes chrétiennes :

« Des multitudes de pèlerins qui gagnent Jérusalem, en particulier lors des grandes fêtes, l'Epiphanie, les fêtes pascales ou la Dédicace du Martyrium (le 14 septembre : cette fête deviendra en Occident celle de l'Exaltation de la croix). (...) Ils viennent souvent de loin : non seulement des provinces orientales de l'empire, voire de pays situés hors de ses frontières – Perses, Arméniens, Géorgiens -, mais aussi d'Occident, malgré la longueur et les difficultés de ce voyage »⁷.

L'un des plus anciens récits de pèlerinages dont nous disposons est celui d'un pèlerin de Bordeaux qui a laissé un Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, datant de 333. On suppose qu'il s'agit d'un fonctionnaire impérial. Ce voyageur est un authentique pèlerin, qui se déplace pour voir et vénérer des lieux qu'il tient pour saints. Son texte permet de mieux connaître la physionomie de la Palestine et de Jérusalem en particulier.

L'extrait ci-dessous est l'une des premières descriptions qui nous soit parvenue du tombeau du Christ :

« En sortant du rempart de Sion, et qu'on va vers la porte de Néapolis, il y a sur la droite, un peu plus en bas dans la vallée, des murs : c'est l'emplacement de la maison et du prétoire de Pilate ; c'est là que le Seigneur fut entendu avant de souffrir. Sur la gauche se trouve la petite éminence du Golgotha, où le seigneur fut crucifié. A environ un jet de pierre, se trouve la grotte où fut déposé le corps du Seigneur et où il ressuscita le troisième jour. C'est là que récemment, sur l'ordre de l'empereur Constantin, a été faite une basilique, c'est-à-dire une église, d'une admirable beauté »⁸.

L'intérêt de ce récit réside également dans le fait que ce pèlerin précise toutes les étapes qu'il parcourt, les distances, les relais, ce qui, hormis une énumération parfois fastidieuse, permet d'avoir une meilleure connaissance des routes empruntées et des conditions de son voyage.

Tout au long du premier millénaire chrétien, les pèlerinages se poursuivent, en dépit de l'invasion perse et de la conquête musulmane. La concession du protectorat des Lieux Saints à Charlemagne par le calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, assure pour deux siècles un régime de coexistence pacifique entre musulmans et chrétiens et la venue facilitée des pèlerinages⁹. A la fin du Xe siècle, le protectorat byzantin a remplacé celui de Charlemagne mais la tutelle chrétienne continue, jusqu'aux événements de 1009, où Jérusalem est pillée par les musulmans, le Saint-Sépulcre détruit par les autorités de Syrie. A partir de cette date, les pèlerinages s'organisent comme de véritables expéditions, ce qui fait dire à Paul Alphandéry :

« Quelque chose est en train de changer, porté par cette puissance magnifique qui

⁷ Pierre Maraval, *Les pèlerinages du IVe au VIe siècles*, *Le Monde de la Bible*, n°52, janvier-février 1988.

⁸ Pierre Maraval, *Le pèlerin de Bordeaux*, in *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche Orient (IVe-VIIe siècle)*, Paris, Editions du Cerf, 1996, p.32.

fait la volonté du pèlerinage, toutes difficultés vaincues, pour l'accomplissement d'un indispensable salut. La vie religieuse de l'occident a trouvé aux Lieux Saints son centre, et dans l'acte de pèlerinage, l'œuvre suprême de religion, individuelle et de plus en plus collective »¹⁰.

Le XIe siècle annonce les croisades, tellement les récits décrivent la venue de foules immenses aux Lieux Saints. On note le départ de familles entières, de villages entiers pour Jérusalem. Le moine Glaber, en 1033, note « l'afflux de tout l'univers, vers le Saint-Sépulcre de Jérusalem, d'une multitude si innombrable que personne n'aurait jusqu'alors pu l'imaginer »¹¹.

L'épopée des croisades

Le 18 novembre 1095, Urbain II ouvre le concile de Clermont et prêche la croisade.

Cet appel pour sauver en priorité les chrétiens d'Orient, plus que pour délivrer les Lieux Saints entre les mains des musulmans, a une répercussion extraordinaire qui va modifier en profondeur le processus pèlerin qui prend une connotation de plus en plus guerrière.

Quatre ans plus tard, c'est une forme bien particulière de pèlerins qui s'emparent de Jérusalem comme le relate Pierre Aubé :

« C'était un vendredi, le 15 du mois de juillet de l'an 1099 - le 22 sha'bân 492 de l'hégire - « à l'heure où le Christ fut mis en croix ». Entrés dans la ville, nos pèlerins poursuivaient et massacraient les Sarrasins jusqu'au temple de Salomon, où ils s'étaient rassemblés et où ils livrèrent aux nôtres le plus furieux combat pendant toute la journée, au point que le Temple tout entier ruisselait de leur sang. (...) Tout heureux et pleurant de joie, les nôtres allèrent adorer le Sépulcre de notre Sauveur Jésus et s'acquittèrent de leur dette envers lui »¹².

De ces chevaliers pèlerins venus délivrer la Ville Sainte, les ressemblances sont minces avec les pèlerins du premier millénaire chrétien, pieux occidentaux en quête de découverte de leur « terre d'origine », et non de délivrance armée comme cela aurait pu

⁹ Une organisation de plus en plus développée se met en place sur les routes de pèlerinage pour accueillir les pèlerins. Au cours des IVe et Ve siècles, ce sont les églises et les monastères du pays qui remplissent ces fonctions. A l'époque byzantine, l'administration impériale recourt à la fondation de *xenodochia*, des hospices réservés aux pèlerins, où ceux-ci sont logés et nourris, et où ils disposent d'une chapelle pour leurs prières. Cependant, c'est sous le règne de Charlemagne, que de nombreuses donations sont faites pour la création d'hospices, dont le plus important est celui de Jérusalem, baptisé « l'Hôpital de Charlemagne ». Sa vocation est de nourrir et loger les pèlerins mais aussi d'offrir des renseignements sur les Lieux Saints, ainsi que l'accès aux textes sacrés, grâce à la « bibliothèque de Charlemagne ».

¹⁰ Paul Alphandéry, *La chrétienté et l'idée de croisade, les premières croisades*, Paris, A. Michel, 1954, p.20.

¹¹ *Ibid.*

¹² Pierre Aubé, Jérusalem, 1099, Arles, Actes Sud, p.13.

être le cas après l'invasion musulmane du VII^e siècle. Ces pèlerinages guerriers ne prendront le titre de croisade que bien plus tard, le terme apparaissant timidement au XIII^e siècle et tendant par la suite vers une polysémie qui s'élargit chaque jour davantage.

Pour notre étude, les huit croisades ne peuvent être considérées comme des pèlerinages, tellement la notion de conquête est présente, la religion passant le plus souvent au second plan. Il n'en reste pas moins que cette période de près de deux siècles a eu sur les peuples d'Occident un impact fort, ouvrant aux masses occidentales la route de Jérusalem, l'*iter hierosolymitanum*¹³. Cette notion de conquête qui débouche sur la création d'Etats latins va voir débarquer des pèlerins par milliers, mais dont le sentiment de supériorité estompé quelque peu ce sentiment du pèlerin pénitent arrivant à Jérusalem à la suite d'une longue marche, sur la *via Dei*, après s'être purifié au fil des rencontres, et ayant acquis une paix intérieure.

De l'oubli à la redécouverte de la Terre Sainte

Avec la prise de Saint-Jean d'Acre par les troupes du sultan des mamelouks Kélaoun s'achève, en mai 1291, la prédominance chrétienne en Terre Sainte. Il ne reste plus que les religieux franciscains de la custodie, témoins fragiles et diminués de la présence chrétienne. A partir des dernières années du XIII^e siècle, plus aucune expédition chrétienne n'atteint Jérusalem et les pèlerins individuels sont des plus rares.

Cette rareté sera d'autant plus vraie que les autorités ecclésiastiques vont s'opposer au pèlerinage de Jérusalem « afin de ne pas enrichir le trésor des Sarrasins », préférant orienter les donations pieuses vers les églises d'Occident.

Les XIV^e et XV^e siècles ne voient cependant pas complètement disparaître les pèlerins qui sont quelques centaines à venir d'Occident, par bateau, soit au printemps, soit à l'automne. Ils sont, une fois en Palestine, pris en charge par les Franciscains, seuls habilités à loger les pèlerins et à leur faire visiter les Lieux Saints dont ils sont les gardiens. Les conditions de transport sur mer, puis sur terre, sont des plus précaires et, pour le pèlerin solitaire, le pèlerinage au Saint-Sépulcre est un véritable acte de pénitence.

Du XVI^e au début du XIX^e siècle, la Palestine n'est plus visitée que par une poignée de pèlerins, les autorités ecclésiastiques ayant complètement délaissé la « terre des origines »¹⁴.

Lorsque Chateaubriand arrive à Jérusalem en 1806, il a l'impression d'être le premier

¹³ Alphonse Dupront, *Le mythe de croisade*, op. cit., p.1320

¹⁴ Parmi les rares récits pèlerins de cette période, on peut citer celui de Guillaume Martin, de Besançon, qui entreprend le pèlerinage aux Lieux Saints et est présent à Jérusalem en 1565. Son récit est d'autant plus intéressant qu'il détaille les préparatifs avant de partir, l'idée en particulier de régler ses affaires au cas où il ne reviendrait pas. Ce sont également des descriptions très précises de ses pérégrinations en Palestine avec la visite des différents lieux saints. Il est de retour dans sa ville natale après une année d'absence. Marie-Christine Gomez-Guéraud, *Guillaume, pèlerin en Terre Sainte, Jérusalem 1565*, Paris, Editions Autrement, 1999.

pèlerin du siècle.

La publication de son Itinéraire de Paris à Jérusalem en 1811 devient « la Bible » de tous les pèlerins qui se rendent aux Lieux Saints dans la première moitié du siècle et qui, eux-mêmes par leurs écrits, propagent en France un « désir » de Terre Sainte.

Le XIXe siècle, période choisie pour notre étude, a une compréhension sensiblement différente du pèlerinage telle que nous l'avons défini. Les catholiques français ont oublié depuis longtemps la route des pèlerinages, d'autant plus que la France qui a engendré une révolution se déchristianise lentement.

Les quelques pèlerins « romantiques » qui se rendent en Palestine, à l'image d'Alphonse de Lamartine, diffusent dans leur pays, l'idée d'une terre qui n'a pas changé depuis les temps bibliques, vision d'un Orient originel, absent de toute souillure humaine. Ces récits d'une terre sans péché suscitent chez de nombreux occidentaux le désir de s'y rendre comme des pèlerins curieux, où la sanctification est peu présente et où la tentation est grande de transformer une marche sainte en une promenade plus ou moins hygiénique dans laquelle le but même et les conditions d'un vrai pèlerinage auraient été peu à peu oubliés.

Il en est ainsi de la mise en place de la première caravane de catholiques français en 1853. Ces pèlerins, au nombre de 40, membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, entreprennent un périple en Palestine qui, sous des dehors de pèlerinage, prend très vite des allures de découverte touristique. Cela reste un événement central pour notre étude car c'est la première fois depuis le XIIIe siècle que Jérusalem voit venir des pèlerinages collectifs.

Cette organisation envoie chaque année des caravanes à Jérusalem, composées principalement de catholiques fortunés dont la pénitence s'arrête aux premières collines de Judée.

En marge de cette réouverture de la Palestine aux caravanes catholiques d'Occident, la France connaît au XIXe siècle une crise d'identité religieuse, ne voyant dans la religion catholique que la religion de la majorité des français, et non plus le cœur de la société. L'instauration d'une République, faisant suite à une guerre perdue contre l'ennemi allemand et la prise de Rome par les nationalistes italiens privant le pape de ses états, provoque chez les catholiques français un trouble profond. Ainsi, le dernier quart du XIXe siècle voit apparaître une nouvelle forme de pèlerinages, que certains assimileront à des croisades pacifiques. Elles prennent l'allure d'un combat religieux, à la fois contre les ennemis de l'intérieur, les gouvernements anticléricaux, et de l'extérieur, les « schismatiques » et les « infidèles ». C'est également un combat patriotique, oeuvrant pour la défense de la France dans une Palestine en but à toutes les convoitises et dont les français sont depuis le XVIe siècle les protecteurs des catholiques.

Le point d'orgue de ces croisades pacifiques est sans conteste le pèlerinage des mille, en 1882, baptisé la IX^e croisade. Pour la première fois depuis le XIIIe siècle, mille pèlerins catholiques et majoritairement français se rendent en Terre Sainte, dont les assomptionnistes, organisateurs, font le symbole d'un retour des croisés, non pas armés, mais le chapelet à la main. Cette congrégation a organisé avec succès des pèlerinages de milliers de catholiques à La Salette, Lourdes et Rome, défiant à chaque fois la

République, en réclamant le retour de Dieu au cœur de la société.

La portée du premier Pèlerinage de Pénitence de 1882 a sur les Eglises locales et en particulier sur l'Eglise latine, puis sur les catholiques français en proie à un régime républicain honni, un impact immense. Il ouvre la voie à une renaissance d'un phénomène pèlerin de masse avec des caravanes françaises annuelles voire bisannuelles, puis à la fin du siècle des caravanes en provenance de la plupart des pays européens.

Le choix des pèlerinages catholiques français en Terre Sainte comme sujet de notre étude est motivé par ce retour des pèlerins à Jérusalem, par cette renaissance de la notion de croisade, à la fois religieuse et patriotique. Alphonse Dupront voit en ce terme de croisade « le retour en force de l'appellation, lentement au cours du XIXe siècle et avec une abondance notoire le XXe siècle avançant, (...). L'on est en présence d'un mot presque détaché d'une histoire, celle-ci plus ou moins ignorée ou condamnée, et qui s'enfle de vertu. Tout se passe comme si « croisade » avait pris, en sa seule réalité de signe verbal, une puissance propre de signe : autrement dit, l'un de ces mots qui, parce qu'ils nomment, créent. Mot sacré, en réalité ou en apparence »¹⁵.

Les assomptionnistes useront et abuseront de ce terme de croisade, mais qui aura le mérite auprès des catholiques de France, potentiels futurs pèlerins, d'éveiller en eux ce désir de rétablir par la force, non pas des armes, mais de la prière, du nombre, les droits de Dieu et du pape, aussi bien en France, qu'à Rome et en Palestine.

Le choix d'orienter nos recherches uniquement en direction des pèlerinages catholiques français répond à la fois à une exigence pratique, l'impossibilité de consulter les archives de tous les pays d'Europe, en particulier protestantes et orthodoxes, mais également par la volonté de montrer que les pèlerinages français sont les pionniers dans le retour des catholiques aux Lieux Saints, avec l'organisation pérenne de caravanes.

La venue de François René de Chateaubriand, ouvrant la voie aux « pèlerins romantiques », le retour des caravanes de pèlerins catholiques, et surtout la formidable organisation mise en place par les assomptionnistes des Pèlerinages de Pénitence, fait de ce XIXe siècle un siècle de renaissance pour les pèlerinages, d'une redécouverte de la Terre Sainte, sur fond de querelles religieuses et d'effacement de la religion du domaine public.

Le choix de 1914 comme terminus ad quem est dicté par la Première Guerre mondiale vécue, aussi bien en Europe qu'en Orient, comme une cassure et il en est ainsi pour les pèlerinages catholiques, protestants ou orthodoxes qui s'arrêtent en plein cœur de l'été 14 pour reprendre de façon modeste au cours des années 20, plus sur un modèle d'agence de voyage que de caravane pénitente.

De ce siècle de retour de « croisés pacifiques », nous avons souhaité présenter le triptyque suivant :

La montée en puissance des pèlerinages catholiques en Terre Sainte, avec le retour des pèlerins puis de caravanes pour atteindre ce qui fut présenté comme la IX^e croisade, le pèlerinage des mille, de 1882.

¹⁵ Alphonse Dupront, *Du sacré : Croisades et pèlerinages : Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987, p.28.

La fin du siècle, vu comme l'âge d'or des pèlerinages à Jérusalem et plus globalement de la présence française en Palestine, avec une pérennisation des caravanes assumptionnistes, la construction de l'emblème de cette entreprise qu'est Notre-Dame de France, et le développement des congrégations françaises à Jérusalem et dans les autres villes palestiniennes.

La première cassure dans cette hégémonie des pèlerinages français en Terre Sainte apparaît en 1898 avec la venue en pèlerin de Guillaume II. Ce voyage de l'empereur allemand sonne le glas de cet âge d'or français face aux autres puissances européennes, et met en exergue d'autres aspects, comme les rivalités entre caravanes françaises, la concurrence de pèlerinages étrangers. Les dernières années avant la Grande guerre laissent l'impression d'un crépuscule des croisades catholiques françaises aux Lieux Saints.

Première partie : Retour des pèlerins en Terre Sainte 1806-1882



Figure 2¹⁶

Du pèlerin solitaire au retour des caravanes

Après des siècles d'oubli, la Terre Sainte redevient au XIXe siècle une terre de pèlerinages. François René de Chateaubriand est le premier pèlerin emblématique du siècle, suivi de nombreux autres, attirés plus par l'Orient que par la terre du Christ. Il faut cependant attendre le milieu du siècle pour que soit organisé un pèlerinage collectif pour les Lieux Saints, véritable renaissance d'un mouvement disparu à la fin du XIIIe siècle. L'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte, créée sous l'influence de membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, envoie une à deux caravanes par an de

¹⁶ Abbé Lespinasse, *Notre-Dame de France*, Paris, 1891, 81p.

catholiques aisés et ce pendant plus de trente ans. Cette initiative s'avère être pour la Palestine catholique et les intérêts de la France en Orient des plus bénéfiques.

Les pèlerins romantiques

Quand Chateaubriand « ouvre la carrière »

« Il y a des noms de villes ou des noms d'hommes, qui, lorsqu'on les prononce dans quelque langue que ce soit, éveillent à l'instant même une si grande pensée, un si pieux souvenir, que ceux qui entendent prononcer ce nom, cédant à une puissance surnaturelle et invincible, se sentent tout près de ployer les deux genoux.

Jérusalem est un de ces noms saints pour toutes les langues humaines : le nom de Jérusalem est balbutié par les enfants, invoqué par les vieillards, cité par les historiens, chanté par les poètes, adoré par tous »¹⁷.

Cet extrait tiré d'*Isaac Laquedem* résume l'attrance que de nombreux français, catholiques ou non, ressentirent pour cette terre désolée aux extrémités de la Méditerranée. Le pèlerin de Bordeaux, dont nous avons précédemment retracé le parcours demeure l'ancêtre de ces hommes et femmes attirés par la Terre Sainte. Au début du XIXe siècle, l'épopée orientale de Napoléon Bonaparte et sa venue en 1799 en Palestine (même si elle fut un échec) ouvre de nouveau les portes de l'Orient à l'Europe.

Tout au long du XIXe siècle, les pèlerins français (les pèlerines restent une exception, surtout dans la première moitié du siècle), pour certains plus touristes ou aventuriers que catholiques fervents, restent attirés et fascinés par cette terre originelle. Lamartine évoque la Terre Sainte comme celle « dont tous les noms avaient été mille fois balbutiés par mes lèvres d'enfant, dont toutes les images avaient coloré, les premières, ma jeune et tendre imagination »¹⁸.

Tous ces hommes qui posent le pied sur la terre de Palestine sont déjà imprégnés de cette terre par leur culture religieuse acquise au collège ou au lycée. Ainsi pour tous ces pèlerins ou voyageurs le livre de référence reste la Bible. L'Abbé Wonner, curé à ND de Metz, pèlerin en 1852, écrit que son seul guide a été la Bible¹⁹. Près de 50 ans plus tôt Chateaubriand écrit dans son Itinéraire « c'est la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre Sainte »²⁰.

Cependant ce pèlerinage en Terre Sainte s'inscrit la plupart du temps dans un

¹⁷ Alexandre Dumas, *Isaac Laquedem, in Jérusalem. Le rêve à l'ombre du Temple*, Paris, Omnibus, 1994. p.9.

¹⁸ Nathalie Clausse, *Récits de voyages en Terre Sainte (1820-1870)*, Thèse de doctorat, Université des sciences humaines de Strasbourg, 1994, p.79.

¹⁹ Abbé Wonner, *Journal d'un pèlerinage en Terre Sainte*, Paris, p.5.

²⁰ François René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p.1031, in *Œuvres romanesques et voyages*, tome II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997.

voyage plus global en Orient. Pour ces hommes du XIXe siècle, l'Orient signifie l'Asie Mineure, la Grèce, la Syrie, le Liban, la Palestine, l'Arabie Pétrée et l'Égypte. Rares furent ceux qui se contentèrent de la Palestine. Chateaubriand ne reste que 5 jours à Jérusalem sur un périple de 11 mois à travers l'Orient et l'Espagne. La visite de la Grèce et de l'Égypte reste par contre incontournable, ou quand le Parthénon et les pyramides de Guizèh l'emportent sur le Saint Sépulcre ! Le Liban et la Syrie restent des visites obligées, sur les pas des ancêtres croisés, et bien sûr « la capitale du monde », suivant l'expression de Napoléon Bonaparte, Istanbul, que nombreux s'évertuent à appeler Constantinople, souvenir des heures de gloire de la cité d'avant 1453.

François René de Chateaubriand reste la référence pour cette première moitié du XIXe siècle, celui qui a « ouvert la carrière ». C'est suite à la publication de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* en 1811 que de nombreux pèlerins se lancent dans l'aventure. Son récit a joué le rôle « d'excitant »²¹ sur les esprits, selon l'expression de Fernande Bassan. René de Chateaubriand est en ce début de siècle un homme de lettres en pleine ascension, auteur du *Génie du christianisme* qui fait de lui le porte flamme de la renaissance de la religion chrétienne après les égarements de la Révolution. En 1811, la publication de son *Itinéraire* confirme son statut d'écrivain catholique (même si pour ses détracteurs son catholicisme ne sera jamais qu'une façade d'homme de lettres).

Les dizaines de récits de pèlerinages qui sont à notre disposition pour la première moitié du XIXe siècle permettent de définir le type de pèlerins fréquentant la Terre Sainte. Nathalie Clausse²² a recensé 45 personnes ayant écrit leur récit de voyage entre 1820 et 1870, sur ces 45 cas, on dénombre 13 archéologues et historiens, 9 écrivains ou journalistes, 5 diplomates, 2 peintres, 2 juristes, 3 hommes politiques, 9 hommes d'Église, 2 professions commerciales.

Cela permet une première constatation : nous sommes en présence de l'élite de la société, capable d'entreprendre financièrement un tel voyage, de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois. L'aspect financier est déterminant pour un tel voyage au long cours, avec un coût du transport élevé, les multiples précautions à prendre dans les visites en particulier en Terre Sainte, et le fameux backshish qui est certainement le mot que les pèlerins entendront le plus tout au long du voyage.

On note une majorité d'archéologues et d'historiens s'inscrivant dans une redécouverte de l'Orient biblique. Louis Félicien de Saulcy, en 1850 puis en 1863, entreprend de nombreuses fouilles dans la région en tant qu'archéologue et assyriologue reconnu. Guillaume Rey, archéologue, fait de même en 1853. Victor Guérin visite à de nombreuses reprises le pays à partir de 1854, en tant que chargé de missions archéologiques, et publie des ouvrages sur l'histoire, la géographie et les mœurs des habitants de Palestine.

Les écrivains issus du courant romantique, à l'image de Lamartine ou Flaubert, découvrent en Orient l'inspiration de leurs futurs travaux et l'esprit d'aventure. Chateaubriand a « ouvert la voie » à de nombreux écrivains qui partent sur ces traces

²¹ Fernande Bassan, *Chateaubriand et la Terre Sainte*, Paris, PUF, 1959, p.7.

²² Nathalie Clausse, *op. cit.*, p.12.

souvent avec l'*Itinéraire* comme seul guide. Le comte de Marcellus écrit que « l'*Itinéraire* est devenu le manuel des pèlerins, et peut tenir lieu de tout autre guide. Le chrétien, le poète, le philosophe y parlent tout à tour d'une voix sublime, et c'est encore le langage du plus exact et du plus savant des géographes »²³.

Les hommes d'Eglise sont mus par un vrai sentiment pèlerin dont Jérusalem reste la finalité. Le Révérend Père Marie Joseph de Géramb, religieux de la Trappe entreprend seul son voyage à Jérusalem et au Sinaï accompagné uniquement d'un guide.

Nathalie Clausse établit approximativement la moyenne d'âge à 35 ans avec peu de voyageurs en dessous de 25 ans comme ceux de plus de 50 ans. Chateaubriand a 38 ans lors de son périple en Orient, Lamartine 42 ans et Flaubert 29 ans.

Dans leur grande majorité ces hommes sont des catholiques de cœur ou de tradition, mais il convient de noter la présence de certains pèlerins protestants comme la Comtesse de Gasparin (qui réussit le double exploit d'être à la fois une femme et une protestante) en 1846 qui sera l'une des figures du Second Empire. On peut citer également le baron Fernand Schickler, banquier et historien, pèlerin en 1858. Dans les registres de Casa Nova (seule hôtellerie catholique de Jérusalem, jusqu'en 1858, tenue par les Franciscains), la présence de pèlerins protestants reste extrêmement limitée. Sur un total approximatif de 489 pèlerins pour l'année 1853 (toutes nationalités confondues), on note la présence d'un seul protestant français.

Les pérégrinations d'un pèlerin en Terre Sainte

Un voyage en Terre promise relève d'une expédition particulièrement pénible. De ce fait, il est presque impensable de n'envisager que la découverte d'un pays, alors que l'Egypte, la Syrie ou l'Arabie Pétrée sont si proches et qu'on ignorait si l'occasion de visiter ces contrées se représenterait un jour. Ainsi le séjour en Terre Sainte varie entre deux et huit semaines et la découverte des autres pays de un à six mois. Le voyage vers la Palestine depuis l'Europe se fait uniquement en bateau au départ de Marseille ou de Venise. Chateaubriand arrive en Terre Sainte après un périple à travers l'Italie, la Grèce, Constantinople pour arriver à Jaffa, près de deux mois et demi après son départ de France²⁴.

Jaffa, l'antique Joppé constitue la porte d'entrée des pèlerins en Terre Sainte, et ne ressemble plus vraiment à la glorieuse cité biblique et aucun pèlerin ne laissera une description élogieuse : « Jaffa ne présente qu'un méchant amas de maisons rassemblées en rond, et disposées en amphithéâtre sur la pente d'une côte élevée. Les malheurs que cette ville a si souvent éprouvés y ont multiplié les ruines »²⁵. L'autre possibilité est de débarquer à Beyrouth dont l'accostage est plus aisé qu'à Jaffa où des rochers empêchent un débarquement directement sur les quais. L'abbé Wonner suit cet itinéraire pour lequel, d'après lui, l'intérêt est croissant : « Il commence par le Liban, qui est chrétiennement la partie la moins importante. Il vient de là par Sidon, Tyr, Saint-Jean d'Acre et le Mont

²³ Nathalie Causse, *op. cit.*, p.219.

²⁴ Il quitte Paris le 13 juillet 1806 et arrive à Jaffa le 1^e octobre 1806.

Carmel, en Galilée pour suivre le sauveur sur le théâtre de ses plus nombreux miracles. De la Galilée, il passe par la Samarie pour gagner la Judée, dont les lieux les plus célèbres sont visités, et vient s'arrêter à Jérusalem, où se fait le séjour le plus prolongé »²⁶. L'abbé Wonner, dont le seul guide est la Bible, trace son itinéraire suivant les lieux les plus vénérés de la religion chrétienne et par la présence du Christ.

Nous aurons l'occasion de mieux définir au long de notre étude ces lieux visités par les pèlerins, des plus sacrés aux plus profanes. Nous nous attardons, ici, à définir l'itinéraire classique du pèlerin dans la première moitié du XIXe siècle et la perception qu'il en a eue.

En prenant comme point de départ Jaffa, l'itinéraire normal est de suivre la route (ou plutôt le sentier) de Jérusalem, avec une halte à Ramleh, puisque le trajet Jaffa-Jérusalem ne pouvait que difficilement se faire en une journée. A Ramleh, l'ancienne Arimathée²⁷, un couvent franciscain permet d'héberger les pèlerins. Lors de la montée sur Jérusalem, les pèlerins passent par le site d'Emmaüs²⁸ et surtout rencontrent celui qui fera fantasmer un siècle de pèlerins : Abu Gosh, chef d'une tribu arabe et brigand notoire rançonnant les pèlerins en route pour Jérusalem. Le R.P. de Géramb, religieux de la Trappe décrit en 1831 son entrevue avec le clan Abu Gosh : « il a succédé à son frère Ibals-el-Rouman qui était la terreur du pays, et qui est mort, il y a quelques mois, en revenant de la Mecque. Comme on avait pillé récemment des voyageurs et assommé leur guide, je n'étais pas sans crainte en approchant de cet endroit, surtout me trouvant obligé de passer à travers une trentaine d'arabes couchés par terre, et dont je n'avais aperçu les turbans qu'à une portée de pistolet »²⁹.

²⁵ François René de Chateaubriand, *op. cit.*, p.963. Le Marquis Melchior de Vogüé, dans ses multiples voyages en Terre Sainte sous le Second Empire donne une description plus élogieuse de Jaffa : « je ne sais rien de gai, de lumineux et de vivant comme cette arrivée à Jaffa : c'est la sensation d'un appel de clairon dans un rayon de soleil, par un matin d'avril, au bord de la mer ». Il semble également fasciné par ce qui fait la renommée de la ville, ses jardins d'orangers : « Sauf l'oasis de Damas, je ne connais pas de coin aussi luxuriant dans toute la Syrie » Jean-Paul Berchet, *Voyage en Orient*, Paris, Robert Laffont, 1981, p.673.

²⁶ Abbé Wonner, *op. cit.*, p.7.

²⁷ Ville située à 35 kilomètres au nord-ouest de Jérusalem, où vivait Joseph d'Arimathée, qui offrit le tombeau qu'il s'était fait creuser pour y inhumer le Christ (Matthieu 27,57)

²⁸ Source chaude (hébreu). Situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Jérusalem. C'est en se rendant à Emmaüs que deux disciples rencontrèrent le Christ ressuscité le soir de la Pâque (Luc 24,13).

²⁹ R.P. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, 1836 p.93. Alphonse de Lamartine, pèlerin en Terre Sainte la même année (1832) décrit la puissance de ce chef de tribu : « Abougosh règne de fait sur environ quarante mille Arabes des montagnes de la Judée, depuis Ramla jusqu'à Jérusalem, depuis Hébron jusqu'aux montagnes de Jéricho. Cette domination, qui s'est perpétuée dans sa famille depuis quelques générations, n'a d'autre titre que sa puissance même. En Arabie, on ne discute pas l'origine ou la légitimité du pouvoir, on le reconnaît, on lui est soumis pendant qu'il existe » (Jean-Paul Berchet, *op. cit.*, p.637). La position de ce village est extrêmement intéressante pour ses habitants puisqu'ils contrôlent l'entrée sur Jérusalem et peuvent ainsi à loisir rançonner les pèlerins et autres voyageurs.

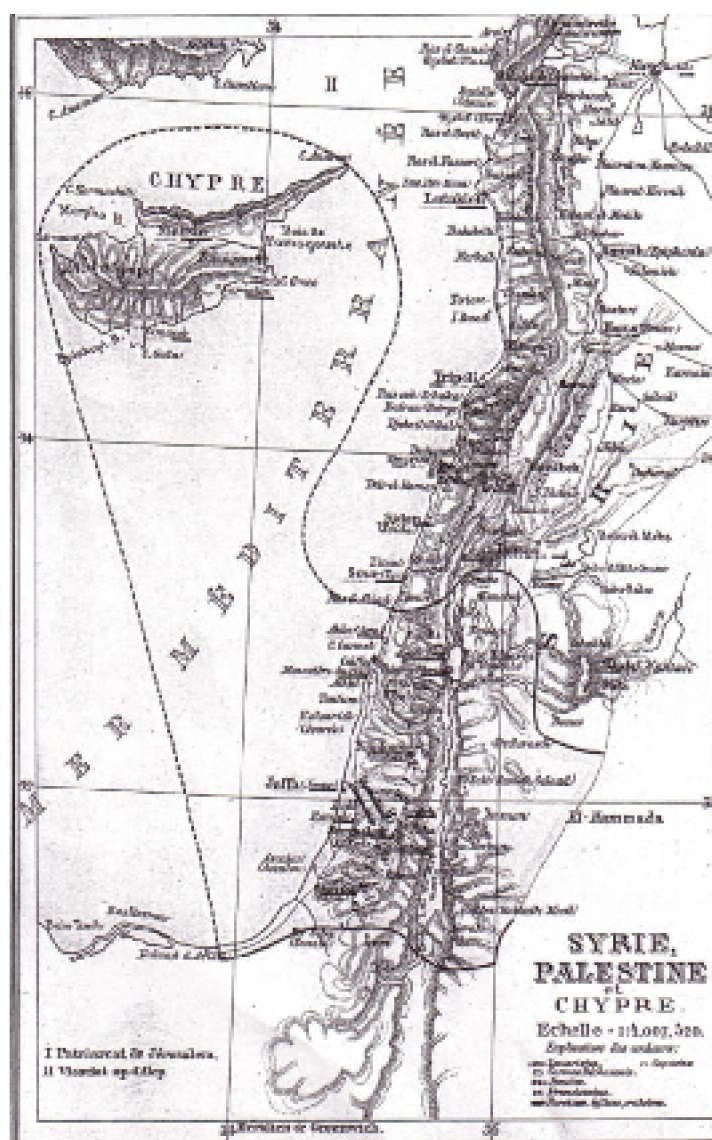


Figure 3³⁰

Pour tous les pèlerins au cours des siècles, l'arrivée à Jérusalem et le premier regard sur la Ville Sainte restent parmi les instants les plus forts du pèlerinage. Chateaubriand, dans un style captivant, décrit cet instant magique : « nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées, pour atteindre un col élevé(...) Tout à coup à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. (...) Le guide s'écria : « El Cods ! » La Sainte et il s'enfuit au grand galop. Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des Croisés et des pèlerins à la première vue de Jérusalem. (...) je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du fils de l'Homme(...). Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de

³⁰ R.P. Werner, *Atlas des missions catholiques*, Lyon, 1886.

Jéhovah, et les épouvantements de la mort »³¹.

Une fois les pèlerins installés à Jérusalem au couvent des Pères Franciscains, leur première visite est pour le Saint des saints, le Saint Sépulcre, dont le R.P. Géramb est l'un des rares à faire l'éloge tellement l'architecture a dérouté les plus fervents : « l'église de Saint Sépulcre est certainement ce qu'il y a sur terre de plus auguste et de plus sacré. Le chrétien qui s'en approche, surtout pour la première fois, sans émotion, est un être insensible, un être à part »³².

Vingt ans plus tard, Flaubert est peut-être cet être « insensible » qui ne voit dans le Saint Sépulcre que « la réunion des malédictions réciproques (...) j'ai été rempli de tant de froideur et d'ironie que je m'en suis allé sans songer à rien de plus »³³. A moins que ce soit le portrait en pied de Louis-Philippe à l'intérieur du Saint Sépulcre qui l'ait choqué : « O grotesque, tu es donc comme le soleil ! Dominant le monde de ta splendeur, ta lumière étincelle jusque dans le tombeau de Jésus ! »³⁴.

Hormis les visites à l'intérieur de la Ville Sainte, les pèlerins se rendent en excursion à Bethléem qui se trouve à seulement 6 kilomètres de Jérusalem. Pour les plus téméraires, ce sera Jéricho, le Jourdain et la Mer Morte. Dans la description de ces villes ou bourgades de Judée, le réquisitoire est sans appel. Ce sont des villes pauvres, sales, sans intérêt, seule Bethléem échappe aux tristes critiques, les pèlerins n'osant certainement pas critiquer la ville du Christ ! Lamartine compare Jéricho à un « assemblage confus et boueux de quelques centaines de maisons, semblables aux cahutes arabes de boue et de paille »³⁵. Il en va de même pour Hébron que juge sévèrement l'abbé Bourassé : « si les rues ont été pavées, c'est sans doute au temps des rois de Juda, et depuis vingt cinq siècles le pavé est dans le même état »³⁶. Bethléem, cité du Christ, trouve grâce aux yeux de tous les pèlerins, et l'abbé Castelot en 1870 y trouve des « rues larges et bien percées, la petite ville respire l'aisance »³⁷.

Une fois ces excursions effectuées et une dernière visite au Saint Sépulcre, la plupart des pèlerins regagnent Jaffa pour s'embarquer en direction de l'Égypte, d'Istanbul ou de

³¹ François René de Chateaubriand, *op. cit.*, p.980-981.

³² R.P.Géramb, *op. cit.*, p.106.

³³ Jérusalem. *Le rêve à l'ombre du temple*, *op. cit.*, p.1282.

³⁴ Jérusalem. *Le rêve à l'ombre du temple*, *op. cit.*, p.1283. Flaubert, accompagné de Maxime Du Camp, est à Jérusalem au mois d'août 1850, et semble, à la différence de son ami, insensible à Jérusalem comme l'atteste son entrée dans la Ville Sainte : « Nous entrons par la porte de Jaffa et je lâche dessous un pet en franchissant le seuil, très involontairement ; j'ai même au fond été fâché de ce voltairianisme de mon anus » in Jérusalem. *Le rêve à l'ombre du temple*, *op. cit.*, p.1279.

³⁵ Nathalie Clause, *op. cit.*, p.285.

³⁶ *Ibid*, p.277.

³⁷ *Ibid*, p.279.

la France. Rares sont ceux qui prennent le chemin de la Samarie, peu sûr.

Ainsi pendant la première moitié du siècle la visite de la Terre Sainte suit un parcours autour du triptyque Jaffa- Jérusalem- Bethléem et pour les plus aventureux Jéricho et la Mer Morte.

Après avoir tracé les itinéraires des pèlerins en Terre Sainte, il convient de s'attarder sur les conditions de voyage de ces hommes et femmes, qui, pour la plupart, sont plus habitués aux salons mondains qu'aux sentiers orientaux. Au cours du siècle, les conditions de voyage vont profondément évoluer, permettant à la Palestine d'être à la veille de la Première Guerre mondiale un pays bénéficiant d'un confort européen (ou presque !).

Au début du XIXe siècle, les récits des pèlerins nous laissent l'impression d'une terre restée à l'écart de tout progrès depuis le pèlerin de Bordeaux, faisant de la découverte de la Palestine une aventure spartiate. Chateaubriand, en 1806, nous laisse une description de son équipement : « Mon équipage consistait en un tapis pour m'asseoir, une pipe, un poêlon à café, et quelques schalls pour m'envelopper la tête pendant la nuit »³⁸ et il ajoute que lorsqu'il dort en plein air, sa selle lui sert d'oreiller, et il s'enveloppe dans son manteau. Près de 60 ans plus tard, le confort du Comte de Chambord semble beaucoup plus proche des normes européennes : « Il s'est muni d'un grand nombre de bagages et de provisions alimentaires, craignant de manquer de confort en Orient, et se délectait ainsi chaque jour de son verre de Bordeaux »³⁹. On peut imaginer le goût du Bordeaux après des semaines de mer et de chemins chaotiques sur des mulets lunatiques !

En ce qui concerne les déplacements, avant l'établissement de routes et du chemin de fer Jaffa Jérusalem⁴⁰, le sentier reste la norme et le cheval ou le mulet les soutiens indispensables pour se rendre dans la Ville Sainte. Le Père Géramb, en 1832, semble prendre tout l'ampleur de cet inconfort au moment de quitter Jaffa pour Jérusalem : « je ne puis vous dire combien je fus effrayé en voyant que le mulet sur lequel je devais faire le trajet de Jaffa, avoit pour toute selle un énorme sac rempli de je ne sais quoi ; pour étrier, de mauvaises cordes ; pour bride, une chaîne passée autour du cou. J'eus beau gronder, beau prier, beau promettre de l'argent, tout fut inutile : il me fallut grimper sur ma triste monture, et m'y tenir les jambes tellement écartées, (...) que sera-ce d'ici à Jérusalem ! (...) Encore douze ou quatorze heures, que deviendrai-je ? »⁴¹. Le cheval ou le mulet resteront les partenaires indispensables des pèlerins, des drogmans ou des moukres jusqu'à la fin du siècle, principalement dans les régions montagneuses ou escarpées comme la Samarie ou le désert de Judée.

Le dernier aspect de ces conditions de voyage reste la quête de sécurité au long des

³⁸ Fernande Bassan, *op. cit.*, p.74

³⁹ Comte de Chambord, *Journal de voyage en Orient*, présenté et annoté par Arnaud Chaffanjon, Paris, Tallandier, 1984, p.125.

⁴⁰ Une première route est tracé entre Jaffa et Jérusalem en 1869 et une voie de chemin de fer est mise en place en 1892 permettant de rallier les deux villes en trois heures.

⁴¹ R.P. de Géramb, *op. cit.*, p.76-77.

chemins de Palestine. Nous avons évoqué le légendaire Abu Gosh qui a construit sa fortune sur le rançonnement des pèlerins. Nombreux furent ainsi les brigands qui trouvèrent un lucratif moyen de s'enrichir en dépouillant les pèlerins occidentaux. Chateaubriand s'entoure de fortes précautions avant d'entreprendre son périple palestinien, comme le note son domestique Julien : « Notre caravane n'était que de seize hommes. M. de Chateaubriand, son domestique interprète et moi, ensuite un janissaire, un chef d'Arabes, un conducteur et dix Arabes à pied étant armés de bâtons ferrés et de fusils sans batterie... Notre janissaire et notre chef d'Arabes étaient bien armés, comme ils le sont toujours. M. de Chateaubriand n'avait qu'une paire de pistolets, ainsi que moi, et un fusil à deux coups que son interprète portait »⁴². Louis Félicien de Saulcy en 1850, aux environs de la Mer Morte note que les mauvaises rencontres sont encore fréquentes : « j'aperçu une trentaine d'hommes à pied, de fort mauvaise mine, presque nus, mais armés de fusils à mèche, de yatagans et de dabbons ou massues de bois dur. Evidemment, nous faisons là une mauvaise rencontre »⁴³.

Jusqu'à la fin du siècle, la peur du brigand, souvent assimilé aux bédouins reste forte, et même lors des grands pèlerinages populaires de pénitence, les hommes seront souvent armés particulièrement lors de la traversée de la Samarie.

Certains pèlerins comme Louis Félicien de Saulcy auront tout de même l'occasion d'oublier les désagréments du voyage en étant reçus pour des soirées musicales chez le Consul Botta, seul lieu de Jérusalem où l'on pourra entendre jouer du piano au milieu du XIXe siècle : « Nous nous rendîmes au consulat où nous fûmes ravis de nous asseoir à une véritable table, à un véritable dîner parisien. Cordialité, gaîté franche et intarissable, voilà un surcroît d'assaisonnement qui ne gâte jamais rien. Après le dîner les pipes commencèrent et pendant que nous savourions le parfum de Djebely, M.Barbier, aimable garçon attaché au consulat de France en qualité de drogman, se mit au piano, un magnifique piano à queue, d'Erard, s'il vous plaît, et il commença à nous jouer de l'excellente musique (...) La soirée s'est prolongée jusqu'à dix heures et demie »⁴⁴.

La rencontre des différentes communautés : entre incompréhension et rejet

Un dernier point concernant ces pèlerinages romantiques reste à apprécier : la rencontre avec les différentes communautés présentes en Terre Sainte. La connaissance par les Européens des populations orientales reste vague et sujette à de nombreux clichés. Pour de nombreux pèlerins, la plupart des hommes et des femmes rencontrés sont des Arabes ou des bédouins (ils leur sera difficile de faire la distinction) assimilés à la religion mahométane. Dans leurs récits, l'impression qui domine est celle d'un européen supérieur, civilisé face à une population pauvre, sale, à mi-chemin entre l'homme et l'animal. Chateaubriand qui a connu « le sauvage américain » fait une comparaison peu

⁴² François René de Chateaubriand, *op. cit.*, p.1022.

⁴³ Nathalie Clausse, *op. cit.*, p.335.

⁴⁴ René Neuville, *Heurs et malheurs des Consuls de France à Jérusalem aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle*, tome II, Jérusalem, 1948, p.64-65.

flatteuse pour l'Arabe : « Tout annonce chez l'Américain le sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état de civilisation, tout indique chez l'Arabe l'homme civilisé retombé dans l'état sauvage »⁴⁵.

Une fois en Palestine, les pèlerins sont d'abord confrontés à l'autorité du pays, c'est-à-dire les Turcs, qu'ils ne voient que comme une force d'inertie, incapable de gérer les affaires du pays et les populations rebelles. Les gouverneurs semblent mieux considérés par les pèlerins, surtout ceux qui auront la chance d'être reçus par cette autorité. Michaud, en 1830, doit attendre des heures un gouverneur qui ne s'est jamais présenté. Luynes en 1863 fait par contre l'éloge du gouverneur de Jérusalem Izzet Pacha : « Il unit à la bonne grâce et à la politesse des pays les plus civilisés la dignité et le sérieux des Orientaux. Sa déférence pour les étrangers, et surtout les Français, était très marquée, mais sans humilité. Il nous reçut avec un obligeant empressement, notre entretien fut agréable et varié, sans ennui »⁴⁶. Parmi les sujets des gouverneurs ottomans, la population musulmane reste la plus nombreuse et la plus visible. Les Européens auront beaucoup de mal dans leur vocabulaire à faire la distinction entre Arabe, Turc, Musulman ou Oriental, et la plupart du temps ces termes seront utilisés comme des synonymes. Les adjectifs les plus usités pour évoquer les musulmans seront fainéants, oisifs et paradoxalement impulsifs et agressifs. Cette vision est renforcée par la pauvreté de ces êtres, voire les maladies inérentes à cette situation comme le cas le plus douloureux des lépreux. Ainsi, l'incompréhension reste totale entre l'européen fraîchement débarqué et le musulman, dont la vie, la culture, la religion diffère totalement des critères occidentaux.

LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE

Malheureusement pour les pèlerins catholiques français, les chrétiens d'Orient sont bien différents de ceux qu'ils côtoient dans les églises françaises. La majorité des chrétiens présents en Terre Sainte sont des orthodoxes, les catholiques n'étant que quelques milliers sous la protection des Franciscains et les protestants quelques dizaines. Le rapport entre ces différentes communautés est extrêmement conflictuel, et ce, tout au long du siècle et bien au-delà... c'est ainsi que le premier choc pour les catholiques français est de ne croiser aucun catholique dans les rues de Jérusalem ou au Saint Sépulcre et d'avoir le sentiment que tous les lieux sacrés de Terre Sainte sont entre les mains des orthodoxes. A partir de ce constat, la description des « schismatiques » par les pèlerins ne sera qu'un tableau de méfiance, de condamnation voire d'injures : « Il n'est pas de fourberies et même, au besoin, de violences auxquelles les Grecs n'aient recours pour dépouiller des Turcs, les schismatiques profitant des circonstances critiques au milieu desquelles se trouvent parfois les catholiques pour faire reconnaître et consacrer leurs usurpations »⁴⁷. Ce sentiment de domination des orthodoxes est accentué par les

⁴⁵ François René de Chateaubriand, *op. cit.*, p.1013.

⁴⁶ Nathalie Clausse, *op. cit.*, p.489.

⁴⁷ *Ibid*, p.426.

pèlerins russes ou arméniens qui affluent par milliers chaque année à Jérusalem, en particulier au moment de Pâques, alors que les pèlerins catholiques se comptent sur les doigts d'une main : « Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher ami, de la quantité de pèlerins grecs, arméniens, maronites... qui affluent à Jérusalem pour visiter les lieux saints. On en compte en ce moment près de 4000 (...) il en vient des contrées les plus éloignées(...) quand je jette un coup d'œil sur cette multitude et que je viens à compter les pèlerins catholiques, je suis frappé d'un étonnement qui va jusqu'à la stupeur. Sur 4000, nous sommes ...4 : un cordonnier polonais d'Odessa, avec sa femme, encore un autre polonais, et votre serviteur »⁴⁸ .

Face à cette multitude orthodoxe, les Franciscains, seuls représentants et protecteurs des catholiques depuis le XIVe siècle font figure de martyrs et d'unique espoir d'une restauration catholique en Terre Sainte. Chateaubriand dresse un éloge prononcé de ces religieux qui l'ont accueilli à Jaffa, Jérusalem et Bethléem : « On voit les malheureux Pères, gardiens du Tombeau de Jésus-Christ, uniquement occupés, pendant plusieurs siècles, à se défendre, jour par jour, de tous les genres d'insultes et de tyrannie. Il faut qu'ils obtiennent la permission de se nourrir, d'ensevelir leurs morts. (...) On épuise contre ces infortunés moines les inventions les plus bizarres du despotisme oriental (...) J'avoue que mon admiration pour tant de malheurs si courageusement supportés, était grande et sincère ». Lors de son départ de Jérusalem, il rend de nouveau un profond hommage à ces hommes de Dieu : « Je ne connais point de martyr comparable à celui de ces infortunés Religieux ; l'état où ils vivent ressemble à celui où l'on était, en France, sous le règne de la terreur ».

LA COMMUNAUTÉ JUIVE

Il n'est pas un récit de pèlerinage qui ne fait pas une description des juifs de Jérusalem et de leurs quartiers. Ils sont une partie intégrante de l'histoire du pays et leur lien avec la religion chrétienne est si fort que les pèlerins ne peuvent se permettre de passer sous silence cette communauté. Ces hommes et femmes qui, au début du siècle, ne représentent qu'une minorité de la population de Jérusalem sont considérés comme les renégats de la ville, relégués dans un quartier, que tous les pèlerins décrivent comme sordide. Cette population est sous le joug de l'autorité musulmane : « Ils sont résignés et souffrent sans se plaindre »⁴⁹ et est également tyrannisée par les autres communautés et en particulier les chrétiens : « Si l'un d'eux osait s'aventurer sur le parvis du Saint Sépulcre, il risquerait d'être tué par les habitants, chrétiens ou musulmans ; les uns et les autres leur reprochant encore aujourd'hui la mort de leur Dieu ou de leur grand prophète »⁵⁰ .

Tous les pèlerins romantiques qui ont exploré la Terre Sainte dans la première moitié du XIXe siècle ont un dénominateur commun, celui d'avoir été surpris, peut-être séduits,

⁴⁸ R.P. de Géramb, *op. cit.*, p.143.

⁴⁹ Nathalie Clausse, *op. cit.*, p.591.

⁵⁰ Nathalie Clausse, *op. cit.*, p.602.

puis dérangés, voire irrités par le sésame de l'Orient : le mot bakchich, à partir duquel Louis Félicien de Saulcy n'hésita pas à inventer le verbe « backchicher » ! Pour toutes les communautés, tous les âges, le bakchich, c'est-à-dire le pourboire, est l'occasion de soutirer aux pèlerins occidentaux quelques pièces de leur immense fortune présumée.

Plus réellement, les pèlerins dits romantiques permirent « d'ouvrir la carrière », d'être des hommes qui, par leurs écrits, firent prendre conscience aux catholiques de France que Jérusalem existe toujours, que cette ville reste le lieu originel de leur foi, que la Palestine est l'espace sacré de la religion chrétienne. Lettrés, argentés, espérant parfois l'aventure, majoritairement croyants, ils surent montrer qu'il n'y a qu'un pèlerinage qui compte vraiment dans la vie d'un chrétien, c'est celui de Jérusalem.

L'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte

Le vent se lève

En 1853 se produit un événement inespéré, oublié depuis des siècles : l'arrivée en Terre Sainte, terre du Christ, ancien royaume des croisés, d'un pèlerinage de catholiques français. Pourquoi une telle initiative dans une région oubliée de tous les Européens chrétiens qui ont trouvé à Rome la nouvelle source de leur foi ?

En 1847 est réinstauré le Patriarcat Latin de Jérusalem qui avait disparu depuis la fin de la présence franque au XIII^e siècle. Mgr Valerga est le nouveau patriarche de la Ville Sainte. Italien, il s'est illustré à Mossoul où les conditions de vie pour un prêtre catholique furent parfois périlleuses. Ce nouveau patriarche prend ses fonctions en même temps que le consul de France, Paul-Emile Botta, qui fut également en poste à Mossoul, dont l'amitié sera un bien précieux pour la France et le catholicisme dans ces premières années de réinstallation officielle de la religion romaine⁵¹.

⁵¹ **Mgr Valerga** est nommé le 10 octobre 1847 Patriarche de Jérusalem et arrive dans la Ville Sainte en janvier 1848. Il est âgé de 45 ans et a été ordonné prêtre en 1836. Il fut très vite imprégné de l'Orient, en premier lieu par ses connaissances en hébreu et arabe, ce qui en fit un traducteur précieux pour les services de la Propagande, et en deuxième lieu par ses premières missions en Syrie, puis en Mésopotamie, où à Mossoul, il côtoya le consul Botta, mais également les fanatiques musulmans ce qui lui valut de nombreux coups de poignards ! A Jérusalem, il va déployer une grande énergie pour rétablir le prestige catholique, étant obligé à son arrivée d'être hébergé par les Franciscains. Il va multiplier les nouvelles paroisses, créer un séminaire pour le clergé indigène... A sa mort en 1872, après 25 ans à Jérusalem, il reste celui qui a redonné ses lettres de noblesse au catholicisme en Terre Sainte. **Paul-Emile Botta** arrive en octobre 1848 à Jérusalem, à l'âge de 46 ans. Il entame une brillante carrière de botaniste par un tour du monde en 1826-1829, et d'archéologue, avec en particulier la découverte de sites assyriens, alors qu'il était en poste à Mossoul. Malgré la description peu élogieuse de Flaubert qui le qualifie « d'homme en ruines, homme de ruines, dans la ville des ruines », il semble très apprécié des pèlerins français de passage, heureux de trouver « un homme civilisé » dans ces profondeurs de l'Orient. Laissons à Maxime Du Camp le soin de décrire ce consul : « Hospitalier comme un chef de grande tente, érudit, archéologue perspicace, connaissant toutes les langues de l'Orient, maigre comme un ascète, inquiet, nerveux, fou de musique, mangeur d'opium et charmant. Il avait alors une cinquantaine d'années ; la grâce l'avait touché, il se considérait comme le gardien du tombeau de son Dieu ; (...) si emporté, si excessif qu'il fût dans sa conversation, il restait d'une irréprochable courtoisie dans ses relations et était avec ses subordonnés d'une bonté paternelle ». Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, vol.1, Paris, 1892, pp.362-363.

A l'arrivée, en 1848, de Mgr Valerga, la situation est peu encourageante et la tâche immense. Dans une lettre adressée à l'Oeuvre de la Propagation de la Foi de Lyon, en 1849, le secrétaire du patriarcat décrit l'état des lieux :

« La situation morale des catholiques de la Palestine est déplorable. Nulle part ailleurs on ne voit tant de facilité pour menacer de l'apostasie et l'effectuer. Il y a dans le diocèse 4500 latins et autant de grecs et de maronites. Mgr Valerga n'a que deux prêtres latins, un secrétaire avec lui et un second à Bethléem où se trouvent 2000 catholiques latins, il lui faudrait deux prêtres de plus »⁵².

Deux ans plus tard, en 1851, dans une nouvelle lettre à l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, le secrétaire du prélat donne des renseignements toujours aussi peu encourageants sur les possibilités d'agir du Patriarche : «Les moyens manquent à Mgr Valerga, le Saint Siège ne lui alloue que ce qui est strictement nécessaire pour vivre d'une manière décente et il lui est impossible de fonder des écoles, de payer des maîtres, d'ouvrir un séminaire pour former un clergé indigène latin, établissement qui seul pourra sauver ici le catholicisme. Pour toutes ces choses qui se rapportent particulièrement à l'apostolat, Mgr Valerga serait obligé de recourir au couvent qui est maître de refuser ou d'accorder ses secours pécuniaires et qui maître également de les retirer tiendrait toujours le Patriarche de Jérusalem sous sa dépendance »⁵³.

Cette vision pessimiste du catholicisme en Terre Sainte n'est pas démentie par le consul de France Paul-Emile Botta, qui arrive en poste en 1848 :

« Il faut le dire, l'état du catholicisme dans ce pays-ci est déplorable, pour le peuple c'est une forme et rien de plus parce qu'il est dans l'ignorance la plus profonde, aussi change-t-il de religion avec une insouciance et une facilité dont on ne verrait pas d'exemple dans d'autres parties de l'Orient. Chaque jour pour ainsi dire nous voyons des familles de villages entiers se faire grecs ou arméniens schismatiques si le couvent latin refuse de leur donner de l'argent ou une maison, et ils reviennent avec la même facilité si plus tard ils y trouvent un avantage pour recommencer encore à la première occasion, sauf les exceptions, bien entendu, la religion est ici un trafic »⁵⁴.

Dans cette présentation bien sombre du catholicisme en Terre Sainte, Mgr Valerga réussit à faire venir des congrégations religieuses, et en premier lieu les Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition. Cette congrégation française, fondée par Emilie de Vialar en 1832 ouvre des écoles et des orphelinats à Jérusalem et Jaffa, puis un hôpital dans la Ville Sainte. Elle fut ainsi la pionnière de nombreuses congrégations féminines qui suivirent leurs traces⁵⁵. Nous évoquerons plus loin le rôle de cette congrégation dans l'assistance que les sœurs apportèrent aux caravanes de pèlerins, avec en particulier la célèbre Sœur Joséphine.

⁵² OPM, EO7030, Patriarcat de Jérusalem, lettre du secrétaire du patriarcat à l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, le 23/11/1849.

⁵³ OPM, E19, Patriarcat de Jérusalem, lettre du secrétaire du patriarcat à l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, le 24/11/51.

⁵⁴ OPM, E 19, lettre de M. Botta, consul de France à Jérusalem à M. de Montalembert, le 26 novembre 1848.

⁵⁵ Voir annexe, Installation des instituts masculins et féminins en Terre Sainte jusqu'en 1914.

Suite à la réinstallation du Patriarcat latin en Palestine, on note la création d'une Conférence de Saint Vincent de Paul⁵⁶ à Jérusalem en 1851, en partie à l'origine de l'initiative d'envoyer des caravanes de pèlerins français.

La Conférence de Jérusalem se définit comme un mouvement de charité en direction des plus démunis avec tout de même une priorité pour les catholiques. On peut ainsi noter dans le premier compte-rendu de la conférence, du 23 décembre 1851, qu'elle s'occupe de la visite des familles pauvres, en les secourant en aliments et en vêtements, surtout les enfants qui fréquentaient les écoles des Sœurs de Saint Joseph. La Conférence est présidée par M. Lequeux, chancelier du Patriarcat, assisté par un membre du Patriarcat latin, Don Giovanni Gavazzi et Georges Wigley du Consulat Anglais. On compte également 21 membres, laïcs ou prêtres faisant parti de cet organisme dont M. Botta, consul de France et M. Pitzamano, consul d'Autriche.

Cette Conférence, dont le but premier est l'aide aux plus pauvres a également la volonté de régénérer la foi catholique en Terre Sainte et d'en appeler à la France pour recréer un mouvement en direction des Lieux Saints. Dans une lettre du 6 janvier 1852, le président Lequeux exprime son vœu de voir les catholiques occidentaux s'intéresser aux Lieux Saints : « C'est principalement sur l'aide de nos Confrères d'Occident que nous comptons pour étendre en Terre Sainte la charité catholique(...) aussi espérons nous avoir le bonheur d'accueillir beaucoup de nos chers confrères, qui devraient être les premiers à enseigner de nouveaux aux catholiques d'Occident le chemin de Jérusalem qu'ils ont si longtemps et si malheureusement oublié. L'Eglise a toujours recommandé instamment aux fidèles le pèlerinage des Saints Lieux, et il en coûte si peu aux temps actuels pour l'accomplir »⁵⁷. Dans une autre lettre du 12 mai 1852, M. Lequeux insiste de nouveau sur cette venue des catholiques occidentaux : « C'est surtout la présence permanente de fidèles occidentaux qui produirait, ici, un bien immense, dans l'état actuel de prostration morale et surtout matérielle où se trouve actuellement la Terre Sainte (...) aussi autant que nous le pouvons, faisons nous appel à ceux de nos confrères qui ne sont pas arrêtés par leurs devoirs, de devenir les pionniers de la Foi en Terre Sainte, de payer de leur personne dans cette cause sacrée »⁵⁸.

⁵⁶ La Société de Saint Vincent de Paul a été fondée au mois de mai 1833. Un étudiant lyonnais, Frédéric Ozanam, arrivé à 18 ans à Paris pour rejoindre la société des Bonnes Etudes dirigée par E.Bailly, a voulu fonder une œuvre de charité avec d'autres étudiants. Ils se réunirent sous la présidence de E.Bailly à son journal « La Tribune Catholique ». Le rôle essentiel de l'œuvre serait la visite à domicile des familles indigentes auxquelles on remettrait des secours, non pas en argent, mais en nature, au moyen de bons délivrés sur les commerçants du quartier et payés à ceux-ci par la Conférence. Les ressources normales proviendraient des quêtes faites aux séances, chaque membre fournissant, suivant ses moyens, une contribution dont lui seul fixerait et connaîtrait le montant. Quant au nom qu'il importait d'adopter pour l'œuvre, les opinions échangées se rallièrent à la dénomination de « Conférence de Charité » par analogie avec la « Conférence d'histoire » à laquelle appartenait tous ses membres et au sein de laquelle son idée première était née. Un siècle plus tard on compte 10.500 conférences dans le monde et plus de 160.000 membres actifs.

⁵⁷ Archives de la Société Saint-Vincent de Paul- dossier Palestine- 1851/1940.

⁵⁸ *Ibid.*

Les caravanes de la rue de Furstenberg ou l'œuvre d'une élite catholique

Cet appel des catholiques de Terre Sainte, auprès des membres des Conférences de Paris en particulier, reçoit un écho favorable jusque chez le président général des Conférences Adolphe Baudon. Son biographe l'Abbé J. Schall le décrit comme un homme qui « n'est jamais demeuré indifférent en face d'aucune idée généreuse, sur quelque point du globe qu'elle se fût manifestée. Comment n'aurait-il pas salué avec bonheur la perspective des nouvelles croisades de la prière ? »⁵⁹. Il se met à l'œuvre et constitue le Comité des pèlerinages de Terre Sainte, dont Mgr Sibour, Evêque de Tripoli, accepte la présidence. Il obtient le concours d'un groupe de catholiques distingués, et la première caravane se dispose à partir à la fin de l'été 1853. L'adresse de ce comité est au siège même de la Société de Saint Vincent de Paul, rue de Furstenberg, à Paris, ce qui montre la proximité des deux organismes tout en étant distincts. A. Baudon souhaitait que les Conférences restent dans leur rôle de charité car les pèlerinages n'apparaissent pas comme un but fixé par F.Ozanam. Le procès verbal du Conseil Général de la séance du 17 octobre 1853 affirme cette volonté de distinction : « Le conseil est d'avis de ne pas prendre la direction de l'œuvre du pèlerinage de Jérusalem, qui ne rentre pas directement dans les œuvres habituelles de la société »⁶⁰. Par la suite, la distinction ne sera pas toujours évidente et les pèlerinages seront le plus souvent appelés les caravanes de la rue de Furstenberg.

Cette œuvre des pèlerinages, en gestation lors du départ de la première caravane en août 1853, reçoit la bénédiction de l'archevêque de Paris. La présidence en revient à Mgr Sibour, l'une des vice-présidences à A.Baudon et les membres des Conférences, issus en majorité de l'aristocratie, soutiennent le projet. L'article premier du règlement de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte indique les deux buts poursuivis par l'œuvre : « faciliter à tous les catholiques le voyage en Palestine. Elle se propose de ranimer, par ce moyen, la piété et la charité envers les Lieux Saints »⁶¹.

L'appel lancé par les Conférences de Saint Vincent de Paul de Jérusalem a une résonance inespérée pour ces catholiques de Terre Sainte. La faiblesse numérique de la communauté et l'omniprésence des orthodoxes et des pèlerins russes font toujours craindre aux latins une marginalisation de plus en plus forte.

Cependant d'autres facteurs interviennent pour expliquer la mise en place de ces caravanes.

En premier lieu, l'organisation d'une caravane collective répond à un aspect pratique. Tous les voyageurs et pèlerins isolés qui se sont rendus en Palestine et plus généralement en Orient dans la première moitié du XIXe siècle sont tous revenus avec des récits d'aventures périlleuses, souvent dangereuses face à la menace de bandits, de bédouins voleurs, de marchands manipulateurs. De plus, une telle expédition est

⁵⁹ Abbé J. Schall, *Adolphe Baudon*, Paris, 1897, p.241-243.

⁶⁰ Archives des Conférences de Saint-Vincent de Paul, procès-verbal du Conseil général, tome III, 1848/1853.

⁶¹ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome I (07/1856. 10/1858).

onéreuse et le départ d'une caravane de dix membres et plus permet grandement de réduire les frais d'un voyage qui peut durer plusieurs mois.

En deuxième lieu, l'appel des membres des Conférences de Saint Vincent de Paul de Jérusalem ne fut pas le seul lancé à l'adresse des catholiques français. Le custode de Terre Sainte (le supérieur des franciscains en Palestine) ou le patriarche latin essayent de faire prendre conscience à la France et aux nations catholiques de la fragilité de leur communauté dans un lieu qui ne peut rester indifférent aux croyants. Le R.P Areso, custode de Terre Sainte, se trouve à Paris au début de l'année 1852, où il fait une conférence rue de Furstenberg pour évoquer la situation des catholiques en Terre Sainte et réclamer des aumônes. Mgr Valerga, nouveau patriarche de Jérusalem fait de fréquents séjours en Europe pour réclamer des subsides mais aussi pour recruter des prêtres⁶², et la présence à Paris de Mgr Brunoni, délégué du patriarche, en juin 1853, semble avoir été décisive dans la mise en place d'une caravane pour les Lieux Saints.

Jérusalem, trop longtemps oubliée, ignorée, voit enfin arriver après des siècles des caravanes de « croisés pacifiques » qui réchaufferont le cœur des latins.

1853 : le retour des Francs en Palestine

Le 23 août 1853, 40 pèlerins (les femmes ne seront acceptées qu'à partir de 1868) embarquent à Marseille à destination de Jaffa.

Avant de présenter cette première caravane de pèlerins français en Terre Sainte depuis des siècles, il est utile de se pencher sur les registres de l'hospice des franciscains de Jérusalem, seul lieu d'hébergement possible pour des catholiques en pèlerinage dans la ville sainte. Ils nous permettent d'avoir un aperçu du nombre de français fréquentant la ville en 1853.

On dénombre 489 pèlerins de toute nationalité et de toute religion qui séjournent à l'hospice franciscain durant l'année 1853. Ils sont tous catholiques à l'exception de deux ou trois protestants. 85 pèlerins français sont dénombrés y compris les 40 pèlerins de la caravane des Conférences Saint Vincent de Paul, ce qui réduit à 45 le nombre de pèlerins solitaires. Parmi ces rares français à se rendre à Jérusalem, on note une présence forte de religieux, prêtres ou missionnaires, quelques laïcs en petits groupes de deux ou trois (principalement en septembre lors des vacances scolaires) ou encore le consul de France à Damas. Enfin il faut rendre hommage à la seule française présente à Jérusalem cette année là, Madame Veuve Lemoine. La plupart sont présents pour une quinzaine de nuits. Aucun pèlerin français ne fête Noël à Jérusalem.

Ces données révèlent la pauvreté de la présence française en Palestine au milieu du XIXe siècle, même si l'on est tenté de la relativiser puisque les pèlerins de France représentent tout de même près de 20% de l'effectif total et sont en première place des nations européennes.

⁶² Mgr Valerga recrute en particulier deux prêtres du diocèse de Lyon, l'abbé Morétain et l'abbé Poyet. Le premier s'illustre de manière héroïque dans la création de nouvelles paroisses latines comme à Beit-Jalla où il doit faire face à l'animosité des orthodoxes. Le deuxième devient le Chancelier du Patriarcat, mais un triste caractère fait qu'il ne fut que peu considéré par les autorités latines et françaises qui lui refusèrent jusqu'à la fin de sa vie le titre de vicaire du patriarcat.

QU'EN EST-IL DE LA PREMIÈRE CARAVANE DE PÈLERINS FRANÇAIS ?

Ce premier pèlerinage a su attirer pour cette aventure pionnière, et peut-être périlleuse, quarante laïcs et prêtres. Un nombre de pèlerins qui peut paraître faible mais qui est pourtant l'un des plus forts de l'ensemble des caravanes de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte. Le président de la caravane est M. de Guinaumont, secrétaire général de la Société de Saint Vincent de Paul. Les autres membres laïcs sont pour la plupart des membres des Conférences de Paris auxquels on peut ajouter trois membres du Diocèse de Lyon, dont M. Bonjour, greffier en chef de la Cour impériale de Lyon, et puis une première présence étrangère, qui se confirmera et s'amplifiera par la suite, avec un anglais et un belge. Parmi les membres religieux, l'abbé Langénieux, vicaire à Saint Roch (Paris) est promis à une belle carrière puisque, outre son accession à l'évêché de Reims et au Sacré Collège, il sera en 1893 le légat du Pape lors du Congrès eucharistique de Jérusalem.

Quel est le but poursuivi par ces hommes, tous issus d'un milieu aisé, voire fortuné, bien loin des gravures des pèlerins du Moyen Age ? Ces catholiques sont-ils véritablement des pèlerins, des pénitents allant expier leurs fautes au tombeau du rédempteur ? Ou plutôt des voyageurs, éblouis par les récits des romantiques décrivant les beautés de l'Orient, qui profitent d'une organisation collective pour échapper au coût et au danger d'un voyage isolé ?

Il semble que les intentions des participants sont véritablement tournées vers le désir de prier aux Lieux Saints et de montrer que des catholiques français peuvent encore entreprendre des sacrifices de temps, de confort et assurer aux catholiques orientaux que leurs frères d'Occident existent toujours. Les caravanes suivantes ne seront cependant pas exemptes de personnages oubliant vite le but premier de leur venue, préférant s'attendrir sur les beautés de l'Orient.

Ce 23 août 1853, à Marseille, quarante pèlerins sont bénis par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, après avoir obtenu à Paris l'agrément du représentant du Saint Siège et la bénédiction de Mgr Sibour, archevêque de Paris. Ces mêmes pèlerins sont également allés à l'église Notre Dame des Victoires demander à l'auguste patronne de les faire triompher des difficultés qui les attendent dans leur sainte entreprise. Le voyage doit durer approximativement deux mois avec en premier lieu une traversée de la Méditerranée de onze jours (pour des croisés, atteindre la Terre Sainte en onze jours a presque un aspect indécent !). Ils prennent place à bord du bateau l'Alexandre de la Compagnie des Messageries Nationales auprès de laquelle ils ont obtenu des billets à tarif réduit, valable pour les groupes de plus de dix personnes⁶³. Deux haltes sont programmées : Malte, arrêt technique et religieux et Alexandrie avec un nouveau bateau le Tancrède (souvenir napoléonien !) puis direction Jaffa et la Terre Sainte. Deux classes à bord du bateau sont proposées aux pèlerins avec toutes les commodités dues à une population habituée à un confort supérieur.

⁶³ Pour les caravanes suivantes, le chiffre fatidique de dix pèlerins doit impérativement être atteint sous peine de ne pas bénéficier de réductions intéressantes. Le billet est valable quatre mois et les pèlerins qui le désirent peuvent poursuivre leur voyage en solitaire.

On note que leur traversée n'est pas seulement touristique puisqu'ils essayent d'installer un minimum de décorum religieux au milieu d'une population en partance pour les pyramides d'Egypte ou les Indes : « un petit autel était dressé au fond du salon des premières, et les messes s'y succédaient depuis l'aube jusqu'à notre premier repas. Le soir les pèlerins se retrouvaient pour entonner l'Ave maria stella, le Magnificat, le Salve Régina, le psaume Loetatus Sum... »⁶⁴. Les huit prêtres du pèlerinage sont aidés par trois sœurs de la congrégation de Saint Joseph de l'Apparition en partance également pour Jérusalem qui font office de sacristains et qui sont déjà les « petites mains » qui feront merveille auprès des pèlerins tout au long des caravanes.

Ils débarquent à Jaffa le quatre septembre, un dimanche. Tout comme les pèlerins qui les ont précédés, ils sont plus occupés à arriver sains et saufs sur la terre ferme qu'à admirer l'ancienne Jopé, tant les conditions sont périlleuses à cause de récifs fatals pour les bateaux qui s'approchent trop près. Comme c'est le cas depuis des siècles, c'est en barque qu'ils atteignent la rive entourée d'une multitude d'hommes censés les aider et prévenir tout accident mais s'avèrent plutôt une gêne pour les pèlerins. Ces derniers voient filer leurs bagages sans pouvoir rien dire et entendent pour la première fois le chant mélodieux du backchich obligeant instantanément les pèlerins à délier les cordons de la bourse sous peine d'un premier bain de mer.

Heureusement, cette caravane de quarante croisés est attendue comme un événement par les catholiques locaux. Le patriarche a envoyé son pro chancelier, l'abbé Poyet, pour les recevoir (c'est une marque d'importance réelle, puisque Jaffa est distante de près de deux jours et ainsi le déplacement de l'abbé Poyet a une vraie valeur). Il est accompagné d'un représentant du Consulat de France à Jérusalem et d'un membre de la Custodie de Terre Sainte.

Le trajet pour Jérusalem se fait en règle générale en deux étapes avec un arrêt à Ramleh (l'ancienne Arimathie) où les franciscains ont un couvent et hébergent les pèlerins. La route pour la Ville Sainte n'a pas changé depuis l'époque de Chateaubriand, laissant toujours imaginer la pénitence que représente la montée à Jérusalem (surtout à partir du monastère de Latroun) à dos de mulet ou de chameaux. Le pèlerin occidental qui a l'habitude de pérégrinations confortables dans son pays, a été d'entrée confronté à la triste réalité palestinienne. Dans les renseignements donnés aux pèlerins avant de partir, il leur est notifié différentes précautions concernant l'équipement du cheval et la nécessité d'emporter une selle européenne avec ses étriers et une bonne paire d'éperons « sous peine sinon de se retrouver sur une paille de blé en guise de selle et cela pendant deux mois ! »⁶⁵. Les pèlerins devront également se munir « d'armes apparentes telles que fusils à deux coups et pistolets : c'est un porte respect »⁶⁶, les mauvaises rencontres sont toujours possibles au milieu du siècle et Abu-Gosh est toujours à l'affût avant l'arrivée à Jérusalem. Il est enfin précisé d' « emporter une bonne gourde remplie

⁶⁴ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome I, 07/1856.10/1858.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

d'eau-de-vie pour boire avec de l'eau, du thé, du chocolat ou seul pour résister aux rencontres périlleuses, aux incommodités du transport »⁶⁷, ou afin de la donner aux moukres en guise de pourboire, surtout si une mauvaise chute vous a mis à terre et dont le moukre consentira à vous relever qu'en fonction de l'importance du backchich.

Le mardi 6 septembre arrive à Jérusalem cette fameuse caravane dont la physionomie ne devait pas être brillante après 48 heures sur les sentiers de Judée, presque sans sommeil, avec une nourriture sommaire et le soleil torride de l'été palestinien. C'est peut-être dans cet état de délabrement physique qu'un des pèlerins fera cette description bien sombre de Jérusalem : « Toute la ville est pleine de tristesse, les ruines y sont entassées sur des ruines, tous les siècles et tous les peuples y ont marqué leur passage. A peine peut-on trouver encore quelques restes des monuments de son ancienne splendeur, c'est bien à Jérusalem qu'on peut appliquer cette parole énergétique du prophète-roi : *Induit maledictionem sicut vestimentum* »⁶⁸.

La ville de Jérusalem au milieu des années 1850

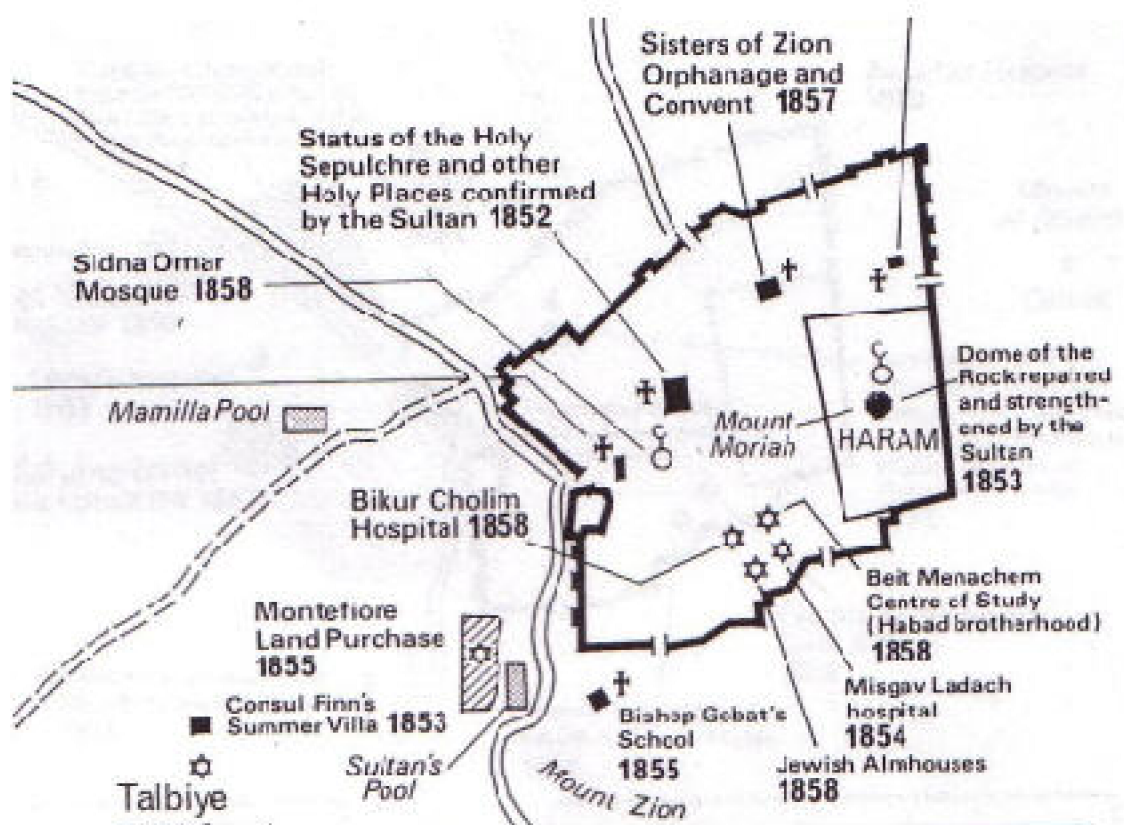


Figure 4⁶⁹

L'entrée des pèlerins dans la Ville Sainte se fait par la porte de Jaffa, dite également

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Martin Gilbert, *Jérusalem, illustrated History atlas, Jérusalem, 1977, p.37.*

porte des pèlerins, seule entrée possible pour cause de taxe turque. La ville, en 1853, ne possédant que très peu d'hébergements, la caravane française se dirige vers le couvent de Saint Sauveur, administré par les Franciscains qui reçoivent à titre gracieux dans leur hospice (même si les aumônes ne sont pas refusées surtout pour les longs séjours) tous les pèlerins catholiques et ce depuis le XVe siècle.

La première visite de ces nouveaux arrivants, une fois remis de leur éprouvante pérégrination, est bien évidemment pour le Saint Sépulcre, lieu de la souffrance et de la mort du Christ. Depuis le *Statu Quo* imposé l'année précédente par le sultan, l'appartenance de ce lieu est plus clair mais la gestion en reste très compliquée, puisque partagée entre trois communautés chrétiennes : les grecs orthodoxes, les arméniens orthodoxes et les latins ; trois groupes qui sont en perpétuelle rivalité depuis des siècles.

Le séjour à Jérusalem, qui est d'environ deux semaines, se déroule au gré des visites des Lieux Saints que sont, outre le Saint Sépulcre, le Mont des Oliviers, le Tombeau de la Vierge, le Chemin de Croix, le Mont Sion (même si le Cénacle est entre les mains des musulmans et non accessible). Hormis les visites religieuses, ce séjour est ponctué de nombreuses visites de courtoisie auprès des différentes autorités religieuses et civiles de la ville : le patriarche se doit d'être honoré le premier par ces nouveaux croisés catholiques. Mgr Valerga, à la tête d'une mission éprouvante, est connu de nombreux pèlerins puisqu'il s'est déplacé en France à de nombreuses reprises pour attirer l'attention sur le sort des catholiques en Terre Sainte. Les pèlerins ont ainsi l'occasion de rencontrer maintes fois ce dignitaire catholique, notamment lors des soirées musicales organisées au patriarcat, ce qui permettait aux pèlerins français d'avoir une pensée nostalgique pour la France et pour Jérusalem de sortir de sa torpeur religieuse. Ils assistent également à la remise des prix aux élèves du séminaire tout juste créé par Mgr Valerga pour développer un clergé indigène. Les autres visites se font respectivement auprès du custode, chez qui ils logent, et auprès du consul Botta. Il ne semble pas y avoir eu de visite chez le pacha, gouverneur de Jérusalem et représentant de l'autorité turque, ni chez d'autres représentants de confessions chrétiennes⁷⁰. Le séjour à Jérusalem se fonde ainsi totalement dans l'univers latin, seul espace digne de fréquentation pour le catholique occidental qui n'a que peu de considérations pour les schismatiques et autres hérétiques. Il reste cependant une visite d'importance pour les membres de cette caravane : la Société Saint Vincent de Paul de Jérusalem, qui fut la principale instigatrice de la venue tant espérée d'un pèlerinage de catholiques occidentaux en Terre Sainte. M. Lequeux, qui a eu le plaisir de recevoir à un double titre la caravane des pèlerins, comme chancelier du Consulat de France et comme président de la Conférence de Saint Vincent de Paul de Jérusalem, s'en montre très ému dans une lettre à A. Baudon : « Nous avons eu un beau jour, un jour dont la douce émotion ne s'efface pas de notre mémoire, et nous console dans les moments d'affaissement qu'amène parfois le séjour dans un pays comme celui-ci. C'est le jour où nous avons vu se joindre à notre si chétive famille ces confrères venus de toutes les parties de la France pour accomplir leur pieux pèlerinage. Un de nos

⁷⁰ La visite chez les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition n'est pas mentionnée dans les comptes-rendus du pèlerinage mais n'a certainement pas été oubliée. A travers leurs écoles de Jérusalem et de Jaffa et leur hôpital (le seul établissement de soins catholique en Palestine), elles sont les seules représentantes des congrégations catholiques françaises. On peut en particulier supposer que les indispositions furent nombreuses et que les visites à l'hôpital furent fréquentes.

rêves les plus chers était réalisé : la société de Saint Vincent de Paul entreprenait une épreuve solennelle pour ouvrir le chemin des Croisades. Comment vous dire ce que nous avons éprouvé en nous trouvant une cinquantaine dans le salon du Patriarcat latin, réunis comme autour d'un drapeau commun autour de Mgr le Patriarche, et présidés par le Conseil Général que représentait le digne chef de la caravane, M. de Guinaumont ? »⁷¹.

Hormis la visite de Jérusalem, différentes excursions sont organisées au départ de la Ville Sainte. En priorité les pèlerins se rendent à Bethléem, distante de seulement six kilomètres de la porte de Jaffa, la visite pouvant se faire dans la journée, sauf si les pèlerins souhaitent passer la nuit en prière dans l'église de la Nativité. L'autre excursion, tout aussi symbolique, est la descente vers Jéricho, le Jourdain et la Mer Morte. Ce sont des visites qui occupent plusieurs jours et qui nécessitent l'organisation de campements soit à Jéricho soit au bord du Jourdain. Monsieur Bonjour, du diocèse de Lyon décrit le type de campement mis en place lors de cette excursion : « Huit tentes sont dressées, dans l'une desquelles quarante couverts avec toutes les petites superfluités européennes : une table, du vin, des assiettes, des couteaux, des fourchettes, jusqu'à la serviette pour chaque convive ; à quelques pas de là nos quinze chameaux agenouillés sur leurs jambes robustes et calleuses complètent un ensemble des plus pittoresques »⁷². Nous sommes loin de la situation des pèlerins russes qui arrivent en nombre en Terre Sainte dans des conditions matérielles le plus souvent désastreuses. Les pèlerins de la caravane de 1853 restent des occidentaux habitués à un certain confort et disposés à le conserver dans n'importe quelle situation ou du moins à en respecter les rites. Cette description, représentative des récits de l'époque, est fortement influencée par les romantiques qui ont redonné à l'Orient son aspect biblique dans un décor de désert, d'oasis et de palmiers, de bédouins et de chameaux, à l'image de la Palestine du Christ. Les pèlerins de 1853 ne peuvent être indifférents à cet univers qui a bercé leur éducation religieuse.

Le 23 septembre, la caravane quitte Jérusalem pour Nazareth par Naplouse et Djenin où les pèlerins se confrontent de nouveau aux sentiers de Palestine. Le seul pèlerin malade sur ces deux mois de pèlerinage l'est à Nazareth et son état fit craindre qu'il fût le premier « martyr » de la croisade pacifique : « Un de nos compagnons fut saisi d'une fièvre violente. Elle prit un caractère qui nous donna de sérieuses inquiétudes. Il y en eut qui pensèrent que nous aurions la douleur de voir s'accomplir une sorte de prédiction que nous avait faite une des sœurs du couvent de Saint Joseph à Jérusalem. Comme on lui parlait des fatigues et des dangers du voyage : « vous ne devriez pas, dit-elle, vous décourager si quelqu'un d'entre vous allait au ciel au lieu de rentrer en France avec ses compagnons ; il faut aux pèlerins un protecteur dans le ciel »⁷³. Une pensée toute religieuse mais qui n'était certainement pas du goût des quarante pèlerins !

⁷¹ Archives de la Société Saint Vincent de Paul - Dossier Palestine - 1851.1940 - Lettre de M. Lequeux à M. Baudon le 25 janvier 1854.

⁷² *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome I, 07/1856.10/1858.

⁷³ *Ibid.*

La présence en Galilée est propice, outre à la visite de Nazareth et des lieux de l'Annonciation, à la découverte d'autres lieux évoquant la présence ou les actes du Christ comme le Mont Thabor, Tibériade, Capharnaüm ou Cana.

Au début du mois d'octobre, les pèlerins prennent la route de Caïffa et embarquent pour Marseille. Comme les billets des Messageries Maritimes étaient valables pour quatre mois, deux pèlerins partent à la découverte de l'Egypte, trois demeurent à Rome et les trente-cinq autres rentrent directement en France mettant fin à un périple de près de deux mois.

AU BOUT DU PÉRIPLE : UNE SATISFACTION AMÈRE

Ce pèlerinage « ouvre la carrière » à des caravanes de plus en plus fréquentes, à des hommes puis des femmes de plus en plus enclins à découvrir des lieux qui sont à l'origine de leur foi. Cette première caravane a montré qu'il est possible de faire le pèlerinage aux Lieux Saints et que le retour est assuré, ce qui n'était pas toujours le cas quelques siècles auparavant. Cette réussite semble avérée du fait du retour de l'ensemble de la caravane mais M. de Guinaumont, président de la caravane, se fait cependant l'écho auprès de M. Baudon des souffrances endurées par les pèlerins au cours du pèlerinage : « Un pays rempli de brigands, des chemins dangereux de toute manière... périls de toutes sortes, au milieu desquels Dieu nous garde ! (...) Il a pu être utile que pour la première fois nous ayons paru en grand nombre pour produire plus d'effets ; mais il est bien démontré aujourd'hui que le nombre de quarante serait beaucoup trop grand pour l'avenir. Les difficultés de logement dans les couvents (qui ne nous sont pas toujours favorables), de nourriture, de transports, de manœuvres, de campements (...) une caravane de vingt pèlerins serait bien assez forte, une de quinze serait préférable. D'abord pour que les précautions matérielles puissent être mieux prises »⁷⁴.

Voilà des propos qui atténuent l'enthousiasme religieux des premiers croisés en Terre Sainte. Ils montrent, une fois de plus, la forte conviction nécessaire pour entreprendre un pèlerinage dans un pays qui, malgré son charme biblique, reste à l'écart des progrès de la civilisation européenne du XIXe siècle. D'autre part, un pèlerinage inclut d'accepter de côtoyer les mêmes personnes pendant plusieurs semaines, et de se heurter ainsi aux caractères de chacun. Pour M. de Guinaumont, l'organisation des futures caravanes ne doit pas se faire dans la précipitation et au contraire requièrent beaucoup de prudence : « Les difficultés d'organisation et de direction d'une caravane doivent être pesées avec attention. Le Conseil Général de Saint Vincent de Paul peut-il prudemment accepter le patronage et la direction d'une œuvre pleine de difficultés et d'un avenir incertain ! Le mieux ne serait-il pas de laisser des sociétés former des caravanes, faciliter les réunions, indiquer quelles doivent être peu nombreuses, composées d'hommes ayant à peu près les mêmes allures, les mêmes relations, assortir les hommes pour qu'ils s'entendent mieux (...) Enfin il faut des hommes jeunes ou encore forts, car il ne faut pas dissimuler que les fatigues sont grandes et les privations aussi. Nous pensons que le départ d'une seconde caravane doit être ajourné. On risquerait beaucoup en se

⁷⁴ Archives de la Société Saint Vincent de Paul - Dossier Palestine - 1851.1940 - Lettre de M. de Guinaumont au Président A.Baudron, le 2 octobre 1853.

pressant »⁷⁵. Cette lettre écrite depuis le Mont Carmel à la fin du pèlerinage (après près de deux mois de direction d'un pèlerinage !) révèle toute la lassitude d'un homme qui a eu en charge pour la première fois une caravane de quarante personnes. On ne pourra jamais savoir si cette fatigue est due aux conditions du voyage ou aux nombreux pèlerins peu habitués aux pérégrinations aux longs cours. Son appel est cependant entendu puisque la caravane prévue en novembre 1853 est reportée mais les organisateurs ne sont pas découragés pour autant puisque un pèlerinage est prévu pour Pâques 1854 et a bien lieu.

Cinquante quatre caravanes succèdent à la pionnière de l'été 1853, et dès 1855 se sont deux pèlerinages par an qui sont organisés, l'un à Pâques et l'autre au mois d'août dit « pèlerinage des vacances »⁷⁶. La guerre de Crimée n'empêche pas l'organisation de caravanes en 1854 et 1855 à la différence des événements en Syrie et du massacre des chrétiens qui dissuade l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte d'envoyer des pèlerins durant l'été 1860. Les épidémies sont également des facteurs empêchant tout voyage, comme ce fut le cas lors de l'épidémie de choléra en 1865. En France, la guerre de 1870 et la commune l'année suivante empêchent tout type d'organisation privant la Palestine de caravanes de l'été 1870 à Pâques 1872. Les pèlerinages qui suivent cette date seront très aléatoires, à cause d'une faiblesse numérique de plus en plus criante.

1854-1870 : pérennisation de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte

Tout d'abord l'itinéraire : le voyage par bateau reste immuable (par terre il s'avère impossible dans la durée, les régions traversées...) au départ de Marseille, arrivé à Jaffa, le retour pouvant se faire par Caïffa ou de plus en plus fréquemment par Beyrouth. La circulation dans le pays reste toujours aussi peu confortable. Dans un récit de pèlerinage de la caravane de l'été 1869 on aperçoit toujours autant l'étendue de l'aventure : « En Orient et en Palestine surtout, un voyage est une affaire importante, une entreprise fatigante et souvent dangereuse. On ne sait pas ce qu'est une route, et depuis quelques mois seulement, on y a vu passer pour la première fois des voitures qui essayent de se rendre de Jaffa à Jérusalem, mais les nombreux accidents qui arrivent pendant ce trajet prouvent que cette manière de voyager est encore à son état d'enfance »⁷⁷. Le trajet reste invariablement le même avec la montée à Jérusalem⁷⁸ où Mgr Dequevauviller⁷⁹ et, après 1864, Mgr Poyet viennent accueillir, en dehors des murs de la ville, la caravane accompagnée d'un membre de la Custodie.

La vue de la Ville Sainte déclenche inévitablement les prosternations des catholiques français : « Descendant alors de cheval, nous entonnâmes avec un sentiment

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Voir annexe, Tableau des pèlerinages de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte.

⁷⁷ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, Tome VII, 1872/1874.

⁷⁸ Où le passage par la localité d'Abou-Gosh n'est plus redouté comme au début du siècle et prend un tour folklorique puisque à l'été 1855 Ibrahim Abou-Gosh offre une collation aux pèlerins lors de leur passage !

indescriptible le psaume Loetatus sum in his quoe dicta sunt mihi »⁸⁰.

L'entrée dans Jérusalem continue de se faire par la porte de Jaffa, gardée par des soldats Turcs « en pantalon blanc, veste bleu et fez rouge »⁸¹. Le séjour dans la Ville Sainte s'agrément de nouvelles visites au fur et à mesure de l'installation de nouvelles congrégations et du développement des établissements et des paroisses du Patriarcat⁸². Certains pèlerins obtiennent la permission de passer une nuit au Saint Sépulcre dans le couvent intérieur pour pouvoir dire ou entendre la messe dans le Saint Tombeau. Le reste des visites en Terre Sainte se fait suivant le modèle du pèlerinage de 1853 à l'exception parfois de la traversée de la Samarie qui n'offre pas toujours de suffisantes règles de sécurité pour entamer sa traversée⁸³ et ainsi la Galilée est atteinte par mer au départ de Jaffa jusqu'à Caïffa.

En ce qui concerne les pèlerins, hormis la caravane pionnière, forte de 40 pèlerins, et celle de 1859, composée de 56 participants, les autres groupes peinent à atteindre les dix participants, chiffre fatidique pour obtenir des réductions auprès des Compagnies Maritimes. Deux caravanes sont tout de même parties avec moins de dix pèlerins, à Pâques 1856 avec sept personnes et à Pâques de l'année suivante avec neuf personnes. La moyenne se situe autour de 15 participants, ce qui, malgré l'initiative de mettre en place un pèlerinage collectif, reste un chiffre modeste, et le sera encore plus quand se développent les Pèlerinages de Pénitence.

Les pèlerins du Second Empire font partie des classes dirigeantes de la société française, catholiques pratiquants, membres des Conférences de Saint Vincent de Paul ou d'autres associations catholiques. La forte majorité des membres laïcs est issue de la noblesse, Ainsi la présidence de la caravane, lorsqu'elle est attribuée à un laïc, revient

⁷⁹ Théophane Dequevauviller est né dans la Somme en 1811, il arrive à Jérusalem en 1851. Il devient premier chancelier du Patriarcat latin. La fonction de chancelier comportait outre l'expédition des affaires courantes de la Curie diocésaine, l'entretien de fréquentes relations avec le Consulat de France. En 1861, la caravane des vacances fut accueillie par l'abbé Dequevauviller, chancelier du Patriarcat, l'abbé Moretain, curé de Beit-Sahour et le kawas du Patriarcat. Ils étaient accompagnés d'un agent et deux kawas du consulat de France.

⁸⁰ Pèlerin anonyme, *Un pèlerinage en Terre Sainte*, 1869, Marseille, 1870.p.12.

⁸¹ *Ibid*, p.12.

⁸² Dans les instructions et renseignements pour les responsables des caravanes il est noté : « Pendant leur séjour à Jérusalem, aussi bien que dans les autres villes de la Terre Sainte, le président et autres membres de la caravane feront bien de visiter les écoles catholiques et tous les établissements de charité. Leur présence ne peut manquer d'y être un encouragement et un sujet d'édifications. Ils jugeront par eux-mêmes des besoins de ces divers établissements et pourront fournir au comité d'utiles documents sur leur état ». *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, Tome VII, 1872/1874. Voir annexe, Installation des instituts masculins et féminins en Terre Sainte jusqu'en 1914.

⁸³ Dans une dépêche à l'ambassadeur de France à Constantinople, le consul de Jérusalem note en 1858 les problèmes en Samarie : « l'état d'agitation qui règne entre la Samarie et la Galilée et les informations peu rassurantes qu'avait pris le soin de me transmettre M. Edmond de Lesseps sur la sécurité de plusieurs autres points de l'Eyalet de Saïda n'ont pas permis à cette caravane de se rendre par terre à Beyrouth et surtout par la voie de Naplouse ». MAE Nantes-Jérusalem-A-122/124, 22 septembre 1858.

presque systématiquement à un noble, de Paris ou de province ⁸⁴. Les religieux représentent environ le tiers des participants : sur les 32 premières caravanes (1853/1873) on recense 597 pèlerins dont 180 religieux. Prenons l'exemple de la caravane de Pâques 1862 qui compte 36 pèlerins : le président est le Marquis de Raigecourt de Paris, les vice-présidents sont un belge M. Van Den Bussch et M. Bignon, du château de Rozel-les-Pieux (Cherbourg), l'aumônier le R.P du Fougerais, supérieur du petit séminaire de Saint Lo. Parmi les pèlerins français, au nombre de 22, on recense dix nobles et six religieux. Parmi les membres de la noblesse on note la présence de Paul de Solages, propriétaire des mines de Carmaux dans le Tarn. Parmi les membres du clergé, l'abbé Pagès de Néziguan-L'Evêque dans l'Hérault est pèlerin pour la deuxième fois et le sera encore une troisième à Pâques 1863, et l'abbé Verrier, chanoine honoraire de Bayeux publie un récit de pèlerinage à la suite de cette pérégrination. Les autres membres de la caravane, ni nobles, ni religieux, viennent de la France entière mais l'absence d'indication les concernant ne nous permet pas d'en tirer une analyse particulière. La présence d'étrangers est ici importante, on recense 11 pèlerins belges dont deux abbés, deux luxembourgeois, un abbé et un prussien.

Ces personnes, aisées, fortunées pour certaines, déboursent une somme importante pour participer à ce voyage que cela soit le coût du transport, qui ne diminue pas au fil des caravanes, ou les annexes. En septembre 1863, le coût est de 1300 francs en première classe et de 1100 francs en deuxième ⁸⁵, ce qui représente un montant élevé à quoi il faut ajouter des frais de préparatifs qui peuvent très vite dépassés le montant du voyage.

Dans les renseignements pratiques donnés aux pèlerins avant le départ, on leur indique ce dont ils ont besoin : « Une malle en cuir (...) un costume de voyage composé : d'un chapeau de feutre mou, d'un haut de forme et à larges bords, avec une enveloppe en calicot blanc flottante par derrière sur le col, pour préserver du soleil. Une redingote en drap, avec cinq poches. Un caban en gros drap, pour s'envelopper et se préserver de la pluie. Une chemise de couleur en coton, ou mieux en flanelle. Une paire de gants en cuir, un couteau, un portefeuille, crayons, plumes, papiers à lettres pour notes et dessins. (...) Les pèlerins feront bien de se munir d'armes apparentes, telles que fusils à deux coups, revolvers, c'est un porte-respect ; tous les indigènes sont armés, ne pas l'être serait une marque d'infériorité » ⁸⁶. On pourrait ajouter que la selle est souhaitable pour les trajets à cheval.

A la lecture de telles recommandations, on s'aperçoit du coût que peuvent représenter les préparatifs pour le voyage, sans parler de l'inquiétude décourageante que peut susciter chez les moins téméraires l'idée d'emporter un revolver. A côté de ces

⁸⁴ On peut citer le cas de Louis de Baudicour, président de la caravane de Pâques 1861. Il fut pendant trente ans secrétaire général de la Société de Saint Vincent de Paul. Il a fondé, rue de Verneuil, sous le nom d'Institut catholique, le premier cercle catholique de la rue de Grenelle.

⁸⁵ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome III, 1862/1863.

⁸⁶ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome III, 1862/1863.

multiples dépenses il ne faut pas oublier que sur place les pèlerins sont fortement sollicités par les indigènes grâce au mot magique de bakchich mais également par toutes les structures catholiques qui attendent la caravane des pèlerins français avec empressement puisqu'elle est source de financement. Nous n'avons aucune indication permettant d'évaluer les sommes versées par les pèlerins aux congrégations, au Patriarcat ou à la Custodie, qu'elles soient données sur le moment, ou de retour en France

Pour parachever cette étude sur les pèlerins de la rue de Furstenberg sous le Second Empire, il faut s'arrêter sur le cas des pèlerines qui ne sont acceptées au sein des caravanes qu'à partir de 1868.

Pourquoi une telle réticence ? Il apparaît d'emblée que les fatigues du voyage, sa durée, le climat du pays visité sont les excuses pour ne pas accueillir des dames au sein des caravanes. Ces raisons sont entièrement valables même si elles sont susceptibles d'être contrecarrées par les nombreux exemples de femmes ayant entrepris le pèlerinage aux Lieux Saints à l'exemple de Madame de Montefiore⁸⁷ dans les années 1820 ou de la Comtesse de Gasparin en 1848.

Il n'en reste pas moins que le voyage est éprouvant, les trajets à l'intérieur du pays à dos de cheval sont pénibles et la dignité d'une européenne peut à tout moment être mise à mal. Les exemples sont nombreux de dames qui subirent les dures lois de l'aventure orientale, à l'exemple de la femme de Samuel Bey, ancien ministre des Affaires étrangères du vice-roi d'Égypte, qui s'était jointe à la caravane de Pâques 1867 lors de l'excursion à Jéricho et qui a succombé en quelques heures à une insolation.

La décision d'accueillir des dames au sein des caravanes n'est ainsi prise qu'en 1868, quinze ans après la première caravane : « Depuis longtemps il avait été dit que la Terre Sainte n'était pas un pays si dangereux que les femmes chrétiennes dussent renoncer d'y aller prier avec leurs maris, avec leur fils... cette proposition a été accueillie par une caravane mixte et le neuf février dernier, douze personnes ont inauguré, dans les meilleures conditions de succès, ces pèlerinages d'un système nouveau »⁸⁸. Nous ne saurons pas si cette décision a été prise uniquement à cause de l'amélioration des questions de sécurité ou pour accroître les effectifs restés faibles, ce qui menace chaque année de voir disparaître les caravanes françaises.

Dans ce premier pèlerinage mixte, on fait une distinction entre une caravane des hommes et une caravane des familles où l'on dénombre six femmes, en majorité issues de la noblesse, qui accompagnent leur mari, ou leur employeur puisque l'on note la présence d'une femme de chambre. Cette initiative, qui s'est avérée heureuse, se poursuit après la guerre de 1870 mais sans distinction entre les caravanes, le pèlerinage n'étant plus composé que d'une caravane mixte.

⁸⁷ Moïse et Judith Montefiore entreprennent leur premier voyage en Palestine en 1827 et décident devant la misère des juifs qu'ils rencontrent de mettre leur fortune au service de cette population. Ils vont entreprendre de nombreux voyages entre l'Angleterre et Jérusalem et être les premiers à construire des habitations en dehors des murs de la Ville Sainte.

⁸⁸ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome VI, août 1866/mars 1868.

1870-1889 : le déclin d'une institution

Le triple choc des années 1870-71, soit la défaite de Napoléon III face à la Prusse, le pape « prisonnier au Vatican » suite à l'occupation de Rome par les troupes italiennes, et la Commune, marque un temps d'arrêt des pèlerinages en Terre Sainte. La dernière caravane d'avant-guerre eut lieu à Pâques 1870 et il faut attendre Pâques 1872 pour la suivante avec douze pèlerins.

Après cette date, on note une certaine régularité avec toujours la volonté de mettre en place deux caravanes par an, l'une pour Pâques et l'autre pendant les vacances. Cette dernière ne fut cependant pas systématique faute d'inscrits. Celle de la Semaine sainte semble plus régulière. On dénombre ainsi 49 pèlerins en 1874, ce qui en fait la caravane la plus nombreuse après la guerre, puisque les chiffres varient entre dix et vingt participants durant la décennie 70. Le dernier pèlerinage a vraisemblablement lieu à Pâques 1888 avec douze pèlerins. Les registres de Casa Nova de Jérusalem attestent clairement de cette présence. Aucune source ne nous permet d'affirmer que d'autres caravanes ont suivi, si ce n'est peut-être des pèlerins isolés qui se réclament des pèlerinages de Furstenberg mais cela reste impossible à vérifier.

L'organisation après 1870 reste la même que précédemment, avec un président de caravane toujours membre de la Société de Saint Vincent de Paul, à l'image du président de la caravane des vacances de 1873, le Marquis de Raigecourt, président d'une caravane pour la troisième fois, et également vice-président du Comité des pèlerinages. Le coût reste toujours élevé, ainsi le pèlerin d'août 1875 doit déboursier 1360 francs en première classe et 1165 francs en deuxième classe. Sept ans plus tard les assumptionnistes proposeront trois classes dont le tarif en première est de 550 francs. Ces voyages restent encore réservés à une élite (il n'y a pas de troisième classe) mais s'entrouvrent aux classes populaires comme le démontre un pèlerin, rempli d'une générosité toute pèlerine : « Jusqu'à ce jour, la caravane française ne se compose encore que de gens aisés ; mais l'exemple de Victoire Valod, qui nous a suivis depuis Marseille et qui a fait en troisième classe son pèlerinage avec 300 francs environ, prouve que cette faveur spirituelle n'est point interdite aux pauvres. Les Messageries lui ont pris 210 francs de Marseille à Jaffa, aller et retour, en 3^e classe ; or les 3^e classes ont une cabine. Il est vrai que la nourriture se paie à part, mais le peuple vit de peu, et le plus souvent il apporte avec soi le nécessaire »⁸⁹.

En Terre Sainte, les conditions de transports restent encore précaires, les routes de Palestine n'ont bien souvent que le nom et le train reliant Jaffa à Jérusalem n'est encore qu'un doux rêve. Dans le rapport du pèlerinage de Pâques 1873, on note toujours ces mêmes récriminations sur la situation matérielle de la Palestine : « Une autre épreuve nous attendait à terre. Nous savions qu'il n'existe pas une route carrossable dans ce qu'on appelle les déserts de la Palestine et que toutes nos marches se feraient à cheval. N'y avait-il pas là de quoi faire trembler tous ceux qui n'avaient jamais fréquenté les manèges ? »⁹⁰. Trois ans plus tard, un pèlerin de la caravane de Pâques 1876 note une sensible amélioration dans la modernisation de la Palestine : « Le voyage en Terre Sainte

⁸⁹ *Bulletin de l'Œuvre des écoles d'Orient*, octobre 1876, n°96.

devient tous les jours plus facile et plus commode ; même sur les bords du Jourdain et à Jéricho, on commence à construire des établissements »⁹¹.

Comme c'est le cas depuis 1853, les caravanes bénéficient de guides, généralement franciscains, bons connaisseurs du terrain, et plus crédibles que les drogman, toujours suspectés d'explications aléatoires voire farfelues. Dès le début des années 60, les pèlerins font la connaissance d'un moine franciscain, le Frère Liévin qui devient le guide attitré des caravanes françaises jusque dans les années 1880⁹² : « C'est une personnalité bien intéressante que celle de ce moine nomade qui, depuis plus de vingt ans, fait aux plus humbles touristes, avec la même bonne grâce qu'aux princes de ce monde, les honneurs des Lieux Saints (...). Les circonstances et des aptitudes particulières en ont fait le cicérone le plus populaire et le plus autorisé de la Palestine »⁹³. Le Frère Liévin a par contre la réputation d'un homme de tête doté d'un fichu caractère : « Les caravanes trouvent dans le Frère Liévin mis à leur disposition par le Père Custode, un drogman très intelligent et bien supérieur aux drogman ordinaires. Seulement l'attention du Président doit être de veiller à ce que sa coopération ne dégénère pas en direction »⁹⁴. L'érudition de ce moine et une certaine autorité naturelle feront que les mésententes seront nombreuses entre la direction de la caravane et le Frère Liévin, toujours suspecté de vouloir diriger le pèlerinage. Ces tensions n'ont cependant jamais provoqué d'incidents regrettables puisqu'il fut réclamé à chaque pèlerinage tout au long des années 70 et 80.

En ce qui concerne l'itinéraire, il reste immuable surtout en Palestine guidé par la Bible. Pour Pâques 1879, l'itinéraire est le suivant : le départ se fait de Marseille le 20 mars, arrêt à Naples, arrivée à Alexandrie le 26 mars, à Jaffa le 31 et Jérusalem le 2 avril (excursions facultatives pour Bethléem et la Mer Morte), puis retour par Jaffa, Beyrouth, Lattaquié, Rhodes, Smyrne, Palerme et Marseille le 1^e mai. Le séjour à Jérusalem reste l'étape la plus symbolique du pèlerinage avec toujours le même cérémonial ou la même émotion à la vue de la Ville Sainte : « Aussitôt qu'on aperçoit la ville sainte, toute la caravane descend de cheval et se prosterne pour prier Dieu. Il faut entrer dans la ville à cheval, en bon ordre, et rendre le salut oriental au fonctionnaire turc qui présente les armes à la caravane lorsqu'elle franchit la porte de Jaffa »⁹⁵.

⁹⁰ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome VIII, 1872/1874.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² Belge d'origine mais Français de cœur, il arrive en 1859 en Palestine. Il exerce la charge de sacristain au Saint Sépulcre et très vite par l'étude arrive à une rare connaissance des Lieux Saints et commence alors une vie de guide, connu dans toute l'Europe. Sa célébrité est d'autant plus grande qu'il publie le premier guide de la Terre Sainte en 1869 qui devient l'ouvrage de référence pour tout voyageur dans le pays (à l'exception bien évidemment de la Bible).

⁹³ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome VIII, 1872/1874.

⁹⁴ *Bulletin de l'Oeuvre des écoles d'Orient*, octobre 1876, n°96.

⁹⁵ Compte-rendu du pèlerinage de Pâques 1874, *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome VIII, 1872/1874.

Les pèlerins logent toujours chez les franciscains, dans leur hospice qui s'est agrandi et qui porte désormais le nom de Casa Nova.

Nous avons précédemment évoqué les problèmes de fréquentation que connurent les organisateurs du Comité de pèlerinages et les annulations que cela pouvait entraîner. Au cours des années 1870, la situation devient réellement préoccupante puisque depuis la dernière grande caravane de Pâques 1874 et ses 49 pèlerins, il est très difficile d'atteindre les dix personnes nécessaires. Cette faiblesse numérique semble d'autant plus paradoxale que dans le même temps se développe un formidable mouvement pèlerin auprès des sites mariaux de France regroupant plusieurs centaines voire plusieurs milliers de catholiques. Les autorités latines de Jérusalem se plaignent que les fidèles européens préfèrent Rome, Lourdes ou La Salette, au berceau de la chrétienté, qui est en train de tomber entre les mains des schismatiques et autres infidèles (si ce n'est déjà fait) : « Dans un temps où la foi se réveille pour la visite de tous les anciens sanctuaires, longtemps désertés, il importe que les chrétiens n'oublient pas le pèlerinage le plus antique et le plus célèbre de tous, le pèlerinage aux lieux sanctifiés par la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ »⁹⁶.

Mgr Poyet, chancelier du Patriarcat latin de Jérusalem se lamente sur le peu d'européens présents en Palestine par rapport aux orthodoxes : « Chaque année depuis 1853, il (Comité de pèlerinage) a pu envoyer deux caravanes. Un des derniers bulletins constatait que le nombre total en 20 ans était d'environ 600 pèlerins. Qu'est-ce que 600 pèlerins ? qu'est-ce que 1200 pèlerins en 20 ans en y joignant les pèlerins arrivés des autres parties de l'Europe, comparés aux 150.000 pèlerins schismatiques ? je devrais dire 200.000 »⁹⁷. Le Comité des pèlerinages en Terre Sainte semble peu apte à organiser à grande échelle des caravanes qui n'ont jamais dépassé les 50 participants, et certainement peu enclin à ouvrir les caravanes à un public dit populaire.

Au milieu des années 1870, il semble que la balle soit dans le camp des assomptionnistes qui viennent de faire la preuve de leur savoir faire dans l'organisation en 1872 et les années suivantes de pèlerinages de masse. Mgr Poyet affirme la possibilité de fusionner les deux organismes de pèlerinages, c'est-à-dire celui naissant des assomptionnistes et celui de la rue de Furstenberg : « M. le Marquis de Raigecourt, président de la dernière caravane, a exprimé devant moi le désir que votre comité s'unit au Comité Général des pèlerinages, pour n'en faire qu'un au moins pour les pèlerinages en Terre Sainte. C'est aussi mon avis. Il y aura bien des avantages puisque les R.P. de l'Assomption se chargent de diriger les opérations de comité, on a la certitude que l'œuvre de nos pèlerinages marchera toujours. Les particuliers meurent, les congrégations ne meurent pas, ou au moins vivent plus longtemps »⁹⁸.

A la date de cette lettre de Mgr Poyet, il semble qu'un pèlerinage de grande envergure aux Lieux Saints soit imminent. En réalité les latins de Terre Sainte attendront

⁹⁶ *Bulletin de l'Oeuvre des écoles d'Orient*, octobre 1876, n°96.

⁹⁷ Lettre de Mgr Poyet au P.Bailly, le 6 février 1874, AAR, GU5.

⁹⁸ *Ibid.*

en vain pendant des années jusqu'au pèlerinage des mille en 1882. Il semblerait que les réticences viennent du P.d'Alzon, supérieur des assumptionnistes, et du P.Picard, président du Comité Général des pèlerinages, qui n'entrevoient que problèmes pour un pèlerinage en Palestine, préférant l'envoi plus facile de centaines de pèlerins à La Salette ou à Lourdes.

Au cours des années 1870, les pèlerinages individuels n'ont pas disparu même si les faibles effectifs des caravanes de la rue de Furstenberg pourraient laisser penser le contraire.

A la lecture des registres de Casa Nova, on note une montée en puissance du nombre de pèlerins. En 1853, l'hospice des Franciscains accueillait 489 personnes, avec des chiffres globalement similaires au cours des années 1860. En 1875, le nombre de pèlerins est de 901, et de 1344 en 1881. Ces chiffres sont d'autant plus importants qu'au milieu du XIXe siècle, Casa Nova était le seul hospice pour chrétiens, alors que vingt ans plus tard, les hôtels ont commencé à faire leurs apparitions. L'Autriche a construit un hospice pour accueillir ses pèlerins, les protestants de même.

Poursuivons notre analyse avec l'étude des pèlerins français au cours d'une année précise : 1874. On dénombre 156 personnes y compris les deux caravanes de Pâques et des vacances avec respectivement 19 et 12 pèlerins. Nous sommes encore en présence d'une écrasante majorité d'hommes puisque l'on dénombre seulement 16 femmes. Ce sont en majorité des laïcs, avec seulement 47 prêtres ou religieux. Parmi ces derniers, l'origine des ordres religieux est multiple : des carmes, des trinitaires, des jésuites, des frères des écoles chrétiennes emmenés par le Frère Evagre en vue d'une installation à Jérusalem... Concernant les laïcs, les origines sont diverses : d'Anne Colomb, qui va créer une maison d'asile pour les orphelins⁹⁹ à Ferdinand de Lesseps, le héros de Suez. On note également la présence de deux personnages importants pour le développement des pèlerinages en Terre Sainte : l'abbé Tardif de Moidrey, prédicateur à La Salette, et fervent défenseur des pèlerinages de masse en Palestine, et le Comte de Piellat qui découvre la Palestine qu'il va habiter jusqu'à sa mort en 1925. Utilisant toute sa fortune à l'installation de congrégations en Terre Sainte, Amédée de Piellat sera également l'un des organisateurs des Pèlerinages populaires de Pénitence à partir de 1882. Il convient également de citer le Père Auguste Albouy, du diocèse de Toulouse qui est l'organisateur d'éphémères caravanes françaises en Palestine de 1872 à 1875¹⁰⁰.

L'analyse des pèlerins français au cours des années 1870 ne peut-être exhaustive, car nos sources s'appuient uniquement sur l'hospice des franciscains. S'il est le lieu

⁹⁹ Anne Colomb arrive à Jérusalem par ses propres moyens le 15 juillet 1874. Elle va tenter de venir en aide aux enfants abandonnés de Jérusalem, en ouvrant un asile. Malheureusement, seule, peu soutenue, elle va très rapidement y perdre ses forces et son enthousiasme.

¹⁰⁰ L'abbé Augustin Albouy organise une première caravane pour la Terre Sainte à pâques 1872 avec 18 pèlerins, suivie à pâques 1874 d'une deuxième avec 19 pèlerins et une ultime à pâques 1875 avec 6 personnes. Il semble qu'il n'y ait plus eu de caravane dirigée par l'abbé Albouy par la suite. Il sera également l'auteur d'une *Esquisse sur Jérusalem et la Terre Sainte*, Limoges, 1873. Il va enfin diriger une nouvelle revue *La Terre Sainte* qu'il va céder à *l'Oeuvre des écoles d'Orient* qui en fait l'organe illustré de l'Oeuvre sous le titre de *Revue de la Terre Sainte et de l'Orient catholique*.

d'hébergement principal pour les chrétiens, il ne les accueille pas tous, ce qui laisse de côté certains d'entre eux. On peut tout de même citer les chiffres concernant l'hospice autrichien, inauguré en 1858. Il reçoit de cette date à 1895 près de 5518 pèlerins, dont 110 français. Pour l'année 1874, on dénombre 125 pèlerins (nous n'avons pas le chiffre du nombre de français) de toutes nationalités, mais avec bien évidemment une prédominance d'Autrichiens et dans une moindre mesure de Prussiens.

Ces chiffres attestent une fois de plus les progrès du succès des pèlerinages individuels au cours de la décennie 1870¹⁰¹.

Les années 1870 apparaissent comme une période de stagnation dans le développement des caravanes de catholiques français, après le formidable espoir que suscitérent les premiers pèlerinages collectifs vers les Lieux saints au début des années 1850. Vingt plus tard, le mouvement s'est essoufflé, enfermé dans des pérégrinations réservés à une population aisée qui apparaît de plus en plus en quête d'aventure orientale.

Quelle est la place de la religion dans ces caravanes ? Bien évidemment elle est présente au premier plan, en particulier par le fait qu'il n'y a pas de détour touristique en Egypte ou en Méditerranée (même si certains, une fois le pèlerinage fini, partent à la découverte de l'Egypte pharaonique où vers les déserts d'Arabie). Cependant la ferveur chrétienne semble s'arrêter là où commence la fascination de l'Orient et les ennuis matériels, c'est-à-dire pour certains dès les premiers pas en Palestine. Cette manière d'agir n'est pas surprenante dans le sens où les participants, certes croyants, ne sont pas prêts pour autant à s'identifier à Benoît-Joseph Labre¹⁰², à oublier leur condition. Ils restent des hommes ou femmes issus en majorité de la noblesse, sûrs de leur valeur, pour certains de leur supériorité, et dont un voyage, qualifié de pèlerinage, ne peut en aucun cas remettre en cause certains principes et faire d'eux de simples pénitents en partance pour la Jérusalem céleste.

Cependant un voyage en Palestine représente un certain courage, et donc une réelle ferveur religieuse face à des dangers réels. Sillonner la Terre Sainte reste un périple beaucoup plus éprouvant que la visite des pyramides de Gizeh ou l'inauguration du canal de Suez.

Le retour de la France catholique

Quand les pèlerinages sont une vitrine pour la France

La régularité des caravanes françaises s'inscrit dans un intérêt accru de la France pour cette région du monde. La France, en vertu des capitulations signées en 1536 entre François le et Soliman dit le magnifique, est la protectrice des catholiques en Terre Sainte. Certains estimeront que cette protection s'étend sur l'ensemble de l'Empire

¹⁰¹ L'Autriche-Hongrie à Jérusalem, l'hospice austro-hongrois, in *Jérusalem*, AAV, tome II, 1906-1907.

¹⁰² Pèlerin et mendiant du XVIIIe siècle.

Ottoman¹⁰³. Ces accords, religieux et politiques sont pendant longtemps relégués aux actes oubliés devant le peu d'importance des catholiques en Terre Sainte et le peu d'intérêt pour cette terre. Nous avons évoqué ce que furent les pèlerinages du début du siècle, en terre redevenue « sauvage » où la présence franque est un souvenir légendaire. En 1853, le retour de la France ne fait que commencer, après un premier signal qui avait eu lieu dix ans plus tôt par le retour d'un consul de France à Jérusalem¹⁰⁴. Dans les consignes avant départ on ne manque pas de souligner l'absence de la langue française en Orient : « L'italien est la langue qui se parle le plus en Orient. En Terre Sainte surtout, on n'est guère compris en parlant français. On se trouvera donc bien d'acquérir une connaissance au moins élémentaire de l'italien, c'est la langue commune des Pères de Terre Sainte, et la seule langue européenne dont la Palestine, les indigènes connaissent quelques mots »¹⁰⁵. Ce constat est le résultat de la présence unique des RR.PP. Franciscains en Palestine depuis le XIVE siècle chargés de la protection des Lieux Saints et d'un petit noyau de fidèles autour des sanctuaires et le plus souvent à la charge des frères. Ces derniers, formant la Custodie de Terre Sainte, auront énormément de mal à partager leur pouvoir, en particulier avec le nouveau patriarche et les congrégations qui vont petit à petit s'établir en Palestine.

En quelques années la situation change profondément et la France, grâce à son rôle politique (avec en particulier les conséquences heureuses de la guerre de Crimée), à ses religieux, marque profondément son empreinte dans le pays, inaugurant un âge d'or français qui va se poursuivre jusqu'à la fin du siècle. Ainsi les pèlerinages par leur régularité et leur tenue, constituent des éléments pour une prédominance française en Palestine.

Pour les Français du XIXe siècle, la mission civilisatrice apparaît comme un devoir. Napoléon Bonaparte prétend déjà apporter la civilisation à l'Egypte. La France mène ainsi durant tout le siècle une politique très active dans l'espace ottoman, particulièrement en Algérie, en Syrie et en Egypte. Elle sera tentée, sous couvert de protection religieuse, d'instaurer un protectorat en Palestine suivant ainsi les souhaits de Chateaubriand : « mieux vaut mille fois pour les peuples la domination de la croix à Constantinople que celle du croissant »¹⁰⁶.

¹⁰³ Les capitulations (du latin capitula, chapitres) consistent dans un accord entre le roi très chrétien qu'est François Ie, et le Turc, commandeur des croyants qu'est Soliman le Magnifique. Ces faveurs octroyées au roi de France vont avoir une importance capitale pendant des siècles. Les Capitulations accordent aux négociants français la liberté d'acheter et de vendre dans tout l'Empire ottoman. Exemptés de la plupart des impôts, ils peuvent s'installer sur place et y exercer leur culte. Les différends nés entre ces résidents étrangers ne relèvent pas des juges locaux mais de leur consul, lequel applique la loi française. Ces droits sont d'ailleurs étendus à tous les étrangers qui se rangent sous la bannière du roi. La France va ainsi s'instituer protectrice des catholiques orientaux. Bon gré, mal gré, les capitulations, en particulier dans la protection des catholiques, perdurent jusqu'à la chute de l'Empire ottoman.

¹⁰⁴ René Neuville, *Heurs et Malheurs des Consuls de France à Jérusalem aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle*, tome II, Jérusalem, 1948, p.24.

¹⁰⁵ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome I, 1856/1858.

Dans cette volonté de s'imposer en Orient, la France doit faire face à deux adversaires de poids que sont l'Angleterre protestante et la Russie orthodoxe. L'Angleterre, ne pouvant s'appuyer que sur une très faible communauté protestante dans le pays, cherche à accroître son influence par la conversion des juifs. C'est l'une des raisons de l'installation d'un consul anglais à Jérusalem en 1838 : « Un certain nombre de responsables britanniques voient dans les juifs le moyen d'établir l'influence anglaise tout en assurant l'accomplissement des prophéties. En devenant le lieu de rassemblement des juifs, la Palestine formerait un terrain d'expansion et pour l'économie anglaise et pour le prosélytisme protestant »¹⁰⁷. Les années montrent le peu d'engouement des juifs à rejoindre l'Eglise réformée qui se borne à accroître la faible influence du protestantisme.

La Russie tente depuis le XVIIIe siècle, à l'instar de la France catholique, d'obtenir la protection des orthodoxes de l'Empire Ottoman. Si elle ne reçoit pas ce droit de la Porte, dans les faits cette protection existe, même si le clergé est exclusivement composé de grecs, au moins pour le clergé palestinien. Le développement des infrastructures russes, particulièrement aux portes de Jérusalem, et la venue en masse de milliers de pèlerins, sont des preuves visibles de l'importance prise par la Russie tsariste en Terre Sainte¹⁰⁸.

Face à ces concurrents, la France dispose depuis 1536 d'un atout considérable que sont les capitulations. La Révolution française a en grande partie ruiné l'influence de la France sur les catholiques de l'Empire Ottoman, et il faut attendre l'épopée napoléonienne, et surtout l'occupation de la Syrie par Ibrahim Pacha, alliée de la France, pour voir se redessiner un intérêt français pour les questions orientales. C'est principalement sous la Monarchie de Juillet et à l'initiative de Guizot (protestant !) qu'est rétabli le protectorat exclusif de la France sur les catholiques. Il s'agit en effet de lutter contre les ambitions russes et de contrer le prosélytisme protestant soutenu par les puissances germaniques et anglo-saxonnes.

La lutte des trois confessions se porte en priorité sur Jérusalem qui va ainsi connaître après la Guerre de Crimée une forte émulation dans l'implantation de congrégations, dans la construction d'édifices religieux à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville (c'est-à-dire des remparts) comme c'est le cas pour les Russes qui vont créer une véritable petite ville le long de la route de Jaffa.

En Palestine, les relations entre le consul, représentant de la France impériale, et les caravanes de catholiques français (en majorité composées de monarchistes) sont d'une grande courtoisie et entourées de beaucoup de prévenance, à l'image du consul participant à une messe en l'honneur de la caravane des pèlerins : « une messe spéciale a été dite à l'église de Sainte Anne par l'aumônier de la caravane et en présence de tous les pèlerins qui assistaient à cette pieuse cérémonie ; J'y assistai également avec le Drogman Chancelier M. Lequeux et tous les officiers du Consulat (...) La prière spéciale

¹⁰⁶ Henry Laurens, *Le royaume impossible, la France et la genèse du monde arabe*, Paris, A.Colin,1990, p.38.

¹⁰⁷ *Ibid*, p. 112.

¹⁰⁸ Les études concernant la présence russe en Terre Sainte sont modestes. On peut cependant citer l'étude déjà ancienne mais éclairante de A. d'Alonzo sur *la Russie en Palestine* et les travaux en cours d'Elena Astafieva.

pour la France, l'Empereur et l'Impératrice ont terminé cette cérémonie publique dont la solennité a semblé vivement impressionner nos nombreux pèlerins »¹⁰⁹.

En 1863 le consul se félicite du bon esprit des Français : « J'ai été on ne peut plus heureux de constater le bon et patriote esprit dont nos pèlerins se sont montrés animés par acception de leurs opinions personnelles à l'intérieur. Ici à l'étranger, ils ont été chrétiens et français et ont témoigné toute leur reconnaissance pour les bienfaits et la tutélaire de l'Empereur »¹¹⁰. Le président du pèlerinage d'août 1855, l'abbé Crombé ne tarit pas non plus d'éloge sur le représentant de la France dans la Ville Sainte : « M. de Barrière, le nouveau consul de France à Jérusalem, est un de ces hommes qu'on aime à rencontrer souvent, surtout quand on est loin de son pays. Je puis dire qu'il a rivalisé de prévenances avec M. Dequevauvillers (chancelier du Patriarcat de Jérusalem) et que nous avons été comblés par ces deux excellents compatriotes. Inutile d'ajouter que M. Lequeux, chancelier du Consulat, s'est montré toujours l'ami des pèlerins »¹¹¹.

Cet état d'esprit des pèlerins face au représentant de l'Empereur était loin d'être évident pour un grand nombre d'entre eux, royalistes, le plus souvent légitimistes, se réclamant du Comte de Chambord et ne voyant en Napoléon III qu'un sombre usurpateur. La caravane de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte obtient selon les mots du consul en 1869 « par sa périodicité et son organisation un certain caractère officiel »¹¹², et ce sera ainsi l'occasion d'assurer à la France, seul pays catholique d'où est issu l'organisation de pèlerinages, un certain prestige auprès des catholiques et plus globalement auprès des populations de Palestine.

Une renaissance catholique

Ces voyageurs, fiers de se proclamer français, restent d'abord des pèlerins catholiques, heureux de venir renforcer leur foi sur les Lieux Saints, même si nous avons pu noter quelques failles dans l'ardeur chrétienne de certains, surtout après les années 1870. Le but premier de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte reste toujours le même au fur et à mesure des caravanes : ranimer par les pèlerinages la piété et la charité envers les Lieux Saints. L'autre but affiché en 1853 est de soutenir les catholiques locaux, peu nombreux face aux orthodoxes et aux musulmans. Mgr Darboy, archevêque de Paris, lors de l'assemblée générale de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte en mai 1865 rappelle ce but de l'œuvre : « Encourager les catholiques de Terre Sainte, depuis si longtemps opprimés et délaissés, favoriser le respect et le développement de la foi

¹⁰⁹ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Pèlerinages, Lettre du consul de Jérusalem à l'ambassadeur de France à Constantinople, le 22 septembre 1858.

¹¹⁰ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Pèlerinages, Dépêche du consul de Jérusalem à la direction politique du ministère des Affaires étrangères, le 5 avril 1863..

¹¹¹ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome III, 1862/1863.

¹¹² MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Pèlerinages, Lettre du consul de Jérusalem au ministre des Affaires étrangères, le 29 avril 1869.

catholique sur les lieux mêmes d'où elle s'est répandue dans le reste du monde »¹¹³. Les pèlerins en partance pour les Lieux Saints sont confortés dans leur mission par les nombreuses faveurs spirituelles accordées par Pie IX, comme le prouve l'indulgence plénière octroyée à la caravane de l'été 1862 : « Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur, à tous et chacun des fidèles de l'un et l'autre sexe déjà inscrits ou qui se feront inscrire à l'avenir dans l'œuvre pieuse dite : Œuvre des pèlerinages en Terre Sainte, l'indulgence plénière des péchés qu'ils pourront gagner aux fêtes de l'Invention de la Sainte Croix de Notre Seigneur et de l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Immaculée, pourvu qu'en ces jours, vraiment pénitents, s'étant confessés et ayant reçu la sainte communion, ils prient Dieu avec instance pour la Concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre sainte mère l'Eglise »¹¹⁴.

Au cours des années 1850-1860, le retour en force du catholicisme se confirme grâce en grande partie au patriarche Valerga, qui ne ménage pas ses efforts pour créer de nouvelles paroisses, un séminaire, mais également faire venir de nouvelles congrégations. Nous avons cité précédemment la chronologie de l'arrivée des différentes congrégations, féminines dans un premier temps. On peut signaler la particularité de la congrégation des sœurs de Notre-Dame de Sion où les pèlerinages vont jouer un rôle concret. Le fondateur, le Père Marie-Alphonse Ratisbonne, profite de la caravane d'août 1855 pour visiter les Lieux Saints et surtout pour entrevoir la possibilité d'installer des membres de sa congrégation. Ainsi, quelques mois plus tard, avec l'assentiment du patriarche, un petit nombre de religieuses, arrivant de Paris, s'installent dans une maison de Jérusalem où elles établissent un orphelinat¹¹⁵.

Le rôle de l'Œuvre des pèlerinages dans la renaissance catholique en Terre Sainte est mince mais néanmoins réel, par la continuité des caravanes, par la valeur des pèlerins, et les relations qui s'installent avec les différentes autorités catholiques de Palestine. Même les franciscains, réticents dans un premier temps à toute incursion dans leur pré carré, semblent faire bonne figure face aux catholiques français, à l'image de l'accueil réservé à la 15^e caravane d'août 1861 : « L'hospitalité reçue à la Casa Nova et dans les autres couvents de Terre Sainte est maintenant, sous tous les rapports, aussi parfaite que les pèlerins peuvent le désirer.(...) Ajoutez à cela que maintenant on trouve à Jérusalem, dans leur couvent, au moins six à huit Pères ou Frères qui parlent français »¹¹⁶.

Ce prestige dévolu aux caravanes françaises sera d'autant plus grand que, face à elles, la Palestine voit défiler des milliers de pèlerins russes qui chaque année viennent prier aux Lieux Saints. Bien évidemment la comparaison du nombre de pèlerins tourne à l'avantage immédiat des orthodoxes, mais ils sont pour la plupart issus des classes

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ Le couvent sera connu par la suite sous le nom du couvent dit de l'Ecce Homo.

¹¹⁶ *Bulletin de l'Œuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome III, 1862/1863.

pauvres du pays et ne peuvent entreprendre ce voyage que grâce aux secours de la famille impériale qui trouve par ce biais le moyen d'augmenter son influence. Les pèlerins français, faibles en nombre, sont par leur distinction et le prestige dû à la France des pèlerins toujours fort attendus : « Le contraste devient chaque année de plus en plus flagrant entre les pèlerins catholiques et schismatiques. Ceux-ci appartiennent presque tous à la classe du peuple ; ceux-là au contraire, sont issus de familles distinguées ou occupent dans la sphère sociale un rang notable. Les premiers ont une foi vive, une piété éclairée, tandis que les derniers, sans instruction et sans dignité personnelle, se livrent aux pratiques les plus superstitieuses »¹¹⁷. Cet extrait, qui ne manque pas de parti pris, n'énonce pas moins une part de vérité, surtout dans un pays où le paraître est extrêmement important. Les pauvres pèlerins russes, habillés de noir qui débarquent en Terre Sainte au prix de nombreux efforts et de multiples privations n'ont rien pour fasciner les populations locales. Il convient d'ajouter que les pèlerins français, aisés pour la plupart, sont aussi des acheteurs potentiels de souvenirs, d'objets de piété divers et cela ne peut laisser indifférents les marchands de Jérusalem, Bethléem ou Nazareth !

Le retour de la France chrétienne

Les différents régimes qui se succèdent au cours du XIXe siècle ne parviennent pas à apaiser la question religieuse. La chute du Second Empire, l'unification italienne et le funeste épisode de la Commune attisent les différents en matière de religion et déclenchent chez certains catholiques une volonté de se battre pour défendre leurs droits dans un pays profondément marqué par le christianisme. Une bataille acharnée va se dérouler dans le dernier quart du siècle entre partisans du retour de Dieu au cœur de la société et du soutien au pape, et ceux qui souhaitent un pays laïc, réduisant la religion à la sphère privée. Une jeune congrégation, les Augustins de l'Assomption, prend l'initiative d'organiser des pèlerinages, en France, à Rome, et enfin en Terre Sainte. S'appuyant sur le développement d'un réseau de presse, elle se veut un acteur majeur de l'action catholique pour replacer Dieu au cœur de la société.

La France catholique des années 1870 : pénitente et ultramontaine

Le temps des incertitudes

DU TRIPLE CHOC DES ANNÉES 1870-71 À L'ORDRE MORAL

L'écroulement du régime impérial à Sedan, le 4 septembre 1870, annonce le début d'un long ébranlement pour les catholiques français. Leurs représentants se trouvent alors auprès du pape, en plein concile, et les travaux sont conclus aux premiers coups de canons.

¹¹⁷ *Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte*, BNF, tome IV, 1863/1864.

La chute de Napoléon III fait du pape la cible des nationalistes italiens, soucieux de terminer l'unification en s'emparant de Rome :

« On su immédiatement que l'écroulement de l'Empire sonnait le glas du pouvoir temporel du pape. Le cabinet de France signifia à Paris sans perdre de temps sa volonté de prendre possession de « Rome capitale ». (...) C'est sous sa responsabilité propre que Victor Emmanuel donna, quinze jours après la révolution parisienne, l'ordre d'assaut à la Porta Pia, symboliquement défendue par les soldats de Pie IX (20 septembre). Ainsi fut accomplie la ruine définitive d'une souveraineté qui avait duré plus de deux siècles et que la quasi-totalité des catholiques français avait été habitué à considérer comme essentielle à l'indépendance du pontificat »¹¹⁸.

La chute de l'Empire permet le retour de la République, la IIIe, dont Adolphe Thiers est le représentant avant d'en être le président. Son gouvernement va fortement vaciller sous les coups des révolutionnaires de la Commune, hostiles à la religion et aux prêtres en particulier, victimes désignées de ces vengeances populaires¹¹⁹. Après une répression sanglante par les troupes de la République, la France catholique semble se tourner vers la religion consolatrice.

Ce triple choc subi par les Français, la guerre contre la Prusse, l'emprisonnement du pape¹²⁰ et la Commune, convainc les croyants que la France doit entrer en pénitence, pour redevenir la fille aînée de l'Eglise, celle qui fut la première à fournir à l'Eglise un roi chrétien (Clovis, premier roi « barbare » à se convertir au christianisme), et se placer sous la protection de Pie IX et, pour beaucoup sous l'autorité d'un souverain retrouvé, protecteur des Français.

Les années 1873-1877, que l'on nomme la période de l'Ordre moral¹²¹, sont le point d'orgue d'une France catholique et monarchiste, nouvelle alliance entre la croix et la couronne d'avant 1789 :

« Pour les ultras du catholicisme le salut de la France était au prix d'une double restauration : celle du Comte de Chambord sur le trône des Bourbons relevé ; celle du pape Pie IX sur l'Etat temporel reconstitué. Que la grande majorité des catholiques ait été monarchiste de 1871 à 1875, rien de surprenant n'a cela. Bien des Français inclinaient à

¹¹⁸ André Latreille, René Rémond, *Histoire du catholicisme en France*, Paris, Spes, 1962, p. 402.

¹¹⁹ L'archevêque de Paris, Mgr Darboy, est fusillé par les communards le 24 mai 1871.

¹²⁰ Dès l'occupation de Rome par les troupes italiennes, le pape se considère comme prisonnier au Vatican, dépossédé de ses terres, qui s'étaient fortement rétrécies au cours du siècle, ne lui laissant que la souveraineté sur Rome. Il faut attendre les accords du Latran en 1929 pour que la situation du pape soit clarifiée et que le Vatican devienne un état souverain.

¹²¹ Au sens strict, la période de l'Ordre moral désigne les années qui s'écoulent entre la chute de A. Thiers le 24 mai 1873 et les élections d'octobre 1877. Ces années sont caractérisées par le développement d'une politique conservatrice, cléricale et monarchiste qui finit par échouer du fait de l'échec de la restauration monarchique (octobre 1873) et de l'implantation officielle du régime républicain (1875). Au sens large, l'Ordre moral caractérise un régime politique marqué par la lutte de plus en plus violente qui, de 1871 à 1880, oppose la France aristocratique, rurale, monarchiste, cléricale, à la France républicaine, laïque et en voie d'industrialisation.

penser qu'après tant de changements de régime, tant d'essais décevants de démocratie et de césarisme, seule la monarchie convenait à leur pays »¹²².

De son lointain refuge autrichien, Frohsdorf, le petit-fils de Charles X¹²³ incarne cet espoir monarchique :

« On admit sans démonstration qu'il était destiné à devenir, sous l'heureux vocable d'Henri V, l'artisan de la régénération nationale. Pendant deux années il eut cette chance de réunir les suffrages de tous les catholiques (...) Il gâcha cette situation par son manifeste en faveur du Drapeau blanc (février 1873) »¹²⁴.

Ainsi la période de l'Ordre moral essaye de faire oublier « les vingt années corrompues de la fête impériale »¹²⁵. Pourtant la parenthèse se referme déjà et un député catholique propose l'amendement qui établit la IIIe République. Dès lors le fossé se creuse entre cléricaux et anticléricaux.

LA PRATIQUE RELIGIEUSE DES FRANÇAIS AU COURS DE CETTE PÉRIODE INSTABLE

Malgré le contexte de luttes religieuses, la vitalité du catholicisme reste forte. L'historiographie a reconsidéré l'image d'une pratique religieuse qui opposerait la campagne fervente et la ville athée. Il apparaît aujourd'hui que ce trait reste caricatural, tout comme la forte déchristianisation du monde ouvrier. Sur une carte de France, on peut déceler tout d'abord une forte piété dans l'Ouest armoricain, souvenir de la résistance à la Révolution française. De Bayonne à Lyon, une grande bande de ferveur religieuse : « En 1905, dans le diocèse de Cahors (Lot) pour 225 000 habitants, on compte 60 000 hommes et jeunes gens à Pâques et 80 000 femmes, soit 70 à 85%. Ces taux sont analogues des Basses-Pyrénées à l'Ardèche »¹²⁶. Lyon apparaît comme la capitale religieuse de France, en opposition à Paris, peu touchée par la ferveur religieuse. L'est de

¹²² André Latreille, René Rémond, *op. cit.*, p.407.

¹²³ Le Comte de Chambord (1820/1883), appelé l'enfant du miracle, car dernier héritier mâle de la branche légitimiste, après la mort de Charles X. Il vit dès l'âge de dix ans en exil et ne revient en France qu'en 1873 et de manière anonyme et rapide. Nombreux furent les royalistes à faire le voyage dans les années 1860.1870 pour le refuge de Frohsdorf : « Nous nous sentions à mille lieues de la France, ce château d'apparence claustrale, au fond de l'Autriche, avait un aspect morne et glacé ; on y vivait, figé dans une étiquette respectable, sans doute ; mais qui interceptait les bruits et jusqu'à l'air du dehors. Ce prince boiteux, cette princesse âgée, sourde et dépourvue de tout charme, malgré le désir évident de se montrer aimable, n'ayant su nous parler que de pèlerinages, tout cela nous bouleversa. Illusion, mysticisme, voilà ce qui régnait dans cet exil ! On se voyait au milieu de gens qui ont constamment rêvé et qui regrettent d'être interrompus dans leur sommeil. Hélas ! Pour les princes surtout, vivre loin de leur pays est le plus grand des maux. Le passé et les souvenirs les occupent trop ; ils n'ont pas appris à connaître le présent et ils n'envisagent guère l'avenir sans une sorte d'effroi qui les retient au moment où il faudrait prendre des résolutions définitives » M. de Sugny, in Jean-François Chiappe, *Le Comte de Chambord ... et son mystère*, Paris, Perrin, 1990, p.262.

¹²⁴ André Latreille, René Rémond, *op. cit.*, p.408.

¹²⁵ Claude Guillet, *La rumeur de Dieu*, Paris, Imago, 1994, p.191.

¹²⁶ Gérard Cholvy, *Etre chrétien en France au XIXe siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1997, p.83.

la France est l'autre grande région religieuse depuis la Flandre jusqu'à la Savoie. Face à cette France de la pratique religieuse, l'anticléricalisme est dominant à Paris et dans le Bassin parisien, la Bourgogne, le Centre, le Limousin, les Charentes, le Périgord et la Guyenne : « La pratique pascalle des hommes dépasse rarement 10% et se situe souvent aux alentours de 5%. En Eure-et-Loir en 1841, un prêtre ayant obtenu que cinq à sept hommes de 25 à 50 ans communient pour la fête patronale, ceux-ci sont couverts de sarcasmes à la sortie. (...) dans le sud du Morvan, on se marie sans prêtre, on enterre sans prêtre, on meurt sans prêtre. Toutes les messes sont oubliées les dimanches, et cela de la part de 19 personnes sur 20 »¹²⁷. La région du midi de la France apparaît en demi-teinte, les villes connaissant un plus grand zèle religieux, à l'exception peut-être de Béziers qui « est devenu le pourrissoir de région »¹²⁸ dû fait d'un trop grand nombre de maisons de tolérance.

Ces chiffres sont cependant à prendre avec précaution : l'Eglise, forte de plusieurs siècles de présence, voire de domination, détient une position privilégiée dans toutes les structures communautaires. Le baptême, le mariage, l'enterrement sont toujours des actes religieux que même les moins pratiquants continuent à honorer. Des lois ou une pratique faible ne pourront pas détruire facilement ces traditions. D'autre part, la pratique religieuse est mouvante et une certaine rechristianisation a pu se faire au cours du siècle dans certaines régions, en fonction du dynamisme d'évêques, et de l'évolution de la politique papale. Il n'en reste pas moins que la pratique n'est pas uniforme sur l'ensemble du territoire, loin s'en faut, et que la religion, tout en restant un socle de la société française, connaît de nombreuses fissures durant cette époque.

En somme, ce XIXe siècle tant critiqué par les catholiques intransigeants, n'est pas vécu sur le mode exclusif d'un refus. Le catholicisme participe au changement social et contribue à sa manière à la promotion des femmes. Elles constituent plus que jamais la part majoritaire des fidèles, au contraire de nombreux hommes qui considèrent la femme comme « la déléguée du foyer aux affaires religieuses ». De nombreux travaux ont mis en évidence ce « dimorphisme sexuel »¹²⁹.

DYNAMIQUE CATHOLIQUE CONTRE DYNAMIQUE LAÏQUE RÉPUBLICAINE

Le XIXe siècle a aussi été caractérisé comme le siècle des religieux et des religieuses. Pierre Pierrard, dans son Histoire de l'Eglise catholique dresse, pour le XIXe siècle, un tableau sans précédent du développement des ordres religieux :

« En 1899, il y avait en France cent quatre instituts d'hommes, mais dès 1860 on comptait huit cent dix-sept congrégations féminines, presque toutes à la fois enseignantes et de gardes-malade, double vocation très appréciée au village. Elles contrôlaient huit mille écoles publiques et cinq mille cinq cents écoles libres »¹³⁰. A cela il faut ajouter le

¹²⁷ *Ibid*, p.86.

¹²⁸ *Ibid*, p.88.

¹²⁹ Ralph Gibson, *Le catholicisme et les femmes en France au XIXe siècle*, in *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, n°202, janvier-juin 1993, p.63-93.

formidable engouement missionnaire qui s'empare des ordres religieux français : « Le XIXe siècle fut incontestablement le siècle des missionnaires français : ils étaient trois cents en 1789 et soixante dix mille cent quatorze –des deux sexes- en 1900 »¹³¹.

Pour les séculiers, la période 1870/1880 apparaît comme « une période bénie », l'apogée en nombre de prêtres « la France compte alors quinze prêtres séculiers pour dix mille habitants, contre onze au lendemain de la Révolution (mais trente en 1790) »¹³². 1875 est le sommet de la courbe pour tout le siècle avec un prêtre pour 639 habitants.

Le catholicisme reste, en France, la religion dominante au cours du XIXe siècle, mais sa place au sein de la société française est incertaine. Il semble que le clergé ne soit plus en phase avec cette population française qui a vécu de nombreux traumatismes au cours du siècle et « par bien des aspects, la question essentielle que le XIXe siècle posait au catholicisme était de savoir comment un modèle religieux cohérent pouvait durer dans un contexte sociopolitique largement bouleversé »¹³³.

Le retour de la République, la IIIe, tout en ne remettant pas en question le Concordat¹³⁴, amplifie les oppositions, radicalise les tenants de la laïcité et l'anticléricalisme. Paul Bert, républicain anticlérical montre bien la tâche énorme qui attend son parti : « Il s'agit d'une religion qui inscrit au registre de ses baptêmes les 97% des enfants de ce pays et dont les prêtres sont appelés au lit de presque tous ceux qu'elle a baptisés (...) qui pendant quatorze siècles a élevé à sa guise les enfants du pays, les a pénétrés de son esprit jusqu'à la moelle (...) qui a pétri, peut-on dire l'âme de la France »¹³⁵. La tâche de laïcisation, voulue par les républicains, principalement dans le domaine de l'éducation où les religieux ont dans certaines régions un quasi monopole surtout pour l'éducation des filles, s'annonce immense et semée d'embûches. Les plus fervents défenseurs de la royauté comme ceux qui sont attachés à une France catholique se montrent des adversaires tenaces. Eugène Vuillot, frère du célèbre polémiste catholique et ultramontain déclare dans l'Univers du 2 janvier 1883 « qu'entre la République et la France religieuse, l'accord est devenu impossible. On ne peut attendre des catholiques qu'ils suivent jamais le parti qui les a déclarés l'ennemi et qui, maître du pouvoir, tourne contre leurs croyances et leurs consciences les forces de l'Etat (...) M.Gambetta a dit qu'il y avait maintenant deux Frances : c'est presque vrai (...) Mais la France catholique aura

¹³⁰ Pierre Pierrard, *Histoire de l'Eglise catholique*, Paris, Desclée, 1991, p.248.

¹³¹ *Ibid*, p.249.

¹³² François Lebrun (sous la direction de), *Histoire des catholiques en France du XVe siècle à nos jours*, Paris, Privat, 1980, p.298.

¹³³ *Ibid*, p.335.

¹³⁴ Malgré la volonté des révolutionnaires de déchristianiser la France, elle reste catholique, ce que Napoléon Bonaparte, en homme de pouvoir, a très vite compris. Des négociations ont lieu entre les hommes du Consulat et Rome, qui considère un accord avec la France comme inestimable. Le 15 juillet 1801 est signé le Concordat, la « religion catholique, apostolique et romaine » est reconnue comme « celle de la grande majorité des Français ».

¹³⁵ André Latreille, René Rémond, *op. cit.*, p.450.

raison de la France Républicaine ».

Un an plus tôt, le sénateur Gabriel de Belcastel, légitimiste et ardent défenseur du catholicisme ¹³⁶ écrit au président du Conseil Léon Gambetta pour défendre la place de Dieu au sein de l'Etat français : « Je n'ai point à défendre une Constitution que je n'ai ni faite ni votée. Lorsqu'elle fut l'œuvre d'une Assemblée qui fonda la République sans y croire, si je me suis fait une loi de conscience d'obtenir qu'on y gravât le nom de Dieu, ce n'est point pour garder cette Constitution fragile et mauvaise contre les attaques des hommes et les injures du temps, mais pour garder l'honneur religieux de la France par un acte national de foi. En fléchissant le genou devant le Maître souverain de toutes les patries, elle était fidèle à la loi suprême et aux traditions les plus générales comme les plus sacrées de l'univers. (...) Prenez garde ! Vous pouvez expulser Dieu d'une Constitution qui va mourir, vous ne l'expulsez jamais du gouvernement du monde. A l'heure même où vous lui donnez son congé, il s'apprête à vous signifier le vôtre ; il compte les semaines de votre pouvoir débile. Vous tomberez comme les autres, plus bas que les autres, et longtemps après que vous serez tombés, l'Eglise immortelle, debout sur les cendres des ennemis de Dieu, célébrera des sacrifices réparateurs pour l'apostasie nationale que vous aurez tenté d'accomplir en passant » ¹³⁷ .

Au cours des années 1870, la situation du catholicisme en France est ainsi davantage celle d'un « discordat » que d'un concordat. Cette lutte pour la laïcité, dont le ton devient de plus en plus haineux avec les premières expulsions de religieux en 1880 (dont les assomptionnistes) et les lois Ferry, tourne à l'avantage des républicains avec la séparation des Eglises et de l'Etat en 1905. Mais cette conquête ne veut pas dire la mort de l'adversaire, la religion catholique restant la religion de la majorité des Français, quand bien même elle est progressivement exclue du domaine public.

Les heures de gloire de l'ultramontanisme ¹³⁸

LA FRANCE CATHOLIQUE D'APRÈS 1870 S'AFFIRME

Tout au long du XIXe, deux tendances s'affrontent au sein de l'Eglise catholique : les intransigeants s'affichent ultramontains ; les libéraux, au contraire restent marqués par la tradition. Cette lutte d'ordre théologique, et surtout politique, est des plus virulentes après le concile de Vatican I, dont les ultramontains sortent vainqueurs, grâce à la reconnaissance de l'infailibilité pontificale. Dès lors, ils sont seuls habilités à être les porte-voix du pape prisonnier, martyr d'un « régime impie », et voués à lutter contre l'ennemi républicain, ce qui fait dire à Pierre Pierrard que « le XIXe siècle est le siècle de l'ultramontanisme » ¹³⁹ . Ce courant a eu cependant beaucoup de mal à émerger au début

¹³⁶ Il sera l'un des zélés pèlerins du premier pèlerinage de pénitence en Terre Sainte en 1882.

¹³⁷ Lettre de Gabriel de Belcastel à Léon Gambetta, président du Conseil, 17 janvier 1882, *l'Echo de Fourvière*, 1882, p.40.

¹³⁸ **Ultramontains : ceux qui regardent ultra montes, au-delà des Alpes, c'est-à-dire vers Rome.**

¹³⁹ Pierre Pierrard, *op. cit.*, p.248.

du siècle, dans une Eglise de France majoritairement gallicane, à l'image du clergé d'Ancien Régime. Il faut attendre la monarchie de Juillet et le mennaisianisme, mouvement porteur de l'ultramontanisme, pour que véritablement les intransigeants prennent le pas sur les libéraux, ce qui sera véritablement fait après le Concile de 1870. Il convient toutefois de nuancer cette victoire par le fait que les positions des libéraux résistent et que la frontière entre les deux courants est assez floue pour la majorité des membres du clergé et des fidèles catholiques. C'est d'autant plus vrai que la pression de Rome à la fin du siècle est beaucoup moins forte qu'après 1870 et les querelles s'atténuent du même coup.

Ce courant ultramontain, dont la majorité des pèlerins en Terre Sainte se revendiquent avant et après 1870, repose sur deux idées essentielles : le rôle majeur de la papauté et l'attachement à la monarchie. Il s'inscrit dans une tradition intellectuelle illustrée par une filiation de penseurs au premier rang desquels figure Joseph de Maistre (1753-1821)¹⁴⁰. Son ouvrage *Du Pape* en 1819 place résolument le souverain pontife comme le garant de la paix des peuples : « Cette souveraineté existe, c'est la papauté ; le rôle suprême que l'on réclame pour elle qui au milieu de la barbarie de cette époque a sauvé la société européenne ; c'est elle seule qui de nos jours peut sauver l'ordre européen, garantir les rois contre le fléau de l'arbitraire »¹⁴¹. Louis de Bonald (1754-1840) et Félicité de Lamennais¹⁴² (1782-1854), dans ses premiers écrits, contribuent également à formuler la pensée ultramontaine.

Mais c'est un journaliste qui se révèle être l'un des plus zélés et influents représentants du mouvement ultramontain : Louis Veuillot¹⁴³, surnommé par Léon XIII « le père laïque de l'Eglise »¹⁴⁴. De 1843 à sa mort en 1883, à la tête de son journal *l'Univers*, il incarne ce courant, exerçant sur le clergé français « une direction de conscience religieuse et politique, en lui inculquant une soumission absolue non seulement aux enseignements qui venaient de Rome, mais jusqu'aux plus simples des conseils du pape »¹⁴⁵.

L'évêque de Poitiers, Mgr Pie (1815-1880), s'affirme comme le chef de file de

¹⁴⁰ Il est né à Chambéry, alors sous domination sarde, mais d'une famille d'origine française. Magistrat, représentant de Sa Majesté Sarde à Saint Petersburg pendant 14 ans. Catholique et royaliste, profondément choqué par la Révolution française, il souhaite le retour du roi placé sous le signe de la religion : « la monarchie du Comte de Maistre est en quelque sorte idéale, abstraite, hors du temps, il rêve pour les hommes une cité de Dieu terrestre, et que le roi de ses vœux est avant tout l'exécuteur des volontés divines, un Moïse couronné ». Il souhaite également qu'au dessus des monarchies se trouve un arbitre suprême, le pape : « c'est celui qui fait ou défait les empires, qui interdit les rois ou les dépose » in S.Rocheblave, *Joseph de Maistre, Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, Strasbourg, 1922.

¹⁴¹ Docteur Hoeffr (sous la direction de), *Nouvelle biographie générale*, tome 32, biographie de Joseph de Maistre, Paris, Firmin Didot frères, 1890.

¹⁴² Son ouvrage *Essai sur l'indifférence*, en 1817, le place en adversaire de la philosophie des Lumières et contre la société laïque. Il se pose en adversaire décidé du gallicanisme. A partir de 1830, son idéalisme libéral et libertaire préconisant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression du budget des cultes, ainsi qu'une réforme radicale de l'Eglise, lui ferme les portes du Vatican.

¹⁴⁴ Gérard Cholvy, *op. cit.*, p.97.

l'épiscopat français ultramontain : « Le pouvoir civil le redoutait, car il ne manquait jamais l'occasion de défendre les droits de l'Eglise et le pouvoir temporel des papes. Mgr le Comte de Chambord honorait d'une affection toute particulière le Cardinal Pie ; ses conseils étaient écoutés. L'évêque de Poitiers ne voyait de salut pour la France et pour l'Eglise que dans le retour aux principes de la monarchie traditionnelle et héréditaire »¹⁴⁶. Il devient évêque en 1849, et il est sacré cardinal en 1879, un an avant sa mort. Parmi les autres évêques ultramontains, on peut citer Mgr Parisi, (1795/1866) évêque d'Arras en 1851. Il sera en 1834 le premier évêque franchement ultramontain. Il est complètement dévoué au Saint-Siège, ce qui lui vaudra ce surnom donné par Pie IX de « Pierre de France ». Mgr Gerbet (1798/1864), évêque de Perpignan en 1854. Son Institution pastorale sur diverses erreurs du temps présent (1860) donna à Pie IX l'idée et le cadre du Syllabus. On peut enfin citer Mgr Salinis, évêque d'Amiens puis d'Auch, et Mgr Gousset évêque de Reims¹⁴⁷.

Deux religieux réguliers marquent également le courant ultramontain : Henri Lacordaire et Prosper Guéranger. Le premier, qui rétablit l'ordre de Saint Dominique en prenant le titre de provincial de la province dominicaine de France le 15 septembre 1850, doit sa célébrité aux conférences qu'il donne à Notre-Dame de Paris, et à sa ferveur ultramontaine. Il est un éphémère député en 1848, puis se retire de la vie politique après le coup d'état du 2 décembre 1851. Le second est Dom Guéranger, surnommé par ses adversaires le « chien de berger » de Pie IX¹⁴⁸. Rénovateur de l'Abbaye de Solesmes, il obtient la création par Rome de la congrégation bénédictine de France.

Pie IX, pape de 1846 à 1878, mène une politique qui incarne parfaitement les idées des ultramontains français. Un véritable culte de la personnalité, dont Louis Veillot est

¹⁴³ Il est né à Boynes dans le Loiret, dans une famille modeste, son père était tonnelier. Sa carrière de journaliste s'étale sur quarante ans, correspondant approximativement aux dates du pontificat de Pie IX (1846/1878), auquel il s'identifie complètement. Il est le parfait exemple du catholique ultramontain et légitimiste, n'attendant son salut que de Dieu et du roi de France rétabli sur son trône. Toute sa vie, il défend la cause du Pape et le retour du roi de France : « Henri V seul peut faire un parti de gouvernement, au-delà de la durée éphémère d'un parti de combat. Lui seul peut-être un fondé de pouvoir de toute la France. Il est le médecin : il peut guérir et il le déclare (...) Henri V est roi : au-dessus de lui est le Christ-Roi » Pierre Pierrard, *Louis Veillot*, Paris, Editions Beauchesne, 19989, p.176. Louis Veillot accumulera de nombreuses inimitiés par ses écrits tant chez les anticléricaux que chez les catholiques libéraux, ce qui lui vaudra les surnoms de « petit Marat évangélique » ou de « Saint Jean Baptiste de l'égout ».

¹⁴⁵ Pierre Pierrard, *op. cit.*, p.355.

¹⁴⁶ *L'épiscopat français, depuis le Concordat jusqu'à la séparation (1802-1905)*, ouvrage publié sous la direction de la société bibliographique, Paris, Librairie des Saints-Pères.

¹⁴⁷ Concernant les évêques du XIXe siècle, voir l'étude de Jacques Olivier Boudon *L'épiscopat à l'époque contemporaine (1802-1905)*, Paris, Le Cerf, 1996, 589p.

¹⁴⁸ Pour compléter cette présentation des évêques ultramontains, il convient de citer l'ouvrage très complet de Jacques Gadille, *La Pensée et l'Action politiques des évêques français au début de la IIIe République, 1870-1883*, Paris, Hachette, 1967, 2 tomes, 352 et 336p.

l'un des principaux artisans, s'empare des catholiques intransigeants. Ils font bloc autour de ce pape qui proclame en 1854 le dogme de l'Immaculée Conception, le Syllabus en 1864, et l'infaillibilité pontificale en 1870. Les événements de cette même année permettent en outre à Pie IX de se voir décerner le titre de pape martyr, « prisonnier » des nationalistes italiens.

Le dogme de l'Immaculée Conception est proclamé par Pie IX, sur une initiative personnelle, et quatre ans plus tard le ciel semble lui donner raison par la voix de Marie qui s'adresse à Bernadette Soubirous en affirmant qu'elle est l'Immaculée Conception. Cette initiative préfigure l'infaillibilité du pape, chère aux ultramontains¹⁴⁹. En 1864, Pie IX adresse à tous les évêques un texte court mais dont la portée sera immense : le Syllabus. Le pape y dénonce toutes les dérives du siècle nées de la Révolution française. Par la 83^e et dernière proposition, il condamne « l'idée selon laquelle le Pontife Romain peut et doit réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne »¹⁵⁰. L'impact sur la société catholique est profond, perçu comme une victoire du courant intransigeant, conspuant les nouvelles idées républicaines et libérales. Aux yeux de Veillot, il n'y a aucune transaction possible entre les « deux puissances » qui « vivent et sont en lutte dans le monde moderne, la Révélation et la Révolution »¹⁵¹. Ce sera par contre un choc pour les libéraux qui essayent depuis longtemps, à l'image de Montalembert ou de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, de jeter un pont avec la société qui évolue et a adopté les principes de la Révolution.

Six ans après le Syllabus, durant l'été 1870, est proclamée l'infaillibilité pontificale. Elle fait de Pie IX, pape très populaire que Mgr Berteaud qualifie de « verbe incarné qui se continue »¹⁵², un nouveau Moïse, provoquant l'enthousiasme des ultramontains et les paroles enflammées de Veillot : « Nous sommes au Sināï (...) Il me semble qu'aujourd'hui nous sortons de l'Egypte, et que désormais le monde est dépharaonisé »¹⁵³.

La popularité du pape n'est comparable dans une certaine mesure qu'à celle dont jouit le Comte de Chambord, l'exilé de Frohsdorf. En France la cause de Pie IX est liée à celle d'Henri V et les pèlerinages en Autriche ont la même signification que les pèlerinages à Paray le Monial où les cantiques exaltent les « Gesta Dei per Francos »¹⁵⁴.

¹⁴⁹ Cette initiative n'est pas heureuse pour tout le monde puisque Mgr Sibour, archevêque de Paris, adversaire résolu de Louis Veillot et des ultramontains, est assassiné, le 3 janvier 1857, par un prêtre qui plonge un poignard dans le cœur du pontife en disant : « pas de déesse ! » faisant allusion à l'Immaculée Conception.

¹⁵⁰ Yvon Tranvouez, *Catholiques d'abord. Approches du mouvement catholique en France (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1998, p.40.

¹⁵¹ *Ibid*, p.44

¹⁵² *Ibid*, p.45

¹⁵³ *Ibid*, p.48.

¹⁵⁴ Pierre Pierrard, *op. cit.*, p.268.

Les deux années qui suivent la Commune ravivent pour de nombreux ultramontains l'espoir de voir réaliser leurs vœux les plus ardents : l'accession d'Henri V au trône de France et son alliance avec le pape qui retrouverait sa souveraineté. Ainsi Louis Veuillot, dans les colonnes de son journal en date du treize juillet 1871, s'enflamme pour cette heureuse prédiction : « La vingt cinquième année de Pie IX, captif mais invincible, est une merveille qui en annonce une autre, celle de sa délivrance par le roi très chrétien qui, du même coup, ramènera tambour battant l'usurpateur de l'Italie à sa principauté subalpine. »¹⁵⁵

Les conditions insensées émises par le Comte de Chambord pour son retour¹⁵⁶ n'ayant pas été acceptées, la « divine surprise » ne se produit pas. Les ultramontains rejettent l'échec sur les catholiques libéraux : « L'histoire, en les flétrissant, couronnera d'une auréole immortelle leurs deux grandes et invincibles victimes, Pie IX dans le camp religieux et Henri V dans le camp politique »¹⁵⁷. Cet échec pousse l'ultramontanisme à s'adapter. Il ne l'affaiblit pas.

Dans le camp adverse, le parti libéral, Mgr Félix Dupanloup, évêque d'Orléans (décédé en 1878), est le chef de file d'un courant qui a de plus en plus de mal à défendre l'Eglise de France face aux ultramontains, désignés sous le nom de « papolâtres » tellement la dévotion prend des allures de culte. Après 1870, le parti libéral se caractérise avant tout par la réprobation des excès commis au nom de l'ultramontanisme. Mgr Darboy, archevêque de Paris est également l'un des hauts représentants de ce mouvement, faisant de Paris l'un des fiefs du libéralisme. On peut également citer la personne de Montalembert, farouche défenseur de l'Eglise de France. Il n'a pas de mot assez dur pour fustiger les ultramontains qui regardent « immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire, en holocauste à l'idole qu'ils se sont érigée au Vatican »¹⁵⁸.

La réactivation des rites collectifs : entre processions et pèlerinages

Dans ce contexte très particulier qui caractérise les années 1870, la France catholique a la conviction que la patrie doit expier ses péchés, et qu'il est temps d'entrer en pénitence. Les évêques ultramontains encouragent les dévotions de leurs fidèles. Les catholiques, hommes, et surtout femmes, expriment leur foi, de manière de plus en plus visible, en place publique, selon une tradition réactivée par les missions extérieures depuis la Restauration. L'un des signes extérieurs de la religion est la procession, rétablie, selon certaines conditions, sous le Concordat. Deux définitions peuvent être données des processions : une définition liturgique, « marche solennelle, précédée d'une croix,

¹⁵⁵ André Latreille, René Rémond, *op. cit.*, p.408.

¹⁵⁶ Le Comte de Chambord refuse de monter sur le trône de France avec le drapeau tricolore, symbole de la Révolution, et veut restaurer le drapeau blanc de la monarchie absolue : « Ma personne est rien, mon principe est tout ». Jean François Chiappe, *op. cit.*, p.292.

¹⁵⁷ André Latreille, *L'Osservatore Romano*, AAV, p.40.

¹⁵⁸ R.P. Lecanuet, *L'Eglise et le Second Empire*, Paris, Poussièlque, 1905, p.430.

composée d'un célébrant revêtu d'habits liturgiques, de membres du clergé en habit de chœur ou en surplus, de fidèles, au cours de laquelle sont récitées des prières .»¹⁵⁹ Une définition administrative, avec trois types de cérémonies extérieures du culte : « le transport du viatique aux malades, l'accompagnement du corps des catholiques décédés au cimetière et les processions »¹⁶⁰ .

L'autre exemple de dévotion extérieure est bien évidemment le pèlerinage, présent chez les chrétiens depuis les origines chrétiennes, et qui apparaît comme un vecteur central de la dévotion catholique. La France est forte de ses milliers de lieux sacrés, souvenir d'un saint, présence d'une relique et depuis peu apparitions mariales. En outre, le XIXe siècle est jalonné d'apparitions de la Vierge, de la rue du Bac, à Paris, en 1830, à La Salette en 1846 et bien sûr Lourdes en 1858¹⁶¹ . Notre but n'est pas de présenter et d'interpréter ces apparitions et l'histoire de leur dévotion mais de montrer comment elles réussirent à recréer une dynamique pèlerine dans le pays, puis vers Rome et Jérusalem. Ces dévotions mariales sont d'autant plus fortes qu'en 1854 Pie IX a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception¹⁶² .

L'exemple de La Salette¹⁶³ est révélateur de cette attirance grandissante des foules pour les phénomènes sacrés. Alphonse Dupront a démontré l'importance de la sacralité pour expliquer la dévotion des foules : « Fondée sur la transcendance, cette conviction qu'une puissance supérieure préside aux destinées de l'univers et de l'homme. Le sacré est la communication avec ce monde suprahumain »¹⁶⁴ . Trois mois après l'élection de Pie IX, deux bergers, Mélanie Calvat et Maximin Giraud affirment avoir assisté à l'apparition de la Vierge au lieu dit La Salette, dans un ravin escarpé des Alpes dauphinoises. Dans les semaines qui suivent plusieurs milliers de catholiques viennent se recueillir en ce lieu. En 1853, cinquante mille pèlerins affluent. L'autre exemple encore plus spectaculaire de cette dévotion catholique est bien sûr Lourdes où, dès les apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous à partir du 11 février 1858¹⁶⁵ , des

¹⁵⁹ P.D'Hollander, *L'Eglise dans la ville, les processions à Limoges au XIXe siècle*, p.478, *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n°46-3, juillet-septembre 1999, pp. 478-513.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ Concernant les apparitions mariales, on peut citer comme ouvrage de référence celui de Philippe Boutry et Joachim Boufflet, *Un signe dans le ciel. Les apparitions de la Vierge*, Paris, Grasset, 1997, 480p.

¹⁶² « Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui tient que la bienheureuse Vierge Marie a été dans le premier instant de sa conception, par une grâce et une faveur singulières du dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du Genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu, et qu'ainsi elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles ». Jean-Luc Maxence, *Le secret des apparitions et des prophéties mariales*, Paris, De Fallois, 2000, p.18.

¹⁶³ Concernant l'histoire des apparitions et du site, *La Salette, pèlerinage et littérature (1856-1996)*. Textes réunis par François Angelier et Claude Langlois, Grenoble, Editions Jérôme Million, 2000, 219p.

¹⁶⁴ Gabriel Audisio, *Les Français d'hier, Des croyants, XVe-XIXe*, tome II, Paris, A.Colin, 1996. p.263.

milliers de fidèles se pressent à la grotte de Massabielle. En 1866, 40.000 pèlerins sont présents à Lourdes, et en 1873 on atteint le chiffre de 140.000, avant de dépasser le million...

Ce formidable engouement pour les pèlerinages prend un essor extraordinaire pendant l'Ordre moral, période pénitente de l'Histoire. Le mouvement est encouragé par le clergé, organisé et encadré par une nouvelle congrégation, les Augustins de l'Assomption, avec l'utilisation du chemin de fer, « la vapeur au service de Dieu », qui fera la fortune de Lourdes, alors qu'il est impossible de l'utiliser jusqu'à La Salette. Savoureux pied de nez au Syllabus, ou le modernisme est mis en accusation tout en faisant le bonheur de Lourdes.

L'année 1873 apparaît comme « l'année extraordinaire », avec plus de 3000 pèlerinages dans toute la France, et trois temps forts : Chartres, Paray le Monial¹⁶⁶ et Lourdes. Partout retentit la « Marseillaise catholique » :

Pitié, mon Dieu « Dieu de clémence, O Dieu vainqueur, Sauvez Rome et la France Au nom du Sacré Cœur »¹⁶⁷ .

Cette « année folle » qui a vu la France se couvrir d'un manteau de bannières du Sacré Cœur reste comme le moment où les catholiques intransigeants ont cru à la restauration prochaine des droits du pape, du retour du roi et de la juste expiation pour une patrie en danger. Les années qui suivent connaissent un tassement de la ferveur pèlerine, mais gagnent en régularité jusqu'à la fin du siècle et au-delà.

Emile Zola se montre pour sa part très mordant à l'égard de cet engouement pèlerin, écrivant en septembre 1872 dans la Cloche, journal républicain et anticlérical : « Les miracles se multiplient d'une façon merveilleuse. Ce ne sont que boiteux qui marchent, moribonds qui ressuscitent (...). Les pèlerinages s'organisent bruyamment ; on va par régiments aux sources et aux grottes merveilleuses, et l'on fait en route un tel tapage que le pays entier sait, à entendre ce charivari, qu'une procession passe quelque part. C'est la foire au miracle... »¹⁶⁸ .

L'anticlérical Debidour y voit la volonté des religieux d'utiliser les pèlerinages comme des démonstrations de force catholique et de dévotion au pape : « Le meilleur moyen d'entretenir dans les masses populaires l'amour du pape et le dévouement à sa cause

¹⁶⁵ Concernant l'histoire des apparitions à Lourdes, les différents ouvrages de René Laurentin font référence.

¹⁶⁶ Pierre Pierrard retrace l'ambiance du 20 juin 1873 à Paray le Monial : « C'est « la grande journée des pèlerinages » avec les représentants de onze diocèses, avec les zouaves pontificaux conduits par les généraux de Senis et de Charrette, avec surtout les pèlerins d'Alsace et de Lorraine, toute noire, la foule se jette à genoux en pleurant. Partout retentissent les invocations, les cris de « Vive Pie IX, vive la France ! » Les cantiques, la Pitié mon Dieu surtout, sont répétés mille fois par des milliers de voix. Jamais, de mémoire d'hommes, on n'avait vu pareil spectacle, entendu de telles supplications (...) A la tombée de la nuit, toutes les maisons de Paray s'illuminent, tandis que, cierge allumé à la main, les pèlerins se rendent à la gare accompagner ceux qui partent par le train de 22 heures ».

¹⁶⁷ **Claude Guillet, op. cit., p.191.**

¹⁶⁸ Emile Zola, *Oeuvres complètes, Les trois villes, Lourdes*, p.13.

était toujours de multiplier les pèlerinages et les miracles »¹⁶⁹. A la même époque George Sand sent une odeur de sacristie se répandre en France.

Une autre dévotion religieuse s'empare des foules, plus féminine cette fois : le culte des objets de piété. Il connaît un engouement spectaculaire après 1850 et encore plus après 1870. Un premier signe indiquant ce retour vers l'objet sacré est la médaille miraculeuse, qui aurait été inspirée par la Vierge à Sœur Catherine Labouré au cours d'une apparition, le 27 novembre 1830, en la chapelle des Filles de la Charité, rue du Bac à Paris. Elle devient la médaille la plus connue et la plus répandue dans le monde, il n'existe pas de succès semblable dans l'histoire religieuse. Sur cet objet, produit à des millions d'exemplaires, on retrouve toutes les indications de la Vierge à Catherine Labouré : « Sur une face, on voit la Vierge, les bras baissés, tendus, légèrement entrouverts. Des paumes de ses mains jaillissent des rayons. Sur l'autre face, une croix rappelant la mort du Christ repose sur un M, l'initiale de Marie »¹⁷⁰.

Le succès des nouvelles dévotions doit beaucoup aux progrès de l'industrie. La lithographie permet à l'imagerie pieuse, support d'une dévotion intime, de se développer. Mgr Dupanloup déplore même « une certaine imagerie religieuse (...) qui atteint quelquefois (...) les dernières limites du ridicule et de la fadeur »¹⁷¹. Certains n'hésitent pas à évoquer « une dévotion à l'eau de fleur d'oranger ». Les statues de plâtre, fabriquées industriellement se répandent à partir de 1860. Dans la fabrique de Léon Moynet à Vendevre-sur-Barse (Aube), « Plus de 2000 modèles sont disponibles en 1914, la production atteignant les 1000 statues par mois : une statue de 45 centimètres qui coûtait 600 francs en marbre était vendue 12 francs en terre cuite »¹⁷². Cette fabrication industrielle fait dire à Viollet le Duc que ces statues « se répandent dans les cures de nos campagnes avec la rapidité du phylloxéra. »¹⁷³

La période dite de l'Ordre moral est le moment espéré par les catholiques ultramontains, fiers de redonner vigueur à une patrie meurtrie, la Gallia Christina, et à une religion persécutée. La formidable dévotion qui s'empare de la majorité des catholiques, les prépare à des combats plus durs, face à l'adversaire républicain. Un combat qui s'étend au-delà des frontières françaises, des portes de Saint Pierre à celles du Saint Sépulcre, de Rome à Jérusalem.

Dans cette lutte aux dimensions mondiales, une congrégation se veut la force qui dirige et pousse ce peuple catholique vers de nouvelles frontières.

¹⁶⁹ M. Debidour, *L'Eglise catholique et l'Etat en France sous la Troisième République*, Paris, 1906, p.161.

¹⁷⁰ François de Muizon, *Enquête sur la piété des foules*, Paris, Perrin, 1998, p.52.

¹⁷¹ Ralph Gibson, *op. cit.*, p.63-93.

¹⁷² Gérard Cholvy, *op. cit.*, p.120.

¹⁷³ François Lebrun, *op. cit.*, p.358.

L'essor d'une nouvelle congrégation : les assumptionnistes

Le charisme d'un homme : le Père d'Alzon

« En France, durant 30 ans, entre 1871 et 1901, les Pères Augustins de l'Assomption, qui n'avaient cependant pour eux ni passé glorieux, ni penseurs illustres, ont imprimé sur le catholicisme français la marque de leur esprit »¹⁷⁴. Ce jugement de René Rémond résume le rôle exceptionnel joué par la nouvelle congrégation.

La congrégation des Augustins de l'Assomption fut fondée à Nîmes, en 1845, par Emmanuel d'Alzon, alors vicaire général du diocèse du Gard¹⁷⁵.

Fils de la noblesse, il voit le jour au Vigan, et toute sa vie se déroule « dans un triangle qui part du Vigan, descend vers Nîmes à l'est, vers Lavagnac à l'ouest »¹⁷⁶. C'est un méridional. Selon ses biographes, il hérite du tempérament et du physique du midi, et conserve un attachement profond à cette terre qu'il refuse de quitter tout au long de sa vie, à l'exception de séjours à Rome, malgré de nombreuses propositions d'évêchés. Il est ultramontain, sans l'ombre d'une hésitation, comme la majorité du clergé du sud de la France, en particulier lorsqu'il faut défendre les droits du pape, au concile de Vatican I ou après le 20 septembre 1870. C'est un homme qui a été profondément marqué par la Révolution et il déploie une profonde énergie pour combattre le mouvement antireligieux et anticlérical se réclamant de 1789. Pour lui, l'essentiel est l'amour de Jésus-Christ, et suite à la Révolution qui a voulu une nouvelle fois tuer le Christ, il a le devoir de lutter pour restaurer le pouvoir du Fils de Dieu au sein de sa patrie.

Il hérite également de l'histoire religieuse régionale, de la lutte parfois fratricide entre catholiques et protestants. Toute sa vie est marquée par la hantise du protestantisme, ce qui le pousse à mettre en valeur les dévotions que rejettent le plus « les hérétiques » : Marie, le Pape et l'hostie. Il a tout au long de sa vie un attachement ému pour les sites mariaux que cela soit Notre Dame de Rochefort, près de Nîmes ou Lourdes. L'attachement au pape est l'un des fondements de son engagement religieux, ultramontain, comme la majorité du clergé méridional. Il fait de fréquents séjours à Rome. Zélé défenseur du pouvoir temporel du pape, il sera l'un des initiateurs de l'infaillibilité pontificale lors du concile de Vatican I. Il a enfin une grande dévotion eucharistique, poussant les catholiques de son diocèse à communier régulièrement comme l'atteste cet extrait d'un sermon de 1862 à Alès : « Il y a des personnes qui croient devoir se dispenser de communier à cause de leur faiblesse, mais elles sont bien coupables, puisque,

¹⁷⁴ René Rémond in Castel P., *Le Père François Picard et le P. Vincent de Paul Bailly dans les luttes de presse*, Rome, Maison Générale des Augustins de l'Assomption, 1962, p.7.

¹⁷⁵ Le choix du terme Assomption pour cette nouvelle congrégation tiendrait au fait que le collège nîmois où s'est décidé la création de ce nouvel institut avait sur la façade une plaque « A Notre-Dame de l'Assomption ».

¹⁷⁶ Gérard Cholvy, *Emmanuel d'Alzon, les racines*, in *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXe siècle*, sous la direction de René Rémond et Emile Poulat, Paris, Le Centurion, 1982, p.23.

connaissant leur impuissance, elles refusent d'aller à la force qui est Jésus-Christ. Pourquoi se laisser arrêter par de ridicules scrupules et se demander si on est prêt à communier ? »¹⁷⁷. Au cours de ces quarante-cinq ans de vicariat à Nîmes, cette forte personnalité vaut au Père d'Alzon d'être affectueusement dénommé « le lion des Cévennes ».

AUX SOURCES DE LA CONGRÉGATION

La devise choisie par le Père d'Alzon « Adveniat regnum tuum » illustre l'engagement total de ses religieux pour Dieu, pour l'Eglise, et pour le pape, se voulant, en particulier, en retrait sur le plan politique. Emmanuel d'Alzon a une vision claire de la mission de sa congrégation, il imagine une légion, une milice, une super élite, « son âme d'aristocrate, qui aspire au « meilleur », qui ne croit qu'à tout ce qui est « digne », « noble », « distingué », « droit », lui fit souhaiter, dans sa congrégation et, il est vrai, au milieu des circonstances troublées de 1870, un « conseil de guerre perpétuel », « une sorte d'aristocratie, afin que la pensée-mère ne meure pas avec le chef »¹⁷⁸. Cette vision qu'il a de sa mission et de ses religieux est intéressante à plus d'un titre, et en premier lieu par la concrétisation de ses souhaits, puisque ses premiers disciples, que se soit le Père Picard ou le Père Vincent de Paul Bailly possèdent cette haute tenue, cette forte considération d'être ces moines sur qui reposent le salut chrétien de la France. En deuxième lieu, les activités qu'ils déploient jusqu'en 1900, dans les pèlerinages, dans la presse ou dans les œuvres sociales, sont toujours empreintes de cette haute valeur qu'ils essayent d'avoir, cette volonté d'être les bataillons du Christ.

Durant les premières années de la congrégation, les activités sont multiples mais pas toujours bien définies ou suivies. En 1855, on note dans la constitution de l'institut les principaux programmes d'action des assomptionnistes : « L'enseignement, la publication des livres, les œuvres de charité, le ministère des âmes, les missions étrangères, les travaux pour la destruction du schisme et de l'hérésie »¹⁷⁹. Les activités sont nombreuses, peut-être trop pour un jeune institut, ce qui est souvent reproché au fondateur, et les rend peu lisibles, ce qui fait dire à Pierre Sorlin : « Qu'avant 1870, l'Assomption a peu d'importance : elle est une de ces petites congrégations dont on ne parle pas »¹⁸⁰. Durant les vingt premières années de l'Assomption, le collège de Nîmes dirigé par E. d'Alzon est la seule œuvre sérieuse de la congrégation, d'où sortent les assomptionnistes de la première génération comme les Père Picard et Germer Durand.

Certains événements sont cependant à noter au cours du Second Empire. L'achat d'un terrain à Paris, 8, rue François le, où le Père d'Alzon fait construire un couvent avec

¹⁷⁷ *Ibid.*, p.33.

¹⁷⁸ Claude Soetens, *Le P. d'Alzon, les Assomptionnistes, les pèlerinages*, in *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXe siècle*, sous la direction de René Rémond et Emile Poulat, Paris, Le Centurion, 1982, p.304.

¹⁷⁹ Lucien Guissard, *Les Assomptionnistes d'hier à aujourd'hui*, Paris, Bayard, 1999, p.68.

¹⁸⁰ Pierre Sorlin, *La Croix et les juifs*, Paris, Grasset, 1967, p.21-22.

5 ou 6 religieux dirigés par le Père Picard, futur supérieur. Cette maison, située au cœur de la capitale, s'avère nécessaire pour une congrégation dont la maison mère se trouve fort éloignée des centres religieux et politiques, et ne peut compter que sur la personnalité du Père d'Alzon. S'y ajoute la création d'une branche féminine, en 1865, par le P. Etienne Pernet, les Petites Sœurs de l'Assomption, qui sont affectées comme aides-soignantes gratuites auprès principalement des milieux ouvriers urbains en situation de chômage, de maladie ou d'impécuniosité. Enfin, la volonté pour le supérieur des assomptionnistes de s'installer hors de France avec en point de mire la Terre Sainte et Jérusalem. En 1860, le Père d'Alzon hérite de la fortune familiale et souhaite la mettre à la disposition de la congrégation, avec l'espoir de racheter le Cénacle ou le tombeau de la Vierge. Malheureusement pour lui, ce rêve d'établissement en Terre Sainte est de son vivant déçu, mais en partie réalisé après sa mort avec les Pèlerinages de Pénitence et la construction de Notre Dame de France à Jérusalem.

Parti présenter son projet de rachat d'un Lieu Saint au pape, en 1862, il en repart avec une mission à implanter en Bulgarie et la fondation d'un séminaire¹⁸¹. Le Père d'Alzon, malgré sa déception, met à cette occasion en pratique l'un des principes de sa congrégation : « Il faut toujours travailler pour Rome, quelquefois sans Rome, mais jamais contre Rome »¹⁸².

L'intérêt central de la congrégation de l'Assomption pour notre travail est bien entendu son rapport aux pèlerinages. Il est indispensable de mieux comprendre la pensée des premiers assomptionnistes concernant ces processions au long cours et en particulier celle, jugée parfois ambiguë du Père d'Alzon.

Le fondateur des Augustins de l'Assomption, issu d'une famille méridionale d'aristocrates fortunés, a constamment aspiré à ce qu'il y a de « meilleur », de « digne », et a été souvent comparé à un chevalier catholique. Le pèlerinage est pour lui un acte de foi, un moment fort de la vie d'un chrétien qu'il faut sans cesse renouveler. Il va pérégriner tout au long de sa vie, que cela soit dans son diocèse, comme par exemple Notre-Dame de Rochefort¹⁸³, l'Espérou ou les sanctuaires mariaux de La Salette ou de Lourdes. Le Père d'Alzon se montre un pèlerin attentif, ému et fidèle à la cité pyrénéenne, qui, le 11 février 1858, est le théâtre de la première apparition de la Vierge à Bernadette Soubirous. Ce n'est pas le cas pour La Salette où Mélanie Calvat et Maximin Giraud, bergers, voient le 19 septembre 1846, la Vierge en pleurs. Le Père d'Alzon se rend une fois à La Salette,

¹⁸¹ Pourquoi la Bulgarie ? Laissons au Père Lucien Guissard le soin d'expliquer la pensée papale : « Certains groupes de Bulgares chrétiens cherchaient à se rapprocher de Rome pour des motifs religieux mais également pour se libérer de la pression religieuse et politique de Constantinople. (...) Pie IX projetait de donner aux Bulgares un clergé bien formé, attaché à Rome mais soucieux de sauvegarder les richesses de ses propres traditions religieuses » Lucien Guissard, *Les Assomptionnistes d'hier à aujourd'hui*, Paris, Bayard, 1999, p.93. C'est le Père Victorin Galabert qui fut chargé de préparer une fondation en Bulgarie, en l'occurrence un séminaire. « L'œuvre slave » se répand très vite par le biais de colléges en Bulgarie et dans les pays limitrophes.

¹⁸² Perier-Muzet J.-P., *Le Père d'Alzon et les pèlerinages*, AAR, p.3.

¹⁸³ Le sanctuaire Notre Dame de Grâce à Notre Dame de Rochefort fut fréquenté assidûment par le Père d'Alzon qui prit l'habitude d'y emmener annuellement les élèves du collège de Nîmes qui font l'aller à pied et reviennent en train.

douze ans après les faits et il repart avec ce commentaire : « La Salette m'a laissé, je ne sais pourquoi, incrédule ou du moins dur et sec »¹⁸⁴. Alors que le Père d'Alzon ne se rend qu'une fois à La Salette, Lourdes l'accueille à cinq reprises. Il s'y rend pour la première fois dix ans après les apparitions, en solitaire, et éprouve un sentiment bien différent de celui du site marial isérois : « Lourdes m'a apporté je ne sais quel parfum de paix, de confiance et d'espoir »¹⁸⁵. Les quatre autres visites à Lourdes se font toutes dans le cadre d'un pèlerinage diocésain ou national.

Ces pérégrinations montrent son profond attachement à ces actes de foi que sont les pèlerinages, ce qui fait dire à Gaëtan Bernoville, son biographe : « Nul, plus que lui, n'a saisi l'importance spirituelle des pèlerinages ; nul mieux que lui, n'en a défini la valeur de purification, d'expiation, d'acte public de foi »¹⁸⁶. Tout porte ainsi à croire qu'il est un fervent défenseur du culte extérieur, comme l'atteste son premier article paru dans *Le Correspondant* en 1829, sur la Fête-Dieu : « Il y montre que la religion nous enseigne la joie par ses fêtes ; il décrit les reposoirs et l'ampleur des processions »¹⁸⁷.

Certains indices dans la pensée alzonienne ont cependant tendance à nuancer son engouement pour le culte extérieur, pour une piété collective et populaire, voire féminine. Claude Soetens analyse assez justement l'évolution des fidèles ultramontains, portés vers une piété plus expansive : « Dès les années 1840, mais surtout après 1850, parallèlement à l'ultramontanisme officiel et doctrinal de certains milieux dirigeants de l'Eglise, se développe, sous l'influence italienne, une piété plus expansive et festive, aux effusions sentimentales encore plus prononcées qu'auparavant (...) Le culte marial rencontre évidemment le mieux ces aspirations collectives (...) Ce qui importe dans ce nouveau courant, c'est qu'il est saisi par les responsables ecclésiastiques pour utiliser la piété populaire en la canalisant et en y insérant l'idéal du retour à la chrétienté théocratique. Et c'est ce que le Père d'Alzon ne me paraît pas avoir fait »¹⁸⁸.

Il apparaît que, tout au long de sa vie, Emmanuel d'Alzon utilise cet outil pour renforcer, chez ses collégiens en particulier, l'amour de Jésus-Christ. Mais, il ne conçoit cette démarche chrétienne que suivant des formes d'une piété, centrée sur l'essentiel de la foi. Claude Soetens conclut ainsi sur la pensée alzonienne : « Ultramontain oui, et à fond, toujours pour replacer Dieu et l'Eglise au cœur de l'organisation sociale ; mais en ce qui le concerne, pas en faisant appel aux manifestations du populisme religieux, trop exposé au risque de déformation doctrinale »¹⁸⁹.

¹⁸⁴ Perier-Muzet J.-P., *Le Père d'Alzon et les pèlerinages*, Lettre à M. Marie-Eugénie de Jésus, le 16 août 1868, AAR.

¹⁸⁵ Père d'Alzon, *Correspondances*, AAV, tome VII, p.134.

¹⁸⁶ Gaëtan Bernoville, *Emmanuel d'Alzon, un promoteur de la Renaissance catholique au XIXe siècle*, Paris, Grasset, 1957, p.203-205.

¹⁸⁷ Gérard Cholvy, *Emmanuel d'Alzon. Les racines*, in *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXe siècle*, sous la direction de René Rémond et Emile Poulat, Paris, Le Centurion, 1982, p.33.

¹⁸⁸ Claude Soetens, *Le P. d'Alzon, les Assomptionnistes, les pèlerinages*, in *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXe siècle*, sous la direction de René Rémond et Emile Poulat, Paris, Le Centurion, 1982, p.307.

L'attachement profond du père d'Alzon aux pèlerinages, aux dévotions mariales, est donc incontestable, même si certains aspects de piété populaire l'indisposent. Mais qu'en est-il des sentiments de ce chef religieux, au moment où ses lieutenants, et en particulier le Père Picard, souhaitent se mettre à la tête des grands pèlerinages populaires des années 1870 ?

Malgré ses racines méridionales (encore que son père soit originaire de la Mayenne), son tempérament parfois excessif, il reste un homme de la noblesse, marqué par une éducation aristocratique où la foule a une connotation négative, particulièrement sur le plan religieux. Il redoute la piété d'une multitude expansive et festive qui semble dénaturer la doctrine de l'Eglise. Les premières années de l'Assomption sont ainsi fortement marquées par les apparitions mariales, qui suscitent surtout chez les femmes une dévotion extérieure faite de grands élans de piété et d'une accumulation d'objets religieux. Il va s'en dire qu'Emmanuel d'Alzon n'est en aucun cas quelqu'un qui regarde d'un œil méfiant le peuple d'en bas, mais le populisme religieux, à la fois tapageur et provocant, a certainement plus d'une fois irrité le vicaire général de Nîmes.

Il n'est donc pas étonnant que le fondateur des Augustins de l'Assomption s'inquiète de la place prise par les pèlerinages dans les activités des membres de la congrégation, surtout pour ceux des membres de la communauté de Paris. Il estime que l'organisation et l'accompagnement de pèlerinages ne doit pas prendre la place d'autres activités comme les œuvres sociales : « On peut prier sans pèleriner...La question des œuvres ouvrières est tout autre. Là est le salut »¹⁹⁰. Ces propos du Père d'Alzon sont tenus après les formidables succès des premiers pèlerinages à La Salette en 1872, à Lourdes en 1873, organisés par les assomptionnistes, sous la direction d'un Conseil Général des pèlerinages dirigé par le Père Picard. La hantise du Père d'Alzon est que sa fragile communauté de quelques dizaines de membres ne se lance dans de grandes pérégrinations, au risque de s'épuiser¹⁹¹. D'où sa proposition de mettre entre les mains des évêques l'organisation des pèlerinages, d'autant plus qu'il connaît, pour être lui-même un séculier, la susceptibilité de certains évêques à ne pas être maître des manifestations catholiques qui se déroulent dans leur diocèse.

Les années qui suivent montrent qu'il ne fut pas écouté par ses disciples, ce qui permit de faire de cette petite congrégation du sud de la France l'une des plus en vue de la fin du XIXe siècle. Lorsque les encouragements du pape arrivent, en particulier pour l'organisation de pèlerinages à Rome, les craintes du fondateur s'estompent, et font sauter les derniers verrous à la déferlante pèlerine assomptionniste.

Le Père d'Alzon conserve une position ambivalente à l'égard des pèlerinages, qui ne sont pas un objectif premier et prioritaire de sa congrégation. C'est un fervent pèlerin et initiateur de pèlerinages dans son diocèse. Mais en tant que chef d'une nouvelle

¹⁸⁹ *Ibid*, p.307.

¹⁹⁰ Lettre au Père Picard, le 8 septembre 1874, in Gérard Cholvy, *op. cit.*, p.33

¹⁹¹ En 1880, on note que la congrégation compte seulement 43 profès, 15 novices et quelques convers. Ils seront par contre 675 prêtres en 1914.

communauté, peu nombreuse, fragile, en butte à l'hostilité (vraisemblablement exagérée) des protestants, des catholiques libéraux, et a fortiori du nouveau régime, il a peur que son œuvre échoue et reste prudent.

Du Conseil Général des pèlerinages à la Bonne Presse

Deux aspects apparaissent d'emblée comme fondamentaux dans la « médiatisation » de la congrégation qui s'effectue au tournant des années 1870 : les pèlerinages et la presse.

La réputation, non usurpée, d'organiseurs de pèlerinages accordée aux assomptionnistes date de la création de l'Association de Notre-Dame du Salut ¹⁹², en janvier 1872, par le Père Picard. Elle se déploie en facettes successives à la façon d'un papillon qui sort de sa chrysalide : en janvier, son but est « le soutien des œuvres ouvrières par l'aumône et la prière » ; au mois de mars vient s'y ajouter « l'organisation de la prière de la nation pour son salut » ; enfin au mois d'août de la même année, l'association s'enrichit d'un Conseil des pèlerinages. La direction en est assurée jusqu'à sa mort par le P.Picard, la présidence par Madame de la Rochefoucault, duchesse d'Estissac, jusqu'à son décès en 1905. Nous nous limiterons à présenter l'activité des pèlerinages qui prend petit à petit une place prédominante dans l'association.

L'idée d'organiser des pèlerinages revient à un prêtre de la paroisse Saint Gervais de Paris, l'abbé Thédenat, qui, en octobre 1871, fait un voyage à Ars, au tombeau de Saint Jean Marie Vianney. Lors de cette visite, et en particulier devant la statue de Sainte Philomène ¹⁹³, il se sent fortement incité à lancer un pèlerinage de la France pénitente vers la montagne de La Salette. Dans cette perspective, il réclame l'aide de l'Association de Notre-Dame de Salut et du Père Picard qui ont comme but de sauver la France par la prière, message de la Vierge en pleurs sur la montagne de La Salette. Dans un premier temps, le directeur de Notre Dame de Salut semble faire peu cas de cette demande pour un champ d'activité qui n'est pas le sien, d'autant plus que l'effectif assomptionniste à Paris est des plus réduits. Mais ses hésitations sont de courte durée, et bien vite il entrevoit les énormes possibilités offertes aux assomptionnistes de mettre en pratique leur devise. Dans une lettre au Père d'Alzon, le 13 mai 1872, il lui expose ses incertitudes : « Notre Dame de Salut ayant mis en avant des prières, des messes et communions pour la délivrance de la France, devait attirer les pèlerinages, c'est ce qui arrive. Voici les faits. Un prêtre et quelques âmes pieuses ont déjà préparé un pèlerinage à Ars et à La Salette pour la conversion de la France et le triomphe du Saint Siège (...) Ces braves gens viennent me demander d'être à leur tête, non pour l'activité, mais comme appartenant à une congrégation essentiellement ultramontaine. En vain j'oppose mon inaction, la nécessité de quitter Paris... On insiste et je n'ose refuser (...) Pour moi j'aimerais mieux Lourdes, mais on a choisi La Salette et les premières démarches ont été faites, je réfléchis, j'examine et j'attends » ¹⁹⁴.

¹⁹² C'est au couvent des religieuses de l'Assomption à Auteuil qu'a lieu le 24 janvier 1872, la première réunion de cette association qui prend le nom de Notre Dame de Salut du fait de la présence au couvent d'une statue médiévale d'une vierge à l'Enfant mutilée lors des troubles de la Commune.

¹⁹³ Saint Jean Marie Vianney professait pour Sainte Philomène une tendre dévotion et lui attribuait les miracles qu'il accomplissait.

Ainsi cette année 1872 correspond au départ d'un formidable élan des pèlerinages à La Salette, tous les étés jusqu'en 1898, puis de façon irrégulière par la suite ; à Lourdes, tous les 15 août de 1873 à la guerre ; à Rome, dès 1873, de manière régulière jusqu'en 1914 ; et enfin en Terre Sainte à partir de 1882.

LE PREMIER PÈLERINAGE ASSOMPTIONNISTE : LA SALETTE, ÉTÉ 1872

Le Père Picard, dès sa décision prise en accord avec le Père d'Alzon¹⁹⁵, déclenche une vaste campagne d'information, dans la presse, auprès des religieux, des membres de Notre-Dame de Salut...et se lance dans l'organisation du périple : trains, voitures et montures pour gravir la montagne de La Salette. Il est fortement secondé par le Père Vincent de Paul Bailly, qui sera le grand personnage des Pèlerinages de Pénitence en Terre Sainte.

Le 21 août 1872 « la montagne sacrée » reçoit 375 prêtres qui encadrent près de deux mille pèlerins venus de la France entière. Il faut noter, et cela est l'une des raisons de la poursuite des pèlerinages, les nombreuses altercations, aussi bien à Grenoble qu'à Vizille, avec des anticléricaux, convaincus que l'avènement d'un régime républicain aurait fait disparaître ces « parades catholiques ». Adolphe Thiers tente plus tard de calmer le camp laïc en affirmant que « les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs »¹⁹⁶, mais il se trompe lourdement. Le Père Picard ne s'est pas contenté d'être un organisateur mais il est également un exalteur de foi que les pèlerins suivront en entonnant le cantique : *Pitié mon Dieu, c'est notre patrie. C'est également la création d'un opuscule *Pieux conseils aux pèlerins* avec toute une série de recommandations aux arpenteurs de la montagne : « Au départ se confesser et communier. Se recommander à Marie, aux saints anges, à Sainte Philomène (...) Pendant le pèlerinage, à l'exemple des premiers fidèles, union des cœurs dans une même prière. Penser habituellement au double but du pèlerinage : la délivrance du souverain pontife et le salut de la France »¹⁹⁷.*

Lors de tous les pèlerinages assomptionnistes, le souci de l'organisation matérielle et spirituelle est présent, avec la volonté d'encadrer et d'unir tous les pèlerins autour des thèmes de la patrie en danger, de la France qui doit retrouver le chemin de Dieu, et du soutien au « pape prisonnier ».

Le point décisif, pour l'avenir, en ce mois d'août 1872, est la création à La Salette, du Conseil Général des pèlerinages sous la présidence de Mgr Paulinier, évêque de Grenoble, et du Père Picard. Son but est de diriger, soutenir et amplifier un mouvement qui enverrait des pèlerins non seulement à La Salette, à Lourdes, à Paray-le-Monial et autres sanctuaires de France, mais aussi à Rome et à Jérusalem. Les membres du

¹⁹⁴ Pages d'archives, troisième série, n°3, novembre 1963, p.186.

¹⁹⁵ Le soutien du Père d'Alzon est sans équivoque : « Allez aux pèlerinages de la Sainte Vierge, faisons-en le plus possible », *Ibid*, p.187.

¹⁹⁶ Lucien Guissard, *op. cit.*, P.110.

¹⁹⁷ Pages d'archives, *op. cit.*, p.188.

bureau du Conseil Général des pèlerinages sont présents tout au long de l'aventure des pèlerinages assomptionnistes : « Père Picard, directeur, M. le Vicomte de Damas, président, M. Bournisien, vice-président, le Père Germer-Durand, secrétaire, M. le Duc de Chaulnes, trésorier. »¹⁹⁸ Debidour voit ce Conseil Général des pèlerinages comme un nouvel organe de soutien au pape conservateur : « Le conseil des pèlerinages qui, après être allé prendre à Rome le mot d'ordre du Pape, se donna pour tâche d'organiser et de diriger chaque année en France les pèlerinages nationaux, c'est-à-dire de bruyantes manifestations populaires en l'honneur du pape-roi et de la politique du syllabus »¹⁹⁹.

Le Conseil Général des pèlerinages vient confirmer tout ce que l'on attendait de lui. 1873, « la divine année », apparaît, avec le recul, comme le point de départ de l'engouement pèlerin. Ils sont ainsi cette année là plus de 1000 à La Salette, 492 à Lourdes²⁰⁰ pour le premier pèlerinage national, et près de 300 à Rome au mois de mai. A cela, il faut ajouter la multitude des pèlerinages diocésains qui inaugurent religieusement l'entrée de la France dans la période dite de l'Ordre moral.

A cette date, il n'est encore pas question de pèlerinage en Terre Sainte, mais le succès et la foi aidant, de nombreux religieux commencent à entrevoir une possibilité de franchir les obstacles marins pour atteindre l'espace sacré et entreprendre « le roi des pèlerinages ».

LA BONNE PRESSE OU LA NAISSANCE D'UN EMPIRE

L'autre activité des assomptionnistes qui se développe parallèlement aux pèlerinages est la presse. Aux yeux du Père d'Alzon et de ses disciples : « La presse était un des principaux instruments de perversion ; il fallait en faire un instrument d'évangélisation »²⁰¹.

Le but est de créer une presse pour le bien avec toujours cette idée d'apporter une contribution supplémentaire à l'instauration du règne de Dieu. Au début des années 1850, les assomptionnistes créent la Revue de l'enseignement chrétien, qui n'eut qu'une durée de vie limitée. Le 12 juillet 1873, sur l'initiative du Conseil Général des pèlerinages paraît le premier numéro du Pèlerin, petit bulletin dont on ne pouvait guère prévoir les brillantes destinées. Dans un premier temps, c'est l'organe des pèlerinages, puis en janvier 1877 il devient un illustré sous l'inspiration du Père Vincent-de-Paul Bailly, géré par le Père Germer-Durand, qui s'implique dans les œuvres de presse avant d'aller pendant trente ans faire œuvre d'archéologue en Terre Sainte. A partir de cette date, le Pèlerin, outre son attention pour les pèlerinages, se veut un journal de lutte contre les ennemis de Dieu, républicains ou francs-maçons. Cet hebdomadaire au succès fulgurant fait entrevoir la possibilité d'un journal quotidien.

¹⁹⁸ *Ibid*, p.188.

¹⁹⁹ Debidour, *op. cit.*, p.66.

²⁰⁰ En 1880, ils sont déjà 4600, et 20 000 en 1890.

²⁰¹ *Le Moine centenaire, La Croix cinquantaire*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1993, 90p.

Depuis 1880, les assomptionnistes dirigent une revue mensuelle La Croix-Revue et ne se satisfont point d'une revue qui, comme Le Pèlerin, s'adresse à un public fervent mais restreint. Le souhait du Père d'Alzon et de son successeur, en 1880, le Père Picard, est que cette presse vouée au bien s'adresse en priorité aux classes populaires. Le manque se fait d'autant plus sentir que le seul quotidien catholique, L'Univers, éminemment respecté par le clergé, s'adresse à une élite et ne vise pas les masses.

Grâce à la ténacité du Comte de l'Épinois, collaborateur de la Croix-Revue, à l'énergie payante du Père Bailly, ils réussissent à persuader le Père Picard de créer un journal quotidien à un sou. Le titre du quotidien La Croix reflète pleinement le contenu du journal qui se veut apolitique avec comme unique but le triomphe de Jésus-Christ. Très vite le succès est au rendez-vous avec plusieurs milliers d'abonnés dès les premières semaines. Le Père Bailly en est le rédacteur en chef et l'âme incontestable. Presque tous les jours, il en rédige le premier article, qu'il signe du pseudonyme devenu célèbre « Le moine ». Le Comte de l'Épinois l'aide pour le reste du journal. En 1893, son tirage atteint 170 000 exemplaires, de nombreuses Croix provinciales étendent l'influence de ce mouvement : « En 1895, on compte 73 Croix hebdomadaires, 7 bihebdomadaires et 6 quotidiennes »²⁰².

Ce quotidien a une incidence directe sur les pèlerinages, par le renom qu'il acquiert permettant aux assomptionnistes de recruter leurs pèlerins par le biais d'une publicité interne, et grâce à la personne de Vincent de Paul Bailly. Outre le fait d'être « l'âme » de La Croix, il est également le principal accompagnateur et organisateur des pèlerinages en Terre Sainte, s'y rendant à 28 reprises de 1883 à 1910.

Les différentes publications de la « Bonne Presse » n'ont pas à être étudiées ici, et nous nous contenterons de l'illustration ci-dessous pour résumer le travail impressionnant qu'entreprirent les assomptionnistes, accompagnés de laïcs, pour développer en France une presse catholique, une « bonne presse », ce qui ne fut d'ailleurs pas toujours sans dérapage, comme le prouvent les nombreux égarements antisémites de la fin du siècle²⁰³.

²⁰² Gérard Cholvy et Yves-Marie Hilaire (sous la direction de), *Histoire religieuse de la France, 1880-1914*, Toulouse, Editions Privat, 2000, p.87.

²⁰³ En septembre 1890, *La Croix* se proclame « le journal le plus antijuif de France, celui qui porte le Christ, signe d'horreur aux Juifs », in Pierre Sorlin, *op. cit.*, p.95.



Figure 5²⁰⁴

Cette congrégation, née dans les profondeurs de la province française, vouée à de banales tâches religieuses, se développe grâce à un fondateur zélé, intransigeant et riche, en un institut de premier plan, orgueilleux de sa réussite. Il se veut le chef de file d'une France catholique en plein désarroi, montrant le chemin de Dieu à travers les lieux de cultes mariaux et la défense du pape.

Comment aurait-il été possible de ne pas faire appel à eux pour la Terre Sainte, terre d'élection et de l'incarnation du fils de Dieu ?

L'appel de la Terre Sainte et l'organisation d'un pèlerinage à Jérusalem

Les premières initiatives

Le formidable succès des pèlerinages organisés par les assumptionnistes à partir de

²⁰⁴ *Le Pèlerin*, juillet 1893.

1872 les rendait incontournables pour de nouvelles missions extérieures, ce qui n'échappait pas à Rome. La dimension spirituelle qui anime la communauté assomptionniste, la volonté d'instaurer le royaume de Dieu, de s'aider du surnaturel pour arriver à ces fins, a pour conséquence un attrait irrésistible pour la Terre originelle. Cet espace sacré, oublié des catholiques, entre les mains des « infidèles » et autres « schismatiques », n'est-ce pas à ces nouveaux croisés du Christ de le délivrer ?

Les catholiques ultramontains, dont les assomptionnistes deviennent de plus en plus les chefs de file, ne peuvent souhaiter le retour de la religion, du règne de Jésus-Christ en France, en oubliant ce qui fait la force de leur foi : Bethléem, Jérusalem, le Saint-Sépulcre... Serait-il possible, à l'image des milliers de pèlerins aux lieux des cultes mariaux, d'envoyer par centaines et peut-être par milliers de nouveaux croisés réaffirmer la place de la religion catholique, mais aussi de la France, fille aînée de l'Eglise en Terre Sainte ? L'abbé Tardif de Moidrey y répond en une phrase, qui devient le but à atteindre : « Nous voulons faire une croisade pacifique et conquérir Jérusalem le chapelet à la main »²⁰⁵.

Ainsi, au cours des années 1870, et les premiers succès de La Salette et de Lourdes aidant, nombreux se font les appels en France ou en Terre Sainte pour l'organisation d'un pèlerinage de grande envergure. Les caravanes de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte, pionnières pour le XIXe siècle, se sont très vite essouffées en de petits groupes de dix à vingt personnes, n'ayant plus une portée significative.

En 1874, Mgr Poyet, du Patriarcat latin de Jérusalem, souhaite la venue en grand nombre de pèlerins français en Palestine : « Un des moyens les plus puissants de régénération pour la Terre Sainte, c'est d'envoyer le plus grand nombre possible de pèlerins vraiment pieux visiter le Saint-Sépulcre »²⁰⁶. Il démontre que depuis 1853, date des premières caravanes dite de la rue de Furstenberg, seulement 600 pèlerins ont foulé la Terre du Christ : « Qu'est-ce que 600 pèlerins ? Qu'est-ce que 1200 en 20 ans, en y joignant les pèlerins arrivés des autres parties de l'Europe, comparés aux 150 000 pèlerins schismatiques ? Je devrais dire 200 000 »²⁰⁷. Porte-voix de nombreuses personnes²⁰⁸, il souhaite que l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte présente depuis 20 ans en Palestine, mais avec un effectif réduit, et le nouveau Conseil Général des pèlerinages s'impliquent dans cette nouvelle aventure : « M. le Marquis de Maigecourt, président de la dernière caravane, a exprimé devant moi le désir que votre comité s'unisse au Comité général des pèlerinages pour n'en faire qu'un au moins pour les pèlerinages en Terre Sainte. On aura bien des avantages puisque les R.P. de l'Assomption se chargent de diriger les opérations de comité, on a la certitude que l'œuvre des pèlerinages marchera bien. »²⁰⁹ Ce dernier point de la lettre montre ainsi comment

²⁰⁵ *Le Pèlerin*, n°255, 1881.

²⁰⁶ Lettre de Mgr Poyet au P. Bailly, le 6 février 1874, AAR, GU5.

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ Mgr Poyet, d'un caractère « farfelu », comme nous aurons l'occasion de le noter par la suite, parle surtout en son nom !

en quelques mois les assumptionnistes ont obtenu une reconnaissance tout à fait étonnante dans l'organisation des pèlerinages.

L'idée de Mgr Poyet, si l'on se replace dans le contexte des années 1870, semble un peu démesurée puisqu'il rêve d'envoyer des centaines de personnes dans un pays lointain, à l'écart de toute modernité. Mais, de zélés catholiques, de plus en plus nombreux, s'imaginent déjà en croisés pacifiques « le chapelet à la main », et n'y a-t-il pas plus belle victoire pour un homme, après s'être imprégné de la force mariale, soumis au pape, que de s'abandonner dans les bras du Christ ?

Dans un article du *Pèlerin*, une tertiaire franciscaine, approuve pleinement cette initiative : « Prier à la crèche de l'Homme-Dieu, à Gethsémanie, au Calvaire et au divin Sépulcre, n'est-ce pas là le plus beau rêve ici-bas de la vie d'un chrétien ? On a déjà beaucoup supplié pour notre pauvre patrie, les plus célèbres sanctuaires ont retenti des lamentations de la France coupable ; mais le pèlerinage par excellence, cette voie douloureuse parcourue par la plus auguste des victimes, a été trop oublié »²¹⁰. Cependant Sœur Véronique met l'accent sur un sujet qui deviendra vite un objet de discorde une fois le pèlerinage lancé : « N'est-ce pas, en effet, aux frères de la Pénitence, à ces fils de Saint –François d'Assise, que l'on doit demander de porter les premiers l'étendard de la Croix sur les rivages de la Palestine ? »²¹¹. Cette proposition, légitime pour les franciscains, qui furent les seuls à défendre les Lieux Saints pendant des siècles, n'a pas de suite. A partir de la décennie 1880, elle est sources de profondes discordes entre la Custodie et l'Assomption, remplis chacun de leur fierté de gardiens des Lieux Saints et d'être de nouveaux croisés.

Les assumptionnistes, dotés d'un nouveau supérieur général en 1880²¹², le Père Picard, secondé par l'intrépide Vincent de Paul Bailly se laissent rapidement séduire par cette idée qui serait l'aboutissement de leur œuvre pèlerine. A partir de 1881, de nombreux articles sur un pèlerinage en Terre Sainte se répandent dans la presse et en particulier dans le *Pèlerin*. Le compte-rendu du congrès catholique de Lille en 1881 illustre la volonté du Conseil Général des pèlerinages de préparer l'opinion catholique à cette nécessité de se rendre sur les Lieux Saints : « Depuis plusieurs années, toutes les fois que se réunit un groupe important de catholiques animés du désir de faire quelque chose pour la gloire de Dieu, on ne manque pas de soulever la question du pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem »²¹³. Nous n'avons pas de données chiffrées pour savoir si ces groupes de catholiques en attente d'un pèlerinage aux Lieux Saints sont nombreux, mais le but est de montrer que de toute la France une demande monte pour une telle

²⁰⁹ Lettre de Mgr Poyet au P. Bailly, le 6 février 1874, AAR, GU5.

²¹⁰ *Le Pèlerin*, n°258, 1881.

²¹¹ *Ibid.*

²¹² Le Père d'Alzon décède le 21 novembre 1880, et le Père Picard, ancien élève de Nîmes, un des premiers disciples de la congrégation, et grand meneur d'hommes est la personne désignée pour remplacer le fondateur.

²¹³ *Le Pèlerin*, n°255, 1881.

expédition : « Après les larmes de La Salette et les triomphes de Lourdes, demandons à la Vierge immaculée de nous conduire à Jérusalem. Là, nous trouverons le but définitif du mouvement qui, au jour de l'angoisse, porte la chrétienté vers les sanctuaires où sont pour elles les grandes espérances, disons plus, la certitude du Salut »²¹⁴ .

Les catholiques ultramontains sont au tournant des années 1870-1880, toujours en état de pénitence, mais revêtus de leur armure de combattant catholique face à l'ennemi républicain. Le péril est d'autant plus grand qu'au cours des dernières années, la République a vu son pouvoir s'affirmer, grâce à la constitution de 1875, les élections de 1877, la démission du Maréchal de Mac-Mahon. Autant d'éléments qui enracinent ce régime et repoussent la royauté dans les profondeurs des forêts autrichiennes.

Pour les assomptionnistes, la Palestine est peut-être plus encore la terre du salut, alors qu'ils se font expulser de France par les républicains²¹⁵ et sont obligés de trouver une terre d'asile. L'ultime salut se trouve peut-être bien de l'autre côté de la Méditerranée.

Pour combler ce désir brûlant pour un espace surnaturel et sacré, il faut plus concrètement mettre en place une organisation adaptée un pays qui n'a de surnaturel que son absence total de confort moderne ou européen. D'emblée, il est question de sacrifice : « Les pèlerins se contenteront du nécessaire, et, sans, prétendre leur imposer administrativement une vie trop dure, on disposera toutes choses en vue de la plus stricte économie. De Jaffa à Jérusalem, il faut franchir une distance de 16 à 17 lieues sans moyen de transports suffisants pour un grand pèlerinage. Des personnes valides et assez fortes pour faire ce trajet à pied, en deux ou trois jours, pourraient donc seules être admises (...) Quant à la nourriture, on y pourvoira : il faut avoir en vue de vrais pèlerins, appartenant en bon nombre à cette classe de la société où l'on sait se suffire à soi-même ; assez pieux pour consentir à livrer, dans une certaine mesure, à l'imprévu l'heure du déjeuner, voire même celle du dîner »²¹⁶ . Cet avant-goût de la Palestine (qui n'est tout de même pas le désert d'Arabie, et encore moins une terre sans peuple !) est là pour fortifier la foi des plus faibles et montrer que le salut n'interviendra qu'après des actes de profondes pénitences. Avec ce salut de la France, l'autre argument, que nous avons déjà évoqué, est le secours des latins menacés par les schismatiques : « Chaque année dix mille Russes, autant de grecs schismatiques vont en Terre Sainte : la Vraie Eglise y est représentée par quelques dizaines de ses enfants ! On désire voir cesser cet état de choses et montrer à l'Orient que nous n'avons pas complètement et absolument perdu toute dévotion au Saint-Sépulcre »²¹⁷ .

A la fin de l'année 1881, la décision est prise de lancer un grand pèlerinage populaire de pénitence en Terre Sainte au cours de l'année 1882 sous la direction du Conseil Général des pèlerinages et des assomptionnistes.

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ En 1880, le régime républicain décrète une loi contre les congrégations non autorisées, dont les assomptionnistes font partis.

²¹⁶ *Le Pèlerin*, n°255, 1881.

²¹⁷ *Ibid.*

Les préparatifs de la IX^e croisade

Le projet de pèlerinage en Terre Sainte arrêté, le Conseil Général des pèlerinages se doit d'informer la France catholique de ce plan populaire d'un pèlerinage en Terre Sainte. La première cible est la presse catholique et, en premier lieu le *Pèlerin* qui reste l'organe privilégié pour l'organisation de pèlerinages. Ainsi tout au long du premier trimestre de l'année 1882, les lecteurs sont tenus au courant des préparatifs du périple palestinien et sont incités à s'inscrire. Les autres journaux de la presse catholique se font également l'écho du pèlerinage à l'image de *l'Univers* qui écrit de nombreux articles sur la préparation du pèlerinage et les questions que peuvent se poser les lecteurs « on demande si l'on accepte les femmes...oui »²¹⁸. De nombreuses revues de province présentent l'évènement, *L'Echo de Fourvière* annonce le pèlerinage de pénitence et promet de donner des nouvelles tout au long de son déroulement. La revue *La Terre Sainte* annonce également le pèlerinage même si dans son numéro du 12 février 1882 elle a dû mal à faire la distinction entre le pèlerinage de la rue de Furstenberg et le Conseil Général des pèlerinages. De plus, l'abbé Albouy, organisateur malheureux de caravanes, se permet quelques réflexions acerbes : « Le comité a-t-il suffisamment réfléchi au danger d'imposer à de faibles femmes la marche forcée de 55 kilomètres en un seul jour, à travers des chemins difficiles ? »²¹⁹.

Outre la médiatisation de l'évènement via « la Bonne Presse », les principaux organisateurs vont aller au devant des catholiques pour expliquer cette nouvelle croisade, « la neuvième » ! C'est le cas pour M. Tardif de Moidrey²²⁰ qui fait une série de conférences dans le midi de la France, où par exemple à Toulouse, il retrouve le sénateur légitimiste de Belcastel, intrépide pèlerin quelques semaines plus tard.

L'objectif des assumptionnistes est d'obtenir le soutien du clergé de France, et en particulier des évêques. Ils envoient à chacun une circulaire « pour leur annoncer le pèlerinage en Terre Sainte et demander leurs encouragements et leur bénédiction »²²¹. *L'Univers*, dans son édition du 3 février 1882, note que « les approbations épiscopales continuent à arriver ; elles atteignent le chiffre de 45 ». Cette attention portée aux évêques a pour but la diffusion de l'information dans les diocèses mais également de montrer aux catholiques l'intérêt du haut clergé pour cette initiative.

Cet immense effort de communication s'avère payant, et le Père Bailly peut écrire « que le pèlerinage de Jérusalem va très bien (...) que l'effet en Orient est immense et que ce grand acte de foi est un évènement pour le monde entier »²²². Un homme

²¹⁸ *L'Univers*, n°5199, 3 février 1882.

²¹⁹ Abbé Albouy, *La Terre Sainte*, 12 février 1882.

²²⁰ C'est le frère de l'abbé Tardif de Moidrey, grand prédicateur à La Salette, et initiateur d'un pèlerinage en Terre Sainte, projet qu'il ne peut mener à son terme, il décède en 1880. Son frère est avocat, démissionnaire à l'instauration de la République, et l'un des principaux organisateurs du pèlerinage de 1882.

²²¹ Compte rendu de la séance du 13/01/1882 du Conseil Général des pèlerinages, AAR, UD 1-6.

cependant s'inquiète de ce débordement d'enthousiasme religieux, teinté d'anti-républicanisme : le consul de Jérusalem, M. Langlais. Représentant de la République, il craint que ce pèlerinage de masse ne se transforme en démonstration politique comme il l'écrit le 8 février 1882 à un assomptionniste de sa connaissance, relais auprès du Père Picard : « Ne permettez, à aucun prix que des brouillons, ignorants des choses de la Terre Sainte, dénaturent le caractère pieux de votre pèlerinage. Ils causeraient à la Religion, aux intérêts catholiques, un dommage immense. Que la politique, sous quelque forme qu'elle se présente soit impitoyablement banni de vos rangs pendant toute la durée de votre pèlerinage en Palestine »²²³. Ceci n'empêche point le consul d'approuver pleinement le projet : « Je souhaite de tout mon cœur de Catholique et de Français que ce projet réussisse »²²⁴. Le Quai d'Orsay n'a jamais eu l'indécatesse d'envoyer un anticlérical en poste en Terre Sainte.

Le projet de pèlerinage repose sur deux principes : il sera pénitent et populaire. Les assomptionnistes ont bien conscience que leur pèlerinage ne sera une réussite que s'ils réussissent à l'ouvrir à l'ensemble de la société et pas seulement à une élite de riches catholiques, comme ce fut le cas pour les caravanes de la rue de Furstenberg.

Premièrement, ce pèlerinage doit être un acte de haute pénitence, il ne peut en être autrement pour des ultramontains qui sont « entrés en pénitence » depuis 1870. Les disciples du Père d'Alzon ont toujours l'ambition, qui était celle du fondateur, et du même coup ils mettent en pratique la devise de la congrégation, d'instaurer le règne de Dieu. Or cette devise est plus que jamais contestée, alors que tous les signes religieux disparaissent de l'espace public²²⁵.

Les assomptionnistes souhaitent que cet événement fasse date aussi bien dans la France républicaine, laïque et anticléricale, que dans la Palestine musulmane et schismatique. C'est pourquoi les organisateurs annoncent clairement qu'il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément à la découverte de l'Orient mais d'un acte de pénitence aux lieux de la souffrance du Christ. En tête du programme, outre la référence à Benoît-Joseph Labre, pèlerin mendiant du XVIIIe siècle, devenu saint, on lit que « ce pèlerinage a pour but la prière, la pénitence et l'expiation pour le triomphe de l'Eglise et du Pape, le salut de la France (...) Quiconque ne veut pas prier, souffrir, obéir, ne doit pas se faire inscrire »²²⁶. D'autre part, les assomptionnistes éditent un ouvrage pour chaque pèlerin *Le livre du*

²²² Séance du 3 mars 1882 du Conseil Général des pèlerinages, AAR, UD 1-6.

²²³ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124.

²²⁴ *Ibid.*

²²⁵ En 1880, une loi supprime l'obligation du repos dominical, en 1881, c'est l'une des lois fondamentales de J. Ferry instaurant l'école gratuite et le 28 mars 1882, un mois avant le pèlerinage en Terre Sainte c'est « la triste loi » instaurant l'école laïque, même si pour Charles Péguy le monde moderne commence à cette date ! Deux ans plus tard, c'est le rétablissement du divorce, et cinq ans après c'est l'obligation pour les religieux d'effectuer le service militaire. Autant de lois qui sont perçus comme des coups de poignard contre la France catholique.

²²⁶ Programme du Pèlerinage populaire de Pénitence d'avril 1882, AAR, CLUS N32.

pèlerin : « Il contiendra les renseignements et prières absolument indispensables »²²⁷ . Il est ajouté que la Bible reste essentielle.

Le Père Picard, déjà en route pour la Jérusalem céleste, aurait souhaité un règlement moral des plus rigides concernant en particulier l'abstinence des couples, mais devant la crainte de faire reculer certains inscrits, il n'en fit rien. Cependant, quelques jours avant le départ, il fait parvenir aux pèlerins une dernière lettre de conseils où il développe la haute ambition religieuse de ce pèlerinage : « Le jour du départ approche ! (...) mais il ne suffit pas de désirer cette heure, il faut la préparer par la prière et associer à cette prière nos familles et nos amis (...) Le jour du départ de leur pays les pèlerins se feront tous un devoir d'assister à la messe et d'y communier. Nous les engageons à demander cette messe pour le pèlerinage et à y inviter leurs amis. Ceux qui ont charge d'âmes pourraient à cette messe inviter leurs fidèles à prendre part à la Croisade pacifique »²²⁸ .

L'atmosphère qui se dégage les jours précédents le départ est l'attitude des organisateurs, et en particulier des religieux de l'Assomption, déjà embarqués pour un voyage dans un monde à demi-céleste qu'est la Terre Sainte, inspirant les plus grands espoirs, les plus chaudes attentes. C'est une autre forme de Terre promise que celle que viennent chercher à la même date les juifs de la première Alyah.

Par ailleurs, c'est un pèlerinage qui se veut populaire, donc accessible aux plus modestes. Trois tarifs sont proposés : une première classe à 550 francs, une deuxième classe à 425 francs et une troisième classe à 250 francs. Ces prix comprennent le transport de Marseille à Jaffa puis à Jérusalem et le retour, avec une partie des repas pris en charge. Les frais de séjour à Jérusalem ne sont pas fournis, mais en dignes pénitents « ceux qui savent se contenter d'une installation et d'une nourriture très simples pourront aisément ne pas dépenser plus de deux francs par jour »²²⁹ . Ces tarifs sont attractifs à plus d'un titre, tout d'abord par le fait qu'il y a trois classes et que la dernière est à 250 francs ce qui est abordable pour une bourse moyenne. Le tarif des caravanes de la rue de Furstenberg, outre le fait de ne pas comporter de troisième classe, est pour Pâques 1882 de 1410 francs en première classe et de 1215 francs en deuxième. Les assomptionnistes ont réussi à proposer des prix très adaptés, correspondant à la démarche voulue d'un pèlerinage populaire. Cependant pour que le voyage soit accessible aux bourses les plus modestes, et en particulier aux prêtres, les membres du Conseil Général des pèlerinages ont l'astucieuse idée d'ouvrir des souscriptions pour venir en aide aux personnes (en particulier les prêtres) désireuses de se rendre au Lieux Saints mais n'en ayant pas les moyens. *Le Pèlerin* explique cette démarche, s'appuyant sur le bon usage de la charité : « Nous n'avons point ici, comme pour les malades de Lourdes, des places gratuites à offrir, et cependant nous savons que c'est la tradition de l'Eglise qu'il y a toujours, surtout au chemin de Jérusalem, des pèlerins mendiants. On ne peut plus mendier de village en village comme autrefois lorsqu'on allait à pied à Jérusalem, mais on

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ Lettre du Père Picard aux pèlerins, AAR, CL.U5 N21.

²²⁹ *Le Pèlerin*, n°264, 1882.

peut mendier avant de partir. (...) Que de chrétiens empêchés d'aller à Jérusalem voudront être représentés en chair et en os là-bas par un autre eux-mêmes ! »²³⁰. Ainsi tout au long du premier trimestre 1882, les catholiques sont invités à faire des dons, aussi infimes soient-ils, et tous les généreux donateurs sont cités dans les colonnes du *Pèlerin*, ce qu'une pensée perfide verrait comme l'un des buts des offrandes !

Le Pèlerin se remplit pendant des semaines de noms de donateurs avec les sommes promises. *L'Univers*, *Le Monde*, *L'Union*, des journaux catholiques ou assimilés, donnent chacun 100 francs. En général, des messages expliquent les motivations du don. La majorité souhaite que leur offrande soit affectée en priorité à un prêtre sans fortune ou une religieuse : « Ne pouvant, ni par mon âge, ni par ma santé, ni par ma position, participer au bonheur du pèlerinage de pénitence pour se rendre aux Saints-Lieux, je viens m'associer à ce pèlerinage et supplier d'y être représenté par deux religieux aux intentions de me sanctifier ainsi que ceux qui m'entourent et de m'obtenir une bonne mort-Ci-joint 600 francs. M. Ch, du diocèse de Rouen »²³¹. Les raisons sont ainsi multiples de participer à la souscription : acte de foi, guérison, aide à un pèlerin pauvre ou une promesse : « Il y a quelques semaines, ma femme de chambre était très sérieusement malade, je demandai sa guérison à Notre Seigneur par son Saint-Sépulcre, promettant, si elle se remettait, d'envoyer 50 francs pour le pèlerinage à Jérusalem. Aujourd'hui qu'elle est parfaitement rétablie et plus vite qu'on n'aurait jamais osé l'espérer, je suis bien heureuse d'accomplir ma promesse »²³².

Les exemples se multiplient sur plusieurs semaines donnant l'impression d'une France catholique mobilisée pour cet événement unique, incroyable, inimaginable en d'autres temps.

Au final, la souscription permet d'encaisser la somme de 125 725 25 francs dont 73 552 70 francs sont destinés aux pèlerins pauvres. 4 billets sont offerts à des pèlerins pour la première classe, 73 pour la deuxième classe, 136 pour la troisième classe, soit un total de 213 pèlerins qui se voient attribuer des billets entièrement gratuits²³³. Ces chiffres montrent clairement que les assomptionnistes ont tenu à rester fidèles à leur volonté première d'organiser un pèlerinage populaire. L'encadrement reste cependant composé de nobles ou d'éminentes personnalités du monde catholique.

L'engouement d'une partie du monde catholique est couronné par l'intervention papale de Léon XIII à Rome le 6 mars 1882 :

« C'est une grande joie d'apprendre par vos lettres, qu'on prépare (...) ce pèlerinage de pénitence aux Lieux Saints de la Palestine, dont nous avons, sur votre rapport, approuvé le projet d'organisation et qui doit reproduire le caractère et la piété des anciens pèlerinages. (...) Nous vous félicitons aussi de ce que la direction de tout le pèlerinage

²³⁰ *Ibid.*

²³¹ *Le Pèlerin*, n°269, 1882.

²³² *Le Pèlerin*, n°270, 1882.

²³³ AAR, UG2.

vous a été confiée, d'un commun accord avec vous, qui avez tant de fois, d'une façon qui mérite louanges, dirigé les pèlerinages à Rome. (...) Nous accordons aux pèlerins l'INDULGENCE PLENIERE ²³⁴ pour le jour du départ, celui du retour ou le lendemain, et pour un jour quelconque, au choix de chacun, pendant le pèlerinage » ²³⁵.

Les relations des assomptionnistes avec le Vatican, que cela soit entre le Père d'Alzon et Pie IX ou entre le Père Picard et Léon XIII ont toujours été excellentes, et la protection papale pour ce pèlerinage comme pour les pèlerinages mariaux et romains est d'un immense secours pour la renommée assomptionniste.

Sans nous étendre ici sur l'organisation pratique que nous détaillerons par la suite, il convient de citer les deux bateaux retenus pour ce pèlerinage : la Guadeloupe et la Picardie. Ce dernier, non prévu au départ, a été réquisitionné devant le nombre important des inscriptions. Les deux bateaux appartiennent à la Compagnie Transatlantique, et sont entièrement mis à la disposition des pèlerins pendant toute la durée du voyage. Concernant la logistique, en personnel d'accompagnement, en animaux, tentes... les assomptionnistes ont délégué ces tâches à la *Compagnie Thomas Cook and son* qui s'est imposé en quelques années dans l'organisation de voyages d'agrément ou autres.

Ainsi, au printemps 1882 se concrétise un projet de croisade pénitente, que de nombreux catholiques des deux côtés de la Méditerranée espèrent depuis longtemps, et que le Conseil Général des pèlerinages, fort de dix ans d'expérience, va s'efforcer de mener à bien.

Le pèlerinage de 1882

Les Augustins de l'Assomption, organisateurs zélés de pèlerinages aux sites mariaux puis auprès du pape, ont décidé après de nombreuses hésitations l'envoi de pèlerins en Terre Sainte. La volonté est de mettre en place une caravane populaire et pénitente de plusieurs centaines de catholiques. Devant le succès des inscriptions, plus de mille personnes, le premier pèlerinage du printemps 1882 prend les allures d'une véritable croisade.

Cette initiative est un succès à la fois religieux, par la démonstration de force de mille catholiques en terre musulmane et orthodoxe, et patriotique, par l'ardeur de pèlerins français à démontrer le retour des *francs*. L'entreprise a tout de même ses limites, et affronte l'inconfort routier et hôtelier de la région, peu habituée à recevoir touristes et

²³⁴ Les indulgences plénières sont au XIXe siècle fortement espérés et recherchés par les fidèles. C'est une remise de la peine temporelle encourue par les péchés. Au Moyen Age, il faut accomplir une peine publique pour pouvoir être absous d'un péché. L'indulgence peut-être plénière (c'est-à-dire générale comme c'est le cas ici, dépendant totalement de la volonté papale) ou partielle. Par conséquent, elle dispense totalement, ou en partie, le pécheur de cette peine. Elle était tarifée (pèlerinage, jeûne, prières, dons).

²³⁵ Lettre de Léon XIII au Père Picard, *Le Pèlerin*, n°272,

pèlerins en aussi grand nombre.

« La Croisade pacifique, le chapelet à la main »



ARRIVÉE DES CROISÉS EN VUE DE JÉRUSALEM
Peinture de P.-H. FLANDRIN, à Notre-Dame de France, à Jérusalem.

Figure 6²³⁶

La IX^e Croisade

Pour mieux comprendre la portée d'un tel événement, ce départ vers ce que René Rémond appelle « la Jérusalem céleste »²³⁷, il est intéressant de se pencher sur le vocabulaire utilisé, qui exprime la volonté d'inscrire le pèlerinage de 1882 et ses mille pèlerins dans une continuité historique et une renaissance religieuse.

Le mot CROISADE est le terme le plus fréquemment utilisé en ce printemps 1882. On le trouve dans les annonces du pèlerinage, dans les discours des assomptionnistes, ainsi que dans les récits de pèlerins. La volonté est indéniable de rattacher cet événement à l'histoire à la fois de la France et de la Terre Sainte, à ce formidable mouvement qui débute en 1095 par la proclamation, par le Pape Urbain II, de la première croisade. Phénomène d'autant plus fort qu'il a atteint son objectif avec la prise de Jérusalem le 15 juillet 1099 et l'installation pour près de deux siècles d'une présence latine en Orient. Ce parallèle a également pour but de ressusciter cette valeureuse France chrétienne du Moyen Age, celle qui place Dieu au cœur de la société et qui était capable de soulever

²³⁶ *Echos de Notre-Dame de France*, n°8, 1891.

²³⁷ René Rémond in Castel P., *Le Père François Picard et le Père Vincent de Paul Bailly dans les luttes de presse*, Rome, Maison Généralice de Rome, 1962, p.7.

une foule de croyants pour aller délivrer le tombeau du Christ.

Pierre Aubé, dans son histoire des Croisades, montre que ce terme de croisade n'existe pas en 1095 et n'apparaît que timidement au XIII^e siècle : « Ce mot qui devait avoir la fortune que l'on sait, n'existe pas. S'il y a bien des « croisés » -crucesignati- des « pèlerins » et le « voyage outre-mer », ce substantif ne désignera pas avant longtemps le mouvement lui-même, et encore moins l'idéologie qui le sous-tend »²³⁸. Au cours des siècles, il tend vers une polysémie de plus en plus large. Alphonse Dupront constate que « c'est un fait que la Croisade survit aux croisades. Et d'une survie qui garde puissance d'animer les hommes, puisque encore trois siècles au moins après qu'il n'y a plus, ou presque, de croisade, des croisés se dressent, partent ou rêvent »²³⁹. Il ajoute que « le retour en force de l'appellation, lentement au cours du XIX^e siècle (...), ne saurait être un hasard. A prendre le plus immédiatement les choses, l'on est en présence d'un mot presque détaché d'une histoire, celle-ci plus ou moins ignorée ou condamnée, et qui s'enfle de vertu. Tout se passe comme si « croisade » avait pris, en sa seule réalité de signe verbal, une puissance propre de signe : autrement dit, l'un de ces mots qui, parce qu'ils nomment, créent. »²⁴⁰ L'utilisation du mot croisade correspond à cet événement historique que veulent insuffler les assomptionnistes dans l'Histoire catholique de France, la croisade correspondant à « l'une des formes les plus hautes de la vie collective de l'extraordinaire »²⁴¹. Alphonse Dupront y voit enfin la « création d'un génie collectif de la croisade, et donc, au sens charnel et immanent du mot, un mythe. Ce mythe où, comme dans la vie, les faits, les rêves, les besoins inassouvis s'emmêlent et se confondent »²⁴².

Les religieux et autres pèlerins de 1882 se veulent les dignes héritiers de ces chevaliers qui réussirent au nom de la France, « *Gesta Dei per Francos* », et de l'Eglise à s'installer durablement en Terre Sainte. C'est donc en « toute modestie », dans la logique du fil de l'histoire qui s'étire, que ce pèlerinage de 1882 prendra le titre de « IX^e croisade », la VIII^e s'étant terminée piteusement à Tunis par la mort de Saint Louis emporté par la peste.

A partir de ce thème des croisades, dérive un vocabulaire associé, avec tout d'abord la mise en valeur d'une croisade pacifique, et non pas guerrière, comme ce fut principalement le cas huit cents ans auparavant, suivant en cela la volonté d'un des précurseurs des pèlerinages en Terre Sainte, l'abbé Tardif de Moidrey : « Nous voulons faire une croisade pacifique, et conquérir Jérusalem le chapelet à la main »²⁴³. *La Croix* publie pour sa part un récit de ce pèlerinage qu'elle intitule « La première Croisade de

²³⁸ Pierre Aubé, *Jérusalem, 1099*, Arles, Actes Sud, 1999, p.168.

²³⁹ Alphonse Dupront, *Le mythe de croisade*, Paris, Gallimard, 1997, p.15.

²⁴⁰ Alphonse Dupront, *Du sacré, croisades et pèlerinages*, Paris, Gallimard, 1987, p.28.

²⁴¹ *Ibid*, p. 373.

²⁴² Alphonse Dupront, *Le mythe de croisade, op. cit.*, p.16.

²⁴³ *Le Pèlerin*, n°255, 1881.

pénitence »²⁴⁴ et les *Annales de la Mission de Notre Dame de Sion* donne comme titre à leur article sur le compte-rendu du pèlerinage « I^e croisade d'expiation »²⁴⁵.

Pour mener à bien cette IX^e croisade, il faut un chef, un guide et qui mieux que le Père Picard, supérieur des Augustins de l'Assomption pour incarner cette fonction ?

L'abbé Alazard, pèlerin, lui rend un vibrant hommage : « Pour la conduire, il fallait du cœur et du caractère. Le Père Picard en a montré. Confiant dans la providence, et sans pusillanimité, avec la foi qui ne comprend pas les hésitations, avec la générosité d'une âme qui ne doute pas, il jeta au milieu de la France catholique le cri de : Dieu le veut ! »²⁴⁶.

Dans la logique de croisade, la comparaison avec un autre chef religieux de la fin du XIe siècle apparaît évidente : Pierre l'Hermitte. J.-T de Belloc, pèlerin, fait ainsi un parallèle saisissant entre le prêcheur de 1095 et le Père Picard lançant à Marseille son appel aux pèlerins : « Etes-vous prêts, dit-il, à sacrifier votre vie pour affirmer votre foi ? Oui ! Oui ! Nous sommes prêts à donner notre vie »²⁴⁷ ; et le pèlerin témoin d'ajouter « sur la montagne de la Garde se renouvelle, pour ainsi dire, la scène de la plaine de Clermont, quand le pape Urbain II, ému lui-même au récit de Pierre l'Hermitte, donna la croix aux premiers croisés »²⁴⁸. On retrouve dans cet élan l'enseignement du fondateur qui souhaitait faire de sa congrégation une légion, une élite, un conseil de guerre face aux périls présents et à venir. Ses disciples ont pleinement suivi ses principes et s'approprient ainsi à les appliquer.

Les mille pèlerins sont bien évidemment associés à cette croisade :

« Ces mille chrétiens présentaient plus d'une analogie avec les croisés. Comme ces derniers, ils étaient de tout âge, de tout sexe, de toute profession (...), on y remarquait comme jadis de brillants et intrépides chevaliers, peut-être leurs descendants que la destinée avait attirés sur la trace de leurs dieux »²⁴⁹. Les religieux pèlerins sont assimilés à des moines chevaliers, symboles de leur foi mais aussi du combat que certains mènent depuis les expulsions de 1880. L'ensemble des pèlerins forme « une armée pacifique » ou « une légion sacrée », ce qui démontre encore une fois l'ambivalence entre souvenir guerrier de la croisade et but religieux. L'entrée dans Jérusalem, retracée par un pèlerin, en accentue la portée : « Ce n'est point une armée de conquérants avec l'éclat des trompettes et le cliquetis des armes. C'est l'armée pacifique des soldats de Jésus-Christ (...) La Croix et le Rosaire, voilà les armes qui brillent dans nos mains et sur nos poitrines.

²⁴⁴ AAR, B62.

²⁴⁵ *Annales de Notre Dame de Sion*, juin 1882, n°21.

²⁴⁶ Abbé Alazard, *En Terre Sainte*, Rodez, 1895, p.13.

²⁴⁷ J.-T de Belloc, *Jérusalem, souvenirs d'un voyage en Terre Sainte*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1887, p.4.

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ 1^e pèlerinage de pénitence, AAJ, document interne.

Heureuse conquête que la nôtre où il n'y a ni morts, ni blessés, mais seulement des vaincus : l'enfer et le démon »²⁵⁰ .

Tous ces valeureux croisés prenant la route de Jérusalem créent une itinérance sacrale, une *via Dei*, qu'Alphonse Dupront appelle *l'iter hierosolymitanum* : « Car tous, ils vont à Jérusalem. Croisés et non croisés, tout ce flot qui roule sur les routes marche de l'Occident vers l'Orient, et il n'a pas d'autre espérance que d'atteindre Jérusalem. (...) Pèlerins donc, et pèlerins de Jérusalem, pèlerins du Saint Sépulcre : la route s'appelle quelquefois *iter Sancti Sepulchri* »²⁵¹ .

Tous unis, le Père Picard, les moines chevaliers, l'armée pacifique des 1000 pèlerins ont pu s'écrier : *Dieu le veut !*

Ces observations linguistiques du pèlerinage des mille peuvent s'étendre aux deux bateaux : *La Guadeloupe* et *La Picardie*. Ils sont le lien entre la terre des pères et celle du Christ, et sont d'emblée présentés comme des basiliques flottantes : « Notre navire est devenue une vraie basilique de pèlerinage »²⁵² . Nous sommes une fois de plus plongés dans ce monde céleste en partance pour la terre virginale, celle que les impies n'atteindront pas.

²⁵⁰ Abbé V.Mourot, *La Terre Sainte et le pèlerinage de pénitence en 1882*, Paris, Maison de la Bonne Presse, p.24.

²⁵¹ Alphonse Dupront, *Le mythe de croisade*, Paris, Gallimard, *op. cit.*, p.1320.

²⁵² *Le Pèlerin*, n°280, 1882.

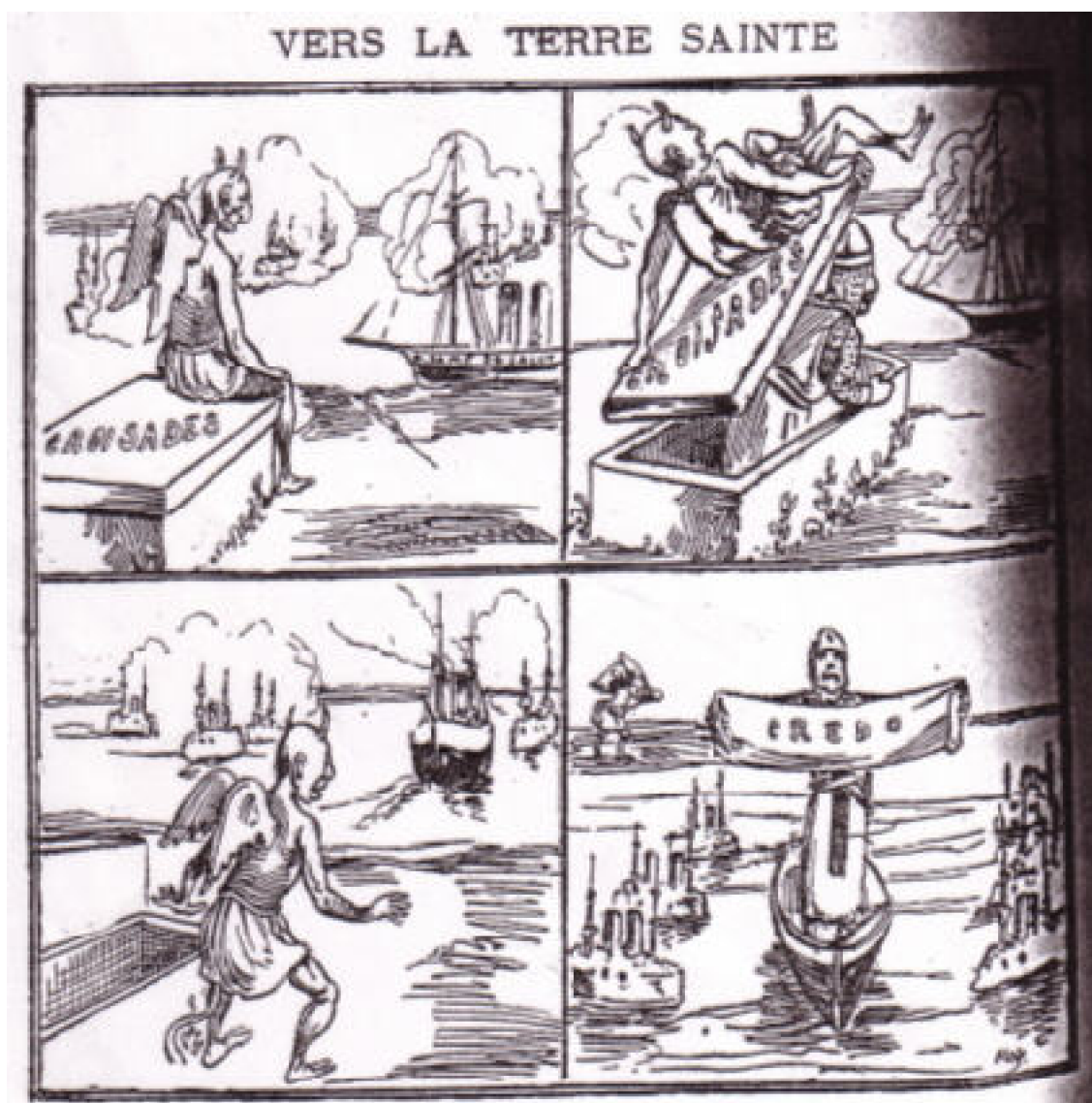


Figure 7²⁵³

Pour les organisateurs, l'utilisation d'un tel vocabulaire, historique et religieux, veut démontrer une fois de plus l'aspect unique et sacré d'une telle aventure. Du simple projet de pèlerinage on est passé à une croisade, la 9^e.

Cette référence à la croisade inspire au Père Marie-Antoine, Capucin à Toulouse, et grand prédicateur à Lourdes, l'invention d'un cantique : *La France à Jérusalem*, magnifique passerelle entre deux époques :

« Jérusalem, tressaille d'allégresse, Voici les fils des Croisés d'autrefois ; Ce sont les Francs, leur nom dit leur prouesse, T'en souvient-il, quand ils étaient tes Rois ? (...) Gloire aux Croisés, soldats de la prière ! Gloire aux Croisés, ô divin bataillon ! Gloire aux Croisés, seul espoir de la terre ! Gloire aux Croisés, ô résurrection ! »²⁵⁴.

²⁵³ *Le Pèlerin*, n°1063, 1897.

L'enjeu religieux du pèlerinage

BENOÎT JOSEPH LABRE : LE SAINT-MENDIANT PROTECTEUR

S'inspirant du mot d'ordre des croisés *Dieu le veut*, le Père Picard entend inscrire, sans équivoque, son pèlerinage dans une vocation religieuse. Dans cette optique, le pèlerinage se met sous la protection d'un saint, français et pèlerin : Benoît Joseph Labre. Renommé au XVIIIe siècle pour sa pauvreté volontaire et son humilité évangélique, il naît le 26 mars 1748, à Amettes (Pas de Calais), et meurt à Rome, le 16 avril 1783. Il fait plusieurs pèlerinages à Rome, à Notre-Dame de Lorette, s'inflige de nombreuses pénitences, passe sa vie en prière.



Figure 8²⁵⁵

Les Augustins de l'Assomption souhaitent mettre en avant ce saint pour deux raisons principales.

La première est qu'il est l'exemple parfait du mendiant pénitent pour le catholique ultramontain du XIXe siècle : « Labre doit être le type de la sainteté telle que l'imagine le

²⁵⁴ Abbé V. Mourot, *op. cit.*, p 70.

²⁵⁵ Jérusalem, tome 1, 1904-1905, AAV.

dévot ultramontain du XIXe siècle. La vertu qu'il prêche est faite de renoncement à tout ce qui vient d'une nature pécheresse ; elle s'exprime en terme de refus. (...) Ainsi s'édifie le type du « bon mendiant » de l'ancien temps, avant que la Révolution française n'ait vicié le peuple en lui parlant de liberté et en favorisant son émancipation vis-à-vis de toute loi religieuse et morale. »²⁵⁶ Tout au long du XIXe siècle, nombreux sont les ouvrages sur le « saint homme » d'Amettes, vantant les qualités de pèlerin infatigable « quoiqu'il fut qu'un homme d'une santé peu solide »²⁵⁷, de pauvreté « toujours vêtu du même habit usé et déchiré, (...) ne prenant pas d'autre nourriture que des restes de pain très dur ou des débris de choux »²⁵⁸.

Les assomptionnistes veulent, lors de la mise en place du pèlerinage de pénitence, mettre en lumière un pèlerin, pénitent, qui ne s'est pas illustré au cours de sa vie par des prédications ou par des entreprises charitables mais par le fait qu'il ne fut rien du tout. On peut penser que le Père Picard n'en attend pas moins des mille pèlerins en partance pour la Palestine.

La deuxième raison qui pousse les organisateurs du pèlerinage à choisir Benoît-Joseph Labre comme protecteur est sa canonisation le 8 décembre 1881, en pleins préparatifs du premier pèlerinage de pénitence aux Lieux Saints²⁵⁹. D'autre part, le jour de sa mort, le 16 avril, a été retenu par Rome, pour être le jour de sa fête, que l'on commémore chaque année, soit quelques jours avant le départ en Terre Sainte.

Par la suite, Saint Benoît Joseph Labre sera le protecteur de toutes les caravanes en partance pour Jérusalem.

LES TROIS ENTITÉS PROTECTRICES : LE PAPE, LA FRANCE CATHOLIQUE ET LES PÈLERINS

Dans son rôle de rassembleur catholique, le Père Picard s'appuie sur trois entités pour que toutes les forces catholiques et surtout les ennemis de Dieu comprennent l'enjeu de cette croisade.

D'abord le pape, pour qui l'on se bat, surtout depuis son « emprisonnement au Vatican » en 1870. Léon XIII est aveuglement vénéré par les assomptionnistes, comme le fut Pie IX. La bénédiction du pape pour le pèlerinage aux Lieux Saints ne fait que

²⁵⁶ Jacques Gadille, *Autour de Saint Benoît-Joseph Labre, hagiographie et critique au XIXe siècle*, in *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, n°149, 1966.

²⁵⁷ *Revue du diocèse de Lyon*, n°1, 1883, p.549.

²⁵⁸ *Ibid.* Les anticléricaux ne manqueront pas de fustiger ce saint « mort en état de crasse ». Le *Progrès du Nord*, au moment de sa canonisation présente à sa manière ce nouveau saint : « A trente-huit ans rongé par la vermine, il mourut dans sa crasse après une existence de fakir hindou ». Yves-Marie Hilaire (sous la direction de), *Benoît Labre, Errance et sainteté, histoire d'un culte 1783-1983*, Paris, Editions du Cerf, 1984, p.84.

²⁵⁹ Pour les cérémonies en vue de la canonisation, des milliers de pèlerins se rendirent à Rome et les Pères assomptionnistes organisèrent un Pèlerinage français national conduit par le Père Picard et le Vicomte de Damas.

renforcer les sentiments des religieux et les conforter dans leur mouvement pèlerin. Tout au long des caravanes assomptionnistes, le soutien papal ne faiblit pas. L'un des aspects les plus concrets de cet attachement réciproque est la distribution aux pèlerins d'une croix rouge doublée de blanc, en laine, qui avait été donnée pour la première fois par le pape aux pèlerins du premier pèlerinage national à Rome. C'est la croix, dans de moindres proportions que les *francs* portaient sur la poitrine quand ils avaient fait le vœu de la croisade. Mgr Robert, évêque de Marseille est chargé de la distribution : « Mgr Robert bénit les croix, et les donne aux prêtres et aux laïcs placés dans le sanctuaire, en prononçant ces belles paroles liturgiques : « Reçois le signe de la croix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, comme une image de la passion et de la mort de Jésus-Christ, afin qu'elle soit un gage de protection pour ton corps et pour ton âme, et que, par la grâce de la bonté divine, ton voyage terminé, tu puisses revenir sain et sauf chez les tiens. (...) Sur cette croix, que les pèlerins ont porté sur leur poitrine pendant tout le pèlerinage, est inscrite cette fière devise : Servire Domino Christo »²⁶⁰. Cette devise avait été donnée par le pape Pie IX au Conseil Général des pèlerinages et devient la devise générale de tous les pèlerinages.

Second pilier, la « France catholique », cette France qui par son soutien, ses souscriptions, a permis l'organisation de l'événement que représente mille pèlerins en Terre Sainte : « La France catholique a les yeux fixés sur cette sainte et douloureuse caravane qui, en plein XIXe siècle, a commencé la course pénible mais voulue de la pénitence »²⁶¹. Dans cette France catholique, le soutien d'une majorité d'évêques apparaît comme essentiel, ce qui permet à Léon XIII d'affirmer : « Nous nous réjouissons de voir cette entreprise approuvée et encouragée par la plupart des évêques de France »²⁶². Mgr Robert, évêque de Marseille, est le symbole de cet engagement du clergé séculier, puisqu'il bénit tous les pèlerinages en partance pour la Terre Sainte, et cela pendant 18 ans jusqu'à sa mort en 1900. A cela, il ne faut pas oublier l'ensemble des prêtres qui participent directement ou indirectement au pèlerinage et aux 25 congrégations qui se font représenter en 1882.

Enfin le Père Picard, qui, pour propager cette force spirituelle au printemps 1882 s'appuie fortement sur les pèlerins, sur cette « légion sacrée », sur ces pionniers des Pèlerinages de Pénitence en Terre Sainte, pour atteindre son dessein d'une société catholique forte et unie, capable de remettre Dieu au centre de la société. Ces pèlerins, comme ceux de La Salette, dix ans plus tôt, doivent être les pionniers d'une France qui a renoué avec Dieu.

²⁶⁰ J.T de Belloc, *op. cit.*, p.4.

²⁶¹ *Le Pèlerin*, n°280, 1882.

²⁶² Lettre de Léon XIII au Père Picard, *Le Pèlerin*, n°272, 1882.



Figure 9²⁶³

Nous avons évoqué précédemment l'engagement spirituel, physique et ... financier que représente un tel périple et il va falloir toute l'énergie, la fougue et la foi du supérieur de l'Assomption pour que ce groupe de 1000 pèlerins accepte des situations inconfortables, souvent périlleuses, sollicitant à chaque instant la solidité de leur foi. Ainsi, à Marseille, devant les premiers problèmes matériels (inconfort, manque de places...), les pèlerins commencent à s'agiter contre les organisateurs et le Père Picard improvise un discours montrant cette volonté hors du commun, empreinte d'un certain panache :

- « Ce serait un acte de folie, si ce n'était un acte de foi. Nous allons à Jérusalem prier et souffrir pour implorer le salut de la France. Pèlerins, acceptez-vous cette glorieuse et mortifiante mission, faites-vous à cette heure le sacrifice de votre vie pour affirmer votre foi ?

Oui, oui, répondent les mille voix.

Ce sont des cris, des sanglots. Le calme est rétabli.

Si Dieu vous appelle à lui, déclarez-vous vouloir mourir en fils soumis de l'Eglise

²⁶³ Jérusalem, tome 1, 1904-1905, AAV.

catholique, apostolique et romaine, en martyrs de votre foi pour la restauration chrétienne de votre pays ?

Oui, oui.

Et bien puisque vous êtes prêts à tous les sacrifices et qu'aucun de vous ne s'effraie, il y a un sacrifice immense que nous sommes obligés de vous demander.

Lequel ? parlez, parlez.

Le sacrifice de votre volonté. Vous avez promis obéissance et bien faites de cette promesse un serment.

Tous, jurez vous d'obéir à la direction du pèlerinage sans murmure, malgré les déboires, malgré les difficultés jusqu'au sacrifice de votre vie ?

Le tonnerre des voix répond cinq fois de suite : oui, oui, nous le jurons »²⁶⁴.

Lucien Guissard, évoquant le charisme du Père d'Alzon, commente :

« Le charisme est un don de l'Esprit fait à une personne, pour le bien de la communauté. Il est ordonné à la prédication de l'Evangile et à la sanctification ; le mot convient à un fondateur, pour la raison que, parmi les dons de l'Eglise, celui qui appelle à faire vivre en Eglise une famille de fidèles pour le bien de tous présente un caractère qui ne se confond pas avec les autres »²⁶⁵. Le Père Picard est aussi l'un de ces hommes charismatiques qui, par ses propos, fait promettre à mille pèlerins de remettre leur vie entre ses mains. Ce discours, poignant, excessif, mais pleinement révélateur du fonctionnement des membres de la congrégation, qui en partance pour la « Jérusalem céleste », déjà dans un monde surnaturel, ne peuvent se permettre d'avoir des pèlerins touchés par des problèmes matériels alors que la Terre Sainte les attend. Mais ce discours correspond *in fine* à la vision du monde des assomptionnistes, où chaque homme, chaque femme, s'abandonne à Dieu, en totale confiance, dépouillé de tout ce qui l'encombre.

Le livre des pèlerins, édité en priorité pour ces derniers, permet, grâce aux multiples psaumes, d'être en permanence relié au Christ.

Les Augustins de l'Assomption vivent depuis 10 ans à travers l'organisation des pèlerinages dans un univers de combat pour réinstaller Dieu au cœur de la France face au monstre « tricéphale » que sont la franc-maçonnerie, le judaïsme et le protestantisme. Ce pèlerinage est la consécration de cette lutte, mais peut-être aussi l'ultime chance d'instaurer le royaume de Dieu.

La Guadeloupe et la Picardie : les monastères flottants

Nous avons évoqué précédemment le fait que le comité du pèlerinage a prévu d'affréter un bateau spécial La Guadeloupe pouvant accueillir 500 pèlerins, mais très vite débordé par le nombre d'inscriptions, il dut en affréter un autre La Picardie. Ce dernier a le double

²⁶⁴ 1^e *pèlerinage de pénitence*, AAJ, document interne.

²⁶⁵ Lucien Guissard, *les assomptionnistes d'hier à aujourd'hui*, Paris, Bayard, 1999, p.23.

symbole de porter le nom de la région de naissance de Pierre l'Ermite (n'est-ce pas un signe supplémentaire pour ces croisés pacifiques ?) et d'avoir été utilisé pour des pèlerinages ...à La Mecque. Sa dernière fonction fut de rapatrier des communards déportés à Nouméa. Le poétique Père Marie-Antoine, dont nous avons pu admirer les œuvres, rend un hommage vibrant à ce bateau : « Tous ces services avaient humilié la Picardie, qui était comme honteuse d'elle-même. Mais aujourd'hui ses destinées sont changées. Elle vient de recevoir ses titres de noblesse et avec eux un baptême nouveau »²⁶⁶.

Tous les récits de pèlerinage s'attardent, parfois longuement, sur l'atmosphère religieuse qui règne sur les bateaux, qualifiée de surnaturelle parce qu'il n'y a que des pèlerins à bord, que le bateau a été préparé pour offrir le sentiment d'être dans l'antichambre du royaume du Christ. L'abbé Alazard fait une très juste description de cette vie à bord de ce qu'il appelle « un monastère flottant »²⁶⁷ :

« Il y avait donc à bord le règlement de la prière. Tous les matins, après le lever qui avait lieu de très bonne heure, prière et méditation. (...) Puis, venait l'heure des messes. Partout où c'est convenable, on dresse des autels. Autour de chaque autel se groupent des pèlerins afin de participer aux prières de sacrifice et faire la sainte communion. (...) A neuf heures, le premier chapelet du rosaire était récité avec méditation. (...) A deux heures, venait le second chapelet. (...) A trois heures, le chemin de la croix par le Père Marie-Antoine. Le soir, à huit heures, commençaient les chants des cantiques en l'honneur de la Reine des cieux. Puis une instruction était prêchée »²⁶⁸. Il avait été demandé aux pèlerins, avant le départ, de fournir des autels portatifs et autres objets pour célébrer la messe : « On prie instamment les prêtres qui auraient des autels portatifs, de petits calices, des ornements peu volumineux, de vouloir bien les mettre à la disposition de pèlerinage jusqu'en juin »²⁶⁹.

Il apparaît d'emblée difficile d'échapper à ce programme de prière, et le fait que mille pèlerins, dans un espace somme toute restreint, s'adonnent à ces pratiques religieuses, laisse entrevoir l'ampleur de leur ferveur durant les cinq jours de la traversée. Cette croisière de pénitence s'avère d'autant plus pieuse que les pèlerins partent sous la tempête ce qui laisse augurer d'une traversée difficile, où le mal de mer a certainement été la plus grande pénitence.

Un rite important a lieu pendant la traversée, qui va se reproduire à chaque pèlerinage : la bénédiction solennelle d'une croix. Avant le départ, deux avaient été fabriquées²⁷⁰ qui suivraient le pèlerinage tout au long de ses pérégrinations en Terre

²⁶⁶ Abbé Alazard, *op. cit.*, p.17.

²⁶⁷ *Ibid*, p.31.

²⁶⁸ *Ibid*, p.31.

²⁶⁹ *Le Pèlerin*, n°273, 1882.

²⁷⁰ Ces deux croix doivent avoir la même grandeur que celle du Christ : 6 mètres de long et 3mètres 30 de large.

Sainte, et seraient dressées, au retour en France, sur un lieu de pèlerinage.

Le Pèlerin retranscrit ainsi cette cérémonie : « La bénédiction solennelle de la croix a lieu alors au chant de l'O Crux, ave. On la baise, on prie tout autour d'elle. (...) Ensuite prière du soir au pied de la croix. Notre navire est béni ; la croix en a pris possession ; on acclame la Guadeloupe et son commandant »²⁷¹.

La traversée de Marseille à Jaffa ou Caïffa représente ainsi pour chaque pèlerin un moment fort, leur permettant d'emblée d'entrer dans cet univers de pénitence, voulu par le Père Picard, d'abstraction sociale (pas toujours évidentes), et de préparation aux premiers pas en Terre Sainte.

Le pèlerinage des mille

Un pari aventureux

Les assumptionnistes sont passés maîtres en l'espace de dix ans dans l'organisation des pèlerinages. En 1872, le pèlerinage de La Salette avait nécessité l'utilisation du chemin de fer, de voitures en grand nombre...pour atteindre « la montagne sacrée » et il en fut de même pour Lourdes. Les milliers de pèlerins qui ont fait confiance à ces religieux pour la bonne organisation des trajets et séjours auprès des lieux de cultes mariaux et romains ont, sans hésiter, renouvelé leur confiance pour un pèlerinage pionnier et lointain.

Le Conseil Général des pèlerinages, très au fait des moyens de transports en France, qui a été l'un des premiers à mettre « la vapeur au service de Dieu », ne s'estime pas capable d'organiser seul les transports en direction de la Terre Sainte, et la logistique durant la traversée et en Palestine. Il décide de faire appel à la compagnie anglaise Cook²⁷², devenue la référence dans l'organisation de voyages collectifs en Europe et autour de la Méditerranée. Dans un premier temps, les tractations se font avec M. Tardif de Moidrey, représentant le comité, et la compagnie Cook, qui doit se charger de trouver un bateau par le biais de la Compagnie Transatlantique. Par la suite, une convention est signée entre M.M Thomas Cook et fils et l'abbé Saugrain, assumptionniste, représentant le comité : « M.M Thomas Cook et fils mettront à la disposition entière du comité de pèlerinage le navire la « Picardie » suivant les mêmes clauses, charges et conditions que celle contenues dans la charte partie intervenue entre M.M Thomas Cook et fils et la Compagnie Générale Transatlantique le 14 mars 1882 »²⁷³.

Cette convention nous permet en particulier d'affirmer que la réquisition du bateau la Picardie au dernier moment devant l'afflux de pèlerins apparaît assez fantaisiste, et que si la Guadeloupe est prévue de longue date, La Picardie a été programmée près de deux mois avant le départ !

La Compagnie Cook est également chargée de l'organisation des déplacements en Palestine : « M.M Thomas Cook et fils se chargent de débarquer et embarquer à Caïffa

²⁷¹ *Le Pèlerin*, n°280, 1882.

²⁷³ AAR, CL U5 N1.

les pèlerins faisant partie du pèlerinage et les débarquer à Jaffa au jour de leur arrivée, de les conduire à Jérusalem sur des voitures chevaux, mulets, ânes et chameaux, de reprendre les mêmes pèlerins à Jérusalem vers le 27 mai, de les conduire à Jaffa par les mêmes moyens et de les embarquer »²⁷⁴. Il est par contre précisé que la Compagnie ne nourrit pas les pèlerins dans les différents points du pèlerinage, à l'exception d'un repas lors du trajet de Jaffa à Jérusalem « à raison de 3 francs par personne, ½ litre de vin compris »²⁷⁵, et de même au retour. Pour cette organisation, le comité de pèlerinage a dû déboursier la somme de 45 francs par personne.

Le choix par les organisateurs de la Compagnie Transatlantique et de la famille Cook apparaît pertinent mais le coût énorme que représente l'envoi de deux bateaux et le transport de mille personnes fait peser un risque financier très important sur l'Assomption. Les désistements de dernière minute, souvent par crainte d'un tel périple ou d'une faiblesse pénitente, peuvent provoquer d'énormes secousses financières, et l'appel enflammé du Père Picard aux pèlerins récalcitrants à Marseille n'est peut-être pas étranger à cet enjeu financier.

Dans les comptes relatifs à ce voyage, 200 000 francs ont été versés à la Compagnie Transatlantique et 45 000 francs à M.M. Cook et fils. Sans entrer dans le détail des comptes, on peut dire que ce pari risqué a été gagné du point de vue financier (c'est beaucoup plus aisé à définir que le pari spirituel) puisque l'excédent est de 33 000 francs. Il est dû en priorité aux souscriptions qui ont permis d'engranger plus de 125 000 francs, et les bénéfices sur les ventes du Livre du pèlerin, de statues ou de vin. Il faut noter que 22 812 francs ont tout de même été remboursés à des pèlerins n'ayant pas pris le départ

²⁷² Thomas Cook est né en 1808 à Melbourne, dans le Derbyshire. En juillet 1841, il organise dans le cadre d'une association un voyage en train pour 570 passagers et ce fut un succès. Par la suite, il propose des excursions à bon marché à travers l'Angleterre et l'Ecosse. Il organise, en particulier, des trains pour la Grande Exposition de Londres en 1851, aidé de son fils unique. En 1856, il coordonne le premier voyage en Europe. Vingt ans plus tard, près de 70 000 personnes ont été transportées par la Compagnie Cook et fils. En 1868, T.Cook décide de visiter la Palestine dans le but de la rendre accessible à ses concitoyens : « Le mérite de T.Cook est d'avoir soigneusement étudié le terrain et pris toutes les mesures nécessaires avant de conduire un groupe de voyageurs en Palestine. Il s'adressa au célèbre explorateur James Silk Buckingham, s'entoura de tous les renseignements qu'il put obtenir et enfin se rendit lui-même dans le pays afin de voir si la réalité répondrait à son imagination. A son retour en décembre 1868, il annonça pour le printemps suivant un voyage en Palestine et sur le Nil. Dans l'espace d'un mois, 32 voyageurs avaient pris des billets pour la Palestine et le Nil et 30 pour le Nil uniquement. (...) Telle fut l'origine des voyages en Orient (...) l'une des principales branches de l'industrie de MM. T.Cook et fils », W. Fraser Rae, *L'industrie du voyage*, Paris, 1891, p.91-95. Toujours concernant la Palestine, il donne un exemple d'organisation pour 60 personnes à Jérusalem : « Tout d'abord, il fallait avoir 21 tentes devant être dressées à chaque halte et transportées pendant les marches ; de plus, deux salles à manger et deux tentes cuisines. 65 chevaux étaient nécessaires pour les voyageurs et, en plus, 87 chevaux ou mulets et 28 ânes pour le transport des bagages et des objets de campement. Une telle excursion était accompagnée et servie par 65 muletiers, 5 chiens de garde, 3 drogmans et 18 domestiques et cuisiniers. » Dans cette organisation, nous sommes plus proches du tourisme oriental que du pèlerinage. D'autre part même si en 1882, nous sommes en présence d'un pèlerinage de pénitence, il faudra assurer la logistique, non pas pour 60 mais pour 1000 personnes !

²⁷⁴ *Ibid.*

²⁷⁵ *Ibid.*

L'autre pari pour les organisateurs est le bon déroulement et le bon accueil du pèlerinage des mille en Terre Sainte. Les faits montrent que toute la force de persuasion de ces grands prédicateurs que sont les assumptionnistes, en particulier du Père Picard, a été nécessaire pour amadouer des pèlerins, dont un certain nombre font partis des « classes supérieures », remplis de principes. Cependant, plus que les pèlerins, il a fallu convaincre les autorités en Palestine, comme en France, de la solidité d'un tel groupe méconnaissant totalement la région et habitué à un certain confort.

Il semble en effet qu'à Jérusalem tout le monde ait pris peur de l'arrivée de centaines de pèlerins que l'on ne saurait accueillir :

« De Terre Sainte, la foudre lança par les câbles des dépêches terribles (...) Des câblogrammes du patriarche, du consul de France, du R.P. custode et de M. Tardif de Moidrey lui-même, parti en avant pour préparer toutes choses ; déclaraient qu'il était matériellement impossible de recevoir les deux navires, vu qu'on ne pouvait déjà loger convenablement 500 pèlerins. Pour comble, le préfet des Bouches du Rhône recevait du ministre l'avis de dissuader le pèlerinage »²⁷⁷. Bien évidemment le Père Picard et son entourage n'en tint pas compte tout à leur croisade pacifique qu'ils ne sauraient différer ; et puisque le pèlerinage est appelé de pénitence, il faut aller jusqu'au bout !

Cette vision apocalyptique, amplifiée par les assumptionnistes, semble excessive et un article tiré des Missions Catholiques décrit, au contraire, à Jérusalem, une attente fébrile des pèlerins: « Des préparatifs se font dans les maisons religieuses pour recevoir nos compatriotes. Le Patriarche, les Franciscains, le Recteur de l'hospice autrichien, les Pères de Sainte-Anne, le R.P. Ratisbonne et les Sœurs de Sion, le Vicaire du Patriarche, les catholiques et les Frères des Ecoles Chrétiennes, enfin les Sœurs de Saint-Joseph rivalisent d'entrain et de zèle pour préparer à nos pieux pèlerins l'hospitalité la moins incommode possible »²⁷⁸. Du côté du Consulat de France, de l'Ambassade à Constantinople et du Ministère, les télégrammes sont nombreux tout au long des mois d'avril et mai 1882. Nous avons noté l'inquiétude des autorités concernant les risques de débordements antigouvernementaux de certains pèlerins. Une autre inquiétude apparaît rapidement devant la volonté de la moitié du pèlerinage de rejoindre Jérusalem depuis la Galilée par la Samarie : « Vu Père Alexandre- Projet de venir à Nazareth par Naplouse à Jérusalem avec 500 pèlerins est considéré par tous gens connaissant pays comme impraticable. Mon devoir est de vous exprimer persuasions que vous risquez insuccès et désastre »²⁷⁹. Nous reviendrons sur cette traversée à haut risque quand nous analyserons le trajet des pèlerins. Une lettre du ministère des Affaires étrangères au consul Langlais, à la fin du pèlerinage se félicite de la réussite du pèlerinage sans

²⁷⁶ Les comptes du pèlerinage, AAR, UG3. Le nombre exact de pèlerins remboursés nous est par contre inconnu.

²⁷⁷ ¹ e pèlerinage de pénitence, AAJ, document interne.

²⁷⁸ *Les Missions Catholiques*, OPM, tome 14, 1882, p.223.

²⁷⁹ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Télégramme du consul de Jérusalem Langlais au Père Picard à Marseille, 23 avril 1882.

accorder un satisfecit aux religieux de l'Assomption : « Je me félicite avec vous de ce qu'une manifestation religieuse et patriotique qui ne laissait pas de présenter quelque danger par suite de l'esprit aventureux des organisateurs s'est effectuée sans incident fâcheux »²⁸⁰.

L'organisation sérieuse de ce voyage est orchestrée par des personnes de grande volonté et de grande compétence, à l'image de M. Tardif de Moidrey. Il arrive dès la mi-mars à Jérusalem pour régler les aspects pratiques du pèlerinage, mais n'en reste pas moins l'un de ces personnages oscillant entre réalité et monde céleste, dont le but ne pouvait être remis en cause par des données pratiques !

Comme prévu...la pénitence

Pour certains, dont la foi est peut-être timide et les rêves remplis des images d'Orient de L'itinéraire de Paris à Jérusalem, la pénitence ne tarde pas à prendre tout son sens. La tempête qui secoue la Guadeloupe et la Picardie, à la sortie du port de Marseille, est un avant goût de ce qui les attend de l'autre côté de la Méditerranée.

Essayons dans un premier temps de nous représenter la vie, non pas spirituelle, mais matérielle, à l'intérieur des bateaux. L'abbé Alazard se trouve pèlerin sur la Picardie et décrit son installation (nous ne savons pas dans quelle classe il se trouve, mais il faut espérer que ce n'est pas la première !) : « Pour avoir une idée de cette installation, il faut se représenter les étagères d'une bibliothèque. Chaque étagère était divisée par compartiments ayant chacun 50 à 60 centimètres de large sur une longueur de 1m80 à 1m90. Un petit matelas, une paire de draps de lit, une couverture, un traversin, et sous ce traversin une ceinture de sauvetage en bois de liège, voilà notre lit de repos pour les nuits de la traversée et les crises du mal de mer. Trois rangs de couchettes étaient ainsi superposés. Il va de soi que pour y grimper, et s'y installer chacun doit user de son adresse et de son industrie particulières. Et ce n'est certes pas la moindre affaire. Telles étaient nos cabines, un vrai cercueil »²⁸¹.

Heureusement, la traversée ne dure que cinq jours, bien loin des années de voyage des croisés !

Qu'en est-il une fois en Terre Sainte, le long des sentiers bibliques qui traversent la Galilée, la Samarie ou la Judée ?

Les premiers sentiments d'inconfort commencent sur le Mont Carmel où les pèlerins passent leurs premiers instants en Terre Sainte : « M. de Moidrey, M. le Comte de Piellat et M. Bailly n'avaient pu œuvrer à toutes les difficultés d'entretenir et de loger un millier de personnes en un lieu où tout manquait. Le premier soir on dû se coucher paraît-il sans indigestion. On ne connut pas le « luxe oriental, ni le confort de l'occident ». Chacun cherchait à tâtons, dans l'obscurité, une pierre pour manger assis un morceau sur le pouce, un peu au hasard de la fourchette »²⁸². Concernant les repas, le Pèlerin a prévenu : « Quand à la nourriture, on y pourvoira : il faut avoir en vue de vrais pèlerins,

²⁸⁰ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Lette du ministère des Affaires étrangères au consul Langlais, 5 juin 1882.

²⁸¹ Abbé Alazard, *op. cit.*, p.17.

appartenant en bon nombre à cette classe de la société où l'on sait se suffire à soi-même ; assez pieux pour consentir à livrer, dans une certaine mesure, à l'imprévu l'heure du déjeuner, voire même celle du dîner »²⁸³. Pour le coucher, l'inconfort semble de mise même si le récit peut paraître déformé par une comparaison biblique, mais vu l'endroit, il ne peut en être autrement : « Les lits étaient aussi rares que les chaises et les tables. Sur mer les matelas ne manquaient pas, mais pas de place pour les étendre. Au Carmel, on avait de la place mais pas de matelas. Beaucoup se contentèrent de quelques nattes ou d'une couverture pour couchette, d'une pierre pour oreiller à l'exemple du sauveur »²⁸⁴.

De ce premier contact avec la Galilée, l'agence Cook est le bouc émissaire désigné des carences de l'organisation :

« La piété des pèlerins (...) commençait à avoir raison de leur première ardeur si on en juge aux murmures qui commençaient à s'élever dans le camp. Leurs plaintes sur l'organisation défectueuse de l'agence Cook à laquelle on s'était confié, étaient fondées, le logement des tentes était aussi élémentaire que celui du Carmel »²⁸⁵. A cela, il faut ajouter l'inconfort des montures, dont l'harnachement a peu évolué depuis Chateaubriand : « imaginez sur leur dos un grand bât et par-dessus un matelas. Elles n'ont ni bride ni étriers. On s'est contenté de leur passer une corde autour du cou. C'est par le moyen de ce seul licol qu'il faudra la conduire pendant cinq jours »²⁸⁶.

Un des grands moments de pénitence semble être la traversée de la Samarie pour rejoindre Jérusalem. Nous avons évoqué précédemment les craintes du consul concernant un tel périple ; il s'inquiète également d'une trop grande ferveur pénitente des pèlerins : « Pas de jeûnes, de mortifications, ou bien vous remplirez la Palestine de vos malades. Nous sommes en train de vous préparer il est vrai un hôpital tout neuf, auquel le gouvernement de la République vient d'allouer 10.000 francs pour l'achat d'ameublement et de lingerie. Mais nous serons enchantés, je vous le confesse d'avoir pêché par excès de prévoyance »²⁸⁷.

Le Père Picard, à la tête de 500 croisés intrépides, n'en fait pas cas et s'élance à travers les montagnes de Samarie. Dans un compte rendu du pèlerinage, la Revue du Diocèse de Lyon montre le formidable courage, chrétien, qu'eurent ces pèlerins : « Dans la périlleuse pérégrination de Nazareth à Jérusalem, pas un accident à déplorer ! Les pèlerins ont souffert horriblement de la chaleur (...) Plusieurs ont roulé 3 ou 4 fois sous les

²⁸² 1^e *pèlerinage de pénitence*, AAJ, document interne.

²⁸³ *Le Pèlerin*, n°251, 1881.

²⁸⁴ 1^e *pèlerinage de pénitence*, AAJ, document interne

²⁸⁵ *Ibid.*

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124.

pieds de leurs chevaux, pas une jambe cassée ! Les montures étaient pitoyables, (...) nonobstant, ce tout, le beau monde de Paris et d'ailleurs montait avec la gaïté comme s'il se fut agit de confortables calèches »²⁸⁸. Le Frère Liévin, guide accompagnateur de la caravane y verra une protection divine : « la protection de la Sainte Vierge est évidente. Je n'ai jamais conduit de caravane de 40 à 50 qui n'ait eu des accidents sérieux »²⁸⁹. Tous les pèlerins, et les organisateurs se font une joie de voir dans cette traversée heureuse de la Samarie une protection divine, les encourageant dans la poursuite de croisades de pénitence.

Il s'avère cependant que arrivés quelques kilomètres au nord de Jérusalem, certains prêtres ont des envies de meurtre : « Les dangers signalés furent plus imaginaires que réels ou au moins avait été bien exagérés ; par contre les sacrifices qu'il fallut s'imposer durent être bien grand pour qu'un soir, à Silo, je crois, plusieurs abbés, qui sans doute s'étaient promis de ne pas tant souffrir, avaient décrété à l'écart, le Père Picard digne de mort pour l'inhumanité de son entreprise »²⁹⁰.

Le séjour à Jérusalem se passe par contre sans problèmes particuliers, et chaque congrégation semble avoir fait un grand effort pour accueillir au mieux les pèlerins : « Des préparatifs se font dans les maisons religieuses pour recevoir nos compatriotes. (...) Pour préparer à nos pieux pèlerins l'hospitalité la moins incommode possible. Sans doute aucun ne sera logé luxueusement, mais tous trouveront près de nous la plus franche sympathie et la plus affectueuse charité »²⁹¹.

Ces propos, parfois anecdotiques, permettent cependant d'avoir un aperçu des difficultés à circuler en Palestine à la fin du XIXe siècle. Mais surtout ils révèlent le formidable ascendant que le Père Picard a sur ses pèlerins et cette obéissance sans faille apparente qu'il a réussi à imposer depuis le départ. Les statistiques montrent qu'il n'y a eu que trois décès, ce qui est somme toute acceptable pour un tel périple, alors que l'une des caravanes de Furstenberg avait vu disparaître la moitié de ses pèlerins (ce n'était il est vrai pas la même échelle). Les trois morts sont l'abbé Gilbert Laurent, au moment d'embarquer, l'abbé Rouèche, curé de Chèvremont (Haut-Rhin) et le frère Simon, assomptionniste, un peu avant le retour à Marseille.

Portrait des pèlerins à la longue pénitence

L'ÉLITE

Qui sont ces croisés pacifiques, ces mille pèlerins de la IX^e croisade dont le nom sera auréolé de gloire aux yeux des pèlerins futurs ?

²⁸⁸ *Revue du diocèse de Lyon*, n°2, 1882.

²⁸⁹ A. Alazard, *op. cit.*, p.72.

²⁹⁰ 1^e *pèlerinage à Jérusalem*, AAJ, document interne.

²⁹¹ *Les Missions catholiques*, OPM, tome 14, 1882, p.223.

Nous aurons l'occasion d'approfondir et d'analyser les participants des 47 pèlerinages jusqu'en 1914 dans la seconde partie de notre travail. Nous nous limiterons ici, à une analyse spécifique des pèlerins de 1882 qui ont valeur de symbole.

Il convient en priorité d'étudier l'état-major du pèlerinage. Le Père Picard est l'infatigable chef des pèlerinages et plus encore de ce dernier. Les autres assomptionnistes sont les disciples enthousiastes de ce Pierre l'Hermitte contemporain²⁹². Attachons-nous plus particulièrement à détailler les laïcs qui vont œuvrer à cet événement. Trois personnages se distinguent en particulier, qui par leur nom et leur dévouement sont les vrais organisateurs du pèlerinage : M. Tardif de Moidrey, Bernard Bailly et le Comte de Piellat.

Le premier doit en partie sa célébrité à son frère, décédé en 1880, et premier inspirateur d'un pèlerinage en Terre Sainte, et surtout pèlerin et prédicateur infatigable sur la montagne de La Salette. Il fit ses armes de catholique intransigeant en démissionnant de sa charge de magistrat en 1880 lors des expulsions de congrégations et après cette date se consacre au comité des pèlerinages. Il est dès le mois de mars 1882 en Terre Sainte pour préparer la venue de 500 pèlerins qui seront en fait 1000. Les *Annales de la Mission de Notre Dame de Sion* en dressent un portrait fort élogieux : « L'honorabilité de l'ancien magistrat, la fermeté de sa foi, sa haute prudence, son esprit de conciliation et la distinction de sa personne, lui gagnèrent, de prime abord, la sympathie de tout Jérusalem, lorsqu'il s'y présenta en compagnie du commandant de Bailly »²⁹³.

Le deuxième doit également sa célébrité à son nom de famille, avec un père à l'origine des Conférences de St Vincent de Paul, et deux frères assomptionnistes de premier plan, puisque le premier, Vincent de Paul, deviendra la plume de *la Croix* mais également, l'organisateur des pèlerinages en Terre Sainte jusqu'en 1910, à l'exception de celui de 1882. Le deuxième frère, Emmanuel, membre de la croisade de 1882, devient, à la mort du Père Picard en 1903, le supérieur de la congrégation. Bernard Bailly, amiral en disponibilité, part en reconnaissance avec M. Tardif de Moidrey, mais seulement pour quelques jours et revient en France pour finaliser les préparatifs.

Le troisième doit sa renommée à sa fortune et à son dévouement inlassable pour les œuvres catholiques de Terre Sainte. Pèlerin en 1874, il s'établit par la suite à Jérusalem où il fait construire l'hôpital Saint Louis et achète de nombreux terrains susceptibles d'accueillir des communautés religieuses. Ayant acquis une bonne connaissance des usages de ce pays, il développe une grande énergie dans l'organisation pratique du pèlerinage que ce soit en Galilée ou à Jérusalem.

D'autres laïcs sont à mettre en avant pour leur participation à l'organisation ou la direction des groupes de pèlerins pendant le pèlerinage. M. de Belcastel, ancien sénateur, ardent défenseur des droits de Dieu en France, qui forme l'avant-garde de la caravane de Samarie et porte les bannières lors de la procession à Jérusalem. Son statut social, ses discours enflammés en font un personnage de référence tout au long des 6

²⁹² Les assomptionnistes présents au pèlerinage des mille sont : P.P. Hippolyte (directeur du pèlerinage sur la Picardie), E. Bailly (directeur du pèlerinage sur la Guadeloupe), Germer-Durand, Joseph Maubon, Alexandre Géry et neuf frères.

²⁹³ *Annales de Notre Dame de Sion*, op. cit., p.5.

semaines du pèlerinage. Le Comte de l'Épinois, M. de Lacroix font également partis de l'encadrement des pèlerins.

A ces noms, il faut ajouter les deux personnages essentiels que sont les capitaines des bateaux : M.M. Simon et Fortier.

LA LONGUE LISTE DES MEMBRES DE LA IX^E CROISADE

Venons-en aux pèlerins eux-mêmes. D'après les archives assumptionnistes²⁹⁴, on a pu recenser 930 pèlerins (le total des pèlerins étant de 1013) ce qui permet d'élaborer une analyse fiable.

Sur 930 pèlerins, on dénombre 425 religieux, puis parmi les laïcs, 246 femmes dont 179 célibataires, 10 veuves et seulement deux religieuses. On dénombre neuf couples et une seule famille, les Vautrin accompagnés de leur fille.

Concernant l'origine géographique des pèlerins, la plus forte communauté vient du diocèse de Paris, avec 53 membres, puis celui de l'Aveyron avec 23 membres, suivi du Nord, de Lyon et du Pas de Calais. Cette répartition est assez significative à la fois de territoires où les assumptionnistes sont très influents, Paris et le Nord, mais aussi de régions françaises dont la pratique religieuse est encore très marquée comme la ville de Lyon ou le département de l'Aveyron. Ce dernier envoie des prêtres de petites paroisses comme l'abbé Puech, curé de Lavinzelle, commune forte d'une centaine d'habitants, montrant une nouvelle fois la forte mobilisation des ecclésiastiques pour ce pèlerinage en Terre Sainte, mais également l'intérêt des souscriptions.

Concernant les pèlerins étrangers, on en dénombre 27, sans prendre en compte les 18 personnes d'Alsace-Lorraine qui sont considérées comme françaises ! La plus grande communauté vient de Belgique, composée de 7 laïcs (dont 2 femmes) et 3 religieux, suivi de la Suisse avec 6 personnes dont deux gardes suisses au Vatican, trois religieux et une femme, de l'Espagne avec 4 personnes dont un religieux, de l'Italie avec deux personnes, un religieux et une femme. Les autres pays ne sont représentés que par une seule personne soit la Grande-Bretagne, l'Irlande, la Syrie, la Palestine et la Tunisie. Les personnes venues des trois derniers pays sont en fait des religieux français en mission.

Pour un certain nombre de pèlerins, la croisade de 1882 va se renouveler jusqu'à 7 fois au cours des années suivantes. On dénombre 97 pèlerins qui ont fait au moins deux fois le pèlerinage, celui de 1882 compris. 60 sont retournés une fois en Terre Sainte après le premier pèlerinage de pénitence, 23 trois fois, 8 quatre fois, 4 cinq fois et 2 sept fois. Mme Gueury de Paris est ainsi pèlerine en 1882, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890, 1892 ! Il en est de même pour monsieur Mounier, de Gadagne dans le Vaucluse qui est pèlerin aux mêmes dates.

DES RELIGIEUX...

On dénombre 425 prêtres séculiers ou réguliers, ces derniers représentant près de 25 congrégations : « Pour la première fois peut-être depuis la naissance du christianisme, on

²⁹⁴ Liste des pèlerins pour les 11 premiers pèlerinages de pénitence, AAV.

voyait réunies en un même acte d'expiation autant de familles religieuses : on en comptait au moins vingt cinq »²⁹⁵. Il semble que pour nombre d'instituts c'est l'occasion d'un premier rapport avec la Terre Sainte et la perspective éventuelle d'une installation sur cet espace sacré. On trouve présent les carmes déchaussés, les bénédictins, les dominicains²⁹⁶, les capucins, les jésuites, les maristes...

Certains religieux viennent en Terre Sainte pour se préparer à de nouvelles missions. Ce fut le cas pour l'abbé Ginier qui est par la suite envoyé comme missionnaire à Corpus-Christi au Texas. D'autres évoluent dans les hautes sphères romaines comme l'abbé Mougeot, secrétaire de Son Eminence le cardinal Pitra. D'autres encore ont en charge la préparation de futurs ecclésiastiques comme l'abbé Saunier, directeur au grand séminaire de Besançon (Doubs).

Parmi les séculiers, on ne compte pas d'évêques en exercice malgré leur soutien à cette entreprise (la durée du voyage étant peut-être une explication). Il est cependant à noter la présence du futur évêque de Dijon en 1885, Mgr Castillon, ainsi que d'un prélat du Pape, Mgr Baud. Si l'absence d'évêques est totale, de nombreux vicaires généraux ou chanoines sont présents. On note ainsi la présence du vicaire général de Rodez l'abbé Touzery (dont le département est fortement représenté), du chanoine titulaire à la cathédrale de Fréjus, l'abbé Durand ou encore du chanoine Roussillon, vicaire général de Chartres. A ces hommes de premier plan dans leur diocèse, succède la cohorte de prêtres de paroisses qui ont participé au pèlerinage grâce aux souscriptions. Sachant que plus de deux cent pèlerins ont pu obtenir un trajet à titre gratuit, la majorité des places en est allée à des religieux en raison des demandes des donateurs en faveur de prêtres peu fortunés. Nous ne nous lancerons pas dans une étude micro-historique de ces religieux, car nous ne possédons pas de renseignements précis sur chacun d'eux, tant sur leur origine, que sur leur parcours religieux. On peut simplement signaler qu'ils viennent de toutes les parties du pays avec une prédominance de la France rurale. La majorité a charge de paroisse, à l'image de l'abbé Millet, curé de Blacé dans le Rhône. Pour d'autres, ils sont professeurs ou directeurs d'instituts, à l'exemple de l'abbé Defontaine, directeur au collège Saint-Bertin, à Saint-Omer. D'autres sont aumôniers, soit auprès de congrégations religieuses comme l'abbé Malignon auprès des clarisses à Vals-les-Bains (Ardèche), soit d'hôpitaux comme c'est le cas pour l'abbé Lacroix à l'hôpital Saint-Frai, à Tarbes.

...aux laïcs

Ils représentent l'autre moitié des pèlerins.

Les archives du pèlerinage ne nous renseignent pas sur la profession des pèlerins ce qui ne nous permet pas de connaître l'origine sociale de ces personnes. Seule l'adresse peut nous donner des renseignements, en particulier quand le pèlerin est domicilié dans un château. Dans les comptes rendus du pèlerinage, il est ainsi surtout mis en avant l'élite de la société participant à cette croisade pacifique, à l'image de cette scène qui se veut d'une grande égalité chrétienne : « Sur la Picardie, on demanda des servants, hommes

²⁹⁵ *Jérusalem*, AAV, tome premier, 1904/1905, p.34.

²⁹⁶ Dont le Père Mathieu Leconte, de Nantes, futur fondateur du couvent St Etienne de Jérusalem.

de bonne volonté, pour activer le service des tables, en un mot, pour se faire domestiques. Aussitôt on s'offrit en nombre. On était tout ému d'être servi par des hommes du plus haut rang, par des prêtres. Aujourd'hui, s'écriait le commandant tout impressionné, j'ai reçu un honneur que n'ont pas eu et que n'auront jamais nos plus grands ministres. J'ai été servi à table par M. de Belcastel, M. de Lacroix, M. de l'Épinois... »²⁹⁷. Cette « élite de la société » est en forte majorité issue de la noblesse à l'image de Louis de Baudicourt de Paris ou du Comte de Malet de Coupigny ou de ceux précédemment cités comme organisateurs.

Il nous est par contre impossible de connaître les membres qui logent en deuxième ou troisième classe, si ce n'est à travers des traits particuliers ou anecdotiques. Ces remarques sont souvent introduites pour illustrer un bon chrétien comme Jean-Baptiste Laroudie « vrai Benoît Labre, qui sera quatre fois pèlerin, et qui mourut en odeur de sainteté au moment d'entreprendre son cinquième pèlerinage en 1889 »²⁹⁸ ; ou un repentant : « nous reçûmes un brave gendarme venu à pied pour expier d'avoir été employé aux expulsions des religieux ; en vrai pénitent, il coucha toutes les nuits sans matelas, sur la planche »²⁹⁹. D'autres font preuve de charité chrétienne, à l'image d'Antoine Joly qui a eu « l'extrême obligeance et l'étonnante adresse de faire marcher et sonner, avec la dernière exactitude, l'horloge principale de l'Ecce-Homo, arrêtée depuis des années, faute d'un artiste capable de remettre le bon ordre dans un mécanisme des plus compliqués. Il y a consacré deux jours entiers, deux précieux jours de son pèlerinage »³⁰⁰. Enfin le dévouement absolu, comme un nommé Maurice de Neuilly « artiste modeleur sur pierre et sur bois, qui a bien voulu rester quelques années à Saint Pierre pour initier les jeunes Arabes aux divers secrets de son art »³⁰¹.

Si l'on prend l'exemple du diocèse de Lyon, on dénombre 22 pèlerins. Ce sont pour 17 d'entre eux des laïcs. Concernant les religieux, on dénombre trois religieux réguliers : un franciscain, un capucin, un missionnaire des chartreux et deux séculiers, un vicaire lyonnais et un prêtre du Beaujolais (commune de Blacé). Huit femmes font parties de cette « délégation » diocésaine, pour six d'entre elles, ce sont des veuves ou des demoiselles. Melle Catherine Portier, de l'Île Barbe (Lyon) se rendra par deux fois à Jérusalem.

Géographiquement, 17 pèlerins sont domiciliés à Lyon ou dans sa proche banlieue. Les autres sont du département de la Loire (Saint Etienne ou Saint Chamond) ou dans le Beaujolais pour le prêtre de Blacé.

Le diocèse de Lyon est loin d'être le plus important du pèlerinage mais les 17

²⁹⁷ Le pèlerinage de 1882, *Jérusalem*, AAV, tome premier, 1904/1905.

²⁹⁸ *Ibid*, p.36.

²⁹⁹ *Ibid*, p.37.

³⁰⁰ *Annales de Notre Dame de Sion*, *op. cit.*, p.16.

³⁰¹ Abbé Mourrot, *op. cit.*, p.60.

catholiques lyonnais sont les dignes représentants d'une ville surnommée au XIXe siècle « le petit Vatican », en raison des multiples couvents présents à travers la ville.

A travers la présence des femmes, au nombre de 246 soit près du quart du pèlerinage, on constate l'évolution des caravanes qui ont commencé à accepter des pèlerines seulement 14 ans plutôt, à cause des dangers du pays. En 1882, elles font pleinement partie de la pérégrination en direction de la Terre Sainte, et même si le Père Picard a craint un temps la présence de couples, il ne fut jamais question de limiter le pèlerinage aux seuls hommes. Parmi les pèlerines, nous avons précédemment signalé qu'il s'agit en majorité de célibataires, 179 sur 246. Ce chiffre peut s'expliquer par le fait que se sont de jeunes filles ou des dames qui accompagnent un membre de leur famille ou le prêtre de leur paroisse. C'est le cas d'Adelaïde de Poulpiquet de Brescanvel accompagnée de sa mère et d'un autre membre de sa famille. Il peut également s'agir de dames s'étant retirées dans un couvent comme Mme Thierry, au couvent du Saint Esprit à Rouceux dans les Vosges. Elles peuvent être parfois des « bonnes du curé » comme Jeanne Lemercier habitant chez l'abbé Gromard à Dreux ou Louise Mezière domiciliée au presbytère d'Etreaux dans l'Aisne. On note par contre la présence de seulement deux religieuses, Melle Greffier du couvent des Dames de Saint-Maur et Melle Berthe Blin, religieuse oblate de l'Assomption au Mans.

La description des pèlerins donne aussi lieu à des anecdotes... : « Nous apercevons un pèlerin qui porte au-dessus de sa tête un appareil mouvant comme un ballon prêt à partir. Il nous apprend qu'il est mécanicien, inventeur d'un système à sonner les cloches et qu'il a imaginé ce ventilateur (...). Un autre a formé comme une tente au-dessus de sa tête avec cette inscription : « Jérusalem (...) Il y en a un qui est vêtu d'une soutane blanche. On l'appelle le pape pendant quelques heures. Je dis quelques heures, car cet infortuné, très mauvais cavalier, fera des chutes multiples, et notamment plusieurs dans des mares, si bien que lorsqu'il fut au terme du voyage, sa soutane avait perdu toute trace de sa couleur primitive »³⁰².

Par delà la présence persistante de laïcs issus de la noblesse et parfois fortunés, on peut affirmer qu'il s'agit bien d'un pèlerinage populaire avec en particulier les deux cents pèlerins bénéficiaires des souscriptions, et même pour les plus fortunés une volonté de faire taire les distinctions sociales qui peuvent exister en France. Nous sommes ainsi loin des caravanes de la rue de Furstenberg composées plus de touristes religieux que de pénitents.

La découverte de la Terre Sainte

Du Mont Carmel à la Ville Sainte

« Il y a dit Lacordaire, des lieux bénis par une prédestination qui se perd dans les secrets de l'Eternité (...) Le Mont Carmel est un de ces lieux. C'est de ce mont que le prophète Isaïe a dit qu'il a été revêtu de la gloire du Liban et de la beauté de Saron. (...) C'est un

³⁰² Abbé Alazard, *op. cit.* p.56.

des lieux de la terre où se sont passés les plus solennels événements. Le paganisme l'eut en honneur. Il y adora un Dieu sous le nom de Carmel »³⁰³.



Figure 10³⁰⁴

Le 5 mai 1882, les pèlerins de la *Guadeloupe* et de la *Picardie* débarquent à Caïffa, premier contact avec la Terre Sainte, pour les croisés pacifiques : « Quand Turcs ou Perses abordaient en Palestine, c'étaient pour mettre tout à feu et à sang. Le débarquement des pèlerins semblait aussi une invasion mais ils venaient seulement se sanctifier au contact de cette Terre Sainte. C'est ce qu'auraient dû comprendre les arabes ébahis quand ils les virent s'agenouiller et baiser ce sol aussitôt qu'ils le touchaient »³⁰⁵. Le débarquement se fait plus volontiers à Caïffa qu'à Jaffa en raison des récifs près du port qui obligent les bateaux à rester loin de la côte, ce qui entraîne des navettes de chaloupes où malgré la dextérité des marins les accidents sont fréquents.

Une fois sur la terre ferme, trois groupes sont formés (logiquement ils sont préparés en France puisque pour le 3^e groupe, « les fous de Samarie », un supplément de 100 francs était demandé)³⁰⁶. Le premier groupe se borne à la visite du Mont Carmel. Le second poursuit sa route jusqu'à Nazareth, et revient au Carmel. Le troisième se rend

³⁰³ Abbé Alazard, *op. cit.*, p.43.

³⁰⁴ P. Germer-Durand, *La première croisade de pénitence, récit illustré du pèlerinage populaire à Jérusalem*, AAR, B62.

³⁰⁵ 1^e *pèlerinage de pénitence*, AAJ, document interne.

³⁰⁶ Voir la carte détaillant l'itinéraire des trois groupes p. 244.

également à Nazareth, puis au Mont Thabor, et gagne Jérusalem par Djenin, Naplouse et Silo, « parcourant la route que suivait Notre Divin Maître avec la Bienheureuse Vierge Marie et Saint Joseph »³⁰⁷.

Le 1^e groupe de 250 pèlerins reprend la mer après le séjour à Caïffa en direction de Jaffa et il est le premier à faire son entrée dans Jérusalem, dans la nuit du 9 au 18 mai.

Les 750 autres pèlerins, pas encore dissociés, prennent la route de Nazareth dans un mouvement qui doit s'avérer impressionnant. On laisse l'intarrissable abbé Alazard décrire ce moment : « Six cents montures, chevaux, mulets, ânes, attendent leur cavalier. Un troupeau de chameaux, les genoux ployés, reçoivent sur leur dos des poids énormes. Ce sont nos effets et les objets du campement (...). Les moukres ou guides vont viennent au milieu de cet assemblage. Ils sont généralement de beaux hommes, forts, vifs, alertes, bons marcheurs, bienveillants. (...) Nous nous engageons les uns à la suite des autres dans un sentier étroit et d'une rapidité extrême. On ne saurait imaginer rien de plus original et de plus pittoresque que cette marche »³⁰⁸.

A Nazareth, le 2^e groupe fait demi-tour pour rejoindre Caïffa, puis la mer, Jaffa et Jérusalem. Quand au 3^e groupe, celui des intrépides, ils entreprennent sous la direction du P. Picard la traversée de la Samarie, ce sont les croisés par excellence. Ainsi, malgré toutes les contre indications, les mise en garde, le groupe des 500, derrière l'énergique supérieur de l'Assomption, entreprend son périple (la décision d'affronter la Samarie et non la mer, a peut-être son explication anecdotique dans le fait que le Père Picard craint énormément les voyages en bateau, ce qui lui a valu de passer les 5 jours de la traversée malade dans sa cabine).

Quatre étapes sont nécessaires pour franchir les 130 kilomètres qui sépare Nazareth à Jérusalem : Djenin, Naplouse, Silo et Jérusalem.

Sur des montures peu confortables, de vagues sentiers, un soleil entêtant et une population au mieux surprise, sinon hostile, la traversée de la Samarie reste l'événement du pèlerinage en dehors des manifestations de Jérusalem. Nous nous bornerons à évoquer l'étape de Naplouse, ville qui a toujours été perçue comme hostile aux chrétiens, aux étrangers, d'un grand fanatisme religieux. L'abbé Mourot, héroïque croisé démontre le contraire : « Le soleil commençait à disparaître quand nous entrâmes à Naplouse. Notre arrivée au milieu des habitants fit sensation : tous les regards étaient fixés sur nous. On nous avait dit que la population de Naplouse était fanatique, ennemie des chrétiens et surtout des Francs ; nous n'avons rien remarqué d'hostile ni même d'antipathique dans son attitude. (...) Nous allons terminer cette journée dans notre campement, où la table commune est dressée dans le lieu où campa jadis Abraham. Une foule de Turcs de tout âge nous entourent avec curiosité pour nous voir manger à l'européenne ; leurs yeux se portent surtout sur nos couteaux et nos fourchettes, dont-ils contemplent la manœuvre avec étonnement. Nous passons dans leur esprit pour les plus ridicules et les plus sauvages de tous les hommes »³⁰⁹.

³⁰⁷ AAR, CLU 5 H22.

³⁰⁸ Abbé Alazard, *op. cit.*, p.55-56.

Le miracle s'est bien produit puisque, malgré les multiples mis en garde, les 500 croisés arrivent, fatigués, sales, mais sains et saufs à Jérusalem.

Le vendredi 12 mai, huit jours après le débarquement à Caïffa, les pèlerins de Samarie arrivent en vue de Jérusalem, moment de la réunion des trois groupes et d'une entrée officielle et solennelle dans la Ville Sainte.

L'entrée des croisés dans la Ville Sainte

Nous avons déjà évoqué lors des pèlerinages romantiques et des caravanes de la rue de Furstenberg, le fabuleux moment qu'est la première vision de Jérusalem. Il en est de même pour ce pèlerinage avec le sentiment supplémentaire d'être à part, puisque membres de la IX^e Croisade : « A mesure que nous avançons nous ne faisons que monter et descendre, et les collines apparaissent nues et presque privées de végétation. A chaque instant nous nous attendons à voir paraître la ville sainte, mais une nouvelle montagne se présente plus pénible à gravir. Jérusalem est bien la figure du ciel, où l'on arrive qu'après une longue attente et par une voie rude et difficile. Cependant nos montures pressent le pas, nous arrivons sur une nouvelle hauteur, et tout à coup nous apercevons resplendissants sous les derniers feux du soleil, des murs, des maisons, des coupoles. Des minarets...quelle émotion ! Quel indicible bonheur ! C'est Jérusalem, la sainte ! Que n'ai-je pu mettre pied à terre et me prosterner ! Mais nous formons un grand cercle pour chanter en groupe le « Loetatus sum...Je me suis réjoui...nous allons dans la maison du Seigneur »³¹⁰.

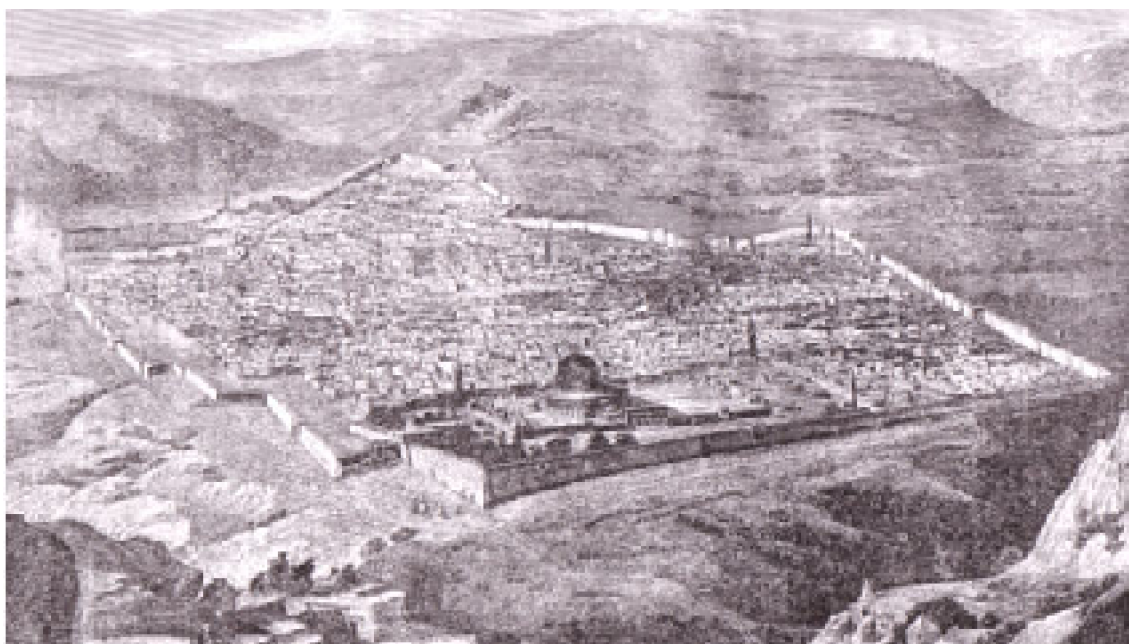


Figure 11³¹¹

L'arrivée à Jérusalem se fait en trois temps, échelonnée du 9 au 13 mai. Tous les

³⁰⁹ Abbé Mourot, *op.cit.*, p.211.

³¹⁰ Abbé Baldy, *Journal d'un pèlerin en Terre Sainte*, AAR, UG, p.22.

pèlerins sont présents à Jérusalem jusqu'au dimanche 28 mai, fête de la Pentecôte, ce qui veut également dire qu'ils passent la fête de l'Ascension dans la ville. Chaque pèlerin est logé dans les instituts catholiques, mais doit assurer sa nourriture : « ceux qui savent se contenter d'une installation et d'une nourriture très simples pourront aisément ne pas dépenser plus de deux francs par jour »³¹².

« L'instant céleste » pour les mille croisés arrivés dans l'espace divin est la procession de la porte de Jaffa, appelée porte des pèlerins, au Saint Sépulcre. Après la pénitence la plénitude : « Ce n'est point une armée de conquérants avec l'éclat des trompettes et le cliquetis des armes. C'est l'armée pacifique des soldats de Jésus Christ (...). La Croix et le Rosaire, voilà les armes qui brillent dans nos mains et sur nos poitrines »³¹³. Laissons à notre témoin privilégié le soin de retracer cette procession catholique : « Nous marchons deux à deux et sur une longue file. La foule est immense. Tout Jérusalem est sur pied. Juifs, musulmans et schismatiques s'empressent. Les catholiques sont rayonnants de bonheur. C'est peut-être leur plus grand jour de triomphe depuis que Jérusalem fut reprise sur les croisés (...) Le cortège s'organise en procession. Les troupes turques la protègent. Le pacha est là pour saluer la France catholique. Le consul français s'y trouve avec ses janissaires. On se met en marche. M. de Belcastel, l'orateur catholique, tient la tête avec l'oriflamme du Sacré Cœur qu'il porte avec une fierté patriotique. Le pavillon national flotte à ses côtés.

On entonne les hymnes et cantiques. Plus de mille poitrines chantent le Te Deum et le Magnificat »³¹⁴.

La *Croix* et le *Pèlerin*, comme de nombreux récits de pèlerinages se font l'écho de cette « prise de Jérusalem par les croisés pacifiques du XIXe siècle » et de ce formidable impact (apparent) que ce pèlerinage de catholiques français a eu sur les populations locales : « Un père Franciscain qui sait l'arabe entend un musulman dire, la veille de son départ de Jérusalem, à un prêtre schismatique : Maintenant, nous voyons quels sont les bons chrétiens et les vrais pèlerins, à vous, quand ils viennent ici, c'est une comédie, ils ne prient pas, ils vont en troupeaux (...). Les catholiques sont de vrais pèlerins, qui croient et qui prient. Le prêtre schismatique parut fort vexé »³¹⁵. L'abbé Mourot décrit également en ces termes la vision de ces légions de croisés par les populations locales : « Les Grecs murmuraient entre eux : Décidément cela vaut mieux que nos douze mille Russes qui viennent tous les ans promener leurs guenilles sordides (...) Et les Juifs eux-mêmes semblaient dire : « Décidément ce Jésus que nos pères ont crucifié était bien le fils de Dieu ; il n'y a qu'un Dieu pour inspirer un pareil amour ! Depuis la reprise de Jérusalem en 1187, on n'avait pas vu semblable spectacle d'une procession de Latins chantant

³¹¹ P. Germer-Durand, *La première croisade de pénitence, récit illustré du pèlerinage populaire à Jérusalem*, AAR, B62.

³¹² AAR, CLU5 N32.

³¹³ Abbé Mourot, *op.cit.*, p.241.

³¹⁴ Abbé Alazard, *op. cit.*, p.108.

³¹⁵ *Le Pèlerin*, n°287, 1882.

librement leurs cantiques à travers la Ville Sainte »³¹⁶ .

Même le consul de France semble impressionné par cette démonstration de force des catholiques intransigeants :

« [Les pèlerins] sont entrés processionnellement au Saint Sépulcre ayant pour tous emblèmes, une bannière de la Vierge et des drapeaux tricolores. Nous n'avons jusqu'ici qu'à nous féliciter de leur esprit et de leur tact. Effet produit excellent. Population vivement impressionnée. Autorités locales très bienveillantes »³¹⁷ .

Ces descriptions de l'entrée des mille pèlerins dans Jérusalem apparaissent comme le moment central du pèlerinage. On imagine que le Père Picard et les religieux de l'Assomption ont à cet instant l'impression d'avoir atteint ce royaume de Dieu, par cette prise de possession pacifique de la Ville Sainte. Toutes les populations locales sont reléguées au second rang, même les catholiques orientaux ralliés à Rome, et il n'existe plus que ces Francs, fils de la « vraie religion », rejetés d'une terre gouvernée par des « barbares » (pour reprendre l'expression de Frédéric Ozanam), et qui trouvent en cet instant surnaturel les récompenses à leur pénitence et *a fortiori* à la force de leur foi. Malheureusement pour eux, la procession finie, la réalité s'impose, montrant que mille pèlerins, aussi imposants soit-ils, ne représentent que peu de monde dans une ville à majorité juive et dans un territoire à forte majorité musulman.

A la découverte de Jérusalem

³¹⁶ Abbé Mourot, *op. cit.*, p.242.

³¹⁷ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Télégramme du consul de France à Jérusalem au ministère des Affaires étrangères, le 11 mai 1882.

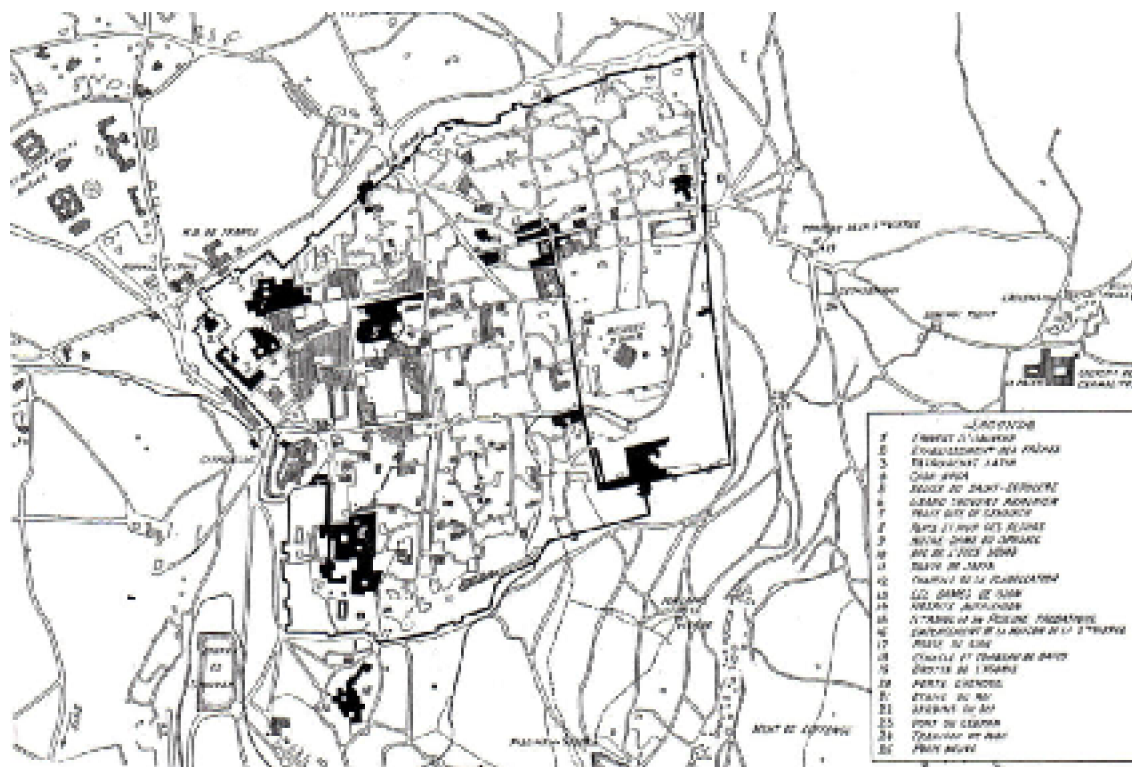


Figure 12³¹⁸

Jérusalem ne possédant pas d'hospices et d'hôtels capables d'accueillir la totalité des pèlerins, ils doivent se répartir dans les différentes maisons catholiques de la ville : le Patriarcat, le couvent des franciscains, l'hospice autrichien, Sainte Anne, le couvent de l'Ecce Homo des sœurs de Notre Dame de Sion, la maison Saint-Pierre de Sion, l'école des sœurs de Saint Joseph, l'école des frères des écoles chrétiennes, la maison des grecs-unis. Tous ces établissements se trouvent à l'intérieur de la ville, à l'exception de la maison de Saint Pierre qui est à environ 20 minutes de la porte de Jaffa. Une autre maison souvent fréquentée est l'hôpital Saint Louis, premier hôpital catholique français en Palestine construit par Mme de Piellat et son fils. Le docteur Sabadini, français, attaché à cet établissement, accompagne le pèlerinage tout au long de son périple.

Toutes les congrégations ont prêté un concours chaleureux dans l'hébergement, au

³¹⁸ Abbé Sagary, *Sur mer et sur terre*, Paris, 1896. Cette carte de Jérusalem date du début des années 1890 et Notre Dame de France n'existe pas encore lors du pèlerinage de 1882. Voir également annexe pour d'autres cartes de la Ville Sainte.

départ impensable, de 1000 pèlerins. Elles ont certainement à cœur de participer à ce formidable déploiement catholique, sur une terre qui leur a longtemps été hostile, où les manifestations extérieures sont interdites, les constructions compliquées. Cet événement apparaît comparable à l'ouverture des eaux de la Mer Rouge au peuple élu. De plus elles obtiennent en compensation de nombreuses aumônes et objets religieux comme ceux que reçoivent les sœurs de Notre Dame de Sion : « Melle Combier de Nîmes, a donné un bel ornement blanc, brodé par elle-même, et une généreuse provision de linge sacré. L'abbé Petit, nous a offert au moyen d'une association particulière de souscripteurs, une fort belle statue de Sainte-Philomène. Melles Marie et Rose Dedieu, modestes ouvrières de Toulouse, une machine à coudre et une montre »³¹⁹.

Nous pourrions multiplier ces exemples d'une profonde amitié ou du sentiment de reconnaissance qui s'installe entre catholiques, même s'il faut préciser que les religieux des congrégations catholiques de Jérusalem sont en forte majorité français, ce qui accentue les liens.

Le programme à Jérusalem s'oriente vers tous les Lieux Saints de la ville, en priorité le Saint Sépulcre, lieu de la crucifixion, de la mort et de la résurrection du Christ, le Mont des Oliviers, le Mont Sion, la Via Dolorosa. A cela il faut ajouter des visites aux différentes communautés catholiques de la ville, et en priorité aux autorités que sont le patriarche, Mgr Bracco et le custode de Terre Sainte, gardien des Lieux Saints depuis la chute de Jérusalem et la fin des royaumes chrétiens. C'est également une succession de messes pour les plus de 400 prêtres dont le rêve est de célébrer la messe à Jérusalem et plus particulièrement au Saint Sépulcre.

Pendant ce séjour à Jérusalem, des excursions sont organisées à Bethléem, distante de 6 kilomètres avec la Ville Sainte, en une journée, voire une demi-journée, où seule la basilique de la Nativité est visitée.

Pour être complet sur l'itinéraire des pèlerins en Terre Sainte, une excursion est proposée à Jéricho et au bord de la Mer Morte ainsi qu'à Hébron. Peu nombreux sont les pèlerins à s'y rendre, et on n'y déplore aucun accident. Dans le programme du pèlerinage, la proposition de cette excursion est seulement pour les plus résistants : « Les plus robustes pourront entreprendre le pèlerinage du Jourdain et de la Mer Morte, mais on ne le conseille pas »³²⁰.

Le mardi 30 mai, c'est le départ de Jérusalem en direction de Jaffa où croisent les deux « basiliques flottantes » qui lèvent l'ancre le 31 mai. Huit jours plus tard c'est l'arrivée à Marseille et la dispersion des pèlerins après un Te Deum à ND de la Garde.

Ce récit du premier pèlerinage populaire de pénitence met bien en évidence les bases sur lesquelles se sont construites ces caravanes appelées à durer. Nous avons particulièrement essayé de développer ce moment unique que représente pour les catholiques intransigeants, rejetés de leur mère patrie, ce retour en Terre Sainte. La notion de Croisade, dont ils usent à outrance, reflète clairement l'état d'esprit de ces

³¹⁹ *Annales ND de Sion, op. cit.*, p13.

³²⁰ *Le Pèlerin*, n°264, 1882.

guerriers de la foi qui voient tomber leur citadelle les unes après les autres en France et viennent chercher un réconfort au Saint Sépulcre. La pénitence demandée, l'obéissance imposée sont le reflet de cette époque critique pour ces catholiques et le retour vers la Palestine, que l'on découvre comme un monde supranaturel, l'ultime recours. Le directeur de l'*Oeuvre des Ecoles d'Orient*, E. Dauphin, qui soutient ce pèlerinage, n'ayant pu y participer pour des raisons de santé (il décède en décembre 1882), en fait *a posteriori* l'éloge : « Par ce temps d'impiété et de haine anti-chrétienne qui attriste et épouvante les âmes sérieuses, qui donc oserait dire que ce n'est pas une noble et courageuse pensée, que de se donner pour mission d'apaiser la colère de Dieu, en s'en allant, à travers les dangers et les fatigues d'une longue traversée, prier pour le pardon des coupables, le salut de la France et le maintien de la foi »³²¹.

En somme, ce pèlerinage de 1882 ouvre la voie, comme l'avait fait en son temps Chateaubriand, à une multitude de pèlerins catholiques de France, d'Europe, d'Amérique, sur une terre qui sort de sa torpeur ottomane pour devenir ou redevenir le phare du monde chrétien.

³²¹ E. Dauphin, *Bulletin de l'Œuvres des Ecoles d'Orient*, juillet 1882, n°130.

Seconde partie : Le formidable essor des Pèlerinages de Pénitence 1883-1892



Figure 13³²²

La Palestine au sein de l'Empire Ottoman

Que peut bien représenter cette terre de l'extrémité orientale de la Méditerranée pour l'Empire ottoman et les Européens ?

La Palestine est pour le sultan d'Istanbul une terre en marge des grands foyers de l'Empire et ne représente un intérêt que comme un lieu de passage et un passé religieux. Il en est de même pour les Européens, à la différence que la notion religieuse prend une ampleur grandissante au cours du XIXe siècle.

Ce territoire sous l'administration lointaine de la Porte connaît comme l'ensemble de la région un développement certain au cours du siècle, en particulier sur sa zone côtière. Jérusalem, de par l'intérêt retrouvée par les chrétiens, connaît un formidable essor territorial, démographique...

La France, dans sa redécouverte de la Terre Sainte, est partie-prenante de ce développement, un atout pour réaffirmer une place orientale de plus en plus disputée.

³²² Centre Régional de la Photographie Nord Pas-de-Calais, *Itinéraires bibliques*, IMA, 1995, p. 61.

L'Empire Ottoman, « l'homme malade » du XIXe siècle

Edifié à partir du début du XIVe siècle, sur les ruines de l'Etat Seldjoukide d'Anatolie, puis, au XVe siècle, sur celles de l'Empire byzantin, l'Etat ottoman est devenu, après la prise de Constantinople (29 mai 1453), l'une des puissances majeures de l'Europe et du Proche-Orient. Il est le dernier des grands empires du Vieux Monde et peut être considéré comme le successeur des empires romain, byzantin et arabe.

A partir de la fin du XVe siècle, mais plus encore au XVIe siècle, cet Empire connaît son âge d'or : les sultans Sélim le et Soliman le Magnifique sont les acteurs d'un accroissement territorial considérable. En 1516, Sélim le occupe la Palestine après en avoir chassé les Mamelouks et s'empare du Caire l'année suivante. Après être passé maître de la Méditerranée orientale, Soliman le Magnifique, son fils, s'attaque à la partie occidentale en envahissant Rhodes puis les riches plaines du Danube, tout en renforçant son pouvoir à l'est avec la prise de Bagdad en 1534. Tout le règne de Soliman le Magnifique est une succession de conquêtes d'un bout à l'autre de la Méditerranée, réunissant sous son autorité près de 22 millions de personnes avec des villes de grandes renommées dont la plus glorieuse est Istanbul, grande métropole de l'Islam qui est, avec ses 600 000 habitants, la ville la plus peuplée du monde.

Le sultan, d'abord chef de guerre, devient un législateur. Ses droits, acquis par la force, maintenus par l'organisation de sa puissance, tirent leur justification de sa foi musulmane. Sa fonction militaire et législative se fond dans son rôle religieux ; défenseur de l'islam et de la loi coranique, il représente l'unité de l'islam comme l'unité de l'Empire, une atteinte à l'ordre voulu par Dieu mettant en cause son pouvoir et réciproquement. Dans le Dar al-islâm, où la communauté des croyants, umma, est garante de la Loi donnée par la révélation, l'unanimité confessionnelle est conçue par tous comme la forme la plus large de rassemblement. Les communautés chrétiennes et juives sont juxtaposées à la communauté musulmane dominante et protégées par elle, conformément à l'hospitalité-protection traditionnelle dont elles bénéficient en acceptant de vivre sous la domination de l'islam. Les Turcs appellent millet chacun des groupes confessionnels jouissant d'un statut reconnu dans l'Empire ottoman. Les sultans font respecter, en tant que chefs spirituels et temporels des musulmans, la protection des communautés non musulmanes soumises.

Les ottomans qui réussirent à imposer leur puissance sur une large partie du Proche Orient et de la Méditerranée, mirent en place un état dont le but fut de consolider cette puissance et empêcher toutes révoltes.

L'Etat ottoman est un état centralisé autour du gouvernement représenté par le grand vizirat, que l'on a pris l'habitude d'appeler la Porte. Le problème essentiel est celui de la distance géographique : il faut en effet plusieurs semaines pour faire parvenir aux provinces les plus lointaines les ordres de la capitale. Etablir des gouverneurs de province dotés de pouvoirs importants représente un danger ; un gouverneur puissant peut risquer de se révolter avec ses troupes et créer son propre royaume.

La Porte a construit un système savant d'équilibres pour maintenir l'autorité du

pouvoir central. Les gouverneurs (wali) de province (welayet), généralement ayant rang de pacha, voire de vizir, n'occupent leurs fonctions que quelques années.

La levée des impôts est également essentielle pour maintenir la puissance et la richesse de la Porte. Au XVIIe siècle se généralise le système de la ferme fiscale (iltizam) : toutes les ressources fiscales, aussi bien sur les terres que sur les douanes ou les impôts urbains, sont affermées à des fermiers fiscaux, les multazim.

Malgré la volonté de mettre en place un maillage très structuré de l'autorité de la Porte dans les multiples territoires qui sont sous sa domination, son pouvoir ne cesse d'être remis en cause et ce, dès la mort de Soliman le Magnifique en 1566.

Au XVIIIe siècle, la structure du pouvoir ottoman s'est décentralisée et l'autorité de la Porte a considérablement diminué dans les provinces arabes. C'est l'époque où les forces militaires régionales et les notables concentrent le plus de pouvoirs. En Egypte, ce ne sont pas les contingents ottomans mais les Mamelouks qui ont le pouvoir réel. Il existe encore un gouvernement ottoman, mais il est dans la dépendance étroite des Mamelouks qui se donnent le droit de le déposer à tout moment. Dans le Bilad al-sham (pays de Damas), Ahmad Pacha al-Jazzar, un Mamelouk exilé d'Egypte, réussit à étendre son autorité du Mont-Liban à Jérusalem et oppose une résistance victorieuse à Bonaparte lors de sa campagne de Syrie avant de mourir en 1804.

L'Empire ottoman, bien que turc, a été la seule organisation politique depuis le Califat omeyyade à regrouper la plus grande partie des Arabes dans une entité plus vaste. Les autonomies du XVIIIe siècle doivent être comprises pour ce qu'elles sont : non pas l'affirmation d'Etats-nations régionaux, mais un mouvement d'extrême décentralisation dans un cadre qui reste profondément ottoman d'esprit et de nature. Henry Laurens voit dans l'ensemble du monde ottoman de cette période, non pas un déclin politique, mais l'établissement d'une sorte de commonwealth³²³.

Au début du XIXe siècle, malgré les pertes de territoires subies par les Ottomans, l'Empire présente encore une superficie très importante. Il s'étend de l'Albanie à la mer Noire, des rives orientales de la Méditerranée au Golfe persique et la mer Rouge. Cet ensemble imposant couvre une surface de plus de 5 millions de kilomètres carrés, soit 10 fois celle de la France.

Les puissances européennes font depuis longtemps le siège de la Porte et ont petit à petit grignoté le pouvoir des sultans et démantelé pièce par pièce l'Empire. Les Européens et en particulier les Français sont présents en Orient depuis le XVIe siècle avec la mise en place des capitulations. Ces traités de commerces permettent de développer les Echelles du Levant, ports ouverts aux Etats européens, et la France est au XVIIIe siècle le premier partenaire européen des Ottomans.

Forts de leur pouvoir économique, les Etats européens s'intéressent petit à petit à l'Empire de façon politique, le plus souvent sous le couvert de la religion. Sa situation géographique entre la Méditerranée et la Mer Rouge, entre l'Europe et l'Asie suscite de nombreuses convoitises. En premier lieu, de la Russie, toujours soucieuse de contrôler l'accès à la Mer Noire, puis de l'Angleterre, désireuse de se créer une route protégée pour

³²³ Henry Laurens, *l'Orient arabe, Arabisme et islamisme de 1798 à 1945*, Paris, Armand Colin, 1993, p.35.

rejoindre les Indes, et de la France dans sa volonté d'étendre son empire et de contrer l'avidité des Anglais. On peut ajouter l'Empire Austro-Hongrois qui voit dans les Ottomans des voisins dangereux.

Le XIXe siècle est ainsi marqué par la « question d'Orient » où toutes les puissances européennes dans un jeu diplomatique des plus subtils essayent de tirer le meilleur parti de cet « homme malade » qu'est devenu l'Empire ottoman.

Les coups de boutoirs de Napoléon Bonaparte puis ceux de Mohamed Ali, de la Guerre de Crimée et enfin du traité de Berlin mettent définitivement l'Empire sous la « protection rapprochée » des Etats européens.

En 1839, de grandes réformes sont entreprises par la Porte, pour améliorer un système en déliquescence depuis Soliman le Magnifique où l'autorité du Sultan est de plus en plus remise en cause par des potentats locaux. Les Etats européens font également pression pour de telles réformes. La période du Tanzimat, mot arabe signifiant réorganisation, s'étend de 1839, où elle est inaugurée par le rescrit de Gulhané, à 1878, où le congrès de Berlin organise la tutelle des puissances sur l'Empire ottoman. Les réformes ont à la fois pour but de moderniser l'Empire et de créer un statut d'égalité entre tous les sujets ottomans. Les transformations sont particulièrement perceptibles à Constantinople, « ville des merveilles », où surgit des palais, banques, postes, hôtels, écoles, théâtres, avenues, tramway, un second pont sur la Corne d'Or... Dans les provinces reculées, surtout en Anatolie, les réformes sont inexistantes. Les campagnes sont ruinées par la corruption, le brigandage, l'inégalité de statut entre musulmans et chrétiens, les taxations abusives, l'afflux d'immigrés. Les promesses restent « lettre morte », et les diplomates se demandent si les réformes n'ont pas été que des subterfuges permettant au sultan de se tirer d'un mauvais pas.

Le Tanzimat est l'œuvre d'une poignée d'hommes d'Etat et d'une bureaucratie de fonctionnaires qui tentent d'appliquer les réformes annoncées. Ils réussissent à transformer l'empire et à le maintenir en vie. Ils échouent à le guérir.

Dans ce vaste ensemble qu'est l'Empire ottoman, que représente la Palestine ?

D'après la définition de la *Grande encyclopédie*, la Palestine est « la région qui est au sud de la Syrie proprement dite, limitée à l'Ouest par la mer Méditerranée, à l'est par le désert, au sud par le Ouady el-Arîch et le 31° de latitude nord. La frontière septentrionale est moins nette. Nous admettrons qu'elle est formée par le Nahr el-Qâsmîyé (cours inférieur du Lîtânî) et une ligne imaginaire qui prolongerait ce fleuve et passerait au sud de l'Hermon »³²⁴. Cette définition de la fin du XIXe siècle démontre la difficulté de visualiser clairement les limites de cette région de l'Empire ottoman qui est divisée en plusieurs entités administratives.

Dans son étude administrative de la Palestine au XIXe siècle, René Pérennés analyse précisément le découpage administratif de l'Empire ottoman et de la Palestine en

³²⁴ André Berthelot (sous la direction de), *La Grande encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, Paris, 1885, tome 25.

particulier : « En 1831, l'Empire est divisé en 29 *élayets* [dénommés par la suite *vilayets*] à la tête desquels se trouvent des gouverneurs qui portent le titre de *pacha*. Ces entités territoriales peuvent être regroupées à deux ou trois pour former un *pachalik*, mais la plupart du temps, les *élayets* sont autonomes et dépendent directement d'Istanbul. Comparés à notre organisation actuelle, on pourrait les situer au niveau des Régions. Ils sont subdivisés en *livas* ou *sançaks* (termes identiques), une de ces subdivisions étant choisie comme siège du gouvernement provincial et connue sous le nom de *pasha sancagi*. Le *liva* à son tour est divisé en *kazas*, qui sont en principe des circonscriptions juridiques placées sous l'autorité d'un juge, le *kadi*. Les *Kazas* par la suite seront réparties en *nahiyas*, principalement dans les districts ruraux dont le nombre de villages est connu »³²⁵.

Par la suite, l'organisation de l'Empire ottoman reste sensiblement la même, modulable en fonction des réformes liées aux tanzimats et aux pertes territoriales principalement en Europe. Il en ressort que le système administratif reconnaît cinq niveaux dans la juridiction administrative : « Au sommet trois niveaux – le *vilayet*, le *sançak* et le *kaza*- les responsabilités administratives étant supposées être entre les mains des fonctionnaires désignés par Istanbul. Aux deux niveaux inférieurs, le *nahiyé* et le *karyé* (village ou municipalité), les postes de chefs de l'administration étaient attribués à des personnalités élues sur le plan local dont les initiatives étaient souvent corrigées par les échelons supérieurs »³²⁶.

La Palestine est ainsi répartie entre différents *vilayets* que Vital Guinet répartit de la manière suivante : le *vilayet* de Syrie dont le chef-lieu est Damas, le *vilayet* de Beyrouth, la province du Liban et le *sançak* indépendant de Jérusalem³²⁷. Ce dernier correspond à la majeure partie de la Palestine d'aujourd'hui et est l'un de ces *sançak* privilégiés qui ne dépend point du *vali* (dirigeant du *vilayet*) mais directement d'Istanbul³²⁸.

Le *Vital-Guinet* le délimite de la manière suivante : « Le *mutésarriflik* de Qouds –i-Chérif est situé par 31° 30', à 33° 13' de longitude et 29° 30', à 32° 10' de latitude. Il est limité au nord par le *vilayet* de Beyrouth ; à l'est par le *sançak* de Ma'ân et la mer Morte ; au sud-ouest par une ligne idéale tracée lors de la délimitation officielle de l'Egypte à partir du fort Qala'at èl-Arich, sur la mer Méditerranée, jusqu'au fort Qala'at èl-Akaba, situé au fond du golfe d'Akaba ; et à l'ouest enfin par la mer Méditerranée »³²⁹. La superficie totale du *sançak* est de 22 000 km² divisé en quatre *kaza* : Jérusalem (2200 km²), Jaffa (1600 km²), Gaza (12 400 km²) et Hébron (5800 km²). On compte en totalité 328 villes, bourgs, villages et hameaux. L'autorité est exercée en matière civile par un *mutassarik*, gouverneur du *sançak*, qui relève directement du ministère de l'intérieur. Ce

³²⁵ René Pérennés, *La Palestine et la décadence de l'Empire ottoman 1820-1920*, Versailles, Ouest Editions, 1999, p.29.

³²⁶ *Ibid*, p.43.

³²⁷ Vital Guinet, *Syrie, Liban, Palestine : géographie administrative et raisonnée*, Paris, Ernest Leroux, 1896.

³²⁸ Annexe, Carte sur le découpage de la Palestine entre 1856 et 1882.

³²⁹ Vital Guinet, *op. cit.*

privilege accordé à la Palestine est à rechercher dans l'importance prise par Jérusalem, la ville trois fois sainte ; le gouvernement de la Porte ne pouvant se permettre que cette région acquiert trop d'indépendance, à l'image de l'Egypte, et ne soit plus pour le gouvernement un moyen d'influence auprès des puissances européennes. L'occupation de cette terre par Ibrahim Pacha et la guerre de Crimée ont prouvé l'importance de cette région au sein de l'Empire et la nécessité d'une administration directe de la capitale ottomane. Y. Ben Arie³³⁰ confirme que « The nine years of centralized Egyptian rule, which had weakened the power of feudal governors, so that the government could enforce its authority more easily than in the past »³³⁰.

La Palestine, terre désolée?

Dans les récits de pèlerins ou d'historiens, la Palestine du XIXe siècle est souvent assimilée à un vaste désert, une région reculée de l'Orient méditerranéen peuplée de bédouins et d'arabes tout juste sédentaires. Il se trouve que la vision pessimiste de cette terre est depuis longtemps contredite par toutes les études montrant que les travaux précédents ont fait preuve d'un certain aveuglement, volontaire ou non. Alexander Schölch³³¹ dans son étude sur l'économie palestinienne estime que la transformation sociale et économique de la Palestine a commencé au temps de la domination égyptienne (1831-1840), s'est poursuivie pendant la première période Tanzimat (1839-1856), pour atteindre un stade de véritable mutation dans les décennies qui suivent la guerre de Crimée.

Il est cependant évident que la Palestine est une région pauvre par rapport aux pays européens et que sa population, majoritairement rurale, ne profite que peu des évolutions de ce siècle industriel. Les bédouins qui provoquaient la désolation dans les campagnes après leur passage ont été au fil du siècle mis au pas, et même si des potentats locaux, issus le plus souvent des grandes familles locales assurent une autorité parfois excessive, la vie dans les campagnes comme dans les villes s'est améliorée dans la deuxième moitié du siècle. Elle reste néanmoins parfois des plus sombres comme en firent l'expérience les missionnaires catholiques, tel le T. R. Père Ratisbonne, en 1856, en visite auprès des catholiques de Gifneh :

« Ayant mis pied à terre, je m'informai de la maison où se réunissaient les familles nouvellement converties et la demeure réservée au prêtre (...) J'y trouvai une trentaine d'hommes, accroupis en cercle et fumant leur chibouk autour d'un feu soigneusement entretenu. (...) Le chef me fit asseoir sur un coussin, à la place d'honneur ; lui-même m'offrit le chibouk et la tasse de café traditionnels. La fumée que répandait le foyer, et celle des fumeurs, n'avait d'autre issue que l'escalier fantastique par lequel j'étais descendu, de sorte que mes yeux versaient des larmes abondantes, sans aucun soulagement possible. (...) Une bonne vieille prit dans ses mains, sales et calleuses, une écuelle en bois, doublée d'une couche de crasse ; elle remplit l'écuelle de quelques

³³⁰ Y. Ben Arie, *Jérusalem in the 19th century*, Jérusalem, 1984, p.111.

³³¹ Alexander Schölch, *Le développement économique de la Palestine : 1856-1882*, in *Revue d'Etudes Palestiniennes*, n°10, Hiver 1984.

poignées de riz déjà cuit, qu'elle alla prendre dans un trou de la muraille ; elle chercha dans d'autres crevasses un affreux cornet de poivre dont elle saupoudra le riz, après s'être mouchée à la mode du pays ; puis elle versa généreusement, dans le plat, de l'huile verte et manipula le tout avec ses propres doigts. Quand cette opération fut terminée, elle m'offrit la chose avec une galette de pain cuit sous la cendre. C'était mon souper !!! (...) Je fis un bon signe de croix et j'avalai le tout ; ce n'était pas trop mauvais. (...) Mon bréviaire terminé, je demandai où était la chambre à coucher (...) Il était inutile de changer de place ; le coussin qui m'avait servi de siège allait me servir d'oreiller ; une natte fut disposée par terre, en guise de matelas, à la place même où j'avais soupé. A peine était-je étendu sur ce lit primitif que je sentis sur ma figure les évolution d'une formidable légion d'insectes (...) impossible de fermer l'œil, et d'autant plus impossible qu'un paysan, qui couchait à quelques pas de moi, faisait entendre des ronflements d'un diapason formidable. Je me levai et, apercevant le clair de lune par l'ouverture du fameux escalier je me dis : « Allons nous promener jusqu'au matin ». (...) Mais Gifneh était habité par une multitude de chiens demi-sauvages et je n'avais pas fait une centaine de pas qu'ils s'ameutèrent à ma poursuite (...) je battis en retraite et je parvins à regagner ma catacombe. Je pris alors la résolution de m'y tenir debout, le reste de la nuit »³³².

A la même époque, en 1853, le patriarche de Jérusalem fait par contre une description des plus élogieuses du village chrétien de Beit-djalah :

« C'est un beau et gros village, assis sur le flanc oriental d'une agréable colline couverte, ainsi que celles qui l'environnent, de magnifiques et nombreux plants d'olivier que les habitants cultivent avec la vigne, le figuier, l'orge et le dourah. La fertilité et la riche parure de verdure de la campagne de Beit-djalah contraste de la manière la plus frappante avec la large ceinture de désolation qui enserme la triste Jérusalem (...) Beit-djalah avec ses maisons en pierres blanches, ses terrasses carrées et surtout ses forêts d'oliviers est un des endroits les plus sains et les plus riants de cette partie de la Palestine»³³³.

Il se peut que le patriarche n'ait jamais expérimenté l'hospitalité des habitants de Beit-djalah.

La Palestine tire sa richesse principalement de son agriculture et les orangers de Jaffa sont au XIXe siècle plusieurs fois centenaires. Jean-Etienne Philibert, vice-consul de France à Jaffa, dresse dans un courrier à son ministère la liste des importations et exportations pour l'année 1878³³⁴. On note concernant les exportations à destination de la France la présence de produits comme le blé, l'orge, des lupins, fèves, oranges, raisins secs, vin de pays, chiffons et bien sûr... des objets religieux ; le tout pour un montant de 6 397 735 francs. Concernant les importations on peut remarquer que le secteur le plus important est le sucre, puis les vins, spiritueux et liqueurs, café, poivre, pommes de terre, draperies et lainages, verreries... le tout pour un montant de 683 950 francs. Ces chiffres

³³² A. Perrin, *Centenaire du Patriarcat latin de Jérusalem, 1847-1947*, Jérusalem, p.40.

³³³ Lettre du patriarche de Jérusalem au président de l'Oeuvre de la Propagation de la foi à Lyon, 1853, OPM, E19- E07059.

³³⁴ MAE, Nantes, correspondance consulaire et commerciale, vol 4 et 5, P11 029.

sont à utiliser avec prudence du fait de l'écart important qu'il peut y avoir d'une année sur l'autre en fonction des récoltes. Dix ans plus tard, dans une lettre du consul au ministre en date du 21 avril 1886, on peut lire que « les jardins de Jaffa qui n'occupent pas moins de 8 à 10 km² ont livré l'an dernier pour 1 200 000 francs aux différents marchés... le bois d'olivier de Jérusalem et de Bethléem offrent la matière première de cette foule d'objets de piété tels que chapelets, croix, boîtes (...) dont l'Europe et la France particulièrement font une si grande consommation »³³⁵. Alexander Schölch confirme l'importance prise par les oranges de Jaffa : « Leur exportation devint une activité régulière à partir de la guerre de Crimée. Ce commerce se pratiquait par l'intermédiaire du cabotage grec. En 1873, on comptait déjà 420 orangeries dans la région de Jaffa, avec une production annuelle de 33,3 millions d'oranges. Un sixième du total était consommé en Palestine même, le reste expédié vers l'Égypte et l'Asie Mineure. Après 1875, les oranges de Jaffa prirent également le chemin de l'Europe en quantités considérables. Ce commerce éloigné devint plus important encore avec l'amélioration des techniques d'emballage, l'emploi de caisses »³³⁶.

La Palestine n'a donc rien d'une terre totalement désolée, mais elle est inégalement mise en valeur. Les structures agraires sont entre les mains de grandes familles qui possèdent d'immenses fiefs latifundiaires, c'est le cas de la famille Al-Barghouti dont les biens s'étendent sur 39 villages³³⁷. Le droit ottoman a toujours distingué les terres *mülk* d'appropriation privée et les terres *miri*, terres de communauté. Les tanzimats modifient progressivement ce code foncier et, en particulier, permettent aux étrangers d'acheter des terres sur le territoire ottoman (loi de 1867). Le code de 1869 établit la possibilité de transformer un bien *miri* en *mülk* et reconnaît à ceux qui remettent en culture des « terres mortes », la plénitude des droits de propriété. Ces réformes, qui visent à une meilleure récolte des impôts, ont en réalité favorisé les grands propriétaires mais aussi les étrangers et en particulier les congrégations religieuses. Les paysans qui redoutent la pression fiscale et la conscription laissent filer leur chance et restent des fermiers.

Les réformes venant d'Istanbul montrent l'intérêt plus marqué pour la Palestine à la fois par la Porte et par les puissances étrangères, et font que cette région de l'Empire s'est sensiblement modernisée avec en particulier le développement des transports, que cela soit le chemin de fer³³⁸ ou les ports comme ceux de Jaffa et d'Haïffa et dans une moindre mesure celui de Gaza, qui connaissent un boum d'activités et un enrichissement notable. Le fait majeur de la fin du XIXe siècle est l'importante pénétration des capitaux étrangers apportés par les congrégations religieuses, les colons allemands ou les premiers sionistes.

Modernisation et développement de la ville de Jérusalem hors les murs

³³⁵ *Ibid.*

³³⁶ Alexander Schölch, *op. cit.*, p.104.

³³⁷ Bichara Kader, *La Palestine et le développement de la question d'Orient, 1800-1914*, in *Les Cahiers du Monde Arabe*, n°37, 1998, p.18.

Tous les pèlerins européens qui se rendent plusieurs fois à Jérusalem entre le milieu et la fin du siècle se lamentent devant l'évolution de la ville, sa modernisation, les nombreuses constructions « hors les murs ». Ils souhaitent garder la ville telle qu'elle était encore au début du XIXe siècle, dans ses murailles, entourée d'un désert, vague recomposition d'un imaginaire biblique que le développement de la ville a anéanti à jamais.

Le Marquis de Vogüe se rend à Jérusalem à près de 60 ans d'écart et dresse un parallèle édifiant sur les changements intervenus entre la moitié du XIXe siècle et le début du siècle suivant :

« La première fois que j'ai vu Jérusalem c'était le 19 novembre 1853 (...) A cette époque déjà ancienne, elle conservait encore un caractère grave et religieux. Jérusalem n'était alors accessible qu'à cheval ou à pied. Elle était encore renfermée tout entière dans ses murailles, défendue contre la banalité par leur fière silhouette, protégée par la solitude et la difficulté du chemin contre l'invasion de la foule indifférente et de la vulgarité cosmopolite. (...) Aujourd'hui, je suis arrivé à Jérusalem en chemin de fer, venant de Jaffa dans un train encombré de voyageurs. Je suis descendu dans une gare qui ressemble à toutes les gares, sauf que le bruit et le désordre y sont plus intenses qu'en Europe : les cochers de fiacre, les porteurs de bagages, les employés des agences et des hôtels, les marchands de cartes postales se disputaient la clientèle avec des cris assourdissants. Le contraste entre le présent et le passé est profond et m'attriste »³³⁹.

A la même époque, en 1852, Victor Guérin s'enthousiasme lors de son premier voyage en Palestine et à Jérusalem :

« Les abords de cette ville étaient mornes et silencieux. Je me rappelle encore, après tant d'années écoulées depuis, l'émotion profonde dont je fus pénétré, lorsque, après une marche pénible, à travers monts et vallées, par des sentiers qui n'avaient pas encore été transformés en route carrossable, j'aperçus tout à coup derrière une ondulation de terrain et en parvenant sur un plateau rocheux parsemé d'oliviers séculaires, les trois sommets de la montagne des oliviers, ainsi que les remparts, les tours et les coupoles de Jérusalem »³⁴⁰. Plus de trente ans plus tard, il n'aura que des paroles amères pour décrire la Ville Sainte : « Il ne faut pas s'attendre à trouver dans Jérusalem une belle et agréable ville, bien bâtie, industrielle et commerçante. Elle ne brille, en effet, par aucun de ses avantages. Son aspect est triste, son industrie très bornée et son commerce fort peu

³³⁸ Le chemin de fer arrive en Palestine en 1892 avec la ligne Jaffa-Jérusalem. Les *Missions catholiques* s'émerveillent de l'arrivée du train à Jérusalem et de tous les avantages qui s'offrent au pèlerin ou au marchand qui se rend à Jérusalem : « Le chemin de fer qui prend son origine au bord de la mer, à Jaffa, a poussé ses rails jusqu'aux portes de Jérusalem, et a été inauguré. La distance qui sépare Jérusalem de la mer, que les pèlerins et les voyageurs mettaient fort longtemps à franchir par la route, n'exigera plus qu'un temps très court : trois heures au plus suffiront pour parcourir les 87 kilomètres de la voie ferrée. (...) La gare de Jaffa est située au milieu de jardins d'orangers ; celle de Jérusalem est à 500 mètres environ des murs de l'ancienne ville, qui étend aujourd'hui sa ceinture par des constructions innombrables. (...) L'ouverture de la ligne va amener à Jérusalem des conditions toutes nouvelles d'existence par l'arrivée de la houille, des matériaux de construction, etc, par la facilité des transports de blés de toute la région, des productions multiples des rivages de la mer Morte : l'asphalte, le naphte et le sel dont les gisements représentent des montagnes». Les *Missions catholiques*, OPM, tome 65, p.76.

³³⁹ Marquis de Vogüe, *Jérusalem hier et aujourd'hui*, Paris, 1911, p.9.

étendu. C'est la cité des souvenirs et du passé, c'est comme la nécropole du Judaïsme, c'est par-dessus tout le tombeau du Messie, la ville des pleurs et des lamentations »³⁴¹.

Charles Clermont-Ganneau, autre pèlerin, s'attriste de cette modernité qui s'empare de la Palestine et voit cette évolution de son regard de catholique européen soucieux de préserver les panoramas bibliques :

« Le progrès entend introduire partout la civilisation, déblayer le présent des ruines du passé pour faire place à l'avenir. La Palestine, longtemps épargnée, va subir la loi commune (...). On nous menace sérieusement d'un railway qui traversant la Judée reliera Jérusalem à Jaffa. (...) Là où l'on croyait encore entendre le sanglot de Rachel, ne retentisse, appuyé d'un coup de sifflet, comme pour railler cette tragique plainte, le cri désolant : Bethléem, dix minutes d'arrêt ! Les voyageurs pour la mer Morte changent de voitures ! Car alors il sera trop tard »³⁴².

Jérusalem n'était au temps de Chateaubriand qu'une petite bourgade de Judée de 8 à 10.000 habitants, tous établis à l'intérieur des remparts soit une superficie de 699 dounoum. Ce nombre d'habitants est sensiblement égal à celui de Gaza ou Acre, alors la véritable capitale économique et politique de la Palestine. La population de la Ville Sainte décuple en un siècle, prenant véritablement son essor dans la décennie 1840, atteignant le chiffre approximatif de 30.000 habitants. En 1917, à l'entrée du général Allenby dans Jérusalem, la ville a une superficie 8 fois supérieure soit 4130 dounoum, résultat de la multiplication depuis les années 1860 de quartiers périphériques. Au début du XXe siècle, Jérusalem n'est plus la petite bourgade isolée, chère au marquis de Vogüe mais un point focal des relations entre le Proche-Orient et l'Occident. La restauration des patriarcats chrétiens, l'ouverture des consulats occidentaux sont les signes importants de la promotion de Jérusalem dans la hiérarchie des cités palestiniennes, d'autant plus que la Ville Sainte est tenue dans les capitales européennes pour un poste « politique » qui, par les responsabilités et les fonctions exercées, se rapproche d'une petite ambassade.

Y. Ben-Arieh analyse cette évolution sur la physionomie de la ville au cours du siècle : « Most of the physical changes in nineteenth-century Jérusalem took place towards the end of the century. Some were made earlier, in mid-century, but the place accelerated in the 1880 and continued thereafter. It was mainly public areas which were changed: streets, markets, city squares, the as-yet-unoccupied land between the residential neighbourhoods and the city walls, and that around the gates, especially around the Jaffa and Damascus Gates. Although the changes in question did not affect the basic plan of the city, they did much to add variety and improve its appearance. It was in the nineteenth century that many public buildings of the greatest importance were erected in the Old City,

³⁴⁰ Victor Guérin, *Jérusalem*, Paris, Plon, 1889, p.184. Victor Guérin est le grand spécialiste de la Palestine au XIXe siècle. Archéologue, il effectue son premier voyage en Terre Sainte en 1854, à l'âge de 33 ans et ne cesse à partir de cette date d'approfondir sa connaissance de ce territoire. Il publie jusqu'à sa mort en 1890 de nombreux ouvrages sur la Palestine, établissant une étude complète de cette terre et de sa population au XIXe siècle.

³⁴¹ *Ibid*, p.388.

³⁴² Charles Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, Paris, Ernest Leroux, 1876, p.84.

and European elements were introduced in such areas as the Muristan, the Jaffa Gate, the New Gate, and so on. At the same time, the city's ancient historical features and oriental character were preserved. The sprouting of a New City outside the walls and a growing appreciation of the Old City as a center of cultural importance were the major changes in nineteenth-century of Jérusalem”³⁴³.

L'importance prise par la ville, aussi bien au niveau politique que religieux, ne laisse pas moins la cité faire à des lacunes élémentaires : “It seems that paving activities were begun in 1864 and continued until 1885. Nevertheless, muddy streets continued to trouble pedestrians, and some streets had to be closed to camel-traffic. (...) The process of installing street-lights was a long and drawn-out as that of cleaning the city. It was only in 1904 that all the streets were illuminated and cleaned regularly”³⁴⁴.

De cette bourgade triste de Judée, Jérusalem, à l'image de la Palestine, est devenue un point central du Proche Orient, faisant d'elle la candidate désignée au rôle de capitale une fois la chute de l'Empire ottoman entérinée.

L'évolution de la population en Palestine au cours du siècle

Nous aborderons d'abord la population palestinienne d'un point de vue non confessionnel, aspect qui nécessite une étude plus approfondie et que nous étudierons plus longuement par la suite.

Pour les Européens, les habitants de Palestine sont perçus de manière indistincte comme des Arabes, à mi-chemin entre nomades et sédentaires. Charles Clermont-Ganneau s'interroge sur le sens à donner à cette race arabe :

« Les paysans de Judée sont des Arabes, dit-on; je le veux bien, en ce sens qu'ils parlent arabe ; mais il faudrait une bonne fois s'entendre sur ce nom vague et décevant d'Arabe qui recouvre tant de races distinctes, tant de débris hétérogènes (...) La race non citadine, aux mœurs sédentaires, aux habitudes originales, au langage même plein de particularités, qui occupe la Judée, notamment la partie montagneuse (...) n'est nullement, comme on l'admet d'ordinaire, celle à laquelle appartiennent les hordes nomades venues de l'Arabie avec les généraux d'Omar»³⁴⁵.

Malgré les questions posées, les préjugés existants, ce pèlerin comme les autres a beaucoup de mal à définir cette population aux origines multiples, tout ceci étant bien évidemment doublé d'un regard négatif à l'encontre de ces arabes à forte majorité musulmane. Cela n'empêche pas de succomber aux charmes féminins de ces populations : « Rien de plus délicat pour un Européen que de frayer, en tout bien tout honneur s'entend, avec les femmes fellah de la Judée, qui cependant ne se dérobent pas sous le voile des musulmanes des villes et se bornent tout au plus à se masquer parfois la bouche avec leur longue manche bleue (...) Il faudrait être femme pour approcher ce

³⁴³ Y. Ben Arie, *op. cit.*, p.37.

³⁴⁴ *Ibid*, p.14.

³⁴⁵ Charles Clermont-Ganneau, *op. cit.*, p.52.

gibier sauvage, et une européenne qui serait suffisamment préparée pour pénétrer sans intermédiaire, de plain-pied dans le harem obscur de leurs idées et de leurs traditions y ferait au profit de la science, un butin autrement précieux que dans les sérails bien peu intéressants du Caire et de Constantinople»³⁴⁶.

Les recensements de la population palestinienne sont très flous, à l'image des statistiques de l'administration ottomane, avec des régions peu visitées par les agents recenseurs comme ce fut le cas pour la Palestine, des groupes ignorés comme le furent les Bédouins et des négligences en particulier vis-à-vis des chrétiens non concernés par le service militaire.

Les statistiques de Roger Pérennés sur l'évolution démographique de la Palestine au XIXe siècle s'avèrent les plus fiables. Le premier constat est que sur l'ensemble du siècle, il y a une évolution positive de la population. On note cependant une stagnation à la fin des années 1850, et plus particulièrement avec l'épidémie de choléra de 1865-1866 qui fait des ravages : « En novembre 1865 le consulat français faisait part de 1059 morts à Jaffa en 32 jours et de 1760 à Naplouse en 18 jours ; 432 furent déclarés décédés à Gaza et 800 à Jérusalem jusqu'en novembre 1865. Les gens s'enfuyaient des villes, y compris le personnel des consulats, mais ils étaient rattrapés par l'épidémie à la campagne. Durant l'hiver, elle fit rage dans le nord de la Palestine. En juin 1866, le consul de France faisait savoir que le choléra subsistait encore à Tibériade »³⁴⁷.

Après cette épisode dramatique, la population connaît une augmentation constante jusqu'au mandat britannique.

René Pérennés s'appuie sur le recensement ottoman de 1872 qui, d'après lui, présente une certaine fiabilité :

³⁴⁶ *Ibid.*

³⁴⁷ René Pérennés, *op. cit.*, p.104.

KAZAS	NOMBRE DE VILLES ET DE VILLAGES	NOMBRE DE FOYERS			TOTAL
		MUSULMANS	CHRÉTIENS (a)	JUIFS	
Jérusalem					
Jérusalem	1	1 025	738	630	2 393
Campagne	116	6 118	1 202		7 320
Hébron					
Hébron	1	2 800		200	3 000
Campagne	52	2 820			2 820
Gaza					
Gaza	1	2 690	65		2 755
Campagne	55	6 417			6 417
Jaffa					
Jaffa	3	865	266		1 131
Ludd		700	207		907
Ramla		675	250		925
Campagne	61	3 439			3 439
Naplouze					
Naplouze	1	1 356	108	14	1 478
Campagne	176	13 022	202		13 224
Jinin					
Jinin	1	656	16		672
Campagne	39	2 120	17		2 137
Ajoun					
Campagne	97	1 599	137		1 736
Salt					
Salt	1	500	250		750
Campagne	12	685			685
Akka					
Akka	1	547	210	6	763
Campagne	34	1 768	1 021		2 789
Haifa					
Haifa	1	224	228	8	460
Campagne	41	2 011	160		2 171
Nazareth					
Nazareth	1	275	1 073		1348
Campagne	38	1 606	544		2 150
Tibériade					
Tibériade	1	159	66	400	625
Campagne	7	507			507
Safad					
Safad	1	1 295	3	1 197	2 495
Campagne	38	1 117	616		1 733

a) Dans les campagnes : Arabes non musulmans, - à Naplouze : Chrétiens et Samaritains.

Tableau n°1

D'après le tableau n°1 distinguant les villes et les campagnes pour l'ensemble de la Palestine mandataire (le tableau inclut les Kazas d'Ajoun et de Salt qui sont à l'est du Jourdain), on compte 64580 foyers au total et dans la majorité des cas un nombre supérieur dans les campagnes par rapport aux villes. Pour le kaza de Jérusalem, on dénombre 7320 foyers en campagne (soit 116 villages) et 2393 en ville.³⁴⁸

³⁴⁸ *Ibid*, p.130.

Population du sancak de Jérusalem
aux environs de 1870

KAZAS	Sainame 1288 (1871-1872) multiplicateur 6		Selon Socin dans les années 1870			
	FOYERS	POPULATION	FOYERS	POPULATION	SEXE MASCULIN	POPULATION
1) Jérusalem	7 320	43 920	7 599	45 594	27 330	54 660
Hébron	2 820	16 920	2 854	17 124	8 777	17 554
Jaffa	3 439	20 634	4 473	26 838	14 551	29 102
Gaza	6 417	38 502	5 594	33 564	16 656	33 312
Sous-total	19 996	119 976	20 520	123 120	67 314	134 628
2) Villes de Jérusalem, Hébron, Gaza, Jaffa, Ramla et Lod						50 000
	11 111	66 666				
TOTAL	31 107	186 642				184 628

Tableau n°2³⁴⁹

Evolution démographique des villes palestiniennes
de 1800 à 1922

	1800	1840	1860	1880	1922
Jérusalem	9 000	13 000	19 000	30 000	62 500
Akka	8 000	10 000	10 000	8 500	6 400
Haïfa	1 000	2 000	3 000	6 000	24 600
Jaffa	2 750	4 750	6 250	10 000	47 700
Ramla	2 000	2 500	3 000	3 500	7 400
Gaza	8 000	12 000	15 000	19 000	17 500
Hébron	5 000	6 500	7 500	10 000	16 600
Bethléem	1 500	2 500	3 750	4 750	6 600
Naplouse	7 500	8 000	9 500	12 500	16 000
Nazareth	1 250	2 250	4 000	6 000	7 500
Tibériade	2 000	2 000	2 500	3 000	7 000
Safad	5 500	4 500	6 500	7 500	8 800
TOTAL	54 000	70 000	90 000	120 750	228 600

Tableau n°3

Le tableau n°2 établit le chiffre global de la population pour le kaza de Jérusalem à 43 920 habitants d'après le recensement ottoman. Enfin, le tableau n°3 précise le nombre d'habitants dans les villes, avec une démographie galopante pour les villes de Jérusalem qui passe de 9000 en 1800 à 62 500 en 1922 ; il en est de même pour Haïffa qui passe de 1000 habitants en 1800 à 24600 en 1922. L'évolution la plus spectaculaire étant pour Jaffa dont le nombre d'habitants est de 2750 en 1800 et qui passe à 47700 en 1922.

³⁴⁹ Ibid, p.132.

L'augmentation très significative de ces trois villes s'explique par le développement économique de la Palestine, l'importance prise par les deux ports que sont Jaffa et Haïffa et par le rôle de plus en plus central qu'occupe Jérusalem aussi bien du point de vue politique que religieux. La seule ville qui connaît une évolution négative de sa démographie est Acre avec une population qui passe de 8000 habitants en 1800 à 6400 en 1922. La principale explication réside dans le fait qu'Acre était au début du XIXe siècle le centre économique et politique de la région et que progressivement elle s'est vue détrônée par Jérusalem et préférée au niveau portuaire par sa voisine Haïffa.

Nicole Picaudou propose des chiffres globalement similaires sur la population des villes :

« - Jaffa, qui est aussi le port des pèlerins, est celle qui connaît la progression la plus spectaculaire passant de 2500 habitants en 1800 à 47 779 en 1922.

Haïffa, de 1000 à 24 000 aux mêmes dates.

Acre, de 10 000 en 1840 à 6420 en 1922, un repli qui s'explique par sa perte d'influence entre le début du XIXe siècle où elle fait figure de capitale de la Palestine et la fin du siècle où elle a été supplantée par Jérusalem ou Jaffa et Beyrouth pour l'activité portuaire.

Gaza, de 8000 en 1800 à 18 000 en 1880.

Jérusalem, de 10 000 en 1800, à 65 000 en 1922³⁵⁰ ».

Pour résumer ces différentes données concernant la population du territoire de Palestine sous le mandat britannique, on estime approximativement le nombre d'habitants à 340 000 en 1850, 462 000 en 1882 et 757 182 en 1922.

La société palestinienne reste avant tout rurale, avec 65% de paysans musulmans dans le premier recensement mandataire en 1922. Ce chiffre peut laisser supposer un nombre bien plus élevé au siècle précédent. Le cœur de la société rurale reste le village et la majorité des Palestiniens est concentrée dans un peu plus d'une centaine de villages de taille et de richesse variables. Après la famille étendue, le village est l'élément le plus important dans la vie du *fellah*. Ses fonctions ne sont pas seulement sociales et économiques mais, au sens plus large, également politiques. La sécurité étant sujette à caution, l'honnêteté des collecteurs d'impôts également, les villageois unis sont plus à même de se prémunir contre les Bédouins en maraude et les collecteurs d'impôts.

En ce qui concerne les villes, elles ont connu un incroyable accroissement. Le développement des activités commerciales explique en partie l'expansion urbaine qui touche en priorité les villes côtières, où l'immigration d'Européens, religieux, sionistes ou colons est un facteur d'explication supplémentaire.

La population palestinienne et sa mosaïque de confessions

Il apparaît impossible, dans cette partie du monde qu'est l'Orient biblique, d'aborder l'étude d'une population sans mettre en parallèle l'appartenance religieuse de cette

³⁵⁰ Nadine Picaudou, *les Palestiniens, un siècle d'histoire*, Paris, Editions complètes, 1997, p.20.

dernière.

A la lecture de l'un des premiers guides de Palestine, la population palestinienne est caractérisée de la manière suivante : « Elle offre l'aspect d'un cosmopolitisme d'une espèce particulière. (...) Rien ici d'homogène, rien qui réponde à l'idée d'un peuple unifié et conscient, d'une patrie, d'un drapeau, mais une série de races et de religions divisées, subdivisées à l'infini, vivant juxtaposées, d'ailleurs en paix, et totalement incompénétrées et ignorées les unes des autres. Le lien le plus fort est la langue arabe, d'un usage général, et puis la main invisible, quoique lourde, du lointain padischah qui règne aux rives du Bosphore»³⁵¹.

La population palestinienne présente surtout à partir des années 1840 un melting pot d'origines, de confessions, de traditions, de ce formidable creuset propice à la création d'une société ouverte. Malheureusement, les différentes populations vont se refermer au sein de leur communauté, défendant de manière parfois violente leurs acquis ou leurs territoires.

De fait l'unité de cette population ne sera qu'un leurre et, pour les populations d'origine arabe, la seule unité se trouvera dans le nationalisme arabe face à la montée en puissance des nations d'Europe et des revendications sionistes. Jérusalem est la ville qui reflète le plus cette sensation de cosmopolitisme. Martin Gilbert évoque une véritable tour de Babel des langues que l'on peut entendre dans les rues étroites de Jérusalem : « The Christians and Muslim Arabs spoke Arabic. Their leaders, as well as the Turkish authorities spoke Turkish. The few hundred Armenians in the city spoke Armenian. Among the westerners, French was the principal language of communication. As for the Jews, as Vice-Consul Young noted their chief language were Spanish and Arabic. But contracts among them, "an their writing generally" were done in Hebrew. The Jews from Russia spoke Yiddish, the medieval German dialect of their ancestors»³⁵².

Au niveau confessionnel, on peut distinguer trois grands groupes d'importance : les musulmans, les chrétiens, les juifs. Concernant leur nombre au cours du XIXe siècle, on peut s'aventurer à donner quelques statistiques qui sont à prendre avec précautions surtout sur ces questions religieuses où les communautés ont tout intérêt à grossir le nombre de fidèles pour montrer leur importance aux yeux des autres. C'est particulièrement vrai pour les différentes églises chrétiennes ou pour les sionistes.

D'après une statistique de 1865 du Patriarcat latin de Jérusalem³⁵³, on dénombre pour la Terre Sainte environ 15 000 chrétiens unis à Rome, 105 000 orthodoxes, 280 000 musulmans et 20 000 juifs. Pour la ville de Jérusalem, les statistiques sont plus fiables, ainsi d'après le Patriarcat grec de Jérusalem³⁵⁴, sur une population en 1838 estimée à

³⁵¹ Les Professeurs de Notre Dame de France., *La Palestine, guide pratique et historique*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1904, p.22.

³⁵² Martin Gilbert, *Jérusalem, rebirth of a city*, London, Anatto and Windus, 1985, p.40.

³⁵³ Diocèse de Jérusalem, OPM Lyon, E07140.

³⁵⁴ Pierre Duvignau, *Une vie au service de l'Eglise, S.B Mgr Joseph Valerga*, Jérusalem, 1972, p.89.

10 920 habitants, on dénombre 5000 musulmans, 5000 juifs, 600 grecs orthodoxes, 200 latins et 120 autres chrétiens. D'après le Docteur Schultz du Consulat prussien, sur une population en 1845 estimée à 15 510 habitants, on dénombre 5000 musulmans, 7120 juifs, 2000 grecs orthodoxes, 900 latins, 350 arméniens, 100 coptes, 20 syriens, 20 abyssins. Une autre statistique concernant la ville pour l'année 1853 retranscrite dans les *Annales de la Propagation de la Foi*³⁵⁵ et émanant certainement du Patriarcat latin de Jérusalem donne les chiffres suivants : sur 15 250 habitants on dénombre 7000 juifs, 4 900 musulmans « non compris les 1500 âmes de Siloë en dehors des murs »³⁵⁶, 1000 catholiques latins, 50 à 60 coptes, 50 grecs melchites, et 470 arméniens schismatiques.

A cette même date, Nazareth compte environ 3500 habitants, à savoir 600 latins, 250 grecs melchites, 220 maronites, 1200 grecs schismatiques, et un peu plus de ce dernier chiffre pour les musulmans³⁵⁷. Pour Jaffa, toujours en 1853, la ville compte une population de 10 690 habitants, à savoir 8 840 musulmans, 450 latins et maronites, 300 grecs catholiques ou melchites, 100 arméniens et juifs, 1 000 grecs schismatiques. Enfin pour Bethléem, sur une population de 3 965 habitants, on dénombre 2 000 latins, 1 500 grecs, 360 musulmans et 115 arméniens schismatiques³⁵⁸.

On peut constater que les musulmans représentent l'immense majorité des Palestiniens, ceci étant vrai pour l'ensemble du XIXe siècle et au-delà, puisque lors du recensement de 1922, la prédominance est encore massive avec 598 339 musulmans sur une population totale de 757 182 habitants. Les chrétiens restent la deuxième communauté par ordre d'importance jusque dans les années 1870, supplantés par la communauté juive qui atteint 83 957 personnes en 1922 contre 73 024 chrétiens. Il y a tout de même des particularismes à mettre en évidence comme le cas de Jérusalem où dès les années 1840, ce sont les juifs qui représentent la communauté la plus importante, et ils seront même majoritaires à partir des années 1870-80. Les chrétiens, déjà fortement divisés entre eux, ne sont majoritaires que dans certaines bourgades dont l'histoire biblique est de première importance à l'image de Nazareth ou Bethléem.

Les différents visages des confessions religieuses

LES MUSULMANS OU LA SUPRÉMATIE NUMÉRIQUE

L'islam est la religion d'Etat de toute la Turquie, prépondérante en Palestine et plus encore dans le reste de l'Empire. La revue *Jérusalem* montre à travers le paysage de la ville sainte l'omniprésence de l'islam : « Le soir, quand le soleil tombe par delà les collines grises de Judée, empourprant les sommets, baignant de reflets violacés les derniers

³⁵⁵ *Annales de la Propagation de la Foi*, OPM Lyon, Tome 25, p.264.

³⁵⁶ Il s'agit des lépreux qui avaient été écartés de la ville et installés hors les murs dans un endroit dont les descriptions seront par la suite révélatrices du triste sort de ces personnes rejetées.

³⁵⁷ *Annales de la Propagation de la Foi*, OPM Lyon, Tome 25, p.252.

³⁵⁸ *Ibid*, p.269. Le détail des différentes confessions restant plus élevé que le total, mystère de la foi !

contreforts de Moab, les muezzins montent aux minarets de la Ville Sainte, et leur voix nasillarde et dolente s'épand sur la cité, appelant les « fidèles » à la prière. C'est l'Islam qui affirme sa domination sur les ruines de Jérusalem. L'antique Sion est aux mains des musulmans ; la mosquée d'Omar a remplacé le Temple »³⁵⁹.

Les R.R. P.P. Jaussen et Savignac, professeurs à l'Ecole Biblique de Jérusalem, éminents archéologues, donnent une approche précise de cette population musulmane : « Au point de vue de la race, il y a les Turcs et les Arabes. L'élément turc est très peu nombreux (quelques centaines à peine). Il comprend surtout des fonctionnaires généralement les plus élevés en grade, et quelques rares familles depuis longtemps établies dans le pays. (...) Ceux qu'on appelle Arabes en Palestine sont loin d'être tous des Arabes proprement dits. Les principales familles connues à Jérusalem, les Khaldi, les Husseini... prétendent descendre des premiers conquérants arabes qui se fixèrent dans le pays entraînant avec eux une suite nombreuse. Mais la masse des fellahs palestiniens est composée d'autochtones, de descendants des vieilles peuplades cananéennes qui ont vu se succéder tant de civilisations. Grâce à la langue et à la religion, devenues les mêmes pour tous, Arabes conquérants et Palestiniens conquis ne font guère plus qu'un »

360 .

Le Palestinien musulman a souvent été perçu par l'Européen, et plus particulièrement par le pèlerin, comme un fanatique rempli de haines contre les chrétiens, doublé d'un brigand toujours prêt à détrousser le pauvre pèlerin à l'image du célèbre Abou Gosh. L'abbé Conil dans son étude des différentes confessions présentes à Jérusalem montre que, si fanatisme il y a, il tend à s'estomper devant le cosmopolitisme de plus en plus fort de la région : « Les gens du peuple sont fanatiques encore, mais sensiblement moins qu'il y a un quart de siècle. La facilité plus grande des communications les a mis en rapport avec beaucoup d'étrangers, et ce contact varié a singulièrement adouci leurs habitudes »

361 .

Deux villes de Palestine ont toujours eu une forte réputation de fanatisme : Hébron et Naplouse. La première est connue pour son absence totale de chrétiens et de présence étrangère, la seconde, malgré une poignée de latins et d'orthodoxes n'en est pas plus accueillante aux non-musulmans ce qui fait dire à nos deux professeurs de l'Ecole Biblique que « Naplouse a été considérée de tout temps comme un centre fanatique. Naguère encore, on voyait des enfants encouragés par les grandes personnes, s'attrouper derrière les voyageurs et chanter à leur suite des refrains injurieux accompagnés de jets de pierres. Aujourd'hui ce fanatisme est un peu apaisé, mais il faudrait peu de choses pour le réveiller. »³⁶² Le R. P. Jaussen dans son étude plus particulièrement de Naplouse montre par l'anecdote suivante ce rejet des autres

³⁵⁹ *La vie musulmane à Jérusalem*, in *Jérusalem*, AAV, tome III (1908-1909), p.326.

³⁶⁰ R.R. P.P. Jaussen et Savignac in Henry Laurens, *1917 : deux Dominicains en Palestine*, in *Revue d'Etudes Palestiniennes*, n°46, 1993, pp. 87-100.

³⁶¹ Abbé F. Conil, *Jérusalem moderne, histoire du mouvement catholique actuel dans la ville sainte*, Paris, 1894, p. 450.

³⁶² R.R. P.P. Jaussen et Savignac, *op. cit.*, p.92.

confessions : « L'attitude arrogante des jeunes filles musulmanes envers leurs compagnes chrétiennes. (...) Quand une chrétienne visitait une musulmane, elle ne recevait pas les marques de respect en usage en Orient ; elle n'était pas saluée, elle n'était pas invitée à s'asseoir ; elle n'entendait pas prononcer le mot si banal cependant : « faddaly, je t'en prie, mets-toi à l'aise ; cette attitude dénotait un mépris réel fortement enraciné dans l'esprit »³⁶³ .

Le livre du pèlerin de 1882 met en garde les pèlerins contre une attitude déplacée, et source de conflits, envers les musulmans : « Eviter tout ce qui pourrait paraître une moquerie à l'égard de leur religion, et une bravade ; nous allons prier et non conquérir. Les armes et les allures provocantes ne conviennent pas à des pèlerins »³⁶⁴ .

On observe deux grands corps religieux dans le culte musulman ; ce sont les fonctionnaires du culte, et les derviches. Les premiers, désignés sous le titre générique d'imams sont préposés au service des mosquées et remplissent les fonctions relatives aux mariages et aux enterrements. Ils sont secondés par les *mouazene*, chargés d'annoncer cinq fois par jour la prière et les *quaïms* auxquels sont dévolus les soins d'ordre intérieur et de propreté des mosquées. Les seconds sont les derviches, religieux, qui manifestent leur piété par des pratiques extérieures extraordinaires, les derviches tourneurs, hurleurs... Les pèlerins occidentaux sont souvent surpris voir effrayés par l'allure mais aussi l'hystérie qui peut s'emparer d'eux : « Faut-il encore rappeler les insanités auxquelles se livrent certains de ces derviches, lors du pèlerinage de Nebi-Mouça ? Un sabre à la main, hurlant des invocations à Mahomet, saisis d'un tremblement convulsif, ils se tordent de frénésie et excitent les assistants à la macabre danse du sabre. Il en est qui, sanglants, les joues traversées d'une broche de fer, frappent dans leurs mains, gambadent, se heurtent les uns contre les autres ; c'est une débauche d'excitation nerveuse et de convulsions hystériques portées au paroxysme »³⁶⁵ .

Les imams et autres fonctionnaires du culte ne trouvent pas davantage grâce auprès des pèlerins français, toujours soupçonnés d'ignorance, de paresse, de roublardise... en fait de ne pas être comme eux. Tous ces préjugés sont la plupart du temps le résultat d'une ignorance totale de cette religion.

LA PERCEPTION DES JUIFS : ENTRE LE « VIEUX YISCHOUV » ET LES JEUNES PIONNIERS

Nous avons évoqué précédemment l'importance prise par la communauté juive tout au long du siècle en Palestine et de manière encore plus aigue à Jérusalem. L'un des aspects significatifs de cette communauté est son urbanité comme l'atteste Renée Neher-Bernheim : « Jusque dans les années 1860-1880, la population juive est surtout concentrée dans les villes. Jérusalem regroupe quarante-cinq pour cent des Juifs du pays ; ils y sont, à partir de 1840, plus nombreux que les Musulmans et les Chrétiens, de même à Safed et Tibériade. Si, depuis les années 1840, les Juifs sont majoritaires dans

³⁶³ R. P. Jaussen, *Naplouse et son district*, Paris, Geuthner, 1927, p.273.

³⁶⁴ *Le livre du pèlerin, Pèlerinage Populaire de Pénitence à Jérusalem*, Paris, 1882, p.35.

³⁶⁵ *Jérusalem*, AAV, tome III, 1908-1909, p.328.

ces trois villes, à Hébron, par contre, les Juifs restent un noyau minoritaire, ainsi qu'à Jaffa et Acre. Dans les villages, il y a très peu de Juifs avant 1882 »³⁶⁶.

La communauté juive de Palestine est l'une des plus divisées du monde de part l'origine des juifs présents sur cette terre. Deux branches principales émergent que sont les séfarades et les ashkénazes, elles mêmes avec des subdivisions.

A ces divisions entre des juifs, originaires de différents pays, s'ajoute une autre division entre les membres du « vieux yishouv », présents depuis des temps immémoriaux en Palestine et en particulier à Jérusalem, vivants de la Halouka, et ceux qui arrivent à partir de 1882, jeunes pionniers, plus emplis d'idéalisme socialiste que religieux. Les relations seront pendant longtemps inexistantes jusqu'à ce que le nombre des nouveaux arrivants augmentent sensiblement ainsi que les moyens de communication à l'intérieur du pays permettant un début de rapprochement.

A la différence de la religion chrétienne, et dans une certaine mesure de l'islam, les juifs n'ont pas de hiérarchie. Les différentes communautés n'ont ainsi pas de lien organique entre elles, ce qui complique les relations avec le pouvoir civil et les autres communautés religieuses.

Pour pallier cet inconvénient, un rabbin va, suite à la demande satisfaite par Constantinople, représenter les différentes régions de l'Empire. En Palestine, un rabbin représente dès le début des années 1840 la communauté et prend le titre de *Hakham Bachi*. Il devient le représentant officiel des juifs d'Erets Israël et a toute une série d'obligations vis-à-vis de Constantinople : « Il est responsable de la collecte des impôts des Juifs ; il est habilité à recevoir dans ce but l'aide des autorités locales, qui sont tenues de le respecter. Une garde militaire est placée devant sa porte pour protéger sa demeure dans le quartier juif de Jérusalem contre tout risque de violence. Il devient une des personnalités officielles de la ville et du pays »³⁶⁷.

La vision de cette communauté reste au cours du siècle négative, tant chez les musulmans que chez les chrétiens. Elle le sera d'autant moins que le nombre de juifs va s'accroître.

Mgr Poyet, présent à Jérusalem depuis 1852, donne une description des juifs de Jérusalem des plus hostiles : « Peu nombreux jusqu'en 1875, ils accourent maintenant par milliers de la Russie et de l'Allemagne où ils sont persécutés. Aujourd'hui à Jérusalem, ils sont 35 000, il est impossible d'évaluer le nombre de ceux qui sont venus s'établir dans le reste de la Palestine. Ils lèvent la tête eux si méprisés par les musulmans jusqu'à courber la tête sous le bâton qui les frappaient ; ils espèrent le rétablissement du royaume d'Israël et du temple de Salomon »³⁶⁸.

Emile Deschamps, pèlerin chrétien, décrit la communauté juive de Jérusalem, fidèle aux autres récits véhiculés par les chrétiens : « Ils y végètent et sont traités en parias par

³⁶⁶ Renée Neher-Bernheim, *La vie juive en Terre Sainte, 1517-1918*, Paris, Calmann-Lévy, 2001, p. 198.

³⁶⁷ *Ibid*, p. 200.

³⁶⁸ Mgr Poyet, Archives de la Propagande, Rome, Terra Santa, fonds 27, 1884-1887.

les Turcs, bafoués et méprisés par les chrétiens. On y professe à leur égard un mépris si profond que l'homme qui serait accusé d'aimer une juive se croirait déshonoré »³⁶⁹. Il rajoute que le salut des juifs se fera dans la conversion : « Si les Juifs qui renient Jésus Christ entraient dans ce sanctuaire et s'y recueillaient un peu, il me semble impossible que le voile qui recouvre leurs yeux ne se déchirât pas de lui-même et qu'ils puissent résister à reconnaître avec les chrétiens la divinité de Notre Seigneur Jésus Christ, sa mission promise et annoncée »³⁷⁰.

Nombreux sont les exemples de cette défiance par rapport aux juifs. Elle provoque une séparation radicale, particulièrement visible à Jérusalem où ils sont cantonnés dans le quartier proche du mur des Lamentations.

L'abbé Conil fait pour sa part une analyse plus équilibrée de la présence juive : « Malgré leur nombre considérable, ils sont loin de jouir d'une influence et du prestige qu'ils devraient avoir sur un sol dont, après tout, ils sont les légitimes habitants. Soumis à l'autorité du gouvernement turc qui ne les maltraite pas, mais ne les favorise pas davantage, ils s'occupent paisiblement de leurs diverses industries, et observent scrupuleusement leurs pratiques religieuses. Des synagogues nombreuses leur facilitent l'accomplissement de ces devoirs, et tous les vendredis ils s'en vont, au déclin du jour, pleurer vers la *muraille des pleurs*. (...) Cet usage juif est respectable »³⁷¹.

D'après le « Vital-Guinet », 285 rabbins desservent les 14 synagogues et les 13 « places de lecture » du sandjak de Jérusalem et du каза de Jaffa³⁷².

CHRÉTIENS D'ORIENT OU L'ABSENCE D'UNITÉ

Nous avons déjà eu l'occasion d'apercevoir les différentes communautés chrétiennes de Palestine dans la première partie. Il convient ici d'y voir plus clair au milieu de toutes ces appellations qui peuvent être regroupés sous deux rubriques.

Les chrétiens unis à Rome

Les latins, c'est-à-dire les catholiques, représentent le nombre le plus important des chrétiens romains, même si celui-ci est bien modeste par rapport aux orthodoxes. Ils sont représentés par un patriarche, de nouveau présent à Jérusalem depuis 1847, et dont le premier titulaire est Mgr Valerga, grand prosélyte pour la cause romaine avec la multiplication des missions. Pour les Palestiniens, le clergé latin reste cependant trop assimilé à Rome, trop européenisé, tenant peu compte des traditions orientales, ce qui explique en partie le nombre restreint de fidèles tout au long du siècle.

Les autres communautés unies à Rome ont peu de fidèles et vivent pour la plupart

³⁶⁹ Philippe Deschamps, *A travers l'Egypte, le Nil, la Palestine, la Syrie*, Paris, Ernest Leroux, 1896, p.48.

³⁷⁰ *Ibid.*

³⁷¹ Abbé Conil, *op. cit.*, p.442.

³⁷² Vital Guinet, *Syrie, Liban et Palestine : géographie administrative, statistique descriptive et raisonnée*, Paris, Ernest Leroux, 1896.

grâce à l'aide des latins. Ce sont les grecs catholiques ou melchites, restés unis à Rome au moment du grand schisme d'Orient. L'Eglise grecque catholique est dirigée par un patriarche soumis au Pontife de Rome, et qui a sa résidence à Damas. Les maronites sont rattachés à Rome, mais continuent d'élire leur patriarche qui réside au Mont Liban. Les arméniens catholiques, très peu nombreux en Palestine, sont administrés par un patriarche qui a sa résidence à Constantinople. Il convient aussi de citer les coptes catholiques dont le nombre est infime, il en va de même des abyssins et des syriens catholiques

Les chrétiens non-unis à Rome

Les grecs schismatiques ou orthodoxes constituent le groupe le plus important de chrétiens présents en Orient. Les rixes entre les latins et les orthodoxes sont légions, chacun s'appliquant à démontrer l'incapacité et la fourberie de son clergé, accusant l'autre de prosélytisme... L'abbé Moretain, fondateur de la mission latine de Beit-djala, fit les frais de cette hostilité entre les deux communautés et se trouva bien souvent à peu de chose du statut de martyr. L'antagonisme ne fait qu'empirer dans la deuxième moitié du siècle avec la mise en avant de la Russie qui finance généreusement les orthodoxes au grand drame des Latins !

L'origine de la Guerre de Crimée est en partie à trouver dans cette rivalité entre latins et orthodoxes, puisque le prétexte du déclenchement du conflit entre Russes, protecteur des orthodoxes et Ottomans soutenus par les Français, protecteur des latins, semble être la disparition de l'étoile d'argent dans la grotte de la Nativité. Comme cette étoile porte une inscription en latin, le clergé latin accuse le clergé grec de l'avoir délibérément subtilisée. Les grecs orthodoxes accusent les latins d'avoir eux-mêmes fait disparaître l'étoile pour en rejeter la culpabilité sur les orthodoxes, et de mener ainsi un jeu pervers

373 .

Le livre du pèlerin met en garde les membres des caravanes de pénitence contre toute provocation à l'égard des chrétiens non unis : « Les latins, les Français surtout, sont portés au dédain vis-à-vis des grecs, et la manifestation de ce sentiment est un obstacle sérieux au rapprochement que nous devons ardemment désirer entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident. (...) Quoique séparés de l'Eglise romaine, les Grecs ont des traditions liturgiques très respectables (...) Si nous sommes parfois étonnés de leurs usages, qui diffèrent des nôtres, gardons nous de les juger légèrement et surtout de donner extérieurement des marques de dédain ou de moquerie ³⁷⁴ ».

Ces avertissements sont d'autant plus importants que les rencontres entre les grecs et les pèlerins catholiques sont fréquentes dans les différents sanctuaires de Palestine et les remarques ou gestes déplacés entraînent facilement des réclamations auprès des plus hautes autorités accusant la partie adverse de ne pas respecter le *statu quo*.

Parmi les autres communautés schismatiques, on trouve les arméniens, qui

³⁷³ James Finn, consul anglais en poste au moment de ces faits donne de nombreux détails sur ces querelles, *Stirring Times*, Londres, Kagan Paul, 2 volumes, tome I, p. 11-21.

³⁷⁴ *Le Livre du pèlerin*, op. cit., p.34.

possèdent le couvent Saint-Jacques sur le mont Sion où réside leur patriarche. Ils ne sont guère plus de 500 à Jérusalem à la fin du siècle.

Enfin, il faut évoquer les protestants, totalement absents jusqu'au milieu du XIXe siècle, et qui ne sont que quelques centaines à la fin du siècle. L'abbé Conil évalue leur nombre à Jérusalem à 400 et à Nazareth à 120³⁷⁵. Les établissements protestants, écoles, dispensaires sont par contre assez nombreux à Jérusalem ou Nazareth, tous financés par l'Angleterre, encore une fois au grand dam des catholiques et plus particulièrement des Français qui ne voient dans les protestants que l'aspect financier, où tout comme pour les Juifs, l'impression qu'ils vont par leurs fortunes acheter toute la Palestine.

La France et la Palestine entre religion et politique : le rêve d'un protectorat

Les capitulations de 1535 confirmées en 1604, 1673, 1740, puis au traité de Berlin en 1878 sont les repères chronologiques revendiqués par tous les régimes français successifs pour assurer la protection des catholiques en Orient, et de manière plus particulière en Palestine et à Jérusalem, « terre des origines » du christianisme. De cette détermination à protéger les latins découlent la volonté d'une domination française sur ces mêmes terres.

De la Monarchie à la République anti-cléricale, tous les gouvernements ont la volonté de défendre les intérêts de la France, religieux en priorité, avec la multitude d'établissements catholiques disséminés sur l'ensemble de l'Empire ottoman, mais également économiques dans une région qui s'ouvre au monde, et enfin coloniaux dans la grande rivalité qui oppose les puissances européennes, en priorité la France et l'Angleterre.

« La France catholique ne se résoudra jamais à perdre ce glorieux privilège que tant de sang versé et tant de services rendus ont si pleinement justifié dans les siècles passés »³⁷⁶.

Telle est l'opinion de tous les acteurs français présents de près ou de loin dans les affaires d'Orient, soutenus en cela par l'ensemble des institutions religieuses françaises qui se sont fortement développées dans cette région, mais également des anticléricaux à l'image de Gambetta dont l'anticléricalisme s'arrête là où les intérêts de la France sont en jeu. La France reçoit également le soutien de Rome, en particulier durant le pontificat de Léon XIII qui estime que « la France a en Orient, une mission à part que la Providence lui a confiée : noble mission qui a été consacrée non seulement par une pratique séculaire, mais aussi par des traités internationaux (...). Le Saint-Siège, en effet, ne veut en rien toucher au glorieux patrimoine que la France a reçu de ses ancêtres et qu'elle entend, sans nul doute, mériter de conserver, en se montrant toujours à la hauteur de sa tâche »

³⁷⁵ Abbé Conil, *op. cit.*, p. 438.

³⁷⁶ Mgr Langénieux, in *Echos d'Orient*, AAV, tome II, octobre 1898-octobre 1899, p.19.

377

Les consuls présents en Palestine ont la tâche de représenter au mieux les intérêts de la France et de fortifier l'importance de cette dernière. La prise de fonction d'un nouveau consul à Jérusalem démontre en particulier la place prédominante qu'occupe la France. La revue des *Missions Catholiques* décrit l'entrée dans la Ville Sainte, en 1881, du consul Langlais :

« Les drogman et les janissaires de tous les consulats, du patriarcat et du couvent des Franciscains allèrent à sa rencontre à une lieue de la ville. Le jour de la fête de Saint Jean in Montana, M. Langlais assista à la messe solennelle célébrée par le Rme P. Guide de Cortone, custode de Terre Sainte. Le soir, il se rendit à Bethléem, où il fut reçu officiellement en sa qualité de protecteur des Saints-Lieux. »³⁷⁸

Nous avons évoqué dans la première partie la figure emblématique de Paul-Emile Botta qui eut la farouche volonté de défendre les intérêts français à Jérusalem. Cet homme, loué pour sa dévotion à la cause des catholiques et des Français en Terre Sainte, rejoint en cela la liste des autres consuls français, tous très dévoués à leur poste à l'image du consul Ledoux, présents de 1885 à 1898, incarnation parfaite du consul catholique, fervent défenseur des congrégations françaises et des intérêts capitulaires de son pays.

De quel poids jouit la France en Palestine ?

D'un point de vue économique, les rivalités avec les autres puissances européennes sont fortes et les résultats assez minces même si certains zéloteurs de la domination française sont fiers de mentionner la construction du chemin de fer Jaffa-Jérusalem avec des capitaux français, tout comme la présence du Crédit Lyonnais, la plus importante banque du pays...

D'un point de vue religieux, la présence et la prédominance française sont indéniables. Nombreux sont les « grands esprits » à s'enflammer sur la grandeur de la France en Orient :

« Les œuvres françaises en Orient, religieuses et laïques, sont assez nombreuses pour occuper notre diplomatie, elles sont assez fortes pour soutenir notre influence et depuis qu'elles sont franchement éducatrices ou hospitalières, elles ont acquis une vitalité que nulle autre jusqu'ici n'égale»³⁷⁹

Ces propos sont le reflet de la pensée de l'époque, qui voit dans la présence française en Orient ou ailleurs de par le monde cette mission civilisatrice qui était si chère à Napoléon Bonaparte comme elle le sera à tous les hommes au pouvoir durant ce siècle colonialiste. On utilise pour cela les exemples classiques de cette action civilisatrice de l'Europe et l'inévitable référence aux croisades :

³⁷⁷ *Ibid*, p.21.

³⁷⁸ *Les Missions Catholiques*, OPM, tome 13, p.365.

³⁷⁹ A d'Anthouard, *La France en Palestine* in *La Revue hebdomadaire*, janvier 1914, p.38.

« Comme au temps des croisades, l'Europe secourait l'Asie ; elle en avait reçu les principes de vie, elle les avait cultivés précieusement par l'effort et la discipline, et en avait tiré son bien-être moral et matériel tandis que là-bas l'anarchie éteignait toute civilisation. Le moment venu, elle acquittait sa dette et dans un mouvement de refus la civilisation retournait à son berceau. Et toujours, comme à l'époque de Pierre l'Ermite, de Godefroy de Bouillon, de saint Louis, la France était en tête (...). Fidèle à ses traditions, elle apportait à ces populations malheureuses, sans distinction de religion, l'espérance d'un peu plus de justice, les bienfaits de la science et les aidait à sortir de l'abjection où elles croupissaient. Elle préparait la rénovation du pays»³⁸⁰.

Cette opinion, exaltée, patriotique, civilisatrice, ne représente pas complètement la réalité mais son fondement n'est pas inexact. La Palestine est une région qui vit à partir des années 1850, et pendant près de deux générations à l'heure française. C'est l'âge d'or de la présence française, particulièrement visible à Jérusalem, siège des Lieux Saints chrétiens les plus vénérés.

Les différents symboles visibles de cette prédominance française sont la langue, utilisée chez tous les lettrés et dans les actes de commerce et souvent comme première langue d'enseignement, et la multitude d'instituts religieux où depuis le toit de leur bâtiment flotte le drapeau français.

Les congrégations religieuses ou les forces vives de la prédominance française en Palestine

LES RELIGIEUX OU LES VISAGES DE LA FRANCE EN ORIENT

La France doit tout au long du XIXe siècle se battre pour sauvegarder son influence, ses prérogatives issues des capitulations, face à l'appétit des autres puissances européennes. Elle reste cependant prépondérante à la fin de ce siècle, dans cette période que nous avons qualifié « d'âge d'or » de la présence française en Palestine et au Proche-orient, grâce au formidable dynamisme de ses congrégations religieuses, féminines ou masculines.

De l'arrivée des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition en 1848, premier institut français à s'installer à Jérusalem aux Frères des Ecoles Chrétiennes en 1878, premier institut masculin à ouvrir une école dans la Ville Sainte, le nombre d'hôpitaux, de dispensaires, d'écoles, de monastères français ne cesse de croître et de porter haut le drapeau de la France.

M. de Douville-Maillefeu, député français, de retour d'un voyage en Orient en 1890 exprime du haut de la tribune de l'Assemblée nationale le bienfait de cette présence de religieux français dans cette partie du monde :

« Je suis de ceux qui rendent parfaitement justice à tous les Français, quels qu'ils soient, et surtout aux religieux qui rendent service à notre pays, en propageant notre langue. Or je tiens à déclarer, j'ai vu que, partout en Orient, quel que soit l'Ordre auquel ils

³⁸⁰ *Ibid*, p.38-39.

appartiennent, les religieux congréganistes des deux sexes montrent un dévouement absolu pour le nom français»³⁸¹.

Néanmoins la reconnaissance envers les congrégations pour le soutien à la prédominance française en Palestine est loin d'être partagée par tous, que cela soit chez les anticléricaux français ou dans le reste de l'Europe. Pour certains Français de la IIIe République, l'idée que les congrégations religieuses soient à l'origine de la puissance de la France en Orient est fortement exagérée. Jean-Louis de Lanessan, ancien député et ancien gouverneur d'Indochine, démontre dans un article paru dans *Le Siècle*, en 1906, que ces congrégations sont plus attirées par le prosélytisme religieux que par la promotion de la France :

« Les assumptionnistes prétendent que leur œuvre rend de très grands services à la France et en tirent prétexte pour solliciter des donations des catholiques. (...) En admettant que les pèlerins français soient aussi nombreux aujourd'hui que ceux des autres nations, il est difficile d'apprécier les avantages que la France en retire. Autant vaudrait dire que l'Angleterre tire bénéfice des milliers de touristes anglais qui viennent chaque hiver visiter et habiter nos côtes ensoleillées de la Méditerranée. L'œuvre des assumptionnistes n'est, en réalité, qu'une œuvre commerciale ; si elle facilite la visite de la Palestine par un certain nombre de nos compatriotes, il est impossible de dire qu'elle serve réellement l'influence de la France»³⁸².

Il ajoute que la plupart des instituts installés en Palestine et en particulier à Jérusalem ont un but presque exclusivement de prosélytisme, à l'image des pères blancs qui forment des prêtres indigènes catholiques, ou des ordres contemplatifs comme les carmélites et bénédictines du mont des Oliviers : « Attirées en Palestine par la seule foi religieuse, ces missions n'y jouent, en réalité, aucun rôle utile. Elles ne se proposent que d'inspirer l'amour de leur religion par le zèle qu'elles manifestent dans son exercice »³⁸³.

Pour les religieux et leurs soutiens, il en est tout autrement, à l'image de l'Archevêque d'Alger, Mgr Lavignerie, dont la célèbre devise se veut ce lien indéfectible entre sa foi et son pays : « Nous avons au cœur deux passions qu'on ne nous arrachera jamais : l'amour de l'Eglise et l'amour de la France ! »³⁸⁴.

La polémique entre les catholiques et les anticléricaux alimente tous les débats sur la place de la France en Orient et sur l'hypothèse que la forte influence française dans cette région repose principalement sur l'essor des congrégations religieuses. Ces propos, qui sont globalement vrais, ne peuvent être acceptés en tant que tels par des hommes qui luttent, de manière parfois violente, contre l'influence de la religion catholique sur le territoire français et militent pour la séparation mouvementée de l'Eglise et de l'Etat. Les religieux seront ainsi toujours accusés de ne songer qu'aux bienfaits de la religion et de

³⁸¹ *Bulletin de l'Œuvre des écoles d'Orient*, BNF, 1899, p.184-185.

³⁸² M. de Lanessan, *Les missions et leur protectorat*, in *Le Siècle*, 4 mai 1906.

³⁸³ *Ibid.*

³⁸⁴ *Bulletin de l'Œuvre des écoles d'Orient*, BNF, 1899, p.181.

ne se servir de la France que lorsque cela les arrange, d'où leurs proclamations patriotiques.

Pour d'autres pays européens, l'opinion est inverse, et ils accusent les congrégations françaises de faire œuvre politique et non religieuse. Le professeur italien Angelo de Gubernatis affirme que « Les institutions scolaires en Syrie et en Terre Sainte ont toute un caractère de piété extérieure (...) mais, en réalité, le gouvernement français, en vertu de son protectorat, les assiste et en fait sa propre citadelle »³⁸⁵.

L'ÉDUCATION ET LES SOINS : PREMIÈRES TÂCHES DES CONGRÉGATIONS FÉMININES

Les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition³⁸⁶ sont les pionnières de ce vaste mouvement de congrégations catholiques françaises et européennes à partir du milieu du XIXe siècle. En 1848, elles sont demandées par la Propagande et la Custodie de Terre Sainte et souhaitées par le Patriarcat latin pour assurer le poste de Jérusalem. Le but de leur venue est d'ouvrir pour la population locale, et en priorité latine, une école et un dispensaire à Jérusalem puis dans d'autres villes palestiniennes³⁸⁷. L'abbé Conil dans sa description des différents instituts religieux de Terre Sainte montre l'importance prise par cette communauté dans les deux activités dévolues en règle générale aux congrégations féminines, l'enseignement et les soins aux populations locales :

« Les enfants admises dans les quatre classes dont se compose le groupe scolaire sont au nombre de 280, chiffre considérable, si l'on songe à la population minime de Jérusalem, qui n'excède pas 40 000 habitants dans l'enceinte des murailles.

De cinq à quatorze ans, les petites filles reçoivent à cette Ecole un enseignement complet et pratique, comprenant, comme dans les établissements les mieux ordonnés de France, les matières de l'enseignement primaire et les travaux manuels féminins. Les sœurs admettent chez elles des enfants latines, grecques, arméniennes catholiques ou schismatiques, et même des turques. (...) Et l'on se fait facilement une idée des heureux

³⁸⁵ *Echos d'Orient*, AAV, tome VII, 1905, p.91.

³⁸⁶ La congrégation des sœurs de Saint Joseph de l'Apparition est l'oeuvre d'Emilie de Vialar. Cette demoiselle, née en 1797 à Gaillac, issue d'un milieu aisé, connaît une jeunesse dorée et ce n'est qu'en 1832, qu'elle prend la décision de fuir la maison paternelle pour fonder, en compagnie de trois amies, une communauté au service des pauvres. Après des débuts difficiles, face à l'hostilité familiale et d'une partie de la population de Gaillac, elle part fonder un premier établissement en Algérie. Cette première installation signe le début d'une multitude d'implantations autour de la Méditerranée et de part le monde. A la mort d'Emilie de Vialar en 1856, on dénombre 42 maisons, un siècle plus tard, elles seront 128. En 1959, la fondatrice de cette congrégation est proclamée sainte.

³⁸⁷ Soeur Emilie Julien accompagnée de plusieurs sœurs débarquent à Jaffa au début du mois d'août 1848 et décrit dans une lettre à son père son arrivée le 14 août à Jérusalem : « En arrivant, notre premier soin fut d'aller entendre la messe en action de grâce ; après quoi, les Pères de Terre Sainte nous donnèrent à déjeuner, puis nous conduisirent à la maison qu'on nous avait préparée. Mgr le patriarche désira nous voir, et nous fûmes reçues par Sa Grandeur avec bonté, simplicité et dignité », in Abbé Louis Picard, *Emilie de Vialar*, Paris, 1924, p.145. L'école semble d'emblée accueillir un nombre important d'élèves puisqu'elles sont 90 en juillet 1849 et 130 l'année suivante. Le premier novembre 1851, un hôpital est annexé aux classes, baptisé hôpital Saint-Louis qui plus tard sera hors les murs à côté de Notre Dame de France.

résultats que les Sœurs obtiennent auprès de la population indigène, en donnant leurs soins à cette petite légion d'enfants qui, sans elles, croupiraient, comme autrefois, dans l'ignorance et le vice. (...) La civilisation y gagne des auxiliaires précieuses, et l'influence française aussi. Car le français étant enseigné très soigneusement dans ces diverses classes, la majeure partie des femmes de Jérusalem parlera notre langue avant peu. De plus, au contact des mœurs françaises et de la vertu des Sœurs, elles emportent, de leur séjour à l'école, des souvenirs et des habitudes de travail et d'honnêteté, qu'elles auraient toujours ignorés sans les religieuses de Saint-Joseph. (...) Naturellement l'instruction religieuse a le pas sur toutes les autres branches de l'enseignement, et toutes les enfants apprennent les prières chrétiennes et le catéchisme catholique du plein gré et du libre consentement de leurs familles »³⁸⁸.

Il est intéressant de mettre ces propos en parallèle avec ceux d'Angelo de Gubernatis, précédemment cité, accusant d'utiliser les congrégations à des fins de politique française :

« la préoccupation de faire des Syriens de petits maures (moretti) français est si grande dans les écoles des Congrégations, que les enfants sauront dire parfaitement les noms des préfectures et des sous-préfectures des départements et des arrondissements de la France, tandis qu'ils se montrent ignorants des confins et des limites du vilayet syrien dans lequel se trouve leur famille... ils prieront et chanteront en français et, si on les interroge en arabe sur une partie quelconque du catéchisme, ils resteront muets, bien que l'arabe soit leur langue maternelle. Que voulez-vous ? Cette langue, dans les écoles des Congrégations, ils ne l'étudient plus et souvent ils la désapprennent»³⁸⁹.

Il ajoute, concernant l'éducation des jeunes filles, qui est le monopole des instituts religieux féminins :

« La situation de la femme orientale instruite dans les écoles des Congrégations françaises est encore plus lamentable. (...) De pauvres petites filles, ayant à peine de quoi manger dans leur maison, souvent orphelines miséreuses, entrent dans de grands collèges, où elles trouvent, avec la somptuosité des édifices, toutes les commodités de la vie. (...) Sorties du pensionnat, où un grand nombre ont été élevées gratuitement, ces élèves des Congrégations montrent un mépris déclaré pour tout ouvrage féminin autre que la broderie : tout travail plus humble paraît vil et dégradant »³⁹⁰.

Pour revenir à la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition proprement dit, elles vont acquérir en quelques années une place de premier ordre dans le système des instituts catholiques et français présents en Palestine. Dans la seule ville de Jérusalem, elles ont en charge, outre l'école, un orphelinat d'abord installé dans la vieille ville, puis qui déménage hors les murs à la fin du siècle, permettant d'accueillir dans un espace plus grand de nombreuses orphelines de la ville et de ses environs. Il faut ajouter la prise en charge de l'hôpital Saint-Louis³⁹¹, appelé également l'hôpital français, où sous

³⁸⁸ Abbé Conil, *op. cit.* p. 233-235.

³⁸⁹ *Echos d'orient*, AAV, tome VIII, p.93.

³⁹⁰ *Ibid*, p.94.

la direction d'un médecin français, elles contribuent à la bonne marche de l'établissement, avec en particulier la présence de Sœur Joséphine, « l'infirmière des pèlerinages ». En dehors de la Ville Sainte, les établissements se multiplient, à Jaffa, Bethléem, Beit-Jallah, Ramallah ou encore Nazareth.

Même si elles sont sous la protection du patriarcat, en particulier pour leurs établissements scolaires qui sont référencés comme les écoles du patriarcat, elles n'en demeurent pas moins des fers de lance de la présence et de l'influence française dans la région.

L'exemple le plus patent de ce lien avec la France est l'aide reçue du gouvernement français en tant que congrégation française³⁹². Ainsi, en 1881, elles reçoivent pour l'école et l'orphelinat de Jérusalem la somme de 1000 francs, il en est de même pour les établissements de Bethléem et de Jaffa. Elles sont comme nous l'avons cité, les « petites mains » de l'hôpital Saint-Louis, hôpital fondé par la famille de Piellat mais fortement subventionné par la France puisqu'en cette année 1881, la subvention est de 12 000 francs, à quoi il faut ajouter une aide exceptionnelle de 10 000 francs pour le mobilier et 5000 francs pour la rémunération du médecin français³⁹³.

Parmi les autres instituts féminins qui sont arrivés à la suite des sœurs de St Joseph de l'Apparition, et qui seront également des portes drapeaux catholiques et français, on peut d'abord citer, dans l'ordre chronologique, les dames de Nazareth qui arrivent en Palestine en 1855³⁹⁴. Tout comme les sœurs de St Joseph, elles sont sollicitées par le patriarche pour venir éduquer les jeunes chrétiennes de Galilée. Elles ajoutent à ce premier travail un dispensaire et une visite des malades à domicile. Elles n'ont pas la renommée des précédentes, et sont peu aidées par le gouvernement, malgré leur attachement revendiqué à leur patrie d'origine, et n'ont droit qu'à quelques visites d'officiels et quelques caisses de livres en français. Il convient cependant de noter l'aide

³⁹¹ L'hôpital Saint-Louis a été fondé le 1^e novembre 1851 sur l'initiative de M. Lequeux, chancelier de M. Botta, consul de France à Jérusalem. A cette époque, il n'y avait encore aucun hôpital à Jérusalem. Cet établissement, tout en étant propriété de la France, fut mis entre les mains du patriarche latin de Jérusalem qui prit en charge son entretien. En 1878, la famille de Piellat, désireuse de créer quelques œuvres utiles à la religion et à la France, décide la création d'un hôpital en dehors des murs. Le 1^e janvier 1882 est inauguré ce nouveau bâtiment, qui prend la succession de celui existant à l'intérieur des remparts. Les sœurs de Saint-Joseph en assurent le fonctionnement, ainsi qu'un médecin français, rémunéré par le gouvernement français.

³⁹² MAE, Nantes, Constantinople, D, correspondance Jérusalem, Etat statistique des établissements scolaires, hospitaliers religieux en Palestine subventionnés par le gouvernement de la République Française au cours de l'année 1881, consulat de France en Palestine.

³⁹³ Les sœurs de Saint-Joseph reçoivent des dons réguliers de la part de Propagation de la Foi, œuvre lyonnaise. En règle générale, les sommes sont versées au patriarcat latin qui distribue aux différentes congrégations, suivant leur besoin. A titre d'exemple, pour l'année 1882, la somme allouée est de 43 000 francs. Les sœurs ne seront jamais oubliées, d'autant qu'elles ne cessent de s'agrandir et de créer de nouveaux établissements.

³⁹⁴ Cette congrégation a été fondée à Montmirail (Marne), en 1822, par la duchesse de Doudeauville. Le but de cette société religieuse est l'éducation des jeunes chrétiennes. Au milieu du XIXe siècle, elle ne compte que trois maisons, une à Montmirail, qui est la maison mère, une autre à Oullins et une troisième à Nazareth.

qu'elles reçoivent de l'Oeuvre des écoles d'Orient ; en 1872, Madame de Vaux, supérieure générale des dames de Nazareth, remercie cette dernière pour les 2000 francs alloués à chacun des établissements des religieuses tout en sollicitant une aide supplémentaire devant les importantes dépenses auxquelles elles doivent faire face³⁹⁵.

Arrivent ensuite, les dames de Sion, qui sont appelées en Palestine en 1856 par le patriarche pour remplir la mission qu'exercent déjà les sœurs de St Joseph mais tournée davantage vers les « infidèles ». Elles jouent un rôle majeur à Jérusalem tant du point de vue catholique que français.

Elles habitent l'Ecce Homo, lieu symbolique puisque supposé être le palais de Ponce Pilate, et donc très visité par les pèlerins. Leurs activités d'enseignement sont sensiblement les mêmes que les sœurs de St Joseph. Dans le compte rendu des activités de l'Ecce-Homo entre 1856-1876, on note les réalisations suivantes :

un couvent des filles de Sion chargées de la confection d'images-fleurs et de couronnes d'épines très recherchées par les pèlerins et la confection d'hosties.

Un orphelinat à proximité du couvent où près de 1200 enfants sont passés en 20 ans.

Un dispensaire ouvert à tous.

Un externat pour les jeunes filles d'infidèles, on note en particulier la présence des filles de Raouf Pacha, le gouverneur de Palestine.

Il faut ajouter le couvent et l'orphelinat à St Jean in Montana, à proximité de Jérusalem.

Ces sœurs qui ne cachent pas, loin de là, leur appartenance à la France, sont aidées par différents organismes français ou étrangers, mais pas par le gouvernement français, ce que regrette le Père Ratisbonne :

« Le gouvernement français si généreux en toutes circonstances pour les établissements religieux en Orient, ne nous a encore favorisé d'aucun secours, nous aimons à espérer pour l'avenir »³⁹⁶.

La France consent une aide mais à l'œuvre des pères de Sion. Les pèlerins français prendront l'habitude de visiter et de déposer des aumônes à cet établissement, ce qui en fait un lieu important du parcours du pèlerin dans la Ville Sainte.

Une quatrième congrégation marque fortement de son empreinte catholique et française la vie à Jérusalem, ce sont les filles de la charité. Elles s'installent en 1886, et ces « oiseaux blancs du bon Dieu », célèbres tout autour de la Méditerranée et au-delà, héroïques pendant la Guerre de Crimée, sont accueillies très chaleureusement par les communautés de Jérusalem, à commencer par les latins. Sœur Sion, figure emblématique de ces filles de la charité qui s'installe à Jérusalem le 3 mai 1886, montre que sa venue ne correspond pas à un besoin précis mais plutôt à la nécessaire présence de cette société religieuse au plus proche du tombeau du Christ :

³⁹⁵ *Ibid*, 1866-1876, p.362.

³⁹⁶ *Mission N.D de Sion*, compte-rendu sommaire 1856-1876.

« Nos Supérieurs m'ont envoyée à Jérusalem, sans m'avoir précisé aucune œuvre, ne sachant pas eux-mêmes, au juste, celle que nous pourrions entreprendre. Par conséquent, conduites par la Providence, nous arrivâmes sans une intention déterminée ; le temps et l'expérience allaient nous guider»³⁹⁷ .

Leurs œuvres vont à l'image des autres sociétés féminines s'orienter vers les plus petits et les plus pauvres, avec en premier la création d'un orphelinat, d'un dispensaire, de visites aux malades dans les villages autour de la Ville Sainte et surtout le soin prodigué aux lépreux³⁹⁸ . Cette attention faite à cette population rejetée leur apportent la considération de tous et en particulier des pèlerins qui voient dans cette action la véritable charité chrétienne et laissent de généreuses aumônes allant même jusqu'à se rendre auprès d'eux !

L'autre œuvre importante des filles de la charité est la gestion, en 1891, de l'hôpital municipal de Jérusalem, suivant le souhait du gouverneur de Palestine. Devant les services rendus à la population, la popularité des sœurs, le choix de Raouf Pacha pour les filles de la charité fait l'unanimité. Ce sera un motif de fierté pour les autorités françaises que cet hôpital municipal, voulu par un gouverneur musulman, soit placé entre les mains de religieuses catholiques françaises.

Pour achever le tableau des communautés de religieuses françaises, il faut citer les contemplatives que sont les carmélites, les sœurs de Marie Réparatrice et les clarisses.

Les carmélites du Pater, puisque installées sur le lieu du Pater au mont des Oliviers, sont présentes en Palestine depuis 1873, grâce au dévouement et à la fortune de la princesse de La Tour d'Auvergne, qui consacre les dernières années de sa vie à l'installation d'une communauté de carmélites sur le terrain du Pater. Les pèlerins prennent l'habitude d'entendre une messe dans l'église des carmélites le jour de l'Ascension.

Les deux autres communautés contemplatives se sont installées à Jérusalem, la même année, en 1888 :

Les sœurs de Marie Réparatrice³⁹⁹ , qui adorent jour et nuit le Saint Sacrement exposé dans leur chapelle. Les heures de travail sont employées à la confection ou au raccommodage d'ornements pour les pauvres églises de Palestine. Le couvent a été

³⁹⁷ Abbé Conil, *op. cit.*, p.330.

³⁹⁸ Sœur Sion dans son rapport d'activité à ses supérieurs décrit l'état dans lequel était cette population à leur arrivée et les soins que les Sœurs essayèrent de leur proscrire : « Il n'est pas nécessaire de raconter dans quel état d'avilissement moral, de malpropreté, nous trouvâmes la petite colonie à l'époque de nos premières visites. D'horribles plaies restaient sans pansement, ou mieux restaient exposées au soleil, au vent, à la poussière, pour attirer la compassion des passants et obtenir quelques visites par charité. Aujourd'hui les lépreux savent que les Sœurs les protègent, qu'elles veillent sur leurs besoins quotidiens, suivant la mesure de leurs ressources (...) La continuité des soins a considérablement amélioré leur état physique. On les voit, on les approche, on leur parle sans ressentir aucune crainte, aucune répugnance », Abbé Conil, *op. cit.* , p.335.

³⁹⁹ La congrégation des sœurs de Marie-Réparatrice a été fondée le 8 décembre 1854, le jour même de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

construit, hors les murs, à côté de la porte neuve, et ce, grâce à la générosité du Comte de Piellat.

Les clarisses, présentes d'abord à Nazareth, s'installent à Jérusalem grâce à l'empressement de Louise Harmel, religieuse au couvent de Sainte-Claire à Paray-le-Monial et fille du célèbre industriel catholique du Val-des-Bois. Elle décède alors que le couvent est inachevé mais cela ne remet pas en cause cette installation sur la route de Bethléem, près de la gare de Jérusalem, que les pèlerins peuvent ainsi apercevoir à leur arrivée en train.

Cette énumération des différents couvents de religieuses françaises permet de montrer l'importance de la présence catholique française à Jérusalem et plus globalement en Palestine puisque les premières religieuses à s'installer dans la Ville Sainte sont françaises. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la majorité des membres des communautés féminines sont originaires de France. Dans le dénombrement effectué en 1904 par le Consulat de Jérusalem, la domination des françaises par rapport aux autres nationalités est écrasante.

- Pour les sœurs de St Joseph, dans leurs établissements de Jérusalem (école et orphelinat), Ramallah, Beitdjallah, Ramleh, on dénombre 35 religieuses dont 20 françaises, 12 arabes, 2 polonaises et une bulgare. Si l'on prend en compte l'hôpital St Louis, on dénombre uniquement des françaises, au nombre de 7.

- Pour les sœurs de N.D de Sion, sur 52 religieuses présentes à Jérusalem et à St Jean in Montana, on dénombre 22 françaises, 16 ottomanes, 9 allemandes, 3 italiennes, une belge et une autrichienne.

- Pour les filles de la charité de Jérusalem, ce sont sur un total de 23 religieuses, 15 françaises, 6 ottomanes, une italienne et une belge.

- Pour les carmélites du Pater, on compte, sur un total de 11 religieuses, 8 françaises, une égyptienne, une palestinienne, une italienne⁴⁰⁰.

Nous avons ainsi un véritable dispositif d'établissements catholiques français que les pèlerins visitent, aident et font connaître à leur retour par leur récit. Pour la France, ce sont des soutiens indispensables au maintien de cette influence française, attaquée de toute part par les puissances rivales. Cependant, ces « petites mains » que sont ces religieuses auront une importance moindre par rapport aux congrégations masculines qui vont s'employer de façon beaucoup plus systématique à la promotion de leur patrie.

LES CONGRÉGATIONS MASCULINES, VÉRITABLES REPRÉSENTANTS DE LA FRANCE

Les religieux, à la différence des religieuses, ne sont pas des pionniers dans le retour des congrégations catholiques françaises en Terre Sainte. Il faut attendre la fin des années 1870 et surtout la décennie suivante, pour que de nombreuses congrégations masculines françaises s'installent à Jérusalem. Toutes, à différents niveaux, développent un lien avec les pèlerinages de catholiques français. Nous ne mentionnerons pas ici les

⁴⁰⁰ Pour la totalité des congrégations, voir annexe, Dénombrement par nationalité des religieux des établissements français ou protégés en Palestine - 1904 -.

assomptionnistes qui s'installent en 1887 dans la Ville Sainte et dont l'histoire est particulière.

La première congrégation à revêtir de l'importance aux yeux des pèlerins est celle de Mgr Lavigerie. Cet intérêt est en fait dû non pas aux activités des pères blancs mais au site qu'ils occupent, Sainte-Anne, qui est d'après la tradition biblique, la maison de la mère de la Sainte Vierge et le lieu de sa naissance.

Au lendemain de la Guerre de Crimée, le sultan, en remerciement de l'aide apportée par la France pour contrer les Russes, fait don, en 1856, de ce sanctuaire à Napoléon III. En 1861, Sainte-Anne est annexée au territoire français. Le gouvernement français restaure l'ancienne église des croisés, construit un couvent à côté et y installe en 1878 les pères blancs de Mgr Lavigerie. Ces derniers créent un séminaire pour le clergé grec-catholique.

Au fur et à mesure des années, et en particulier avec l'arrivée des Pèlerinages de Pénitence, Sainte-Anne prend une connotation des plus patriotiques et se transforme en lieu de mémoire français. Dominique Trimbur, dans son étude sur Sainte-Anne montre l'importance qu'elle prend pour les Français dans le dernier quart du siècle : « Ce lieu de mémoire, c'est d'abord une petite France à Jérusalem. Sainte-Anne le devient par la réunion des Français de la ville, dès les premiers temps. Mais l'église est aussi le lieu où se rencontrent « la France qui reste » et « la France qui passe », au moment des pèlerinages français. A ce titre, Sainte-Anne de Jérusalem peut s'honorer de son appellation de « Sainte-Anne des Français »⁴⁰¹.

Les pèlerinages assomptionnistes font des haltes systématiques dans ce lieu, tendre souvenir de la mère patrie qu'ils n'ont pas vue depuis 10 jours !

Pour confirmer le rôle central de Sainte-Anne comme lieu symbolique de la présence française à Jérusalem, Dominique Trimbur montre l'habitude prise de célébrer toutes les cérémonies françaises en ce lieu :

« Celles-ci peuvent être tristes, lorsque l'église abrite des funérailles, voire des inhumations (c'est dans la basilique de Sainte-Anne que sont inhumés deux des trois consuls de France morts en poste, Charles Ledoux et René Neuville). C'est aussi là que sont dites les messes qui mettent Sainte-Anne et la colonie française de Jérusalem au même rythme funèbre que la métropole (...) l'église est ainsi solidaire de deuils nationaux, comme ceux de hautes personnalités françaises (Carnot, Faure, Doumer, ou Foch) ou ceux liés à des catastrophes naturelles, comme l'explosion de la Soufrière »⁴⁰².

Trois autres congrégations jouent un rôle dans la prépondérance française en Palestine : les frères des écoles chrétiennes, les pères de Sion et les dominicains.

Les frères des écoles chrétiennes ouvrent un premier établissement scolaire en 1878 à Jérusalem à l'appel des autorités catholiques de la ville mais également du consul de

⁴⁰¹ Dominique Trimbur, *Sainte-Anne : lieu de mémoire et lieu de vie français à Jérusalem*, in *Chrétiens et société- XVIe-XXe siècles*, Bulletin n°7-2000, Centre André Latreille, Université Lumière-Lyon 2, p.6.

⁴⁰² *Ibid*, p.8.

France, tous voyant dans cette congrégation la possibilité de créer des établissements pour garçons d'où sortiraient de jeunes gens instruits à l'image de ce que font les religieuses pour les filles.

Le Frère Evagre, fondateur de l'école de Jérusalem et figure de la communauté française de la ville, fera de son établissement l'un des hauts lieux de l'enseignement des jeunes gens, de toutes confessions, avec un effectif de 240 élèves à la fin de la première année. Cet établissement où « l'amour de la France est enseigné » reçoit d'emblée le soutien du gouvernement comme des catholiques français. En 1877, le gouvernement accorde une aide annuelle de 5000 francs et l'Oeuvre de la Propagation de la foi alloue en 1879 la somme de 8000 francs⁴⁰³.

Cette communauté ouvre par la suite des établissements à Jaffa, Caïffa, Bethléem et Nazareth. Elle fait partie du programme des visites qu'effectuent les pèlerins, qui assistent à des représentations d'élèves, des spectacles de fin d'année. C'est pour les frères, l'occasion de sensibiliser les pèlerins à leurs œuvres. Le Frère Evagre est, de plus, partie prenante dans l'organisation des pèlerinages de pénitence, recevant les pèlerins, surtout avant que Notre-Dame de France n'existe, et secondant le comte de Piellat et les assomptionnistes dans l'organisation pratique du pèlerinage.

En 1904, la nationalité des frères est à dominante française puisque l'on compte sur 13 religieux présents dans l'établissement de Jérusalem 7 français, 3 indigènes, 1 luxembourgeois, 1 chypriote et un italien. Pour Bethléem, la présence française est encore plus marquée avec 19 français pour 22 religieux (les trois autres sont indigènes).

Les pères de Sion, communauté fondée par le Père Ratisbonne⁴⁰⁴, ont construit à l'extérieur de la ville de Jérusalem, l'établissement de Saint-Pierre, école française des arts et métiers, où l'on se propose de former des artisans. Conjointement est ouverte une école qui propose la conversion des juifs. Cet institut, qui dépend d'aumônes, est très apprécié des pèlerins qui voient en cette œuvre un moyen d'éducation et de promotion des enfants pauvres de Palestine.

Les dominicains s'installent à Jérusalem sur l'initiative du Père Mathieu Leconte qui acquiert le terrain du martyr de Saint-Etienne, suite au pèlerinage de pénitence qu'il effectue en 1883. Il faut attendre 1892 pour que s'ouvre une école biblique sous l'autorité du Père Lagrange. Cette école devient très rapidement une référence dans l'ensemble de l'Orient et fait autorité dans les études bibliques. En 1904, on dénombre 48 religieux dont 31 français, ce qui montre que, outre les trois couleurs françaises qui flottent au sommet du couvent, il constitue pour la France, un formidable organe intellectuel.

Les différentes congrégations masculines sont l'une des principales forces de la France catholique en Terre Sainte. A la différence des religieuses, vouées à des activités

⁴⁰³ Archives des Frères des Ecoles Chrétiennes, Maison généralice de Rome, NH 815/1, dossier n°1.

⁴⁰⁴ Le Père Ratisbonne est le fondateur avec son frère Théodore de cette congrégation alors que rien ne le prédisposait à cela. D'origine juive, son frère se convertit très jeune au catholicisme et est ordonné prêtre, mais Alphonse n'a que mépris pour cette religion. Cependant, lors d'un séjour à Rome, dans une église, la Vierge se manifeste à lui, c'est le 20 janvier 1842. De cette date, il met sa vie au service de Dieu. Sa mission sera principalement d'œuvrer au rapprochement avec le peuple juif.

éducatives et de soins, et de fait mises au second plan, grâce à leurs activités intellectuelles ou hospitalières elles jouissent d'un prestige certain.

Les puissances rivales de la France

« Une lutte acharnée, dans laquelle la France n'a reculé que pas à pas, s'achève à Jérusalem avec la mort du consul général M. Ledoulx. (...) Il a succombé à temps pour ne point assister à la défaite, mais il était déjà accablé, sur son lit de mort, en voyant la place désormais ouverte à l'Allemagne et à la Russie. (...) A Constantinople, l'Allemagne est aimée autant que la France l'était après la guerre de Crimée. (...) la Russie y est redoutée autant que la France l'était lorsqu'elle intervint aux massacres de 1860»⁴⁰⁵.

Ces propos d'un ardent défenseur de la présence de la France catholique en Palestine, puisque tête de pont des Pèlerinages de Pénitence, apparaissent comme un leit-motiv de tous ceux qui s'inquiètent de la perte d'influence en Orient, et plus particulièrement en Terre Sainte, de la France au profit d'autres puissances européennes, qui plus est non catholiques ou si peu...

La lutte que mène la France pour maintenir et accroître les avantages issus des capitulations se fait dans un premier temps contre les Anglais, puis la Russie et la Prusse. Après le traité de Berlin en 1878, et l'avènement du jeune empereur Guillaume II en 1888, l'Allemagne est une ennemie de plus en plus puissante, devenue l'allié de l'Empire ottoman.

Dès lors la lutte d'influence entre les différents acteurs européens se poursuit plus que jamais par le biais de la religion, plus particulièrement en Terre Sainte.

LES VELLÉTÉS ANGLAISES

Dans un premier temps, la France doit faire face aux anglicans et protestants prussiens d'un côté et aux orthodoxes russes de l'autre, chacun essayant de se placer sur le terrain éminemment symbolique de la Palestine. Les anglicans, par le biais de leurs missionnaires⁴⁰⁶ sont présents en Orient dès le début du XIXe siècle et malgré l'absence totale de population protestante réussissent par une forte propagande à se forger un espace d'influence principalement à Jérusalem même si le nombre de fidèles reste très faible. La présence missionnaire se couple avec la volonté d'une présence politique⁴⁰⁷ et l'installation du premier consulat européen à Jérusalem en 1838 suivi par la Prusse en 1842. Entre temps, les deux puissances s'allient pour la création d'un patriarcat anglo-prussien en 1841, avec des évêques nommés par alternance, tantôt par l'Angleterre, tantôt par la Prusse. Le but est essentiellement de convertir les juifs ou tout

⁴⁰⁵ Le Moine (Vincent de Paul Bailly), *Droits perdus* in *Echos d'Orient*, AAV, tome I, 1898, p.169.

⁴⁰⁶ Deux sociétés missionnaires jouent un rôle important : la « *Church Missionary Society* » et la « *London Jews Society* », cette dernière ayant surtout l'ambition de convertir les juifs de Palestine.

⁴⁰⁷ Cette volonté d'influence des Anglais dans l'Empire Ottoman est particulièrement significative dans son aide apporté au sultan pour refouler Ibrahim Pacha jusqu'en Egypte.

au moins de leur assurer une protection, puisque le nombre de convertis est au fil des années fort réduit⁴⁰⁸. Pour les catholiques, qui rétablissent dans le même temps leur patriarcat et font appel aux premières congrégations religieuses, ce sont des concurrents redoutables, fort argentés et qui s'adressent à une population chrétienne très versatile en terme de croyance.

LA PUISSANCE TSARISTE

L'autre adversaire, pour les catholiques et la France, encore plus redoutable en ce milieu de siècle, est l'immense Empire russe, protecteur désigné des orthodoxes.

Dès le XVIIIe siècle, les Russes ont obtenu la protection des orthodoxes présents dans l'Empire ottoman, et au début du XIXe siècle s'intéressent plus précisément aux Lieux Saints, Nicolas le souhaitant même en prendre le contrôle. Devant l'ouverture de consulats européens, une mission est envoyée en Palestine en 1843, la « Mission Religieuse Russe en Palestine » dont le but est d'acquérir des terrains pour asseoir la présence russe dans la Ville Sainte. Malgré sa défaite lors de la Guerre de Crimée, elle réussit à s'imposer comme une force de premier plan à Jérusalem, par le soutien apporté à la plus forte communauté chrétienne de Palestine, les grecs orthodoxes et par une politique de construction permettant d'inscrire dans le paysage la présence, voire la richesse russe. Un comité palestinien, créé en 1858, est en particulier chargé d'acquérir des terrains. Hors les murs de la ville de Jérusalem, sur la route de Jaffa, à partir de 1860, une véritable petite ville russe est créée pouvant accueillir des milliers de pèlerins.

La revue des Echos de Notre-Dame de France en fait une description où l'envie et la rancœur pointent : « Sur ce plateau qui domine Jérusalem au nord ouest, sur la route de Bethléem et de Jaffa, dans ces terrains offerts autrefois au patriarche, Mgr Valerga pour deux mille francs, que la pauvreté dans laquelle on l'a laissé ne lui a pas permis de trouver, la puissance schismatique du nord a créé un vaste établissement pour recevoir des milliers de pèlerins. Les constructions sont considérables et fournissent aux multitudes le simple logement qu'elles demandent, c'est-à-dire un abri et un emplacement pour étendre les nattes sur lesquelles elles se reposent. Les cours, les squares fleuris sont spacieux. On n'y est pas à l'étroit comme on y sera autour de l'hôtellerie de Notre-Dame de France. Une basilique qui n'est pas sans cachet, offre à leur piété l'aliment spirituel sous la forme à laquelle elles sont habituées dans leur patrie »⁴⁰⁹.

Plus tard, une église sur le Mont des Oliviers permet à tous de contempler la richesse de l'Empire des tsars.

Concernant les pèlerinages, la Société impériale orthodoxe, fondée en 1847, a pour but d'encourager les pèlerinages des russes orthodoxes, et étudie tous les moyens

⁴⁰⁸ La nomination d'un juif converti, Michaël Alexander, indique clairement la volonté des protestants de convertir un maximum de juifs qui sont la plus forte communauté à Jérusalem. Ces derniers voient cette initiative d'un très mauvais œil, surtout par rapport à ce nouveau patriarche qui issu d'une famille juive orthodoxe d'Allemagne devient anglican et prêtre et est donc un danger pour tous les membres de la communauté juive de Jérusalem. Les conversions restent infimes.

⁴⁰⁹ *Les Russes à Jérusalem*, in *Echos de Notre-Dame de France*, n°2, octobre 1888 ;

économiques pour faciliter le transport et le séjour des pèlerins en Palestine. Ainsi, durant la seconde moitié du siècle, c'est par milliers que les russes pèlerinent en direction des Lieux Saints au grand dam des catholiques qui n'ont de cesse de dénigrer cette population, souvent misérable⁴¹⁰.

L'autre crainte des catholiques est l'importance prise par les Russes dans l'enseignement et l'ouverture de multiples écoles. Alphonse d'Alonzo, dans son étude sur la Russie en Palestine, montre cette néfaste influence pour l'immense réseau d'enseignement catholique, à très forte majorité français :

« La Russie ne recule devant aucune dépense pour peupler ses écoles : Ainsi, à Rameh, village situé à 3 heures du lac de Tibériade, chaque élève reçoit outre les fournitures classiques, une gratification de 5 francs par mois. Or cette localité compte 600 grecs orthodoxes et 150 catholiques qui courent les plus grands dangers au point de vue de la foi »⁴¹¹.

GUILLAUME II OU L'ENNEMI TANT REDOUTÉ

Dans cette lutte constante pour préserver son influence, la France trouve en l'Allemagne l'ennemi le plus acharné, et la visite de Guillaume II à Jérusalem focalise toutes les rancoeurs contre ce Pape du protestantisme qui veut également se faire le tuteur du catholicisme.

Tout comme pour l'Angleterre, l'Allemagne ne peut guère s'appuyer sur les protestants, presque inexistant dans cette région d'Orient ; elle n'obtient un certain avantage par rapport à l'autre puissance protestante d'Europe que par l'immigration de petits groupes de protestants allemands. Ils développent de véritables communautés où les habitudes de leur pays ont été transplantées de l'autre côté de la Méditerranée. Les communautés allemandes de Palestine sont principalement le fait d'une secte dite des Templiers fondée en 1850 par Christophe Hoffmann. Ils s'installent à Caïffa en 1868 puis à Jérusalem en 1876, principalement artisans et cultivateurs et sont lors de la venue de Guillaume II, en 1898, de l'ordre de 1500 à 2000.

Le 29 octobre 1898 est peut-être l'un des jours les plus sombres pour la communauté française de Jérusalem avec l'entrée solennelle de l'un des hommes les plus puissants d'Europe, Guillaume II.

Cette venue, dont le bruit court depuis des années, a suscité tous les fantasmes possibles, surtout dans le camp des latins, et encore plus dans celui des Français qui voient poindre la fin de l'âge d'or de la France à Jérusalem et en Palestine. Cette visite est d'autant plus importante que l'Empereur d'Allemagne, nonobstant le fait qu'il soit protestant, revendique la protection des catholiques de l'Empire ottoman, au prétexte de la présence d'une forte minorité dans son Empire. Il est ainsi clair pour tous que le voyage de Guillaume II n'est pas un pèlerinage, mais l'affirmation, si cela était encore nécessaire,

⁴¹⁰ Elena Astafieva apporte un éclairage intéressant sur la présence russe en Palestine dans un article sur *la Russie en Terre Sainte : le cas de la Société Impériale Orthodoxe de Palestine (1882-1917)*, in *Cristianesimo nella storia*, 2003/1, pp. 41-68.

⁴¹¹ Alphonse d'Alonzo, *La Russie en Palestine*, Paris, 1901, p.132.

de la puissance allemande, alliée incontournable du sultan.

L'abbé Galerand, proche des assumptionnistes a des propos très lucides sur la force allemande :

« Guillaume II, cela paraît évident, veut marcher de pair, en Orient, avec la France et la Russie, en attendant qu'il les surpasse en influence (...) l'empereur se trouvera chez lui à peu près partout où il passera. Partout il rencontrera des colonies admirables, florissantes, fondées et développées par ses sujets.

La France, la Russie et l'Angleterre possèdent des établissements de grande importance. Aucune de ces nations ne peut montrer des fondations semblables à ces belles colonies qui forment des villages populeux, en attendant que ces villages deviennent des villes (...) Ici, le commerce et l'industrie, sont, dans une mesure très considérable, aux mains des Allemands et des Juifs (...) Rien de l'emporte comme force d'agglomération sur la population allemande, c'est elle seule qui colonise et jette des racines profondes. Les vents violents peuvent déraciner les chênes au front de la montagne : pour déraciner les Teutons il faudrait bouleverser le sol jusqu'en des profondeurs où les tempêtes ne descendent pas.

Notre âme patriotique souffre d'avoir à constater un tel état des choses ; parce que la prospérité rapide des autres peut faire croire au déclin de l'influence française en Orient »

⁴¹² .

Les assumptionnistes dans leur revue Echos de Notre-Dame de France ironisent sur la venue de l'Empereur, sur ce faux messie dont la venue a déclenché un formidable mouvement de travaux dans toute la ville ainsi que la réquisition de près de 15 000 soldats turcs « qui auront des uniformes neufs et des gants blancs ! » ⁴¹³ , ce qui, pour cette armée, le plus souvent livrée à elle-même, apparaît comme un événement sans précédent.

Dans ce même article, la menace allemande fait automatiquement ressortir le patriotisme français :

« On hissera partout le drapeau allemand ; mais les drapeaux français seront nombreux aussi, car nos établissements religieux couvrent la Ville Sainte et la Palestine. La France catholique n'a pas à craindre d'être effacée, et les maisons religieuses des autres nations catholiques sont innombrables » ⁴¹⁴ . La seule et mince consolation que trouvent les Assomptionnistes dans la visite de Guillaume II est qu'ils sont sollicités par les Allemands pour fournir l'électricité au campement de l'Empereur : « Ainsi Luther, venu à Jérusalem pour y porter une certaine lumière, commence par demander aux Assomptionnistes les moyens élémentaires d'y voir clair... » ⁴¹⁵ .

⁴¹² Abbé Galerand, *Guillaume II en Palestine*, AAR, NX.

⁴¹³ *Echos de Notre-Dame de France*, n°63, septembre 1898.

⁴¹⁴ *Ibid.*

⁴¹⁵ *Souvenirs*, n°364, 17 septembre 1898.

En cette fin de siècle, la France, « fille aînée de l'Église », protectrice depuis plusieurs siècles des catholiques de l'Empire ottoman, d'une multitude d'établissements religieux, semble menacée, alors que se profile l'important bouleversement qui marque le début du XXe siècle et dont le sionisme est l'élément central.

L'aventure sioniste

Au cours de l'année 1882, deux événements majeurs interviennent en Palestine dont l'un passe dans un premier temps inaperçu mais va changer en profondeur le pays, et l'autre, frappe les esprits en ce printemps 1882, mais ne parviendra pas à marquer l'histoire : ce sont la première alya et le pèlerinage des mille.

Jusqu'au XIXe siècle, la présence juive en Palestine, presque continue depuis l'époque d'Hérode, est principalement constituée de religieux, repliés dans leur quartier de la ville de Jérusalem et priant à l'ombre du dernier vestige du Temple. Ils vivent principalement de la Halouka, aumône reçue des juifs du monde entier pour qu'ils prient en Erets Israël, la Terre promise. Ils constituent ce que l'on appelle communément « le vieux yishouv ».

La première alya de 1882 est un tournant pour les juifs de Palestine même si de plus en plus de juifs « montent » à Jérusalem au cours du siècle, mais dont la plupart reste proche du « vieux yishouv ». La venue d'immigrants juifs en 1882 inaugure plutôt un nouveau type d'alya⁴¹⁶, composé de jeunes juifs d'Europe orientale, désirant sur la terre de leurs ancêtres édifier une nouvelle société basé sur le travail de la terre et emplit d'idéaux égalitaires.

L'arrivée de ces premiers immigrants est peu appréciée, et ce, de la part de toutes les communautés présentes en Palestine. L'Empire ottoman l'entend comme un défi à son autorité si le nombre augmente⁴¹⁷ et Raouf Pacha, gouverneur de Jérusalem de 1877 à 1888 a une politique très ferme contre les juifs. La population musulmane y voit une menace sur son environnement même, que cela soit économique, foncier ou politique et rejette d'emblée cette population. Enfin les chrétiens y voient le peuple déicide, mais surtout des juifs d'Europe protégés par de grandes puissances européennes et qui sous des dehors de retour en Terre promise font plutôt office de colonisateurs. Les Français décèlent en particulier une autre forme d'infiltration de la domination allemande en Palestine.

Schmuel Trigano analyse cela comme un rejet traditionnel des juifs :

« Les immigrants se heurtèrent à l'hostilité arabe dès le début de leur alya. On peut expliquer cette hostilité par l'attitude des musulmans à l'égard des étrangers en général,

⁴¹⁶ 1^e alya (1882-1903), 2^e alya (1904-1914), 3^e alya (1919-1923), 4^e alya (1924-1931).

⁴¹⁷ L'Empire ottoman est en pleine déliquescence depuis le traité de Berlin, où il a perdu la plupart de ses territoires européens. En juillet 1882, l'Angleterre intervient en Egypte et y reste mettant fin à la présence ottomane et l'année suivante les Français font de même avec la Tunisie. Les ambitions juives pour la Palestine sont de ce fait fort mal vues par les autorités de Constantinople. Quelques années plus tard, Théodore Herzl obtient du sultan une fin de non recevoir pour toute installation officielle d'une autorité juive en Palestine.

ainsi que par le rejet qui avait depuis toujours caractérisé le christianisme oriental à l'égard des Juifs »⁴¹⁸.

Cette explication apparaît comme réductrice, ne serait-ce que par le fait que les nombreuses communautés religieuses chrétiennes, à l'image des premiers instituts féminins, s'insérèrent dans la société palestinienne sans problèmes majeurs. Il apparaît plutôt que cette nouvelle immigration de 20 à 30 000 personnes dans les deux dernières décennies du XIXe siècle, manifeste la volonté d'une vie autarcique, de créer son propre foyer de développement et ainsi de ne pas se fondre dans la société palestinienne. D'autre part, les juifs restent des Européens, suffisamment acculturés à la façon occidentale pour se considérer d'emblée comme des colons investis d'une mission civilisatrice, ce qui fait dire à Bruno Guigue dans son analyse des origines du conflit israélo-arabe qu'ils constituent « un miroir de l'orgueil européen mais aussi pourquoi le monde arabe est réduit dans cette affaire à un rôle extrêmement ingrat dont il se serait passé »⁴¹⁹.

La distinction dans le discours sioniste entre l'héroïque pionnier juif et le pauvre paysan arabe est évidente et constitue une nouvelle source de frustration de la part des habitants de Palestine : « Le pendant de cette nation de pionniers héroïques incarnée par Israël, c'est cette masse obscure de fellah palestiniens dont on murmure l'arriération et l'incurie »⁴²⁰.

Le rejet des premiers immigrants juifs est également le résultat d'une vision erronée de la Palestine du XIXe siècle, que le slogan sioniste résume « d'une terre dans peuple pour un peuple sans terre ». L'histoire du sionisme décrite dans la collection *que sais-je ?* en 1980 continue de mettre en avant une terre vide d'hommes et de richesses et que les alyot successivement vont faire prospérer : « la partie occidentale de la Palestine (que recouvre le territoire actuel de l'Etat d'Israël) constituait jusqu'à la fin du XIXe siècle une terre en grande partie vide et presque entièrement désertique »⁴²¹.

On pourrait imaginer entre les pèlerins de la caravane des mille et les immigrants de la première alyá des occasions de rencontre. Dans la réalité il n'en est rien, aucun récit de pèlerins ne fait mention d'une quelconque installation de juifs, de colonies agricoles naissantes. La mention de juifs se borne, comme nous l'avons évoqué précédemment à la description du « vieux yishouv » de Jérusalem. Le Père Charles Monsch, archiviste de la congrégation des assumptionnistes, a ces mots sur cette absence totale de réaction des pèlerins sur la première alyá :

« Nos pèlerins ont donc passé et repassé à côté des premières colonies juives de Galilée, sans les voir, et sans reconnaître ces pionniers héroïques, Juifs défricheurs et paysans, négation vivante de toutes les élucubrations racistes »⁴²².

⁴¹⁸ Schmuël Trigano, *La société juive à travers l'histoire*, tome IV, Paris, Fayard, 1993, p.152.

⁴¹⁹ Bruno Guigue, *Aux origines du conflit israélo-arabe*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.33.

⁴²⁰ *Ibid.*

⁴²¹ Claude Franck, Michel Herszlikowicz, *Le sionisme*, collection *que sais-je ?*, Paris, PUF, 1980, p.8.

A la décharge des pèlerins, il faut préciser que les colonies agricoles issues de la première alya ne sont pas forcément sur le parcours des pèlerins et que leur taille et leur prospérité sont des plus faibles, en tout cas jusqu'à la deuxième alya. Ce n'est qu'à la fin du siècle et surtout au début du XXe siècle, avec le développement conséquent des colonies agricoles, des quartiers juifs « hors les murs » à Jérusalem, que les pèlerins prendront conscience de cette nouvelle communauté juive de plus en plus voyante. Cependant, cette prise de conscience reste minime et elle se borne à une simple évocation du phénomène.

Ce sont plutôt les communautés religieuses qui vont développer la notion d'un « péril juif » désireux d'acheter avec l'or du baron Rothschild toute la Palestine !

Les assumptionnistes qui se déchaînent contre les juifs en France, par le biais de l'Affaire Dreyfus, font tout pour que les pèlerins, que les articles de la *Croix* ont déjà fortement conditionnés sur le « péril juif », aient une vision parcellaire de la communauté juive et si possible la plus négative, à l'image du « vieux yishouv ». De fait, les juifs du quartier intra-muros de Jérusalem sont d'une pauvreté patente. Mais ceux qui sont installés hors les murs, en particulier le long de la route de Jaffa, disposent d'une certaine aisance.

Pierre Sorlin dans son étude sur la *Croix et les Juifs* montre que les dirigeants de la Bonne Presse n'éprouvent que peu de sympathie à l'égard des juifs mais, à partir de 1884-1885, la *Croix* adopte une position de plus en plus ouvertement antisémite. Pierre Sorlin estime qu'à partir de 1889 : « l'antisémitisme est franchement installé à la Bonne Presse. On ne s'y contente plus, comme en 1886, d'une campagne isolée (...) en septembre 1890, la *Croix* se proclame « le journal le plus antijuif de France, celui qui porte le Christ, signe d'horreur aux Juifs »⁴²³. L'Affaire Dreyfus justifie, aux yeux des assumptionnistes le danger juif qu'ils perçoivent depuis plusieurs années et durant toute l'Affaire. La *Croix* sera l'un des organes de presse les plus virulents pour condamner ce militaire de confession juive et du même coup montrer que la France est dans la spirale d'un « trio de la haine » qui englobe le protestantisme, le judaïsme et la franc-maçonnerie⁴²⁴.

Les rumeurs nombreuses et extravagantes qui circulent dans le milieu catholique sur ces « pionniers héroïques » restent jusqu'en 1914 de l'ordre de l'affabulation. Ils représentent de maigres communautés qui pour la plupart ont beaucoup de mal à se maintenir devant les difficultés multiples qu'ils rencontrent. Ils subsistent grâce aux dons en provenance d'Europe. Il en sera tout autrement après la Première Guerre mondiale où le flot d'immigrants est beaucoup plus important. Entre temps, l'Organisation sioniste mondiale a pris une forte dimension politique, la déclaration Balfour (1917) étant passée par là.

⁴²² Père Charles Monsch, avant-propos à l'ouvrage de Pierre Sorlin, *La Croix et les Juifs, 1880-1899*, Paris, Grasset, 1967, p.2.

⁴²³ Pierre Sorlin, *La Croix et les Juifs*, Paris, Grasset, 1967, p. 93-95.

⁴²⁴ *Ibid*, p.111.

Les Pèlerinages de Pénitence : acteurs de la France catholique en Terre Sainte

L'indéniable succès du premier pèlerinage assomptionniste de 1882 ouvre la voie à une organisation qui, au fil des caravanes, est perçue comme un pilier de la France catholique à Jérusalem. La venue annuelle de pèlerins, l'installation des Augustins de l'Assomption en 1887 dans la Ville Sainte, la construction d'une vaste bâtisse, Notre-Dame de France, contribuent à considérer les Pèlerinages de Pénitence et leurs organisateurs comme une part intégrante de l'influence française et catholique en Terre Sainte. Ils bénéficient de ce fait du soutien de congrégations et de personnalités acquises à la cause assomptionniste et deviennent des partenaires de poids auprès des autorités civiles et religieuses de Palestine.

Des pèlerinages réguliers : le succès de l'entreprise assomptionniste

Y aura-t-il une X^e croisade ?

La « IXe croisade » symbolisait le retour des fiers croisés sur la terre du Christ après tant d'errance et d'oubli. Elle est comme nous l'avons évoqué dans la première partie, couronnée de succès, tant par le nombre que par l'impact qu'elle a sur les populations et les Eglises locales.

Après ce temps fort, de cette réussite assomptionniste incontestable, quelle suite faut-il donner à cette croisade pacifique ? L'incertitude repose sur le nombre de catholiques susceptibles de partir pour la Terre Sainte.

Face aux doutes émis sur la possibilité de poursuivre les Pèlerinages populaires de Pénitence, les assomptionnistes, « ces chevaliers héroïques », n'ont qu'une réponse : le retour annuel, voir bisannuel de pèlerins catholiques en Terre Sainte. Ainsi commence un formidable mouvement que les soucis d'organisation, la faiblesse momentanée de pèlerins, les aléas de la politique anticléricale française ou les soubresauts de l'Empire ottoman ne sauront arrêter.

En 1883, pendant la Semaine sainte, près de 400 nouveaux pèlerins prennent la route de Jérusalem, sous la direction du Père Vincent de Paul Bailly. Il en est ainsi pendant dix ans où les Pèlerinages de Pénitence viennent en Terre Sainte à chaque printemps, même si très vite ils vont « éviter » la Semaine sainte, principalement pour des problèmes d'hébergement. Le nombre de pèlerins est toujours aux environs de 300, ce qui n'est plus comparable avec le millier de pèlerins de 1882 mais reste très honorable, du fait des difficultés que représentent à cette époque un voyage en Orient, sans oublier que le pèlerinage est d'environ quarante jours, sans compter le voyage pour atteindre Marseille.

On dénombre 47 pèlerinages⁴²⁵ de l'ultime croisade de 1882 au printemps 1914, dernier pèlerinage avant les combats qui stoppent tout départ pour la Terre Sainte. Nous analyserons dans un premier temps les pèlerinages jusqu'en 1892, soit du 2^e au 11^e, le pèlerinage de 1893 qui accueille le Congrès eucharistique apparaît comme un tournant dans le déroulement des pèlerinages de pénitence. A partir de cette date, les itinéraires évoluent avec de plus en plus d'escales autour de la Méditerranée dont certaines ont des liens lointains avec l'histoire chrétienne. La population pèlerine prend des allures de plus en plus touristiques et de moins en moins pénitentes, et la croisade catholique perd de sa force. C'est également la période de nouveaux concurrents, la fin d'un monopole assomptionniste.

Avec ténacité les assomptionnistes ont réussi à imposer les Pèlerinages de Pénitence comme un des temps forts de l'année en Palestine et surtout à Jérusalem où ils résident environ quinze jours.

L'élément primordial pour une continuité des pèlerinages est une organisation efficace capable d'éviter tout débordement, toute improvisation comme ce fut en partie le cas en 1882.

Le succès de 1882 avait été tel que l'on imagine à l'avenir plusieurs caravanes par an et un déferlement de milliers de pèlerins chaque année. Le *Bulletin de ND de Sion* se fait l'écho d'une organisation où les caravanes s'enchaîneraient les unes aux autres : « Les caravanes de quatre cents se renouvelleraient trois ou quatre fois par l'année. Aussitôt que la première caravane débarquerait à Jaffa, le paquebot retournerait à Marseille chercher la seconde caravane et ainsi de suite. A l'arrivée des seconds quatre cents à Jaffa, les premiers quatre cents se rembarqueraient pour profiter du retour du paquebot qui irait chercher les troisièmes quatre cents. On profiterait ainsi des mêmes chevaux et des mêmes voitures pour l'aller et le retour de Jérusalem à Jaffa et de Jaffa à Jérusalem »

426 .

Un tel article montre que l'enthousiasme suscité par la première caravane n'est pas retombé. Désormais, croit-on, les pèlerins vont venir en masse en Palestine, suivant en cela les Russes. Heureusement pour les congrégations religieuses il n'en est rien, car elles auraient dû toutes se reconvertir en hôtellerie pour accueillir tout au long de l'année des centaines de pèlerins. D'autre part, dès le retour à Marseille, loin de la « Jérusalem céleste », on s'aperçoit que les demandes pour un prochain pèlerinage ne sont pas si abondantes que cela et qu'il convient de ne pas s'enthousiasmer outre mesure.

Deux hommes sont à la tête de cette organisation, de part et d'autre de la Méditerranée, le Père Vincent de Paul Bailly, à Paris, qui dirige 28 pèlerinages jusqu'en 1910 et le Comte de Piellat, surnommé par le Père Bailly « le pacha chrétien », infatigable bienfaiteur des œuvres françaises et catholiques en Terre Sainte et qui est le représentant local pour les Pèlerinages de Pénitence.

Le souci principal est le logement de centaines de pèlerins. En 1882, les

⁴²⁵ Voir annexe, Tableau des Pèlerinages Populaires de Pénitence.

⁴²⁶ *Les nouvelles caravanes de pénitence*, in *Bulletin de ND de Sion*, n°23, décembre 1882.

communautés religieuses ont fait un effort considérable pour pouvoir loger les mille pèlerins, et il apparaît difficile de leur demander de tels sacrifices chaque année. Tant bien que mal, pendant plus de cinq ans, pèlerins et pèlerines trouvent que cela soit à Casa Nova, chez les religieuses de Saint-Joseph ou de Sion, chez les pères blancs ou de Sion ou encore les frères des écoles chrétiennes un accueil chaleureux ou tout au moins courtois. A partir de 1887, les pèlerins commencent à loger à Notre-Dame de France, l'hospice construit par les assumptionnistes pour abriter les pèlerins et symbole par excellence de la réussite des Pèlerinages de Pénitence.

Toujours dans l'ordre pratique, l'agence Cook a été chargée de l'organisation matérielle du premier pèlerinage, mais les organisateurs ont été peu satisfaits et décident de faire appel directement à des drogmans locaux qui, aidés de moukres, semblent tout aussi efficaces que les services de l'agence Cook. Les guides sont soit des assumptionnistes, soit des religieux comme le célèbre Frère Liévin, qui selon ses disponibilités entre deux visites princières, se fait le conteur de la Palestine biblique. L'équipe médicale est assurée lors de certains pèlerinages par le médecin français de l'hôpital Saint-Louis et de façon systématique par Sœur Joséphine, connue par tous les pèlerins sous le surnom de Sœur Camomille.

La promotion des Pèlerinages de Pénitence

M. de Moidrey, croisé de 1882, entreprend, après son retour de Terre Sainte, une tournée de conférences à travers la France et c'est à celle de Lourdes qu'il s'enthousiasme pour les bienfaits du Pèlerinage de Pénitence :

« Le Pèlerinage Populaire de Pénitence à Jérusalem a produit d'incomparables résultats, devant lesquels disparaissent les souvenirs des quelques souffrances ou plutôt des quelques privations endurées. L'Orient a été remué à la vue de ces mille pèlerins arrivant après un long voyage, et songeant uniquement à la prière.

Depuis les croisades, il n'avait pas assisté à un tel spectacle ; jugeant des Francs par les touristes qui les visitent parfois, les Arabes considéraient les Français comme dépouillés de toute croyance religieuse. (...) Trente années de prédication, disait un agent diplomatique ne produiraient pas l'effet de l'arrivée des deux navires (...). L'influence française, inséparable en Orient de l'influence catholique, y a gagné dans la même proportion »⁴²⁷.

Ainsi, il est avéré que ce pèlerinage de pénitence est une réussite sur tous les plans, religieux et patriotique et que si pénitence il y a eu, ce n'est que le mince prix à payer pour Jérusalem.

Ce discours reflète pleinement la pensée de tous ceux qui organisèrent et espèrent cette pérégrination vers les Lieux Saints et les témoignages sont pléthores tout au long des pèlerinages sur les bienfaits multiples de la visite printanière des pèlerins.

Les bienfaits vont en priorité à la religion catholique en Orient et en France. Le Frère Evagre, supérieur des frères des écoles chrétiennes de Jérusalem affirme l'importance

⁴²⁷ Conférence de M. de Moidrey à Lourdes, *La Terre Sainte*, n°173, 15 septembre 1882.

pour les latins de la venue de catholiques en Terre Sainte :

« Les Pères Augustins de l'Assomption ont bien mérité de la France. Ils ont fait revivre Jérusalem, ils ont redonné courage aux catholiques de la Ville Sainte, ils ont ramené les foules au tombeau de Jésus-Christ, (...). Ces pèlerinages sont un réveil pour ces pays déshérités ; ils sont devenus un besoin pour les grandes âmes, une nécessité plus encore pour les catholiques de Jérusalem et pour l'influence catholique et française, que pour le bien spirituel que chaque pèlerin en retire (...) le but de ces pèlerinages est aussi, outre la sanctification de chacun des pèlerins, l'amélioration morale de ces peuples d'Orient, l'influence indiscutable qu'apportent au catholicisme et à la France ces grandes démonstrations religieuses (...). Les Orientaux sensibles à tout ce qui frappe les sens, sont émerveillés de ces entrées solennelles qu'accompagnent le chant et la prière, de ces chemins de croix si émouvants, de ces visites aux sanctuaires avec cette foi vraie, profonde des pèlerins. (...) En résumé, ces pèlerinages sont une force pour les œuvres catholiques devant le schisme et l'hérésie, qui deviennent de plus en plus envahissants. Ils seront même pour les établissements catholiques une ressource féconde, ils conservent l'esprit qui les anime »⁴²⁸.

Ce discours présent chez tous les religieux catholiques et français de Jérusalem correspond à la vision d'une Eglise catholique dominante en Europe et qui doit le redevenir en Orient, alors qu'elle ne représente plus en Palestine que quelques milliers de personnes dont la fidélité n'est pas toujours acquise. Il y a ainsi un « surdimensionnement » de l'importance catholique, de son influence, surtout par rapport aux orthodoxes, qui même s'ils ne sont pas aussi riches que les catholiques de la prospère Europe, n'en sont pas moins les représentants les plus nombreux du christianisme en Orient. Les Pèlerinages populaires de Pénitence, qui font impression lors de leur venue n'en ont pas moins une portée infime dans cet univers multiple des religions d'Orient. Par contre, il est indéniable que les pèlerinages vont occuper une place de premier choix dans la présence catholique en Terre Sainte. La venue régulière de caravanes de pèlerins, la construction de Notre-Dame de France, le développement des activités assumptionnistes en marge des pèlerinages font de cette entreprise un acteur catholique incontournable.

Les Pèlerinages de Pénitence sont également un bienfait indéniable pour la patrie et un atout face aux autres grandes puissances européennes.

Nous avons détaillé la manière dont sont organisées les processions de pèlerins lors du premier pèlerinage avec en particulier le drapeau français en tête de tous les cortèges, la présence du consul de France escorté de ses cavas et des membres du consulat. Il en est de même pour la plupart des pèlerinages, où en particulier le consul ne manque pas, en recevant les pèlerins, de souligner l'importance d'un tel pèlerinage pour les intérêts de la France.

Dans le rapport du 10^e pèlerinage de 1891, l'accent est mis sur les avantages de ces pérégrinations pour la France, la « douce France » :

« Ah ! La France ! Elle était déjà bien aimée en Orient. Le souvenir lointain, mais

⁴²⁸ *Echos de ND de France*, n°1, juillet 1888, p.15.

vivace encore de nos chevaleresques aïeux ; le passage plus récent des armées de Bonaparte ; les services rendus par la France dans le percement de l'isthme ; le dévouement des religieux de notre nation, qui entretiennent sans cesse l'amour et le respect du nom français dans les masses : tout contribue à rendre la France populaire en Egypte et en Palestine. (...) Eh bien ! les pèlerinages contribuent dans une large part à faire apprécier davantage encore cette « douce France » qu'on nous chantait avec tant de cœur »⁴²⁹.

Le dernier apport et non le moindre est l'aspect économique, élément appréciable pour les populations locales qui attendent la venue de pèlerins, dont certains dépensent de fortes sommes en souvenirs ou aumônes diverses. Le Frère Evagre n'hésite pas à parler de fortune pour Jérusalem que la venue annuelle des pèlerinages :

« Au point de vue matériel, c'est une fortune pour Jérusalem ; j'ignore, bien entendu, la dépense moyenne de chacun de nos aimés voyageurs ; mais on peut supputer, tout compris, une somme de 200 000 francs qui demeure dans la Ville-Sainte, et qui revient, pour la plus grande partie, aux catholiques. Dans un pays pauvre comme celui-ci, c'est une providence que la visite annuelle de nos sanctuaires vénérés »⁴³⁰.

Le Pèlerin ajoute que les bazars sont nombreux autour de Notre-Dame de France et de la porte neuve, véritable quartier français, en particulier celui de M. Bagarry qui a eu l'ingénieuse idée de s'installer en face de l'hôpital St Louis. La revue écrit également que « pour les marchands de chapelets, il n'y a qu'un pèlerinage qui compte, c'est le pèlerinage des Français ; ils espèrent toujours les voir revenir avant l'hiver »⁴³¹.

La tradition voudrait que les transactions, les soldes de compte se fassent lors de la venue des Pèlerinages de Pénitence, temps fort de l'activité commerciale de l'année.

En France, le principal bienfait apporté par les pèlerins reste la sympathie des catholiques français pour Jérusalem :

« Ce pèlerinage annuel a le privilège d'occuper l'attention et d'émouvoir la sympathie d'un grand nombre de catholiques français qui, jadis, ne songeait jamais ni à Jérusalem, ni aux intérêts que nous possédons sur les côtes de Syrie.

C'est bien là, en effet, le premier résultat des pèlerinages de pénitence, résultat que l'on peut constater et saisir d'un bout de la France à l'autre, dans tous les diocèses : ils ont popularisé le nom et le culte de Jérusalem, la connaissance de la Palestine (...) de toutes parts, des conférenciers, prêtres et laïques, se sont donné pour mission de faire connaître la Palestine et de la faire aimer. Ils ont montré à tous la terre sacrée de l'Evangile ; ils l'ont décrite avec un amour enthousiaste ; ils ont dit à la France chrétienne : « C'est ta sœur d'outre-mer » (...).

Et grâce à ce mouvement et à cet apostolat, la Terre Sainte est aujourd'hui beaucoup mieux connue en France »⁴³².

⁴²⁹ *Echos de ND de France*, n°12, septembre 1891.

⁴³⁰ *Ibid.*

⁴³¹ *Le Pèlerin*, n°960.

De toutes ces retombées positives naît une œuvre que la symbolique à la fois catholique et française résume, c'est Notre-Dame de France, l'hospice pour les pèlerins à Jérusalem. C'est également l'opportunité pour les assomptionnistes d'être présents tout au long de l'année à Jérusalem et de pouvoir asseoir leur rôle de « chevaliers catholiques » dans la Ville Sainte et au passage de faire de l'ombre aux autres congrégations religieuses.

Notre-Dame de France ou la fierté assomptionniste

Notre-Dame de France : l'hospice pour pèlerins ⁴³³

Dès le départ de la caravane des mille se pose la question du logement des pèlerins français, surtout si, comme certains l'espèrent, le nombre est toujours important. Dès le mois de juin 1882, le ministre des Affaires étrangères s'informe auprès du consul de Jérusalem des rumeurs qui circulent sur la construction d'un hôpital pour pèlerins et surtout sur son opportunité :

« Voudriez-vous m'indiquer votre sentiment sur l'opportunité d'une telle création (...) vous voudrez bien me faire savoir en même temps, si l'installation des Pères Assomptionnistes dans la ville de votre Résidence ne vous paraîtrait pas de nature à nuire au développement des œuvres françaises existantes » ⁴³⁴ .

Ces précautions ministérielles sont certainement à mettre en rapport avec le pèlerinage des mille qui a suscité moult angoisses parmi les diplomates devant l'intrépidité des organisateurs.

Il reste que la réponse du consul de France à Jérusalem, M. Langlais est très positive pour les assomptionnistes et, plus globalement, considère qu'une telle entreprise servirait la renommée de la France à Jérusalem :

« Ses projets vont plus loin que la création d'un simple hôpital à l'usage de pèlerins malades. Si le R.P. Picard avait seulement l'intention de bâtir à Jérusalem un hôpital, cette fondation si utile qu'elle fût ne serait pas d'une nécessité urgente attendu qu'il existe déjà un établissement français de ce genre, l'hôpital St Louis, lequel suffit aux besoins de la situation, et qui l'a prouvé récemment au cours du pèlerinage de pénitence.

Mais si le projet est plus large, s'il tend, ainsi que je le suppose, à la création d'un hospice destiné à recevoir et à héberger les pèlerins français, je n'hésite pas à dire que le Gouvernement de la République doit non seulement ne mettre aucun obstacle à la réalisation de cette entreprise, mais qu'il doit la favoriser de tout son pouvoir et s'estimer

⁴³² *Echos de ND de France*, n°17, septembre 1892.

⁴³³ **Le choix de Notre-Dame de France pour cet hospice reviendrait à Mgr Poyet, vicaire général du patriarche, qui propose ce nom aux pèlerins de la caravane de 1886, et qui est adopté à l'unanimité.**

⁴³⁴ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 81, les assomptionnistes, Lettre du ministre des Affaires étrangères au consul de France à Jérusalem, le 20 juin 1882.

heureux que la bienfaisance privée poursuive l'accomplissement d'une œuvre dont le monde s'étonne que la France, protectrice des Lieux Saints n'est pas encore pris l'initiative.

Le Gouvernement Russe possède à Jérusalem des établissements grandioses capables d'héberger plus de 2000 pèlerins (...) les Allemands et Anglais ont des hospices, moins luxueux il est vrai, mais suffisamment confortables (...) Seuls de tous les pèlerins de la Chrétienté, les Français n'ont point à Jérusalem d'hospice de leur nation»

⁴³⁵ .

Dans la tradition assomptionniste et des Pèlerinages de Pénitence, l'origine de la construction serait à trouver lors du IIIe pèlerinage de 1884, où au moment de débarquer à Marseille et de se séparer, les pèlerins lancent l'idée d'une souscription pour l'achat d'un terrain en vue de la construction d'un hospice. M. Chalendard, dans son historique de ND de France précise cette initiative :

« Les passagers de la Bourgogne qui regagnent la France, en cette année 1884, dans un empressement unanime, souscrivent les premières sommes et, par un télégramme parti de Marseille, ils autorisent le comte de Piellat à faire l'achat d'un terrain à Jérusalem. La souscription ouverte ensuite, au Pèlerin, complètera rapidement le montant de la somme nécessaire » ⁴³⁶ .

Il semble que les pèlerins, hormis le fait d'en être des souscripteurs, ne sont pas forcément à l'origine de cette idée de construction, mais comme le laisse entendre l'échange épistolaire entre le ministère français des Affaires étrangères et le consulat de France à Jérusalem, l'idée est plus ancienne. Dans une lettre du mois de novembre 1882, le consul adresse au ministère une lettre montrant que les assomptionnistes sont à la recherche d'un terrain :

« Le Père Picard a délégué l'abbé Coderc, chanoine français du Patriarcat latin et M. de Piellat pour trouver un terrain. Le couvent arménien en vend un vers la porte de Jaffa, au prix de 12 000 francs » ⁴³⁷ .

Le projet prend à partir de 1885 un caractère sérieux, avec des souscriptions importantes. Les assomptionnistes proposent de devenir propriétaires à Jérusalem d'un mètre carré de terrain à 20 frs, et des titres de propriété ont été établis en affirmant le bien précieux que cela représente au moment du jugement dernier. De plus, sur l'initiative du Père Vincent de Paul Bailly, on propose de devenir fondateur d'une cellule à laquelle chacun peut donner le nom de son Saint préféré. L'abbé Lespinasse, pèlerin de la IIIe caravane ⁴³⁸ , montre l'importance que l'on attache à ces cellules qui chacune porte le

⁴³⁵ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 81, les assomptionnistes, Lettre du consul de France à Jérusalem au ministère des Affaires étrangères, le 26 juillet 1882.

⁴³⁶ M. Chalendard, *A Jérusalem, Notre-Dame de France (1882-1970)*, Paris, Editions Téqui, 1984, p.20.

⁴³⁷ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 81, les assomptionnistes, Lettre du consul de France à Jérusalem au ministère des Affaires étrangères, 25 novembre 1882.

⁴³⁸ Il est également partie prenante dans l'élaboration et la construction de l'édifice de Notre-Dame de France.

nom d'un saint :

« Les quatre cents cellules de pèlerins où l'on fera des prières d'un ordre à part, sont des sanctuaires consacrés chacun à un Saint. On y lira le nom du patron sur la porte, et un objet religieux, tableau ou statue, rappellera qu'il est protecteur.

En outre, une plaque, qu'on retrouvera peut-être un jour dans les ruines, si Jérusalem tant de fois détruite doit l'être encore, dira le nom glorieux de la famille qui l'a fondée »⁴³⁹

L'abbé Lespinasse ajoute que le prix d'une petite cellule est de 700 Fr. et le prix des cellules doubles est de 1400 Fr. On peut également souscrire pour le mobilier de la cellule, soit 300 Fr.

Les premières souscriptions pour des cellules datent de 1885. La première a comme patron Saint-Joseph, puis la seconde Sainte Françoise Romaine et Saint-Alexis, la troisième Sainte Marguerite, vierge et martyre... Parmi les souscripteurs, on trouve les noms suivants : M. de Bournonville qui a souscrit pour la première cellule, celle de St Joseph, M. Léon Bourcier qui choisit Léon XIII ou encore la Baronne Laprade qui choisit St Laurent de St Ignace et qui en plus de la souscription normale de 700frs, ajoute une souscription de 300frs pour son ameublement.

Les souscriptions sont principalement le fait de particuliers, à quelques exceptions près comme la Revue religieuse de Rodez qui souscrit pour 436,50frs ou encore La Semaine religieuse du Puy qui souscrit pour 700frs et 153frs pour l'ameublement de la cellule de Notre-Dame de France au Puy. Malgré les inclinations anticléricales des gouvernements de la IIIe République, une souscription du gouvernement français est faite pour deux cellules, la cellule de Notre-Dame de France et la cellule consulaire, soit 1400frs et 600 frs pour l'ameublement.

L'ensemble des cellules est souscrite à la fin du siècle et les souscriptions vont au-delà du nombre de pièces disponibles, ce qui cause d'inextricables problèmes au Père Athanase, supérieur de Notre-Dame de France à la fin du siècle : « L'hôtellerie compte 254 cellules (...) et la souscription nous donne 347 cellules.

1^e question : dans le classement définitif et l'affectation des SS Patrons aux cellules, quelle règle devons nous suivre ? 332 cellules sont souscrites et à peu près payées, or nous n'avons dans toute l'hôtellerie que 254 cellules. Mais par contre nous avons maintenant 710 cellules doubles construites et il n'y a que 18 cellules doubles souscrites et payées. Pouvons-nous unir les SS Patrons de deux cellules simples et les attribuer à une cellule double ? »⁴⁴⁰

Il y a ainsi parfois des problèmes insolubles...

⁴³⁹ Abbé Lespinasse, *Notre-Dame de France*, Paris, 1891, p.57.

⁴⁴⁰ Lettre du Père Athanase au Père Bailly, le 13 mars 1899, AAJ.

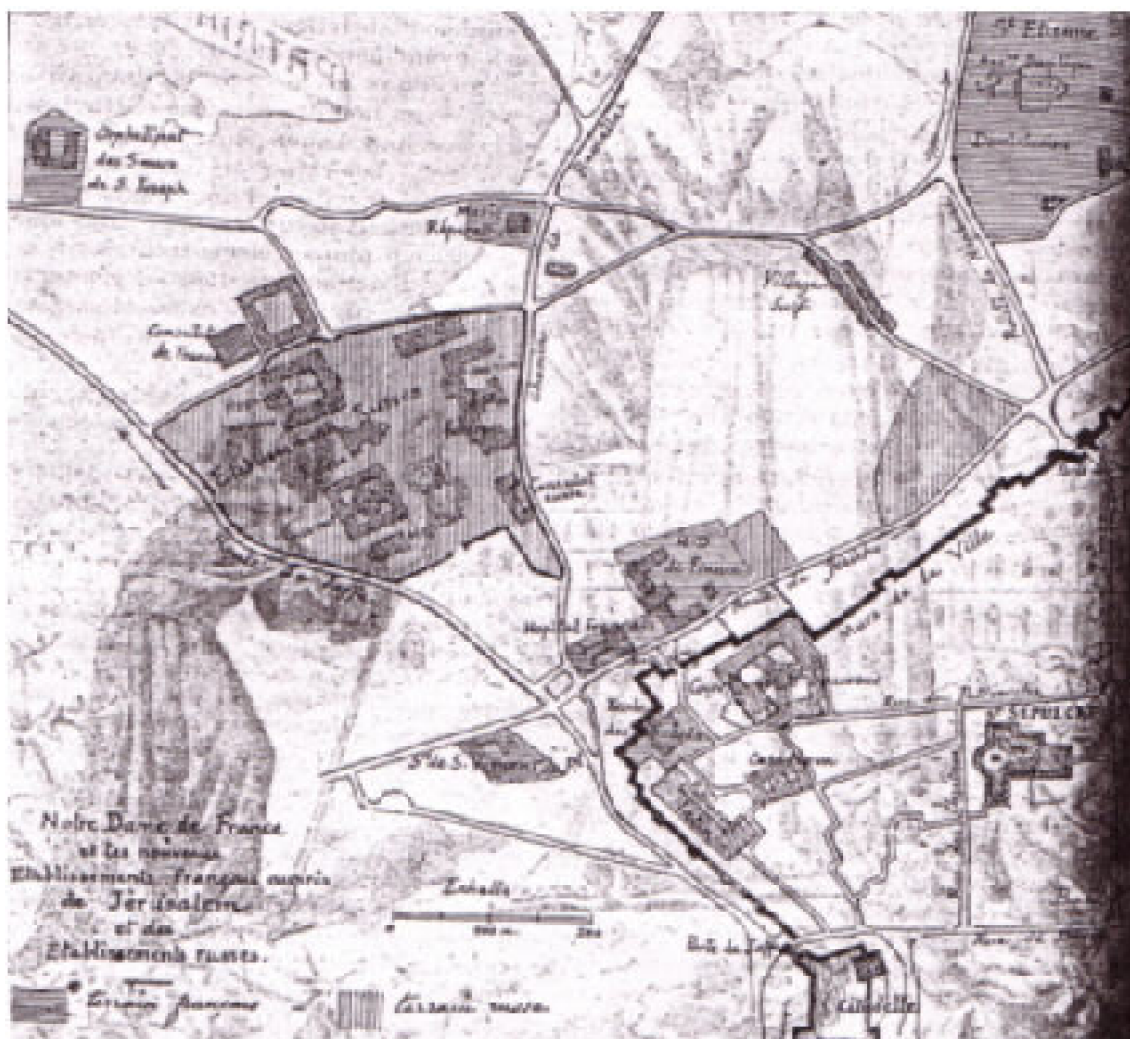


Figure 14⁴⁴¹

Un terrain est acquis en 1884 par le comte de Piellat, représentant les intérêts des assumptionnistes, en dessous de l'hôpital qu'il est entrain de construire (l'hôpital St Louis ou hôpital français), qui sera par la suite situé en face de la porte neuve. Il a également l'avantage de mettre fin à l'avancée des Russes qui possèdent déjà un vaste enclos le long de la route de Jaffa et de bloquer leur avancée vers les remparts de la ville. Les assumptionnistes sont d'ailleurs obligés d'acheter un vaste terrain situé en dessous du leur, de peur que les Russes l'achètent et construisent un édifice qui pourrait faire de l'ombre à leurs projets architecturaux.

La première pierre est posée le 10 juin 1885 et deux ans plus tard les premiers pèlerins peuvent y loger. Il faut attendre 1894 pour bénir la chapelle et 1904 pour l'achèvement de cet ambitieux projet avec la pose de la statue de la Vierge dominant la Ville Sainte.

⁴⁴¹ *Echos de Notre Dame de France*, n)8, janvier 1891.

L'abbé Conil en fait une description enthousiaste :

« La vue est superbe. La façade de l'hôtellerie regarde le mont des Oliviers ; et avec ses trois étages de pierre blanche, son toit rouge et le drapeau français qui flotte au sommet de l'aile construite, on l'aperçoit de très loin, tellement elle tranche par sa hauteur sur les constructions voisines »⁴⁴².

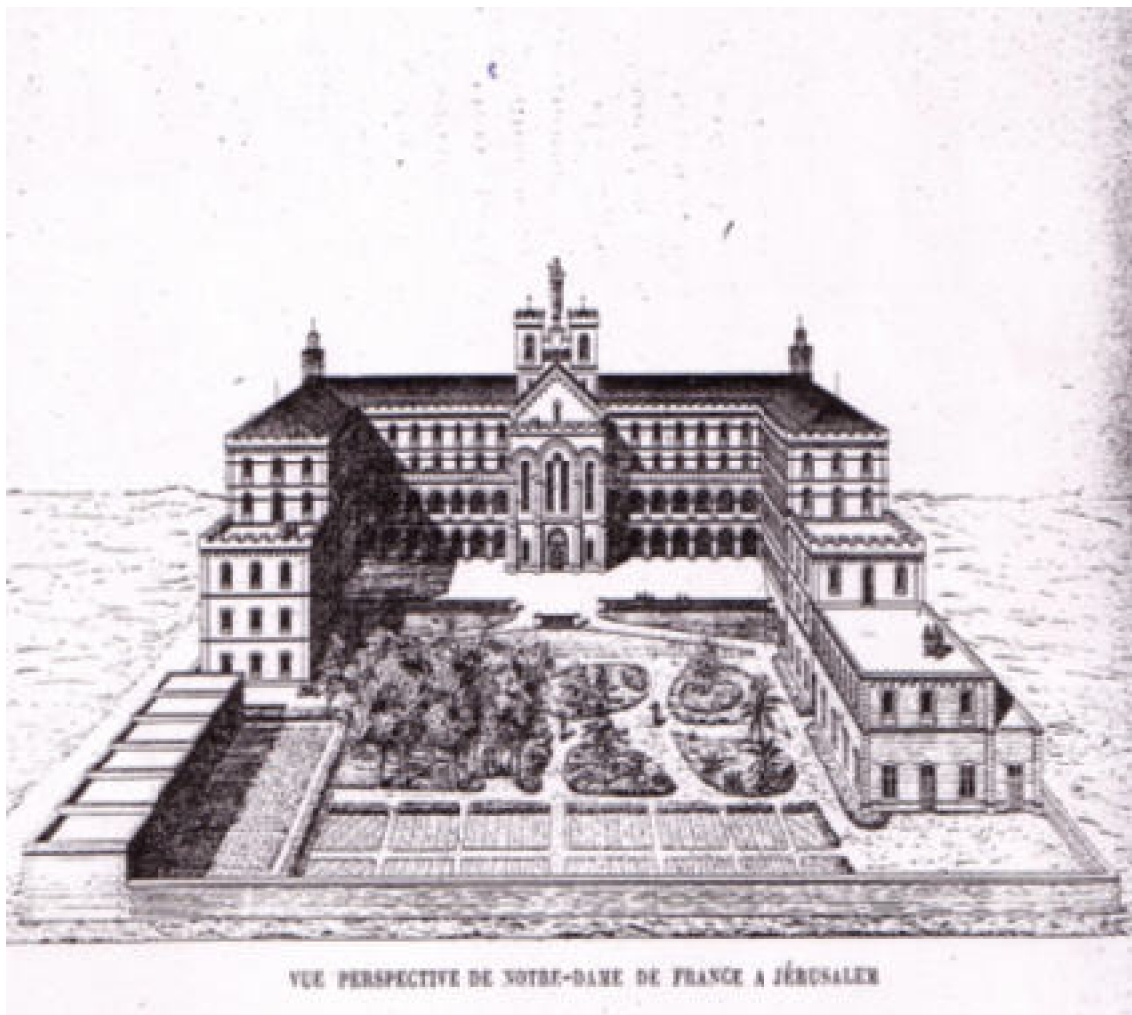


Figure 15⁴⁴³

Deux personnages sont les maîtres d'oeuvre de la construction de cet édifice, qui est l'un des plus vastes et voyants de la ville. L'abbé Brisacier dresse le premier les plans de l'hôtellerie puis le Père Etienne Boubet prend en charge à partir du début des années 1890 la continuité des travaux, réduisant les plans un peu trop fantastiques de l'abbé Brisacier. Il n'en demeure pas moins que Notre-Dame de France présente une architecture originale, inspirée de Notre-Dame de Fourvière à Lyon ou de Notre-Dame de

⁴⁴² Abbé Conil, *Jérusalem moderne. Histoire du mouvement catholique actuel dans la Ville Sainte*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894, p.189.

⁴⁴³ Abbé Lespinasse, *op. cit.*, p.81.

la Garde à Marseille.

Dominique Trimbur, dans son étude sur la symbolique de cet édifice, montre comment l'architecture fut pensée comme un rapprochement entre l'Orient et l'Occident :

« Ce n'est pas seulement une bâtisse française en Orient, mais aussi un édifice dont l'inspiration partielle est orientale : le style général est certes le style catholique français de la fin du XIXe siècle, mais il se rapproche également de celui des autres établissements français de la région, en particulier sa chapelle : inspiration orientale dans l'alternance colorée des pierres, voûtes sur le modèle islamique, utilisation à l'excès de mosaïques dans le droit fil des églises byzantines qui ont parsemé la Palestine dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Notre-Dame de France se fait ainsi l'apôtre de la conciliation entre l'Occident et l'Orient »⁴⁴⁴.

De l'hospice des pèlerins à la maison d'études

En 1887, le Père Germer-Durand, assomptionniste, archéologue, prend la direction de Notre-Dame de France et développe l'hospice tant attendu par les pèlerins puis après pour tous les visiteurs de passage à Jérusalem. Son but, comme celui du Père Picard, est par ailleurs d'ouvrir en marge de l'hôtellerie une maison d'études pour les séminaristes.

Notre-Dame de France accueille, à partir de la caravane de 1887, la majorité des pèlerins puis, avec l'avancement des travaux, la totalité. Lors du Congrès Eucharistique de 1893, le légat du pape, Mgr Langénieux, est logé par les assomptionnistes et pose à la fin du Congrès la première pierre de la chapelle. A la fin du siècle, l'hôtellerie est l'une des plus luxueuses de Terre Sainte, disposant en particulier de l'électricité, ce qui fait d'elle la première hôtellerie de Jérusalem à en disposer. Les assomptionnistes l'obtiennent grâce à une grosse locomobile et à une dynamo, qui a pu passer librement à la douane, alors que le sultan interdit de faire passer des dynamos, par crainte de dynamite. Mais, en vertu du protectorat, les Français pouvaient tout recevoir sans frais de douane. L'utilisation de cette invention moderne fait grande impression sur les populations locales :

« Nous pouvions alors, les jours de fête, faire apparaître, sur l'une des deux tours, une grande croix lumineuse formée de trois cents lampes et qui stupéfiait littéralement les Arabes. Un cheik, qui nous avait reçus royalement au désert, étant venu nous voir, nous lui montrions une de ces lampes qui brûlaient la tête en bas et il nous suppliait de lui faire cadeau d'un de ces cheitan (un diable) »⁴⁴⁵.

Les assomptionnistes se dotent également d'une imprimerie, utilisée par d'autres communautés et occasionnellement par le consulat de France.

A partir de 1891, se met en place une maison d'études avec l'arrivée de sept étudiants venus avec la 10^e caravane de pénitence. Cette création n'est pas le fruit du hasard mais la conséquence des mesures anticléricales de la France qui obligent les séminaristes à faire leur service militaire (œuvre du Général Boulanger). Il y a tout de même une exception que vont utiliser les assomptionnistes : en vertu de l'article 50 de

⁴⁴⁴ Dominique Trimbur, *Une présence française en Palestine, Notre-Dame de France*, bulletin du CRFJ, n°3, automne 1998.

⁴⁴⁵ *Pages d'archives*, avril 1961, n°13, p.421.

cette nouvelle loi, les Français domiciliés à l'étranger, hors d'Europe avant l'âge de 19 ans, sont considérés comme ayant satisfait au service militaire si leur séjour à l'étranger se prolonge pendant 10 ans.

Ainsi, par obligation, de peur de voir partir dans les rangs de l'armée de cette République Française ingrate de jeunes séminaristes plein d'avenir, Notre-Dame de France ouvre ses portes à ses jeunes recrues de moins de 19 ans. Cette maison d'études dirigée par le Père Germer-Durand accueille de 30 à 40 étudiants qui vont suivre un enseignement sur place et à l'Ecole Biblique⁴⁴⁶. En 1898, ce ne sont pas moins de 54 étudiants qui seront passés par Jérusalem avant de partir vers d'autres missions. A noter que pendant les pèlerinages, et donc durant le séjour des pèlerins, l'enseignement s'arrête. Les jeunes religieux se consacrent au service des hôtes et pour le Père Germer-Durand ce n'est pas un temps perdu « puisqu'on a pensé qu'il était utile d'exercer ainsi les Frères à la pratique de la charité et de l'humilité. L'effet a été excellent au point de vue de l'édification »⁴⁴⁷.

Enfin, Notre-Dame de France accueille un musée d'antiquités palestiniennes conçu par le Père Germer-Durand⁴⁴⁸, qui en multipliant ses fouilles en Terre Sainte, devient un archéologue de premier plan.

Notre-Dame de France, symbole de la France

Au-delà du but premier d'héberger les pèlerins de passage à Jérusalem, nombreux sont ceux qui ont vu un formidable outil pour la promotion du sentiment patriotique. L'abbé Lespinasse a ses mots : « Il fallait faire beau, il fallait faire grand, il fallait faire digne de la France. (...) cet établissement serait le monument réel, visible, palpable, effectif de son vieux protectorat. De privée qu'elle était tout d'abord, la question revêtait un caractère national »⁴⁴⁹.

Cette construction, par son emplacement, sa taille, est pour la France un puissant symbole comme le fut, mais de manière éphémère, la venue des mille pèlerins dans la Ville Sainte. Tous les acteurs français de Jérusalem, du consul aux congrégations religieuses ont ainsi un bon moyen d'apporter une réponse concrète à la Russie qui

⁴⁴⁶ Les cours portent en priorité sur la philosophie puis sur la langue grecque, l'écriture sainte et les langues orientales. Au fil des années, l'enseignement évolue avec la priorité donnée à l'enseignement de l'hébreu et de plus longues études théologiques.

⁴⁴⁷ Rapport du Père Germer-Durand sur la maison d'études de Jérusalem, 1892, AAR, IE-10.

⁴⁴⁸ Ce musée occupe un vaste emplacement, divisé en plusieurs sections : « Celle de la préhistoire est représentée par des silex taillés de différents âges (...). Celles des époques historiques anciennes, Cananéenne et Juive, comprennent des poteries des âges anciens, depuis le premier bronze, vers l'an 3500, jusqu'au temps du Christ. Une collection d'environ 4000 monnaies romaines (...). Les antiquités byzantines et médiévales comportent un certain nombre de chapiteaux, de sculptures, de statuettes, d'inscriptions grecques et latines, de monnaies et de sceaux en plomb. Ce qui excite le plus l'intérêt des pèlerins et des visiteurs, ce sont les plans divers de la Jérusalem ancienne, d'après des études récentes et ceux du Saint-Sépulcre et du Calvaire, au temps de Jésus-Christ », *Historique de Notre-Dame de France*, 1946, AAJ.

⁴⁴⁹ Abbé Lespinasse, *op. cit.*, p.34-35.

couvre la ville de monuments, tous plus somptueux les uns que les autres.

Si la demeure de Notre-Dame de France conserve son statut de propriété privé, elle devient pour les autorités françaises l'instrument le plus efficace pour montrer que « la Terre Sainte et la France sont sœurs (...) et que la France a, à Jérusalem, un poste d'honneur, qu'elle ne doit s'y laisser ni évincer, ni même entamer »⁴⁵⁰.

Dominique Trimbur commente dans une analyse plus scientifique et moins enthousiaste que l'abbé Lespinasse, qu'« en érigeant ND de France, Paris et les Assomptionnistes ont eu le souci de montrer à toute la population de Jérusalem, comme au St Siège, que la France était bien la puissance étrangère en Palestine, fière et durable héritière de la tradition croisée, pourvoyeuse de bonnes œuvres et protectrice toute puissante des catholiques de Terre Sainte »⁴⁵¹.

Ces allégations apparaissent d'autant mieux fondées que le consul de France, en l'occurrence M. Ledoux, n'hésite pas à considérer l'hôtellerie des assomptionnistes comme l'un des éléments essentiels de la suprématie française à Jérusalem :

« Je place en première ligne l'hôtellerie de Notre-Dame de France, qui sera comme le quartier général de nos opérations, mais je suis persuadé que ce vaste et bel édifice ne tardera pas à posséder les deux ailes et l'église qui lui manquent, (...) et que c'est pour nous un point d'honneur et une question de la plus haute importance de mener rapidement à bien cette œuvre essentiellement nationale. (...) Quant aux avantages moraux et politiques, ils sont incalculables, (...) je vous démontrerais aisément que le jour de la pose de la première pierre de votre Hôtellerie « la bien nommée » commencera l'ère de vraie prospérité de nos établissements français en Palestine »⁴⁵².

Les propos du consul sont clairvoyants. A Notre-Dame de France, tout est à l'image de la France, jusqu'au drapeau qui flotte en haut de l'une des deux tours. Il apparaît par contre un peu moins lucide et optimiste dans sa vision de la présence de la France à la fin de la construction, soit en 1904, date qui incarne plutôt le déclin du pays dans la Ville Sainte et en Palestine. Cette volonté d'incarner la grandeur de la France est en grande partie extérieure mais elle l'est également à l'intérieur du bâtiment, en particulier par le biais des peintures que va effectuer Paul Hyppolite Flandrin. Ce dernier prévoit de représenter dans l'église de l'hôtellerie la France en Terre Sainte puis la Sainte Vierge en France, et également de faire le rappel de pèlerinages à La Salette ou à Lourdes⁴⁵³.

⁴⁵⁰ *Ibid*, p.6.

⁴⁵¹ Dominique Trimbur, *op. cit.*, p.38.

⁴⁵² Abbé Lespinasse, *op. cit.*, allocution aux pèlerins de 1888, p.39-40.

⁴⁵³ Lettre de Paul Hyppolite Flandrin au supérieur de Notre-Dame de France, 7 avril 1907, AAR, GU 38.



Figure 16 ⁴⁵⁴

Notre-Dame de France, construite dans les deux dernière décennies du XIXe siècle s'inscrit pleinement dans cet « âge d'or français », représentant l'élément le plus visible, le plus fréquenté et peut-être le plus riche de cette France de Palestine.

Par delà l'importance que représente Notre-Dame de France, les assumptionnistes savent aussi s'appuyer sur toute une série d'acteurs indispensable à la bonne marche des Pèlerinages de Pénitence.

Les relais des Pèlerinages de Pénitence : les soutiens de coeur

Nous avons choisi dans cette étude sur l'organisation des Pèlerinages de Pénitence, séparer deux types de relations qu'eurent les assumptionnistes pour la bonne marche de leur projet : ceux qui sont proches de la congrégation, qui partagent les mêmes vues, suivent les mêmes intérêts, servent de relais. Puis nous aborderons ceux qui par leur histoire, leur fonction, sont des partenaires indispensables à la réussite du projet assumptionniste et la grandeur de la patrie.

⁴⁵⁴ *Echos de Notre-Dame de France*, n°5, 2 novembre 1905.

En 1882, beaucoup de catholiques s'étaient impliqués dans la diffusion du projet de pèlerinage en Terre Sainte, telles les congrégations catholiques de Palestine, ainsi que toute une série de personnages, proches soit des assumptionnistes soit des latins de Palestine et qui virent dans ces manifestations le moment tant attendu du retour de catholiques, français qui plus est, sur la terre du Christ.

Pour les pèlerinages qui suivent, quatre formes de relais permettent aux assumptionnistes de pouvoir, plus sereinement qu'en 1882, organiser des caravanes de pénitence :

En Palestine, les congrégations religieuses, et le comte de Piellat, déjà actif en 1882, et qui devient le représentant local des assumptionnistes.

En France, les comités d'anciens pèlerins qui se forment au retour de Palestine et qui vont par leurs écrits, leurs conférences, leurs actions multiples et diverses susciter de l'intérêt pour la Terre Sainte ; et les cérémonies d'installation des croix dans différents sanctuaires de France.

Cependant un personnage doit être abordé en dehors du cercle d'amis et de partenaires qui permettent le succès des Pèlerinages de Pénitence, c'est le pape Léon XIII. Son pontificat correspond à la mise en place et au développement des activités en Palestine et il apporte un soutien indéfectible à cette communauté et à ses œuvres.

Le pape Léon XIII : l'intérêt de soutenir les oeuvres assumptionnistes

La congrégation des Augustins de l'Assomption est dès son origine vouée au pape. Nous l'avons constaté dans l'historique des premières années, en particulier en ce qui concerne le Père d'Alzon, farouche ultramontain. Il en est de même après le décès du fondateur, le Père Picard faisant preuve d'une obéissance exemplaire devant les décisions papales. La congrégation s'illustre particulièrement lors de la défense des intérêts territoriaux du pape en bute aux troupes de Garibaldi. Le Père Vincent de Paul Bailly part en 1867, en compagnie d'une quarantaine de jeunes, protéger le pape Pie IX face aux nationalistes italiens et il est par la suite un défenseur acharné du « pape prisonnier ».

Pour les assumptionnistes, le souverain pontife s'avère être un soutien privilégié au développement de leur entreprise pèlerine, que cela soit en France ou en Palestine. Le pape qui incarne ce lien privilégié avec la congrégation est Léon XIII, élu en 1878, et qui reste sur le trône de Saint-Pierre pendant 25 ans. Il reçoit, à la suite de Pie IX, les pèlerins français conduits par les assumptionnistes.

La mise en place d'un pèlerinage aux Lieux Saints a d'emblée les faveurs de Léon XIII, qui a toujours regretté de n'avoir pu se rendre à Jérusalem. Un Bref du 6 mars 1882 adressé au supérieur assumptionniste, donne son accord pour ce premier Pèlerinage de Pénitence en Terre Sainte :

« C'est pour nous une grande joie d'apprendre qu'on prépare ce pèlerinage de pénitence aux Lieux Saints de la Palestine (...) qui doit reproduire le caractère et la piété des anciens pèlerinages »⁴⁵⁵.

Le pape concrétise son soutien à cette initiative en accordant de nombreuses faveurs aux pèlerins et à ceux qui ont encouragé cette pérégrination pénitente :

« Nous accordons aux pèlerins l'Indulgence Plénière pour le jour du départ, celui du retour ou le lendemain, et pour un jour quelconque, au choix de chacun, pendant le pèlerinage ; pourvu que, dûment confessés et ayant reçu la sainte communion, ils prient à Notre intention pour la destruction des hérésies et pour les besoins de l'exaltation de la Sainte Eglise Romaine »⁴⁵⁶. Le Saint-Père ajoute : « A ceux qui, retenus chez eux, auront favorisé le pieux pèlerinage par l'envoi d'autres pèlerins, en leur nom, par des aumônes, ou autrement, (...) Nous accordons l'Indulgence Plénière à gagner le premier jour du mois de mai »⁴⁵⁷.

Au moment du départ de la caravane des mille, en 1882, Mgr Robert, évêque de Marseille, remet, au nom du pape, une croix rouge à chaque pèlerin, signe supplémentaire de ce lien entre Léon XIII et ces nouveaux croisés.

Léon XIII est très attentif à cette entreprise promise à un bel avenir, et reçoit dès 1883 la deuxième caravane des Pèlerins de Pénitence en partance pour Jérusalem. *La Croix* évoque cette audience des plus solennelle :

« Léon XIII accueillit les pèlerins en vrai père. Assis sur son trône, il les vit défiler devant lui, causant à chacun, avec une bonté inaltérable, s'enquérant des moindres détails du voyage, et bénissant avec effusion chacun des heureux voyageurs »⁴⁵⁸.

Les Pèlerins ne font pas d'escales romaines à chaque pèlerinage, mais le lien créé dès son élection entre les assomptionnistes et lui ne s'estompent plus, et même si les prises de position du Pape en faveur du ralliement des catholiques à la République perturbent profondément les fils du Père d'Alzon, l'obéissance reste de mise.

Dans un Bref du 18 avril 1896, Léon XIII renouvelle son soutien aux Pèlerinages Populaires de Pénitence comme il le fait depuis 1882 :

« Nous avons déjà encouragé et préconisé par des éloges mérités les Pèlerinages de Pénitence que se chargeaient d'entreprendre les Pères Augustins de l'Assomption (...) le succès a pleinement répondu à Notre attente »⁴⁵⁹.

⁴⁵⁵ Le Pape et Jérusalem, *la Croix*, AAR, tome II, p.803.

⁴⁵⁶ *Ibid.*

⁴⁵⁷ *Ibid.*

⁴⁵⁸ Léon XIII et les Pèlerinages de Pénitence, *Echos de Notre-Dame de France*, n°118, juillet 1903.

⁴⁵⁹ Bref adressé par S. S. Léon XIII au T. R. P. Picard, AAR, UF 125.



Le Pape Léon XIII dans le sanctuaire de la Croisade de Pénitence.
Illustration d'après le Pèlerinage à Jérusalem par Germer.

Figure 17⁴⁶⁰

Pour le XXe pèlerinage de pénitence de 1900, année jubilaire, les pèlerins font escale à Rome, et peuvent de nouveau mesurer tout l'attachement du Saint Père pour Jérusalem. *Le Pèlerin* retranscrit cette entrevue romaine par ces mots :

« Le pieux pontife se retrouvait au milieu des pèlerins qui l'acclamèrent comme un ami et un bienfaiteur des pèlerinages, parlant avec cœur de la Jérusalem ancienne, de la Jérusalem nouvelle qui est Rome et de la Jérusalem du ciel (...) en recevant au baisement des pieds le P. Bailly et l'élite du Pèlerinage, eut pour tous une parole empreinte de la plus paternelle bienveillance : « dites bien que je bénis tous les pèlerins de Jérusalem »⁴⁶¹.

⁴⁶⁰ P. Germer-Durand, *La première croisade de pénitence, récit illustré du pèlerinage populaire à Jérusalem*, AAR, B 62.

⁴⁶¹ *Le Pèlerin*, n°1224, 1900.

Léon XIII, qui s'éteint le 20 juillet 1903, accorde l'une de ces dernières audiences à la XXVe caravane des Pèlerinages de Pénitence, et a ces paroles :

« Nous nous réjouissons de vous voir en si grand nombre revenir des Lieux Saints. Ce pèlerinage vous aura causé la plus douce satisfaction, aura raffermi votre piété et votre foi ; le bonheur d'avoir visité les Lieux sanctifiés par Notre-Seigneur Jésus-Christ sera le plus doux souvenir de votre vie »⁴⁶².

Les rapports entre les assomptionnistes et Léon XIII au cours des vingt-cinq ans de pontificat sont empreints d'une grande complicité et le succès des Pèlerinages de Pénitence repose en partie sur ce pape des plus attentifs à la réussite d'une telle entreprise. La mise en avant par les organisateurs des pèlerinages du soutien du pape, des Indulgences papales sont autant d'aspects qui eurent parfois raison des pèlerins rétifs à entreprendre un voyage en Palestine.

Léon XIII, hormis l'attachement qu'il affiche pour les Pèlerinages de Pénitence, reçoit à chaque fois que cela est possible les pèlerins, s'approprie cette initiative, l'encourage, comprenant tout l'intérêt de son succès dans une région du monde où l'Eglise de Rome est particulièrement absente.

Le Congrès Eucharistique de Jérusalem, en 1893, qui est mis en place suite aux succès des Pèlerinages de Pénitence, conjointement à la XIIe caravane, est ainsi l'occasion pour le pape d'affirmer un peu plus l'intérêt qu'il porte à la Palestine et aux Eglises d'Orient

Les congrégations religieuses françaises : premier relais des Pèlerinages de Pénitence

Les congrégations catholiques françaises sont partie prenante dans le programme de visite des pèlerins. Cela est surtout vrai pour Jérusalem où l'emploi du temps des pèlerins est ponctué de visites, messes, moments festifs chez les religieux et religieuses. C'est un peu moins vrai pour les autres cités de Palestine, par le simple fait que les congrégations sont peu présentes en dehors de la Ville Sainte et que le pèlerinage s'attarde peu dans ces villes à la différence de Jérusalem où le séjour dure environ deux semaines.

Ces établissements sont assidûment fréquentés par les pèlerins profondément imprégnés par leur identité, d'être français et catholiques et ont ainsi le sentiment de se retrouver un peu comme « à la maison ». Les rites religieux sont les mêmes, il n'y a pas de changements d'habitude lors des célébrations, alors que les Eglises d'Orient rattachées à Rome, aussi sympathiques soient elles aux yeux des pèlerins n'en restent pas moins étrangères par toute une série de pratiques, et on peut imaginer ce qu'ils ressentent à la vue des orthodoxes, ces schismatiques honnis. L'origine des membres de ces communautés est en grande majorité française et les pèlerins s'attachent d'autant plus à telle ou telle communauté qu'ils trouveront un frère ou une sœur originaire de leur région, ce qui permet par là même de recevoir des dons, qui pour la plupart sont loin d'être insignifiants. Enfin, c'est la joie, la fierté d'entrer dans un établissement religieux et de voir flotter le drapeau français, d'être accueilli dans la langue de sa chère patrie, d'être

⁴⁶² Léon XIII et les Pèlerinages de Pénitence, *Echos de Notre-Dame de France*, n°118, juillet 1903.

ému par toute une série de petites habitudes, de petites attentions qui rappellent la France.

En dehors de la dimension nationale et religieuse qui met ces établissements sont directement en contact avec les pèlerins, il y a l'importance de l'aspect pratique que représente le logement. Nous avons noté dans la première partie comment en 1882, ils « sauvèrent » les assumptionnistes en permettant de loger sans trop de problèmes les mille pèlerins. Pendant de longues années après la caravane pionnière de 1882, et dans l'attente de la construction de Notre-Dame de France, les communautés religieuses sont mises à contribution pour le logement des pèlerins. En 1883, le *Pèlerin* nous indique que les membres de la I^e caravane de pénitence sont divisés en dix groupes d'après les maisons qu'ils habitent : « Casa Nova ; frères des écoles chrétiennes ; Colonne judiciaire ; Ste Anne ; Hospice autrichien ; Ecole Sainte-Thérèse ; sœurs de Saint-Joseph ; sœurs du Rosaire ; Flagellation ; Drogman Maroun ; Drogman Raphaël ; Drogman Joseph Karam. »⁴⁶³. Cette énumération montre que tous ces lieux sont des instituts catholiques, en dehors des drogmans (latins bien évidemment), et français pour certains comme les frères des écoles chrétiennes, les sœurs de Saint Joseph ou Sainte Anne. Les sœurs du Rosaire, communauté catholique indigène, n'en restent pas moins très liée à Rome et à la France dont elle reçoit de nombreux soutiens. Le logement accordé par les instituts religieux n'est pas du seul fait de l'aumône chrétienne, ils reçoivent un dédommagement qui devient pour eux une source de revenu, sans compter les dons que peuvent effectuer les pèlerins durant leur séjour ou de retour en France. Le Frère Evagre, supérieur des frères des écoles chrétiennes de Jérusalem se félicite de la venue des pèlerins de la caravane de 1883, de la satisfaction de ces derniers et de l'intérêt financier qu'ils en ont retiré : « Nous avons hébergé 80 pèlerins de la caravane de pénitence, les Pères Assomptionnistes et nos hôtes nous ont dit être très satisfaits de notre hospitalité. Nous avons fait tout ce que nous avons pu en cette circonstance, et je crois devoir ajouter que cette charité de notre part était une nécessité, car ces pieux voyageurs n'auraient pas trouvé d'abri si nous n'avions pu les recevoir. (...) Non seulement aucune dépense n'a été faite par la communauté en ce mois de Mars, mais tout frais soldé, il nous reste, de la caravane, un bénéfice net de 986 frs 40 »⁴⁶⁴.

Dans une lettre du comte de Piellat au Père Picard, sur l'organisation du pèlerinage de 1883, il précise les prix demandés par les différentes communautés religieuses pour héberger et en partie nourrir les pèlerins :

- « - Sainte Anne : 30 personnes, à 4fr 50 (hommes)
- Hospice autrichien : 40 personnes, à 4fr 50 (hommes)
- Ecole Marie Thérèse Saxe : 40 personnes, à 5fr (dames)
- Frères des écoles chrétiennes : 80 personnes, à 4fr 50 (hommes)
- Sœurs de Saint Joseph : 20 personnes, à 4fr 50 (dames)

⁴⁶³ Le *Pèlerin*, n°326.

⁴⁶⁴ Lettre du Frère Evagre au Frère Assistant, le 17 avril 1883. Archives des Frères des Ecoles Chrétiennes, Rome, NH 800 Palestine.

Sœurs indigènes du Rosaire : 12 personnes à 4fr50 (dames)

Flagellation : 20 personnes, à 5fr (hommes)

Drogman Maroun : 20 personnes, à 5fr (dames)

Drogman Raphaël : 24 personnes, à 5fr (dames)

Drogman Joseph : 42 personnes, à 5fr

Casa Nova : 27 personnes, à 0,50 fr

Hôtel de Damas : 80 personnes, à 6fr »⁴⁶⁵ .

Ces prix sont à considérer, malgré l'absence d'indications, comme étant par jour et par personne. L'écart important entre les différents lieux d'hébergement et Casa Nova est dû au fait que les hôtelleries franciscaines sont gratuites pour tout pèlerin réclamant le gîte. Cette distinction sera d'ailleurs source d'interrogation pour de nombreux pèlerins qui ne comprennent pas le fait de payer leur gîte et leur couvert chez les assumptionnistes et non chez les franciscains. Ceci alimentera la guerre sourde que se font par moment les deux instituts, aspect que nous aborderons plus loin.

Pour l'hébergement chez les drogmans et à l'hôtel de Damas, un supplément est donné concernant la nourriture ce qui explique un coût journalier plus élevé. Le comte de Piellat précise que « les maisons religieuses ont mis 50 centimes de moins pour faire voir qu'elles ne faisaient pas du commerce »⁴⁶⁶ ; délicate attention !

Les couvents des congrégations religieuses, hormis l'aspect pratique du logement, sont également des lieux où se retrouvent les pèlerins pour des messes, des retraites ou des moments festifs comme des représentations faites par les élèves.

D'après le programme établi pour le séjour à Jérusalem de la 6^e caravane de pénitence, en 1887, tous les pèlerins se retrouvent au moins une fois dans les couvents catholiques français. Ainsi, on note une messe chez les dominicains, à Saint-Etienne, au sanctuaire de l'*Ecce Homo* des dames de Sion, à Sainte-Anne chez les pères blancs. Les retraites qui se déroulent sur trois jours ont lieu pour les prêtres chez les frères des écoles chrétiennes, pour les hommes au couvent de Saint-Sauveur chez les franciscains et pour les femmes chez les sœurs de Saint-Joseph.

En plus de leur rôle religieux et pénitent, les instituts religieux accueillent les pèlerins pour mettre en avant les résultats de leurs œuvres, principalement en matière d'éducation, avec des spectacles où les élèves palestiniens auront à cœur de chanter ou de réciter les louanges de la France et de la religion catholique. Les pèlerins de la VIII^e caravane assistent à une séance offerte par les élèves de l'Institut Saint-Pierre de Sion où le programme indique une poésie, *Ode à la France*, ou un chant, *le Cœur de Jésus et la France*⁴⁶⁷ . Toujours lors de ce pèlerinage, deux jours après les Pères de Sion, les pèlerins sont invités à une représentation des élèves des frères des écoles chrétiennes où

⁴⁶⁵ Lettre du comte de Piellat au Père Picard, le 8 mars 1883, AAR, NS1-28, 1883.

⁴⁶⁶ *Ibid.*

⁴⁶⁷ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124. .

les chants rendent hommage à Saint Jean- Baptiste de la Salle, aux pèlerins et au travail de l'écolier. Les élèves s'expriment tour à tour en français, italien et arabe.

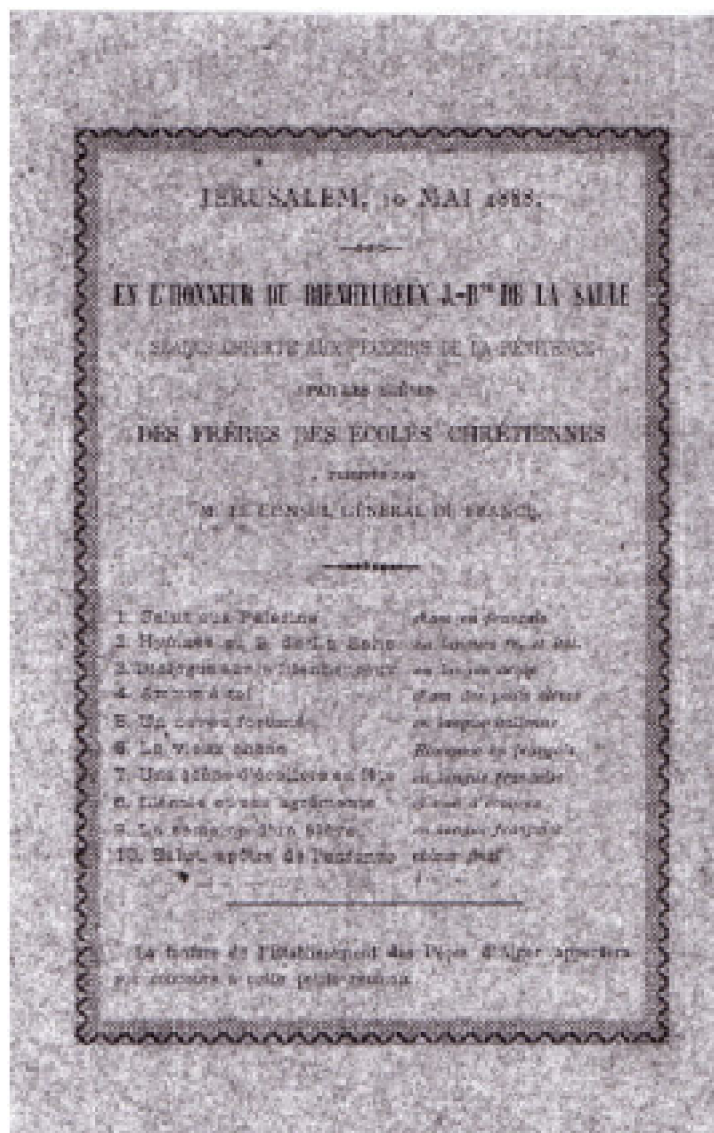


Figure 18 ⁴⁶⁸

Dans ces congrégations, deux personnages jouent un rôle important dans la logistique mise en place pour le bon fonctionnement des pèlerinages : le Frère Evagre et Sœur Joséphine.

Le Frère Evagre ⁴⁶⁹, fondateur de l'institut des frères des écoles chrétiennes à Jérusalem en 1878, installé à côté de l'hôpital Saint-Louis et de Notre-Dame de France, dont le percement de la porte Neuve rend les rapports encore plus fréquents, est un membre actif de l'organisation du pèlerinage.

Dans le *Bulletin des Œuvres d'Orient*, il fait un éloge vibrant des caravanes de pénitence :

⁴⁶⁸ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124.

« Oui, il faut reconnaître que les pèlerinages français, les pèlerinages de pénitence sont une force puissante pour le catholicisme en Terre Sainte, un secours salutaire pour nos établissements, et, pour cette terre sacrée, une résurrection consolante, si ces pèlerinages se continuent dans un esprit d'apostolat, de prière et de charité »⁴⁷⁰.

Il est partie prenante des divers projets assumptionnistes, et, en premier lieu, celui de l'hospice pour les pèlerins. Une lettre de juillet 1884 adressée au comte de Piellat par Frère Evagre montre qu'il est en affaire avec l'homme de confiance du comte M. Pio d'Alonzo, à propos de l'achat d'un terrain pour l'hospice des pèlerins. Le Frère Evagre semble par ailleurs être confronté à une politique de vente très particulière mais également très courante dans ces années d'intérêt intense pour Jérusalem :

« Je crois, entre nous, que les bacchiss, les cadeaux... à l'occasion de la vente sont énormes. J'en ai le cœur gros comme si c'était, et encore plus que si c'était ma bourse. J'en suis affligé, et n'était la confiance que vous avez en Pio, je craindrai une duperie. Près ou plus de 3000frs, sans compter les petits frais. (...) Ou M. Pio se réserve des amis pour d'autres achats, ou il est d'une prodigalité sans nom, ou je n'y comprends rien. (...) J'espère que vous lui demanderez explication de tout et qu'avant de lui donner son bacchiss, vous chercherez à savoir s'il ne l'a pas reçu largement des vendeurs. »⁴⁷¹

Durant les 36 années de sa présence à Jérusalem, le Frère Evagre est un relais efficace des assumptionnistes, un voisin catholique et français des plus attentionnés. Les *Echos de Notre Dame de France* font, lors de son décès, un bel éloge du religieux et du souvenir qu'il laisse aux pèlerins :

« Avec quelle joie empressée il accueillait chaque année le vénéré P. Bailly et les pèlerins de la Pénitence ! Tous garderont un persévérant souvenir de ce beau et saint vieillard, aux yeux doux et graves, à la barbe blanche, qui portant la croix du religieux comme d'autres portent l'épée du soldat ou la boussole de l'explorateur, a fait aimer là-bas, durant quarante ans, l'Eglise et la France »⁴⁷².

Sœur Joséphine⁴⁷³, surnommée « Sœur Camomille » par les pèlerins, est l'une des autres figures les plus populaires de ces dizaines de caravanes de pénitence qui se

⁴⁶⁹ Le Frère Evagre est né en 1831 à St Omer et décédé en 1914 à Jérusalem. Il devient prêtre en 1856, et après un début comme directeur d'école dans le Boulonnais, il est attiré par les missions du Levant et débarque à Alexandrie en 1862 où il continue d'enseigner. En 1876, accompagné d'un autre frère, il débarque en Palestine, qu'il ne quitte plus. Le 15 octobre 1878 est ouverte la première école des frères en Palestine, à Jérusalem, puis en 1882 à Jaffa puis Bethléem et Nazareth. Sa notice biographique le présente ainsi : « Tous ceux qui approchaient du Frère Evagre étaient frappés de son exquise politesse, de son tact délicat, de ses manières pleines d'aisance. (...) Pendant quarante ans, il reçut aux Lieux Saints des pèlerins et des touristes de toutes conditions et de tous pays. Il avait sur les hommes et les choses de Terre Sainte des aperçus très originaux, et l'on ne se lassait pas de l'écouter. Membre du Conseil des Pèlerinages, sa bonhomie évangélique s'offrait à tous indistinctement, au plus humble comme au plus illustre. » Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, *notices chronologiques*, n°46, Paris, 1914, p.138.

⁴⁷⁰ *Bulletin des Œuvres d'Orient*, n°169, 18 octobre 1888.

⁴⁷¹ Lettre du Frère Evagre au comte de Piellat, juillet 1884, AAJ, N19, Correspondance Notre-Dame de France.

⁴⁷² *Echos de Notre-Dame de France*, n°50, janvier-février 1914.

succèdent en Palestine à partir de 1882. Lors du pèlerinage des mille, une lacune était apparue tout au long des pérégrinations, l'absence ou l'insuffisance de secours médicaux. Sur l'initiative de l'incontournable comte de Piellat, Sœur Joséphine devient l'infirmière attirée des caravanes de pénitence.

Mgr Landrieux, évêque de Dijon, se souvient de « Sœur Camomille » :

« Elle était intrépide, cette petite Sœur Joséphine de l'hôpital français de Jérusalem. Elle ne rêvait que plaies et bosses. Sa pharmacie ambulante était sans cesse assaillie par une bande d'éclopés, de traînants, de malheureux toussant, geignant, pris de migraines ou pincés par d'ignobles diarrhées- maladie peu commode à cheval. Coliques des buveurs d'eau, indigestion des estomacs grincheux, nausées des cœurs trop sensibles aux détails de cuisine : tout y passait et tout se guérissait.

La trousse ne chôma guère : coups de pieds reçus, doigts cassés, bras démis, crânes fendus, piqûres envenimées, panaris à fendre, abcès à crever... Sœur Joséphine veillait à tout et trouvait remède à tout.

La dernière couchée, elle était la première debout. Elle galopait de groupe en groupe, s'attardait avec un malade ; au campement elle était encore installée avec tous les autres. »⁴⁷⁴

Sœur Joséphine est le symbole de ces multiples « petites mains » des pèlerinages de pénitence qui s'affèrent dans l'ombre pour préparer les repas de Notre-Dame de France, pour soigner à l'hôpital Saint Louis, pour accueillir dans la quiétude de leurs instituts des pèlerins désorientés.

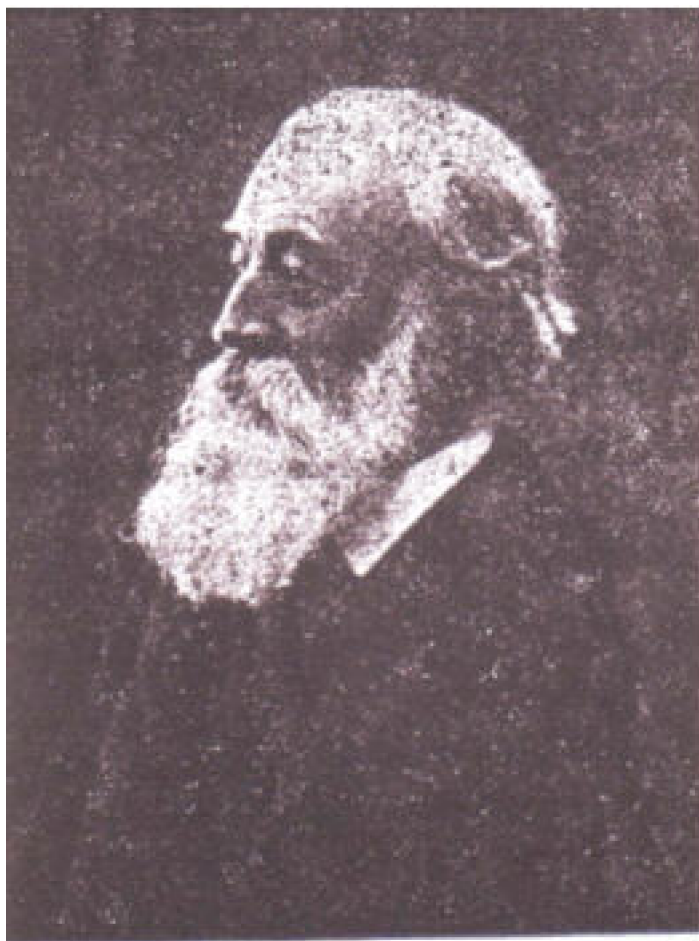
Outre l'importance religieuse et patriotique que ces congrégations catholiques et françaises représentent pour les autorités compétentes, elles sont des relais indispensables à la bonne marche des caravanes de pénitence, des lieux où les pèlerins peuvent conforter cette impression de circuler dans cette « France d'outre-mer », cette Terre Sainte, qui serait conforme à leur souhait, catholique et française. Mais les

⁴⁷³ Elle est née en 1850 à Aspect (Haute-Garonne) et décédée en 1927 à Abou Gosh. De sa naissance, elle garde un formidable accent toulousain. En 1866, elle est reçue au noviciat des sœurs de St Joseph et en 1868, elle est envoyée à l'hôpital français de Jérusalem, qui à cette époque se trouve en creux à l'intérieur des murs. Elle quitte momentanément la Ville Sainte en 1874 pour Chypre où les sœurs sont demandées pour soigner les malades victimes d'une épidémie de choléra. Elle reste près de trois ans sur cette île, ayant failli y mourir mais, et c'est là l'une des facettes les plus mystérieuses de Sœur Joséphine, elle est sauvée suite à une vision qu'elle a de la Vierge, apparition qui semble s'être multipliée au cours de sa vie. En 1877, elle est à l'hôpital de Jaffa, et revient à Jérusalem en 1879 qu'elle ne quitte plus jusqu'à la guerre. Attachée comme infirmière dès 1882 aux pèlerinages de pénitence, elle est de toutes les caravanes ce qui lui vaut le surnom de Sœur Camomille dû à la camomille qui est servie aux pèlerins à leur arrivée au campement. En 1903, au nom de sa Congrégation, elle fonde une école et un dispensaire à Naplouse puis un terrain à Abou Gosh où, avec le concours de l'inséparable comte de Piellat elle fonde un couvent en 1912. La Grande Guerre l'oblige comme tous les religieux à rentrer en France où elle est affectée dans un hôpital lyonnais. De retour en Palestine en 1920, elle consacre les dernières années de sa vie à l'établissement de l'Arche d'Alliance à Abou Gosh. La *Croix* au moment de sa disparition, l'évoque en ces termes : « C'est une vraie figure palestinienne qui disparaît ; il faudra du temps à ceux qui l'ont connue pour concevoir Jérusalem sans Sœur Joséphine, tant elle était populaire en Terre Sainte » la *Croix*, le 3 septembre 1927.

⁴⁷⁴ Mgr Landrieux, *Au pays du Christ*, Paris, Bayard, 1909, p.130.

congrégations n'ont pas le monopole. Un personnage singulier, le comte de Piellat, devient en marge de ces congrégations le coordinateur local de ces pèlerinages. Ce « pacha chrétien » d'après l'expression du Père Bailly est de toutes les entreprises catholiques de Terre Sainte pendant près d'un demi-siècle, figure incontournable de la Palestine catholique aux couleurs de la France en cette fin de XIXe siècle.

Le comte de Piellat : un dévouement total à la Terre Sainte



LE COMTE AMÉDÉE DE PIELLAT

Figure 19⁴⁷⁵

Amédée de Piellat naquit à Vienne (Isère) le 25 janvier 1852. Son père Victor de Piellat était directeur d'une fonderie⁴⁷⁶. Amédée est le quatrième enfant de la famille et le seul garçon précédé de trois sœurs. Sa famille, profondément chrétienne lui donne une éducation dans ce sens. C'est en 1874, ses études terminées, que le comte de Piellat fait son premier pèlerinage en Terre Sainte après avoir été reçu dans le tiers ordre de St François d'Assise. L'année suivante il revient avec sa mère. C'est à l'occasion de ce pèlerinage et, en accord avec elle, qu'il décide de consacrer ses revenus aux œuvres

⁴⁷⁵ *Echos de Notre-Dame de France*, n°99, juillet-septembre 1925.

catholiques de Terre Sainte.

Lors de la célébration de son jubilé de présence en Terre Sainte (1874-1924), la revue *Jérusalem* retrace ce dévouement total pour la Palestine :

« Cinquante années d'un dévouement incessant et combien généreux, autant dire d'un dévouement vraiment français, sur ce sol béni de Palestine (...) le jubilaire porte un nom qui est connu de Dan à Bersabée et que des milliers d'anciens pèlerins ne peuvent évoquer sans entendre résonner encore à leurs oreilles la voix métallique qui, jadis, scandait les avis donnés aux « Cavaliers » ou la trompette qui sonnait le boute-selle des chevauchées en Galilée et en Samarie : c'était M. le comte Amédée de Piellat, le fondateur de l'hôpital Saint-Louis, à Jérusalem, l'infatigable auxiliaire de Sœur Joséphine dans toutes ses œuvres et, pour tout résumer en un mot, la Providence de tout ce qui s'est fondé en Palestine depuis un demi-siècle »⁴⁷⁷ .

En 1877, Amédée de Piellat, qui s'interroge depuis de nombreuses années sur son orientation religieuse tout en ne s'engageant nulle part, s'installe définitivement en Palestine. Le 11 juillet 1878, il achète un premier terrain, premier d'une très longue liste, pour construire un hôpital en remplacement de l'hôpital catholique de la vieille ville, devenu trop vétuste. Cet établissement construit sur un terrain de 3000 m² était la propriété du consul de Prusse et a l'avantage de se trouver en dehors des murs, dont l'air est plus sain, tout en étant en bordure de la route de Jaffa.

L'hôpital Saint-Louis est la grande œuvre de sa vie, soutenue par sa mère qui fait de fréquents séjours à Jérusalem apportant soutien financier et matériel à un fils qui apparaît parfois exalté dans cet environnement particulier de la Ville Sainte.

A la fin de l'année 1881, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition sont habilitées à œuvrer dans ce nouvel hôpital comme elles le faisaient dans celui de la vieille ville, sous la direction d'un médecin français, le docteur Sabadini. Lors du pèlerinage des mille, il est en service avec 40 lits disponibles et accueille les premières victimes de la IX^e croisade !

En 1883, le Comte de Piellat construit le premier étage, ainsi que la chapelle dont il fait en partie la décoration intérieure - sur l'un des vitraux fabriqués à Lyon, il est représenté en médaillon d'après une photo prise à l'âge de 25 ans - qui est achevée lors de la venue de la III^e caravane de pénitence.

L'hôpital Saint-Louis, figure emblématique de la France catholique en Terre Sainte comme l'est l'établissement voisin de Notre-dame de France, est l'œuvre la plus aboutie d'Amédée de Piellat, à laquelle il est attentif tout au long de sa vie et, dans laquelle il décède dans la chambre qui était la sienne depuis sa fondation.

⁴⁷⁶ Il décède en 1866, à l'âge de 56 ans, et c'est son gendre, Charles Ditton de Long qui en prend la direction. Amédée reste toute sa vie très attaché à ses sœurs et à sa région de naissance où il fait de fréquents séjours, en particulier dans la maison familiale de Diémoz (Isère). Au moment de la Première Guerre mondiale, obligé de rentrer en France, il en profite pour créer avec l'aide des Sœurs de Saint-Joseph *L'Oeuvre du repos de la jeune fille au grand air à Diémoz*. Cette œuvre a principalement pour but de guérir certaines filles qui ont perdu la santé dans de sombres usines. En 1921, il fait don de la propriété à la congrégation des Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition avec l'obligation de continuer cette œuvre, ce qu'elles firent.

⁴⁷⁷ Un Jubilé (1874-1924), *Jérusalem*, AAV, tome VI (1914-1926), p.315.

L'hôpital est cependant loin d'être sa seule réalisation et il dépense une énergie énorme tout comme sa fortune dans l'acquisition de multiples terrains pour installer des congrégations catholiques françaises, ce qui lui vaut la réputation d'être le plus grand agent immobilier de Palestine !

Le supérieur de Notre-Dame de France, dans l'éloge funèbre du Comte de Piellat, rend hommage à ce grand bâtisseur, à cet architecte autodidacte :

« Le voici donc, M. le Comte, au service des communautés catholiques, achetant des terrains, dressant des plans, dirigeant et surveillant lui-même les travaux, comme le plus vigilant des entrepreneurs ou des contremaîtres. (...) Faut-il esquisser une énumération ? Elle sera nécessairement désordonnée et incomplète. Elle esquissera du moins l'étendue de nos dettes envers ce grand bienfaiteur des œuvres catholiques et françaises de Palestine. Je nomme *Notre-Dame de France* : achat des terrains et construction de l'hôtellerie, jusque vers 1890. (...) *monastère des Clarisses* sur la route de Bethléem ; *couvent de Sainte-Marthe* à Béthanie ; *monastère des Bénédictines du Calvaire* sur le mont des Oliviers ; *monastère des Carmélites* de Caïffa ; *pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph* à Jaffa ; *hôpital des Sœurs de Saint-Joseph* à Nazareth... »⁴⁷⁸ .

Il faut ajouter l'aide apportée à l'acquisition de nombreux terrains, soit en apportant une part de l'argent nécessaire, soit en prêtant son nom, comme l'endroit où il repose, Saint-Pierre en Galicante, acheté en son nom avant de le céder aux assomptionnistes et d'y faire construire un caveau pour les pèlerins⁴⁷⁹ .

Pour notre étude, l'intérêt que nous portons au comte de Piellat est surtout lié au rôle important, mais le plus souvent discret qu'il joue dans l'organisation des Pèlerinages de Pénitence, et ce, dès 1882 jusqu'à la Première Guerre mondiale. Nous avons déjà souligné l'enthousiasme qu'il mit dans la réussite du pèlerinage des mille. Il sera de caravane en caravane toujours présent bien souvent dès Jaffa pour accompagner les pèlerins jusqu'à Jérusalem où il a au préalable tout organisé en vue de l'arrivée de plusieurs centaines de personnes. Il en est ainsi pour le pèlerinage de 1883, dont il a assumé toute l'organisation locale et qui tout au long du séjour des membres de la Ile caravane de pénitence, assiste, guide les différents groupes.

Il recrute des drogmans pour palier la logistique. Dans le contrat qu'il passe avec trois drogmans, le comte de Piellat a le titre de représentant du Comité du Pèlerinage Populaire de Pénitence à Jérusalem. Ce contrat stipule toutes les obligations des drogmans de l'arrivée à Jaffa, au voyage jusqu'à Jérusalem... Le consul de France a également paraphé le document pour validité.

⁴⁷⁸ *Jérusalem*, AAV, tome VI, p.370.

⁴⁷⁹ Le caveau des pèlerins est installé en 1892 et le premier qui y est porté fut un prêtre de Lyon, M. l'abbé Comboroure, victime d'un accident de cheval sur la route de Jéricho. Les *Echos de Notre-Dame de France* nous décrit l'intérieur de ce caveau : « Un autel de pierre a été construit, la crypte a été dallée et transformée en une chapelle mortuaire, où l'on peut célébrer le Saint-Sacrifice aux jours anniversaires, généraux ou particuliers. Une croix de pierre a été dressée à l'extérieur près de la porte ». *Echos de Notre-Dame de France*, n°2, 2 février 1905. Ce ne sont pas seulement les pèlerins morts en Palestine qui y sont installés mais également des Français qui habitent Jérusalem comme de nombreux assomptionnistes ou des religieuses. Voir annexe, Personnes inhumées dans le caveau des pèlerins à Saint-Pierre en Galicante de 1892 à 1914.

Dans une correspondance avec le Père Picard, il évoque également tous les problèmes d'intendance qu'il doit régler avant la venue de la caravane et en particulier le logement :

« On a demandé que chacun est un lit quelconque- pas coucher à terre- (...) Quant aux draps et couvertures je consulte les Sœurs de St Joseph ; elles cousent en ce moment nos draps, bien simples mais bons. Je pense que beaucoup de pèlerins en porteront avec eux, mais on pourra en donner à tous »⁴⁸⁰.

Il ajoute également des indications sur la nourriture proposée en spécifiant qu'avec de tels menus ils ne mourront pas de faim mais que c'est nécessaire vu le temps et la fatigue :

« - Matin : café-lait-chocolat - Midi : Potage Deux plats de viande Un plat maigre Dessert (fruit et fromage) Café ½ bouteille de vin (à volonté) - Soir : Potage Un plat de viande Un plat maigre Dessert Café ½ bouteille de vin »⁴⁸¹.

Le comte de Piellat est ainsi durant les premières années des Pèlerinages de Pénitence « l'homme indispensable » au bon déroulement des caravanes de pèlerins. Il est d'autant plus indispensable que, jusqu'en 1887, il n'y a pas d'assomptionnistes en résidence à Jérusalem et qu'ainsi ces derniers se reposent sur le comte aidé par les congrégations religieuses, les frères des écoles chrétiennes et les sœurs de Saint Joseph en tête.

A propos du pèlerinage de 1887, le Père Vincent de Paul Bailly lui fait parvenir le courrier suivant concernant l'arrivée de la VIe caravane :

« Dieu soit loué, le pèlerinage est largement assuré. Nous allons vous télégraphier les chiffres qui dépasseront les 300. Les premières sont comblées et je vais me mettre en seconde. (...) Il est convenu que vous ferez au mieux pour les drogmans. (...) Vos dispositions sont admirablement prises (...) Le pèlerinage est bien composé du reste, sauf une série de mauvais caractères pour affiler la pointe de notre patience »⁴⁸².

A la suite de ce même pèlerinage, le Père Vincent de Paul Bailly le remercie et lui demande les comptes du pèlerinage :

« Nous recevons votre lettre d'adieu de Jaffa, j'y vois que nous demeurons plus unis qu'après les précédents pèlerinages. L'hôtellerie doit être l'œuvre de l'Esprit Saint ; elle est construite là-bas par vos actes d'amour de Dieu. (...) Je vous prie de nous donner au plus tôt les comptes du pèlerinage afin d'apprécier s'il y a gros déficit ou non »⁴⁸³.

En parallèle à l'organisation et à la bonne réception des caravanes en Palestine, il est l'un de ceux qui sont à l'origine de l'hospice des pèlerins qu'est Notre-Dame de France. Il est celui qui achète le terrain, voisin de sa propriété de l'hôpital Saint-Louis, et en partie dirige les travaux jusqu'à la venue du Père Germer-Durand en 1887.

⁴⁸⁰ Lettre du comte de Piellat au Père Picard, le 8 mars 1883, AAR, maison de Jérusalem, NS1-28.

⁴⁸¹ *Ibid.*

⁴⁸² Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, tome IX (1878-1887), lettre n°2449, à l'attention de M. de Piellat, le 15 avril 1887.

⁴⁸³ *Ibid.*, lettre n°2450, du 13 juin 1887.

Après cette date, le comte de Piellat se consacre essentiellement à l'installation de congrégations religieuses ou à ses travaux d'architecte. Ainsi, en 1887, il dresse sous l'autorité du Capitaine Guillemot les plans pour le séminaire de Sainte Anne, puis l'année suivante il travaille à Ein Karem pour les sœurs de Sion, tout en accueillant les sœurs Réparatrices qui veulent s'installer à Jérusalem et surtout en préparant l'installation des carmélites à Haïffa. A cette frénésie de projets, il faut ajouter durant cette année 1887 l'achat en son nom du terrain Frutiger qui jouxte Notre-Dame de France et qui permettra dans le futur le développement de l'œuvre.

Il en est ainsi pendant de très nombreuses années où il parcourt la Palestine pour l'achat, la construction d'établissements religieux mais également pour accompagner les pèlerins des caravanes de pénitence ou encore la découverte de sites anciens. Il fait ainsi de nombreuses excursions avec le Frère Liévin.

Dans une lettre de 1897 à l'attention du Père Vincent de Paul Bailly, on peut constater qu'il est toujours actif dans l'organisation des pèlerinages puisqu'il fait une série de propositions sur l'organisation en Galilée :

« A Nazareth, tout le monde pourra loger dans les couvents. Je préparerai des billets de logements comme pour Jérusalem. J'avais conseillé de supprimer la Samarie, je le conseille encore. On nous obligera sans doute à prendre une petite escorte de deux ou trois soldats comme on l'a fait en certaines années : il y aura à la payer »⁴⁸⁴.

En 1903, il est toujours présent, à titre de conseiller, dans le comité des pèlerinages en Terre Sainte.

Dans ce tourbillon qu'est sa vie entre les multiples projets en cours à travers la Palestine, il rentre de temps en temps en France, toujours par le biais du bateau des pèlerinages, et revient en Terre sainte par la même voie, pour être auprès de sa mère qui s'éteint le 31 décembre 1905.

Il en est ainsi d'une existence au service des congrégations religieuses et des pèlerins qu'il accompagne jusqu'au dernier pèlerinage de 1914. Il rentre avec le bateau du pèlerinage et la guerre l'oblige à rester en France. Il n'est de retour en Palestine qu'en 1921 pour y terminer sa vie ; il décède en 1925.

Outre ces relais palestiniens qui sont en partie la clé du succès des caravanes de pénitence, annuelles ou parfois bisannuelles, les assomptionnistes trouvent également en France d'autres relais indispensables à leur entreprise. Le premier moyen dont ils disposent pour faire connaître les pèlerinages aux Lieux Saints, pour créer le désir de se rendre en Palestine, est l'important réseau des journaux de la « Bonne Presse », et en premier lieu le journal qui est créé au lendemain du premier pèlerinage assomptionniste à La Salette, le *Pèlerin*. A partir de 1883, la *Croix*, mis en place après la 11e caravane de pénitence et géré par l'âme des pèlerinages le Père Vincent de Paul Bailly, est un atout supplémentaire pour développer une large information sur les caravanes de Jérusalem, d'autant que l'édition nationale s'accompagne de nombreuses *Croix* régionales.

Deux autres instruments sont privilégiés par les assomptionnistes pour faire connaître

⁴⁸⁴ Lettre du comte de Piellat au Père Vincent de Paul Bailly, le 13 avril 1897, AAR, GU 40.

les Pèlerinages de Pénitence, pour attirer pèlerins et souscripteurs. Ce sont les comités d'anciens pèlerins, qui au fil des caravanes se développent dans toutes les régions de France, et les cérémonies d'installation des croix du pèlerinage dans différents sanctuaires de France.

Les comités d'anciens pèlerins : inscrire le pèlerinage dans la durée

Après quarante jours de pèlerinage, le retour à Marseille est souvent douloureux, tant pour la foi qui risque de tiédir, que pour les sentiments d'amitié qui ont pu se créer le long du pèlerinage, et qui une fois de retour dans la mère patrie se relâchent.

Au fil des années et de la multiplicité des caravanes, les assumptionnistes trouvent dans les anciens pèlerins des relais pour faire connaître les Pèlerinages de Pénitence en Terre Sainte et inciter à y participer ou à y souscrire. Les Augustins de l'Assomption, devenus des organisateurs hors pair, se rendent cependant vite compte du peu d'efficacité que peut avoir un bouche à oreille improvisé. Ils décident alors de créer une structure permettant d'établir un lien entre tous les valeureux croisés pour poursuivre et amplifier les sentiments de foi et leur rappeler leur rôle de prêcheurs pour envoyer des pèlerins en Palestine.

En 1888 est créée *l'Association des Anciens Pèlerins de Terre-Sainte* dont le but est d'établir un lien entre tous les participants aux pèlerinages en Palestine. Les statuts indiquent cette volonté que les liens tissés entre pèlerins, que la foi renforcée perdurent et qu'une communauté d'anciens pèlerins, perçu par les assumptionnistes comme une nouvelle légion sacrée et forte de son lien avec la Terre Sainte, pourra défendre dans son pays la religion catholique fortement éprouvée en cette fin de siècle.

Les statuts de l'association indiquent que le but est de « travailler au triomphe du Christ dans la société, de lutter contre le respect humain par l'affirmation publique de la foi, et de propager l'amour de la Croix et des Saintes Ecritures »⁴⁸⁵.

Cette association, dans sa volonté d'unir les pèlerins au-delà des quarante jours de pèlerinage se propose différents objectifs :

« 1° D'unir entre eux les Pèlerins de la Terre Sainte

2° De les maintenir dans les sentiments de ferveur et de zèle qui les ont animés au cours du pèlerinage.

3° De soulager les âmes du Purgatoire et en particulier celles des Associés défunts.

4° De populariser les mouvements des Pèlerinages vers les Lieux-Saints.

5° D'aider les pauvres à y participer.

6° De soutenir les œuvres de Terre-Sainte, et en particulier l'Hôtellerie de Notre-Dame de France »⁴⁸⁶.

Il est précisé que cette association se compose de chrétiens pratiquants et sont tenus

⁴⁸⁵ *Association des Pèlerins de la Pénitence*, octobre 1888, AAR, UF 177.

⁴⁸⁶ *Ibid.*

à différentes obligations de prières, de lecture sainte et de communion.

Le T. R. P. Picard préside l'association entouré de deux vice-présidents, de trois secrétaires dont l'un est à Jérusalem et les autres à Paris. Cette association devient outre le relais des anciens pèlerins, le comité organisateur des Pèlerinages de Pénitence comme nous l'avons étudié précédemment.

Avec cette association nationale des anciens pèlerins de Terre Sainte, les dirigeants ont la volonté de créer des passerelles régionales pour une meilleure connaissance de part la France des Pèlerinages de Pénitence. C'est l'occasion d'encourager encore plus chaque diocèse, chaque ville à envoyer des pèlerins.

A la fin du siècle, de nombreux diocèses créent leur association d'anciens pèlerins de Terre Sainte. Le diocèse de Lyon réunit à partir de 1908, de manière régulière, les anciens pèlerins et plus globalement tous ceux qui sont intéressés par la Terre Sainte. L'habitude est prise de se réunir une fois l'an et en règle général en janvier.

Le 22 janvier 1908, une réunion inaugurale a lieu à Notre Dame de Fourvière sur l'initiative de son chapelain, l'abbé Chaffanjon, ancien pèlerin et une messe est célébrée en présence de tous les « croisés lyonnais ». C'est l'occasion de rappeler le nom de deux bienfaiteurs locaux dont le plus célèbre est le comte de Piellat, qui, tout en étant propriétaire d'un château dans l'Isère (Diémoz), n'en reste pas moins lyonnais par ses nombreux séjours dans la capitale des Gaules. L'autre bienfaiteur pour la Palestine est M. Guinet, qui fonde l'hôpital de Jaffa au profit des sœurs de Saint Joseph et reste toute sa vie très attaché à la Terre Sainte, ayant fait à de nombreuses reprises le voyage vers les Lieux Saints. Au cours de la journée, des conférences ont lieu pour se remémorer les souvenirs des différentes caravanes et le soir le chanoine Gerbier en donne une dont l'intitulé est « de Marseille à Jérusalem ».

L'année suivante, une cinquantaine d'anciens pèlerins se retrouvent à Notre Dame de Fourvière. La revue *Jérusalem*, qui est en partie l'organe des différents comités d'anciens pèlerins, écrit que « le comité compte à l'heure actuelle quatre-vingts membres inscrits »⁴⁸⁷. Hormis la messe et une conférence sur les *peuples à Jérusalem*, les pèlerins « décident la constitution d'une bourse ou d'une demi-bourse qui facilitera à quelques prêtres de Lyon le pèlerinage en Terre Sainte »⁴⁸⁸.

Ces réunions, que l'on retrouve dans de nombreux diocèses de France, font en sorte que la flamme d'un pèlerinage aux Lieux Saints, parfois déjà ancien, ne s'éteigne pas, tant par le biais des conférences rappelant les lieux visités et les évolutions de la Palestine, que par les souscriptions pour favoriser l'envoi de pèlerins en Terre Sainte.

Ces hommes et femmes dispersés à travers le pays et au-delà constituent à travers les années et les caravanes, cette communauté tant souhaitée par les assomptionnistes, de fiers catholiques, défenseurs acharnés de leur religion, et à ce titre, ils sont les avant-postes de cette reconquête religieuse, de plus en plus hypothétique, de la population française.

⁴⁸⁷ *Jérusalem*, AAV, tome 3, 1908-1909.

⁴⁸⁸ *Ibid.*

Les croix des pèlerinages : souvenir des pérégrinations en Terre Sainte et propagande pour de nouveaux candidats

Le pèlerinage des mille, dans sa panoplie croisée, n'a pas oublié d'emporter en Palestine les croix dont les mesures correspondent à celle qui servit à la crucifixion du Christ. Elles sont bénies sur les lieux de sa souffrance et sont utilisées pour les chemins de croix, et à l'automne 1882 sont remises au Pape et plantées au Vatican.

De cette première initiative, toutes les autres caravanes ont leur croix, parfois deux, présentes sur la « basilique flottante » et tout le long des pérégrinations des pèlerins. Les programmes de chaque caravane mentionnent qu'une ou deux croix sont présentes. Dans l'annonce de la Xe caravane, en 1891, il est écrit :

« Deux croix seront plantées sur le navire et portées à la Voie douloureuse. Elles seront ensuite solennellement transportées dans deux sanctuaires qui seront ultérieurement désignés »⁴⁸⁹.

Cette annonce est la même pour tous les autres pèlerinages, et présente dans tous les programmes jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Une fois de retour de Terre Sainte, un ou plusieurs sanctuaires est choisi pour planter la ou les croix. Lors du pèlerinage de 1882, l'installation des croix au Vatican a une signification des plus symboliques, et il en est de même pour les suivantes, avec le choix du Sacré-Cœur de Montmartre en 1883, de La Salette en 1884, de Lourdes en en 1885. On peut ainsi dénombrer environ 76 croix qui sont réparties de part de la France⁴⁹⁰.

Les assomptionnistes ont par le biais de ces croix la volonté de promouvoir l'intérêt des catholiques pour la Terre Sainte, pour les inciter à s'y rendre ou à promouvoir les Pèlerinages de Pénitence : « Ces croix sont des arbres glorifiés au Calvaire pour être transplantées en notre sol. (...) En allant à ces croix on va à Jérusalem »⁴⁹¹.

Pour chaque installation d'une croix dans un site de France, une fête a lieu⁴⁹², qui est l'occasion de réaffirmer l'importance des pèlerinages catholiques en Terre Sainte et inciter les participants à s'y rendre.

Le 15 juin 1898 a lieu à Pibrac, proche de Toulouse, une fête, sous la protection de Sainte-Germaine, pour l'installation de la croix de la XVIIe caravane de Noël 1897. L'article qui retranscrit cet événement montre l'importance d'un tel événement avec en particulier la présence de Monseigneur Mathieu, archevêque de Toulouse :

« A Pibrac, en dépit du temps menaçant, on travaille sans relâche ; les rues du village forment de véritables allées de verdure, les guirlandes qui les traversent en se croisant font le plus gracieux effet. (...) la châsse de sainte Germaine est portée en avant de la

⁴⁸⁹ *Echos de Notre-Dame de France*, n°8, janvier 1891.

⁴⁹⁰ Voir annexe, Lieux d'implantation en France des croix des pèlerinages.

⁴⁹¹ *La croix des pèlerinages*, *Echos de Notre-Dame de France*, n°2, octobre 1888.

⁴⁹² De nombreuses cérémonies pour installer la croix ont lieu le 14 septembre, jour de l'exaltation de la croix.

Croix de Jérusalem, une relique de la vraie Croix ferme la marche du cortège qui s'avance lentement et difficilement au milieu d'une foule énorme.

Mgr Mathieu y prend place quand la Croix arrive à la hauteur de l'église, de là, (...) on remonte sur l'esplanade où la Croix va être érigée. (...) Les innombrables pèlerins arrivés depuis le matin sont massés sous les arbres, les ouvriers s'emparent de la Croix, les cordes se raidissent sous les efforts de leurs leviers et le signe de notre rédemption se dresse lentement et majestueusement, tandis que la musique joue, que les vivats retentissent, que les bravos éclatent de toute part »⁴⁹³.

Parmi les discours, celui du R. P. Marie-Antoine, capucin à Toulouse, et ancien pèlerin de la IXe croisade, est des plus enthousiaste pour l'arrivée cette croix, symbole de ce lien qui s'est recréé avec les Pèlerinages de Pénitence entre la France et la Terre Sainte :

« J'ai eu l'honneur et le bonheur d'être pèlerin de Jérusalem et pèlerin de la première heure, il y a ici un grand nombre de pèlerins de Jérusalem.

Oh ! Chers pèlerins ! Quelle joie pour nous de nous retrouver ensemble au pied de cette Croix ! Quelles acclamations et quelles prières ces acclamations et ces prières nous rappellent ! Quelles acclamations à la Croix dressée sur notre vaisseau quand il fendait la vague écumante ! Et quand ensemble nous portions la Croix dans les rues de Jérusalem, quelles prières ardentes ! (...) Et quand au retour, nous vînmes à Rome l'offrir au Pontife suprême et qu'il la plaça près du trône où il rend ses oracles et d'où descendent ses bénédictions, quelle sainte fierté d'être pèlerin de la France tant aimée des Papes et pèlerin de Jérusalem qui aime tant la France »⁴⁹⁴.

Cet enthousiasme des foules et des anciens pèlerins se reproduit une à plusieurs fois par an, à travers la France, essayant de faire prendre conscience aux catholiques de l'importance des pèlerinages en Terre Sainte et du soutien qu'il convient d'y apporter.

Les partenaires des Pèlerinages de Pénitence : les soutiens institutionnels

A Jérusalem, trois partenaires apparaissent comme incontournables pour les assomptionnistes : le Consulat de France, le Patriarcat de Jérusalem, et la Custodie de Terre Sainte.

Le gouverneur ottoman de Jérusalem n'est pas, à proprement dit, un partenaire dans le sens où les contacts qui peuvent se créer avec les organisateurs des caravanes de pénitences se font par le biais du consul de France, principalement pour des questions de respect du statu-quo ou des formalités douanières.

Autant lors de la venue des caravanes des Conférences de St Vincent de Paul, les visites chez le gouverneur de Jérusalem sont régulières, du fait du nombre restreint de

⁴⁹³ *Les annales de sainte Germaine de Pibrac*, juillet 1898.

⁴⁹⁴ *Ibid.*

pèlerins mais également de leur rang social, autant à partir de 1882, les relations sont purement administratives voire inexistantes.

Le Consulat de France à Jérusalem : articuler politique et religion

Nous avons étudié l'importance prise par la France en Orient, principalement du fait des capitulations et du rôle de protecteur des catholiques et de leurs biens dans l'Empire ottoman. Ainsi, au XIXe siècle, tout ce qui peut renforcer ce rôle est encouragé par les représentants français, que ce soit l'ambassadeur auprès de la Porte ou les différents consuls présents dans l'Empire et pour nos propos le consul de France à Jérusalem.

La venue de pèlerins, majoritairement français, ne peut laisser indifférents les consuls qui se succèdent de 1882 à 1914. Ces attentions sont d'autant plus prononcées que la règle veut que le personnel consulaire envoyé en Terre Sainte soit catholique.

Le consul Ledoux⁴⁹⁵, présent à ce titre à Jérusalem de 1886 à 1898, incarne ce diplomate, profondément catholique, qui essaye de concilier République anticléricale et défense des intérêts catholiques français en Palestine. Il n'a, en particulier de cesse de démontrer aux autorités françaises le bien-fondé des Pèlerinages de Pénitence, oeuvre française par excellence, à l'image du bâtiment de Notre-Dame de France.

A l'étude des correspondances entre le consul de France, ses autorités de tutelle ou les responsables assumptionnistes, le diplomate doit jongler entre deux impératifs :

D'une part, empêcher les incidents entre les pèlerins et les communautés orthodoxes et étrangères et faire en sorte qu'ils respectent le gouvernement de la République, et d'autre part, se montrer le protecteur des intérêts et du rayonnement de la France, et donc d'avoir des rapports de confiance avec les communautés religieuses.

Nous avons pu noter lors du pèlerinage des mille, les inquiétudes du ministre des Affaires étrangères et du consul de Jérusalem concernant la venue de pèlerins peu enclins au régime républicain et aux bonnes relations avec les autres communautés chrétiennes. Dans les caravanes qui suivent, il en est de même, avec une atténuation au fil des années et les rapports courtois que vont nouer le consul et les assumptionnistes.

Ainsi, en 1883, lors de la venue de la Ile caravane, le consul de Jérusalem écrit à son vice-consul de Jaffa pour lui recommander la plus profonde bienveillance à l'égard des pèlerins :

⁴⁹⁵ Dans la revue *Jérusalem*, Charles Ledoux reçoit toutes les louanges des assumptionnistes dans sa volonté de « maintenir le protectorat de la France dans toute son étendue, défendre les droits des latins contre les compétitions gréco-slaves (...) Il comprit l'appui que lui apportait dans cette oeuvre la présence des pèlerins de la Pénitence, car si le nombre des pèlerins français est faible, comparé à la foule des pèlerins russes, grecs et arméniens, la présence annuelle de plusieurs centaines de pèlerins catholiques français est d'un poids plus considérable que celle de plusieurs milliers d'orthodoxes. Aussi l'arrivée à Jérusalem de la caravane française était pour lui, chaque année, l'occasion d'affirmer à nouveau la volonté persévérante du gouvernement de la France pour le maintien du protectorat, et la construction de l'hôtellerie de Notre-Dame de France fut pour M. Ledoux une joie et un réconfort », in *Jérusalem*, AAV, tome III (p. 151-152). Dans ce lien, parfois très proche du consul Ledoux avec les congrégations catholiques, les assumptionnistes jouent un rôle privilégié à l'image du mariage de sa fille en 1897 qui a lieu à Paris dans la chapelle des religieux de l'Assomption et dont la bénédiction est donnée par Mgr Potron, évêque de Jéricho.

« En Palestine, nous n'avons point à nous occuper de leurs opinions, ou de leur antipathies. Nous devons leur montrer le Gouvernement de la République, protecteur des Catholiques et défenseur zélé des Lieux Saints »⁴⁹⁶.

Dans la pratique, le vice-consul n'a malheureusement pas suscité la sympathie des pèlerins, mais il n'y est probablement pour rien. Le pèlerinage de 1883, surnommé *le pèlerinage des tempêtes* avait obligé les pèlerins à attendre en rade de Jaffa plusieurs jours que la mer se calme. Le vice-consul avait empêché tout débarquement tant que le temps ne le permettait pas, à la fureur des pèlerins désireux de toucher le sol de la Terre Sainte au plus vite. Il fut ainsi accusé de mauvaise volonté.

Il semble que cela ne soit qu'un moment d'humeur puisque la lettre qu'adresse le consul Langlais au Père Picard à la suite du pèlerinage est des plus heureuses sur leur relation :

« J'ai été tout heureux d'apprendre par votre lettre du 8 mars, que, suivant, tout espoir, la Palestine serait enfin ouverte à toutes les congrégations. (...) A quand votre entrée officielle en Palestine ? Tenez-moi au courant, et si un coup d'épaule est nécessaire pour précipiter le dénouement, faites-moi un signe, et je donnerai le coup de toutes mes forces »⁴⁹⁷.

Les caravanes suivantes montrent une bonne volonté réciproque, d'autant plus que le consul Ledoux présent à partir de 1886 et le père Vincent de Paul Bailly entretiennent les relations les plus amicales. Dans sa correspondance à l'attention de l'ambassade auprès de la Porte, le consul de Jérusalem se montre des plus attentionnés à l'égard des pèlerins de la Ve caravane :

« Je me propose d'envoyer à Jaffa un drogman et un cawas de mon Consulat pour présider à leur débarquement, leur faciliter les formalités de douane et veiller à leur sécurité.

D'autre part, je prends ici toutes les mesures nécessaires pour assurer la libre pratique de leurs exercices religieux et éviter des froissements avec les communautés dissidentes et les établissements étrangers. Je veillerai notamment à ce que toute manifestation politique pouvant froisser l'autorité locale ou créer au consulat une position fautive ou gênante, soit écartée avec soin et j'arriverai je l'espère à ce résultat en recevant chez moi le comité de direction et les principaux membres de la caravane, dès leur arrivée à Jérusalem, en faisant appel à leur patriotisme et en leur démontrant, si cela était nécessaire, combien tout acte irréfléchi ou tout excès d'attitude ou de langage pourrait être préjudiciable aux intérêts généraux que nous avons mission de protéger »⁴⁹⁸.

Deux ans plus tard, le consul Ledoux se félicite de la venue des Pèlerinages de Pénitence et affirme que « Le pèlerinage français, dépouillé aujourd'hui des préjugés qui

⁴⁹⁶ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122-124, Lettre du consul de Jérusalem au vice-consul de Jaffa, le 11 mars 1883.

⁴⁹⁷ Lettre du consul de Jérusalem au Père Picard, le 19 avril 1883, AAR, NS25.

⁴⁹⁸ MAE, Nantes, Constantinople, D, 1886, Lettre du consul de Jérusalem à l'ambassade de France à Constantinople, le 18 mai 1886.

l'ont fait établir il y a sept ans et ramené à une appréciation plus loyale et plus équitable de la véritable situation des choses, est devenu un puissant moyen d'action pour notre influence en Palestine et un secours important pour nos établissements dont il fait connaître en France les aspirations et les besoins »⁴⁹⁹.

Au même moment, le Père Vincent de Paul Bailly écrit au Père Picard tout le bien que le ministre des Affaires étrangères, M. de Freycinet et le consul Ledoux pensent des pèlerinages :

« Il [le consul Ledoux] a télégraphié très exactement à M. de Freycinet tout ce qui se passe pour le pèlerinage et il est très content que nous ayons traversé la Samarie avec le drapeau tricolore. J'ai vu les lettres de M. de Freycinet qui l'encouragent beaucoup en sa lutte catholique pour développer leur établissement français (...) M. Ledoux réussit admirablement en disant du bien de tout le monde, il dépense beaucoup et le Gouvernement l'aide. (...) Il invite chaque jour quelques pèlerins et traite en grand seigneur, il veut jeudi avoir des pèlerins pauvres »⁵⁰⁰.

Des relations de confiance, ou du moins d'intérêt réciproque se sont créées au fil des caravanes, chacun s'appuyant sur l'autre pour éviter tout ennui avec les autorités ottomanes ou les différentes communautés non catholiques. Il n'en reste pas moins que des tensions passagères peuvent resurgir à l'image du 14 juillet 1889, date symbolique par excellence pour les républicains que les assomptionnistes ont sciemment ignorés et que le père Germer-Durand résume en ces termes :

« Il [le consul] a invité toutes les communautés qui avaient arborées le pavillon français au moment du pèlerinage à le déployer pour le 14 juillet. Toutes l'ont fait, excepté nous, et il en a été très vexé. J'ai cru en agissant ainsi, être dans la note de l'Assomption, qui ne fait pas comme tout le monde, et tient à rester indépendant »⁵⁰¹.

Ces quelques mots résument à eux seuls la haute considération qu'ont les assomptionnistes d'eux-mêmes et de leur mission. Cette date étant de plus pour ces anti-républicains la pire de toute, Vincent de Paul Bailly note dans un de ses courriers en date du 14 juillet « en la journée des Assassins » !

Du côté des autorités françaises, certaines craintes sont toujours présentes, surtout à Paris. Une lettre du ministère des Affaires étrangères au consul indique que les assomptionnistes suivent peu les conseils de discrétion en matière religieuse que la Porte apprécie moyennement :

« Les recommandations que vous aviez cru faire au Père Bailly afin d'éviter que la prochaine réunion de l'assemblée eucharistique ne prît un caractère de nature à froisser les susceptibilités du gouvernement Ottoman. (...) Il y a lieu de regretter, en effet, que ces conseils de prudence n'aient pas été écoutés et que les article de la *Croix* et du *Pèlerin*,

⁴⁹⁹ MAE, Nantes, Constantinople, D, 1888-1890, Lettre du consul de Jérusalem à l'ambassade de France à Constantinople, le 29 mai 1888.

⁵⁰⁰ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, Lettre entre Vincent de Paul Bailly et le Père Picard, le 8 juin 1886, n°2440, tome IX,

⁵⁰¹ Lettre du Père Germer-Durand au Père Picard, le 17 juillet 1889, AAR, Maison de Jérusalem, NS 153.188.1889.

en attirant l'attention sur cette réunion aient provoqué la défiance des autorités ottomanes et des communautés dissidentes »⁵⁰².

De ces relations obligées entre les autorités françaises et les assomptionnistes, il ressort que chacun a modéré ses opinions, d'abord par intérêt. Mais elles dépendent surtout de relations personnelles et ont permis, du côté du gouvernement de trouver un allié supplémentaire pour maintenir l'importance de la France dans la région. Du côté des Pèlerinages de Pénitence, elles ont apporté un soutien officiel face aux velléités des chrétiens non-unis ou des autorités musulmanes de la Porte.

Le Patriarcat latin de Jérusalem

La restauration du Patriarcat de Jérusalem en 1847 change radicalement le paysage catholique de Terre Sainte puisque la Custodie, gardienne des Lieux Saints depuis le Moyen Age n'est plus la représentante des latins et se replie à l'intérieur de son couvent de Saint-Sauveur. La venue de Mgr Valerga, comme patriarche de Jérusalem, est une période de grand développement des missions, de la construction d'un séminaire et de la venue de nombreuses congrégations, principalement françaises.

Lors de la venue des Pèlerinages de Pénitence, Mgr Valerga n'est plus. Mgr Bracco, patriarche depuis dix ans, est, tout comme son prédécesseur, plutôt favorable à la France. Il n'en est plus forcément de même à partir de 1889 avec la nomination de Mgr Piavi, Franciscain, suspecté d'animosité vis-à-vis de la France et de ses représentants locaux, religieux ou non. Il n'en demeure pas moins que les liens sont étroits entre la France et ses représentants à l'image de la congrégation des sœurs de St Joseph qui est sous la protection du patriarche. Il en est de même pour l'hôpital St Louis de la famille de Piellat qui tout en étant reconnu comme l'hôpital français n'en appartient pas moins au Patriarcat, suivant la volonté de Mme de Piellat.

D'autre part, le personnel du Patriarcat a toujours compté des Français qui représentaient la quasi-totalité des effectifs dans les années 1850. Trois religieux français sont appelés à détenir un rôle important au sein de l'institution latine dans la deuxième moitié du siècle, les RR.PP. Poyet et Moretain et le R.P. Dequevauviller. Ce dernier est chancelier du patriarcat jusqu'à sa mort en 1864, en charge des affaires courantes et des relations avec le consulat de France et des bienfaiteurs du Patriarcat comme l'Oeuvre de la Propagation de la foi de Lyon.

Mgr Poyet, présent en Palestine pendant près de 40ans⁵⁰³, est très proche des pèlerins, surtout avec les caravanes des Conférences de St Vincent de Paul qu'il attend à Jaffa ou aux portes de Jérusalem. Ses rapports avec les caravanes de pénitence sont réguliers. On lui doit d'avoir trouvé le nom de Notre-Dame de France pour l'hospice des

⁵⁰² MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Lettre du ministère des Affaires étrangères au consul de France à Jérusalem, le 8 février 1893.

⁵⁰³ Il est né en 1815 à St Germain l'Espinasse (diocèse de Lyon). Il arrive à Jérusalem en compagnie de l'abbé Moretain en 1852 et il décède au patriarcat en 1893. Il est honoré du titre de protonotaire apostolique en 1866, puis chevalier du St Sépulcre. Il est longtemps pressenti pour être le premier chancelier du patriarcat mais un mauvais caractère semble l'en avoir privé...

pèlerins, et d'être le souscripteur, à titre personnel, de la cellule de Notre-Dame de Fourvière.

En ce qui concerne les relations avec le patriarche, elles apparaissent empruntées de solennité puisqu'il est le représentant catholique de Jérusalem, valeur qui, pour les premières caravanes, est bien supérieure à un consul de France, aussi prévenant soit-il. Le patriarche préside une messe du pèlerinage au patriarcat à chaque séjour des pèlerins à Jérusalem et reçoit la visite des dirigeants du pèlerinage.

Un événement important peut également avoir lieu lors de la venue de pèlerins, c'est la cérémonie des chevaliers du St Sépulcre. Cette « milice dorée » date des premiers temps des croisades, de la conquête des Lieux Saints et de la protection qui en suivit⁵⁰⁴.

En 1847, après des siècles d'oubli, Mgr Valerga souhaite la réorganiser en deux points. Tout d'abord, il demande la division des chevaliers en grades pour pouvoir récompenser ceux qui se seraient signalés par des mérites particuliers. Pie IX, par le bref *Cum Multa Sapienter* du 2 janvier 1868, lui donne satisfaction et institue les trois classes demandées : Chevaliers, Commandeurs, Grands-Croix. Enfin, il cherche à augmenter le nombre de chevaliers en remplaçant la clause de noblesse exigée jusqu'alors, par l'appartenance à une élite. Ainsi de 1848 à 1872, Mgr Valerga crée 1.417 chevaliers. Il obtient également l'autorisation d'accepter des femmes à partir de 1871. Mgr Bracco, son successeur en accepte une centaine de 1873 à 1889.

⁵⁰⁴ Durant la période franque à Jérusalem (1099-1187), des chevaliers, anciens croisés, se retirent auprès du Saint-Sépulcre pour y mener une vie de prière. Ils vont former une sorte de tiers-ordre. C'est après la perte de la Terre Sainte, que la dénomination d' « Ordre du Saint-Sépulcre » apparaît. Dans leur pays d'origine, ceux que l'on commence à appeler chevaliers du Saint-Sépulcre s'emploient à faciliter les pèlerinages en Terre Sainte. En 1496, le custode de Terre Sainte reçoit d'Alexandre VI le privilège d'armer à Jérusalem les chevaliers du Saint-Sépulcre. Durant cette période, il s'agit encore de chevalerie pure, de l'idéal suprême de la croisade. Par la suite, l'institution évolue avec un rituel d'adoubement qui s'affine et se développe. Au XIXe siècle, avec le rétablissement du Patriarcat Latin de Jérusalem, la nomination des chevaliers concerne le patriarche et non plus le custode. Mgr Valerga, avant de prendre possession de son diocèse, commence, selon les instructions pontificales, par se faire adouber chevalier du Saint-Sépulcre. La cérémonie a lieu le 15 janvier 1848 dans l'église du Saint-Sépulcre.



Figure 20⁵⁰⁵

Le but de l'Ordre reste après sa restauration de « d'exciter l'amour des Lieux Saints, et récompenser leur zèle par l'honneur qui lui est dû »⁵⁰⁶.

De nombreux pèlerins reçoivent les armes de chevalier, principalement « l'élite » du pèlerinage, et peu ceux qui ont bénéficié des souscriptions. On retrouve les pèlerins des caravanes de pénitence les plus célèbres : Messieurs Tardif de Moidrey, de Piellat et Bailly, les trois principaux organisateurs du pèlerinage des mille⁵⁰⁷.

Les rapports au fil des caravanes apparaissent comme cordiaux, le patriarche voyant dans la venue de pèlerins catholiques un soutien fort à sa politique de création de missions, d'installation de congrégations religieuses, toujours dans le souci de lutter contre les Grecs.

Cependant, avec la disparition en 1889 de Mgr Bracco et l'intronisation de Mgr Piavi, les rapports seront moins courtois, allant jusqu'à l'affrontement à la fin du siècle, lorsque le Patriarcat soutient un pèlerinage français concurrent, le pèlerinage St Louis de l'abbé Potard, aspect que nous étudierons dans la IIIe partie.

La Custodie de Terre Sainte : la vigie des Lieux Saints

⁵⁰⁵ Armoirie de l'Ordre du Saint-Sépulcre, Musée de Fourvière, *L'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem et la Terre Sainte, Catalogue de l'exposition, 1990.*

⁵⁰⁶ Les chevaliers du St Sépulcre, *Jérusalem*, AAV, tome 2, 1906-1907.

⁵⁰⁷ Le premier pèlerin adoubé chevalier du Saint-Sépulcre au XIXe siècle est Chateaubriand, le 10 octobre 1806.

La Custodie est pendant la première partie du XIXe siècle la seule représentante officielle des catholiques en Terre Sainte, en charge de la protection des Lieux Saints. Pour les pèlerins, que ce soit à Jaffa, Jérusalem ou Bethléem, la maison d'accueil reste la casa nova des franciscains. Chateaubriand, Lamartine, les pèlerins de la caravane de 1853 et des suivantes, une partie des « croisés » de 1882 logent dans les hôtelleries de la Custodie.

La restauration du Patriarcat en 1847 modifie en partie cette situation, créant une rivalité parfois violente entre les deux autorités catholiques.

Les Pèlerinages de Pénitence essayent d'entretenir des rapports courtois avec les deux entités catholiques, même si les suspicions apparaissent vite face à une Custodie souvent accusé d'italianisme et peu encline à défendre les intérêts de la France et de ses congrégations présentes dans les Lieux Saints.

Il n'en reste pas moins qu'une certaine solennité s'instaure dans la venue des caravanes de pénitence, avec en particulier l'accueil à Jaffa par un membre du consulat de France accompagné d'un représentant de la Custodie. Les processions dans la Ville Sainte se déroulent en présence du custode ou de l'un de ses représentants, et à chaque séjour à Jérusalem, une messe du pèlerinage dans le couvent de St Sauveur célébrée par le custode.

Lors de la venue de la Ile caravane de pénitence, le père custode, dans une correspondance au Père Vincent de Paul Bailly, se montre attentionné à l'égard des pèlerins :

« Permettez-moi de venir, en mon propre nom et au nom du vénérable Discrétoire, qui forme le conseil de la Custodie de Terre Sainte, vous souhaiter, dès votre arrivée au port de Jaffa, une heureuse et sainte bienvenue.

Correspondant avec un fraternel empressement aux désirs du très révérend père Picard, j'ai la satisfaction de vous présenter le révérend père Marcel de Neuillac, membre de notre Conseil, qui vient vous prendre à bord, vous accompagnera et mettra à la disposition de tous vos pèlerins tout son zèle et son dévouement.

J'espère également que le Frère Liévin, (...) si ses forces lui permettent, se joindra au révérend père Marcel à Jaffa »⁵⁰⁸.

Cependant les rapports s'enveniment assez vite, en particulier lors de la construction de Notre-Dame de France et l'installation des assumptionnistes. La construction de cette hôtellerie fait inmanquablement du tort aux franciscains et à leur casa nova, et la forte propension des Augustins de l'Assomption à surdimensionner l'importance de ce nouveau bâtiment n'arrange pas les choses.

D'autre part, les franciscains, en tant que gardiens des Lieux Saints, se montrent très pointilleux sur les visites et célébrations qui sont faites par les pèlerins à l'intérieur de ces dits lieux. Autant de vexations qui n'encouragent pas à développer des relations cordiales. La correspondance du Père Vincent de Paul Bailly fourmille d'exemples de mesquineries franciscaines suivies de réconciliations cordiales dont voici un florilège :

⁵⁰⁸ Lettre du Père custode de Terre Sainte au Père Vincent de Paul Bailly, le 9 mars 1883, AAR, NS26.

En 1890, il écrit : « Nous avons eu ici une lutte au début avec les Franciscains qui se plaignent de nous et de tous, tandis que les autres se plaignent d'eux »⁵⁰⁹. En 1891 : « Le custode est ici, je l'ai vu, il a pris des prétextes pour s'absenter de toutes nos cérémonies, on n'a pas donné l'eau bénite aux évêques, car je sens que l'ordre est de ne pas la donner cette année au pèlerinage. Un excellent Franciscain que j'ai connu aux congrès des œuvres, le Père Joseph, me conte toutes ses misères, il se fâche avec ses confrères qui voudraient le renvoyer en France, il a fait notre éloge chez eux »⁵¹⁰. En 1892, tout va bien : « Les Franciscains nous ont bien accueillis, nous et d'autres, ils ont fait la paix avec les Frères et les Sœurs de St Joseph et aussi avec le consulat »⁵¹¹.

Autant de brouilles qui vont rythmer la vie de cette micro-communauté catholique, car nous sommes ici loin des grands centres de la chrétienté et Jérusalem reste une petite ville où tout le monde se rencontre et surtout où les rumeurs vont vite.

Les assumptionnistes dans leur volonté de pérenniser les Pèlerinages de Pénitence ont su s'appuyer, avec parfois plus ou moins de succès, sur les autorités civiles ou religieuses. Les rapports sont courtois par obligation, tendus à certaines périodes, que cela soit avec le Consulat ou la Custodie, voire le Patriarcat, surtout à partir du moment où les assumptionnistes s'implantent durablement à Jérusalem avec la construction de Notre-Dame de France. Leur volonté de peser sur la destinée de la communauté latine de Palestine va aller à l'encontre des intérêts du Patriarcat et de la Custodie, déjà concurrencée par les œuvres du patriarche.

L'importance prise par les Pèlerinages de Pénitence fait que chacun tente néanmoins d'établir un *modus vivendi* pour la bonne cohésion latine en Terre Sainte et sa prospérité.

Sur les traces de la IX^e croisade

Le pèlerinage des mille est dans l'histoire de l'Assomption le symbole de l'acte pieux, héroïque. Dans la volonté des organisateurs de donner une suite aux Pèlerinages de Pénitence, il est le modèle à suivre. Pendant près de dix ans, les différentes caravanes sont composées de pieux pèlerins et le déroulement du séjour est empreint d'une véritable religiosité. Elles présentent une triple unité : dans la direction avec Vincent de Paul Bailly ; dans l'organisation ; dans l'identité des pèlerins.

Vincent de Paul Bailly : l'homme des pèlerinages

⁵⁰⁹ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, de Vincent de Paul Bailly au Père Ambroise Jacquot, le 19 mai 1890, n°2528, tome X.

⁵¹⁰ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, de Vincent de Paul Bailly au Père Picard, le 18 avril 1891, n°2544, tome X.

⁵¹¹ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, de Vincent de Paul Bailly au Père Picard, le 23 mai 1892, n°2598, tome X.

L'héritage familial

Vincent de Paul Bailly est né le 2 décembre 1832 à Bertaucourt-les-Thennes (Somme). Il est le fils d'Emmanuel Bailly, professeur de philosophie et catholique zélé, qu'Edmond Biré présente ainsi : « Il fut un des hommes de notre siècle qui ont fait le moins de bruit et le plus de bien, dont l'action se retrouve à l'origine des principales œuvres de catholiques de notre temps et dont le nom modeste ne périra pas »⁵¹².

Vincent de Paul Bailly doit à ce père d'avoir été, dès sa plus jeune enfance, éduqué dans un milieu catholique fervent avec une dévotion particulière pour Saint Vincent de Paul dont la famille a protégé les manuscrits pendant la Révolution. Emmanuel Bailly fait surtout preuve d'une activité intellectuelle intense avec la création de la « Société des Bonnes Etudes » qui rassemble de jeunes catholiques en quête de savoir comme Frédéric Ozanam, Charles de Montalembert ou Emmanuel d'Alzon. Il est à l'initiative de diverses revues comme le *Correspondant* en 1829, ou la *Tribune catholique* en 1831, qui devient par la suite *l'Univers*, dont Louis Veillot sera rédacteur en chef. Il est également à l'origine des Conférences de St Vincent de Paul, dont le but est de mettre en acte les principes de la religion. Cette implication profonde dans les œuvres catholiques fait dire à E. Lacoste que « M. Bailly avait la main de toutes les œuvres de propagande et de défense religieuse. Sa maison était un véritable foyer d'idées neuves, hardies, catholiques, très ultramontaines »⁵¹³.

Par cette éducation profondément catholique, Vincent de Paul ne peut que suivre cette voie même si la vie religieuse n'apparaît pas d'emblée comme une évidence. Il obtient son baccalauréat ès lettres en 1848 et entre dans l'administration des télégraphes, après avoir dû renoncer à l'Ecole polytechnique. Pendant de nombreuses années, en marge de son activité professionnelle, il se consacre à différentes œuvres catholiques, en particulier en tant que président du patronage Sainte-Mélanie, et membre du Conseil central des Conférences de Saint-Vincent de Paul.

En 1860, le temps des interrogations le conduit à entrer en religion. Suite à un pèlerinage à Notre-Dame de La Garde, puis une retraite chez les assumptionnistes à Nîmes en juin 1860, dont la famille a toujours été très proche, autant par la foi que par les opinions politiques, il décide de devenir religieux de l'Assomption.

Il reste quelques mois à Nîmes auprès du Père d'Alzon, ancien élève de son père, puis entame son noviciat à Auteuil avec le Père Picard, début d'une complicité de plus de quarante ans. En 1861, il est envoyé à Rome pour des études théologiques et reçoit la prêtrise le 1^e janvier 1863. Il a l'occasion pendant son séjour romain, d'entrevoir ce qui sera l'une de ces grands œuvres, l'organisation d'un pèlerinage à Rome de 80 prêtres nîmois conduits par le Père d'Alzon.

⁵¹² Lacoste E., *Le Père Vincent de Paul Bailly*, Paris, la Bonne Presse, 1913, p. 9. Le nom de Lacoste cache en fait un assumptionniste, le Père Ernest Baudouy, qui fut le secrétaire du Père Bailly lors de son premier pèlerinage en Terre Sainte, en 1883.

⁵¹³ *Ibid.*

En 1863, il devient directeur du collège de Nîmes, berceau de la congrégation. Il sera attaché à cette responsabilité pendant quatre ans.

Deux événements font de ce religieux un défenseur catholique acharné : son engagement dans un premier temps auprès du pape face à Garibaldi, puis sa participation comme aumônier militaire pendant la guerre de 1870.

En novembre 1867, il accompagne en Italie 167 volontaires nîmois qui partent défendre la papauté dont l'indépendance territoriale s'amointrit à chaque attaque des armées de Garibaldi, tout à son œuvre d'unification italienne, à laquelle il ne manque que Rome.

Il reste à Rome pendant près d'un an et demi comme aumônier du 3^e bataillon ce qui fait dire à son biographe E. Lacoste que « ce séjour au milieu des défenseurs du Saint-Siège mit au cœur du Père Vincent de Paul Bailly encore plus de zèle et d'intrépidité, s'il est possible, pour la cause du Vicaire du Christ. Il se conduira en vrai zouave toute sa vie »⁵¹⁴.

Son retour à Paris et la reprise de ses activités, principalement en direction du patronage des jeunes, ne sont que de courtes durées car lorsque la guerre éclate, il part pour Metz avec le R.P. Pernet, fondateur des petites sœurs de l'Assomption, en tant qu'aumônier militaire. Il rentre à Paris le 18 mars 1871 en pleine terreur communarde.

Son retour à Paris et la fin des hostilités extérieures et intérieures sont pour Vincent de Paul Bailly un nouveau départ vers des activités qui sont les grandes œuvres de sa vie : les pèlerinages et la presse.

En 1872, il préside à Auteuil la première réunion de l'Association de Notre Dame de Salut et conduit à Lourdes l'année suivante le premier Pèlerinage National français. Pendant ces années pèlerines, en particulier au cours de « l'année divine », en 1873, son rôle reste, secondaire, dans l'ombre du Père Picard. Mais il assure à sa manière, par le biais d'articles ou de conférences, le succès de des pérégrinations assomptionnistes à La Salette, Lourdes, et Rome.

La grande œuvre du Père Bailly est d'être à l'origine de *La Bonne Presse* que les assomptionnistes développent au fil des ans et dont le fleuron est *La Croix*. Il prend en 1877 la direction d'une modeste revue, *le Pèlerin*, qui existe depuis 1873 et la transforme en un formidable outil de propagande pèlerine. Son succès dépasse alors toutes ses espérances et est pendant longtemps la revue qui soutient les autres publications de *La Bonne Presse* grâce à ses nombreux lecteurs. De ce premier titre, des dizaines d'autres vont suivre dont le plus célèbre reste *La Croix*, créée en 1880 et quotidienne en 1883. Il fait de ce journal à un sou, l'outil le plus efficace pour la défense des intérêts catholiques, surtout en cette période de troubles religieux et est avec *Le Pèlerin*, une formidable promotion pour les Pèlerinages de Pénitence.

Jusqu'à son décès en 1912, il va consacrer toute son énergie à *La Bonne Presse* et les seuls moments de répit qu'il s'accorde sont pour accompagner les pèlerins en Terre Sainte ce qu'il fait à 28 reprises jusqu'à l'âge de 78 ans.

⁵¹⁴ *Ibid*, p.39.

Vincent de Paul Bailly fait partie de cette « élite assomptionniste », fière de défendre haut et fort les intérêts du Christ sur cette terre de France, que cela soit par l'écrit, les processions, ou les expéditions à l'autre bout de la Méditerranée !

Vincent de Paul Bailly et la Terre Sainte

L'action de cet homme fut tellement attachée à son œuvre pèlerine de Palestine que l'on oublie qu'il ne fut pas de la « IX^e Croisade », et l'un de ses valeureux croisés. Dès l'année suivante, il se rattrape et fait de Jérusalem l'un des grands lieux de sa vie.

De la I^{le} caravane de 1883 à la XXXIX^e d'avril 1910, il est le directeur du pèlerinage de la majorité des caravanes. Il ne peut se rendre à celui de 1889, pour cause d'exposition universelle à Paris, tout comme en 1899 même si, au retour, il attend les pèlerins à Rome. Il ne participe pas aux XXIV^e et XXV^e pèlerinages de pénitence pour cause de persécution religieuse et du décès du supérieur de la congrégation le R.P. Picard (le 16 avril 1903). A partir de 1904, il ne participe qu'au pèlerinage de printemps et non à celui dit des vacances à la fin de l'été, ce sera le cas jusqu'au printemps 1910 pour sa dernière visite en Terre Sainte.



Figure 21⁵¹⁵

LE DIRECTEUR DES PÈLERINAGES DE PÉNITENCE

Les pèlerinages à Jérusalem dépendent du Conseil général des pèlerinages, qui, lui-même est une émanation de l'Association Notre-Dame de Salut fondée en 1872. Dans la réalité, l'organisation des pèlerinages en Terre Sainte est l'affaire de quelques hommes et l'Association Notre-Dame de Salut est peu en rapport avec les organisateurs.

Les assomptionnistes, dès la première caravane, ont mis en place une organisation très précise avec un directeur, un sous-directeur, des chefs de groupes et un comité des pèlerinages où les assomptionnistes sont omniprésents. M. de Lacroix, M. Tardif de Moidrey ou le Comte de Piellat sont les laïcs les plus impliqués dans cette organisation.

En 1883, Vincent de Paul Bailly est directeur du pèlerinage, ce qui sera le cas pour tous ceux auxquels il participe. Il est secondé par un sous-directeur, M. de Lacroix, qui

⁵¹⁵ Jérusalem, tome 5, 1912-1913, AAV.

prend part à l'organisation de la caravane des mille et récidive l'année suivante⁵¹⁶. Sur place, comme nous l'avons mentionné, le Comte de Piellat organise la venue des pèlerins.

Son rôle de directeur de la caravane est d'abord en amont du pèlerinage, avec la préparation, la promotion, le lancement des souscriptions... cela lui est d'autant plus facile, qu'il assure depuis 1877, la direction du *Pèlerin* et qu'il en est de même pour *La Croix*, à son retour de la Ile caravane.

Une fois l'embarquement effectué à Marseille, il entame une pénitence autre que religieuse : supporter les mauvais caractères, répondre aux multiples sollicitations, arranger les problèmes d'organisation, de transport... Il est également le représentant du pèlerinage auprès des autorités religieuses (le pape, le patriarche ou le custode) ; et des autorités politiques (le consul de France ou le gouverneur de Jérusalem). Il a aussi le devoir de régler les problèmes délicats tels que la mort d'un pèlerin ou d'une pèlerine. C'est le cas en 1884 avec la noyade de l'abbé Bertrand, curé de Thibéville, qui, malgré les injonctions des autres pèlerins, veut se baigner dans le Jourdain ce qui lui est fatal. En 1888, c'est une demoiselle anglaise qui endeuille le pèlerinage. Le R.P. Bailly, dans une lettre au consul d'Angleterre à Beyrouth démontre qu'elle a certainement quelques problèmes : « Miss Dowson qui était un peu bizarre, soit naturellement, soit par suite des fatigues de son voyage, voulait toujours rester en arrière de la caravane, dans la course de Nazareth à Tibériade, elle semblait mécontente de tous (...) Le dimanche soir 29 avril vers 11 heures, elle sortit de la tente où elle était avec plusieurs dames, disant qu'elle ne voulait pas coucher là. (...) Au moment de partir, le matin 30, elle manquait à l'appel. (...) Nous sommes partis en chargeant la police et le couvent de continuer les recherches et de renvoyer cette dame à Nazareth ; plusieurs pensaient qu'elle avait voulu partir seule en avant. (...) Ce n'est que plusieurs jours après que nous avons appris par les sœurs de St Joseph qui réclamaient des nouvelles que le corps avait été retrouvé au lac.

Tous les compagnons de voyage de l'infortunée Miss Dowson s'accordent à croire que l'état d'esprit de la victime est la cause du malheur »⁵¹⁷.

Le Père Bailly résume ainsi son pèlerinage de 1883, mais qui semble valable pour tous : « Nous avons un admirable pèlerinage au milieu d'une contrariété perpétuelle de détails »⁵¹⁸.

L'installation sur place d'assomptionnistes avec la création de Notre-Dame de France permettra au Père Bailly de se concentrer sur l'aspect religieux et la direction spirituelle du pèlerinage, laissant à d'autres l'aspect matériel.

⁵¹⁶ C'est son dernier pèlerinage puisqu'il meurt l'année suivante. Il est blessé durant la Ile caravane suite à une chute de cheval à Jaffa. Il est obligé de rester près de trois mois à l'hôpital Saint-Louis, soigné par le médecin Sabadini et certainement choyé par les Sœurs de St Joseph !

⁵¹⁷ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Lettre de Vincent de Paul Bailly au consul d'Angleterre à Beyrouth, le 14 mai 1888.

⁵¹⁸ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, au Père Picard, le 28 mars 1883, AAV, tome IX, n°2367.

L'APÔTRE DE LA PÉNITENCE

A travers les 28 pèlerinages effectués, le personnage de Vincent de Paul Bailly apparaît comme rempli d'une fougue religieuse, d'une foi rayonnante, que cela soit lors de ses multiples conférences sur le bateau ou dans les différents sanctuaires de Palestine.

Dans un discours qu'il fait à Nîmes, en 1893, il montre l'enthousiasme qu'il a, comme le reste de la congrégation, pour les pèlerinages :

« On partit, car, pour savoir si on aura la victoire, il faut aller au-devant et un peu batailler. (...) La bannière du Christ se déploya sur tous les chemins sanctifiés. Vous vous souvenez de l'indignation de certains employés de chemin de fer qui se croyaient un monde nouveau, émancipé à jamais du Christ, et qui voyaient leurs gares envahies par la prière. (...) On crut à une folie passagère et guérissable ; mais non, la semence poussait toujours plus serrée, sur les chemins de fer eux-mêmes. Au grand scandale de l'homme d'Etat célèbre par ses lunettes, les pèlerinages étaient rentrés dans les mœurs...à toute vapeur »⁵¹⁹ .

Les prises de paroles du directeur du pèlerinage sont reconnues par tous comme les moments où il sait insuffler de l'énergie à des pèlerins désespérés comme ce fut en particulier le cas lors du « pèlerinage des tempêtes »⁵²⁰ , de la vigueur religieuse pour ceux qui ont oublié qu'ils sont dans une caravane de pénitence.

L'abbé Renard, pèlerin, le décrit comme l'âme du Pèlerinage :

« Nous attendons avec impatience le premier ordre du jour pour le lendemain. Cet ordre du jour, qui se répétera chaque soir, est, au dire des anciens pèlerins, un vrai régal, où la verve et l'à propos spirituel du P. Bailly se donneront libre cours, à la satisfaction générale »⁵²¹ .

Mgr Guilibert, vicaire général de Fréjus lors de son pèlerinage en 1893, est également touché par cette personnalité et par ses discours :

« Vers la fin de chaque repas, le P. Vincent de Paul Bailly monte dans une chaire, placée au centre, et s'efforce, en s'époumonant et parlant très lentement, de donner les avis pour le lendemain, avec récapitulation de ce qui s'est passé le jour même. Le mot *s'efforce* ne vise que l'effort matériel pour se faire entendre aux extrémités ; au demeurant, jamais feu d'artifices ne jeta de plus éblouissants jets d'étincelles, jamais source ne fut plus intarissable, jamais sirène plus séduisante. C'était le plus succulent mets du festin, deux fois par jour.

Le Père Vincent de Paul Bailly est né pour être *aimable et séducteur* »⁵²² .

⁵¹⁹ Discours de Vincent de Paul Bailly, le 29 juin 1893, *Mémoire Assomptionniste, Ecrits au fil des ans, 1850-2000*, AAV, p.39.

⁵²⁰ Le pèlerinage de 1883 est intitulé « pèlerinage des tempêtes » par le fait que la traversée est éprouvante, confrontée à une mer déchaînée.

⁵²¹ Abbé Renard, *Au pays du Sauveur*, Paris, 1900, p.13.

⁵²² *Pages d'archives*, mars 1957, AAR, GU 187.

Nombreux sont les poèmes qui lui sont consacrés par des pèlerins qui ne sont jamais en mal d'inspiration, à l'image de celui de l'abbé Helbert :

**« Vive le Père Bailly Vive le bon Père Suivez ce bon matelot Lancé dans l'espace !
Il vous remet d'un seul mot Le cœur à sa place ! Il ressuscite à plaisir Des gens
qui croyaient mourir »**⁵²³ .

Son secrétaire, le Père Ernest Baudouy, qui sort tout juste de son noviciat, est fasciné par la rigueur de sa foi, l'ascendant qu'il a sur les pèlerins et cette force de persuasion que l'on a pu constater chez le R. P. Picard lors du pèlerinage des mille. L'épisode de l'absence du bateau à Jaffa au moment du retour de la Ile caravane atteste cette emprise que le Père Bailly a sur ses pèlerins :

« Mais voici qui n'est pas enchanteur. On scrute l'horizon pour découvrir la *Guadeloupe*. Invisible. Elle a fui la tempête. Nous voilà propres ! Il faut camper à Jaffa. Où aller ? Nous sommes 300.

Le Père Bailly, s'il est déconcerté -on le serait à moins- a le talent de ne pas le faire paraître.

Il groupe tout son monde chez les Sœurs de Nazareth pour une bénédiction du Saint Sacrement et insuffle à tous une bonne dose d'optimisme. Ils en avaient besoin. Mais après l'allocution du P. Vincent de Paul ils furent persuadés que rien de meilleur ne pouvait nous arriver et que la divine Providence avait pour nous des attentions très maternelles.

Puis les Sœurs improvisent une généreuse hospitalité pour les dames. Les hommes seront hébergés au couvent des Franciscains, à l'hôpital des Sœurs de Saint-Joseph, à l'école des Frères »⁵²⁴ .

Ce religieux, dont chaque récit de pèlerin en fait des éloges d'organisation, de patience, d'abnégation n'en reste pas moins un homme de Dieu qui voit en ce pèlerinage en Terre Sainte la plus belle des pénitences, celle de pouvoir cheminer sur les traces de Jésus et se recueillir sur son tombeau.

Le Père Ernest Baudouy, son secrétaire en 1883, en est le premier ému lors des innombrables tempêtes qu'a subi la *Guadeloupe* où il a fallu déménager la chapelle installée sur le pont, et qui dit chapelle, dit Saint-Sacrement : « Le Père monte aussitôt sur le pont avec son secrétaire, prend le tabernacle à bras le corps, et, le pressant sur son cœur , l'emporte à travers les ténèbres et la bousculade de toutes choses, à travers les lames qui déferlaient sur le navire, tandis que son secrétaire lui servait d'acolyte dans ce sauvetage mouvementé.

Il faut avoir vu le P. Bailly dans ces circonstances pour se faire une idée de l'ardeur de son amour de Dieu. Son attitude, ses paroles, exprimaient la désolation, l'angoisse, l'adoration, une sollicitude inquiète, l'oubli total de lui-même. Assurément, il paraissait plus soucieux du bon Dieu que de lui. (...) Il arriva jusqu'à sa cabine avec son précieux fardeau, le déposa respectueusement sur la table et passa en adoration le reste de la

⁵²³ Abbé Sagary, *Sur mer et sur terre, Paris, 1895, p.17.*

⁵²⁴ Ernest Baudouy, *Le Père Vincent de Paul Bailly, pèlerin, in Jerusalem, AAV, tome VII, 1931.*

nuite »⁵²⁵ .

Cet homme de foi, qui, dès son plus jeune âge s'investit dans les organisations religieuses, dont les Conférences de St Vincent de Paul sont les plus éloquents, multiplie, une fois entré en religion, les actions pour promouvoir la religion catholique, celle sur laquelle on s'acharne, espérant la voir disparaître. Dans ces nombreuses initiatives, dont la presse est l'élément central, une attention particulière est accordée aux âmes des défunts.

Tout au long des pèlerinages en Terre Sainte, il sollicite sans cesse les pèlerins pour des prières aux âmes du purgatoire, comptant ainsi sur leur aide pour l'éloignement de tous les obstacles et la réussite de toutes choses. Il multiplie les *De profundis* durant tout le pèlerinage, fait une messe des défunts sur les lieux où sont morts des pèlerins, en Palestine ou sur mer...

Non content de communiquer à ses pèlerins les convictions et les ardeurs de cette dévotion, il met en place une association destinée à la promouvoir et à la propager. Créée en 1894, il lui donne le nom de *croisés du purgatoire*, pour ce qui doit être une véritable croisade en faveur du purgatoire. Le siège est établi à Notre-Dame de France et tous les pèlerins de pénitence y sont associés tout comme ceux qui sont dévoués au culte des trépassés. Des messes sont célébrées chaque semaine à Jérusalem et de nombreux pèlerinages sont effectués dans les Lieux Saints pour les *croisés du purgatoire*.

Le Pape apporte son soutien à l'Oeuvre des croisés par un Bref :

« Pieuse association établie canoniquement à Notre-Dame de France pour ménager comme il convient des suffrages aux âmes des fidèles défunts des Eglises d'Orient et d'Occident, qui seraient détenues dans les flammes du Purgatoire »⁵²⁶ .

Les obligations des croisés sont des prières quotidiennes en faveur des âmes du purgatoire et au moins une fois par mois une communion pour les trépassés. Le *croisé* doit acquitter une aumône d'au minimum 1 fr.20 par an et ceux qui donnent 50 francs sont inscrits à vie.

Enfin les *Echos de Notre Dame de France* deviennent la publication réservée aux âmes du purgatoire. Jusqu'en 1898, elle avait vocation à prolonger les liens entre les pèlerins et à promouvoir les Pèlerinages de Pénitence mais à partir de cette date elle se consacre à l'association des *croisés du purgatoire* et est dirigé et presque entièrement rédigé par le Père Bailly et ce, jusqu'à sa mort. Les *Echos d'Orient* remplacent les *Echos de Notre Dame de France* pour continuer à être la publication de soutien aux Pèlerinages de Pénitence.

Au cours des dernières années de sa vie, le Père Bailly est très attaché à cette association et à sa revue ainsi qu'à tous les morts qui partent d'après lui dans l'indifférence générale, ce qui lui vaut ce parallèle avec l'affaire Dreyfus : « Il y a là des prisonniers aimés de Dieu qu'il importe bien autrement de délivrer que celui qui absorbe

⁵²⁵ *Ibid*, p.323.

⁵²⁶ *Echos de Notre-Dame de France*, n°73, juillet 1899.

tous les esprits »⁵²⁷ .

Le Père Vincent de Paul Bailly, à l'image des autres fils du Père d'Alzon, a tout au long de sa vie une multitude d'activités, de cette fougue religieuse propre aux jeunes congrégations, à cette défense de la bannière catholique et patriotique. Son légitimisme et son attachement au pape sont comme pour le Père d'Alzon ou le Père Picard, les grandes causes de ses combats, la plume à la main ou à la tête de la chevauchée croisée.

Les bateaux du pèlerinage : l'identification maritime de l'expédition catholique

De la Guadeloupe à l'Etoile

Nous avons montré dans la première partie comment les deux bateaux affrétés pour le pèlerinage des mille font partie intégrante de la « IX^e croisade ». Ils prennent le surnom de « monastères flottants » où des chapelles sont installées et des messes dites tout au long de la traversée, les pèlerins devant entrer en pénitence dès leur montée à bord.

Lors de la Ile caravane de 1883 comme pour les 45 suivantes, le bateau garde cette importance, symbolisant cette préparation à l'arrivée en Terre Sainte, ces quelques jours de pénitence sur la via Dei.

DE L'OBLIGATION DE LOUER UN BATEAU...

Les assomptionnistes, qui ne manquent jamais de notifier l'importance que doit revêtir le bateau pour les pèlerins, doivent dans un premier temps faire face à l'aspect pratique des choses : affréter un bateau aux dates souhaitées, aux prix souhaités, suffisamment grand et résistant pour transporter des centaines de pèlerins de l'autre côté de la Méditerranée, et compter sur un équipage voué à la cause.

Pendant 14 ans, les assomptionnistes sont contraints de louer un bateau à la Compagnie Générale Transatlantique, ce qui engendre tracasseries administratives, changement de bateau et surtout la difficulté d'aménager un navire qui en général arrive la veille du départ à Marseille. Le bateau doit se couvrir des couleurs du pape et de la France, recevoir des chapelles ou au moins des autels pour les dizaines de prêtres qui assurent des messes tout au long de la traversée, mais également organiser le logement des pèlerins en fonction des trois classes.

En 1883, la Guadeloupe est à nouveau affrétée. Un deuxième bateau n'est pas nécessaire, le nombre de pèlerins ne dépassant pas les 400. Une charte partie est signée entre les assomptionnistes, représentés par le Père Hippolyte Saugrain et les administrateurs de la Compagnie Générale Transatlantique. On note que le bateau est au port de Marseille la veille du départ, soit le 6 mars 1883 « de telle sorte que les passagers puissent y coucher pendant la nuit du 6 au 7 et y prendre un repas le 6 au soir »⁵²⁸ . Une seule escale est prévue, à Naples « pendant quelques heures, 24 au plus, pour y

⁵²⁷ Pages d'archives, troisième série, n°1, avril 1963.

débarquer des pèlerins ; les frais de cette escale seraient à la charge de l'abbé Saugrain »⁵²⁹.

Concernant la vie à bord, le bateau comporte trois classes divisées comme suit :

- 80 environ en 1^e classe ;
- 120 environ en 2^e classe ;
- 225 à 250 environ en 3^e classe.

Les repas pris à bord sont à la charge de la Compagnie Générale Transatlantique.

De tous ces dispositions, les assomptionnistes doivent régler la somme de cent dix mille francs en deux fois : cinquante cinq mille francs un mois avant le départ et le reste la veille du départ.

Ces dispositions sont globalement valables pour toutes les caravanes jusqu'à l'acquisition d'un bateau par le comité de pèlerinage en Terre Sainte.

L'analyse du plan de la Guadeloupe⁵³⁰ nous renseigne sur la disposition des classes, le confort de ces dernières. Ainsi, la première classe est bien évidemment sur le pont supérieur, avec des cabines particulières, à deux ou à quatre, disposant de lavabos. Ces passagers privilégiés disposent de salons, l'un est en particulier réservé aux dames, d'une vaste salle à manger, de la proximité du commandant de bord, du médecin et bien sûr d'une chapelle installée sur le pont sous une tente avec à l'intérieur le Saint-Sacrement. Les deux autres classes sont à l'entrepont et disposent de cabines en rapport avec leur classe, les 2^e classe ayant encore une salle à manger, les 3^e classe de grandes tables en guise de salle à manger.

Ce plan de la Guadeloupe est conforme à l'ensemble des navires qui assurent des transports de passagers, même si celui-ci est en fin de carrière puisque après la Terre Sainte, il est mis en retraite.

L'année suivante, et pour trois pèlerinages, la Guadeloupe est remplacée par le Bourgogne qui appartient à la même compagnie et est loué pour la même somme.

En 1887, le Bourgogne est délaissé au profit du Poitou qui est le compagnon des pèlerins de pénitence durant 7 caravanes jusqu'au Congrès Eucharistique de 1893 où il est accompagné du Ville de Brest. C'est la deuxième et dernière fois que le pèlerinage se fait avec deux bateaux. Tout comme en 1882 où le pèlerinage revêt un caractère pionnier, en 1893, le Congrès attire, outre le légat du pape, de nombreux pèlerins qui, en marge du pèlerinage, participent aux travaux du Congrès Eucharistique.

... AU BATEAU DES CROISÉS

La 13^e caravane de Noël 1894 est un tournant puisque les assomptionnistes décident

⁵²⁸ Charte partie 1883, AAR, CL UF N160.

⁵²⁹ *Ibid.*

⁵³⁰ Voir annexe, Le plan de la *Guadeloupe*.

d'acheter un bateau pour ne plus être dépendant d'une compagnie extérieure et pouvoir organiser le nombre de voyages qu'ils souhaitent, aux dates voulues et pouvoir véritablement en faire un espace aménagé pour des pénitents et ainsi ne pas utiliser un bateau de touristes.

Les Echos de Notre Dame de France en font au moment de son acquisition un vibrant éloge :

« Le nouveau paquebot de l'œuvre des pèlerinages, dont tous ont vanté l'élégance de la forme, la grandeur et les qualités nautiques, a été fait en 1878. Il répondait au nom de Dunrobin-Castle et appartenait à la Compagnie « Royal-Mail-Packet », faisant avec succès les traversées de Londres à La Réunion et Madagascar par le cap de Bonne-Espérance.

Sa longueur est de 105 mètres, et il porte 3000 tonneaux. Il n'en est pas moins svelte, commode à diriger et solide dans les tempêtes. L'avant est effilé, l'arrière élégamment arrondi ; la mâture est celle d'un brick-goélette. (...) La machine Compound de 1800 chevaux assure une vitesse de 11 à 12 nœuds. Le gouvernail est à vapeur, et il y a une barre de sûreté et quatre compas. On pense que l'éclairage électrique pourra être installé prochainement à bord.

(...) Le drapeau de Jérusalem aux cinq croix rouges flotte au grand mât ; le pavillon national à la poupe. Les deux grandes croix de bois, qu'on portera à Jérusalem et qu'on ramènera en France, sont à l'avant et à l'arrière du château central. Le signe du salut se retrouve aussi sur la grosse cheminée de la machine, et même sur les casquettes de l'état-major. Les matelots portent, brodés sur leur poitrine, les initiales enlacées A.R.T. Adveniat Regnum Tuum, devise des Pères de l'Assomption.

La chapelle provisoire, qui est à l'avant du bateau, au pied de la dunette, est très convenable, assez grande et favorable à la piété. La décoration faite de palmiers et de tentures bleues et roses est gracieuse»⁵³¹.

Cet achat correspond également à la fin du Poitou que la congrégation loue depuis 1887 et qui est mis hors service à l'automne 1893. Ce bateau était mis à la disposition du Comité des Pèlerinages pour une somme qui semble être de 100 000 francs, montant que les Messageries Maritimes souhaitent augmenter en cas de nouveau contrat comme l'écrit le Père Vincent de Paul Bailly :

« Le Pèlerin vous porte la nouvelle de la mort du Poitou dépecé par sa Compagnie. Celle-ci ne veut plus nous fournir de bateaux à 100 000 ; les Messageries Maritimes prétendent 160 000, rien d'assuré »⁵³².

Il ajoute que la décision est prise d'acquérir un bateau qui présente de nombreux avantages pour l'entreprise pèlerine :

« Après bien des allées et venues en Angleterre nous formons avec des amis une Société pour l'exploitation d'un navire qui faisait la ligne Liverpool au Cap et que nous

⁵³¹ *Echos de Notre-Dame de France*, n°10, 1^e mars 1894.

⁵³² Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, AAV, tome X, n°2721, au Père Germer-Durand, le 22 septembre 1893.

avons acheté hier dans d'excellentes conditions. Ce navire sera toujours à la disposition du pèlerinage et vraiment aménagé pour lui.

(...) Il est plus grand que le Poitou et un peu plus rapide, il gagnera 23 heures sur la traversée de Marseille à Jaffa. Il est fort bien installé ; mais il faut faire encore beaucoup en vue du pèlerinage. Il s'appellera ou l'Assomption ou autrement. C'est la nouvelle du jour »⁵³³.

Ce bateau qui fait la fierté de la congrégation, est baptisé le Notre Dame de Salut, référence obligée à l'association qui est à l'origine de multiples œuvres et surtout des pèlerinages à Lourdes et Jérusalem.

En 1904, le Notre Dame de Salut est rebaptisé l'Etoile⁵³⁴ et continue sa pénitence de part et d'autre de la Méditerranée même si au fil des ans l'usure se fait sentir au point de devoir envisager son renouvellement. Lors de la réunion du Conseil général des pèlerinages du 21 juin 1911, les inquiétudes sont sérieuses : « la nef de l'Etoile se fait vieille, on la vénère presque comme une aïeule, et l'on voudrait la croire immortelle, mais l'armateur redoute les réparations coûteuses qui vont s'imposer. Il est donc bon d'envisager les difficultés, qui peuvent se présenter.

Trois moyens se présentent d'assurer l'avenir des pèlerinages de Jérusalem si l'Etoile disparaît :

Aller par petits groupes par les Messageries Maritimes.

Affréter un bateau à une compagnie.

Acquérir un nouveau bateau »⁵³⁵.

L'Etoile n'a pas de descendants, et il effectue son dernier voyage lors de la 46^e caravane de l'automne 1913. Le dernier pèlerinage d'avant-guerre est obligé, comme en souvenir des débuts des Pèlerinages de Pénitence, d'utiliser un bateau des Messageries Maritimes.

Tout comme le Guadeloupe, le confort du bateau assomptionniste est surtout présent en 1^e classe et peu dans les suivantes comme l'atteste la description d'une cabine par l'abbé Sagary, pèlerin de la XIVe caravane à Noël 1894 :

« Qu'est-ce qu'une cabine ? Une toute petite cellule contenant quatre lits superposés, quatre porte-manteaux, un œil de bœuf appelé hublot, par où viennent la lumière et l'air quand les vagues ne sont pas trop fortes. Les lits ont soixante centimètres de hauteur, cinquante de largeurs (...) Entre les lits, il y a un espace libre d'un mètre de largeur ; il sert à se tenir droit, à faire sa toilette. Il n'y a qu'une seule cuvette avec un bouchon en caoutchouc ; au-dessus, un réservoir d'eau, une carafe d'eau potable, des verres »⁵³⁶.

⁵³³ *Ibid.*

⁵³⁴ Nous n'avons pas d'indications précises concernant les raisons du changement de nom du bateau si ce n'est une hypothèse qui serait que devant les difficultés financières, le *Notre-Dame de Salut* est davantage loué mais le nom semble trop « religieux » d'où celui de *l'Etoile* beaucoup plus anodin.

⁵³⁵ AAR, UD1-6.

Ces différents bateaux et en particulier le Notre Dame de Salut ne sont rien sans un équipage compétent et surtout chrétien. Il apparaît d'emblée pour les assomptionnistes que le recrutement d'un équipage qui partage les mêmes valeurs religieuses est indispensable. Autant lorsqu'ils dépendaient de la Compagnie Générale Transatlantique, ils avaient peu le droit de regard sur l'équipage choisi, autant lorsqu'ils deviennent propriétaires d'un bateau, le personnel d'encadrement est recruté suivant des critères particuliers, de compétence et de religion.

Lors du premier pèlerinage du Notre Dame de Salut, le commandant choisi est M. Pillard qui occupe cette fonction durant de nombreuses années et satisfait pleinement les assomptionnistes, à commencer par le Père Bailly :

« Nous avons un brave commandant, calme, très expérimenté, qui conduit son premier pèlerinage avec beaucoup de tact et un sens pratique inspiré d'ailleurs par des sentiments de foi, car c'est un chrétien fidèle, appartenant à une famille qui compte plusieurs membres dans le clergé, et dont le frère, un saint prêtre, est mort récemment »⁵³⁷. Le Père Bailly précise pour les esprits chagrins que « son nom original est un adjectif qui, mal porté par d'autres, est un titre de noblesse patriotique dans sa famille. M. Pillard est le petit-fils et l'arrière petit-fils de ces intrépides corsaires qui tenaient lieu de marine de guerre et qui ruinèrent le commerce britannique »⁵³⁸.

Le commandant Pillard est accompagné de deux lieutenants et quatre mécaniciens, l'ensemble formant l'état-major du Notre Dame de Salut.

⁵³⁶ Abbé Sagary, *op. cit.*, p.5.

⁵³⁷ *Echos de Notre Dame de France*, n°17, août 1895.

⁵³⁸ *Echos de Notre Dame de France*, n°10, mars 1894.

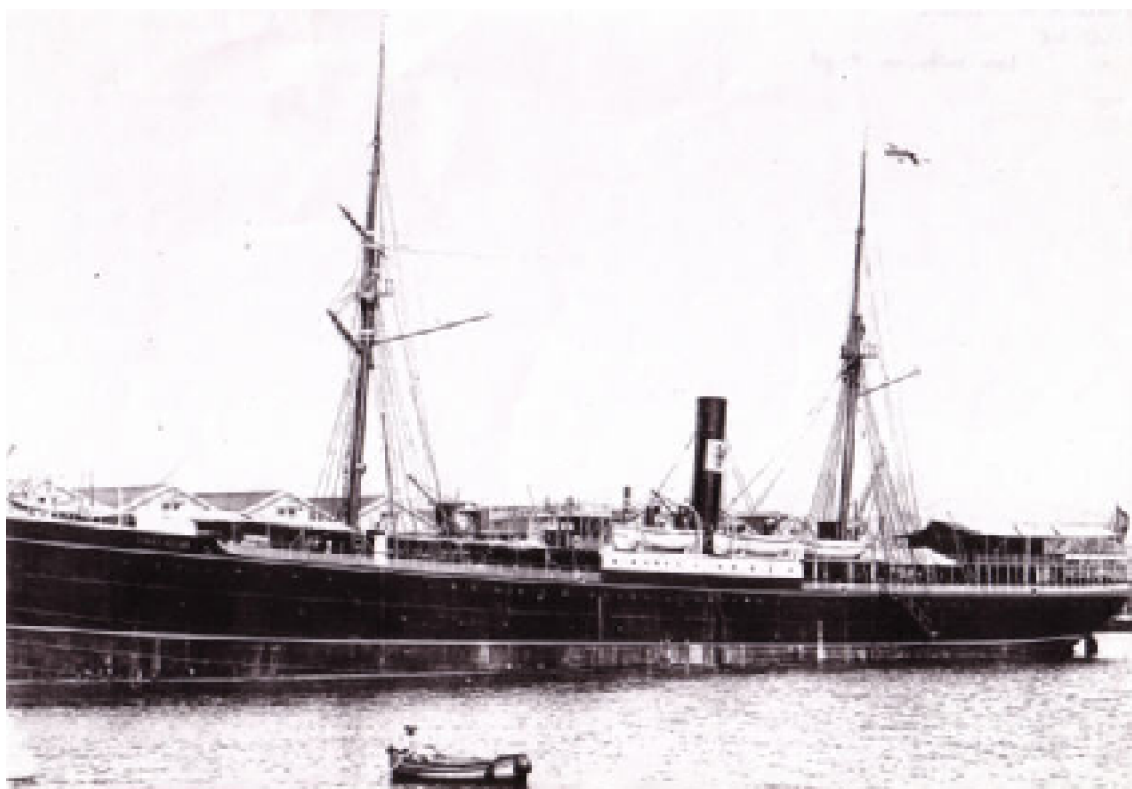


Figure 22⁵³⁹

Le bateau n'étant utilisé au mieux que pour deux pèlerinages annuels et vu les frais engendrés pour son utilisation et son entretien, il est décidé de le mettre en location le reste de l'année.

Dans un courrier de septembre 1896 au Père Bailly, le commandant Pillard se plaint toutefois de ne pas trouver de quoi l'employer :

« J'ai cherché un peu partout l'emploi de votre chère « nef » mais sans succès ; je l'avais offert aux colonies et à la marine, je viens d'être avisé par les deux ministères qu'ils prennent bonne note de l'offre de *Notre Dame de Salut* et que le cas échéant ils s'empresseront de m'aviser, mais que pour le moment la Compagnie des Messageries suffit amplement pour le service de Madagascar.

J'avais aussi offert, à condition, le navire au gouvernement espagnol pour le transport des troupes à Cuba ; aujourd'hui j'ai été informé très aimablement de Madrid que le gouvernement avait donné le transport des troupes à la Compagnie Transatlantique Espagnole »⁵⁴⁰.

Malgré la difficulté de trouver à louer le bateau, concurrence oblige, le *Notre Dame de Salut* est à plusieurs reprises affrété en dehors de la Terre Sainte. Il l'est entre 1894 et 1898 pour le Sénégal (printemps 1894), pour Tarragone (juillet 1894), pour Madagascar (1895), Majinga (octobre 1895), Madagascar (novembre 1895), St Pierre et Miquelon

⁵³⁹ Les bateaux du pèlerinage, AAR, UD 1-6.

⁵⁴⁰ Lettre du commandant Pillard au Père Bailly, le 5 septembre 1896, AAR, UF 171.

(janvier 1897)⁵⁴¹ .

Le *Notre Dame de Salut* puis *l'Etoile* sont pour les assumptionnistes et les pèlerins de pénitence l'un des symboles forts de l'ampleur prise par les pèlerinages de l'Assomption, tout comme l'est Notre Dame de France à Jérusalem. Ce bateau devient ainsi le condensé de cette France catholique qui se retrouve sous le drapeau de Jérusalem⁵⁴² , pas uniquement en débarquant à Jaffa, loin de la France au régime hostile, mais dès Marseille. C'est du haut de leur bateau que les assumptionnistes et leurs caravanes de croisés peuvent s'enorgueillir de ne pas avoir plié sous le joug de la « gueuse ».

Un pèlerin-poète rend ainsi hommage au bateau assumptionniste :

« Des reflets de la lune, il se formait sur l'eau Une route, parfois de moire et de phosphore, Et parfois comme un lac d'argent vif, quand un store Brumeux montait du bleu d'en bas au bleu d'en haut. On eût dit que la lune abaissait ce rideau D'effarement ou bien de jalousie encore De ne point régner seule au ciel jusqu'à l'aurore, Et de voir que l'Etoile éclipsait son flambeau. Derrière elle, l'Etoile -était-ce une comète ?- Laissait une traînée ardente si coquette Que pour la voir on fût retourné sur ses pas. Les étoiles d'en haut allumaient leurs prunelles D'étonnement naïf, se demandant entre elles Le nom du commandant de l'Etoile d'en bas »⁵⁴³ .

Le bateau de la pénitence

Tout comme pour le pèlerinage des mille, une véritable « mise en scène » religieuse est organisée par les assumptionnistes pour que chaque pèlerin prenne conscience qu'en montant à bord de la Guadeloupe, du Bourgogne, du Poitou et encore plus de Notre Dame de Salut et de *l'Etoile*, il entre dans quarante à quarante-cinq jours de pénitence.

Les assumptionnistes ne manquent jamais de faire référence dans les appels au pèlerinage en Terre Sainte au bateau choisi, de bien souvent en décrire les caractéristiques, d'en présenter l'état-major... Cela est d'autant plus nécessaire que jusqu'en 1894, le bateau est affrété pour la Palestine comme pour n'importe quelle autre destination et que les pèlerins remplacent ni plus ni moins des touristes en partance pour Naples, Alexandrie ou Istanbul. Il est ainsi nécessaire de faire prendre conscience d'entrée aux pèlerins qu'ils ne partent pas en croisière mais en pèlerinage en Terre Sainte, et que les cinq jours que durent en moyenne la traversée sont une préparation à vivre pendant des semaines sur les pas du Christ. L'abbé Sagary, pèlerin en 1894, l'affirme clairement dans son récit de pèlerinage, remplit d'orgueil chrétien :

« Le pèlerinage jouit des avantages du voyage d'agrément, mais avant tout, il est une démonstration religieuse et il doit être pieux. Ceux qui ne partagent pas cette manière de voir ne doivent se trouver ici ; ils peuvent s'adresser ailleurs, car avec nous ils seraient

⁵⁴¹ Compte Commandant Pillard, AAR, UF 169.

⁵⁴² Hormis le drapeau de Jérusalem qui flotte en haut du mas, le drapeau français est également présent, comme la marque du patriotisme affiché des assumptionnistes, et sorte de « pied de nez » à la France officielle, celle qui renie ses membres catholiques.

⁵⁴³ *Jérusalem, AAV, tome I, 1904-1905.*

mal à l'aise ; ils trouveraient beaucoup de charité, d'amabilité ; cela ne leur suffirait peut-être pas »⁵⁴⁴ .

Lorsque les assumptionnistes deviennent propriétaires du Notre Dame de Salut, les signes religieux sont beaucoup plus visibles et la préparation religieuse du navire plus complète, car avant de posséder un bateau, il n'en avait la jouissance que la veille du départ.

L'un des éléments les plus importants qui est d'emblée installé dans le navire est la chapelle, qui doit apparaître comme l'élément central du bateau, d'autant plus que le Saint Sacrement y repose. Dans la présentation du sixième pèlerinage en 1887, outre les dates, l'itinéraire, les tarifs, il y a une présentation détaillée du navire, en l'occurrence le Poitou, et de sa chapelle : « La chapelle y sera plus vaste que jamais, plus retirée et plus pieuse ; elle est élevée sur une plate-forme à 2 mètres 50 au-dessus du pont et séparée du monde sur ce navire déjà si séparé des préoccupations de la terre »⁵⁴⁵ . A bord de Notre Dame de Salut, il en est de même, la chapelle est installée sur la dunette arrière. L'abbé Sagary l'a décrit en ces termes : « Complètement fermée, elle s'ouvre par trois cloisons qui s'enlèvent, et se trouve ainsi agrandie de toute la dunette, que des toiles recouvrent. Des bancs sont installés en dedans et en dehors, afin que les 220 pèlerins présents puissent aisément prendre place. Au fond, le maître-autel ; derrière celui-ci, la sacristie ; sur les côtés, à droite et à gauche, et tout autour de l'arrière, des tables se rabattant et sur lesquelles on dresse, le matin, des autels portatifs, afin que chacun des soixante-quinze prêtres trouve facilement à dire la messe sous la toile ; les mouvements du vaisseau, les coups de vent, réclament des mesures particulières qu'on observe avec scrupule. (...) Le Saint-Sacrement y est conservé ; tous les jours les communions sont très nombreuses et, à toute heure, il y a des pèlerins en adoration »⁵⁴⁶ .

En dehors de la chapelle, les pèlerins sont invités à effectuer durant les journées de la traversée toute une série d'exercices de piété pour raffermir leur foi et éviter peut-être qu'ils oublient qu'ils ne sont pas en voyage d'agrément ! Lors du « pèlerinage des tempêtes », le Père Baudouy décrit ces journées pieuses :

« Le Père Mathieu Leconte, des Dominicains, prêcha le rosaire. A 3 heures du soir eut lieu la bénédiction de la grande croix, dressée devant la dunette ; le P.Jérôme, des Franciscains, prêcha, présida la procession tout autour du navire et fit baiser une relique de la vraie Croix. (...) Le soir, tout le monde était au Salut du Saint Sacrement. Le Père Vincent de Paul Bailly donna les avis les plus spirituels et les plus inattendus. (...) Puis les prêtres prirent, à tour de rôle la garde du Saint-Sacrement qu'on adora toute la nuit, malgré la mer redevenue houleuse »⁵⁴⁷ . L'abbé Sagary, onze ans plus tard, montre que la journée de traversée reste une journée de pénitence : « Voici le règlement de la

⁵⁴⁴ Abbé Sagary, *op. cit.*, p.13.

⁵⁴⁵ *Le Pèlerin*, n°526.

⁵⁴⁶ Abbé Sagary, *op. cit.*, p.14.

⁵⁴⁷ Ernest Baudouy, *op. cit.*

journee. On peut commencer les messes dès 4 heures du matin (...) A 7 heures, la messe de communauté avec chants ; le petit déjeuner à volonté ; à 9 heures et demi, premier chapelet ; à 10 heures, déjeuner d'înatore ; à midi, conférence historique, géographique sur les lieux par où nous passons, leur passé, leur présent, leurs curiosités (...) à 2 heures, deuxième chapelet, à 4 heures et demi, chemin de la croix prêché par un des prêtres du pèlerinage ; à 5 heures dîner, à 7 heures et demi salut, parfois avec allocution. A 10 heures, le couvre-feu »⁵⁴⁸.

En 1913, E. Bédaoui, pèlerin, décrit la vie à bord, toujours aussi pieuse :

« On avait des prédicateurs remarquables qui nous édifiaient tous les jours par les pieux commentaires du chemin de croix et du chapelet, et le dimanche par des sermons apostoliques à la messe de l'équipage. (...) On eut même une procession de la Sainte Vierge comme à Lourdes, avec une grotte merveilleuse ; une procession du Saint Sacrement avec un reposoir très réussi. (...) La traversée se transformait en véritable retraite »⁵⁴⁹.

Des événements rendent également l'atmosphère des plus recueillis comme c'est le cas pour le décès d'un membre du pèlerinage. En 1884, au retour de Terre Sainte, une jeune vendéenne, Eugénie Pelletier, succombe d'une hémorragie sur le bateau, et les pèlerins soudés par quarante jours de vie commune rendent un dernier hommage à une des leurs :

« Son corps, déposé sur le gaillard d'avant, est recouvert de voiles noirs et entouré de fanaux allumés sous une tente. De nombreuses messes sont célébrées pour elle. Les 200 prêtres récitent à deux chœurs l'office des morts. Chaque exercice se termine par le chant du De profundis. A 8 heures du soir, le Père Bailly annonce l'immersion. On part de la chapelle en procession en chantant le Miserere. Le P. Bailly et le clergé montent sur le gaillard, font l'absoute. Le bateau stoppe et le corps de la défunte, de 22 ans, suit la planche inclinée et plonge dans les flots »⁵⁵⁰.

Cette traversée voulue comme pénitente est également un moment communautaire puisque plusieurs centaines de pèlerins doivent vivre ensemble pendant plusieurs semaines. Le Père Vincent de Bailly ne manque jamais dans ses courriers de montrer que sa pénitence commence en priorité avec la direction de cette communauté de pèlerins aux caractères parfois particuliers !

Il n'en reste pas moins, que, hormis les aléas de la vie en groupe, la majorité des pèlerins ont une attitude des plus agréables, ce qu'affirme avec assurance le pèlerin cité précédemment : « Rien n'est joyeux, aimable et bon enfant comme de vrais pèlerins. Cela tient aussi au règlement du bord, règlement de couvent »⁵⁵¹.

⁵⁴⁸ Abbé Sagary, *op. cit.*, p16.

⁵⁴⁹ E. Bédaoui, *Le dernier pèlerinage de l'Etoile en Terre Sainte*, Paris, Maison de la Bonne Presse, p.89.

⁵⁵⁰ *Pages d'archives*, troisième série n°2, juin 1963, p81-82.

⁵⁵¹ *Ibid*, p.89.

A la lecture des différents récits de pèlerins, on s'aperçoit que de vraies ententes se créent, que des initiatives « récréatives » se mettent en place. Outre de nombreuses conférences sur les différents sites aperçus depuis le bateau ou sur l'histoire religieuse, les soirées récréatives sont présentes comme le souligne le récit de Thérèse Busnel, jeune bretonne de 23 ans qui accompagne son père : « Après le souper, sur le gaillard d'avant, nous avons assisté à une amusante séance de chansons populaires, accompagnés au violon par un petit curé impayable qui a le talent de faire rire tout le monde. Il y a en troisième classe un dortoir de prêtres, qu'ils nomment leur « chambrée » et le soir, après le couvre-feu, la chambrée n'est pas triste, au dire des voisins. Hier, notamment, ils ont causé et ri jusqu'à minuit et demi »⁵⁵².

Elle ajoute tout de même que « Nous n'avons pas une seule raison de dire que nous faisons pénitence. Si tout le monde savait cela, il y en aurait bien davantage à se faire pèlerins de la Pénitence ! »⁵⁵³. Il faut préciser que ce récit de pèlerinage date de 1901 où la notion de pénitence n'est plus vraiment la même que lors des premiers pèlerinages. En 1913, le dernier pèlerin de l'Etoile décrit également de nombreuses soirées récréatives où le talent des prêtres poètes ou chanteurs est mis à contribution : « On se souviendra des chansonnettes, monologues et morceaux de choix de plusieurs jeunes religieux, des abbés Habary, Maurice Goujet, de MM. Le vicomte du Bourblanc, Courgeon, Maille-lavolaille, Houtard... tout cela était aussi joyeux que spirituel »⁵⁵⁴.

L'une des « trouvailles » de pèlerins fut, suivant l'exemple des fondateurs de la Bonne Presse, la création d'un petit journal. On trouve ainsi en 1890 l'Echo du Poitou ou en 1899 la Croix de la nef avec des récits du déroulement de la traversée, tout cela sur un ton humoristique avec un rédacteur en chef appelé l'amiral tribord, l'abonnement coûtant une dizaine de chapelets.

⁵⁵² Thérèse Busnel, *récit du pèlerinage de Thérèse Busnel en 1901 sur le Notre Dame de Salut*, AAR.

⁵⁵³ *Ibid.*

⁵⁵⁴ E. Bédaoui, *op. cit.*, p.89.



Figure 23⁵⁵⁵

Cette traversée qui dure aux alentours de 5 jours, en fonction des différentes escales, se termine bien évidemment par l'arrivée tant attendue sur les côtes de Terre Sainte, et pour les assomptionnistes comme pour les pèlerins, ce n'est pas n'importe quel bateau qui débarque à Jaffa, mais celui des glorieux croisés de la pénitence. Feux de Bengale ou pièces d'artifice sont de rigueur. Si le temps ou l'horaire ne conviennent pas, un coup de canon s'impose.

Cette évocation des bateaux du Pèlerinage de Pénitence montre l'importance qu'ils prennent au fil des caravanes, avec la volonté pour les assomptionnistes de toujours les associer aux pèlerinages, allant jusqu'à investir pour mieux rehausser le prestige que les Pèlerinages de Pénitence acquièrent de caravanes en caravanes. C'est pourquoi lorsque l'*Etoile* doit mettre fin à son activité à l'avant-veille de la guerre, c'est tout un symbole qui disparaît, d'autant plus fort qu'il n'y aura pas de remplaçant.

L'auteur du *dernier pèlerinage de l'Etoile en Terre Sainte* résume à sa manière cette fin poignante : « Adieu, chère *Etoile* ! Tu es morte au champ d'honneur, il était juste que tu finisses ainsi. Croisée du Christ, après avoir promené si glorieusement sur les mers la croix du Sauveur ; après avoir jeté pendant vingt ans sur les rivages de Palestine l'armée des pèlerins de la Pénitence ; (...) après avoir été l'instrument de tant de prières, de tant

⁵⁵⁵ *Echos de Notre Dame de France*, n°75, novembre 1899.

de ferveur, de tant de conversions, de tant de suffrages pour les âmes du purgatoire, de tant de grâces ; après avoir été la nef du Salut ; (...) tu ne pouvais décevement servir à d'autres usages. Tu t'es ensevelie dans ta gloire, tu as disparu en beauté. C'était digne de toi. Songe seulement que tu laisses, par ta mort, l'œuvre des Pèlerinages dans un cruel embarras, et tâche d'obtenir qu'un autre bateau te remplace et puisse continuer tes précieux services... »⁵⁵⁶.

Il n'est pas entendu et l'âge d'or des Pèlerinages Populaires de Pénitence est en partie révolu.

L'évolution des Pèlerinages de Pénitence 1883 à 1893 : mise en place d'une référence identitaire

Des itinéraires catholiques

Le pèlerinage des mille a proposé un itinéraire des plus classiques, si l'on peut employer ce terme pour un lieu si peu fréquenté, avec un départ et un retour à Marseille, ce qui est le cas pour les 46 autres caravanes de pénitence. Le débarquement en Palestine s'effectue soit à Jaffa, soit à Caïffa, mais l'absence de port et les récifs de la première fait que la ville du Mont Carmel est privilégiée dans la majorité des cas.

En Palestine, la volonté est de découvrir la majorité des Lieux Saints avec un séjour prolongé à Jérusalem. Tout comme pour la caravane pionnière de 1882, la visite débute par la Galilée avec la montée au Mont Carmel, la visite de la cité de l'Annonciation, puis suivant les forces et les moyens de chacun, la découverte du lac de Tibériade puis de la Samarie jusqu'à la Ville Sainte ou le retour à Caïffa puis en bateau jusqu'à Jaffa et la montée sur Jérusalem.

Au cours de cette première période des caravanes de pénitence, correspondant aux onze premiers pèlerinages, l'itinéraire reste globalement le même avec quelques modifications aussi bien en mer que sur terre.

DE MARSEILLE À CAÏFFA, ENTRE PRIÈRES ET ESCALES TOURISTIQUES

Le rite du rassemblement de tous les pèlerins à Marseille, béni par son évêque, sous la protection de Notre Dame de la Garde, est immuable. Une fois en mer, peu d'escales interrompent le trajet, et comme se plaisent à le rappeler les assumptionnistes, ce n'est pas un voyage de touristes mais de pénitents. Une escale qui se révèle être d'importance, est l'audience auprès du pape, honneur très recherché par des hommes et des femmes qui partent aux sources de leur foi. En 1883, ils sont reçus par Léon XIII au retour du pèlerinage, l'année suivante, malgré des démarches des organisateurs pour une nouvelle audience, elle n'a pas lieu. Il faut attendre 1889 pour que les pèlerins puissent se rendre de nouveau à Rome. En 1893, les pèlerins sont de nouveau auprès du Saint-Père, avec une solennité supplémentaire, puisqu'ils vont participer au Congrès Eucharistique.

⁵⁵⁶ E. Bédauoi, *op. cit.*, p. 93.

Hormis cette halte romaine, une première escale ouvre une voie à de nombreuses autres, Carthage, sur les traces du roi Saint Louis. Ils sont reçus par les Pères Blancs avec une procession dans les ruines de la cité en mémoire des martyrs chrétiens, et des messes en mémoire du roi croisé. C'est la seule fois que la caravane de pénitence fait escale en Tunisie.

Avec ce détour sur la route des Lieux Saints, une autre escale amorce l'évolution vers le « travers touristique » : c'est la visite de l'Égypte. Il fut longtemps question de savoir s'il était opportun de faire découvrir aux pèlerins un pays, qui est plus une destination touristique que pérégrine. La volonté d'apporter, après plusieurs caravanes, une nouveauté à l'itinéraire, fait qu'en 1890 puis les deux années qui suivent, l'Égypte est au programme des Pèlerinages de Pénitence. Il apparaît difficile de trouver une raison chrétienne solide pour une visite du pays des pharaons, mais les assumptionnistes montrent tout l'intérêt que les pèlerins peuvent en tirer avec en particulier la visite de Matarieh, lieu où vécut la Sainte Famille.

Dans la troisième partie, nous aborderons plus précisément l'Égypte, signe du tournant que prennent les Pèlerinages de Pénitence avec la multiplication des visites autour de la Méditerranée et la dérive touristique.

Concernant les conditions de voyage, la traversée, malgré le confort qui petit à petit s'installe sur les bateaux, et ce, jusqu'en 3^e classe, dépend principalement des conditions météorologiques. La Ile caravane que l'histoire des pèlerinages retiendra sous le nom de « pèlerinage des tempêtes » reste comme la pire des traversées de l'ensemble des caravanes. Le Père Baudouy, jeune secrétaire du Père Bailly, et pèlerin de Terre Sainte décrit un contact avec la Méditerranée des plus pénitents :

« A peine a-t-on gagné le large, on est culbuté dans tous les sens, et le mal de mer remplit le vaisseau de gémissements et d'horreurs. Pèlerins et pèlerines, affalés sur leurs couchettes, ont à peine la force de regarder d'un œil morne leurs chaussures et leurs vêtements qui nageaient sur le parquet envahi par l'eau. Chacun, s'exagérant le danger et croyant la dernière heure venue, disait : « C'est bien, nous avons offert notre vie à Marseille, Dieu l'accepte, que sa sainte volonté soit faite ! »⁵⁵⁷ .

Les intempéries semblent avoir frappé la Guadeloupe durant toute la traversée et ce jusqu'aux côtes de Palestine où les pèlerins arrivent dans des conditions rocambolesques et un abandon total de la hiérarchie :

« A force d'être secoué, on finit par s'aguerrir, et on affronte le pont, couvert par les lames à tout instant. On rit des accidents, des aventures de nos malheureuses bêtes à cornes dont les barrières sont rompues par l'affreux balancement du navire. Un veau tombe dans les troisièmes des hommes ; on le retire, on le soigne. Un bœuf dégringole aux troisièmes des dames ; on ne peut le tirer, on le tue là et les bouchers font de la place.

Les dames sont de nouveau conduites des troisièmes inhabitables aux secondes moins éprouvées, où on s'empile, et on pompe l'eau qui remplit leur salon.

⁵⁵⁷ Ernest Baudouy, *op. cit.* , p320.

Comme la mer semble toujours grossir, certaines imaginations s'échauffent et l'inquiétude règne. L'histoire de Jonas hante plusieurs cervelles qui croient que nous avons fait autant de chemin que son poisson »⁵⁵⁸.

Le débarquement à Jaffa non sans difficultés, crée quelques froissements entre les pèlerins et le vice-consul français de la ville, comme nous l'avons évoqué précédemment.

EN TERRE SAINTE : DE LA GALILÉE À LA JUDÉE

Le pèlerinage de 1882 eut comme ambition de visiter tous les lieux où le Christ a laissé sa trace. La Galilée et la Judée sont ainsi privilégiées.

Dès l'année suivante, les dispositions sont les mêmes, l'itinéraire et la répartition des pèlerins changent peu. L'année 1883 fait cependant exception, par rapport aux caravanes suivantes, avec un itinéraire à l'envers puisque les pèlerins débarquent à Jaffa et vont directement à Jérusalem par Ramleh et Latroun et ce n'est qu'en fin de séjour qu'ils se rendent en Galilée. Il n'y a pas de « chevauchée fantastique » à travers la Samarie !

L'ensemble des pèlerins ne visite cependant pas la Galilée puisqu'une centaine de prêtres suivent une retraite à Jérusalem avec le Père Matthieu Leconte et cent autres restent à Caïffa et n'entreprennent pas la visite de Nazareth, Tibériade et du Mont Thabor.

A partir de 1884 et pour les années suivantes, les pérégrinations en Terre Sainte suivent le même itinéraire avec trois groupes différents en fonction des possibilités de chacun.

L'ensemble des pèlerins débarquent à Caïffa et logent au Mont Carmel. De là, le premier groupe part à destination de Jaffa puis de Jérusalem alors que le deuxième et le troisième groupe se rendent à Nazareth puis à Tibériade et au Mont Thabor. Puis ces deux groupes se divisent, le deuxième retourne à Caïffa prendre le bateau pour Jaffa puis Jérusalem, alors que le troisième, le plus aventurier, rejoint la Ville Sainte par la Samarie.

Le séjour à Jérusalem dure environ deux semaines, entrecoupé d'excursions à Bethléem, à la mer Morte, à Jéricho et au Jourdain. Suivant les caravanes, une visite d'Hébron est proposée.

Les Pèlerinages de Pénitence adoptent ainsi une habitude qui leur permet d'être encore plus présents dans le paysage palestinien, par les fréquences de leurs venues et la régularité de leurs visites.

⁵⁵⁸ *Ibid*, p.327.

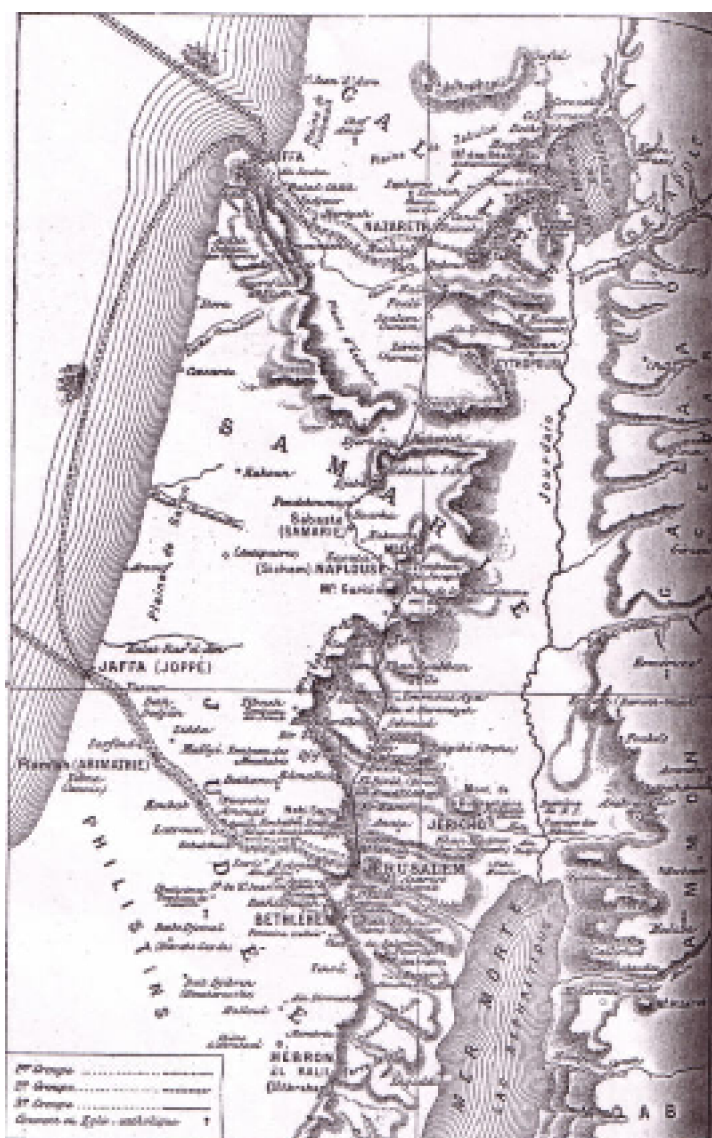


Figure 24⁵⁵⁹

Itinéraires du pèlerinage (1883-1892)

En ce qui concerne les conditions de voyage en Terre Sainte, elles évoluent peu par rapport à la première caravane de pénitence, si ce n'est qu'en 1893 la mise en service de la ligne de chemin de fer Jaffa-Jérusalem améliore grandement le confort des pèlerins. Le Père Vincent de Paul Bailly, dans l'un de ses courriers, en 1889, décrit les conditions pénibles pour les pèlerins que représentait cette route entre Jaffa et Jérusalem, surtout après plusieurs semaines de pèlerinage :

« Un point sur lequel je prie M. de Piellat d'insister, c'est sur le mauvais transport de Jaffa à Jérusalem et retour sur des chariots horribles par économie.

Il y a des abus. (...) Ma remarque constante est que le retour de Jérusalem à Jaffa est la cause principale des maladies et des morts, deux pèlerins sont morts sur le bateau

⁵⁵⁹ *Echos de Notre Dame de France*, n°4 (nouvelle série), mars 1893.

la première nuit des suites des fatigues »⁵⁶⁰ .

Les stations au Mont Carmel apparaissent toujours aussi peu agréables, toujours aux dires du Père Bailly qui considère « qu'après le retour à Jaffa le plus mauvais pas du pèlerinage est le campement dans les couloirs du Carmel, sans latrines suffisantes, sans lumière suffisante, sans eau pour se laver et avec un bruit qui ne permet pas une heure de sommeil sérieux »⁵⁶¹ .

Les pèlerins doivent véritablement attendre la fin du siècle pour obtenir un confort qui se rapproche des normes européennes et éviter des chutes aux conséquences graves, des nuits sans sommeil comme c'est souvent le cas en dehors de Jérusalem comme l'évoque le Père Baudouy pour Tibériade en 1883 :

« Aucun hôtel à cette époque. (...) Les drogmans distribuent les pèlerins parmi les familles les plus recommandables qui, d'ailleurs, se disputent l'honneur de les héberger. (...) Malheureusement, les lits étaient copieusement habités, et les pèlerins en sortirent le matin comme d'un buisson d'épines »⁵⁶² .

Les dates du pèlerinage : catholiques et pratiques

Le pèlerinage des mille s'est déroulé au printemps, période la plus propice aux pérégrinations dans un pays chaud. Pour les caravanes suivantes, qui restent annuelles, cette période est confirmée.

Le choix des mois d'avril et mai s'avère le plus adéquate pour une telle expédition, le climat est clément, la Semaine sainte est passée et il est plus aisé de se loger et de visiter les différents Lieux Saints. Même si les pèlerins n'assistent pas aux fêtes pascales, ils sont cependant présents pour l'Ascension et Pentecôte ce qui leur permet d'assister à Jérusalem à une ou deux fêtes majeures du calendrier chrétien. Il faut attendre 1894 pour que se mettent en place des caravanes soit pour Noël mais avec peu de succès, le climat étant à ce moment là de l'année particulièrement froid et humide, surtout à Jérusalem, soit pour les vacances d'été, période qui a plus de succès surtout auprès des étudiants et professeurs.

Le « pèlerinage des tempêtes » est de nouveau à part puisqu'il est justement présent à Jérusalem pour Pâques, et il faut attendre 1906 pour qu'un nouveau Pèlerinage de Pénitence soit de nouveau présent à Jérusalem pendant la Semaine Sainte.

La difficulté d'établir le budget d'un pèlerinage populaire

DES BUDGETS SOUMIS AUX ALÉAS DU NOMBRE DE PÈLERINS

Dès la I^{le} caravane, et après l'énorme succès de la « IX^e croisade », se pose la question

⁵⁶⁰ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, au Père Germer-Durand, le 21 avril 1889, AAV, tome X, n°2480.

⁵⁶¹ *Ibid.*

⁵⁶² Ernest Baudouy, *op. cit* , p.391.

qui devient vite lancinante : combien de pèlerins pour le prochain pèlerinage ?

L'importance des sommes en jeu, avec en particulier l'affrètement d'un bateau, le logement sur place ou le début de la construction de Notre Dame de France oblige les organisateurs à faire preuve d'ingéniosité pour attirer un maximum de pèlerins.

Le prix du pèlerinage, où l'on ne veut pas rebuter les moins argentés pour cause de pèlerinage populaire, est modulable, avec des frais incompressibles et d'autres à la charge du pèlerin, comme la nourriture ou le logement une fois en Terre Sainte. D'autre part, de nombreuses visites restent facultatives, moyennant supplément. Enfin, les souscriptions mises en place en 1882 continuent pour chaque caravane et les donateurs peuvent souscrire soit pour des pèlerins pauvres, soit pour l'organisation du pèlerinage.

L'étude du budget des onze premières caravanes permet de voir que dans la majorité des cas le pèlerinage est excédentaire mais l'équilibre est fragile.

Les trois premières années sont excédentaires ; à hauteur de 31 863, 95 francs pour l'année 1882, 13 978, 25 francs pour l'année 1883 et 11 080 francs pour l'année 1884. Pour la quatrième caravane de 1885, le pèlerinage connaît son premier déficit de 3605, 26 francs. Il y a deux autres caravanes déficitaires, celle de 1889, année de l'exposition universelle et celle de 1892, soit respectivement 1001, 03 francs et 26 876, 14 francs⁵⁶³.

Pour la XI^e caravane de 1892, le déficit est vertigineux au regard des pèlerinages précédents, la cause en étant la faible mobilisation pèlerine, plus petite caravane depuis 1882 avec environ 280 membres. A cette date, il faut encore affréter un bateau de la Compagnie Transatlantique soit 100 000 francs, et la faiblesse numérique du pèlerinage entraîne des recettes plus faibles, mais ne remet pas en cause le prix de la location du bateau.

Sur les 11 premières caravanes, le budget est largement excédentaire, avec 80 006 63 francs, cela étant à mettre sur le compte principalement des trois premières années qui enregistrent les plus gros excédents. Il faut attendre 1894 pour retrouver, avec un surplus de 12 908 francs, un chiffre à peu près équivalent aux premières caravanes, à la différence qu'à cette date, le bateau appartient aux assumptionnistes.

Par contre, si l'on prend les caravanes de 1885 à 1892, on compte pour ces 8 caravanes un déficit de 8398 francs. La baisse des effectifs pèlerins, qui sont autour de 300-350 par caravane explique en partie ce chiffre, puisque les dépenses de transport restent fixes tout au long de cette période.

Hormis pour les trois premières caravanes, la situation financière du comité de pèlerinage de Jérusalem reste chaotique, toujours à la merci du faible nombre d'inscrits, de désistements et de tout événement extérieur susceptible de compromettre le départ de la caravane.

Les assumptionnistes sont ainsi obligés de développer une forte propagande, via *la Bonne Presse*, mais aussi les réseaux catholiques de chaque diocèse, les souscriptions, et l'ouverture de plus en plus forte aux pèlerins étrangers.

⁵⁶³ Tableau des recettes pour le pèlerinage de Jérusalem, 1882-1896, AAR, UG 12.

DES TARIFS AUX MULTIPLES FACETTES

En 1882, les prix du pèlerinage étaient proposés en fonction des différentes classes, soit 550 francs pour les premières, 425 francs pour les secondes et 250 francs pour les troisièmes.

Pour les caravanes suivantes, les trois classes sont toujours présentes, et les tarifs connaissent d'année en année une augmentation qui rend au fil des ans le pèlerinage de moins en moins populaire ; les excursions facultatives coûtent chères et les escales en Egypte sont en supplément. Les bénéficiaires de souscriptions n'ont que le transport de payé et doivent subvenir à leur besoin une fois en Palestine, ce qui provoque parfois des remous auprès des autres pèlerins puisqu'ils bénéficieront en particulier de places gratuites dans les Casa Nova des Franciscains, qui sont censés apporter l'hospitalité aux pèlerins défavorisés. Le Père Vincent de Paul Bailly aura ces mots concernant les pèlerins pauvres :

« Forcément les gens qui refusent de payer occupent néanmoins les meilleures places ; les Franciscains les logent mieux que les pèlerins et même que la direction. C'est le fait de notre caravane »⁵⁶⁴.

En 1884, les tarifs sont les suivants :

- 1^e classe : 600 francs
- 2^e classe : 450 francs
- 3^e classe : 300 francs

Ces prix ne comprennent pas les excursions pour Tibériade et la Samarie.

En 1885, les prix ont sensiblement augmenté pour atteindre 735 francs pour les premières, 585 francs pour les secondes et 435 francs pour les troisièmes. A cela, il faut compter un supplément de 40 francs pour le groupe de Tibériade et de 60 francs pour celui de Samarie.

Pour les trois classes, les programmes indiquent que tout est compris, c'est-à-dire logement, nourriture et voyage. Ils sont une nouvelle fois différents pour les pèlerins qui bénéficient de souscriptions et qui doivent payer leur logement et leur nourriture en Terre Sainte. Les problèmes semblent être multiples avec ces pèlerins. Outre le fait qu'ils obtiennent l'hospitalité chez les Franciscains, certains ne prévoient pas du tout d'argent pour leur séjour et sont en fin de compte à la charge du pèlerinage.

En 1889, le comité de pèlerinage indique qu'il « prend à sa charge le logement, les transports, la nourriture et tous les frais d'embarquement et de débarquement de Marseille à Marseille, à l'exception du voyage et de l'arrêt à Rome »⁵⁶⁵. Pour cette VIIIe caravane, les prix sont de 760 francs en première, 610 en deuxième et 460 en troisième ; mais à cela il faut ajouter le séjour à Rome qui n'est pas pris en charge même si le comité

⁵⁶⁴ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, au Père Picard, le 28 mars 1883, AAV, tome IX, n°2367.

⁵⁶⁵ *Le Pèlerin*, février 1889.

de pèlerinage réclame à l'avance le prix des billets de train de Civita-Vecchia à Rome soit 14 francs en première, 11 francs en deuxième et 8 francs en troisième. En Terre Sainte, les excursions facultatives à Tibériade et en Samarie sont respectivement de 55 et 60 francs. Deux autres excursions sont aussi proposées au Jourdain et à Hebron, mais le programme indique que le coût n'est pas encore connu mais qu'il est économique ! Pour les pèlerins défavorisés, les données sont les suivantes : « Un certain nombre de personnes, désireuses de faire le pèlerinage, mais trop pauvres pour en supporter tous les frais, s'adressent au Comité. Une souscription est ouverte pour les aider.

Les billets gratuits accordés, grâce à ces aumônes, ne représentent ni le voyage et séjour à Rome, ni le logement et nourriture en Terre Sainte. Aussi, ceux qui en jouiront, ont-ils à verser immédiatement après l'avis de leur acceptation, la somme de 160 francs, pour ces frais. Ils ont aussi à leur charge, le voyage à Marseille, aller et retour, ainsi que les frais de transport et de séjour à Rome »⁵⁶⁶.

Pour les trois pèlerinages « égyptiens », les tarifs n'ont pas augmenté par rapport à 1889, mais il faut ajouter le séjour en Egypte qui n'est pas pris en compte, soit quatre jours à sa charge même si le comité s'engage à trouver des logements à très bon compte. Deux ans plus tard, pour le pèlerinage de 1892, le supplément pour l'Egypte est pris en charge par le comité après l'acquittement de 120 francs pour les premières, 90 francs pour les secondes et 70 francs pour les troisièmes.

Tous les tarifs que nous avons détaillés ne prennent pas en compte le trajet pour se rendre à Marseille à l'aller et le retour chez soi. Le comité des pèlerinages s'engage à obtenir des réductions pour ces trajets. En 1889, on note que le coût d'un voyage en train Paris-Marseille est de 115 francs en première classe, 85 francs en deuxième et 63 francs en troisième. Pour le trajet Lyon-Marseille, il faut compter 50 francs en première, 37 francs en deuxième et 26 francs en troisième.

En fin de compte, pour un pèlerin parisien de 1889, s'il effectue son pèlerinage en première classe, comprenant les différentes excursions, il doit déboursier la somme de 1004 francs⁵⁶⁷, sans compter le séjour à Rome, et surtout les frais en Terre Sainte qui sont multiples, en particulier pour les objets de piété, car l'on ne sait pas si l'on reviendra à Jérusalem !

Pour le « pèlerin pauvre », la souscription permet qu'il ne paye pas le voyage mais il devra tout de même s'acquitter auprès du Comité de pèlerinage de la somme de 160 francs pour éviter qu'il soit une fois en Terre Sainte à la charge des autres pèlerins. De plus, il doit prévoir un pécule pour le séjour à Rome et enfin arriver de la manière qu'il souhaite à temps à Marseille. En fin de compte, tout voyage en Terre Sainte ne peut s'improviser et la pauvreté a ses limites.

Quand les souscriptions sauvent le pèlerinage !

⁵⁶⁶ *Ibid.*

⁵⁶⁷ Il faut additionner les 760 francs du pèlerinage + 115 francs pour les excursions de Tibériade et de Samarie + 14 francs pour le train à Rome et 115 francs pour le train aller-retour Paris-Marseille.

Les souscriptions présentent deux aspects importants : le premier est de permettre aux personnes à faibles revenus de pouvoir participer à un pèlerinage en Terre Sainte. Le deuxième, est de participer à l'organisation du pèlerinage et donc de combler d'éventuels déficits des caravanes.

Les souscripteurs, comme en 1882, sont des personnes qui ne peuvent ou ne souhaitent pas entreprendre un pèlerinage aussi lointain ou aussi long, mais désirent s'associer aux caravanes de Terre Sainte. Les dons sont de tout ordre et le *Pèlerin* publie à chaque pèlerinage la liste des personnes ayant contribué soit à faire partir des pèlerins désargentés soit à aider à l'organisation des caravanes.

En 1884, le *Pèlerin* donne la liste d'une partie des souscripteurs qui ont fait un don soit pour les « pèlerins pauvres », soit pour l'organisation. Le montant pour la première souscription s'élève à 27 106 francs et 51 centimes et l'on peut penser qu'elle n'est pas close puisqu'elle s'arrête le 3 mars alors que le pèlerinage part de Marseille le 24 avril. Pour l'organisation, le montant est de 7 046 francs et 46 centimes. Même si ces chiffres sont purement indicatifs, il n'en reste pas moins que les souscripteurs privilégient toujours les « pèlerins pauvres », avec l'impression de participer par le biais d'une autre personne au pèlerinage, surtout lorsque c'est pour un prêtre qui est obligamment chargé de prier pour son généreux donateur.

En 1886, un document est envoyé à toutes les personnes souhaitant souscrire. Elles inscrivent leur intention concernant l'aumône qu'elles offrent :

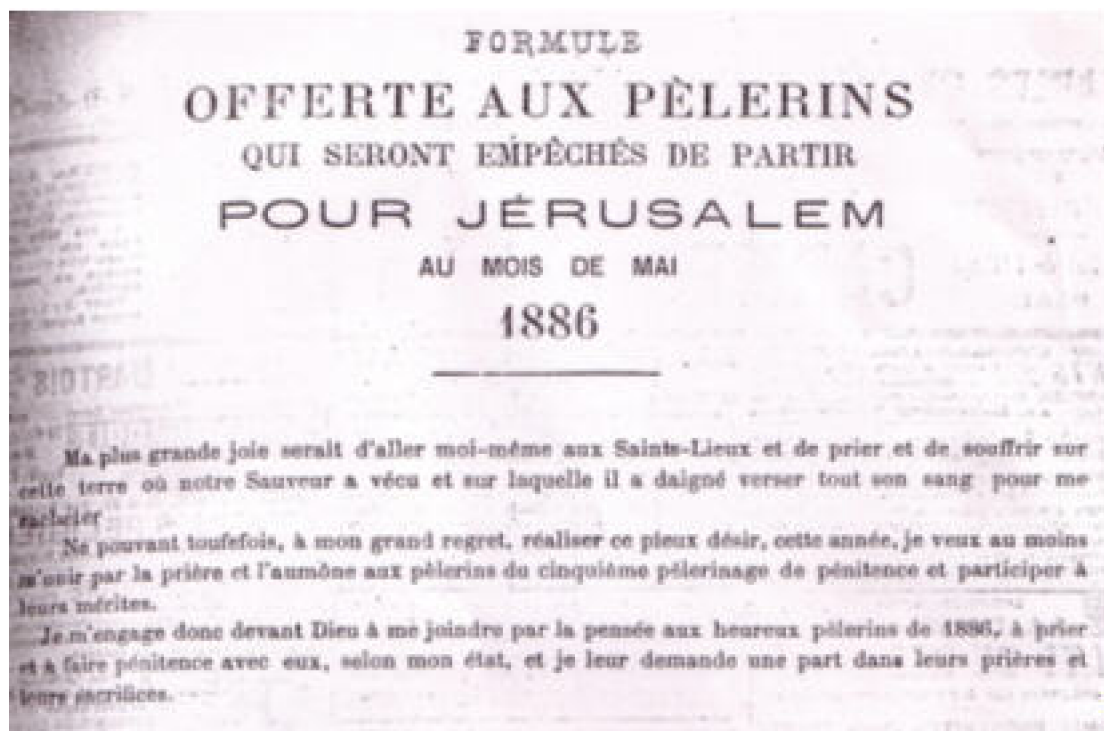


Figure 25⁵⁶⁸

A cette date, en plus de la possibilité de donner pour un pèlerin pauvre ou pour

⁵⁶⁸ *Le Pèlerin*, n°476, 1886.

l'organisation, il est possible d'aider à la construction de Notre Dame de France. Il est noté que ces « formules seront portées à Jérusalem, déposées au Saint-Sépulcre et puis remises dans les archives de l'hôtellerie des pèlerinages de pénitence »⁵⁶⁹.

En 1889, la 8^e caravane s'annonce peu remplie, les pèlerins se faisant rares, peut-être en raison de l'Exposition Universelle et la curiosité de voir la nouvelle réussite de la République que sont les 300 mètres de la Tour Eiffel, ou peut-être simplement l'essoufflement de ces pèlerinages en Terre Sainte. Le Père Vincent de Paul Bailly s'alarme du déficit annoncé qu'il estime à 30 000 francs quelques jours avant le départ mais à la fin du pèlerinage, il se réjouit de constater que les souscriptions devraient couvrir le déficit⁵⁷⁰. Ce ne sera pas tout à fait le cas puisque nous avons précédemment noté qu'il y a eu un léger déficit de près de 1000 francs.

Les caravanes de 1883 à 1892 montrent que les assumptionnistes ont mis en place une structure efficace après un pèlerinage des mille que certains estimaient impossible de poursuivre. L'efficacité du Comité de pèlerinage et surtout du Père Vincent de Paul Bailly, de son réseau de presse et des soutiens catholiques en France et en Palestine, font de ces pèlerinages une entreprise financière saine. Les souscriptions réussissent à limiter les pertes.

Les descendants de la IX^e croisade

Pour les assumptionnistes, les pèlerins de 1882 sont considérés comme de véritables croisés de pénitence. L'œuvre qui se continue au-delà de cette « IX^e croisade » doit demeurer pénitente. Les successeurs des mille pionniers héroïques doivent continuer d'incarner ces valeureux Français qui partent prier aux lieux de l'agonie du Christ et non pas s'extasier devant quelques monuments païens.

L'effectif inespéré lors du pèlerinage de 1882 fait craindre aux organisateurs de ne pas pouvoir remplir correctement leur future caravane avec des pèlerins pénitents.

Tout au long des programmes de présentation des caravanes annuelles, il est mentionné l'importance que doit revêtir la prière, la souffrance, l'obéissance. Dans celui concernant la quatrième caravane il est indiqué de façon explicite le type de personne souhaité :

« **AVIS TRES IMPORTANT.** – Pas de touristes- rien que des pénitents et des hommes de prière. – Les jeunes gens amateurs de chasse et de plaisir ne doivent pas s'unir au pèlerinage de pénitence »⁵⁷¹.

Dans l'annonce du pèlerinage de 1889, il en est de même :

« Il ne s'agit pas d'un simple voyage, mais d'un vrai pèlerinage et d'un pèlerinage de pénitence. Un règlement sera établi pour le trajet comme pour la durée du séjour à

⁵⁶⁹ *Le Pèlerin*, n°476, 1886.

⁵⁷⁰ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, au Père Germer-Durand, lettre du 30 mai 1889, AAV, tome X, n°2482.

⁵⁷¹ *Le Pèlerin*, n°420, 1885.

Jérusalem ou à Nazareth. Tout le monde devra s'y conformer. Nul ne pourra quitter le pèlerinage sans une autorisation formelle du directeur. Quiconque ne veut pas prier, souffrir, obéir, ne doit pas se faire inscrire »⁵⁷² .

Dans *le livre du pèlerin* remis aux membres de la caravane de 1892, on peut noter toute une série de recommandations concernant la piété, la pureté, l'obéissance...

Dans le chapitre de la pitié, on peut lire :

« N'oublions jamais que nous sommes des pèlerins et non pas des touristes. (...) Tout donc pour la pitié dans notre pèlerinage, rien pour la pure curiosité »⁵⁷³ .

Dans celui de la pureté :

« Notre première intention était de demander à tous les pèlerins, même mariés, de s'engager par vœu à une parfaite continence pendant la durée du pèlerinage. Comme l'Apôtre, nous donnons simplement un conseil à ce sujet, mais nous insistons fortement sur la nécessité d'expier les crimes, de réparer les ravages opérés par l'amour du plaisir »⁵⁷⁴ .

Dans celui de l'obéissance :

« L'obéissance n'est pas seulement un mérite, elle est une nécessité. Le bien commun exige l'obéissance de tous. Nous la demandons toujours dans les pèlerinages, mais, pour le grand pèlerinage de Jérusalem, elle est l'objet d'une promesse formelle. Tous ont pris sérieusement et par écrit l'enseignement suivant : « *Je m'engage librement, mais par promesse formelle et en conscience, à obéir, pendant toute la durée du pèlerinage, au directeur de ce pèlerinage ou à ses représentants* »⁵⁷⁵ .

Les assomptionnistes ont ainsi à chaque caravane la crainte que leur pèlerinage ne se transforme en voyage de touristes catholiques, peu enclin à prier pendant des semaines, préférant profiter de l'opportunité qu'il leur est faite de visiter un bout d'Orient.

Les comptes-rendus des pèlerinages insistent sur l'état d'esprit des pèlerins, ne manquant jamais de se féliciter du bon esprit des participants ou au contraire de se lamenter sur le peu de piété de certains.

Lors du pèlerinage de 1883, le Père Baudouy se félicite de trouver un groupe des plus agréables :

« Le pèlerinage comptait une cinquantaine de jeune gens, qui lui donnaient une physionomie de vaillance et de joie, d'entrain et de résolution. Une soixantaine de prêtres et de religieux aidaient à entretenir la ferveur. Tandis qu'un beau groupe de personnes de la haute société ajoutait aux exemples d'abnégation l'agrément de la bonne compagnie. Enfin, 200 pèlerins pauvres, enrôlés grâce à la souscription, faisaient de cette expédition

⁵⁷² *Le Pèlerin*, février 1889.

⁵⁷³ *Le livre du pèlerin, Pèlerinage Populaire de Pénitence*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1892, p.36.

⁵⁷⁴ *Ibid.*

⁵⁷⁵ *Ibid.*

un pèlerinage vraiment populaire. Tous rivalisaient de bon esprit et de générosité »⁵⁷⁶ .

En 1884, le Père Bailly s'extasie sur la caravane qu'il a intitulé « pèlerinage de la paix » du fait de la bonne entente et de la piété existante⁵⁷⁷ . En 1886, il se félicite de conduire des pèlerins qui sont « admirables de bon esprit et ne réclament contre aucune décision utile au bien commun »⁵⁷⁸ .

Par contre le pèlerinage de 1890, première incursion en Egypte, ne semble pas avoir été des plus pénitents puisque l'année suivante le Père Bailly écrit : « le pèlerinage est notablement plus pieux qu'en 1890 ; tout le monde le dit ; c'est un autre peuple, les hommes jeunes et vieux communient chaque jour presque tous »⁵⁷⁹ .

Les assumptionnistes, tant bien que mal, réussissent à préserver un climat pénitent lors des 11 premiers pèlerinages même si la nécessité d'avoir un effectif satisfaisant à chaque départ fait craindre d'être obligé d'accepter des laïcs pas toujours bien préparés à la pénitence, que cela soit pour des raisons sociales ou religieuses.

Fiche d'identité pèlerine

Sur les 11 premiers pèlerinages, soit de 1882 à 1892, on dénombre 3896 pèlerins⁵⁸⁰ , ce qui fait que si l'on enlève les 1013 de la première caravane, on dénombre pour les dix suivantes 2883 pèlerins, soit une moyenne d'environ 300 pèlerins par caravane. Il reste cependant très difficile de s'appuyer sur des chiffres précis car les différents comptes-rendus d'un pèlerinage ne donnent pas forcément les mêmes chiffres, souhaitant souvent les gonfler pour montrer l'importance des caravanes et que les effectifs ne faiblissent pas. Lors du pèlerinage de 1889, le Père Vincent de Paul Bailly se désespère quelques jours avant le départ du faible nombre d'inscrits : « Voici le chiffre exact des pèlerins dix jours avant l'embarquement ; c'est-à-dire le chiffre à peu près définitif : 195 »⁵⁸¹ . Mais dans le compte-rendu du pèlerinage, il est fait mention d'un nombre bien plus important : « Les pèlerins arrivent de tous les points de la France. Nous sommes 300, dont 155 prêtres »⁵⁸² .

Il semble qu'un engouement de dernière minute ait lieu !

Parmi ces milliers de pèlerins, sur les 3896 personnes recensées, on dénombre près

⁵⁷⁶ Ernest Baudouy, *op. cit.*

⁵⁷⁷ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, au Père Emmanuel Bailly, le 21 mai 1884, AAV, tome IX, n°2402.

⁵⁷⁸ *Ibid*, au Père Picard, le 2 juin 1886, AAV, tome IX, n°2439.

⁵⁷⁹ *Ibid*, au Père Picard, le 18 avril 1891, AAV, tome X, n°2544.

⁵⁸⁰ *Liste générale des pèlerins de Jérusalem*, Paris, secrétariat de l'Oeuvre des pèlerinages, 1893, AAV.

⁵⁸¹ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, au Père Germer-Durand, le 7 avril 1889, AAV, tome X, n°2479.

⁵⁸² *Echos de Notre Dame de France*, n°6, août 1890.

de la moitié de religieux, 1717, soit 44%. Concernant les laïcs, les femmes représentent 26,5%, soit 1034 personnes.

Les assumptionnistes réussissent à maintenir au cours de ces caravanes, un équilibre entre les religieux qui sont pour eux gage de ferveur et les laïcs qui restent majoritairement d'un milieu aisé, les tarifs nous ayant montré que le pèlerinage, tout en étant populaire, n'en reste pas moins onéreux pour la plupart. Les souscriptions permirent ainsi de faire venir des prêtres de paroisse désargentés et des laïcs qui vont pleinement symboliser cette volonté d'organiser des pèlerinages Populaires de Pénitence.

Concernant l'origine des pèlerins, sur les 3896 recensés, 3679 sont originaires des différents diocèses de France et 217 de différents pays du monde, mais en majorité des Européens.

Le diocèse de Paris est bien évidemment le plus représenté avec 300 pèlerins, suivi par celui de Cambrai avec moitié moins de représentants, puis de Lyon avec 121 personnes.

Ces chiffres correspondent, comme en 1882, à la fois à des régions traditionnellement pratiquantes et à une forte implantation de la congrégation des Augustins de l'Assomption, (ceci est particulièrement vrai pour Paris et le nord) qui, via ses organes de presse, dispose de formidables relais. *La Croix* connaît sa meilleure diffusion, hors Paris, dans le nord de la France où les patrons catholiques sont des soutiens précieux, à l'image de la famille Féron-Vrau.

En ce qui concerne la présence étrangère, le plus fort contingent provient de Belgique (67 pèlerins), puis de Suisse (47 pèlerins), de Syrie (27 pèlerins), d'Espagne (17 pèlerins) et d'Angleterre (16 pèlerins). Le reste des participants étrangers proviennent d'autres pays d'Europe comme l'Italie, l'Allemagne, le Luxembourg, le Portugal, la Norvège, la Russie, la Hollande. Ces pays ne sont représentés la plupart du temps que par une ou deux personnes. Concernant la Syrie, il s'agit globalement de Français, le plus souvent religieux, en mission dans la région.

Le Père Vincent de Paul Bailly dans une correspondance au Père Picard en 1893, n'approuve pas la présence d'étrangers, leur reprochant de peu s'intégrer : « Je crois que le pèlerinage sera bon, très bon, mais moins enthousiaste à cause des étrangers, on ne peut rien en faire, car on choque facilement même les évêques qui sont très bons, très simples, mais internationaux »⁵⁸³. Il n'en reste pas moins que la présence de pèlerins étrangers permet certaines années de compenser le déficit des nationaux. Même si l'aspect patriotique est parfois mis à rude épreuve, la religion n'en est que favorisée puisque sur l'ensemble de la période, les pèlerins étrangers sont pour presque moitié des religieux, 104 sur 217.

Comme pour la caravane de 1882, il est intéressant d'analyser de plus près le cas d'un diocèse, celui de Lyon, l'un des plus importants en effectif.

On recense sur les 11 premières caravanes, 121 personnes, dont 45 religieux. Sur ce chiffre, 23 participèrent au pèlerinage de 1882, et donc, 98 pour les 10 caravanes

⁵⁸³ Vincent de Paul Bailly, *Lettres*, au Père Picard, le 23 avril 1893, AAV, tome X, n°2640.

suivantes.

Qu'en est-il de ces 121 pèlerins lyonnais ?

Tout d'abord, les prêtres, pour qui le pèlerinage est vraiment pénitent, souvent bénéficiaires des souscriptions. Ils suivent les illustres pionniers que sont Mgr Poyet, chartreux du diocèse de Lyon, parti en Terre Sainte en 1852 accompagné de l'abbé Moretain. Tous deux ont été parmi les premiers prêtres à rejoindre le patriarcat latin de Jérusalem renaissant.

Les 41 religieux, dont on a pu avoir des renseignements auprès des archives diocésaines, sont pour la plupart des vicaires ou des prêtres de paroisse, ce qui peut s'expliquer par la moyenne d'âge qui est aux alentours de 40 ans, le plus jeune étant l'abbé Janot, 29 ans, vicaire de la paroisse de Rigny, et le plus âgé l'abbé Silvent, curé de Brignais, 67 ans lors de son premier pèlerinage en 1882 et 75 ans lors de son second en 1890.

Le plus célèbre de ces pèlerins reste l'abbé Comboroure, vicaire de la paroisse de Saint Denis de la Croix Rousse, décédé en 1892, en voulant se baigner dans les eaux du Jourdain. Il est ainsi le premier enterré dans le caveau des pèlerins à Saint Pierre en Galicante.

Concernant les laïcs, il est difficile de définir leurs profils par manque d'informations. On peut simplement mettre en évidence ceux qui participent à plusieurs pèlerinages. Ils sont au nombre de 15, même s'il faut relativiser ce chiffre par le fait que certains s'associent peut-être à d'autres pèlerinages après 1892. Parmi ces 15 personnes, hormis un religieux, le doyen des pèlerins lyonnais, cité précédemment, on compte 9 hommes et 5 demoiselles. Leurs origines géographiques sont diverses puisque seulement trois résidents à Lyon, les autres étant dispersés dans le diocèse entre Rhône et Loire.

Parmi les membres de ce diocèse, on peut tout de même citer la personne de Victor Berne, pèlerin en 1884, et surtout l'un des fondateurs en 1891 de la *Croix de Lyon*, dont il est le rédacteur en chef. Cette *Croix* régionale se veut être comme son aînée un journal bon marché, catholique et populaire. Elle est hebdomadaire et même pendant une très courte période, en 1892, quotidienne. Son tirage atteint 14 000 exemplaires en 1895⁵⁸⁴.

Les pèlerins du diocèse de Lyon correspondent globalement dans leur composition aux autres diocèses, où les religieux représentent approximativement la moitié des pèlerins. Pour les laïcs, les femmes représentent environ le quart des effectifs, ce qui confirme la place prise par ces dernières depuis le début des pèlerinages collectifs⁵⁸⁵.

⁵⁸⁴ Christian Ponson, *Les catholiques lyonnais et la chronique sociale*, Lyon, PUL, 1979, p.58-61.

⁵⁸⁵ Certains diocèses sont pour près de la moitié, composés de femmes comme celui de Tarbes avec 18 dames pour 36 participants ou celui de Paris avec 145 dames pour 300 participants. A l'inverse, un diocèse comme celui d'Angoulême ne dénombre aucune participation féminine tout comme celui de Gap.

Troisième partie : Consolidation et contestation : 1893-1914



Figure 26⁵⁸⁶

Vers le tourisme religieux

Dans l'étude des pèlerinages catholiques français en Terre Sainte et en particulier de ceux dirigés par les assomptionnistes, l'année 1893 apparaît comme un tournant.

Cette date correspond à la XIIe caravane des Pèlerinages de Pénitence et surtout à l'organisation d'un congrès eucharistique à Jérusalem. La réussite de cette manifestation, en partie grâce aux assomptionnistes, le retour de centaines de pèlerins symbolise l'été de la Saint-Jean des Pèlerinages tels qu'ils sont depuis 1882.

⁵⁸⁶ AAR, CLUS N36.

Les années et les caravanes qui suivent ne sont plus des croisades de pénitents chrétiens mais tendent progressivement vers des voyages de tourisme religieux où la visite des Lieux Saints n'est qu'un aspect d'une découverte plus globale de l'Orient méditerranéen. Les pèlerins sont également plus exigeants en matière de confort, de choix de dates ou d'itinéraires. Les mentalités changent même si les symboles qui ont fait la force de l'entreprise assumptionniste restent.

Le Congrès Eucharistique de Jérusalem : coup d'éclat catholique

« L'œuvre des Congrès eucharistiques a pour but de faire de plus en plus connaître, aimer et servir Notre-Seigneur Jésus-Christ »⁵⁸⁷.

L'initiatrice de cette dévotion à l'eucharistie est Melle Tamissier qui tout au long de sa vie développe une grande ferveur pour ce divin sacrement. Le Père Chevrier, ému par la dévotion de certains parlementaires français, à Paray le Monial, en 1873, qui se consacrent et consacrent le Parlement et la France au Sacré Cœur de Jésus, incite à la création de pèlerinages eucharistiques, dont le premier a lieu à Avignon en 1874. Soutenue par différents prélats, l'idée de congrès eucharistique apparaît très vite, et le premier, à l'échelle nationale, a lieu en même temps qu'un pèlerinage à Faverney en 1878 dont les assumptionnistes, via le Conseil Général des Pèlerinages, sont partie prenante.

La mise en place d'un congrès eucharistique a ainsi pour but de « se voir, se rencontrer, se concerter, se dire ses craintes et ses espérances, proposer à l'expérience de confrères tout dévoués les nouvelles idées qui naissent pour la gloire du Sacrement adorable »⁵⁸⁸.

Lors de ce premier congrès de 1878, un bureau est mis en place où l'on retrouve parmi les membres éminents le vicomte de Damas, président du Conseil général des Pèlerinages, ce qui atteste de la proximité de vue entre les initiateurs des pèlerinages nationaux et ceux qui ont plus particulièrement œuvré pour la défense et la promotion du Saint Sacrement. Trois ans plus tard, le premier congrès eucharistique international a lieu à Lille, avec la bénédiction papale que Philibert Vrau est allé chercher à Rome accompagné du vicomte de Damas et du Père Picard.

Dans un bref du 16 mai 1881, Léon XIII loue cette heureuse initiative :

« Il convient à la dévotion des fidèles de célébrer solennellement le souvenir de l'institution d'un si salutaire et si admirable Sacrement. Ainsi Nous vénérons le mode ineffable dont Dieu est présent dans ce Sacrement visible. Ainsi Nous louerons la puissance divine qui opère tant de merveilles dans ce même Sacrement »⁵⁸⁹. Le pape

⁵⁸⁷ Le VIII^e Congrès Eucharistique à Jérusalem, *Echos de Notre Dame de France*, septembre 1893, n°6, 2^e série.

⁵⁸⁸ *Les Congrès Eucharistiques internationaux*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1914, p.12.

⁵⁸⁹ *Ibid*, p.17.

accordera par la suite sa bienveillance à tous les congrès ayant dit « Pour les œuvres eucharistiques, j'accorderai tout »⁵⁹⁰.

Ainsi, de manière régulière, des congrès eucharistiques se tiennent à travers le monde, dans le but de ranimer la foi et la piété eucharistique. Du premier congrès international de Lille en 1881 suivent les années suivantes : Avignon, Liège, Fribourg, Toulouse, Paris, Anvers et en 1893, Jérusalem. Par la suite, le congrès eucharistique se déroule à Rome, Londres ou Montréal, et est à la veille de la guerre à Lourdes.

En 1893, Jérusalem est choisie pour être le lieu d'un nouveau congrès, le huitième, en marge du Pèlerinage populaire de Pénitence. Le choix de la Ville Sainte est bien sûr symbolique, pour un congrès eucharistique dont l'origine même de la dévotion est à trouver en cette ville. D'autre part, la venue des Pèlerinages de Pénitence depuis 11 ans facilite l'organisation d'un tel rassemblement. Tout comme le Père Picard, les assomptionnistes sont très proches des organisateurs de ces congrès et sont pour la plupart membres du comité d'organisation. On peut citer le Père Vincent de Paul Bailly, son frère Emmanuel Bailly (futur supérieur de la Congrégation), et le vicomte de Damas, président du Conseil général des Pèlerinages.

Les deux organisations, qui pourraient être rivales, puisque toutes deux organisatrices de pèlerinages, sont au contraire très proches, car désireuses d'installer toutes les deux Jésus-Christ au cœur de la société. Il convient d'ajouter que l'univers catholique parisien demeure restreint et les bonnes volontés sont presque toujours les mêmes, évoluant d'une association à une autre.

Ce congrès eucharistique, qui attire de 600 à 700 personnes, toutes membres du XIIe pèlerinage de pénitence, est pour les assomptionnistes le point culminant de leur œuvre pèlerine. Ayant commencé en 1882 avec le formidable succès de la caravane des mille, les années qui suivent voient la mise en place de caravanes annuelles qui, bon gré mal gré, réussissent à s'imposer dans le paysage oriental chrétien. Le fait d'être capable de faire venir, même si ce n'est pas de leur propre initiative, des centaines de pèlerins, un légat du pape et de réunir pour de multiples conférences, des représentants de toutes les branches de la chrétienté, et tout cela en partie à Notre Dame de France, montre l'importance qu'ils ont acquis au fil des ans.

Le Congrès Eucharistique de Jérusalem est cependant différent des précédents par la volonté du pape de profiter du lieu pour organiser un rapprochement avec les églises orientales unies à Rome et à plus longue échéance le retour dans le giron romain de l'ensemble des Eglises d'Orient. Léon XIII souhaite également que les relations difficiles voire exécrables qui se sont développées au cours du temps entre les différentes communautés chrétiennes de Terre Sainte s'atténuent et que de nouvelles perspectives s'ouvrent, tout en voulant renforcer la présence latine en Palestine, trop faiblement représentée aux yeux du patriarche et des religieux présents sur cette terre. Les premiers Pèlerinages de Pénitence ont clairement marqué, aux yeux du pontife, le fossé entre les chrétiens de Terre Sainte.

Dans son audience précédant le départ des pèlerins pour Rome, le souverain pontife

⁵⁹⁰ *Ibid*, p.17.

espère que « Ce Congrès Eucharistique de Jérusalem, en même temps qu'il augmentera chez les catholiques l'amour de Dieu de nos autels, sera pour les chrétiens séparés une muette mais éloquente invitation à venir se fusionner avec vous, dans un seul et même sentiment de foi, d'espérance et de charité »⁵⁹¹.

Dans son adresse au pape, le Père Picard qui dirige ce pèlerinage se veut également un fervent défenseur de cette unité :

« La pensée de Votre Sainteté a été comprise et, de toutes parts, accourent les pèlerins, heureux de manifester sur la terre du Christ leur amour pour la divine Eucharistie et leur ardent désir d'unité. L'Orient s'unit à L'Occident (...)

Puissent les événements répondre aux sollicitudes de Votre Sainteté pour l'Orient !

Puissent le Sacrement de l'unité accomplir et consommer l'unité, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur !

Puisse l'Orient reconnaître en nos solennités eucharistiques, en cette incomparable procession qui ira de Rome à Jérusalem, du tombeau des Apôtres au tombeau du Christ, un témoignage et comme une note visible des saintes expansions et de la vitalité puissante et véritablement divine de notre Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ! »⁵⁹².

L'envoi par le pape d'un légat pour présider les réunions atteste de l'attachement du souverain pontife pour ce congrès eucharistique. Il s'agit du cardinal de Reims, Mgr Langénieux⁵⁹³, à qui est confié cette haute mission, à une époque où les moyens modernes ne permettaient pas au pape, qui se dit par ailleurs prisonnier à l'intérieur du Vatican, d'être présent dans les différents points du globe, et envoyait des légats pour le représenter. Dans un bref du 18 novembre 1892, nommant l'Archevêque de Reims Légat aux assemblées du Congrès Eucharistique à Jérusalem, il précise l'importance qu'il accorde à cet envoyé :

« Dans la conviction où Nous sommes que votre présence, en cette qualité, rehaussera la solennité et l'importance de ce futur Congrès, et que les résultats que Nous en attendons seront d'autant plus féconds, c'est de tout cœur que Nous confions à Votre Sagesse la charge d'y tenir Notre place, en Notre absence, et d'y assister en Notre nom »

⁵⁹⁴ .

⁵⁹¹ Audience du pèlerinage international de Terre Sainte, 15 avril 1893, AAR, UH 165.

⁵⁹² *Ibid.*

⁵⁹³ Mgr Langénieux, originaire du Beaujolais, oeuvre en premier à Paris comme vicaire à Saint Roch, puis à Saint Ambroise et Saint Augustin. En 1853, il fait partie de la première caravane de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte. Nommé évêque de Tarbes en 1873, il en profite pour aménager le site marial de Lourdes mais sa grande oeuvre reste pour le diocèse de Reims où il multiplie les manifestations religieuses dont la célébration du 14^e centenaire du baptême de Clovis ou le Congrès Eucharistique de 1894. Il fut élevé aux honneurs de la pourpre le 7 juin 1886. Il décède en 1905.

⁵⁹⁴ Abbé Conil, *Jérusalem moderne, histoire du mouvement catholique actuel dans la Ville Sainte*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894, p.500.

Le retour du dialogue entre les communautés chrétiennes

Le Congrès tient ses séances à Notre-Dame de France et au Patriarcat. La langue française est la seule employée. Mgr Langénieux dans son discours d'ouverture (malgré des crises de gouttes atroces) se fait un devoir de rendre hommage, au nom du pape aux Eglises d'Orient :

« Si Léon XIII ne l'avait point fait pour d'autres, a réservé de pareils honneurs aux solennités eucharistiques de Jérusalem, s'il a voulu y prendre une part active, s'il les a rattachées aussi étroitement à sa propre personne, en en confiant la présidence à un légat qui tiendrait sa place et agirait en son nom, c'est qu'elles empruntent aux circonstances particulières du lieu où elles se tiennent et de la présence de ces illustres Prélats de l'Orient que je salue avec vénération, un caractère de grandeur exceptionnel qui les distingue parmi tous les autres (...) C'est enfin, et j'insiste sur cette considération parce qu'elle n'est pas la moindre, qu'elles offraient au Souverain Pontife l'occasion de donner solennellement un gage nouveau de son admiration et de sa sympathie aux chrétiens orientaux, ces filles premières-nées de l'Eglise de Dieu. »⁵⁹⁵

La plupart des représentants des Eglises d'Orient sont présents pendant de longues journées d'exposés et de débats, signe positif que ce congrès a pu rassembler les différents patriarches unis ou non à Rome.

Le cardinal Langénieux qui, de l'avis de tous, a parfaitement tenu son rôle, assistant à l'ensemble des débats, recevant chacun dans une atmosphère pacifique et chaleureuse, a rendu ses conclusions dans un rapport au pape lui indiquant les points de tensions entre les Eglises et les perspectives à avoir dans l'hypothèse d'un rapprochement.

Le légat commence son rapport en estimant que « les orientaux ont à priori la défiance des latins. Les luttes passées ne sont point oubliées, les Croisades qui ont abouti à la création d'un royaume latin et d'une église latine à Jérusalem ont laissé de pénibles souvenirs »⁵⁹⁶.

Il apparaît que le premier motif de l'incompréhension entre les Eglises est la question de rites : « Ce qui fait écarter la question de l'union, c'est la crainte de voir les églises orientales, avec leurs rites et tous leurs privilèges, absorbés par l'Eglise romaine (...) Donc le jour où les Orientaux seront convaincus par l'attitude et les actes de l'Eglise latine en Orient, que le retour à l'unité ne compromettra en rien les rites, un grand pas sera fait vers l'union »⁵⁹⁷. La Palestine, devenue à la fin du XIXe siècle une terre de missions très florissante, se couvre d'établissements latins, développant des rites, décorant leurs églises d'images, de saints inconnus en Orient. Le cardinal Langénieux donne l'exemple

⁵⁹⁵ *Les Congrès Eucharistiques internationaux, op. cit., p.90.*

⁵⁹⁶ Mémoire confidentiel sur la situation actuelle de l'Eglise d'Orient présenté à Sa Sainteté par S. Em. Le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims, Légat du Saint Siège, Archives des Pères Blancs, fonds Livinhac.

⁵⁹⁷ *Ibid.*

d'une statue de Saint Antoine, qui n'est point le grand anachorète de la Thébaidé mais saint Antoine de Padoue.

L'autre origine de fortes protestations des orientaux contre les latins est le discrédit du clergé oriental : « Ils nous amoindrissent en nous traitant de paresseux, d'incapables et d'ignorants, ils tournent en dérision nos antiques cérémonies et nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter les moqueries dont nous sommes l'objet de la part des professeurs et des missionnaires, tant devant leurs élèves qu'auprès de nos fidèles»⁵⁹⁸.

Concernant strictement les latins, ils se considèrent comme des catholiques de deuxième zone, peu reconnus à Rome, toujours suspects de mal agir, et n'ayant que peu d'aide pour former leur clergé et développer leur mission. Le seul élément positif fut la création, par les pères blancs, d'un séminaire pour les grecs catholiques à Sainte Anne de Jérusalem.

1893 ou l'apothéose de l'œuvre des pèlerinages assomptionnistes en Terre Sainte

Les assomptionnistes connaissent, avec ce XIIe Pèlerinage de Pénitence auquel s'est associé le VIIIe congrès eucharistique, l'un des succès les plus spectaculaires de leur entreprise, la reconnaissance des autorités chrétiennes de part et d'autre de la Méditerranée, et surtout la réussite dans leurs locaux d'un congrès hautement symbolique, dans sa volonté de rapprochement entre les chrétiens de différents rites. C'est la reconnaissance par tous de leur capacité à gérer de tels événements et de leur utilité.

D'un premier abord, l'organisation de ce congrès eucharistique à Jérusalem, en dehors de la France ou des pays catholiques limitrophes, se révélait délicat. Outre le fait de se dérouler en terre ottomane, il risquait de fortement indisposer le pouvoir musulman, apparaissant comme une organisation trop visible destinée à rassembler les chrétiens.

La volonté des organisateurs, et des autorités françaises en particulier, est de montrer qu'il n'est qu'un complément du XIIe pèlerinage de pénitence. M. le Comte Lefebvre de Béhaine, ambassadeur de France auprès du Saint-siège, dans un courrier à M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, écrit que tout en étant enthousiaste sur l'organisation d'une telle manifestation catholique, n'en appelle pas moins, comme son collègue d'Istanbul, à la prudence :

« Il sera tenu en même temps [que le pèlerinage] un grand Congrès Eucharistique, auquel on aura soin, d'ailleurs, de ne pas donner un retentissement trop bruyant, M. Cambon ayant recommandé d'éviter de prononcer ce mot de congrès, dont pourraient s'offusquer les Turcs. Le Congrès Eucharistique ne sera donc en quelque sorte que le complément du pèlerinage »⁵⁹⁹.

Une note interne à la congrégation des assomptionnistes affirme clairement que la

⁵⁹⁸ *Ibid.*

⁵⁹⁹ Lettre de M. le comte Lefebvre de Béhaine, ambassadeur de France, près du Saint-siège, à M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, le 18 décembre 1892, AAR.

prudence est de mise dans l'évocation du Congrès Eucharistique qui ne doit être qu'un complément des manifestations de la XIIe caravane de pénitence. Cette note détaille les raisons d'une telle discrétion :

« Parce que le pèlerinage est accepté et est entré dans les mœurs à Jérusalem et dans toute cette région de la Turquie. Il ne fait ombrage ni aux Musulmans, ni aux Schismatiques.

Parce que, par la loi du Statu Quo, à cause de la position acquise par les onze pèlerinages déjà faits, il a le droit de faire en ce pays difficile les réunions et cérémonies qu'il croit utiles. On les défendrait à une œuvre nouvelle.

Parce que l'ambassadeur français à Constantinople, M. Cambon, a présenté ainsi les choses au Grand Vizir et que celui-ci a répondu : « Si c'est le Pèlerinage, le Pèlerinage est non seulement accepté, mais protégé, et dès lors, avec lui sous son nom et sous son pavillon, on peut marcher sans crainte »⁶⁰⁰.

Cette note interne stipule qu'à partir de ces demandes de prudence, la retenue est de mise en particulier dans la presse : « Il faut que dans nos prospectus, dans les journaux, nous nous appliquions à mettre souvent le mot pèlerinage eucharistique en même temps que celui de Pèlerinage populaire de pénitence, afin qu'aux yeux du monde officiel ils se confondent »⁶⁰¹.

Cependant, quelques semaines avant l'organisation de ce congrès, un télégramme du ministère des Affaires étrangères au consulat de France de Jérusalem montre que les assomptionnistes n'ont pas respecté les consignes de discrétion : « Malgré les recommandations que vous aviez cru devoir faire au Père Bailly afin d'éviter que la prochaine réunion de l'assemblée eucharistique ne prît un caractère de nature à froisser les susceptibilités du gouvernement ottoman (...) Il y a lieu de regretter, en effet, que ces conseils de prudence n'aient pas été écoutés et que les articles de la *Croix* et du *Pèlerin*, en attirant l'attention sur cette réunion, aient provoqué la défiance des autorités ottomanes et des communautés dissidentes »⁶⁰².

Ce commentaire du ministre n'est pas surprenant concernant les assomptionnistes qui ont rarement fait preuve de modération dans la mise en place de leur projet, surtout s'agissant d'un événement d'une telle ampleur que l'organisation d'un congrès eucharistique international en présence du légat du pape.

La XIIe caravane de pénitence ou l'ultime retour des croisés

Ce XIIe pèlerinage apparaît à tout point de vue comme un tournant dans l'histoire des Pèlerinages de Pénitence, à la fois par le nombre de pèlerins, par la modernisation des moyens mis en place pour le bon déroulement du pèlerinage et surtout par l'impact qu'eut

⁶⁰⁰ Congrès eucharistique international de Jérusalem, AAR, UH 158.

⁶⁰¹ *Ibid.*

⁶⁰² MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122/124, Lettre du ministre des Affaires étrangères au consul de France à Jérusalem, le 8 février 1893.

le congrès en Palestine et en Europe.

Du point de vue du nombre de pèlerins, personne n'espérait plus revoir une caravane aussi importante que celle de 1882, habitué à des caravanes de 200 à 300 personnes. Celle de 1893, tout en n'atteignant pas le chiffre de 1013, nécessite tout de même l'affrètement de deux bateaux : le *Poitou*, déjà utilisé les années précédentes, et *la Ville de Brest*, qui vient en renfort. Concernant le chiffre exact de pèlerins, le nombre est fluctuant suivant les récits : le colonel Prévot, pèlerin, estime à 622 le nombre de pèlerins⁶⁰³, d'autres récits oscillent davantage autour des 800. Les chiffres du colonel semblent être les plus fiables, ne serait-ce que par la rigueur toute militaire avec laquelle il fait le récit de son pèlerinage et les incessantes recommandations qu'il fait à la direction pour une conduite plus efficace des différents groupes formant la caravane.

Ce pèlerinage diffère également des précédents par toute une série de nouveautés qui facilitent les pérégrinations et apporte un peu plus de confort mais peut-être un peu moins de pénitence aux pèlerins. La première nouveauté a lieu à Marseille, où, traditionnellement, les pèlerins avant d'embarquer se rendent à Notre Dame de la Garde et y reçoivent la bénédiction de Mgr Robert, évêque de la cité. L'ascension de la colline était pour beaucoup une première pénitence dont ils se seraient bien passés. La modernité faisant son chemin, un ascenseur est mis en place qui évite d'emprunter un chemin raide et tortueux !

De son côté, la Palestine se modernise, avec l'installation d'une ligne de chemin de fer entre Jaffa et Jérusalem, dont l'inauguration a lieu à la fin de l'année 1892. Depuis la fin des années 1860, les pèlerins peuvent emprunter une route, ce qui est déjà une première amélioration par rapport au chemin accidenté qui existait auparavant, mais l'entretien de cette dite route n'est pas apparu comme la priorité des autorités ce qui la rend la plupart du temps aussi difficilement praticable que le chemin d'avant.

⁶⁰³ Colonel Prévot, *Pèlerinage national à Rome et Jérusalem, Jubilé épiscopal de Léon XIII, 1893*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894, p.6.

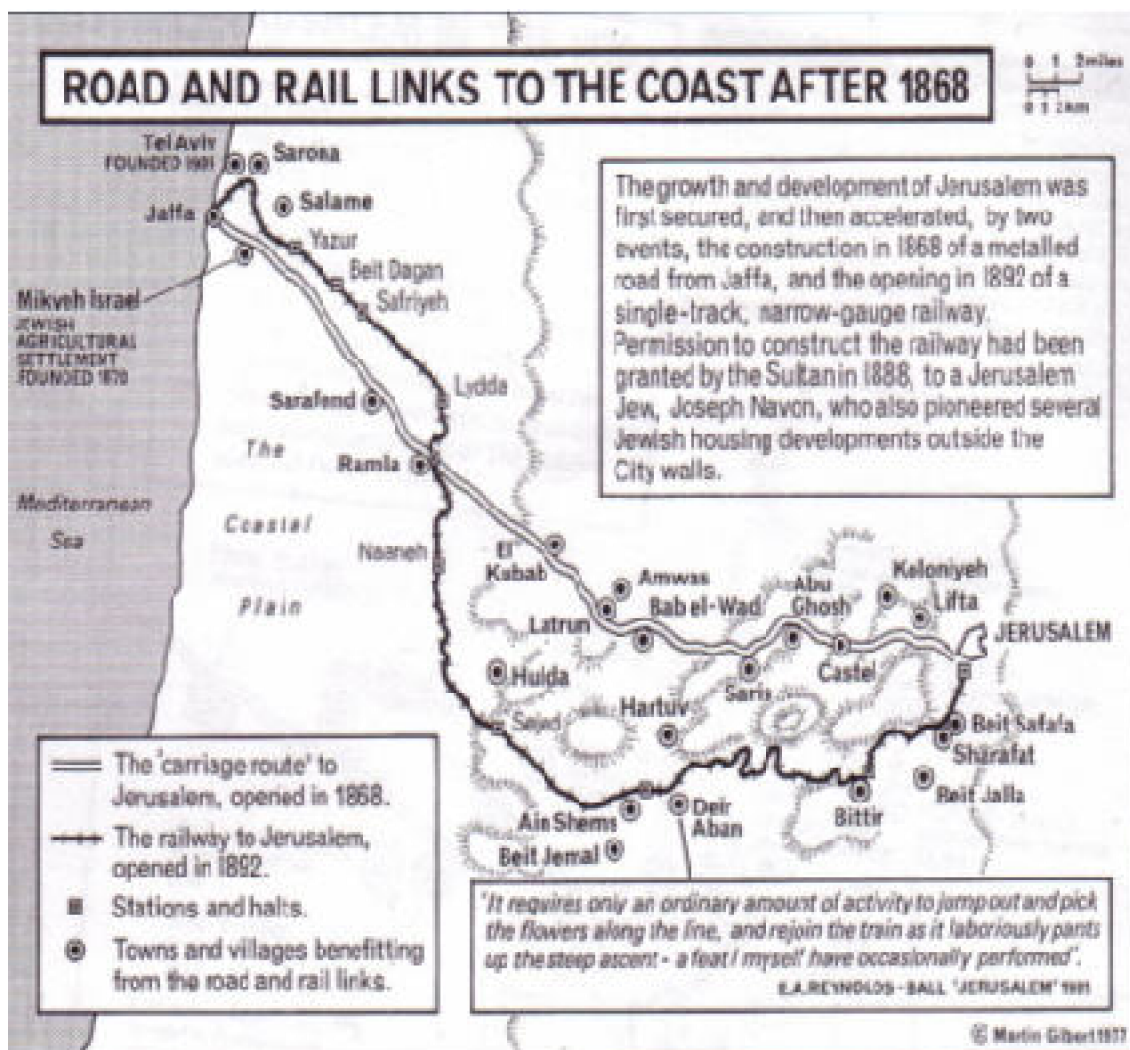


Figure 27⁶⁰⁴

Avec cette nouvelle ligne de chemin de fer -la première en Palestine- les pèlerins peuvent rejoindre la Ville Sainte en quelques heures et il en est fini des lamentations sur des montures indociles et des chutes à répétition.

⁶⁰⁴ Martin Gilbert, *Jérusalem, illustrated History atlas, Jérusalem, 1977, p.49.*



Figure 28⁶⁰⁵

Pour le confort des pèlerins, une grande innovation apparaît à Jérusalem pour le pèlerinage, puis le congrès : l'électricité.

Cette merveilleuse énergie, symbole de ce siècle industriel, est pour la première fois utilisée pour recevoir les pèlerins de la XIIe caravane. Une grande tente est dressée dans un terrain en contrebas de Notre Dame de France et une grande croix composée de 400 ampoules est dressée, et s'allume au moment du dessert !

Concernant cette tente, elle produit un grand effet sur les pèlerins, par ses dimensions de 50 mètres de long sur 20 de large. Cette nouveauté est due à la générosité d'une pèlerine et les *Echos de Notre Dame de France* laissent éclater leur fierté : « Ce n'est pas une tente, c'est un vrai monument habillé en toile. Abraham, dans sa puissance, Salomon, dans sa splendeur, n'ont jamais pénétré dans un tabernacle de 50 mètres de long, 20 mètres de large, avec une propylée de seize colonnes en bois ; des portiques de toile et un vaste *velum* sous toute la longueur du toit pour empêcher la chaleur : une serre fraîche »⁶⁰⁶.

⁶⁰⁵ *Echos de Notre-Dame de France*, n°10, mars 1894.

⁶⁰⁶ *Echos de Notre Dame de France*, n°3, février 1893.

Hormis ces nouveautés, le pèlerinage de 1893 consacre véritablement l'entreprise pèlerine des assomptionnistes. C'est dans le contexte de la caravane de pénitence qu'est mis en place le VIIIe Congrès eucharistique international sous la direction de Mgr Langénieux, légat du pape.

Dans un premier temps, le déroulement est presque identique aux pèlerinages précédents, avec un départ de Marseille le 12 avril, puis une halte en Italie pour une audience papale, ce qui n'est pas une nouveauté mais qui en raison du Congrès Eucharistique de Jérusalem est un peu plus solennelle.

Le Père Picard dans son adresse s'enflamme comme à son habitude pour ce « pèlerinage eucharistique » :

« Les paroles de Votre Sainteté sont toujours fécondes en victoires. Il y a douze ans, je me permettais de soumettre à Votre Sainteté le projet d'un pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem. L'entreprise était difficile. Elle passait même pour audacieuse et téméraire. Malgré sa témérité, Votre Sainteté daigna la bénir et la combler de faveurs. (...) Votre parole est encore victorieuse aujourd'hui, Très Saint-Père, Elle donne à notre pèlerinage de Pénitence une grande nouvelle ; Elle en fait un pèlerinage eucharistique et unit le monde entier en un même acte de solennelle réparation et d'immense amour »⁶⁰⁷.

Léon XIII bénit pleinement cette nouvelle « croisade pacifique » et encourage cette initiative d'une congrégation qui n'a jamais faibli dans son soutien au pape prisonnier.

Une fois en Palestine, les visites se font toujours suivant trois groupes distincts, et le congrès commence quelques jours après l'arrivée des pèlerins à Jérusalem puisque le légat du pape est accueilli le 13 mai. En temps normal, les pèlerins résident environ quinze jours dans la Ville Sainte, et peuvent donc, cette année, participer aux réunions du congrès, dont certaines se déroulent à Notre Dame de France.

Durant les dix jours que dure le congrès, les pèlerins de la XIIe caravane participent aux solennités eucharistiques, que cela soit les différentes réunions, les messes ou les adorations. Ainsi, une messe pontificale est dite chaque jour en un rite différent.

D'autre part, des festivités concernent directement les pèlerins dont la plus importante est la bénédiction et la pose de la première pierre de l'église de Notre Dame de France par Mgr Langénieux suivie comme il se doit d'un repas où tous les pèlerins sont conviés.

Les assomptionnistes acquièrent lors de ce congrès eucharistique une prépondérance qu'ils souhaitaient, en particulier par rapport aux autres congrégations catholiques de Jérusalem. L'abbé Guillibert, futur évêque de Fréjus, a ses mots sur le Père Vincent de Paul Bailly, directeur du pèlerinage et grand ordonnateur de ce congrès eucharistique : « Le Père Vincent de Paul Bailly, supérieurement monté, va et vient comme un commandant d'armée qui a *monté* l'œuvre et qui en surveille l'exécution. C'est son triomphe à lui que cette entrée du cardinal de l'Eglise romaine à Jérusalem »⁶⁰⁸.

⁶⁰⁷ Audience du pèlerinage international de Terre Sainte, 15 avril 1893. AAR, UH 165.

⁶⁰⁸ Pages d'archives, juin 1963, troisième série, n°2, p.112.

L'abbé Galeran de commenter : « Jérusalem n'oubliera jamais le pèlerinage de 1893 ; c'est un événement mémorable qui a produit un bien immense. Cela seul valait bien la peine d'établir les pèlerinages de pénitence qui ont rendu le congrès possible. A moins d'avoir vu les Pères et les Frères Augustins de l'Assomption à l'œuvre, on ne saurait se faire une idée de leur zèle, de leur tact et de leur courage, qui a changé tous les obstacles en succès »⁶⁰⁹.

Ces louanges, qui sont en partie dictées par les personnalités fortes de certains assumptionnistes, n'en ont pas moins leur fond de vérité, et le pèlerinage de 1893 représente bien l'apothéose des Pèlerinages de Pénitence à Jérusalem. Mais de ces formidable succès, où la pénitence a été quelque peu mise de côté, les lendemains sont toujours difficiles.

L'après 1893, comme il y eut un après 1882, s'avère délicat à gérer. Le développement des voyages au long cours, la modernisation du transport, l'atténuation des conflits en particulier par rapport au pape, l'essoufflement de l'organisation tout comme la concurrence, font que les caravanes de pénitence mises en place après le Congrès Eucharistique de Jérusalem n'ont plus cette notion de « croisade pacifique ». Subrepticement elles glissent vers le tourisme religieux.

La dérive touristique

La révolution touristique du XIXe siècle

Nos propos ne sont pas ici de faire un historique des loisirs ou des premiers voyages mais de mettre en avant le développement des loisirs, autre aspect de ce siècle industriel, surtout dans sa deuxième moitié.

A l'origine, les jours fériés étaient des jours de fêtes religieuses, et, depuis le Moyen Age, la plupart des voyages, lorsqu'ils n'avaient pas un but commercial, étaient entrepris à des fins religieuses. Avec le temps, la foi céda le pas à la santé comme but avoué de voyage, et les hauts lieux du tourisme en Europe, au début de l'époque moderne, durent leur célébrité aux eaux.

A l'aube du XIXe siècle où il n'est encore pas question de congés payés, les loisirs sont l'apanage des classes aisées. Les voyages lointains, le *Grand Tour* anglais ne sont que des exceptions, la campagne, la villégiature en bord de mer et quelques rares excursions sont les modèles de loisirs de la noblesse puis des classes bourgeoises de la première moitié du XIXe siècle. Cela est vrai pour l'ensemble des pays européens.

Deux inventions vont révolutionner les loisirs, le chemin de fer et le bateau à vapeur. Le chemin de fer est certainement le plus puissant instrument de transformation sociale au XIXe siècle, et son apparition transforme totalement l'usage du temps libre.

Roy Porter analyse parfaitement l'importance de la révolution ferroviaire pour les loisirs :

⁶⁰⁹ *Ibid*, p.113.

« Avant l'apparition du chemin de fer, le voyage était cher, lent, pénible et même dangereux. Les voyages de masse étaient impossibles sur route. Ainsi, hors de toute considération temporelle, les divertissements supposant de long déplacement avaient été le domaine réservé des riches. En revanche, un seul train pouvait transporter des milliers de personnes ; le chemin de fer rendit le voyage accessible à la multitude »⁶¹⁰.

Les assumptionnistes doivent leur succès pèlerin en grande partie au chemin de fer capable d'emmener des milliers de personnes aux sites mariaux comme ce fut le cas dans les années 1870 ou à Marseille pour rejoindre la Terre Sainte en bateau.

Le bateau à vapeur, dont la technique est mise au point à la fin du XVIIIe siècle joue lui aussi un rôle important. L'impact sur la population est par contre plus réduit par rapport au chemin de fer puisque très vite le bateau devient le paquebot signe de luxe, de palace. Il n'en reste pas moins que la construction de paquebots de croisière est importante dans la deuxième moitié du XIXe siècle, de grandes compagnies comme la Compagnie générale transatlantique ou la Lloyd autrichienne développent une importante flotte pour la traversée de l'Atlantique ou pour les croisières en Europe ou en Méditerranée.

Les pèlerins de Terre Sainte, que cela soit les caravanes de la rue de Furstenberg ou des Pèlerinages de Pénitence profitent pleinement de ces innovations leur permettant de traverser la Méditerranée en quelques jours, cinq pour le pèlerinage des mille alors que Nerval en 1843 met encore quinze jours.

Au cours de ce siècle où éclot le tourisme, le voyage lointain suscite de plus en plus d'intérêt. L'appel de l'Orient domine tout le siècle avec la découverte de paysages, de sites inconnus, de population aux mœurs si particulières. De Chateaubriand qui « ouvre la carrière » à Barrès qui estime clore en 1914 une période des voyageurs au long cours pour laisser place à la meute des touristes : « Le général Gouraud a créé de grandes routes qui ouvrent ces régions aux curiosités les plus paresseuses. Des touristes iront bâiller, où le cœur me battait si fort (...). J'aurais clos en juin 1914 la longue série des pèlerins du mystère »⁶¹¹.

Pour les hommes et dans une moindre mesure les femmes qui partent à la découverte de l'Orient, ils s'affirment comme des voyageurs et non comme des touristes, terme qui prend à la fin du XIXe siècle une connotation péjorative, synonyme de masse, de population inculte, bruyante, ne pouvant pas comprendre les charmes mystérieux de l'Orient.

La dépréciation des touristes par les assumptionnistes à la fin du XIXe siècle rejoint cette vision de masses de personnes incapables d'être touchées par la Terre Sainte et son message biblique. L'ouverture de l'Orient à une population de plus en plus nombreuse et donc le développement qui en découle pour ces régions explique davantage ce rejet des touristes dissipant l'image biblique d'une Palestine immuable depuis Jésus.

⁶¹⁰ Roy Porter, *Les Anglais et les loisirs*, in Alain Corbin, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p.29.

⁶¹¹ Berchet J. C. *Le Voyage en Orient*, Paris, Laffont, collection « Bouquins », 1985, Introduction.

Quand il s'agit de plaire aux pèlerins

L'euphorie eucharistique passée, l'envoi de nouvelles caravanes de pénitence en Terre Sainte continue. Le comité de pèlerinage propose dès lors de nouvelles dates et surtout de nouvelles destinations. Les douze premières caravanes ont peu varié dans leurs itinéraires, privilégiant la Palestine, ne s'accordant que de rares escales, les arrêts en Egypte au début des années 1890 sont les premières entorses. La nécessité d'apporter un souffle nouveau à l'organisation apparaît comme essentielle, d'autant que nombreux sont ceux qui effectuent plusieurs pèlerinages et qu'il n'apparaît plus au XIXe siècle comme téméraire de faire un voyage en Orient, une destination qui se révèle de plus en plus classique. Les assomptionnistes sont obligés, s'ils veulent poursuivre leur entreprise, de s'adapter à de nouveaux souhaits, de nouvelles envies, de la part de pèlerins de plus en plus difficiles.

UN CHOIX DE DATES POUR PÈLERINS EXIGEANTS

Suite à la XIIIe caravane du printemps 1893, le Comité des pèlerinages en Terre Sainte propose de se rendre à Jérusalem pour Noël. L'attrait de passer la nuit du 24 décembre à Bethléem est un facteur décisif pour de nombreuses personnes, d'autant plus que les pèlerinages de printemps, systématiquement en dehors de la Semaine Sainte, ne proposent que les fêtes de l'Ascension et de Pentecôte qui tout en étant importantes pour un chrétien, n'en sont pas moins en retrait par rapport aux fêtes de la Nativité.

Ce pèlerinage de Noël, où la participation est modeste (environ 120 personnes), a un atout supplémentaire, c'est l'utilisation pour la première fois du bateau que les assomptionnistes ont acquis, le *Notre Dame de Salut*.

Les pèlerins ont au cours de ce voyage la joie d'être à Bethléem pour le 24 décembre où ils participent à minuit à la messe pontificale puis à la procession à la Crèche. Les pèlerins, de retour à Jérusalem, y restent jusqu'au 10 janvier, date à laquelle ils rejoignent Jaffa et leur bateau pour la visite de la Galilée. Malheureusement, des pluies torrentielles empêchent la visite de Nazareth.

Les nouveautés pour cette XIVE caravane ne s'arrêtent pas seulement à la date, de nouvelles destinations sont prévues avec les visites de Beyrouth, Rhodes, Athènes, Corinthe et Patras, avant de regagner comme à l'accoutumée le port de Marseille.

Il apparaît ainsi tellement plus simple de voyager quand le bateau appartient aux organisateurs.

De cette première tentative hivernale, et devant la satisfaction des pèlerins, un deuxième pèlerinage de Noël est organisé l'année suivante en décembre 1894, avec plus du double de pèlerins, preuve de la bonne initiative des assomptionnistes de vouloir changer les habitudes.

Il y a par la suite un autre pèlerinage de Noël, en 1898.

En dehors de ces caravanes de fin d'année, une autre période est proposée, celle des vacances d'été. Nombreux sont ceux qui souhaiteraient participer aux Pèlerinages de Pénitence mais ne sont disponibles que pendant les vacances d'été ; c'est en particulier le

cas des étudiants et des professeurs. Un premier pèlerinage des vacances est proposé en septembre 1894 avec un départ le 24 août et un retour le 5 octobre. Les organisateurs mettent en avant ce qui est pour eux un tournant :

« On assure que le prochain pèlerinage, qui sera une vraie pénitence de vacances, surpassera tous ses aînés. Ce sera une nouvelle génération de pèlerins ; ce seront les malheureux empêchés depuis douze ans par les chaînes de leurs fonctions qui vont enfin prendre leur essor au mois de liberté.

En ce temps de septembre, qu'il fallait passer au sein des vulgaires villégiatures, ou sur des plages usées par les baigneurs, on va se baigner dans les flots des splendeurs de l'Orient »⁶¹².

Malheureusement, pour cette « nouvelle génération de pèlerins » la caravane des vacances est annulée pour cause d'épidémie de choléra, ce que le Père Vincent de Paul Bailly voit comme la volonté manifeste de Dieu et se console en écrivant qu'il « faut y voir encore une miséricorde, car la saison étant moins favorable qu'aux précédents pèlerinages, peut-être aurions-nous eu de graves inconvénients... »⁶¹³.

De cet acte manqué, l'initiative d'un pèlerinage en été n'est pas pour autant abandonnée. Il faut cependant attendre 1899 et la XIXe caravane pour qu'un tel pèlerinage soit organisé⁶¹⁴. Tout comme cinq ans plutôt, l'annonce de ce pèlerinage se fait en priorité en direction des étudiants et professeurs : « Notre pèlerinage des vacances, suivant l'annonce que nous en avons faite depuis longtemps, va offrir aux professeurs, aux étudiants, aux familles catholiques, le grand bien que procure, au point de vue de la sanctification et de l'étude, la visite des Lieux Saints »⁶¹⁵.

Après cette première tentative heureuse, un pèlerinage des vacances est organisée chaque année jusqu'en 1914 à l'exception de l'été 1900, où le bateau, *Notre Dame de Salut* est réquisitionné comme bateau-hôpital en Chine, puis en 1914, les hostilités ont débuté.

La période de 1894 à 1914 apparaît dominée par la volonté d'organiser, grâce à la liberté que procure la possession de son propre bateau, des pèlerinages plus fréquents, en général deux par an, et à thème, soit pour Noël, soit pour les vacances. Ainsi, à partir de 1899, deux pèlerinages annuels ont lieu, le premier au printemps et le second en septembre, avec pour quatre d'entre eux, la présence à Jérusalem pendant la Semaine Sainte, soit pour la XXXIe caravane de 1906, la XXXIXe en 1910, la XLIIe en 1911 et la XLVIIe en 1914.

⁶¹² *Echos de Notre Dame de France*, 1^e juin 1894, n°11.

⁶¹³ *Echos de Notre Dame de France*, 1^e septembre 1894, n°12.

⁶¹⁴ Un pèlerinage des vacances a été programmé l'année précédente, une nouvelle fois annulé non pas à cause du choléra, mais de la venue à cette date du pèlerinage Saint-Louis, un nouveau concurrent.

⁶¹⁵ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 125.127.

DES ESCALES DE PLUS EN PLUS NOMBREUSES : DE LA DÉCOUVERTE DE L'ÉGYPTÉ AUX ÎLES MÉDITERRANÉENNES

L'ennui guette le pèlerin !

Cela pourrait être l'une des raisons de la multiplication des escales sur la route de Palestine ou sur celle du retour à Marseille. Les organisateurs n'ont bien évidemment jamais ce discours, l'ennui ne pouvant être évoqué pour un pèlerinage aux origines de la foi chrétienne. Il n'en reste cependant pas moins vrai que l'envie de découvrir de nouvelles destinations en se rendant en Palestine, en particulier en Egypte, est de plus en plus évoquée par les pèlerins récidivistes.

Le cas de l'Égypte

Les assomptionnistes ont mis en place des excursions dans le pays des pharaons avec beaucoup de réticences, ayant toujours eu pour objectif de mettre en place des pèlerinages totalement chrétiens, centrés sur la Terre Sainte. L'Égypte apparaissait à la fin du XIXe siècle comme une destination touristique à la mode, plus pour les touristes de chez Cook que pour les pèlerins des caravanes de pénitence. C'est à reculons que le comité de pèlerinage fait une première tentative en 1890 d'excursion en Égypte. Le Père Germer dans un courrier au Père Picard retranscrit l'opinion du patriarche à la lecture du programme qu'il semble partager : « Il trouve aussi que l'Égypte est trop touriste »⁶¹⁶. L'enthousiasme des pèlerins est cependant tel que les organisateurs mettent ce pays au programme de la plupart des caravanes, faisant fi de leurs réticences.

Marie-Paul Vanlathem dans une étude sur le passage des pèlerinages assomptionnistes en Égypte montre que la caravane des pèlerins se rend dans cette région pour la IXe caravane (1890), la Xe (1891), la XIe (1892), la XIVE (1895), la XVIIe (1898), la XXIe (1901), la XXVIIIe (1904), la XXXe (1905), la XXXIIe (1906), la XXXIVE (1907), et à chaque pèlerinage de 1908 à 1914⁶¹⁷.

Pour les assomptionnistes, la venue en Égypte ne peut pas se résumer à un simple détour touristique avant d'atteindre la Terre Sainte, autrement la notion de pénitence qui doit être présente dès Marseille n'a plus de vraies raisons d'être. Le Père Bailly justifie ce nouvel itinéraire ainsi :

« Depuis plusieurs années, un groupe de pèlerins et parmi eux le T.R.P. Picard., qui organisa le 1^e grand pèlerinage, demandaient qu'on honorât le lieu où la Sainte Famille se réfugia lors de sa fuite, l'arbre traditionnel qui porte son nom, l'arbre de S. Joseph, la source où les Arabes guérissent leurs enfants parce que Jésus y fut trempé, les idoles brisées... »⁶¹⁸.

Les organisateurs réussissent de ce fait à atténuer l'aspect « touristique » de cette

⁶¹⁶ Lettre du Père Germer-Durand au Père Picard, le 14 janvier 1891, AAR, NS 220/270.

⁶¹⁷ Marie-Paule Vanlathem, *l'Égypte sur l'itinéraire des pèlerinages de pénitence (1882-1914)*, in *Chronique d'Égypte*, fascicule 151-152, Bruxelles, 2001, p.69-88.

escapade égyptienne en se rendant à Matarieh, lieu où s'est réfugié la Sainte Famille après sa fuite de Palestine.

Dans le programme de la XXIe caravane de 1901, il est mentionné que « les pèlerins visiteront (...) l'Égypte, pour demander à l'Enfant Jésus exilé de bénir et de défendre les Congrégations si attaquées, condamnées elles aussi à l'exil par le malheur des temps »

619 .

Les différentes incursions dans ce pays des pharaons se déroulent suivant un plan qui est sensiblement le même à chaque venue. La plupart des voyages aller débarquent à Alexandrie et repartent de Port-Saïd pour la Terre Sainte. Au retour, c'est le contraire, d'abord Port-Saïd, puis Alexandrie. Le programme prévoit une brève visite des villes d'Alexandrie et de Port-Saïd et un séjour un peu plus long dans la ville du Caire. De là, ils partent en excursion à Matarieh, et pour certaines caravanes, jusqu'à Saqqara.

De ces quelques jours en Égypte, la visite la plus importante est bien évidemment le site de Matarieh, situé à 9 km du Caire. Les pèlerins se recueillent devant un grand sycamore sous lequel la Sainte Famille s'était abritée au cours de sa fuite, et ils peuvent se désaltérer à la source miraculeuse où selon la tradition Jésus et ses parents se sont désaltérés. On y célèbre en général une messe puis les pèlerins sont accueillis dans la maison de retraite des Pères Jésuites français du Caire, ce qui permet de se rendre à l'obélisque d'Héliopolis et pour les plus curieux au parc des Autruches, entreprise d'un banquier français, désireux de récolter des plumes et des œufs !

Les récits de pèlerinage ne mentionnent que de façon furtive l'escale en Égypte, avec un sentiment de culpabilité ou tout du moins d'égarement, la description de la Palestine étant du même coup magnifiée.

L'abbé Sagary, dans le récit de son pèlerinage en 1894, ne fait qu'une brève allusion à son passage en Égypte, sur le chemin du retour :

« A Matarieh, où la Sainte Famille s'arrêta, nous prions, ainsi qu'au Vieux Caire, où la tradition dit qu'elle habita, et où nos autels portatifs s'étaient cachés comme elle.

Le Caire, les Pyramides, le Nil, Alexandrie et les souvenirs classiques ! les vieux Pharaons ! Sésostris, dont la momie intéresse la curiosité, inspire peut-être une naturelle répulsion, tandis que la Croix de Jésus inspire l'amour »⁶²⁰ .

L'Égypte apparaît dans l'histoire des caravanes de pénitence comme le symbole de cette dérive vers le tourisme religieux, où sous couvert des traces de Jésus, ce qui est vrai, les pèlerinages s'accordent néanmoins quelques distractions façon Cook !

Des itinéraires qui partent à la découverte de l'Orient

L'Égypte symbolise à elle seule l'évolution des Pèlerinages de Pénitence vers le tourisme

⁶¹⁸ Pages d'archives, 3^e série, n°2, juin 1963, p.99.

⁶¹⁹ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, XXIe Pèlerinage populaire de Pénitence.

⁶²⁰ Abbé Sagary, *Sur mer et sur terre*, Paris, 1895, p.286.

religieux. Il n'en reste pas moins que de nombreuses autres escales ont la même connotation, à l'exemple de la Grèce, de Constantinople ou de Beyrouth.

Pour le premier pèlerinage de Noël en 1894, le programme inclut, outre le 24 décembre à Bethléem, de nombreuses haltes méditerranéennes sur le retour, avec le port de Beyrouth, Rhodes, la découverte de la Grèce avec Athènes, Corinthe, Patras...

A partir de cette date, plus aucune caravane ne propose un « simple pèlerinage » en Palestine, et chacune a ses fantaisies !⁶²¹

Comme Chateaubriand en 1806, la Grèce fascine les pèlerins-touristes allant de la découverte d'un temple païen à un autre. Jean Viator, pèlerin de la caravane des vacances de 1904, s'enthousiasme ainsi pour les richesses de la Grèce antique :

« Après avoir doublé les caps du Péloponnèse, longé le golfe de Salamine, voici l'*Acropole*, avec sa masse imposante. Quelle évocation ! Ce roc glorieux n'est pas seulement le piédestal du Parthénon ou de la statue géante de Pallas Athénée ; il porte en résumé tout ce que l'âme grecque a produit de plus grand en art, en religion, en patriotisme. (...) Puis sur la butte voisine, à l'Aréopage, c'est le geste de l'Apôtre déclarant aux Athéniens que les splendeurs du génie grec n'étaient qu'une avenue destinée à conduire au temple du *Dieu inconnu* »⁶²².

Les récits, tant des pèlerins que des assomptionnistes, via la Bonne Presse, apparaissent de plus en plus comme des récits de voyages culturels parmi les hauts lieux de l'histoire en Méditerranée. Beyrouth, dont les caravanes découvrent les charmes pour la première fois lors du pèlerinage de Noël 1894 est décrite par les *Echos de Notre Dame de France* comme aurait pu le faire un écrivain romantique en voyage en Orient : « L'aspect en est merveilleux, nous sommes éblouis. Etagée sur les derniers contreforts du Liban qui s'en vont mourir à la mer, cette ville, que les auteurs comparent à une sultane assise au bord de l'eau, nous rappelle davantage l'Europe avec son commerce énorme et sa civilisation plus avancée »⁶²³. Il s'en suit une description des établissements français présents dans la ville et le réconfort que cela procure à l'âme patriotique du pèlerin de France. Il en est de même pour les autres sites visités, que ce soit Rhodes, Athènes ou Corinthe.

Un pèlerin de la commune de Blayes, qui fait le récit de son pèlerinage dans sa revue paroissiale, décrit également les différentes escales visitées avec enthousiasme tout en reconnaissant l'aspect touristique que cela revêt :

« Je n'oublierai jamais l'arrivée à Constantinople, un des plus beaux spectacles de la nature, je ne dis pas que l'on puisse voir, mais qu'il soit même possible de rêver. (...) Mais ce sont là impressions et propos de touriste, et c'était mieux que des spectacles où l'œil se délecte, effleurant à peine l'âme et ne disant rien au cœur, que j'étais allé chercher en Orient »⁶²⁴.

⁶²¹ La seule exception en est le « pèlerinage des hommes » avec une durée de 22 jours.

⁶²² *Jérusalem*, AAV, tome I, 1904-1905, p.73.

⁶²³ *Echos de Notre Dame de France*, n°10, 1^e mars 1894, p.19.

Les assomptionnistes, auxquels l'aspect touristique grandissant des pèlerinages n'a certainement pas échappé, présentent toujours les programmes des caravanes sous l'angle de la religion, chaque lieu visité étant en rapport avec un saint.

Dans l'ouvrage célébrant le cinquantenaire de la fondation de l'association de Notre-Dame de Salut, est mentionné le saint à honorer pour chaque escale :

« Alexandrie : en l'honneur de Saint Pierre et Sainte Catherine

Amalfi : en l'honneur de Saint Paul

Athènes : en l'honneur de Saint Paul

Baalbek : en l'honneur de Sainte Eudocie

Beyrouth : en l'honneur de Saint Pamphile

Bône et Hippone : en l'honneur de Saint Augustin

Le Caire et Matarieh : en l'honneur de la Sainte Famille

La Canée : en l'honneur de Saint Paul

Carthage et Tunis : en l'honneur de Saint Louis

Catane : en l'honneur de Sainte Agathe

Constantinople : en l'honneur de Saint Jean Chrysostome et de Sainte Euphémie

Damas : en l'honneur de Saint Paul

Ephèse : en l'honneur de Saint Jean et de Saint Paul

Malte : en l'honneur de Saint Paul

Messine : en l'honneur de Notre Dame de l'Assomption

Palerme : en l'honneur de Sainte Rosalie

Patras : en l'honneur de Sainte André

Rhodes : en l'honneur des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem

Smyrne : en l'honneur de Saint Polycarpe »⁶²⁵.

La liste des saints honorés à chaque arrêt laisse parfois perplexe sur l'importance accordée à certains, dont la connaissance par les pèlerins ne peut être que lointaine. Ceci démontre que certaines escales sont purement touristiques, mais que, Pèlerinage de Pénitence oblige, il a bien fallu trouver une raison religieuse à l'arrêt à Patras, Constantinople ou Beyrouth.

Dans chaque programme, les organisateurs ne manquent pas d'expliquer les motivations de chaque escale et l'importance qu'elles revêtent au niveau de la religion chrétienne. Lors de la XVIe caravane de mai 1897, il est mentionné à propos du passage à Malte et en Sicile l'intérêt religieux qu'elles comportent :

⁶²⁴ *Ce que j'ai vu en Palestine, La Voix de Saint Romain*, n°7, juillet 1903.

⁶²⁵ *Association de Notre-Dame de Salut, au cinquantenaire de sa fondation, 1872/1922, Paris, 1925, AAR.*

« Retour par l'île de Malte, si riche en souvenirs presque ignorés du grand Apôtre, et si intéressante à tant d'autres points de vue. Visite à la grotte de Saint-Paul à Citta-Vecchia, par le chemin de fer qui part de la Valette.

Retour par la Sicile avec arrêt à Catane, ville à jamais célèbre par le martyr de sainte Agathe »⁶²⁶.

Ces multiples escales méditerranéennes sont véritablement au fil des années l'un des moyens d'attirer un public que la visite de la Palestine ne suffit pas à convaincre. Ainsi, tous les programmes sont présentés afin que se détachent bien les différents sites visités, Jérusalem se démarquant encore des autres lieux. Dans le programme de la XIXe caravane de l'été 1899, Jérusalem est inscrite en gros caractères et en dessous les autres sites majeurs visités par les pèlerins : Constantinople, Athènes, canal de Corinthe, Patras, Naples et Rome. En 1903, pour le XXVe pèlerinage, Jérusalem est citée entourée des villes de Damas et Rome, ce qui tendrait à penser que Jérusalem a perdu en importance....



Figure 29⁶²⁷

D'autre part, les programmes détaillés qui étaient au départ des plus pénitents, n'indiquant en ce sens que les sanctuaires saints visités et les différentes messes, prennent une connotation touristique où il est fait mention du charme des paysages, des villes. Pour le pèlerinage de l'été 1914, qui n'a pas eu lieu en raison de la déclaration de guerre, la présentation évoque davantage un voyage d'agrément qu'un pèlerinage de

⁶²⁶ *Echos de Notre Dame de France*, n°49, janvier 1897.

⁶²⁷ MAE, Jérusalem, 125/127

pénitence :

« Le 18 août. – *Baalbek* et ses ruines grandioses.

(...)

Le 21 août. – De *Damas* au lac de *Tibériade*. Trajet merveilleux en chemin de fer le long des gorges du Yarmouk.

Du 27 août au 7 septembre. – Séjour à *Jérusalem*. Visite des divers sanctuaires de Jérusalem et des environs : *Bethléem*, *Saint-Jean*, le *Jourdain*, la *Mer Morte*, etc»⁶²⁸.

Même pour l'évocation du séjour à Jérusalem, la connotation religieuse semble gommée, et loin est le temps de la « 9^e croisade » !

Concernant ces escales touristico-religieuses autour de la Méditerranée, un dernier point intéressant à évoquer est la notion patriotique que peuvent comporter ces escales. La venue des caravanes de pénitence en Terre Sainte a, nous l'avons dit, une connotation fortement patriotique, et ce, dès 1882. En 1894, avec le début des « voyages religieux », les haltes régulières en Egypte, en Grèce, à Malte, sont autant de possibilités de montrer son appartenance à la France avec un groupe de pèlerins toujours prompts à de grandes démonstrations patriotiques et un bateau dont les drapeaux symbolisent Jérusalem mais également les trois couleurs françaises.

Après la première caravane de Noël 1894, le vice-consul de France à Patras fait remonter à son ministère l'intérêt que représente la venue de ces pèlerins français dans une région de Grèce sous quasi-monopole italien. Il affirme ainsi que « ce pèlerinage, qui n'a jusqu'à présent rien d'intéressant pour notre Pays, en tant que pèlerinage, touche à nos intérêts politiques en Grèce et me semble devoir attirer notre attention »⁶²⁹. Il ajoute que *l'Oeuvre de Rome*, qui semble être un organisme français en lien avec les assomptionnistes est désireuse de construire une église catholique à Patras et qu'il convient de prêter une attention particulière à ces caravanes de pèlerins qui stationnent quelques heures dans la cité mais peuvent apporter beaucoup à la religion catholique et du même coup à la France. Il a cette formule pour définir l'intérêt de chacun : « Si elle est toute religieuse pour ses promoteurs, elle est toute politique pour nous »⁶³⁰. Il n'en allait pas autrement en Palestine.

L'analyse des différents programmes de 1894 à 1914 révèle le tournant touristique qu'ont progressivement pris les Pèlerinages de Pénitence, commençant par de brèves excursions égyptiennes, puis écumant la plupart des sites historiques de la Méditerranée orientale. Les derniers pèlerinages sont ainsi des voyages qui semblent être à l'opposé des premières caravanes, illustrant bien la crainte de certains qui, en évoquant à la fin des années 1880 l'Egypte comme peut-être trop touristique, craignaient une dérive à la « Cook ».

⁶²⁸ Programme du 48^e pèlerinage à Jérusalem, AAR, TB 26.

⁶²⁹ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 122.124, Lettre de M. Gaspary, vice-consul de France à Patras à M. Casimir-Perrier, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, le 26 janvier 1894.

⁶³⁰ *Ibid.*

Cette évolution semble cependant inévitable avec la multiplication des pèlerinages à la fin du siècle, le souci de confort des voyageurs et l'obligation pour les assomptionnistes de couvrir les frais d'une telle entreprise. Les pèlerins de la « Belle époque » sont issus d'une nouvelle génération, profitant d'une paix qui semble durable, de la prospérité économique et la notion de pénitence, d'oubli de soi pendant quelques semaines semble révolus.

Notre-Dame de France : de l'hospice pour pèlerins à l'hôtel pour catholiques

L'hôtellerie dans laquelle les premiers pèlerins sont accueillis à partir de 1887, a toujours eu la vocation d'héberger en priorité les croisés de pénitence, évitant ainsi à ces derniers de se trouver dispersés parmi les communautés catholiques de Jérusalem, et pire, dans les hôtels pour touristes qui commencent à s'ouvrir dans la Ville Sainte. La pose de la première pierre de l'église par Mgr Langénieux en 1893 renforce le caractère religieux de l'édifice.

Cependant les pèlerins doivent, pendant de nombreuses années, vivre au milieu des travaux puisque Notre-Dame de France n'est achevée qu'au début du XXe siècle.

Le bâtiment, dont la vocation est d'accueillir des pèlerins pénitents de toutes classes sociales, n'a pas été pensé au départ en terme de confort mais d'efficacité pour loger les centaines de pèlerins des caravanes assomptionnistes qui se présentent une à deux fois par an, sans compter les pèlerinages d'autres nations. La lente mutation touristique des caravanes assomptionnistes induit des améliorations en terme d'accueil, de confort, ne faisant plus de Notre-Dame de France un hospice pour pèlerins mais un hôtel pour catholiques.

Dans le rapport fait par le supérieur de Notre-Dame de France, Père Athanase Vanhove, au Père Emmanuel Bailly, supérieur de la congrégation, en 1912, il détaille les différents types de personnes ayant fréquenté l'établissement en distinguant les pèlerins des touristes. Sur la période 1906-1912, il dénombre 5958 pèlerins et 3196 touristes. Ces derniers logent à Notre-Dame de France par le biais d'agences de voyage, en particulier par l'agence Cook, qui fut honnie par les organisateurs des pèlerinages pendant des années, représentant la funeste déperdition pour le pèlerin pénitent. Les touristes représentent ainsi près du tiers des effectifs de l'hôtellerie et le Père Athanase d'expliquer que c'est en partie dû à la fermeture en 1906 de l'hôtel du Parc qui a fait venir un certain nombre de touristes et oblige les assomptionnistes à améliorer le confort. La venue régulière de clients, en dehors des caravanes de pénitence et autres pèlerinages, permet à l'établissement des rentrées d'argent non négligeables quand il faut entretenir un bâtiment d'une telle importance. La somme de 54 045 francs fut investie dans l'embellissement des chambres même si le supérieur de Notre-Dame précise qu'il faudrait « encore beaucoup d'améliorations à introduire pour mettre notre hôtellerie au niveau de la Casa Nova Franciscaine et des Hospices autrichien et allemand »⁶³¹. Il établit une liste des éléments indispensables à acquérir pour ne pas rebuter le touriste : moustiquaires, plaques de marbre sur les tables de nuit, armoires, tapis pour les chambres, carafes pour

⁶³¹ Rapport du supérieur de Notre-Dame de France au supérieur général des Augustins de l'Assomption, le 30 juillet 1912, AAR, IG 73.

les chambres, descentes de lit convenables...

Par ailleurs, il craint que le nombre des touristes comme celui des pèlerins ne diminuent à l'avenir du fait de l'ouverture depuis peu d'hôtels au confort européen, comme l'hôtel Fast (anciennement hôtel du Parc), et qui n'envoient des clients à Notre-Dame de France que lorsqu'ils n'ont plus de place. D'autre part, les caravanes de pèlerins sont parfois bien peu nombreuses surtout depuis l'ouverture d'un hospice allemand et il termine ses propos avec cette phrase mainte fois répétée depuis plus d'un demi-siècle : « Il importe donc que nous augmentions le nombre de nos pèlerins, que nous développiions nos Pèlerinages de Pénitence qui sont la vie et la gloire de Notre-Dame de France »⁶³².

En 1943, le programme du ILVe pèlerinage, présente Notre-Dame de France sous les airs d'un agréable hôtel oriental, et même si nous avons largement dépassé nos bornes chronologiques, il est intéressant de voir confirmer cette évolution touristique apparue avant guerre :

« Les pèlerins sont reçus à Jérusalem dans la vaste hôtellerie de Notre-Dame de France bâtie pour eux dans la partie la plus haute et la plus fraîche de la ville : divans spacieux, vastes terrasses et grands jardins- Electricité. (...) A la moindre fatigue, on peut recevoir à l'hôpital-infirmerie Saint-Louis, communiquant avec l'hôtellerie, les soins des excellentes sœurs de Saint-Joseph qui accompagnent d'ailleurs les pèlerins dans les expéditions, en cas de maladie et d'accidents.

Cuisine française faite par les sœurs.

A Notre-Dame de France, un secrétariat permanent est ouvert pour tous renseignements : poste, réception et expédition, timbres, change de monnaie, achats divers, inscriptions... »⁶³³.

Le temps de la IXe croisade, des intrépides de Samarie, des chemins tortueux et des campements sommaires est bel et bien révolu !

Notre-Dame de France connaît ainsi la même évolution que les Pèlerinages de Pénitence qui dérive à la fin du XIXe siècle et encore plus au début du siècle suivant vers le tourisme religieux. Il demeure toutefois important d'atténuer la vision de Notre-Dame de France comme celle d'un banal hôtel pour touristes européens, en montrant que la spécificité religieuse est continuellement revendiquée par les assumptionnistes. La présence d'une église, d'une maison d'études pour novices, d'une direction religieuse, des sœurs de Saint-Joseph continue d'attester que l'établissement est bel et bien catholique.

Le règlement de l'hôtellerie reste très explicite sur la vocation de l'endroit : « Desservie par des Religieux, dotée de deux chapelles et d'un musée palestinien, la maison n'est pas un **Hôtel** »⁶³⁴ tout en affirmant qu'« on ne s'informe pas

⁶³² *Ibid.*

⁶³³ M. Chalendar, *A Jérusalem, Notre-Dame de France (1882-1970)*, Paris, Editions Téqui, 1984, p.49.

⁶³⁴ Règlement de l'hôtellerie de Notre-Dame de France, 1912, AAR, PK 137.

de la religion des hôtes qui se présentent isolément ; mais, comme maison catholique, l'Hôtellerie ne recevrait pas régulièrement des groupes, même de pèlerins, qui se présenteraient comme non-catholiques. (...) Des groupes de touristes ordinaires peuvent être acceptés dans la mesure des nécessités locales. Mais alors ils seront traités à des conditions analogues à celles des hôtels, tout en tenant compte eux-mêmes du caractère religieux de cette Maison »⁶³⁵.

Mais l'évolution de la demande pèlerine n'est pas le seul facteur de changement. Les vingt années qui s'écourent de 1894 à 1914 sont le théâtre tant au niveau de la Palestine que des Pèlerinages de Pénitence, de bouleversements importants. Ces changements ne peuvent qu'avoir des répercussions sur les pèlerins eux-mêmes, leurs origines, leurs attentes et leur petit confort.

Du pèlerin pénitent au voyageur catholique

La tentation touristique du pèlerin

L'intitulé des pèlerinages assomptionnistes en Terre Sainte à partir de 1882 ne doit rien au hasard en utilisant les mots « pénitence » et « populaire ». La pénitence comme nous l'avons étudié tout au long de ce travail se devait d'être le maître mot des caravanes, les recommandations du Père Picard étant même jugées parfois excessives. Pourtant l'insistance sur la notion populaire était plus la conséquence des pèlerinages de la rue de Furstenberg, très élitistes, qu'une volonté d'envoyer systématiquement en Terre Sainte des disciples de Benoît-Joseph Labre.

Cette pénitence, réaffirmée tout au long des programmes de pèlerinages et réitérée dans le manuel du pèlerin, perd fortement de son importance au cours des caravanes, surtout après le Congrès Eucharistique de 1893. Les attentes ont évolué vers davantage de confort, de découvertes, pas seulement religieuses.

Les assomptionnistes restent tout de même vigilants pour que la demande touristique ne saborde pas complètement l'entreprise, en répétant que les caravanes doivent être composées de pèlerins désireux de se rendre en priorité aux Lieux Saints et de prier aux endroits de la souffrance du Christ.

Une caravane est programmée aux vacances d'été de 1894⁶³⁶ et dans l'annonce de ce pèlerinage, les Echos de Notre-Dame de France dénoncent par avance les touristes qui voudraient s'immiscer parmi les pieux pèlerins :

« A un acte aussi éminent, à une faveur spirituelle aussi haute, il faut une préparation par la prière, dont les touristes ne sont pas doués.

Donc, bien que ce pèlerinage, surtout cette fois-ci, soit rempli d'un légitime intérêt pour les professeurs et les étudiants, redisons bien que ce pèlerinage n'est pas destiné aux touristes. (...) Hérode s'amusait et se réjouissait d'avance de voir Jésus pendant la

⁶³⁵ *Ibid.*

⁶³⁶ Elle fut annulée à cause de l'épidémie de choléra.

Passion, comptant qu'il ferait quelque miracle devant lui ! C'était un touriste, le roi des touristes ; il prit la question de la Passion en riant et en curieux ; et il mit une robe de théâtre au Sauveur.

Avis important.- Nous ne voulons pas emmener Hérode, ce touriste mondain, au pèlerinage ; qu'il aille avec Cook »⁶³⁷ .

La revue va encore plus loin dans son dédain vis-à-vis du touriste, l'assimilant au diable qui pervertit le noble pèlerin : « Un touriste est, d'ailleurs, toujours tenté du diable, et c'est ennuyeux d'avoir, au milieu de soi, des gens qui attirent le diable »⁶³⁸ .

Dans l'annonce du programme du XXVIIIe pèlerinage de pénitence de l'été 1904, *Le Pèlerin* montre que la pénitence peut être douce et bienfaitrice et qu'elle peut concilier visites d'agrément et recueillement aux Lieux Saints :

« Le mot « pénitent » effraye parfois les timides, néanmoins on a toujours refusé de l'effacer, car il caractérise l'œuvre, il répond à cette pensée mère qu'on veut obtenir par ce pèlerinage le salut de la France. (...) »

Ce n'est donc point en touriste qu'on monte au Calvaire, mais en pénitent, et le XXVIIIe Pèlerinage de Pénitence avec ses cérémonies, ses fêtes saintes, s'adresse aux chrétiens qui, tout en cherchant un repos utile et en satisfaisant une curiosité légitime, sauront accomplir un acte capital de leur vie pour eux-mêmes et pour les autres »⁶³⁹ .

Ces propos de l'organe des pèlerinages assumptionnistes se veulent conciliants, ne voulant pas effaroucher les catholiques, peu adeptes d'une pénitence orientale de plusieurs semaines. Un article qui aurait été impensable vingt ans plus tôt, tant la notion de sacrifice devait prédominer.

A travers les différents récits des pèlerins de la « Belle époque », on peut attester que la notion de pénitence n'a plus la même définition que précédemment ; le confort, les repas, les visites récréatives tendent à prendre le pas sur les ânes lunatiques, les portions faméliques et les adorations nocturnes.

Les escales dans « la diablesse Egypte » vouée au culte de Cook illustrent bien cette tentation touristique de la part de pèlerins qui s'intéressent davantage aux pyramides de Guizeh, aux charmes des bazars du Caire, qu'au sycomore de Matarieh. G. Sanguin, dans son récit de son étape égyptienne décrit cette autre face du pèlerinage de pénitence :

« Au Caire, les pèlerins ne pourront pas satisfaire leurs aspirations religieuses. Cela ne semble pas les avoir attristés outre mesure, car ils éprouvent une immense joie à parcourir la ville et à découvrir ses multiples attraits. Ce sont les bazars qui connaissent le plus grand succès. Un autre aspect du monde arabe du Caire que les touristes visitent avec intérêt sont les mosquées (...) Ils s'arrêtent à El-Azhar avec son université où les

⁶³⁷ *Echos de Notre-Dame de France*, n°11, 1^e juin 1994.

⁶³⁸ *Ibid.*

⁶³⁹ *Le Pèlerin*, n°1436, 1904.

étudiants de toutes les parties du monde musulman affluent.

Un seul endroit au Caire rappelle aux pèlerins l'histoire biblique. C'est, au Vieux-Caire, la crypte où, selon la tradition, la Sainte Famille s'est réfugiée lors de sa fuite. Elle est située sous l'église Saint-Serge »⁶⁴⁰.

Le Père d'Alzon, fier chevalier de la défense catholique, serait certainement atterré de lire de tels propos qui réduisent l'intérêt chrétien des pèlerins à une crypte, privilégiant El-Azhar !

Dans son étude, Marie-Paule Vanlathem montre que si le recueillement est de rigueur (ceci étant la moindre des choses pour des pèlerins de la pénitence) à Matarieh, la visite des pyramides est plébiscitée à chaque venue : « Une excursion aux grandes pyramides du plateau de Giza ne manquait à aucun programme des pèlerinages. On y célèbre d'habitude une messe et on se plaît surtout à entreprendre l'ascension de la pyramide de Khéops ; certains en atteignent le sommet en treize minutes. La descente est plus fatigante mais les courageux s'estiment largement récompensés par le tonneau de bière qui les attend lorsqu'ils arrivent sur le plateau »⁶⁴¹.

Par contre, l'excursion à Saqqara anéantit toute tentative d'assimiler l'escale égyptienne au pèlerinage de pénitence :

« Nos moucres apportèrent nos paniers de provisions, tout un excellent déjeuner de viandes froides, de pâtés truffés du Périgord : des truffes dans le désert de Libye ! Et ce délicieux vin blanc de Grave, capable de ressusciter tous les morts de Sakkarah et de Dachour ! Et comme dessert, nos bons fromages de France, des oranges, des dattes, des figes, d'excellents cognacs »⁶⁴².

Un tel récit évoque plus les tribulations du Comte de Chambord en Orient qui ne pouvait voyager sans ses caisses de vin de Bordeaux que Pierre l'Ermitte.

Thérèse Busnel, jeune pèlerine de la XXI^e caravane du printemps 1901, dans un récit rempli de joie de vivre, décrit un pèlerinage profondément religieux mais également prêt à s'accorder de nombreuses distractions, comme c'est le cas lors d'une excursion à Béthanie :

« Après la collation de trois heures, que personne n'a manquée, nous partons tout un petit groupe, pour Béthanie, sous la conduite du Père Gervais. (...) Monsieur Hinault photographie, Papa dessine, nous causons »⁶⁴³.

Un dernier point est intéressant à soulever qui démontre que les pèlerins ne sont plus les héroïques croisés de la IX^e croisade mais soucieux de leur bien-être : l'importance accordée à leur santé. Dès le début des pèlerinages de pénitence, un médecin a

⁶⁴⁰ G. Sanguin, *Le voyage en Egypte*, in Marie-Paule Vanlathem, *op. cit.*, p.69-88.

⁶⁴¹ Marie-Paule Vanlathem, *op. cit.*, p.69-88.

⁶⁴² *Ibid.*

⁶⁴³ Thérèse Busnel, *Récit de pèlerinage de Thérèse Busnel en 1901 sur le Notre Dame de Salut*, AAR, UD 1-6.

accompagné la caravane, très vite secondé par une ou plusieurs sœurs de Saint-Joseph, dont la célèbre Sœur Joséphine.

Par la suite, l'attention apportée au bien-être des pèlerins est toujours présente et légitime du fait des régions visitées auxquelles les participants ne sont pas toujours habitués, surtout en ce qui concerne le climat. La revue Jérusalem donne toute une série de conseils via le Docteur Murat, ancien pèlerin, même si les fidèles de Benoît-Joseph Labre ne s'y reconnaîtront peut-être pas, les propos s'adressant davantage à une clientèle habituée à un certain confort :

« Le nombre des maladies imprévues et des imprudences est réduit au minimum dans le pèlerinage français par le choix des hôtelleries où il est reçu, sans parler de la magnifique résidence de Notre-Dame de France, qui fait si fièrement flotter le drapeau national ; (...) d'autre part, grâce au régime approprié servi aux pèlerins, enfin par l'excellente organisation des excursions et leur répartition judicieuse, proportionnée aux forces des voyageurs. (...) Comme précautions générales, éviter le surmenage, surtout s'il s'agit de personnes d'un certain âge. (...) Ne pas se laisser entraîner par le désir de tout voir »⁶⁴⁴.

Des propos qui insistent par ailleurs sur les « coups de soleil » très fréquents et les problèmes gastro-intestinaux. Un ensemble d'avis des plus avisés pour une telle région et une population peu habituée aux climats de l'Orient. L'attachement, à partir de la fin du siècle, à être beaucoup plus attentif aux maux des pèlerins, à prévenir tout risque de désagréments est intéressant à noter car ce n'était pas le cas au début des Pèlerinages de Pénitence ; les inconvénients, voire les souffrances des pèlerins, faisaient partie de la culture pénitente.

Le pèlerin, nouvel Hérode ?

Le Père Vincent de Paul Bailly a ses propos sur la composition de la XXVIIe caravane de pénitence en mai 1904 : « Nous avons un exceptionnel pèlerinage, d'une docilité et distinction parfaites ; il n'y a point les ardents à la façon de Benoît Labre ; c'est un peu encombré par la richesse »⁶⁴⁵. Cette vision résume à quelques exceptions près la composition des caravanes de la « Belle époque », présentant davantage le visage de l'élite du catholicisme que le reflet de la population française de la fin du XIXe siècle.

Concernant l'origine des pèlerins sur la période 1882-1908, on retrouve en tête les diocèses de Paris, Cambrai et Lyon, ce que nous avons déjà noté sur la période 1882-1892. Si l'on affine la recherche sur les années 1894-1900, on retrouve le même ordre avec Paris avec 211 personnes, Cambrai avec 107 personnes et Lyon avec 57 personnes. Pour les pèlerins étrangers, sur la période 1882-1908, on recense 1154 personnes (pour cette même période les pèlerins français sont 8455). La Belgique est toujours largement en tête avec 459 personnes suivie de l'Angleterre avec 87 personnes et de l'Italie avec 85 personnes.

⁶⁴⁴ *Jérusalem*, AAV, tome IV, 1910-1911.

⁶⁴⁵ *Pages d'archives*, troisième série, n°2, juin 1963.

Les données sur l'origine géographique varient peu du début à la fin des Pèlerinages de Pénitence (en tout cas jusqu'en 1914).

Ne disposant pas des archives recensant nominativement tous les pèlerins sur la période 1892-1914, nous nous bornerons à l'analyse de deux caravanes, celle de janvier 1898, la XVIIe, et celle de mai 1899, la XIXe. On peut en tirer les conclusions suivantes : sur 212 participants pour la première et 288 pour la deuxième, on a un nombre de religieux en diminution par rapport à la période des années 1880 avec 54 pour la première et 99 pour la deuxième. D'autre part, le nombre de femmes présentes dans les caravanes ne diminue pas, au contraire, puisque pour le premier pèlerinage, on en dénombre 72, soit le tiers et pour le deuxième 100, soit sensiblement le tiers.

Des données qui restent partielles mais qui montrent que le nombre de religieux a tendance à diminuer, ce qui se confirme jusqu'en 1914, ne serait-ce que parce que le nombre de pèlerins en général est en baisse. Il est vrai que les souscriptions pour les pèlerins pauvres n'ont plus la même importance que lors des premières caravanes. La part des femmes, des demoiselles en particulier, ne cesse de croître, montrant par là qu'il n'y a plus d'a priori sur leur présence au sein des caravanes, bien au contraire, l'importance de l'effectif dépendant en partie d'elles.

Il y a cependant un cas particulier parmi toutes ces caravanes de l'après Congrès Eucharistique, c'est celle réservée aux hommes.

L'idée a germé, suite aux pèlerinages d'hommes à Lourdes et à Rome, d'envoyer une caravane exclusivement composée d'hommes. Les organisateurs espèrent avec cette proposition attirer un demi millier d'hommes, réitérant les glorieux débuts des Pèlerinages de Pénitence. Les organisateurs ont, de ce fait, élaboré un programme particulier avec une durée du voyage de 22 jours entre le 28 août et le 20 septembre, concentré uniquement sur les Lieux Saints de Palestine. Le programme insiste sur la faible durée du pèlerinage permettant à tous ceux qui sont retenus par leurs obligations professionnelles de se joindre à ce nouveau type de caravane. Dans la présentation du pèlerinage, les Echos de Notre Dame de France s'enthousiasment sur les répercussions d'une telle proposition et incitent les catholiques à s'inscrire au plus vite car « nous estimons que l'appel adressé aux hommes de France trouvera un tel écho, que, vu les facilités accordées, la nef sera promptement remplie »⁶⁴⁶.

L'effectif est au final moins élevé que prévu mais supérieur aux caravanes précédentes avec 300 hommes, religieux et laïcs, qui s'embarquent pour un pèlerinage express.

Le pèlerinage est d'après le compte rendu des Echos de Notre Dame de France des plus pénitents : « Tous sont animés de sentiments de foi et de piété. Rien n'est édifiant comme de voir tous ces hommes, prêtres et laïques, suivre les saints exercices qui se font à la chapelle »⁶⁴⁷.

Il semble que la politique s'est introduite dans le pèlerinage (mais en serait-il

⁶⁴⁶ *Echos de Notre Dame de France*, n°94, 15 juin 1901.

⁶⁴⁷ *Ibid.*

autrement pour un groupe exclusivement composé d'hommes ?) d'après les propos tenus dans le compte-rendu : « Ah ! si la France en comptait quelques milliers seulement de pareils, elle aurait bientôt des sauveurs pour l'arracher aux mains des juifs et des francs-maçons qui la ruinent et la déshonorent ! »⁶⁴⁸.

Ce succès, signe d'une vigueur encore bien réelle de l'entreprise assumptionniste, laisse espérer l'instauration périodique d'une caravane des hommes mais il n'en est rien et ce pèlerinage des hommes reste une exception sur l'ensemble des caravanes de la pénitence.

Tarifs et souscriptions : toujours le souci de proposer des tarifs populaires

DES TARIFS MULTIPLES POUR PROPOSITIONS DIVERSES

Lors de la présentation du XV^e Pèlerinage de Pénitence, au printemps 1896, Le Pèlerin annonce les prix qui se composent de trois chapitres :

« 1- Les traversées et accessoires.

2- Les frais de séjour à terre.

3- Les excursions facultatives »⁶⁴⁹.

Il est précisé que le premier chapitre comprend la prise en charge de tous les transports en Palestine et lors des différentes escales ; le deuxième chapitre concerne les frais de séjour à terre et le troisième chapitre les voyages facultatifs au Jourdain, Samarie et Tibériade.

Les pèlerins déboursent pour le premier chapitre, la somme de 650 francs en première classe, 490 francs en deuxième classe et 315 francs en troisième classe. A cela, il faut ajouter un prix unique de 230 francs pour le deuxième chapitre. Les frais pour les excursions sont de 65 francs pour Tibériade et de 85 francs pour la Samarie.

Ces prix ont peu évolué par rapport aux caravanes d'avant 1893, en particulier celle de 1892 qui avec une incursion en Egypte, proposait un tarif en première classe de 880 francs, soit le même tarif que pour celui de 1896 que nous venons de détailler, qui ne s'arrête pas en Egypte mais à Constantinople et Athènes.

En 1900, les tarifs n'ont pas augmenté concernant les frais du premier chapitre, ils restent identiques pour les trois classes, mais pour le deuxième chapitre une distinction est faite entre les trois classes, la première payant 330 francs, la deuxième 280 francs et la troisième 255 francs. Il est précisé que « les pèlerins de 1^e classe qui désireraient n'avoir qu'un compagnon de cabine sur le bateau auront à payer en plus 100 francs chacun »⁶⁵⁰.

⁶⁴⁸ *Ibid.*

⁶⁴⁹ *Le Pèlerin*, n°989, 1895.

⁶⁵⁰ Programme du XX^e pèlerinage populaire de pénitence, AAR, TA 91.

Pour les excursions facultatives, les tarifs sont identiques à ceux de 1896.

A tout cela viennent s'ajouter les frais des trajets en train pour relier son domicile à Marseille et assurer son retour. D'après le programme du XXe pèlerinage de 1900, le prix du billet de Paris à Marseille est de 105 francs en 1^e classe, de 73 francs en 2^e classe, 48 francs en 3^e classe.

Les pèlerins ont à déboursier en cette fin de siècle, pour se rendre en Palestine dans des conditions de grand confort, la somme de 1290 francs s'ils prennent toutes les options, excluant les dépenses personnelles. Pour un vrai pénitent, qui part de Paris, il devra au minimum déboursier la somme de 618 francs.

Le pèlerinage des hommes que nous avons évoqué précédemment pour l'originalité de la démarche propose par contre des prix très attractifs du fait de la durée du voyage (qui est de 22 jours) et l'absence d'excursions autres qu'en Palestine. En 1^e classe, le tarif est de 650 francs, en 2^e classe de 450 francs et en 3^e classe de 300 francs, tous frais compris. Même si il faut rajouter le prix du chemin de fer en France, le montant est tout de même réduit de moitié par rapport à la caravane de l'année précédente.

En 1905, pour la XXIXe caravane, les prix sont sensiblement les mêmes avec un tarif de 1000 francs pour la 1^e classe, 800 francs pour la 2^e classe et 600 francs pour la 3^e classe.

En 1914, pour le 48^e pèlerinage, les prix sont de 1100 francs pour la 1^e classe, 900 francs pour la 2^e classe et 650 francs pour la 3^e classe. A ces prix, il faut ajouter le séjour au Caire d'un coût de 85 francs. La visite au Mont Thabor est de 10 francs, l'excursion à Jéricho et à la Mer Morte est de 30 francs.

L'étude des prix sur cette dernière période des Pèlerinages de Pénitence, permet de constater que les organisateurs ont eu le souci de ne pas faire croître inconsidérément les tarifs, pèlerinage populaire oblige, même si ce terme n'apparaît plus dans l'énoncé des programmes. Il n'en reste pas moins que les propositions sont multiples pour obtenir un plus grand confort, faire des excursions facultatives et acquérir toute une série de souvenirs, de la croix du pèlerinage au manuel du pèlerin ou autres ouvrages sur la Palestine.

Les assomptionnistes, particulièrement attentifs à maîtriser les tarifs proposés, poursuivent jusqu'en 1914 les souscriptions pour les pèlerins pauvres, caution populaire de pèlerinages qui sont parfois « un peu encombrés par la richesse ».

LES SOUSCRIPTIONS OU LA CAUTION POPULAIRE

Depuis 1882, les souscriptions revêtent une importance primordiale dans l'organisation des Pèlerinages de Pénitence et l'envoi des pèlerins en Terre Sainte. Pour chaque pèlerinage, et cela est valable pour toutes les caravanes sans exception, une souscription est mise en place pour l'envoi de pèlerins et puis au fil du temps pour d'autres aspects liés aux Pèlerinages de Pénitence comme l'organisation ou la construction de Notre-Dame de France.

En 1904, *le Pèlerin* réaffirme cette vocation d'envoyer des pauvres aux Lieux Saints :

« Le Pèlerinage de Pénitence a renouvelé depuis plus de vingt ans le prodige des temps de foi, lorsque les pauvres, en mendiant sur le chemin, pouvaient, eux aussi, aller à Jérusalem.

Chaque année en suscitant une souscription, il procure à plusieurs pauvres cette immense consolation d'aller une fois en leur vie aux Saints Lieux. Les chrétiens fortunés qui veulent se faire représenter au Pèlerinage par un de ces amis pauvres de Notre Seigneur offrent 315 francs à cette souscription »⁶⁵¹.

Pour chaque programme, alors même que les termes de populaire et de pénitence ont disparu de la présentation, il est fait mention de ce soutien que doivent apporter les catholiques aux pauvres qui désirent se rendre en Terre Sainte. La représentation des chrétiens fortunés par des pauvres, comme le propose *le Pèlerin*, laisse tout de même percevoir la possibilité pour certains d'effectuer une bonne action à moindre frais, évitant un pèlerinage de plusieurs semaines. Elle n'est pas sans rappeler l'ancienne pratique de la conscription.

Ces souscriptions ont tendance à perdre de leur importance pour couvrir d'éventuels déficits devant, entre autres, la dispersion de leurs différentes destinations et la bi-annualisation des caravanes. Les *Echos de Notre-Dame de France* citent le témoignage d'un souscripteur exemplaire mais qui débourse pour de multiples œuvres : « Je vous envoie 5 francs, dont 2 francs pour les pèlerins pauvres, 2 francs pour les frais d'organisation, 1 franc pour les malades de Lourdes »⁶⁵².

Sur l'étude de 15 caravanes, de la XVIIIe, au printemps 1899 à la XXXIe, à l'été 1906, les souscriptions atteignent la somme de 141.070.92 francs avec de grandes disparités suivant les caravanes puisque la XVIIIe récolte 46.929.78 francs et la XXXe 620.55 francs.

Le résultat des souscriptions reste aléatoire en fonction des événements nationaux, religieux, comme par exemple la séparation de l'Eglise et de l'Etat à la fin de l'année 1905 et le drame des inventaires des biens religieux, qui explique peut-être que les souscriptions pour le pèlerinage de l'été 1905 soient de 620.55 francs alors que celles du printemps 1906 sont de 11.458.60.

La revue *Jérusalem* évoque à propos de cette dernière caravane les « heureux catholiques qui vont jouir de 30 jours de liberté chez les Turcs ! »⁶⁵³.

Tout au long des caravanes de la « Belle époque », les assumptionnistes essayent tant bien que mal d'œuvrer pour que l'entreprise qu'ils ont créée avec succès au début des années 1870 reste cette force chrétienne, populaire, qui a fait se déplacer des milliers de catholiques français et étrangers. Cependant les Pèlerinages de Pénitence connaissent un lent dérapage vers le tourisme religieux, privilégiant les souhaits de l'individu au détriment de la croisade collective. Le retrait progressif de Vincent de Paul

⁶⁵¹ *Le Pèlerin*, n°1415, 1904.

⁶⁵² *Echos de Notre-Dame de France*, n°84, juillet 1900.

⁶⁵³ *Jérusalem*, AAV, tome II, 1906-1907.

Bailly, puis son décès en 1912, les menaces qui pèsent en France sur la congrégation assomptionniste, la fin des fougueux combats religieux des années 1880 malgré la séparation de l'Église et de l'État mettent quelque peu en retrait les Pèlerinages de Pénitence. Désormais d'autres combats s'avèrent plus importants.

C'est également à cette époque que les assomptionnistes perdent leur monopole dans l'envoi des caravanes de pèlerins catholiques. Les concurrents sont au tournant du siècle de plus en plus nombreux : de France ou d'Europe, la chasse aux pèlerins est ouverte.

De nouveaux pèlerinages catholiques : héritiers souhaités ou non des assomptionnistes

Le développement et l'ouverture au monde de la Palestine accentuée à la fin du siècle, l'intérêt pour les Lieux Saints, ce qui ouvre la voie à de nouvelles organisations pèlerines, françaises ou européennes.

La venue croissante de caravanes de pèlerins n'est cependant pas sans conséquence sur les relations parfois tendues entre les différentes congrégations. C'est en particulier le cas entre les assomptionnistes et l'abbé Potard qui met en place des caravanes françaises s'affichant d'emblée en concurrentes des Pèlerinages de Pénitence. Par contre, les pèlerins autrichiens du Colonel Von Himmel s'avèrent être de dignes héritiers des croisés de 1882. Les autres nations européennes n'envoient à Jérusalem des pèlerins que de manière sporadique, sans avoir développé une organisation régulière.

Le pèlerinage Saint-Louis ou l'adversaire déclaré des Pèlerinages de Pénitence

En septembre 1898, une nouvelle caravane de catholiques français fait son entrée à Jérusalem, sous le nom de pèlerinage Saint-Louis⁶⁵⁴. De cette première caravane, 71 autres suivent jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, toutes dirigées par Mgr Potard.

Notre propos consiste en un premier temps à faire l'historique de ce pèlerinage qui n'apparaît qu'à la fin du siècle, et qui, de ce fait, bénéficie d'un accès et d'une logistique beaucoup plus assurés que ce qu'avaient connu les pèlerinages de la rue de Furstenberg ou les assomptionnistes. Il est également intéressant de s'attarder sur les itinéraires proposés et l'origine des pèlerins.

Dans un second temps, nous aborderons la rivalité inévitable qui se crée entre le pèlerinage Saint-Louis et les assomptionnistes, d'autant plus réelle que la mise en place

⁶⁵⁴ En référence au roi à la fois saint et croisé.

de ce dernier pèlerinage de catholiques français est dû à la volonté de la Custodie de Terre Sainte et du Patriarcat, désireux de faire de l'ombre aux Pèlerinages de Pénitence.

L'origine du pèlerinage Saint-Louis⁶⁵⁵

Cette entreprise pèlerine repose sur l'initiative d'un religieux, l'abbé Potard, qui, pèlerin en Terre Sainte à de multiples reprises, décide d'organiser en 1898 des caravanes de pèlerins durant les vacances d'été, période que ne proposent pas encore les assomptionnistes.

L'abbé Potard est né en 1866 à Saint-Barthélémy (aux portes d'Angers), passe son enfance dans la paroisse Saint-Léonard d'Angers, puis adolescent, aide ses parents comme jardinier dans la propriété familiale. Il n'est attiré par l'état ecclésiastique qu'à l'âge de 17 ans, entre au grand séminaire, et termine ses études dans le diocèse de Constantine où il est ordonné prêtre en 1892. Il reste six ans dans ce diocèse, comme vicaire à Bougie, puis à Bône, comme chapelain à Notre-Dame d'Afrique.

En 1898, il met en place l'œuvre de sa vie, l'organisation de caravanes aux Lieux Saints. Il est un habitué de la Palestine pour s'y être rendu à cinq reprises, dont une fois avec la IXe caravane des Pèlerinages de Pénitence en 1890.

Son attachement pour la Terre Sainte est tel qu'il dirige lui-même les 72 caravanes des pèlerinages Saint-Louis, la guerre de 1939 et son décès l'année suivante mettant fin à cette prospère entreprise. Sa devise, « Recte cum fiducia et perseverantia »⁶⁵⁶ et ses armes, « une Nef aux voiles déployées voguant sur une mer agitée, avec au premier plan un Palmier robuste aux racines puissamment fixées dans un sol rocailleux, cependant qu'au loin une Etoile brille dans les cieux »⁶⁵⁷ sont autant de signes de ce lien très fort avec l'Orient biblique.

L'attachement de l'abbé Potard à la Terre Sainte et à Jérusalem en particulier est encore plus perceptible dans la construction au sein de sa propriété d'une réplique miniature du Saint-Sépulcre⁶⁵⁸. C'est en 1931, qu'il entreprend l'édification de ce monument qu'il veut être le plus fidèle possible à celui de Jérusalem. La volonté de construire une réplique du Saint-Sépulcre, en terre angevine, répond à la volonté de montrer un bout de la Terre Sainte à ceux qui ne peuvent s'y rendre comme l'affirme l'abbé Potard :

« J'ai pensé aux fidèles si nombreux qui ne pourront jamais aller en Terre Sainte. Et j'ai cru les intéresser et servir en même temps la cause de la foi, en édifiant ici, sur une modeste propriété et au fur et à mesure de mes possibilités, la reconstitution très exacte

⁶⁵⁵ L'absence d'archives concernant le pèlerinage Saint-Louis nous oblige à nous appuyer sur des sources indirectes et d'apporter des conclusions qui ne sont que partielles.

⁶⁵⁶ « Marcher droit avec confiance et persévérance ».

⁶⁵⁷ P. Georges Lugans, *Le Saint-Sépulcre d'Angers*, Archives des Servantes des Pauvres, Angers.

⁶⁵⁸ Voir annexe, Le Saint-Sépulcre d'Angers.

que vous allez voir. Il m'a fallu des années et des années pour l'achever, mais il y a des gens qui sont contents de voir ça »⁶⁵⁹.

L'abbé Potard a effectivement construit un domaine oriental au milieu des terres angevines avec une entrée qui se veut la réplique de la porte de Damas de Jérusalem, des cèdres du Liban et le Saint-Sépulcre d'Angers⁶⁶⁰. Cette réplique particulièrement réussie du lieu où fut crucifié et enseveli le Christ atteste l'attachement sans borne de ce religieux pour la Terre Sainte.

L'origine des pèlerinages Saint-Louis, hormis l'engouement de l'abbé Potard, est à rechercher dans la volonté de la Custodie de Terre Sainte de mettre en place un pèlerinage français concurrent de celui des assomptionnistes, congrégation jugée envahissante et présomptueuse. Le soutien à cette entreprise vient également d'un dénommé Victor Poupin, qui tient un magasin rue de Rennes, spécialisé dans les objets pieux en provenance de Jérusalem. Le manque d'archives ne nous permet pas d'avancer une explication plus fournie sur les liens entre les trois protagonistes des pèlerinages Saint-Louis.

Comment se positionner face au monopole des Pèlerinages de Pénitence ?

Les assomptionnistes sont en 1898 les maîtres incontestés et, d'après eux, incontestables des pèlerinages français en Terre Sainte, de sorte que la place paraît bien mince pour l'organisation d'autres caravanes françaises. L'abbé Potard tente cependant d'organiser et surtout de pérenniser l'envoi de pèlerins durant les vacances d'été, période que les assomptionnistes ont jusqu'à cette date délaissée⁶⁶¹.

La première caravane des pèlerinages de Saint-Louis part le 25 août 1898 du port de

⁶⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁶⁰ Le fascicule mis à la disposition des visiteurs du *Saint Sépulcre d'Angers* décrit ainsi les lieux : « On pénètre dans la propriété de Monseigneur Potard en passant par la « **Porte de Damas** », porte monumentale, aux deux tours couronnées de créneaux. (...) Au centre de la voûte est reproduit le blason de Monseigneur Potard (...) A droite et à gauche, deux niches vides. L'une abritait la statue de Foulques Nerra [Pèlerin en Terre Sainte au XIe siècle] L'autre niche contenait une statue de Godefroy de Bouillon. Entrons dans la propriété. [A propos du Saint-Sépulcre] Pour abriter cette reproduction du tombeau du Seigneur tel qu'on peut le voir actuellement dans la basilique du Saint-Sépulcre à Jérusalem, il fallait un monument... D'où la construction de cette rotonde qui, bien sûr, n'a pas les dimensions de celle de la Ville Sainte (38 m de diamètre). Le monument ici construit se compose d'une rotonde couronnée d'une coupole et entourée d'une galerie, ou déambulatoire. L'ensemble a un diamètre de 24m et, à l'intérieur, la coupole s'élève à 22m. (...) Au dessus de la porte d'entrée se trouve la statue de Pierre l'Ermite. (...) Juste au-dessus de la porte d'entrée est dessinée une croix particulière : (...) C'est la « Croix de Jérusalem ». (...) A l'intérieur de la rotonde, cette « Croix de Jérusalem » est reproduite en divers endroits : sur le sol, sur les piliers, au sommet de la coupole. (...) Voici, au centre de la coupole l'édicule qui abrite le Saint-Sépulcre. (...) L'édicule construit ici lui est exactement semblable par son aspect et ses dimensions : 8m25 de long, 5m de large et 5m de haut. (...) La dalle du tombeau a été rapportée de Jérusalem. Elle a 12 centimètres d'épaisseur et pèse 600 kilos. Ce sont les chrétiens de Jérusalem qui l'ont polie. Au fond, une petite niche où l'on conserve un fragment du rocher de Gethsémani (...) Toutes les lampes en cuivre viennent de Palestine ».

⁶⁶¹ Un Pèlerinage de Pénitence en septembre fut envisagé en 1894, mais annulé en dernière minute pour cause d'une épidémie de choléra. L'initiative ne fût pas retentée par la suite.

Marseille pour près de 30 jours de pérégrination. Cette première tentative en marge du monopole assomptionniste est un succès, rassemblant 45 pèlerins et ne subit aucun revers. La vocation de ce pèlerinage n'est pas l'envoi d'une Xe croisade, et sa faiblesse numérique, par rapport au pèlerinage des mille, n'apparaît pas comme un échec, les organisateurs étant désireux de ne pas créer un pèlerinage des masses.

Par la suite, un pèlerinage Saint-Louis est organisé chaque été, puis dès 1900, une caravane est proposée au printemps. C'est ainsi une visite bisannuelle qu'effectuent l'abbé Potard et ses troupes⁶⁶².

La concurrence avec les assomptionnistes est palpable dès la deuxième année, puisqu'ils organisent à leur tour un pèlerinage pour les vacances, tout en poursuivant celui du printemps, période choisie également par l'abbé Potard.

Nous avons étudié précédemment la dérive touristique des pèlerinages assomptionnistes, où la pénitence tend à faire de la figuration. Pour les caravanes de l'abbé Potard, il s'agit d'emblée de vacances religieuses, où la mortification n'est pas de rigueur.

LES ITINÉRAIRES : SUR LES TRACES DES ASSOMPTIONNISTES

Les pèlerinages Saint-Louis, ne disposant pas de bateau, ont recours à la Compagnie des Messageries Maritimes et partent de Marseille comme pour tout voyage en Orient.

L'itinéraire de 1898 prévoit une visite de l'Égypte avant la Palestine avec les excursions classiques que sont Alexandrie, Le Caire et les pyramides, Matarieh, Suez et Port-Saïd, port de départ pour la Terre Sainte. Le débarquement a lieu à Jaffa, puis direction Jérusalem en chemin de fer. Après le séjour dans la Ville Sainte, les pèlerins reprennent le bateau à Jaffa pour Caïffa et la visite de la Galilée, puis retour à Marseille, via Alexandrie.

Cet itinéraire est à peu de choses près celui des Pèlerinages de Pénitence, les pèlerinages Saint-Louis ont d'emblée tendance à fortement s'inspirer de leurs aînés.

Par la suite, les itinéraires poursuivent un double but religieux et culturel. Au printemps 1903, pour la VIIIe caravane, le programme est le suivant : Marseille, Naples, Athènes, Smyrne, Constantinople, Beyrouth, Caïffa, Tibériade, Samarie pour ceux qui le souhaitent, Jérusalem, Le Caire, Alexandrie⁶⁶³.

Au printemps 1905, pour la XIe caravane, le programme est identique⁶⁶⁴. A l'été 1909, une nouveauté est ajoutée avec la visite de Damas que l'on rejoint depuis Beyrouth en chemin de fer tout comme pour rallier Tibériade par la suite.

⁶⁶² Voir annexe, Tableau des pèlerinages Saint-Louis. Cette présentation reste incomplète, le peu d'archives disponibles ne nous a pas permis de recenser avec exactitude la date des différentes caravanes puisque nous en avons établi 25 alors qu'il apparaîtrait qu'il y en a eu 30, jusqu'en 1914.

⁶⁶³ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, Programme du VIIIe Pèlerinage Saint-Louis à Jérusalem.

⁶⁶⁴ Voir annexe, Programme du XIe pèlerinage à Jérusalem, 1905.

Le séjour à Jérusalem est de huit à dix jours et les organisateurs publient un programme spécial pour le temps de présence dans la Ville Sainte, copiant intégralement celui que font les assomptionnistes. A la lecture du IXe pèlerinage de septembre 1903, où la caravane est présente à Jérusalem du dimanche 6 au mercredi 15 septembre, on a le sentiment que les pèlerins de Saint-Louis ne sont pas sur les traces du Christ mais sur ceux du Père Vincent de Paul Bailly, tellement les similitudes sont flagrantes. L'arrivée à Jérusalem est marquée par une procession au Saint Sépulcre dont l'abbé Muller, pèlerin de la caravane de 1898, fait une description que l'on aurait pu situer chronologiquement 16 ans plus tôt :

« Les kawas du consul général, plusieurs religieux et le délégué du Père Custode, nous attendent. (...) Après quelques paroles échangées, nous organisons notre marche ; car nous voulons faire à pied notre entrée à Jérusalem. La bannière de Saint-Louis, qui nous a accompagnés depuis Marseille est hissée sur sa croix dorée. Les kawas du consul se mettent en tête de la colonne. Les pèlerins se placent sur deux rangs derrière eux et tiennent leur chapelet à la main. (...) Notre arrivée à Jérusalem est un véritable événement. Juifs, Mahométans, Chrétiens, Latins, Schismatiques sont debout pour nous saluer et nous entendre prier et chanter »⁶⁶⁵.

Par la suite, les pèlerins alternent entre visite des Lieux Saints, réceptions chez les autorités religieuses de Jérusalem et excursions au Jourdain et à la Mer Morte.

Des itinéraires qui n'ont que très peu de différence avec ceux des assomptionnistes, si ce n'est la durée qui est plus courte d'environ 8 à 10 jours.

« LA GUERRE DES PRIX »

Le premier pèlerinage de 1898 propose les tarifs suivants⁶⁶⁶ :

- 1^e classe : 916 francs
- 2^e classe : 700 francs
- 3^e classe : 492 francs.

Ces prix comprennent tous les frais de transport sur mer et sur terre, en chemin de fer, en voiture, à cheval, ainsi que la nourriture et le logement, de Marseille à Marseille. L'arrêt en Egypte étant facultatif, il est compté en supplément au prix de 70 francs. Le pèlerinage Saint-Louis empruntant un bateau de ligne peut aisément laisser une partie de son effectif à Alexandrie, les autres rentrant directement en France. Si l'on compare ces prix à ceux des assomptionnistes à la même époque, on note une différence assez faible, puisque les Pèlerinages de Pénitence proposent en 1897 la place à 880 francs en 1^e classe, 710 en 2^e classe et 545 en 3^e classe. Ce pèlerinage propose, avec un supplément, des excursions à Tibériade et en Samarie. Les escales ne se font pas en Egypte mais à Beyrouth et Damas.

Les pèlerinages Saint-Louis ont certainement étudié leur prix en fonction des

⁶⁶⁵ Abbé Muller, *le premier pèlerinage de vacances à Jérusalem*, Metz, 1899, p.44.

⁶⁶⁶ *La semaine religieuse de Paris*, n°2317, 14 mai 1898.

assomptionnistes, puisqu'ils proposent un tarif de première classe légèrement supérieur, ce qui n'est certainement pas une contrainte pour le pèlerin qui opte pour cette formule. En revanche, ils proposent des tarifs moins élevés pour les deux autres classes, de manière assez sensible pour la troisième classe, preuve d'une volonté d'attirer une population qui est hésitante devant les tarifs assomptionnistes et qui le serait un peu moins devant ceux des pèlerinages Saint-Louis. Il s'agit également en 1898 d'un pèlerinage de vacances, susceptible d'intéresser les étudiants, dont pour certains les moyens sont faibles.

En 1903, les prix connaissent une inflation avec les tarifs suivants :

1^e classe : 990 francs.

2^e classe : 760 francs.

3^e classe : 560 francs.

Le programme précise que ces prix comprennent : « Les frais de transport sur terre et sur mer ; par conséquent le chemin de fer du Pirée à Athènes, de Jaffa à Jérusalem, les voitures à Constantinople, à Bethléem, à Saint-Jean, les barques sur le lac de Tibériade, les débarquements et embarquements, la nourriture et le logement ; en un mot toutes les dépenses depuis le départ de Marseille jusqu'au retour de Marseille, y compris la grosse question des pourboires, continuellement agitée en Orient. (...) Mais les excursions facultatives du Caire, de Tibériade, de la Samarie et du Jourdain sont comptées en plus, comme toujours »⁶⁶⁷.

Le coût des excursions facultatives est respectivement de 30 francs pour Tibériade, 40 francs pour la Samarie et 60 francs pour Le Caire. Un tarif des excursions une nouvelle fois moins onéreux que ceux des assomptionnistes qui proposent en 1903 ces visites à 30 ou 40 francs pour Tibériade et à 150 francs pour la Samarie.

En 1909, pour la XXI caravane, l'inflation continue avec les tarifs suivants :

1^e classe : 1050 francs.

2^e classe : 850 francs.

3^e classe : 600 francs.

Les pèlerinages Saint-Louis offrent cependant des tarifs tout à fait compétitifs par rapport aux assomptionnistes, d'autant plus que le nombre de pèlerins excèdent rarement la cinquantaine. L'explication est à chercher dans la « guerre des prix » que se livrent les deux organisations pour proposer les formules les plus souples ou les plus économiques possibles. Les pèlerinages Saint-Louis sont également plus courts, et le prix du bateau, qui peut être un véritable handicap pour les assomptionnistes puisqu'ils sont obligés d'affréter le leur, quel que soit le nombre de pèlerins⁶⁶⁸. Les pèlerins de l'abbé Potard n'ont pas cette contrainte et peuvent négocier des prix plus attractifs.

⁶⁶⁷ MAE, Programme du VIIIe Pèlerinage Saint-Louis à Jérusalem, *op. cit.*.

⁶⁶⁸ Le *Notre-Dame de Salut* est un formidable atout pour les assomptionnistes quand l'effectif est important, mais un redoutable handicap quand il est faible, puisque les charges sont presque les mêmes, que cela soit pour cent ou trois cent pèlerins.

Dans une lettre du Père Athanase au Père Vincent de Paul Bailly, il montre l'avantage de l'abbé Potard par rapport au bateau : « Il aura toujours sur nous cet avantage immense au point de vue économique de n'avoir à payer aux Compagnies que par personne ; tandis que nous nous aurons toujours à calculer les aléas d'un affrètement plus ou moins lourd suivant qu'il y aura plus ou moins de pèlerins »⁶⁶⁹.

ENTRE PÈLERINS ET TOURISTES

Autant les assomptionnistes avaient d'emblée ciblé leur entreprise sur la pénitence et l'aspect populaire du pèlerinage, la plaçant sous la protection de Benoît-Joseph Labre, et ayant recours aux souscriptions, autant les pèlerinages Saint-Louis ont l'ambition d'accueillir une population plutôt aisée, dans la lignée des pèlerinages de la rue de Furstenberg.

L'annonce du programme de la XX^e caravane, en 1909, met en avant la notion de « pieuses vacances en Palestine »⁶⁷⁰.

Qui sont les pèlerins de Saint-Louis ?

Sur les 25 pèlerinages que nous avons pu recenser de 1898 à 1914, on dénombre 1110 pèlerins⁶⁷¹. La caravane la plus nombreuse est celle du printemps 1907 avec 77 pèlerins, et celles au plus faible effectif, les caravanes du printemps 1903 et 1913 avec 16 personnes.

Parmi ces 1100 pèlerins, on dénombre 341 religieux, même si ce chiffre n'est qu'une approximation, la liste de certaines caravanes ne nous étant parvenue que de façon incomplète. Pour chaque pèlerinage, les religieux sont un bon tiers, voire la moitié plus dans certains cas comme à l'été 1903 où ils sont 34 pour 50 pèlerins.

Concernant les femmes, on en compte 317 présentes à chaque caravane à l'exception de celle de 1900. Leur effectif peut atteindre la moitié de la caravane comme en mai 1907 où elles sont 40 pour 77 pèlerins. Les femmes sont, à la fin du siècle, pleinement acceptées et n'ont pas plus de craintes que les hommes à l'idée d'affronter un voyage en Orient.

Les effectifs des pèlerinages Saint-Louis ne sont pas comparables à ceux des assomptionnistes où les pèlerins se comptent par centaines à chaque caravane, alors que ceux de l'abbé Potard se comptent plus modestement par dizaines. Cette différence s'explique de diverses manières. Par l'importance et le rayonnement de la congrégation des assomptionnistes, que n'a pas l'organisation de l'abbé Potard ; par l'ouverture du Pèlerinage de Pénitence aux classes modestes via les souscriptions et par la volonté de proposer de la part du directeur du pèlerinage Saint-Louis des pèlerinages à effectif réduit. Les pèlerinages assomptionnistes sont, au moins dans les premières années, des

⁶⁶⁹ Lettre du Père Athanase au Père Vincent de Paul Bailly, 1910, AAR, NX300.301.

⁶⁷⁰ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, Programme du XX^e pèlerinage à Jérusalem.

⁶⁷¹ Voir annexe, Tableau des Pèlerinages Saint-Louis de 1898 à 1914.

pèlerinages de masse, où les organisateurs sont fiers de transporter des centaines de personnes à Jérusalem pour montrer l'importance de la France catholique. Les pèlerinages Saint-Louis ne se placent pas sur ce registre de la défense de la France chrétienne, se contentant de proposer l'organisation de caravanes pour des groupes d'une cinquantaine de personnes environ. Cependant la volonté de ne proposer que de petites caravanes est également le moyen de mettre en avant que les pèlerinages Saint-Louis ne sont pas ces grands mouvements de foule, parfois difficiles à contrôler.

Le programme de la VIIIe caravane du printemps 1903 indique clairement cet état d'esprit :

« Le « Pèlerinage Saint-Louis » se compose de personnes qui préfèrent la tranquillité et la douce piété aux grandes manifestations et au mélange du grand ombre.

Une cinquantaine de personnes suffisent pour le succès du pèlerinage et le contentement de chacun. Avec ce nombre on peut avoir de belles cérémonies et on évite tous les inconvénients des foules. C'est un grand avantage que d'entreprendre ce voyage de Palestine avec un nombre de pèlerins relativement restreint, formant une société choisie »⁶⁷².

L'abbé Muller, pèlerin de 1898, tient les mêmes propos sur l'effectif réduit souhaité par les organisateurs : « Le nombre restreint de pèlerins permet de visiter, sans précipitation et sans encombrement les sanctuaires les plus vénérés qu'on aime à voir et à connaître en détail »⁶⁷³.

L'angle d'attaque contre les assumptionnistes est ainsi tout trouvé, surtout pour certains pèlerins qui sont peu habitués à voyager au milieu d'une foule cosmopolite et qui trouvent dans le pèlerinage Saint-Louis des égards qui leur sont coutumiers.

Pour une meilleure connaissance des pèlerins de Saint-Louis, deux caravanes pour lesquelles nous disposons d'éléments précis peuvent être mises en valeur : celles de 1898 et de 1902.

En 1898, ils sont au nombre de 45, trente prêtres et quinze laïcs. Parmi les laïcs, on dénombre sept femmes. L'origine diocésaine privilégie la province, puisqu'il n'y a que quatre représentants de Paris dont l'abbé Potard et Victor Poupin, les organisateurs. Par contre l'Est de la France est très présent avec 8 personnes qui viennent de Metz ou de Nancy. Le reste des pèlerins sont originaires des autres régions de France, dont deux religieux de Gaillac, ce qui a dû combler de plaisir les sœurs de Saint-Joseph dont la congrégation est originaire de cette ville du Tarn. Il n'y a par contre qu'un seul représentant du diocèse d'Angers, dont est pourtant originaire l'abbé Potard. Concernant les pèlerins étrangers, on note la présence de deux religieux résidant à Rhodes Island (Providence), mais qui sont vraisemblablement des missionnaires⁶⁷⁴.

Les professions correspondent pleinement à ce que recherche l'abbé Potard en

⁶⁷² Programme du VIIIe Pèlerinage Saint-Louis, *op. cit.*

⁶⁷³ Abbé Muller, *op. cit.*, p.7.

⁶⁷⁴ Abbé Muller, Liste des pèlerins du premier pèlerinage des vacances en Terre Sainte, *op. cit.*

organisant un pèlerinage durant les vacances d'été. Parmi les 45 pèlerins, dont nous n'avons pas pour tous la profession, on dénombre au moins 15 directeurs d'écoles, professeurs ou élèves dans un séminaire.

En 1902, pour la VIe caravane, les pèlerins sont au nombre de 34, vingt et un religieux et treize laïcs dont quatre femmes. L'origine des pèlerins est également très diverse, si ce n'est que la présence étrangère est plus importante avec deux représentants du Duché du Luxembourg, deux religieux venus des Etats-Unis et un belge.

Concernant la profession, on retrouve, parmi ceux dont le métier est indiqué, 11 directeurs ou professeurs.

Les membres des pèlerinages Saint-Louis sont, tout en étant de véritables pèlerins (le nombre élevé de religieux dans chaque caravane le démontre), des personnes désireuses de visiter les Lieux Saints et autres curiosités d'Orient dans de bonnes conditions, de transport, de confort dans le logement...

Le compte-rendu du premier pèlerinage de 1898 paru dans *la semaine religieuse de Paris* rappelle ce qui caractérise une caravane de vrais pèlerins :

« La piété fut la compagne inséparable des pèlerins. Ils n'oublieront pas les émotions touchantes dont leurs cœurs furent imprégnés, non plus que l'accueil fraternel qu'ils reçurent partout, chez les Franciscains de Terre Sainte et dans toutes les communautés françaises »⁶⁷⁵. Mais dans le même temps, l'abbé Muller décrit les pèlerins comme de vrais touristes n'oubliant pas de faire provision de souvenirs avant de quitter la Palestine : « Les marchands de Jérusalem nous attendent. Ils ne demandent qu'à vendre beaucoup et à vendre cher. Les pèlerins vont un peu partout. Les uns achètent des bibelots, que ces ingénieux commerçants étalent avec complaisance pour faire le siège des porte-monnaie. D'autres préfèrent des chibouks, une coiffure arabe, un tarbouch, des sandales. Tout le monde se charge de croix, de chapelets, d'objets en nacre, en olivier, d'images de fleurs naturelles. On emballe le tout comme on peut dans des valises et des malles »⁶⁷⁶.

Cependant, tout en s'affichant comme des pèlerins, les membres des caravanes de l'abbé Potard sont désireux d'un confort plus touristique que pénitent. Les programmes insistent beaucoup sur cet aspect prompt à décider les plus attachés à leur bien-être. Il est ainsi fait mention à de multiples reprises de la question du logement : « Les pèlerins ne prennent aucun repas, ne couchent aucune nuit sous la tente ; mais ils trouvent partout une bonne chambre et une bonne table. A Jérusalem, ils logent dans le bon et vaste hôtel des P.P. Franciscains. L'hôtel est situé à l'intérieur de la ville et à deux pas du Saint-Sépulcre, ce qui rend facile la visite fréquente »⁶⁷⁷.

Le logement n'est pas systématiquement la Casa Nova des franciscains, puisque devant la venue de caravanes de pèlerins du monde entier, de plus en plus nombreuses,

⁶⁷⁵ *La semaine religieuse de Paris*, n°2338, 29 octobre 1898.

⁶⁷⁶ Abbé Muller, *op. cit.*, p.235.

⁶⁷⁷ Programme du VIIIe Pèlerinage Saint-Louis, *op. cit.*

les franciscains vont vite être saturés et le pèlerinage Saint-Louis, privilégié les premières années, l'est moins par la suite. L'abbé Potard doit souvent scinder le groupe des pèlerins en les installant dans différents hôtels de Jérusalem, ou pire, à Notre-Dame de France⁶⁷⁸.

Dans le programme de la XXIe caravane, de 1909, on insiste sur l'accueil sur le bateau :

« Cabines. – En 1^e classe, les cabines sont de véritables cabines de luxe. Elles possèdent généralement deux couchettes, mais en s'inscrivant de bonne heure, on a des chances pour en occuper une en restant seul et sans payer de supplément.

En 2^e classe, sur les paquebots des Messageries Maritimes, la table et les cabines valent de tout point celles de 1^e classe sur beaucoup d'autres navires. Cette seconde classe est donc très confortable.

La 3^e classe elle-même est très convenable. Les pèlerins ne couchent pas en dortoir, mais en cabine »⁶⁷⁹.

Ces propos, outre qu'ils visent à rassurer sur le confort de la traversée, sont bien évidemment destinés aux assomptionnistes dont le bateau, même si le confort s'est amélioré, reste bien en dessous de ce que peuvent proposer les Messageries Maritimes.

Les membres des pèlerinages Saint-Louis sont, comme l'affirment l'abbé Potard dans un courrier au consul de France à Jérusalem, « des pèlerins presque tous de France et appartenant à la bonne société »⁶⁸⁰. Ils apparaissent plus comme les descendants des pèlerins de la rue de Furstenberg, authentiques catholiques désireux de se rendre en Terre Sainte dans des conditions peu éprouvantes, que comme les pèlerins des caravanes de pénitence qui se veulent, au moins pour les premières caravanes, de véritables croisés, prêts à endurer de multiples souffrances pour affirmer la grandeur de la France et du pape.

Il n'en reste pas moins que ce pèlerinage Saint-Louis, qui va se pérenniser au fil des

⁶⁷⁸ L'abbé Potard ira en 1910 jusqu'à appeler à l'aide le consul de France à Jérusalem, car devant arriver prochainement en Palestine avec ses pèlerins, il a reçu un télégramme du custode lui indiquant l'impossibilité de les loger : « Pas un mot d'explication (...). Voilà dans quelle situation on me met. Je n'ai plus le temps maintenant de correspondre avec les hôtels de Jérusalem. C'est pourquoi je viens vous solliciter instamment, monsieur le Consul, de me rendre ce service en vous priant d'avoir la bonté de charger un de vos drogman, ou une autre personne de confiance, de faire une démarche par exemple à l'hôtel Fast, et de voir si l'on pourrait nous recevoir dans des conditions raisonnables pour la saison c'est-à-dire à 7 francs environ par jour et par personne... » MAE, Nantes, Jérusalem, A, 125/127. Le consul lui répondra que ce n'est pas dans ses prérogatives de s'occuper des questions de ce genre et il l'incite à se mettre en contact avec M. Bourrel, propriétaire de l'Hôtel de France, même si ce personnage d'après les ragots jérusalémiteins ne semble pas des plus conseillables, habitués en particulier à tuer les chats du voisinage ! l'abbé Potard aura ainsi à de nombreuses reprises ce souci de devoir loger en urgence des pèlerins, ce qui montre les limites des petites caravanes, qui passent souvent après les autres, en particulier celles des Allemands qui vont prendre des proportions dignes de celles des assomptionnistes.

⁶⁷⁹ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 125/127, Programme de la XXIe caravane.

⁶⁸⁰ MAE Nantes, Jérusalem, A, 125/127, Lettre de l'abbé Potard au consul de France à Jérusalem.

ans, n'a pas été seulement conçu pour de riches français désireux de faire un doux pèlerinage en Palestine, mais également pour faire de l'ombre à la trop arrogante entreprise assumptionniste.

Dure rivalité

Le retour des pèlerins catholiques français en Palestine au XIXe siècle porte indubitablement la marque assumptionniste, même s'il s'est effectué à la fin du siècle. L'importance de certains de leurs pèlerinages, la continuité de leur entreprise, la construction de Notre-Dame de France sont autant d'aspects attestant de cette prépondérance.

Cependant, pour de nombreux catholiques français ou d'autres nations, ce monopole pèlerin indispose, surtout pour ceux qui ne voient dans la congrégation des Augustins de l'Assomption qu'une entreprise élitiste, trop fière de son pouvoir pour le partager. C'est particulièrement vrai pour différents acteurs de la Palestine catholique, comme la Custodie de Terre Sainte, soutenue en cette fin de siècle par Mgr Piavi, patriarche, mais surtout franciscain.

Ainsi, la mise en place d'un pèlerinage de catholiques français sous la protection du roi croisé Saint-Louis est due plus à une sollicitation des franciscains de Terre Sainte qu'à l'enthousiasme oriental de l'abbé Potard.

Les trames de la création d'un pèlerinage rival nous sont inconnues mais, comme la Custodie de Terre Sainte est présente dans de nombreux pays via les commissariats de Terre Sainte, dont la France, il se peut que des intentions convergentes se soient réunies pour mettre en place une telle entreprise.

Pour les assumptionnistes, l'origine des pèlerinages Saint-Louis est claire, ce sont la Custodie et le Patriarcat qui se sont ligüés contre la trop grande influence de leur entreprise :

« L'an dernier, en septembre, un abbé d'Angers, M. Potard, organisa avec M. Poupin, marchand de souvenirs pieux de Jérusalem à Paris, et avec les Franciscains de la Custodie ou de Terre Sainte, un pèlerinage particulier de 30 personnes environ.

Ils s'appliquèrent à faire cause à part en toutes choses avec la Custodie ; ils déclarèrent se distinguer, en les dépréciant, des Pèlerinages nationaux français recommandés et consacrés par sa Sainteté Léon XIII (...). Les Franciscains de la Custodie et le Patriarcat latin, contraires aux directions du Souverain Pontife pour l'Orient, en profitèrent avec empressement pour en faire un instrument d'opposition aux Pèlerinages et aux œuvres de France »⁶⁸¹.

Le consul de France à Jérusalem semble avoir le même point de vue que les assumptionnistes sur la protection custodiale faite aux pèlerinages Saint-Louis : « [A propos du pèlerinage de septembre 1903] A Jérusalem, ils ont été comme leurs devanciers l'objet d'attentions particulières de la part de la Custodie qui continue à prêter son concours officiel à l'Abbé Potard non sans l'arrière pensée de chercher à accroître

⁶⁸¹ Affaire pèlerinage Potard, note remise au Cardinal Jacobini, à Mgr Guthlin et Mgr Volpini, fait à Rome le 4 juin 1899, AAR.

l'importance de ses pèlerinages au détriment de ceux organisés par les Assomptionnistes »⁶⁸².

UN CLIMAT DÉLÉTÈRE

L'arrivée en septembre 1898 d'un autre pèlerinage de catholiques français est pour les assomptionnistes un affront qu'ils mettent de longues années à oublier. Ils n'ont de cesse de dénigrer l'organisation et les organisateurs de cette entreprise, les accusant de mille maux et en premier lieu de ne pas être de vrais pèlerins.

Dans la revue assomptionniste *Souvenirs*, ils critiquent la première caravane de 1898 en ces termes : « La petite caravane « Poupin » est arrivée vendredi. (...) Les Arabes disent que ce n'est pas un pèlerinage, mais une tournée d'amateurs. Plusieurs prêtres venus à Notre-Dame de France ont manifesté combien ils eussent été heureux de venir avec les Assomptionnistes, car « en réalité, ils ne feraient pas un vrai pèlerinage de cette façon, bien qu'ils n'eussent pas à se plaindre... »⁶⁸³.

Les assomptionnistes ne cessent de mettre en lumière toutes les failles des pèlerinages Saint-Louis et de montrer qu'ils ne sont qu'une pâle copie des Pèlerinages de Pénitence. L'organisation du pèlerinage est présentée comme improvisée, entre les mains de personnages qui n'ont pas la pratique des « anciens de Palestine » que sont les fils du Père d'Alzon.

L'abbé Galeran énumère, lors de la venue de la deuxième caravane de l'abbé Potard, les erreurs de ses concurrents :

« Aujourd'hui, à 11,25' le pèlerinage Potard, arrivé par le train de marchandise, est entré dans la Ville-Sainte (...) le petit bateau qui les transportait de Caïffa à Jaffa devait arriver dans la matinée d'hier ; il n'est entré en rade qu'à 2h après midi : le train ordinaire a donc été manqué. Il a fallu coucher un peu partout : « Casa Nova », hôpital, Frères, improviser des lits, d'ici, de là »⁶⁸⁴.

Pour la troisième caravane, l'abbé Galeran trouve encore quelques imperfections qu'il s'empresse de mettre par écrit :

« Le pèlerinage de M. Potard est parti mardi dernier, 25 septembre. Il a dû s'arrêter à Jaffa vu qu'il n'y avait pas de bateau pour Alexandrie. Cette perte d'un jour privera les pèlerins de leur visite au Caire et aux Pyramides. Cependant, on les avait avertis, avant leur départ de Jérusalem, qu'ils manqueraient le bateau, à Jaffa, M. Potard a voulu partir malgré tout. Parlez-moi d'un homme prévoyant et résolu ! »⁶⁸⁵.

⁶⁸² MAE, Nantes, Jérusalem, A, 125/127, Lettre du consul de France à Jérusalem au ministère des Affaires étrangères, le 17 septembre 1903.

⁶⁸³ *Souvenirs*, 17 septembre 1898, n°364.

⁶⁸⁴ Lettre de l'abbé Galeran au Père Vincent de Paul Bailly, Jérusalem, le 11 septembre 1899, AAR.

⁶⁸⁵ Lettre de l'abbé Galeran au Père Vincent de Paul Bailly, Jérusalem, le 29 septembre 1900, AAR.

Les rancœurs assomptionnistes prennent toute leur ampleur avec l'affaire de la distinction obtenue par l'abbé Potard, celle de chevalier du Saint-Sépulcre.

Lors d'un « dîner de gala » en présence des autorités civiles et religieuses de Jérusalem, Mgr Piavi, en portant un toast en l'honneur de l'abbé Potard, précise qu'il l'honore du titre de chevalier du Saint-Sépulcre : « Vous vous rappellerez aussi notre bon Consul Général et votre humble serviteur qui va user de son droit de grand Maître de l'Ordre des chevaliers du Saint-Sépulcre et qui donne à votre chef le titre de chevalier du Saint-Sépulcre. (...) Monsieur le Directeur, vous me remercieriez l'année prochaine, en venant avec une nouvelle caravane. C'est alors que je vous donnerai encore autre chose »⁶⁸⁶.

Cet honneur est pour les assomptionnistes la preuve de la « machination » ourdie par le patriarche et le custode pour contrer les Pèlerinages de Pénitence. La distinction que reçoit l'abbé Potard lors du premier pèlerinage Saint-Louis n'est pas en soit exceptionnelle puisque nombreux furent les pèlerins, en règle général issus d'une lignée prestigieuse, qui reçurent ce titre lors de leur venue à Jérusalem. Par contre, les assomptionnistes sont choqués par les propos du patriarche, et la promesse de remettre une distinction plus élevée si l'abbé Potard revient avec une nouvelle caravane de pèlerins. Cette distinction ne peut être que la croix de commandeur du Saint-Sépulcre, qui est en général remise aux plus hautes autorités de l'Eglise, et non à un simple abbé.

Cependant, lors du IIe pèlerinage Saint-Louis, le consul de France à Jérusalem écrit que l'abbé Potard n'a pas reçu ce qui lui était promis :

« Une pénible déception attendait, au terme de son voyage, l'honorable directeur de la caravane. Se trouvant en effet, ici, l'année passée, précisément à la même époque, à la tête du premier pèlerinage de vacances, l'ecclésiastique en question avait été gratifié par le Patriarche latin, non seulement d'une décoration de chevalier du Saint-Sépulcre, mais avait entendu par surcroît ce prélat lui promettre formellement le ruban de commandeur du même ordre, à la simple condition d'amener en Palestine un second pèlerinage.

L'abbé Potard est donc revenu ainsi qu'il était aisé de le prévoir. Malheureusement sa béatitude réfléchissant entre temps qu'elle n'avait pas été peut-être en cette affaire, exempte de tout reproche et qu'une récompense telle que celle qu'avait été d'avance fixée par elle semblerait disproportionné au service rendu et pour cette raison légèrement entaché d'arbitraire »⁶⁸⁷.

En 1900, l'abbé Galeran en fidèle assomptionniste se réjouit de voir repartir le directeur des pèlerinages Saint-Louis bredouille :

« M. Potard pour la quatrième fois, a manqué quelque chose à quoi il tenait (...) : il a manqué la Croix de Commandeur du Saint-Sépulcre. Avant son départ de France, il avait fait écrire par un personnage qui le protège. Ce personnage disait que « la Croix lui avait été promise avec solennité... que M. Potard s'imposait des sacrifices et des pertes... que les services qu'il rendait méritaient récompense... » On a répondu que la Croix demandée

⁶⁸⁶ Abbé Muller, *op. cit.*, p135.

⁶⁸⁷ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 125/127, Lettre du consul de France à Jérusalem, le 20 septembre 1899.

ne pouvait se donner qu'à une personne revêtu d'une dignité ; comme un consul ou un évêque. Que M. Potard devait tâcher de se faire nommer prélat, ou Protonotaire ; mais que, pour le moment, M. Potard n'était pas même chanoine honoraire... etc. Donc, pas de Croix »⁶⁸⁸.

Il semble que pour l'abbé Potard les années d'attente sont longues mais payante puisque dans *l'Annuaire Pontifical catholique* de 1927, il est écrit qu'il a été fait prélat de Sa Sainteté en 1905, protonotaire apostolique en 1926 et qu'il est commandeur du Saint-Sépulcre.

Dans les rapports tendus que vont entretenir les deux entreprises pèlerines, les assomptionnistes n'ont de cesse, et cette fois avec une certaine légitimité, de dénoncer le plagiat que font les organisateurs du pèlerinage Saint-Louis, tant par rapport à l'itinéraire que les mises en scènes pèlerines à l'arrivée à Jérusalem ou tout simplement la présentation des programmes et le déroulement des visites dans la Ville Sainte.

L'itinéraire de la première caravane du pèlerinage de l'abbé Potard ressemble à s'y méprendre à un programme des Pèlerinages de Pénitence, la similitude étant particulièrement vraie pour le séjour à Jérusalem qui correspond en tout point à l'emploi du temps des pèlerins assomptionnistes à l'exception du logement puisque les pèlerins des caravanes de Saint-Louis sont logés à la Casa Nova des franciscains et non à Notre-Dame de France. L'abbé Galeran montre de manière flagrante que la plaquette de l'emploi du temps des pèlerins de l'abbé Potard à Jérusalem ressemble à l'identique à celle des assomptionnistes :

« Le programme du pèlerinage Potard, imprimé par les Franciscains, est de forme de papier, d'arrangement, la reproduction mot à mot, heure par heure, du programme de Notre-Dame de France, jusqu'au « memento Jérusalem » et les armoiries sur la couverture ; celles-ci, au lieu d'être de Notre-Dame de France sont de Terre Sainte, écartelées avec les armes de France »⁶⁸⁹.

Les récriminations assomptionnistes face à ce nouvel intrus ne doivent pas estomper la volonté des franciscains et de l'abbé Potard (même si pour certains, il reste un instrument entre les mains de la Custodie) de dénigrer ouvertement les Pèlerinages de Pénitence comme l'écrit le consul à son ministère à la suite de la 11e caravane de Saint-Louis :

« Ils sont repartis à la date d'hier, à destination de l'Egypte et de Marseille (...) emportant avec eux une excellente impression, et aussi, il faut bien le dire, tous les sourires de la Custodie et toutes ses complaisances. Celle-ci avait cru devoir mettre à profit la circonstance pour marquer à tous les yeux la différence qui sépare l'ivraie assomptionniste du bon grain franciscain et opposer les mérites évident des 45 pèlerins de l'abbé Potard, guidés et dirigés par les véritables fils de la Terre Sainte, aux imperfections et défauts des pèlerins placés sous le vocable sans doute diabolique des Pères Augustins de Notre-Dame de France. Elle y a pleinement réussi »⁶⁹⁰.

⁶⁸⁸ Abbé Galeran, *op. cit.*, Lettre du 29 septembre 1900.

⁶⁸⁹ Abbé Galeran, *op. cit.*, Lettre du 11 septembre 1899.

D'après les assumptionnistes, la volonté de nuire est délibérée, rabaissant à tout propos l'œuvre des Pèlerinages de Pénitence, que ce soit par rapport au nombre, jugé trop important, créant des mouvements de foule peu compatibles avec un pèlerinage, ou bien l'éloignement de Notre-Dame de France de la ville et du Saint-Sépulcre...

L'arrivée de ce pèlerinage de catholiques français dans le paysage palestinien ne change pas la face de la Palestine chrétienne, comme ce fut dans une certaine mesure le cas des Pèlerinages de Pénitence. Par contre, la venue du pèlerinage Saint-Louis, suivant la volonté de la Custodie et du Patriarcat de mettre en place une organisation rivale à celle de Notre-Dame de France, provoque de profonds antagonismes dans la famille catholique. Il ne faut cependant pas voir les assumptionnistes comme les malheureuses victimes des machinations franciscaines, puisque leur attitude de croisés français, sauveurs d'une terre en péril en a irrité plus d'un, et en premier lieu les franciscains, gardiens des Lieux Saints depuis des siècles.

UNE LENTE ACCEPTATION

Au fil des caravanes de l'abbé Potard, une certaine cohabitation tend cependant à s'installer, bon gré, mal gré, même si la rivalité subsiste jusqu'en 1914, et au-delà, puisque les deux organisations reprennent le chemin de la Palestine après la guerre.

Les assumptionnistes semblent très vite prendre conscience qu'il faut accepter la présence d'une autre caravane de pèlerins français, et étudient les possibilités de rebondir à une époque où les effectifs des caravanes assumptionnistes sont à la baisse, où il va falloir se disputer le pèlerin, comme les religieuses se disputent le malade à Jérusalem. Ils en arrivent ainsi en 1910 à s'interroger sur le partage de *l'Etoile* avec *la Revue générale des sciences* qui organise des voyages en Orient deux fois par an. Ceci permettrait de limiter les frais d'un navire qui, lorsqu'il n'est pas complet, coûte très cher au comité de pèlerinage. Les caravanes de l'abbé Potard empruntant les lignes des Messageries Maritimes n'ont pas ce problème.

Malgré tout, les pèlerins des deux caravanes sont amenés à se fréquenter à de nombreuses reprises au détour d'un lieu saint à Jérusalem ou en Galilée, d'autant que les dates pour les pèlerinages de printemps et d'été sont sensiblement les mêmes et les rencontres de ce fait fréquentes.

Lors du 28^e pèlerinage de pénitence, en août 1904, les deux organisations se retrouvent en même temps au départ de Marseille et fraternisent en toute simplicité : « Le 18 août, à l'heure où *l'Etoile* levait l'ancre, un autre groupe de 26 pèlerins s'embarquait à bord de *l'Equateur*, paquebot des Messageries Maritimes. Réunis sous le patronage de Saint-Louis, (...) on fraternisa à diverses reprises pendant le voyage et même dès les débuts. A Notre-Dame de la Garde, aucun prêtre du groupe Saint-Louis n'ayant été désigné pour la messe du pèlerinage, un prêtre de la caravane de Pénitence fut heureux et honoré de remplir cette fonction.

L'itinéraire devait être à peu près le même que celui des pèlerins de la Pénitence »⁶⁹¹

⁶⁹⁰ MAE, Nantes, Jérusalem, A, 125/127, Lettre du consul de France à Jérusalem au ministère des Affaires étrangères, le 20 septembre 1899.

Le bon sens pèlerin semble tout de même primer face aux calculs ou à l'orgueil de la hiérarchie.

Les caravanes de l'abbé Potard, tout en étant concurrentes de celles des assomptionnistes, n'en restent pas moins principalement françaises, la présence de pèlerins étrangers étant minimales. L'arrivée à la fin du siècle de caravanes de catholiques ou protestants européens et américains de plus en plus importantes modifient au contraire profondément l'entreprise pèlerine en Terre Sainte, reléguant les caravanes de l'Assomption au rang de pionnières, tout en gardant cependant le prestige de Notre-Dame de France.

Les pèlerins étrangers : le bon grain et la mauvaise herbe

La « fille aînée de l'Eglise » a montré la voie en envoyant à partir de 1882 en Terre Sainte des milliers de croisés, brandissant l'étendard patriotique et religieux. Ce mouvement ne pouvait pas laisser indifférentes les autres nations catholiques, toute aussi désireuses d'être présentes aux Lieux Saints.

Ainsi, la fin du siècle voit se succéder de nombreuses caravanes d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie et d'autres pays où les catholiques sont minoritaires mais désireux d'exprimer leur foi dans leur terre d'origine, loin de l'indifférence ou de l'oppression qu'ils peuvent subir dans leur pays. La première caravane catholique d'envergure, autre que française, est celle d'Autriche-Hongrie qui reproduit le schéma, qui a si bien fonctionné, des Pèlerinages de Pénitence.

Notre propos est, ici, de faire l'historique de ces pèlerinages qui s'inscrivent dans la lignée des pèlerinages assomptionnistes, et uniquement des caravanes de pèlerins. Les voyageurs ou pèlerins-touristes, de plus en plus nombreux à la fin du siècle, ne peuvent nous intéresser que dans le cadre d'une approche générale de la redécouverte de la Palestine.

D'autre part, nos recherches se sont limitées aux pèlerinages catholiques français et notre analyse des pèlerinages étrangers ne peut être que partielle, limitée aux informations que nous avons pu trouver et aux liens qu'il peut y avoir avec les pèlerinages français, assomptionnistes en particulier.

Nous avons choisi d'inclure dans cette étude sur les pèlerinages étrangers, la Russie. Certes elle orthodoxe, mais le nombre de ses pèlerins est tellement disproportionné par rapport aux caravanes catholiques qu'il a eu un impact évident dans la motivation à faire venir, d'abord les caravanes françaises, puis d'autres pays catholiques pour contrer cette « invasion orthodoxe »⁶⁹².

L'Autriche-Hongrie : sur les traces des Pèlerinages de Pénitence

⁶⁹¹ *Jérusalem*, AAV, tome I, 1904-1905.

⁶⁹² La venue de plusieurs milliers de pèlerins russes par an est déjà en partie à l'origine du pèlerinage de 1882.

L'Empire de François-Joseph est l'autre grande nation catholique d'Europe après la France et, même si ses liens avec l'Orient sont au XIXe siècle minimes, la présence austro-hongroise en Palestine est avérée dès le milieu du siècle, avec en particulier l'ouverture d'un consulat autrichien à Jérusalem en 1849⁶⁹³.

Le premier signe visible de l'implantation de l'Empire de François-Joseph en Palestine, outre un consulat, est la construction d'un hospice pour pèlerins achevé en 1858.

Ce bâtiment est, en dehors de Casa Nova, le premier hospice pour pèlerins et les caravanes françaises, surtout lors des premiers Pèlerinages de Pénitence, y trouvent une hôtellerie fort agréable. La revue Jérusalem fait une description élogieuse de ce bâtiment catholique situé à l'intérieur des murs, le long de la Voie douloureuse :

« L'hospice, qui a un seul étage, est de style roman. Il s'élève au milieu d'un jardin (...) qui est entouré par un mur de 280 mètres de longueur. Au Midi, la Voie douloureuse longe ce mur sur une assez grande étendue et passe devant la porte d'entrée de l'établissement, en face de la IIIe station. (...) De la terrasse de l'hospice on jouit d'un superbe panorama sur la Jérusalem antique dont les maisons couronnées de petites coupoles offrent un coup d'œil agréable et original. (...) Au premier étage se trouvent les chambres des pèlerins de première classe, une salle de bains installée à la moderne et un salon. (...) L'hospice est dirigé par deux prêtres séculiers de l'empire austro-hongrois. A eux incombent le soin des pèlerins et l'entretien de l'hôtellerie. (...) Le soin matériel de l'hôtellerie est confié à cinq sœurs allemandes de la Congrégation de Saint-Charles Borromée (...). Les pèlerins pauvres d'Autriche-Hongrie sont hébergés gratuitement pendant plusieurs jours. Les pèlerins qui en ont le moyen payent chaque jour de 5 à 7 francs de dédommagement »⁶⁹⁴.

Cet hospice autrichien, bien antérieur à Notre-Dame de France, a d'emblée la protection de l'Empereur François-Joseph, pèlerin aux Lieux Saints en 1869. Il reste par la suite très attentif au développement de la Palestine et à la protection des catholiques locaux, en envoyant de nombreuses oboles pour la construction ou l'amélioration des églises de Terre Sainte. Il a aussi le souci comme tout dirigeant d'une grande puissance européenne de préserver et d'accentuer les intérêts de son empire en Palestine.

La présence austro-hongroise n'en reste pas moins marginale, par rapport à la France⁶⁹⁵ ou aux pays protestants et orthodoxes puisque, hormis l'hospice de Jérusalem, l'Empire de François-Joseph ne peut se prévaloir que de la protection de l'hôpital de Tantur, située entre Jérusalem et Bethléem. Par contre, un point non religieux mais

⁶⁹³ Barbara Haider, *Zwischen Anspruch und Wirklichkeit. Kirche und Staat in Österreich und das Heilige Land 1843/49-1917*. in Bernhard A. Böhler, *Mit Szepter und Pilgerstab - Österreichische Präsenz im Heiligen Land seit den Tagen Kaiser Franz Josephs*, dieses Katalogbuch erscheint anlässlich der Ausstellung, Wien, 2000.

⁶⁹⁴ L'Autriche-Hongrie à Jérusalem, l'hospice austro-hongrois, in *Jérusalem*, AAV, tome II, 1906-1907.

⁶⁹⁵ Tout en étant deux nations catholiques, les liens entre les deux puissances seront souvent tendus, principalement du fait de la France, qui s'appuyant toujours sur les capitulations, s'estime protectrice de tous les lieux catholiques de Palestine, ce que bien sûr refuse l'Autriche.

commercial est à mettre à l'actif de l'empire austro-hongrois : c'est la poste autrichienne créée en 1858, la même année que l'hospice, et qui est le service le plus efficace et le plus sûr pour assurer la circulation du courrier entre l'Europe et l'Orient. Tous les consulats et autres entreprises étrangères passent par la poste autrichienne, signe d'efficacité dans une région où l'acheminement du courrier relève plus de la bonne volonté d'Allah que du bon vouloir des hommes.

LES PÈLERINS AUTRICHIENS : DIGNES HÉRITIERS DES CROISÉS ASSOMPTIONNISTES

L'année 1898 assiste au milieu des tourments que sont les venues de Guillaume II et des caravanes Saint-Louis ⁶⁹⁶, à l'arrivée d'une caravane d'un demi millier de pèlerins catholiques autrichiens, sous la direction du colonel Von Himmel.

Cette venue comble les assomptionnistes qui retrouvent dans ce pèlerinage toute la ferveur, la pénitence de leurs premières caravanes. Ils ont de nouveau l'impression d'avoir été ces fiers croisés qui ont ouvert la route vers les Lieux Saints. Le parallèle est d'autant plus fort que les caravanes se renouvèlent de manière périodique avec un effectif de plusieurs centaines de personnes.

L'organisation du premier pèlerinage fait l'admiration des assomptionnistes de Notre-Dame de France qui accueillent une partie des pèlerins, et l'abbé Galeran s'émerveille devant ces autrichiens qui lui font quelque peu oublier ceux du pèlerinage Saint-Louis qu'il a vu quelques semaines auparavant :

« Le pèlerinage tyrolien est un splendide pèlerinage, l'idéal des vrais pèlerinages. On se croirait transporté à ces temps anciens, où la foi simple et ardente poussait les foules vers le Saint-Sépulcre. C'est la foi, la discipline, l'ordre, le calme et la piété la plus touchante unis ensemble.

Le directeur parle partout de l'aimable réception à Notre-Dame de France. (Il ne se gêne pas pour dire qu'ailleurs il n'a pas trouvé les mêmes manières franches, ni le même empressement fraternel). Père Bailly, soyons humbles, sous cette averse d'éloges » ⁶⁹⁷.

Des propos qui, s'ils sont exacts, confortent l'ego assomptionniste !

L'abbé Galeran poursuit son éloge avec l'entrée dans Jérusalem de ces nouveaux pèlerins de pénitence :

« Deux trains spéciaux, (...), nous ont amené 510 pèlerins. Une fois tous réunis, ils se sont formés en procession pour se rendre de la gare au Saint-Sépulcre. C'était un spectacle magnifique et très émouvant. Après les cawas, les pèlerins (tous hommes, il n'y avait point de femmes) s'avançaient deux à deux, chantant puis récitant le chapelet. (...)

La vue de ce cortège s'avançant lentement, dans un ordre parfait ; tous ces hommes récitant l'*Ave Maria* ; ces pèlerins portant tous leur besace sur le dos ; ces visages visiblement attendris à la vue de l'insigne basilique, tout remplissait nos cœurs d'une

⁶⁹⁶ La caravane de l'abbé Potard est présente à Jérusalem dans la première quinzaine de septembre, celle des Autrichiens dans le courant du mois d'octobre et Guillaume II et sa délégation à la fin du même mois !

⁶⁹⁷ Lettre de l'abbé Galeran au Père Vincent de Paul Bailly, *Souvenirs*, n°370, 5 novembre 1898.

douce émotion, que partageaient les Grecs et les Arméniens étonnés. Les larmes coulaient des yeux, je vous l'assure, cher Père, et bien des voix disaient : « que c'est beau ! Voilà un vrai pèlerinage ! Voilà des catholiques ! ⁶⁹⁸ » Et l'abbé Galeran de rajouter : « c'est ici qu'il faut dire que nul pèlerinage n'a égalé encore la belle organisation des Tyroliens. Il n'y a qu'une opinion dans Jérusalem : les vrais pèlerinages sont ceux de Notre-Dame de France et celui des Tyroliens » ⁶⁹⁹ .

La caravane du colonel Von Himmel fut certainement d'une grande perfection, pour enthousiasmer à ce point les assomptionnistes, plutôt avares de compliments envers les autres pèlerinages, les caravanes de l'abbé Potard en savent quelque chose.

Ce colonel autrichien, ancien pèlerin en Terre Sainte, semble avoir mis en place une organisation toute militaire, ne négligeant aucun détail dans les pérégrinations des 500 Tyroliens (aucune femme ne participe à cette première caravane). Le chiffre est d'autant plus impressionnant qu'ils viennent tous du Tyrol et que les inscriptions ont été closes plusieurs mois avant le départ ⁷⁰⁰ . D'après le Père Gervais de Notre-Dame de France, le colonel Himmel prévoit l'organisation d'autres caravanes avec la participation des dames.

L'origine des pèlerins ne nous est connue que par le biais des comptes-rendus assomptionnistes qui voient en eux les fidèles comparses des pèlerins de la Pénitence :

« Nous avons à Notre-Dame de France les deux dernières centaines de pèlerins dont 72 en 1^e classe. A nous seuls, nous avons près de 40 prêtres ou religieux, et je crois quelques officiers actifs ou retraités, des magistrats... et surtout un bon nombre de braves paysans qui ouvrent tout grands leurs yeux limpides devant les grands corridors et la lumière électrique » ⁷⁰¹ .

Une description qui ne nous renseigne que peu sur l'origine des pèlerins, mais qui confirme pleinement la satisfaction des assomptionnistes d'accueillir les descendants des pèlerins de la caravane des mille qui suivent en tout point l'exemple des premiers croisés pacifiques.

Le programme est organisé pour de vrais pèlerinages aux Lieux Saints et non pas de voyages pour touristes religieux comme le sont partiellement devenus les Pèlerinages de Pénitence. Les pèlerins autrichiens, tous originaires du diocèse de Brixen dans le Tyrol Autrichien, partent pour 20 jours de Trieste à Trieste, et affrètent un bateau spécial au Lloyd. Nous ne connaissons pas leur itinéraire en Palestine, mais il semble que la caravane est restée à Jérusalem avec certainement des excursions à Bethléem et peut-être au Jourdain, comme l'atteste une étude du consulat de France : « Jusqu'à présent, les pèlerins de l'Empire Austro-Hongrois se sont contentés de visiter la Judée, Jérusalem et ses environs. A cause de la modicité des prix du pèlerinage, il faut le grand nombre » ⁷⁰² .

⁶⁹⁸ *Ibid.*

⁶⁹⁹ *Ibid.*

⁷⁰⁰ Propos du Père Gervais dans la revue *Souvenirs*, n°370, 5 novembre 1898.

⁷⁰¹ *Ibid.* Les assomptionnistes logent 200 pèlerins autrichiens, les franciscains 204 et l'hospice autrichien la dernière centaine.

Ils sont restés vraisemblablement neuf jours à Jérusalem du 12 au 21 octobre, si l'on s'appuie sur les registres de Casa Nova⁷⁰³.

Le seul impair de ce pèlerinage semble avoir été une réclamation des orthodoxes auprès du gouverneur de Jérusalem pour atteinte au statu quo. Ce dernier, dans un courrier au custode expose ses remontrances aux franciscains et aux pèlerins qui les accompagnaient pour non respect du statu quo :

« Le patriarcat grec expose que les pèlerins catholiques autrichiens venus à Jérusalem le mercredi 30 septembre, lors de leur entrée au Saint-Sépulcre avec les religieux franciscains, ont joué de la musique, ce qui est contraire à l'usage. (...) En conséquent, les faits actuels ne pourront pas être considérés comme des précédents pour l'avenir, et je vous prie de donner à qui de droit les avertissements et les instructions précises à ce propos, de prendre les mesures pour que ces faits ne se renouvellent pas »
704 .

Ces protestations orthodoxes sont monnaie courante dans les querelles intestines que se livrent les différentes branches du christianisme. L'arrivée d'une nouvelle caravane catholique de cette importance ne pouvait ravir les orthodoxes, et les faits et gestes des pèlerins autrichiens ont du être méticuleusement étudiés.

Les caravanes du colonel Himmel reviennent en Terre Sainte à plusieurs reprises comme l'atteste le panorama des pèlerinages européens en Terre Sainte dressé par le consulat de France à Jérusalem :

« Un Comité de Pèlerinage en Terre Sainte s'est fondé en 1898 à Brixen. (...) Depuis M. Von Himmel, qui réunit ses pèlerins par province de l'empire, a conduit deux pèlerinages de la Haute-Autriche, du Tyrol et de la Suisse, de la Bohême et de la Moravie. Le colonel compte poursuivre son œuvre. Le Cardinal Archevêque de Budapest l'a déjà invité à se rendre auprès de lui, afin d'établir et de préparer un pèlerinage Hongrois.

(...) Ces pèlerinages sont encouragés et soutenus par l'Empereur François-Joseph II»⁷⁰⁵.

La revue *Jérusalem* dans son article sur *l'Autriche-Hongrie à Jérusalem* montre que le colonel Von Himmel a conduit de 1898 à 1906 près de 4500 pèlerins. L'article précise les différents pèlerinages qu'il organise à la suite de celui de 1898 :

« En 1901, deux grands pèlerinages populaires furent organisés en Tyrol et les femmes admises pour la première fois ; le nombre de pèlerins était de 439 ; en 1903, pèlerinage suisse ; en 1904, pèlerinage de la Haute-Autriche et premier pèlerinage bavarois et wurtembergeois »⁷⁰⁶.

⁷⁰² MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, Mouvement des pèlerinages vers Jérusalem, septembre 1905.

⁷⁰³ Archives de la Custodie de Terre Sainte, registre de Casa Nova, 1893-1921.

⁷⁰⁴ Lettre du gouverneur de Jérusalem au custode de Terre Sainte, le 12 novembre 1898, série B, 29, Jérusalem.

⁷⁰⁵ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, Mouvement des pèlerinages vers Jérusalem, septembre 1905.

Ces pèlerinages allemands revêtent pour notre étude une importance toute particulière dans l'impact qu'ils ont pu avoir pour les catholiques de Palestine, en particulier pour les gardiens de Notre-Dame de France.

Les pèlerinages catholiques de la fin du XIXe siècle ne sont plus que de pâles répliques des premières caravanes assomptionnistes, peu nombreux et d'une piété intermittente. La venue à Jérusalem en ce mois d'octobre 1898 des troupes du colonel Von Himmel apporte un peu de réconfort aux congrégations catholiques de Palestine, tétanisées par la venue du « nouveau Luther » qui risque de tout emporter sur son passage.

Les autres caravanes de pèlerins catholiques

Aucune autre caravane de pèlerins jusqu'en 1914 n'a l'importance des caravanes assomptionnistes ou autrichiennes. Par contre, nombreux sont les groupes de pèlerins ou de touristes (la distinction est parfois difficile à faire) à se rendre en Palestine, devenue une halte classique dans la découverte de l'Orient.

Les assomptionnistes ne manquent jamais d'affirmer auprès des nouvelles caravanes leur rôle de pionnier dans le retour des pèlerins européens en Terre Sainte, comme l'affirme le Père Léon Gerbier, directeur de la XXVe caravane de pénitence :

« Les pèlerinages français sont d'autant plus importants que, depuis quelques années, la plupart des autres nations européennes ont développé ce même mouvement : les Allemands, les Autrichiens, les Suisses, les Espagnols, les Italiens sont venus en grand nombre. Il est de toute nécessité, au point de vue de notre influence nationale, que le mouvement français, qui a la prépondérance, et affirme ainsi son influence en même temps que la raison d'être de notre protectorat »⁷⁰⁷.

A la lecture de différentes statistiques, on peut recenser la venue d'un certain nombre de caravanes à l'ampleur significative.

A l'hôtellerie de Notre-Dame de France, on dénombre entre octobre 1898 et octobre 1900, la présence de la caravane autrichienne en octobre 1898, la caravane de Pénitence en avril 1899 tout comme en octobre, de nouveau la caravane autrichienne en avril 1900, puis celle de la Pénitence en mai et celle de pèlerins allemands en octobre. A cela, il faut ajouter sur ces deux années, la présence de 80 hôtes isolés⁷⁰⁸.

Concernant l'hôtellerie de Casa Nova⁷⁰⁹, on remarque pour les années 1901-1902, la présence d'une caravane mexicaine en janvier 1901, puis les pèlerins de l'abbé Potard en avril, d'une caravane bavaroise, puis belge en mai, du Pèlerinage de Pénitence en

⁷⁰⁶ *L'Autriche-Hongrie à Jérusalem, op. cit.*

⁷⁰⁷ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, Lettre du Père Gerbier au consul général de France à Jérusalem, le 29 mai 1903.

⁷⁰⁸ Rapport sur Notre-Dame de France de septembre 1898 à octobre 1900, AAR, NX 105.

⁷⁰⁹ Les franciscains semblent avoir pris l'habitude d'inscrire dans leurs registres les différentes caravanes catholiques qui viennent à Jérusalem même si elles ne sont pas hébergées à Casa Nova.

mai, de la caravane du colonel Von Himmel en septembre. En 1902, on note la présence d'une caravane espagnole en avril, puis mexicaine en mai, du Pèlerinage de Pénitence en mai, des pèlerins de l'abbé Potard en septembre et d'une caravane italienne en octobre⁷¹⁰.

Ces différentes statistiques, même si elles sont imparfaites, démontrent qu'au début du siècle toutes les grandes nations envoient des pèlerins en Terre Sainte, que cela soit la France, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne ou l'Italie. Les minorités catholiques dans les pays protestants sont également présentes comme les Allemands ou les Américains.

Plus globalement, la revue *Jérusalem* donne pour chaque année les statistiques des pèlerins et touristes qui ont fréquenté Jérusalem. Pour 1904, le chiffre de pèlerins catholiques est de 3000 dont une caravane espagnole de 220 personnes ; allemande de 50 personnes ; autrichienne de 300 personnes ; anglaise de 150 personnes ; italienne de 80 personnes ; française (XXVIIIe caravane de Pénitence) de 260 personnes; française (abbé Potard) de 26 personnes ; du Mexique de 50 personnes ; de Brooklyn avec 60 personnes⁷¹¹.

Pour cette même année, le nombre de pèlerins protestants est de 1400 et celui des pèlerins orthodoxes de 8000⁷¹².

Pour les années 1909-1911, on dénombre 92 673 pèlerins, toutes branches chrétiennes confondues. Dans le détail, on recense pour l'année 1909 : 434 Français, 897 Autrichiens-Hongrois, 13 502 Russes... pour l'année 1910 : 426 Français, 3032 Autrichiens-Hongrois, 11 984 Russes... et pour l'année 1911 : 665 Français, 12 298 Russes... Il n'y a pas de caravanes d'Autriche-Hongrie⁷¹³.

Ces chiffres montrent l'importance prise par les pèlerinages en ce début de XXe siècle, même si les catholiques restent minoritaires par rapport aux orthodoxes, Russes en particulier. Les caravanes françaises ont, à l'approche de la Première Guerre mondiale, un effectif assez faible, ne serait-ce que par rapport aux caravanes autrichiennes, résultat d'un essoufflement que nous avons déjà largement évoqué.

Cette même revue *Jérusalem* fait une statistique à part pour les touristes et donne pour les trois années précédemment citées le nombre de 21 831. Dans le détail, les différentes nationalités représentées sont les Anglais avec 9931 personnes, les Américains avec 3531 personnes, les Allemands avec 4795 personnes. Le reste est réparti entre différentes autres nationalités⁷¹⁴. Les Français semblent être peu présents en tant que touristes dans cette partie du monde, les populations anglo-saxonnes dominant très largement cette partie d'Orient sous la houlette de l'entreprise Cook.

⁷¹⁰ Archives de la Custodie de Terre Sainte, *op. cit.*

⁷¹¹ *Jérusalem*, AAV, tome I, 1904-1905.

⁷¹² *Ibid.*

⁷¹³ *Jérusalem*, AAV, tome V, 1912-1913.

⁷¹⁴ *Ibid.*

Hormis les Français et les Autrichiens, les autres nations catholiques, comme l'Espagne et l'Italie, ont un certain mal à organiser des pèlerinages de grande ampleur.

En ce qui concerne l'Espagne, l'initiative d'un député basque aux Cortès, M. José Maria de Urquijo semble être la seule tentative réussie d'organiser des pèlerinages en Palestine. L'étude faite par le consulat de France à Jérusalem en retrace l'historique :

« L'Espagne avait conduit jadis un petit pèlerinage à Jérusalem. Mais en 1902 M. José Maria de Urquijo, de Bilbao, député aux Cortès s'est mis à la tête d'un comité et a organisé déjà 3 pèlerinages : le premier en 1902, composé de 200 pèlerins environ des pays basques, a voyagé sur un paquebot anglais. Le second en 1904, composé aussi en majeure partie de pèlerins des mêmes provinces, s'est fait avec le vapeur français *l'Etoile*. En 1905, M. de Urquijo, soutenu par l'épiscopat espagnol, s'est adressé à toute l'Espagne. Il a réuni 220 pèlerins (...). Les pèlerinages espagnols ont bien réussi. Je crois que M. de Urquijo est dans l'intention de les continuer »⁷¹⁵.

Dans un courrier du mois de mars 1904, le Père Eugène décrit au Père Emmanuel Bailly un pèlerinage espagnol haut en couleurs à bord de *l'Etoile* (loué pour la circonstance) dont la traversée a beaucoup de similitudes avec le pèlerinage des tempêtes de 1883 :

« Depuis Marseille, nous avons eu une mer démontée qui nous a tous mis sur le flanc et en bien d'autres positions... Plus de 20 fois la vague passa par-dessus le navire, renversant tout ce qu'elle trouvait sur son passage. (...) la pauvre chapelle ressemblait à une cave, et j'avais une peur terrible de voir s'envoler toute la sacristie »⁷¹⁶.

Il poursuit sa lettre en décrivant des pèlerins très « latins » : « Les Pèlerins pour la plupart Basques, arrivèrent de Bilbao (...) Les 87 prêtres célébrèrent à bord !!! oh ! quelle cohue ! ces 25 petits autel envahis par ces bons curés, qui renversaient tout, ornements, calice, burettes... disant : « que tout cela est petit ! » et qui à peine le saint sacrifice terminé criaient tout haut : « ahora, vamos a comer... ! » (...) et au milieu de ce grand navire, dans cette chapelle, quand toutes les messes furent dites, je me vis bien isolé pour arranger ces 25 autels et remettre tout en ordre dans ce grand désordre »⁷¹⁷.

Les caravanes espagnoles connurent au début du siècle quelques succès mais semblent s'être très vite arrêtées, plus aucune trace de la venue de caravanes espagnoles n'apparaît avant la guerre.

En ce qui concerne l'Italie, une caravane en 1903 composée de 230 pèlerins semble être le seul fait important pour les pèlerinages de ce pays.

L'étude faite par le consulat de France à Jérusalem en retrace l'historique :

« Plusieurs petits pèlerinages italiens avaient eu lieu ; deux étaient venus sous la

⁷¹⁵ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, Mouvement des pèlerinages vers Jérusalem, septembre 1905. D'après les registres de Casa Nova, les pèlerins espagnols de 1902 sont au nombre de 227.

⁷¹⁶ Lettre du Père Eugène au Père Emmanuel Bailly, le 20 mars 1904, AAR, TA 112.

⁷¹⁷ *Ibid.*

direction de Mgr Vicini, chanoine de Bologne, leur organisation laissait à désirer.

En 1902, un comité se formait et s'intitulait Comitato Nazionale per « Palestina ». Mgr Radini-Tedeschi était à la tête. Il organisa le grand pèlerinage présidé par son éminence le Cardinal Ferrari, archevêque de Milan. Il y avait environ 230 pèlerins. (...) En 1904, le comité lança le programme d'un second pèlerinage ; il ne put réunir un nombre suffisant de pèlerins pour louer un bateau spécial ; mais Mgr Radin-Tedeschi obtint du Ministre des Postes italien que le paquebot-poste italien modifiât sa route. (...) ces pèlerins n'étaient que 80.

Au printemps 1905, une circulaire du Comitato Nazionale annonçait un grand pèlerinage italien pour le mois d'octobre. On m'affirme que ce pèlerinage ne viendra pas »
718 .

Il semble que les caravanes de Mgr Radini-Tedeschi continuent cependant de venir régulièrement en Palestine, puisqu'en 1906, il y a une caravane de 100 personnes⁷¹⁹ . Il semble en être de même pour les petites caravanes de Mgr Vicini, qui peu nombreuses, continuent de venir en Terre Sainte comme c'est le cas en 1907⁷²⁰ .

L'Italie, malgré sa population profondément catholique, et la présence papale sur son territoire, n'a pas organisé de pèlerinages de grande ampleur, en dehors de celui de 1902, aucun ne fait date.

L'Allemagne connaît une situation particulière puisqu'elle incarne pleinement la puissance protestante de l'Europe dont Guillaume II est l'autorité ; mais le pays a une importante minorité de catholique, tout aussi désireux de se rendre en Terre Sainte.

Depuis le milieu du XIXe siècle, les Allemands catholiques sont présents à travers différentes œuvres, en particulier avec *la Société de Cologne*, qui, outre une implication dans le domaine éducatif, envoie de manière régulière des petites caravanes en Terre Sainte. En 1895, cette société se réunit avec *l'Association de Palestine des Catholiques d'Allemagne* en *Association allemande de Terre Sainte*, qui vient au secours des catholiques de Palestine, subventionne des écoles, des dispensaires, a fait construire une hôtellerie près de la Porte de Damas et organise des caravanes à l'effectif réduit aux Lieux Saints.

Deux caravanes d'Allemands catholiques composées de 400 pèlerins chacune ont été organisées en 1904, l'une de Bavière, l'autre du Wurtemberg, mais nous n'en connaissons pas les organisateurs, et elles ne semblent pas avoir été renouvelées.

Pour les autres nations, la venue de caravanes est ponctuelle ou irrégulière. Les Belges sont associés dès le début aux Pèlerinages de Pénitence, tout comme les Hollandais. Les Anglais catholiques ont organisé en 1904 un pèlerinage composé de 150 pèlerins, mais il ne semble pas avoir été renouvelé. Les Américains catholiques, quant à eux, viennent de manière régulière, en petit nombre, ne dépendant pas d'une organisation

⁷¹⁸ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, Mouvement des pèlerinages vers Jérusalem, septembre 1905.

⁷¹⁹ *Jérusalem*, AAV, tome II, 1906-1907.

⁷²⁰ *Jérusalem*, AAV, tome III, 1908-1909.

spécifique.

Les pèlerinages étrangers, hormis les orthodoxes dont le succès est indéniable, restent d'une ampleur modérée. Seule l'Autriche-Hongrie réussit à organiser des caravanes à l'effectif important et à la venue régulière. Ce succès autrichien peut s'expliquer à la fois par le soutien d'un souverain très attaché à la Terre Sainte et à l'initiative de particuliers qui surent, à l'image des assomptionnistes, créer une entreprise crédible.

Il n'en reste pas moins que jusqu'à la Première Guerre mondiale, aucune organisation, à part celle du colonel Von Himmel, ne rivalise avec les Pèlerinages de Pénitence. Mais cela concerne uniquement les caravanes catholiques car celles des orthodoxes comprennent un nombre de pèlerins très important, même si leur prestige est moindre.

La Russie : les caravanes de la pénitence orthodoxe

« Si les pèlerins russes ont une foi profonde et une piété sincère, si leurs flots pressés sont une force pour l'Eglise orthodoxe, ils produisent pourtant moins d'impression que les pèlerins d'Occident qui sont en général d'un niveau supérieur et occupent un rang plus élevé dans la société »⁷²¹.

Cette vision catholique des pèlerins russes du début du XXe siècle résonne comme un leitmotiv depuis que ces derniers viennent en masse en Palestine, à raison de plusieurs milliers par an, laissant les caravanes catholiques loin derrière.

Mme de Bagréeff-Spéransky, pèlerine russe dans les années 1840, montre que les pèlerins de son pays sont déjà fort nombreux : « L'année de mon pèlerinage était particulièrement abondante en pèlerins. La plus grande partie d'entre eux étaient russes. Deux fois par an, à Noël et à Pâques, de véritables caravanes de mes compatriotes arrivent de toutes les parties de la Russie, saluer les lieux de la naissance et de la passion de Notre Seigneur.

Le gouvernement russe a fait quelques sages règlements à cet effet.

L'individu, homme ou femme, qui veut faire le pèlerinage aux saints lieux, doit être pourvu d'une somme d'argent jugée suffisante pour son retour. (...)

Arrivé à Beyrouth, ou tout autre port de la Syrie, le pèlerinage doit déposer une partie de son trésor pour assurer son retour. Cette précaution est sa planche de salut. Sans elle la rapacité et l'avarice du clergé grec les chasseraient impitoyablement de Jérusalem après les avoir dépouillés de leur dernière obole. Ils se trouveraient, sans cette sage mesure, mourants de faim et de fatigue sur les grands chemins »⁷²².

La première présence officielle russe en Terre Sainte date de 1847 avec la création de la Mission ecclésiastique à Jérusalem dont le but est de répondre à la présence de plus en plus forte des catholiques et des protestants aux Lieux Saints. Elle a par la suite

⁷²¹ *Jérusalem*, AAV, tome I, 1904-1905.

⁷²² E. de Bagréeff-Spéransky, *Les pèlerins russes à Jérusalem*, Bruxelles, 1857, p. 109.

comme vocation de protéger les pèlerins russes en Terre Sainte. Ce n'est cependant qu'après la Guerre de Crimée que l'Empire russe s'implante réellement à Jérusalem avec l'ouverture d'un Consulat en 1858 et la création du Comité de Palestine en 1859 sous le patronage du frère d'Alexandre II, le Grand Duc Constantin. Cette organisation s'attribue l'organisation des traversées des pèlerins entre Odessa et Jaffa et la construction à Jérusalem de maisons et d'hôpitaux. La construction dans les années 1860, le long de la route de Jaffa, d'un véritable quartier pour les Russes orthodoxes est le signe de cette présence renforcée de l'Empire du tsar et a pour conséquence un accroissement important du nombre de Russes désireux de venir prier à Jérusalem.

Les Echos de Notre Dame de France décrivent ces bâtiments russes qui semblent avoir pris au fil des ans une grande ampleur :

« Sur ce plateau qui domine Jérusalem au nord-ouest, sur la route de Bethléem et de Jaffa (...), la puissance schismatique du Nord a créé un vaste établissement pour recevoir des milliers de pèlerins. Les constructions sont considérables et fournissent aux multitudes le simple logement qu'elles demandent, c'est-à-dire un abri et un emplacement pour étendre les nattes sur lesquelles elles se reposent. Les cours, les squares fleuris sont spacieux. On n'y est pas à l'étroit comme on y sera autour de l'hôtellerie de Notre-Dame de France. Une basilique, qui n'est pas sans cachet, offre à leur piété l'aliment spirituel sous la forme à laquelle elles sont habituées dans leur patrie »⁷²³.

La construction de ce vaste ensemble russe et la venue d'une multitude de pèlerins alarment les catholiques, qui voient en ces réalisations schismatiques, une opposition des plus menaçantes. C'est en partie pour cette raison que les autorités catholiques de Jérusalem incitent à la création d'organes de pèlerinages catholiques vers les Lieux Saints, pour montrer aux yeux des populations locales que les catholiques restent la première force de l'Eglise chrétienne.

Les Russes consolident leurs intérêts en créant en 1882 la Société Orthodoxe de Palestine qui devient en 1889 la Société Impériale Orthodoxe de Palestine. Cette organisation se donne trois tâches :

« - recueillir, développer et diffuser en Russie la connaissance des Lieux Saints d'Orient ;

- aider les pèlerins orthodoxes en Terre Sainte ;

- fonder des écoles, des hôpitaux et des maisons pour les pèlerins, ainsi que fournir une aide matérielle aux habitants, aux églises, aux couvents et au clergé »⁷²⁴.

Le succès est rapide comme le confirme Elena Astafieva :

« En 1907, Nicolas II note dans un rescrit que la Société de Palestine possède plus de deux millions de roubles, huit maisons pour accueillir les 10.000 pèlerins annuels, un hôpital, six ambulances, 101 écoles avec 10.400 élèves arabes ; en outre, la Société a

⁷²³ *Echos de Notre-Dame de France*, n°2, octobre 1888.

⁷²⁴ E. Astafieva, *La Russie en Terre Sainte : le cas de la Société Impériale Orthodoxe de Palestine (1882-1917)*, in *Cristianesimo nella storia*, 2003, 1-24, pp. 41-68.

publié 347 ouvrages, consacrés à la Palestine »⁷²⁵.

Le nombre de pèlerins russes, estimé annuellement à plusieurs milliers voire dizaines de milliers par la propagande catholique, ceci pour attirer le plus de fidèles possibles, est impressionnant mais véridique au début du XXe siècle seulement. Au début du XIXe siècle, ils ne sont que quelques dizaines par an à se rendre en Palestine et ce n'est qu'après la Guerre de Crimée que le nombre augmente sensiblement et encore plus avec la fondation de la Société Orthodoxe de Palestine. Elena Astafieva avance le nombre de 7000 pèlerins à la fin des années 1890 et plus de 10.000 dans la première décennie du XXe siècle⁷²⁶.

Les responsables catholiques de tous horizons, et en particulier les assumptionnistes, s'emploient devant la montée de ce « péril russe » à dénigrer ces milliers de pèlerins russes qui viennent prier à Jérusalem. Ils ne manquent pas de les présenter comme de véritables mendiants, peu à même de rivaliser avec le pèlerin catholique. Cette vue des choses n'est pas fausse, tellement sont différentes les caravanes de pèlerins russes, composées de moujiks (ils représentent 90% des pèlerins) fourbus par des semaines d'un voyage harassant et celles des catholiques, tout frais (ou presque) débarqués de leur croisière autour de la Méditerranée. Il n'en reste pas moins surprenant pour des pèlerins assumptionnistes, qui sont sous la protection de Benoît-Joseph Labre, de dénigrer aussi ouvertement les pèlerins pauvres de Russie.



Figure 30⁷²⁷

⁷²⁵ *Ibid.*

⁷²⁶ *Ibid.*

Un citoyen russe en réponse à ce dénigrement publie un article dans une revue moscovite que retranscrivent partiellement les *Echos d'Orient*. Il dénonce ces pèlerins occidentaux comme étant de simples touristes et non de fervents pèlerins :

« Ces caravanes de touristes qui, sous le nom pacifique de pèlerins de la Pénitence, se dirigent vers Jérusalem pour s'y livrer à des démonstrations patriotiques et s'y donner la satisfaction de voir flotter sur des établissements français le drapeau tricolore »⁷²⁸.

Les assomptionnistes, dans le même article, s'enflamment sur la fausse image que l'on aurait d'eux : « Voilà donc, pèlerins de France, la bonne opinion que l'on a de vous chez nos chers alliés de Russie ! Touristes en quête d'émotions patriotiques, c'est tout ce que vous êtes, quoique vous en ayez. Au troupeau des moujiks russes qui, chaque année, encombre, plusieurs semaines durant, vers Pâques, les ruelles et les escaliers de la Ville Sainte, à lui seul, et pas à d'autres, est réservé le nom de pèlerins (...) Ah ! Sans doute, je tiens comme lui pour admirables ces braves moujiks russes, qui, chaque année, viennent en bandes innombrables user, à force de les traîner sur les chemins pierreux de la Judée et de la Galilée, leurs touloups graisseux et leurs bottes de cuir ou de feutre (...). Mais pense-t-on en Russie que nous ayons des illusions sur le compte des hommes qui se trouvent à la tête de cette Société russe de Palestine à laquelle incombe le soin d'organiser, en le régularisant, l'afflux des masses russes vers les Lieux Saints ? Pense-t-on que nous ignorions que cette Société, qui est la même précisément qui entretient de si nombreuses écoles en Palestine et en Syrie, poursuit, sous des apparences religieuses et civilisatrices, un but exclusivement national et politique ? »⁷²⁹.

Il apparaît en fin de compte que ces caravanes russes à l'effectif important ont eu pour les catholiques un double intérêt. De les faire réagir en envoyant des caravanes de catholiques français ou européens en Palestine et de les pousser à laisser dans le paysage de Jérusalem leur empreinte avec Notre-Dame de France, qui est une réponse aux somptueux bâtiments que les Russes ont construits à quelques dizaines de mètres de la maison assomptionniste.

Cette incursion dans le monde orthodoxe permet également de montrer que ce ne sont pas seulement les catholiques qui entreprennent des pèlerinages en Palestine, les orthodoxes restant largement majoritaires en nombre.

La Terre Sainte, terre des amertumes

Les premières années du XXe siècle sont pour la Palestine une période de profonds bouleversements, tant du point de vue politique avec le délitement de l'Empire ottoman, la montée en puissance du sionisme et du nationalisme arabe, que du point de vue

⁷²⁷ Stephen Graham, *With the russian pilgrims to Jérusalem*, Londres, T. Nelson, 1918, p.189.

⁷²⁸ *Echos d'Orient*, choses de Palestine jugées par un russe, AAV, tome VIII, 1905.

⁷²⁹ *Ibid.*

économique avec une plus grande ouverture de la Palestine aux marchés mondiaux.

Cette évolution s'accomplit principalement au détriment des chrétiens qui perdent progressivement de leur influence face aux musulmans, la première communauté religieuse de la région et de plus en plus face aux juifs.

Les pèlerinages catholiques français, et en premier lieu les assumptionnistes, subissent également ce repli, concurrencés de toute part, sur fond de fin d'âge d'or français.

Le temps du crépuscule

Les assumptionnistes, et avant eux les pèlerins de Saint-Vincent de Paul arrivent en Terre Sainte, terre originelle du Christ, remplis des images d'une Palestine biblique. La vision de la Ville Sainte avant les années 1870, lovée à l'intérieur de ses murs, entouré par le désert, ne pouvait que fasciner les pèlerins qui de loin, et à l'issue d'un voyage éreintant depuis Nazareth ou Jaffa, avaient l'impression d'atteindre la Jérusalem céleste.

Les croisés de la caravane des mille, sous la direction du « Pierre l'Hermitte assumptionniste », sont des chrétiens catholiques qui pensent redonner à la ville martyre toute sa splendeur, délivrée de tous les schismatiques et autres hérétiques.

De cette atmosphère croisée, à laquelle les assumptionnistes croient pendant longtemps, tout comme les congrégations françaises qui s'installent en grand nombre dans les vingt dernières années du siècle, il ne reste que peu de choses à la veille de la Grande guerre. Les Pèlerinages de Pénitence ont perdu de leur influence, supplantés par des organisations catholiques de tout pays, de plus en plus nombreuses, et la place de la France est en recul, en particulier face à l'Allemagne.

Des effectifs à la baisse

Pour l'ensemble des Pèlerinages de Pénitence, de 1882 à 1914, on dénombre environ 12 580 pèlerins et pour les caravanes de l'abbé Potard, sur les 25 caravanes recensées de 1898 à 1914, on compte approximativement 1110 pèlerins.

L'étude des effectifs pour les caravanes du début du XXe siècle est des plus délicates puisque suivant les sources, le nombre de pèlerins par caravane diverge ; la faiblesse numérique de certains pèlerinages incite à augmenter le nombre ou à l'arrondir à la décimale supérieure au moment des comptes-rendus, crédibilité oblige.

On peut cependant avoir une notion approximative du nombre de pèlerins pour les caravanes à partir de 1898⁷³⁰, en comparaison à celles du XIXe siècle. D'après le tableau identifiant les 47 pèlerinages⁷³¹, si l'on additionne les effectifs de 1898 à 1914, on dénombre 6050 pèlerins, ceci étant une fourchette haute, les comptes-rendus ajoutant

⁷³⁰ Cette date permet de s'aligner sur le début des pèlerinages Saint-Louis et plus généralement est un tournant avec la visite de Guillaume II dont les répercussions sont énormes d'un point de vue politique.

⁷³¹ Voir annexe, Tableau des Pèlerinages Populaires de Pénitence.

facilement quelques pèlerins pour permettre d'annoncer qu'ils furent 200 ou 300. Sur les 16 premières caravanes des Pèlerinages de Pénitence, on arrive au même résultat de 6050, ce qui du coup ne permet pas d'atteindre le chiffre de 12 580, effectif total des caravanes donné par les assomptionnistes, mais la volonté des organisateurs de toujours arrondir l'effectif au dixième supérieur voir au centième supérieur peut expliquer en partie ces quelques centaines de pèlerins manquant.

Plus que les calculs des différentes caravanes, sujets à caution pour cause de propagande, il est intéressant de noter que sur les 16 premières caravanes, le nombre de pèlerins est aussi important que pour les 31 caravanes suivantes. L'effectif des pèlerinages étant pour la plupart des caravanes supérieur à 300, chiffre jamais atteint pour le deuxième groupe à l'exception de caravanes au caractère particulier comme le premier pèlerinage des vacances en 1899 et le pèlerinage des hommes en 1901. A partir de ce pèlerinage masculin, les caravanes seront toujours inférieures à 300 et dans la majorité des cas à 200, atteignant même le chiffre alarmant de 118 membres au printemps 1903 ce qui fait dire au Père Vincent de Paul Bailly : « Notre petit pèlerinage compte environ 120 personnes... N'était l'argent, il serait très bien »⁷³².

En comparaison, le pèlerinage Saint-Louis se porte mieux puisqu'il réussit à envoyer des caravanes dans la plupart des cas avec un effectif supérieur à 50, atteignant même le chiffre de 77 en 1907, et 69 en 1914, preuve d'un succès réel pour une organisation qui n'a eu, hormis les franciscains, que peu de relais en France et en Terre Sainte, et surtout, pas d'organes de presse comme celui des assomptionnistes. Il n'en reste pas moins que certaines caravanes comme celles de 1903 ou de 1913 ne réunissent que 16 pèlerins, juste de quoi bénéficier d'un tarif de groupe sur les Messageries Maritimes.

Ces effectifs en baisse sont une des données essentielles de la perte d'influence des Pèlerinages de Pénitence en Terre Sainte et ce, malgré l'appel lancé par les dirigeants assomptionnistes ou certains dignitaires catholiques de France pour inciter les catholiques à se rendre en Palestine.

Le Père Bailly, dans les moments difficiles que vit la congrégation aussi bien en France qu'en Palestine, s'en remet aux forces surnaturelles comme l'affirme le compte-rendu de la caravane du printemps 1905 : « Pour le recrutement des pèlerins, qui est, tous les ans, difficile jusqu'au dernier moment, le P. Bailly use de tous les moyens de propagande ; il compte beaucoup sur les moyens surnaturels »⁷³³. Il a en particulier ces paroles à l'intention des religieux de Notre-Dame de France : « C'est à Jérusalem que le Maître a dit : *J'y attirerai tout à moi*. Comme l'Immaculée dira à Lourdes : Je veux qu'on vienne. Veuillez donc, sainte maisonnée, rappeler le Calvaire, la promesse d'attirer les pèlerins, car ils n'obéissent guère à cet aimant divin »⁷³⁴.

Un budget de plus en plus déficitaire

⁷³² Pages d'archives, troisième série, n°2, juin 1963, p.137.

⁷³³ *Ibid*, p.141.

⁷³⁴ *Ibid*, p.141.

Devant le succès des premiers pèlerinages, la décision fut prise d'acquérir un bateau en nom propre, permettant une plus grande autonomie par rapport à l'affrètement de bateaux des Messageries Maritimes. Les années passant et l'importance numérique des pèlerins s'effritant, cette initiative judicieuse en période prospère se révèle un piège lorsqu'il faut affréter le *Notre Dame de Salut* avec un nombre réduit de pèlerins, les frais étant approximativement les mêmes pour 100 ou 300, ce qui n'est pas le cas pour les recettes.

L'inquiétude est ainsi grandissante au fil des caravanes du début du siècle, en particulier pour le tristement célèbre pèlerinage du printemps 1903, le plus petit des Pèlerinages de Pénitence : « Le P. Bailly a besoin de sa foi optimiste pour aller de l'avant dans l'œuvre des pèlerinages de Terre Sainte, car le présent pèlerinage, comme plusieurs autres dans le passé, entraînera un gros déficit. L'armateur M. Berteaux songe à vendre le *Notre-Dame-de-Salut*, qui ne parvient pas à faire ses frais »⁷³⁵.

L'étude des comptes des caravanes d'avant-guerre permet de confirmer cette vision pessimiste de la survivance des Pèlerinages de Pénitence. Nous pouvons nous appuyer sur huit budgets fiables pour la période 1901-1912 soit les 22^e, 25^e, 27^e, 28^e, 33^e, 38^e, 40^e et 43^e pèlerinages⁷³⁶.

Pèlerinages	Dates	recettes
22 ^e 25 ^e 27 ^e 28 ^e 33 ^e 38 ^e 40 ^e 43 ^e	1901 Printemps	+ 1946,80 francs +
	1903 Printemps 1904 Eté	10 574,90 + 39 072,85 -
	1904 Printemps 1907 Eté	42 385,50 + 204 - 37 505,41 -
	1909 Eté 1910 Printemps	23 330,75 + 28 113,51
	1912	

Les pèlerinages bénéficiaires sont le 22^e, le 25^e, le 27^e, le 33^e et le 43^e, les trois autres étant déficitaires. Si l'on observe le nombre de participants à chacun de ces pèlerinages, on peut constater que la logique est respectée puisque plus l'effectif est élevé plus le risque d'un pèlerinage déficitaire est moindre. Ainsi pour le pèlerinage des hommes, en 1901, l'effectif est encore important avec un groupe de 300, ce qui permet d'avoir un léger bénéfice. Pour les autres pèlerinages, la situation financière est des plus fragile avec des déficits alarmants en 1909 et 1910.

Il eut été intéressant d'avoir les comptes de l'ensemble des pèlerinages d'avant-guerre, même si ceux que nous avons détaillés permettent de se rendre compte de la fragilité de l'entreprise assumptionniste confronté à un effectif réduit, pouvant entraîner des déficits importants. Les organisateurs ont tout de même la chance de pouvoir compter sur un réseau catholique prêt à renflouer les caisses dans les moments difficiles via les souscriptions et les dons.

Il semble que devant les difficultés financières auxquelles les assumptionnistes doivent faire face, ce soit Notre-Dame de France la plus lésée ; les religieux de ce lieu se plaignent de ne pas recevoir les sommes correspondantes à leurs dépenses :

⁷³⁵ *Ibid*, p.137.

⁷³⁶ AAR, UG 37.

« Si le pèlerinage avait payé, comme toujours depuis que Notre-Dame de France reçoit les pèlerins (...) nous aurions pu faire un bénéfice pour faire vivre la communauté. (...) Pourquoi payer toutes les autres dépenses, celles du bateau, du secrétariat, du voyage... et ne pas solder au moins celles de Notre-Dame de France, si on ne peut lui laisser un centime de bénéfice ?

Pourquoi pas le même traitement pour le bateau et pour Notre Dame de France, puisque tous deux travaillent au même titre –réellement- à la même œuvre ? »⁷³⁷.

Nous n'avons pas de réponse à cette plainte, mais il semble évident que les organisateurs des Pèlerinages de Pénitence considèrent l'hôtellerie de Jérusalem comme un soutien aux pèlerinages et non comme une entreprise dont le but est de faire des bénéfices. L'appréciation de la situation diverge d'un côté et de l'autre de la Méditerranée !

L'autre aspect financier concernant les Pèlerinages de Pénitence est le poids de plus en plus lourd que représente le bateau assomptionniste *Notre-Dame de Salut*, rebaptisé, *l'Etoile*. Nous avons précédemment évoqué les différentes raisons de son acquisition en 1893, et le bien-fondé de cette décision à un moment où les Pèlerinages de Pénitence étaient en pleine expansion.

En 1912, le Conseil général des pèlerinages s'alarme de l'état de *l'Etoile* qu'il possède depuis près de 20 ans et qui a plus du double d'âge :

« Telle qu'elle est, on la trouve inférieure comme confort, surtout en comparaison de ce que sont obligés de faire les compagnies dans leurs nouveaux navires, pour satisfaire les exigences des voyageurs. Sans doute les pèlerins, vue la somme relativement modique qui est au tarif des pèlerinages et l'esprit de sacrifice qui doit les animer, ne peuvent réclamer le luxe et l'aisance... cependant il faut prévoir certaines améliorations... Faire un bateau neuf, c'est une somme immense à trouver... Le chiffre des frais nécessaires monte à 1,5 million minimum. Comment arriver à recueillir une pareille somme ? »⁷³⁸.

L'acquisition d'un nouveau bateau semble d'autant plus compromise que les pèlerinages sont à de nombreuses reprises déficitaires, déficit que le Conseil général des pèlerinages est obligé de combler, alors que les souscriptions florissantes du temps de la construction de Notre-Dame de France ne le sont plus à la veille de la guerre.

L'un des pèlerins de la 46^e caravane s'émeut de la fin programmée de ce navire, symbole durant près de vingt ans de la grandeur du Pèlerinage de Pénitence :

« Notre pauvre *Etoile* avait beaucoup fatigué pendant cette dernière traversée. On surprit plusieurs fois M. l'armateur consultant avec anxiété les pulsations de la veille machine, qui étaient inquiétantes comme les battements d'un vieux cœur usé par de longs et loyaux services. Mais on se plaisait à espérer que quelques réparations lui redonneraient une nouvelle vigueur. Il n'en était rien et c'était bien fini. On n'osait pourtant

⁷³⁷ Dépenses du 31^e pèlerinage de pénitence à Notre-Dame de France, 6-16 avril 1906, AAR.

⁷³⁸ AAR, UD 1-6.

pas se l'avouer, et, en quittant le bord, on saluait d'un « au revoir » ému le vieux bateau qui nous avait procuré de si douces, de si salutaires émotions, où on avait souffert sans doute, mais où on avait passé aussi des jours si agréables et si sanctifiants »⁷³⁹.

La 47^e caravane voit le retour des pèlerins assomptionnistes sur les bateaux qu'ils avaient empruntés au siècle précédent, sur des lignes régulières, tels des pèlerins parmi d'autres, à l'image de ceux de l'abbé Potard !

La disparition de l'*Etoile* démontre, s'il est encore nécessaire de le faire, qu'un déclin a bien été amorcé depuis le début du siècle. L'une des conséquences des déficits accumulés se traduit par l'abandon de l'*Etoile*, le plus cher symbole des Pèlerinages de Pénitence en dehors de Notre-Dame de France.

L'influence perdue

Outre la vision pessimiste que nous venons de développer concernant les effectifs à la baisse et les problèmes financiers, le sentiment qui se dégage de ces années d'avant-guerre est une perte de prestige ; c'est la fin d'une époque plus que la fin d'une entreprise. La disparition du Père Vincent de Paul Bailly, la multiplication des caravanes catholiques ou la lente mutation de Notre-Dame de France en maison d'études et de manière secondaire en hôtellerie, sont les symboles d'une page qui se tourne.

La 39^e caravane du printemps 1910 reste à part dans l'histoire des Pèlerinages de Pénitence, pour être celle des adieux du Père Vincent de Paul Bailly à la Terre Sainte. Celui qui personnifie par son dynamisme, sa foi, son intransigeance pendant près de 30 ans les caravanes assomptionnistes en direction de la Terre Sainte, ne conduit plus à partir de l'année 1910 les Pèlerinages de Pénitence. Cet arrêt dû à l'âge, aux épreuves que traverse la congrégation depuis de nombreuses années constitue bien un tournant pour les pèlerinages assomptionnistes, et pas seulement pour ceux de Terre Sainte. Vincent de Paul Bailly incarne, tant pour les pèlerinages que pour la *Bonne Presse*, et en particulier le *Pèlerin* et la *Croix*, l'homme qui est en partie à l'origine du succès des grandes œuvres assomptionnistes.

Le comte de Piellat, l'un de ses plus fidèles compagnons, montre dans l'hommage qu'il lui rend en apprenant son décès la figure incontournable qu'il était pour l'entreprise pèlerine des Augustins de l'Assomption :

« Depuis 1882, je connaissais le R. P. Vincent de Paul, et pendant vingt-cinq ans environ j'ai été en correspondance avec lui, soit pour les pèlerinages de Terre Sainte, soit pour les premières constructions de Notre-Dame de France. J'ai été à même de constater, mieux que beaucoup d'autres, que c'était le vrai fondateur de Notre-Dame de France et l'organisateur par excellence du pèlerinage.

Aujourd'hui, l'œuvre est installée, fonctionne ; mais les *nouveaux* ne se douteront jamais des difficultés qu'il y a eu à surmonter pendant les premières années ; (...) Le R. P. Vincent de Paul seul était capable de mener à bonne fin une entreprise devenue si grande aujourd'hui par ses résultats religieux et patriotiques »⁷⁴⁰.

⁷³⁹ E. Bédaoui, *Le dernier pèlerinage de « l'Etoile » en Terre Sainte*, Paris, Maison de la Bonne Presse, p. 92.

Les hommages rendus au Père Bailly, à sa mort en 1912, sont tous unanimes pour affirmer la place unique qu'il a occupée dans l'envoi et le succès des pèlerinages en Terre Sainte. Même s'il n'assure plus depuis le début du siècle que la direction des pèlerinages de printemps, il n'incarne pas moins jusqu'à son décès les Pèlerinages de Pénitence. Les directeurs des caravanes qui se succèdent jusqu'à la guerre sont bien sûr des assomptionnistes mais ils n'auront jamais l'aura du « vieux moine ». La direction de l'une des dernières caravanes, la 46^e, est assurée par le Père Ernest Baudouy, celui qui, tout frais sorti de son noviciat, fut le secrétaire du Père Bailly lors de son premier pèlerinage en Terre Sainte, en 1883, symbole s'il en est de continuité.

Le début de siècle correspond également à un tournant dans la diversification des pèlerinages modernes en Terre Sainte. Nous avons étudié précédemment le développement à la fin du XIXe siècle, et encore plus au début du siècle suivant, des caravanes en provenance de la plupart des pays d'Europe ou d'Amérique, catholiques, orthodoxes ou protestantes.

Les statistiques annuelles comptabilisant les différents groupes de pèlerins ayant visité les Lieux Saints au cours de l'année démontrent la perte d'identité du Pèlerinage de Pénitence. Il est devenu une caravane parmi d'autres, même s'il ne faut pas la considérer comme insignifiante, sa venue ne passant tout de même pas inaperçue aux yeux des populations locales, tradition oblige. Les statistiques de l'année 1907 attestent ce sentiment de caravanes françaises qui ne sont qu'un aspect des groupes étrangers qui visitent la Palestine :

« Pendant le cours de l'année 1907, Jérusalem a reçu un grand nombre de pèlerins d'Europe et d'Amérique.

En janvier, 30 pèlerins des Etats-Unis ; en février, 20 d'Autriche-Hongrie ; en mars, 12 du Mexique et 40 d'Egypte ; en avril, 107 d'Angleterre, 20 d'Egypte, 16 d'Autriche-Hongrie ; en mai, 80 de France et de Belgique conduits par Mgr Potard, 200 d'Espagne, 170 de France (XXXIIIe Pèlerinage de Pénitence) ; en juillet et août, 560 de Bavière ; en septembre, 470 de Pologne, 100 de Hongrie, 38 de France, conduits par Mgr Potard ; le XXXIVe Pèlerinage de Pénitence avec 205 pèlerins de France et de Belgique ; en octobre, 25 d'Italie, conduits par Mgr Vicini. C'est donc une armée pacifique de plus de 2000 pèlerins catholiques, sans compter les petits groupes et les voyageurs isolés qui ont visité la Terre Sainte en 1907 »⁷⁴¹.

Ces chiffres sont une satisfaction pour les catholiques des deux rives de la Méditerranée, mais il n'en reste pas moins que les Pèlerinages de Pénitence, tout en subsistant ont perdu de leur prestige de caravanes de croisés.

Le dernier sentiment qui domine dans ces années qui précèdent la Première Guerre mondiale est la lente évolution de Notre-Dame de France. Nous avons étudié dans quelles conditions fut fondée l'hôtellerie des assomptionnistes au cours des années 1880 et le formidable atout qu'elle a représenté pour pérenniser les Pèlerinages de Pénitence.

⁷⁴⁰ *Hommages au P. Vincent de Paul Bailly*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1913, p.248.

⁷⁴¹ *Jérusalem*, AAV, tome III, 1908-1909.

Notre-Dame de France présente avant guerre deux visages, celui à l'origine de sa création, l'accueil des pèlerins, avec une ouverture de plus en plus importante aux touristes ; et la mise en place suite aux lois du général Boulanger sur le service militaire en 1889, d'une maison d'études pour les novices.

Dans le premier cas, Notre-Dame de France, suivant en cela l'évolution des venues en Palestine de moins en moins pèlerines et de plus en plus touristiques, s'ouvre progressivement à des groupes non pèlerins. Le règlement de l'hôtellerie atteste cette évolution tout en continuant à affirmer son rôle de maison catholique accueillant en priorité les pèlerins :

« Desservie par des Religieux, dotée de deux chapelles et d'un musée palestinien, la maison n'est pas un **Hôtel**. (...) Des groupes de touristes ordinaires peuvent être acceptés dans la mesure des nécessités locales. Mais alors ils seront traités à des conditions analogues à celles des hôtels, tout en tenant compte eux-mêmes du caractère religieux de cette Maison »⁷⁴².

Dans le rapport fait en 1912 au Père Emmanuel Bailly, supérieur de la congrégation, il est fait mention du nombre de personnes hébergées à Notre-Dame de France de 1906 à 1912. On dénombre 5958 pèlerins pour 3196 touristes, dont certains sont venus avec l'agence Cook, l'ennemie du pèlerin. Ces chiffres démontrent surtout que l'ouverture de Notre-Dame de France aux touristes est significative puisqu'ils représentent plus du tiers des personnes hébergées.

Notre-Dame de France a été obligée de prendre ce tournant touristique, en particulier face au développement des hôtels. L'époque n'est plus celle des années 1880 où la concurrence venait d'autres hospices catholiques, les hôtels ayant encore mauvaise réputation.

Dans le deuxième cas, il s'agit d'une activité inexistante dans les premières années d'exploitation de Notre-Dame de France, la maison d'études. Elle est créée dans un premier temps en réaction à la loi sur le service militaire où les jeunes séminaristes ne désirant pas l'accomplir se voyaient dans l'obligation de partir dans les missions étrangères pour 10 ans. C'est ainsi qu'au début des années 1890, nombreux furent les jeunes novices qui vinrent finir leurs études en vue de la prêtrise à Jérusalem. Au fil des années, cette maison d'études se mue en lieu d'apprentissage religieux mais aussi intellectuel, aspect à mettre en parallèle avec le développement de l'Ecole Biblique de Jérusalem, dirigée par le Père Lagrange, avec lequel les rapports vont très vite se ternir.

Dans le rapport précédemment cité sur la période 1906-1912, on peut lire que le nombre d'étudiants présents sur cette période est de 67 et qu'ils furent tous ordonnés prêtres.

L'enseignement dispensé se veut à la fois d'une grande rigueur religieuse mais aussi intellectuelle avec de nombreuses conférences sur la Palestine, des visites archéologiques... Cet aspect est en particulier développé pour contrer les initiatives des dominicains, dont le champ d'études est principalement orienté vers la compréhension de l'Orient biblique.

⁷⁴² Hôtellerie de Notre-Dame de France – règlement – 1912, AAR, PK 137.

Cette maison d'études prend une telle ampleur que l'hôtellerie est considérée comme l'activité extérieure de Notre Dame de France et de ce fait perd en partie son rôle premier de maison pour pèlerins. Il n'en reste pas moins que l'activité d'hébergement des pèlerins n'est jamais remise en cause, et ce, bien au-delà de la Première Guerre mondiale.

La fin de l'âge d'or

De profonds bouleversements politiques

La timide ouverture de la Palestine à l'Europe et au monde au XIXe siècle a permis à certaines puissances étrangères de s'imposer dans cet espace oriental que l'Empire Ottoman a de plus en plus de mal à gérer. La France, l'Angleterre, la Russie et l'Allemagne réussissent au nom d'intérêts religieux, économiques ou politiques à s'imposer et à rivaliser pour obtenir une place privilégiée auprès des autorités de la Porte, et surtout auprès des populations palestiniennes.

La France, fière de ses capitulations, a su s'imposer depuis le milieu du siècle comme une force de premier plan, à la fois religieuse comme protectrice des catholiques de l'Empire ottoman, et politique grâce à sa victoire en Crimée. L'évolution politique intérieure française, la montée en puissance du IIe Reich de Guillaume II, les velléités russes sur les territoires européens de la Porte et le soutien apporté aux chrétiens orthodoxes, font que la prépondérance française connaît à la fin du XIXe siècle de sérieux remous.

A ces batailles entre puissances étrangères sur fond de déliquescence de l'Empire ottoman, incapable de mener à bien des réformes pour moderniser son appareil politique et mieux gérer ses territoires, s'ajoutent des revendications des populations juives suivant une nouvelle politique mise en place sous l'impulsion de Théodore Herzl, le sionisme. Des deux premières alyot, et d'un début d'organisation politique de la communauté juive découlent les premières manifestations d'un nationalisme arabe.

Les premières années du XXe siècle sont ainsi une période où toutes les revendications s'éveillent sur fond de colonisation et d'amertume par rapport à des droits bafoués.

La France est, à la veille de la Première Guerre mondiale, un empire qui semble débordé de toutes parts, attaqué par les autres puissances catholiques réclamant l'abrogation des capitulations, et par l'Allemagne dont la visite fastueuse de Guillaume II à Jérusalem en 1898, lui a permis de créer un partenariat privilégié avec la Porte.

Dans un article sur la France en Palestine, écrit en janvier 1914, A. d'Anthouard s'inquiète de cette perte d'influence d'un pays qui a su au cours du XIXe siècle, en particulier grâce à ses religieux, s'imposer comme la force principale :

« Notre situation en Orient et en Palestine notamment, est toujours considérable. (...) Reposant sur des traditions séculaires jouissant d'un prestige traditionnel, elle est développée par une élite d'hommes intelligents et dévoués dignes de notre profonde reconnaissance. Mais des indices font craindre qu'elle ne soit arrêtée dans ses progrès.

Un recul même est possible si l'on n'y prend garde. Que lui manque-t-il donc ? Le concours judicieux et persévérant de la métropole. (...) L'émulation entre nations prend une intensité que l'on n'avait jamais vue. Sous l'influence de la démocratie, le nationalisme s'étend aux collectivités, aux institutions qui, jusqu'ici, ne s'en étaient pas souciées ; il pénètre toutes les manifestations de la vie publique et de la vie morale et son ardeur, son intransigeance sont d'autant plus vives qu'il est plus jeune. L'Orient s'ouvre de plus en plus largement à cette concurrence et la lutte y est plus âpre que jamais. Est-ce le moment pour la France d'y affaiblir ses forces ? »⁷⁴³.

Ces inquiétudes s'ajoutent à celles de tous ceux, religieux ou non, qui sont soucieux des intérêts de la France en Orient, même si elle reste encore extrêmement présente, en particulier par le nombre de ses établissements scolaires et hospitaliers, et le personnel français y afférant⁷⁴⁴.

La Palestine ne pouvait qu'être un lieu de discorde en ces temps coloniaux, au cœur d'un « Empire malade », sur la route des Indes et abritant la ville trois fois sainte. La France a su au cours du XIXe tirer son épingle du jeu et acquérir un certain prestige mais les appétits des autres puissances européennes et les égarements de la politique intérieure vont contribuer à ce que cette présence française s'étiolle, la Première Guerre mondiale donnant le coup de grâce.

Les assomptionnistes sous le joug de la politique anticléricale

A la perte de prestige et d'influence que connaissent les Pèlerinages de Pénitence au début du XXe siècle, s'ajoutent d'importants revers pour la congrégation des Augustins de l'Assomption qui est dissoute en 1900 et se voit retirer ses biens dont le fleuron de l'entreprise assomptionniste, la *Bonne Presse*.

En novembre 1899, le gouvernement Waldeck-Rousseau poursuit en justice les assomptionnistes accusés d'appartenir à une congrégation non autorisée et d'avoir encouragé l'agitation lors de l'affaire Dreyfus⁷⁴⁵.

De janvier à mars 1900 se déroule le procès de douze assomptionnistes, surnommés les douze « moines ligueurs » :

« Le P. Picard, successeur du P. d'Alzon comme supérieur général, les P.P. Vincent-de-Paul Bailly et Saugrain, et neuf autres religieux comparaissent devant le tribunal de la Seine comme « moines ligueurs », dont les agissements mettent en danger l'ordre public et la République, cela surtout parce que le journal *La Croix* exerce une

⁷⁴³ A. d'Anthouard, *La France et la Palestine*, in *La Revue hebdomadaire*, janvier 1914.

⁷⁴⁴ *Ibid.* L'auteur donne les chiffres suivants sur les établissements français de Palestine : « La statistique enregistre soixante-trois établissements scolaires avec près de cinq mille élèves, parmi lesquels figuraient trois collèges, une école professionnelle, un institut biblique, une école normale, deux séminaires, quatorze établissements hospitaliers, une colonie agricole et une vaste hôtellerie pour pèlerins. La plupart de ces créations ont été accomplies par des religieux français ».

⁷⁴⁵ Les différentes revues de la *Bonne Presse* sont d'une virulence extrême au moment de l'affaire Dreyfus, fustigeant Juifs et francs-maçons.

influence jugée séditeuse. Le tribunal prononce la dissolution de la Congrégation. Les assomptionnistes seront des proscrits »⁷⁴⁶.

Toutes les activités de l'institut s'en trouvent bouleversées et les religieux sont obligés de se disperser à travers l'Europe⁷⁴⁷, à l'exemple du Père Vincent de Paul Bailly qui abandonne la direction de *La Croix*⁷⁴⁸ et part se réfugier en Belgique. Il ne revient à Paris qu'en 1906, où il loge en solitaire dans un petit appartement.

Les Pèlerinages de Pénitence ne sont pas dissous, et sont l'occasion de clamer toute leur amertume face à une France ingrate. Les annonces pour les différentes caravanes, tout comme les comptes-rendus, ne manquent pas de mettre en avant la persécution dont font preuve les assomptionnistes. *Les Echos de Notre-Dame de France* n'hésitent pas, en une du journal du mois de février 1900, à écrire **CONDAMNES**, en démontrant l'absurdité de tels procédés et les répercussions que cela peut avoir pour les intérêts français en Orient :

« Lorsque le Pèlerinage de Pénitence fera, cette année, son entrée dans la Ville Sainte, précédé du drapeau français, les Turcs se rangeront, respectueux, sur leur passage. Peut-être que dans cette foule orientale, pour laquelle la France a eu jusqu'ici tant de prestige, il se trouvera quelque voyageur allemand ou anglais pour dire : vous voyez ces moines, eh bien ! ce sont des condamnés. (...)

Qu'ont-ils fait ? répondra le Turc inquiet. Ont-ils tué, ont-ils volé ?

Non, mais ils vivent ensemble, ils prient, ils étudient, ils écrivent, tout comme ces moines qui habitent la grande maison blanche sur laquelle vous voyez le drapeau français.

Mais est-ce un crime, là-bas, dira l'Arabe étonné. Chez nous, c'est un honneur »⁷⁴⁹.

La XXe caravane du printemps 1900 a un effectif de 330 pèlerins, nettement supérieur aux caravanes précédentes, la dissolution de la congrégation n'étant certainement pas étrangère à ce surcroît de pèlerins. Pour les caravanes suivantes, les organisateurs ne manqueront pas de faire dans les programmes une allusion aux événements en cours. C'est le cas pour la XXIIIe caravane où sous la présentation de

⁷⁴⁶ Lucien Guissard, *Les assomptionnistes d'hier à aujourd'hui*, Paris, Bayard, 1999, p.31.

⁷⁴⁷ Cette dissolution a paradoxalement une conséquence positive, puisque l'exil forcé des religieux provoque l'implantation de la congrégation dans de nombreux pays du monde et la rend internationale ce qu'elle n'était pas ou peu jusqu'en 1900.

⁷⁴⁸ Le journal *La Croix* ne disparaît pas pour autant, les amis catholiques de la congrégation veillent et c'est Paul Féron-Vrau, l'industriel du nord, soutien important lors de la création de *La Croix du Nord*, qui rachète le journal. C'est le 4 avril 1900 que paraît pour la dernière fois le journal rédigé par les assomptionnistes. Paul Féron-Vrau devra cependant faire face à de nombreux imbroglios judiciaires, toujours soupçonné de n'être qu'un prête-nom, permettant aux assomptionnistes de continuer leur œuvre. Il sera pendant plus de dix ans un talentueux directeur, continuant à faire de *La Croix* le porte-parole de la presse catholique. Après 1910, les assomptionnistes vont reprendre une partie de la direction du journal, créant un effacement pas forcément voulu de Paul Féron-Vrau.

⁷⁴⁹ *Echos de Notre-Dame de France*, février 1900, n°78.

l'itinéraire est écrit : « En vue de délivrer les âmes du Purgatoire et de rendre grâce pour les élections »⁷⁵⁰. Pour la XXVe caravane, du printemps 1903, il est mentionné que l'itinéraire change car « en raison des événements de la France, le Pèlerinage commencera par le chemin de Damas. Puisse-t-il en rapporter des grâces de conversion »⁷⁵¹. L'éblouissement de la conversion ne semble pas avoir atteint le gouvernement français.

En cette « Belle Epoque » qu'est le début du XXe siècle, les assumptionnistes, et plus globalement les catholiques, doivent faire face à un nouvel événement d'une toute autre ampleur, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, votée en décembre 1905.

La bataille des inventaires au début de l'année 1906 est particulièrement virulente, provoquant des affrontements entre les forces de l'ordre et les catholiques interdisant l'entrée des églises. Les assumptionnistes, exilés, ne peuvent que se lamenter et se souvenir du temps où ils espéraient que les pèlerinages des années 1870 allaient remettre le Christ au cœur de la société. Ils n'en restent pas moins mobilisés, via les Pèlerinages de Pénitence, pour défendre ce qui reste de religion dans la société française. La caravane du printemps 1906 se présente comme une croisade face aux décisions lourdes de conséquences prises par le gouvernement de la République, régime décidément honni. *Le Pèlerin* de mars 1906 dans son appel aux pèlerins pour le prochain pèlerinage a ces mots :

« La croisade qui s'apprête à s'embarquer à Marseille le 24 mars pour monter au Calvaire à Jérusalem le Vendredi Saint est une œuvre capitale aux heures si graves que traverse l'Eglise. Que tous aient à cœur de s'y enrôler : les uns, en prenant généreusement le bâton du pèlerin, c'est le dernier délai pour s'inscrire ; les autres, pèlerins de désir, en s'y unissant dès aujourd'hui par la prière et le sacrifice »⁷⁵². Dans le compte-rendu de ce pèlerinage, on peut également lire : « Heureux catholiques, a-t-on dit, qui vont jouir de 30 jours de liberté chez les Turcs ! »⁷⁵³.

Par contre, à la différence de la dissolution de la congrégation des Augustins de l'Assomption, les pèlerins ne répondent pas aux appels angoissants des organisateurs puisque l'effectif ne dépasse pas les 150. L'explication de ce chiffre bien modeste est peut-être à chercher dans le fait que les inventaires des biens religieux sont en cours, imposant ainsi aux religieux et à ceux qui sont membres des fabriques de rester dans leur paroisse, à surveiller de près le tabernacle. A moins qu'il ne trahisse la fin de l'esprit de croisade.

Les assumptionnistes, comme la société catholique française, connaissent en ce début de XXe siècle de profonds traumatismes, d'autant plus forts, que les espoirs, vingt ans plus tôt, d'un retour à une France très chrétienne étaient fondés. Ces attaques contre

⁷⁵⁰ MAE, Nantes, Jérusalem, 125/127, XXIIIe Pèlerinage Populaire de Pénitence.

⁷⁵¹ *Ibid*, XXVe Pèlerinage Populaire de Pénitence.

⁷⁵² *Le Pèlerin*, 18 mars 1906, n°1524.

⁷⁵³ *Jérusalem*, AAV, tome II, 1906-1907.

les catholiques sont autant d'aspects de la fin de cet âge d'or, cette fois-ci non pas en Palestine, mais en France, auprès de cette communauté chrétienne, qui a vu disparaître son roi très chrétien, Henri V, ses ligueurs assomptionnistes (au moins du territoire français) et qui se trouvent à la veille de la Première Guerre mondiale bien démunie face à l'avenir.

1914 : une page se tourne

Quand tout s'écroule

Il y a incontestablement en Palestine un avant et un après Première Guerre mondiale. L'entrée dans le conflit des puissances européennes puis de l'Empire ottoman au côté de l'Allemagne crée une cassure dans les rapports de force entre puissances étrangères présentes en Palestine et surtout un bouleversement devant le vide laissé par la désagrégation de l'Empire ottoman à la fin du conflit.

Le « bel été 14 » se présente sereinement pour les pèlerinages avec la mise en place de deux caravanes assomptionnistes, qui ne sont plus de pénitence, mais de découverte de la Terre Sainte⁷⁵⁴. Le début des hostilités en Europe provoque un arrêt immédiat des départs de pèlerins pour Jérusalem (le premier groupe devait partir de Marseille le 6 août), et surtout la dispersion forcée des autorités catholiques de Terre Sainte, les religieux étrangers en priorité, tout comme l'abandon des biens appartenant aux congrégations.

Le directeur de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi en Palestine retrace ces quelques jours qui vont voir s'écrouler tout l'édifice patiemment mis en place par les catholiques, français en particulier, depuis plus d'un demi-siècle :

« Nous sommes aux premiers jours du mois d'Août 1914. Soudain la terrible nouvelle se répète de bouche en bouche : « C'est la guerre ! La guerre est déclarée entre l'Allemagne d'une part, la France et l'Angleterre d'autre part ! » (...) La France est envahie, les Allemands sont sur la Marne ! Nous ne pouvons y croire, et c'était cependant la terrible vérité. A son tour la Turquie s'agite, des bruits alarmants circulent, on parle de guerre sainte, on parle de massacres. On veut opposer le Croissant à la Croix et la Croix au Croissant. Enfin le 31 octobre 1914, la Turquie entre en guerre à côté des Empires centraux. Les Français qui n'ont pas été rapatriés au mois d'août pour défendre leur patrie sont promenés de ville en ville, manu militari, et finalement sur la généreuse intervention de N. S. Père le Pape Benoît XV, laissés libres de regagner la France »⁷⁵⁵.

En quelques jours, il ne reste plus ni religieux, ni religieuses catholiques. Les différentes congrégations françaises ont toutes été priées de prendre le bateau et pour

⁷⁵⁴ Le programme du 48^e pèlerinage assomptionniste ne fait plus mention des adjectifs qui sont la marque de cette entreprise, populaire et pénitente. Il est juste ici mentionné le pèlerinage à Jérusalem, au milieu des autres visites autour de la Méditerranée.

⁷⁵⁵ Rapport de M. H. Perrin, directeur de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi en Palestine, le 1^e octobre 1919, Archives des OPM, Lyon, E07622.

beaucoup c'est le début de longues années loin de la Palestine. Les assomptionnistes retrouvent les bonnes grâces de la France en allant se « racheter » au front ; les sœurs de Saint-Joseph se dispersent dans les différentes maisons de la congrégation ; Sœur Joséphine est rattachée à l'hôpital Emilie de Vialar de Lyon pendant toute la guerre et le Comte de Piellat n'est pas très loin dans sa propriété de l'Isère.

En ce qui concerne le sort des bâtiments religieux, il diffère suivant la nationalité des propriétaires comme le démontre Dominique Trimbur dans un article sur Jérusalem et la Palestine pendant la Première Guerre mondiale :

« Si le conflit et les impératifs qu'il implique touchent de manière à peu près égale les établissements religieux de la Palestine, l'évolution de la situation provoque une différenciation entre eux. Ceux qui relèvent des pays ennemis des Puissances centrales et de l'Empire ottoman sont réquisitionnés, vidés de leurs occupants et transformés à des fins militaires. Une campagne d'effacement du passé se met alors en place : elle aboutit à l'expulsion du territoire palestinien de ces religieux « ennemis » et à une ottomanisation, voire à une islamisation de bâtiments symboles d'ancien privilèges (c'est le cas du domaine national de Sainte Anne qui devient université coranique) »⁷⁵⁶.

Il en est de même pour Notre-Dame de France, abandonnée par les étudiants et les pèlerins, et qui est pendant toute la guerre un refuge pour les troupes turques. Les dégâts sont minimes par rapport à la guerre de 1948 où une partie de la bâtisse est détruite⁷⁵⁷.

Le départ précipité des religieux catholiques, majoritairement français, de toutes les parties de Palestine, démontre qu'une page se tourne. La mise en place d'institutions scolaires ou hospitalières par de nombreuses congrégations depuis les sœurs de Saint-Joseph en 1848 ne semble qu'un château de cartes que Guillaume II et le Sultan ottoman balayaient d'un revers de main. Les capitulations, fierté de la France depuis près de quatre cent ans, épine dorsale de sa politique orientale, sont balayées par quatre ans de guerre, et une fois la paix revenue, personne ne songe à les restaurer, surtout pas les puissances européennes.

La libération de Jérusalem le 9 décembre 1917 par les troupes alliées, et l'entrée solennelle du Général Allenby ont des allures de nouvelle croisade, mettant fin à quatre cent ans de domination turque. Au grand désespoir des Français, ces nouveaux croisés ne sont ni des patriotes, ni des catholiques, mais des Anglais et des protestants. La page est tournée.

Les Pèlerinages populaires de Pénitence sous le mandat britannique : pâle reflet de la période d'avant-guerre

⁷⁵⁶ Dominique Trimbur, *Jérusalem et la Palestine pendant la Première Guerre mondiale*, Bulletin du CRFJ, automne 1999.

⁷⁵⁷ Les autres établissements catholiques français ont tous été réquisitionnés. L'école professionnelle des Pères de Sion est devenue hôpital autrichien. Les bâtiments des Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont été reconvertis en école et orphelinat pour les musulmans et chrétiens. Le carmel de Caiffa semble avoir été le bâtiment le plus touché, puisque l'ensemble du parc et des murs de clôture ont été détruits. Le mobilier des différents couvents ne semblent pas avoir résisté à trois ans d'occupation par les troupes ennemis et peu retrouveront des locaux intacts.

LA PALESTINE SOUS LE MANDAT BRITANNIQUE

Quelques jours avant la prise de Jérusalem par Allenby, la Grande-Bretagne proclame la déclaration Balfour qui promet l'établissement d'un foyer national juif en Palestine.

Cette déclaration intervient à un moment où les Alliés ont besoin de tous les soutiens, et en particulier des populations juives, en Europe et surtout aux Etats-Unis pour combattre les forces de la Triple Alliance. La victoire de novembre 1918 redéfinit les territoires de l'Orient méditerranéen, la Grande-Bretagne obtenant en particulier la Palestine. Le Mandat britannique entre en vigueur en septembre 1923 mais est auparavant dirigé par une administration civile dirigée par sir Herbert Samuel, homme d'Etat britannique de confession juive et favorable au sionisme. La population palestinienne est à cette date de 757 182 habitants, dont 598 339 musulmans, 73 024 chrétiens, 83 957 juifs⁷⁵⁸.

La déclaration Balfour et l'instauration du Mandat britannique, perçus par les populations arabes comme favorable aux positions juives, provoquent des oppositions de plus en plus violentes à l'issue dramatique.

Dès 1920, un assomptionniste de retour à Jérusalem montre les tensions qui apparaissent entre les communautés :

« La fin de la Messe pontificale du dimanche de Pâques a coïncidé avec le commencement de troubles qui ont duré trois jours. Surexcités par la politique pro sioniste, les musulmans sont passé des simples manifestations aux voies de fait. (...) Il y a eu une trentaine de victimes juives et une dizaine de victimes musulmanes. La Ville Sainte a connu l'état de siège pendant une semaine. Puis la tranquillité est revenue, mais des ferments de haine subsistent dans les cœurs »⁷⁵⁹.

Cette période du mandat britannique apparaît politiquement des plus troubles, entre les ambitions sionistes de plus en plus extrêmes, avec en particulier les actions de Jabotinsky, et les populations arabes palestiniennes qui se sentent de plus en plus marginalisées sur leur terre et entreprennent des actions violentes désespérées. Le gouvernement colonial anglais, n'arrivant pas à maintenir une ligne politique claire et impartiale, favorise un camp ou l'autre camp au gré des événements.

La France a de son côté perdu l'essentiel de son prestige avec la fin des capitulations. Elle a renoncé à toute ambition coloniale sur cette terre de Palestine même si elle reste une nation de premier plan avec son réseau prospère d'écoles religieuses. L'influence culturelle est sa seule consolation.

Qu'en est-il des pèlerinages dans cette Palestine britannique et protestante ?

Le 48^e pèlerinage assomptionniste de l'été 1914 est annulé suite à la déclaration de guerre et ce n'est qu'en 1922 qu'il est mis en place.

Pendant toute la durée des combats, aucune organisation pèlerine ne se présente à

⁷⁵⁸ *Les Missions Catholiques*, OPM, 1924.

⁷⁵⁹ *Echos de Notre-Dame de France*, n°79, juillet-septembre 1920.

Jérusalem et ce n'est qu'en 1920 que l'on voit réapparaître les premières caravanes. Le premier pèlerinage arrive des Etats-Unis :

« Aux Américains des Etats-Unis, moins éprouvés que les Français par la guerre au point de vue financier comme aux autres, revient l'honneur du premier pèlerinage catholique d'après-guerre. Ces pèlerins au nombre de 26, étaient conduits par Mgr Joseph Schrems, évêque de Toledo. Arrivés dans la Ville Sainte le 20 décembre 1920, ils se rendirent le jour même en cortège au Saint-Sépulcre, où les PP. Franciscains les reçurent selon le cérémonial d'usage. (...) Ils quittèrent définitivement la Ville Sainte le 28 »⁷⁶⁰ .

Après cette première caravane d'après-guerre, l'année 1921 et surtout 1922 voient réapparaître de nombreuses caravanes, en particulier des deux organisations françaises rivales, les pèlerinages Saint-Louis et les pèlerinages assomptionnistes qui ne sont plus ni populaires, ni pénitents mais nationaux.

Le 48^e Pèlerinage National français en Terre Sainte se déroule du 22 mars au 6 mai 1922 et la revue *Jérusalem* en fait la description suivante :

« Il fallait alors avoir quelque courage pour se rendre en Palestine, où tout était encore bouleversé. Le pape envoya sa bénédiction aux audacieux pèlerins qui renouaient la tradition des pèlerinages (...). Ils s'embarquèrent à Marseille à bord du *Pierre-Loti*, des Messageries maritimes. Après avoir visité successivement Naples et Pompéi, Athènes, Smyrne, Constantinople, Beyrouth, Baalbeck, Damas et la Galilée, les pèlerins, au nombre de 40 environ, arrivèrent à Jérusalem.

Ils ont fait ensemble leur entrée solennelle au Saint-Sépulcre, le Mercredi-Saint, drapeau français, croix et bannières en tête. Leur tenue édifiante pendant tout leur séjour à Jérusalem a été remarquée. (...) les pèlerins ont quitté Jérusalem le 28 avril et sont rentrés en passant par l'Egypte »⁷⁶¹ .

⁷⁶⁰ *Jérusalem*, AAV, n°122, septembre-octobre 1924.

⁷⁶¹ *Ibid.* Il est à noter que les pèlerins de cette première caravane d'après-guerre auront à cœur de prier pour les victimes de la Grande Guerre. Une messe au calvaire est célébrée pour eux et la principale intention leur est également réservée au chemin de croix du Vendredi Saint.



Figure 31 ⁷⁶²

Tout en voulant se situer dans la lignée des Pèlerinages de Pénitence, par leur ferveur, leur patriotisme, la comparaison est bien pâle, du fait principalement du faible nombre (une quarantaine de participants), un effectif bien mince en regard des caravanes d'avant-guerre. D'autre part, les conditions ont changé avec l'obligation d'emprunter les bateaux des Messageries Maritimes, puis l'apparition de la voiture comme moyen de déplacement sur les routes de Palestine. Les excursions restent toujours aussi nombreuses et la Terre Sainte n'est plus qu'une composante du voyage. C'est également une rivalité de plus en plus dure avec les pèlerinages Saint-Louis qui sont de retour à Jérusalem pour la Semaine sainte de 1922. Les effectifs sont sensiblement les mêmes durant les années 20 et 30 et les prix pratiqués par Mgr Potard s'avèrent moins onéreux que ceux des assomptionnistes. Une note assomptionniste de mai 1926 révèle que les prix en 1^e classe pour les pèlerinages Saint-Louis sont de 7 100 frs et 8 200 frs pour les pèlerinages nationaux, 5 200 frs contre 6 500 frs en 2^e classe, et 3 600 frs contre 5 300 frs en 3^e classe ⁷⁶³. Ces différences importantes, surtout en 3^e classe, s'expliquent d'après les assomptionnistes par un pèlerinage qui dure deux jours de moins chez les concurrents et une volonté d'établir des prix serrés pour la 3^e classe.

⁷⁶² Le 48^e Pèlerinage National français en Terre Sainte, Jérusalem, n°122, 1924.

⁷⁶³ Pèlerinages de Terre Sainte, mai 1926, AAR, UF 90.

DES PÈLERINAGES NATIONAUX

Si des pèlerins chrétiens sont de plus en plus nombreux à fouler la terre du Christ durant les années du mandat britannique, les catholiques français continuent à se présenter divisés aux portes de Jérusalem. Trois aspects sont intéressants à mettre en avant sur l'évolution des pèlerinages que certains continuent à appeler des croisades : des caravanes qui vont être au premier plan des conflits entre les communautés palestiniennes, la mise en place de pèlerinages protestants et le soutien à la République.

Les conflits entre la population arabe et les sionistes, nouveaux venus en Palestine et désireux d'y tenir une place prépondérante, sont de plus en plus fréquents et violents. Les pèlerins, indifférents avant guerre à cette montée en puissance de la communauté juive, vont être confrontés à des heurts, surtout à Jérusalem, qui n'auront pas d'incidence majeure sur le déroulement du pèlerinage, mais vont marquer les esprits. Les pèlerins ne sont plus enclins à s'imaginer une Palestine composée de paysans travaillant dans leurs champs d'oliviers, douce image des temps bibliques, qu'une terre à feu et à sang.

Le 63^e pèlerinage assomptionniste se trouve au beau milieu des événements dramatiques du mois d'août 1929, précurseur de nombreux autres drames.

Le compte-rendu du pèlerinage montre que les pèlerins assistèrent au déferlement de haine qui s'empara de certains musulmans et juifs et dont l'issue fut des dizaines de morts :

« Dès notre arrivée on nous avait bien raconté quelques incidents survenus les jours précédents. (...) Le vendredi 23, nous étions au Saint-Sépulcre pour la messe solennelle du Pèlerinage. L'après-midi, c'était le jour du chemin de croix solennel. Mais la foule des musulmans s'étaient ruée à la mosquée d'Omar, le grand Muphti y avait fait un discours enflammé qui était une véritable « déclaration de guerre sainte » contre les Juifs.

A 11 heures (c'est l'heure de la prière à la Mosquée), il y avait autour de la porte de Jaffa une animation extraordinaire. Citadins de toutes les nationalités, policemen anglais et palestiniens partout. Tout à coup, un remous, des cris, de la bousculade, de grands gaillards arabes, armés de gourdins et de coutelas recourbés. Deux de nos pèlerines effrayées s'étaient réfugiées dans un magasin. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, les marchands avaient débarrassé leurs comptoirs et mis leurs volets.

(...) Face à la porte de Damas, un attroupement considérable à peine tenu en respect par quelques policemen à cheval. Et puis... tout à côté, au nouveau quartier juif, des coups de feu. Nous voyons arriver par plusieurs rues des musulmans, Bédouins venus de la campagne, fanatiques venus de plus loin, même de la Transjordanie, poursuivant tous les Juifs qu'ils rencontrent, passent au galop dans la rue qui longe Notre-Dame de France, armés de leurs longs coutelas, et près de la porte de Damas, éventrant sans pitié les malheureux qu'ils atteignent. (...) On parle d'une quarantaine de morts et de nombreux blessés. L'hôpital juif est plein de blessés. A Saint-Louis, hôpital français, il n'y a qu'une musulmane qui a eu le ventre traversé par une balle en regardant l'émeute de sa terrasse »⁷⁶⁴.

⁷⁶⁴ Jérusalem, AAV, tome VII, 1928-1931.

Le récit de ce pèlerinage de tous les dangers se poursuit en relatant l'horreur qui s'installe au fil des jours avec l'incendie de maisons, les attaques qui se multiplient dans différentes villes de Palestine dont Hébron où l'on ne dénombre pas moins de 48 morts.

Le programme du pèlerinage s'en trouve bouleversé et les excursions au Jourdain tout comme dans les environs de Jérusalem sont annulées.

Les dramatiques événements de l'été 1929 en annoncent d'autres, plongeant la Palestine dans la terreur, et l'arrivée de plus en plus importante au cours des années 30 de juifs fuyant les dictatures d'Europe n'améliore pas la situation.

C'est dans ce climat de plus en plus tendu que se poursuivent les pèlerinages français qui n'ont pas à déplorer de victimes mais n'ont plus la liberté de mouvement des années d'avant-guerre.

Le second aspect des pèlerinages français en Terre Sainte durant le Mandat britannique est l'apparition de caravanes protestantes. Le simple fait d'évoquer l'existence de pèlerinages protestants et français aux Lieux Saints aurait été perçu un demi-siècle auparavant comme une hérésie. Les assomptionnistes n'ont jamais eu de mots assez durs pour qualifier la présence protestante en Palestine, à l'époque anglaise et allemande, et l'idée que des protestants français organisent un pèlerinage aurait été tout simplement inconcevable.

Le premier pèlerinage protestant en Palestine a lieu en 1927, au printemps, et se renouvelle à partir de cette date chaque année. La durée du voyage est approximativement d'un mois, avec toute une série d'escales avant la Ville Sainte où la caravane séjourne trois à quatre jours avant de rentrer par l'Égypte. L'effectif varie entre 40 et 50 personnes.

Pour le Ve pèlerinage d'avril 1931, le programme est le suivant : le départ a lieu à Marseille avec une réunion au temple puis l'embarquement sur un bateau des Messageries Maritimes. La traversée est ponctuée d'escales en Italie, en Grèce, à Istanbul, Ephèse, Rhodes, Chypre, et Beyrouth. Du port libanais, les pèlerins se rendent à Baalbeck puis Damas et c'est l'entrée en Palestine avec Tibériade, Nazareth, Naplouse et Jérusalem. Le séjour dans la Ville Sainte est entrecoupé d'excursions à Bethléem et au Jourdain. Le retour se fait par Jaffa et l'Égypte⁷⁶⁵.

Le fait d'être composé de protestants ne modifie en rien l'organisation du pèlerinage qui ressemble en tout point à ceux des catholiques, tant par l'itinéraire, le transport ou la discipline interne à la caravane où un règlement est distribué avant chaque départ.

La fin du XIXe siècle avait vu apparaître une concurrence entre les organisations des pèlerinages catholiques français ; il faut attendre l'après-guerre pour que cette concurrence ne soit pas seulement nationale mais également religieuse.

Le dernier aspect à souligner pour ces pèlerinages de l'entre deux guerres, montrant même s'il tient plus de l'anecdote, que l'état d'esprit n'est plus du tout le même qu'au XIXe siècle.

Les assomptionnistes n'ont accepté qu'à contre cœur le régime républicain qui ne fut

⁷⁶⁵ MAE, Nantes, Jérusalem, B, 153, Pèlerinages protestants en Palestine, avril-mai 1931.

pas tendre avec eux. Lors des premières caravanes de croisés, les légitimistes sont majoritaires et leur méfiance par rapport au consul de France des plus grande. Le Père d'Alzon, ne cachant pas des opinions antirépublicaines, utilise les pèlerinages comme outil de lutte contre une république anticléricale. Les années qui suivent la Grande Guerre voient complètement disparaître ce sentiment d'opposition à la République (poursuivant l'évolution déjà perceptible avant guerre). Ceci est d'autant plus vrai que les pèlerins vont se muer en ardents défenseurs de la République aux prises dans les années 30 à de multiples attaques.

Un pèlerin de la 89^e caravane du printemps 1936 s'adresse en ces termes au consul :

« Monsieur le consul,

La noblesse du 89^e pèlerinage a été invitée à aller saluer ce soir Monsieur le Vicomte d'Aumale, consul de France.

Permettez aux républicains de ce pèlerinage de venir offrir leurs hommages à Monsieur le consul de la République Française.

En vous priant de les transmettre au gouvernement que vous représentez nous vous prions de lui dire que ce chiffre de 89 qui désigne notre pèlerinage nous rappelle l'année glorieuse en laquelle nos pères secouèrent un joug odieux et rendirent au peuple l'égalité et la liberté que leur avait donné le Christ.

Le gouvernement de la République Française nous trouvera toujours prêt à déjouer les intrigues qui voudraient priver à nouveau le peuple français de cette liberté »⁷⁶⁶.

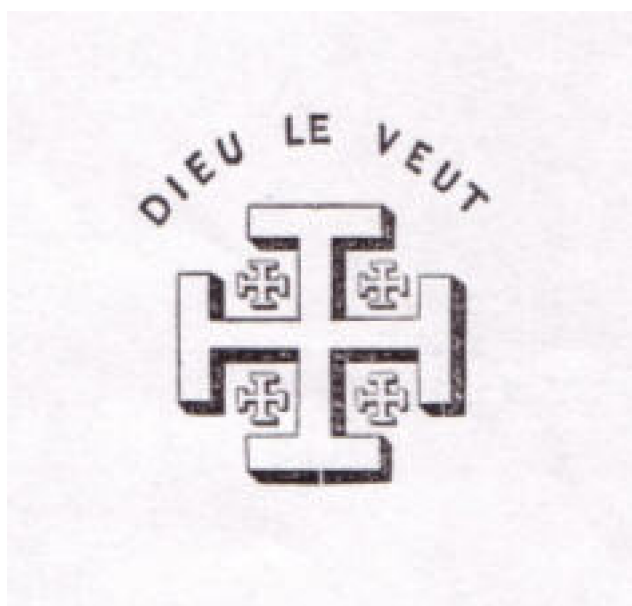
En 1936, le Père Picard est mort depuis 33 ans, le Père Vincent de Paul Bailly depuis 24 ans, et avec ces propos c'est véritablement une autre génération de pèlerins qui participent aux caravanes assomptionnistes. De tels propos n'auraient jamais pu être envisagés un demi-siècle plus tôt, tellement la haine contre la République était forte chez les croisés pacifiques venus en Terre Sainte pour délivrer la France du fléau républicain.

La Première Guerre mondiale marque incontestablement une coupure dans l'organisation des pèlerinages catholiques français en Palestine.

La tradition demeure avec l'envoi, par les assomptionnistes ou par Mgr Potard, de caravanes une à deux fois par an, suivant approximativement toujours le même itinéraire et avec un effectif en baisse par rapport à l'avant 1914 mais qui peut atteindre la centaine de personnes lors de certains pèlerinages. La croisade est cependant terminée, les croisés pacifiques ont disparu laissant place à des voyages religieux, avec des catholiques ou protestants désireux de se rendre sur la terre du Christ mais peut-être plus en chrétien curieux qu'en pénitent venant absoudre ses péchés ou ceux de son pays.

⁷⁶⁶ MAE, Nantes, Jérusalem, B, 153, Lettre d'un pèlerin du Pèlerinage de Pénitence au consul de France à Jérusalem, 11 avril 1936.

Conclusion



Une conclusion ressemble à certains égards au dieu Janus et son double visage : un dernier regard jeté en arrière sur le chemin parcouru, un autre vers l'avant pour mesurer celui qui s'annonce. Ce travail a emprunté la *via Dei* vers Jérusalem pour mieux faire revivre et tenter de comprendre ce que furent les pèlerinages en Terre Sainte au XIXe siècle, le retour de pèlerins curieux, pénitents ou véritables croisés en partance pour une croisade pacifique. La congrégation des Augustins de l'Assomption tient de ce fait une

place prépondérante dans ce travail, véritable fer de lance du retour en nombre des pèlerins occidentaux en Terre Sainte.

Les vertus du pèlerinage

Hubert de Torcy, pèlerin de la fin du XXe siècle sur le chemin de Compostelle, retrace les bienfaits de son pèlerinage :

« Je comprends comment le pèlerinage est avant tout l'apprentissage du dépouillement. Nous sommes cet oignon à qui l'on retire, dans les larmes, toute une succession de pelures protectrices avant d'arriver au bulbe. Ces pelures qui partent couche par couche, ce sont toutes nos sécurités, toutes nos habitudes, tout notre petit confort qui s'interposent entre Dieu et nous et nous empêchent d'être perméable à la grâce. Quand on se met en marche, quand on décide de partir, tout se met à bouger, à remuer et, inévitablement, les apparences tombent d'elles-mêmes. (...) Le riche qui ne peut pas entrer par la porte du Paradis n'est pas celui qu'on croit. Sa richesse, c'est tout ce dont il est persuadé qu'il ne peut pas se passer. Il veut bien monter au ciel mais il veut emporter sur son dos un sac immense qui fait presque partie de lui et dans lequel on trouve tout ce qu'il possède, toutes ses idoles (...).

Quand il se met en route, sac au dos, le pèlerin part justement avec cet énorme sac. Puis petit à petit, il le vide. (...) En même temps qu'il se dépouille, le pèlerin fait de nombreuses rencontres : des hommes, des femmes, des pèlerins, des commerçants, des prêtres. Il apprend à les aimer, sans pourtant pouvoir s'y attacher. Surtout, il apprend à les écouter. Bientôt, c'est Dieu lui-même qu'il va rencontrer personnellement, en tête-à-tête, et non plus seulement à travers autrui, de manière indirecte.

Finalement, qu'il nous enseigne le dépouillement ou qu'il nous apprenne l'écoute, le pèlerinage est toujours chemin vers l'essentiel »⁷⁶⁷.

En est-il de même pour les pèlerins de Terre Sainte au XIXe siècle?

François René de Chateaubriand est considéré comme celui qui a « ouvert la carrière » aux pèlerins de ce siècle, mais l'a-t-il fait en homme dépouillé de tout ? En pénitent prêt à rencontrer Dieu ? Cela semble peu probable. Il ne reste qu'onze jours en Terre Sainte, entre un long périple en Grèce et des retrouvailles extraconjugales en Espagne. Même si les conditions de voyage sont éprouvantes, il effectue cette visite en Palestine plus en tant qu'écrivain catholique curieux de se rendre sur les lieux évoqués dans un prochain ouvrage, qu'en tant que pénitent partant à la rencontre de Dieu sur les lieux mêmes de la souffrance du Christ.

Pour les pèlerins romantiques de la première moitié du XIXe siècle, il en est sensiblement de même, que cela soit pour Alphonse de Lamartine ou encore plus pour Gustave Flaubert, qui ne cache pas son peu d'intérêt pour la Ville Sainte. Leur visite s'inscrit davantage dans une visite de l'Orient, que toute personne lettrée et intéressée

⁷⁶⁷ Hubert de Torcy, *Carnet de route pour Compostelle*, Paris, Fayard, p. 103-104.

par d'autres rivages que ceux de l'Europe se doit de visiter. C'est d'autant plus vrai que ces voyageurs orientaux ne se bornent pas à la Palestine, ne lui consacrant que de rapides journées, préférant les vestiges pharaoniques ou les rives du Bosphore.

La venue en Terre Sainte, en 1853, d'une caravane de catholiques français laisse entrevoir le retour des *francs*, valeureux défenseurs des intérêts chrétiens en terre musulmane. Malheureusement pour ceux qui croyaient assister au retour des croisés, il n'en est rien et les caravanes de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte, composées de catholiques parfois très fervents, n'en restent pas moins encombrés par la richesse, peu propice à la pénitence. Catherine Nicault confirme que « c'est exclusivement « l'élite de la société », et plus particulièrement l'aristocratie qui est représentée, ainsi que le « gratin » ecclésiastique, prélats, chanoines et autres abbés du meilleur monde »⁷⁶⁸.

La venue en Terre Sainte, en 1882, du premier Pèlerinage Populaire de Pénitence avec plus de mille pèlerins inaugure une ère nouvelle. Dans un premier temps elle fait réellement triompher le modèle de la démarche pénitente du pèlerin en partance sur la *via Dei*. Les Augustins de l'Assomption réussissent à recréer cette euphorie croisée où des caravanes fortes de plusieurs centaines de catholiques arrivent chaque année aux portes du Saint-Sépulcre pour se recueillir aux lieux de la souffrance du Christ. Les Pèlerinages de Pénitence incarnent le dépouillement des pèlerins qui partent à la rencontre de l'autre et surtout à la quête de Dieu. Tout est fait, dans les quarante jours que dure approximativement le pèlerinage, pour retrouver la pénitence des premiers pèlerinages chrétiens, de la traversée maritime parfois périlleuse (*le pèlerinage des tempêtes* de 1883), aux pérégrinations palestiniennes dotées d'un confort sommaire, (au Mont Carmel ou en Samarie). L'arrivée à Jérusalem est vécue comme la récompense pour des pèlerins qui ont souffert, douté, espéré avant d'atteindre la Ville Sainte, et leurs processions revêtent toute l'importance que l'on doit consentir à ces croisés pacifiques.

Mais un pèlerinage qui s'institutionnalise a besoin d'une infrastructure matérielle. La pérennisation des pèlerinages assomptionnistes permet la construction de l'hôtellerie de Notre-Dame de France, symbole par excellence de la réussite des Pèlerinages de Pénitence.

Paradoxalement elle fournit aussi les conditions favorables à une mutation. La fin du XIXe siècle et encore plus le début du XXe siècle voient cependant cette entreprise prendre une connotation de plus en plus touristique et de moins en moins pénitente à l'image des multiples caravanes de pèlerins catholiques ou protestants qui se présentent aux portes de Jérusalem. Cette lente évolution, qui est vécue par les plus fervents comme une dérive touristique, met fin à ce « moment croisé » que les assomptionnistes, malgré une intense propagande, ne parviendront plus à recréer.

⁷⁶⁸ Catherine Nicault, *Foi et politique : les pèlerinages français en Terre sainte*, in *De Bonaparte à Balfour, la France, l'Europe occidentale et la Palestine, 1799-1917*, sous la direction de Dominique Trimbur et Aan Aaronsohn, Paris, CNRS éditions, 2001, pp. 295-324.

Le mythe de la croisade

« Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans un temps immémorial, le temps fabuleux des commencements »⁷⁶⁹. Cette définition du mythe proposée par Mircea Eliade correspond parfaitement à la résurgence de l'épopée des croisades dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Le souvenir de ces équipées orientales chrétiennes se situe à un niveau plus spirituel et politique qu'historique, tant la référence à ces événements est floue. Comme le démontre Jacques-Olivier Boudon, « Ce ne sont plus généralement les croisades elles-mêmes qui sont vantées, c'est l'époque des croisades en général ; elles forment un ensemble qui ne peut être détaillé. On passe alors tout naturellement du pluriel, les croisades, avec leur lot de défaites et de désillusions, au singulier, la croisade, elle porteuse d'espérance »⁷⁷⁰.

Cette évolution est sensible dans l'usage que les contemporains font de la terminologie. Dans les écrits des évêques et d'autres religieux ou dans les programmes des pèlerinages et la presse catholique, assomptionniste en particulier, le terme de croisade commence à être utilisé au milieu du XIXe siècle, en particulier lors des premières caravanes de pèlerins. Il prend une ampleur inédite dans le dernier tiers du siècle, au moment où les périls s'abattent sur la France et le catholicisme. Le besoin de faire référence aux croisades qui, au fil des siècles, deviennent des épopées glorieuses délivrant les Lieux Saints des hérétiques, est une donnée essentielle pour comprendre le retour du pèlerinage en Terre Sainte, en particulier celui de 1882, intitulé la « IXe croisade ».

Alphonse Dupront estime que « la croisade ait pu être vécue comme le suprême et dernier pèlerinage ou comme guerre sainte pour libérer les Lieux Saints de l'infidèle et en sauvegarder l'accès à une chrétienté pérégrinante, établit entre le pèlerinage et elle d'intimes et éclairantes correspondances »⁷⁷¹. Les assomptionnistes développent de façon spectaculaire cette référence aux croisades qu'ils intitulent « croisades pacifiques » composées de croisés qui partent non pas les armes mais le chapelet à la main⁷⁷². Le premier pèlerinage assomptionniste en Terre Sainte au printemps 1882 rassemble plus de 1000 pèlerins, symbole de cette volonté des catholiques français de se croiser non plus pour libérer le tombeau du Christ mais pour réaffirmer la place de la religion chrétienne en France et soutenir le pape retranché au Vatican depuis l'unité italienne. Le Père Picard, supérieur de la congrégation, à la tête de la « IXe croisade », est le nouveau

⁷⁶⁹ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1988, p.16.

⁷⁷⁰ Jacques-Olivier Boudon, *L'épiscopat français à l'époque concordataire (1802-1905)*, Paris, Le Cerf, 1996.

⁷⁷¹ Alphonse Dupront, *Du sacré. Croisades et pèlerinages*, Paris, Gallimard, 1987, p.35.

⁷⁷² Avant eux, les pèlerinages de la rue de Furstenberg, à partir de 1853, commencent timidement à développer cette référence à la croisade.

Pierre l'Hermitte, le meneur d'une foule catholique exaltée. Vincent de Paul Bailly est dès 1883 le symbole des Pèlerinages Populaires de Pénitence, croisades annuelles puis bisannuelles en Terre Sainte.

La référence au passé croisé, même s'il n'est pas fait mention d'une croisade en particulier, est un des éléments essentiels du formidable succès des pèlerinages assumptionnistes à Jérusalem dans les deux dernières décennies du XIXe siècle. L'entreprise assumptionniste a pour but de replacer Dieu au cœur de la société française, et pour se faire d'aller expier les fautes de dirigeants impies au lieu même des souffrances christiques. Cependant, au fil des années, l'atmosphère croisée s'essouffle, les pèlerins pénitents revendiquent plus de confort et de tourisme et la République laïque semble avoir réussi son enracinement rendant illusoire le rêve catholique d'une nouvelle chrétienté.

On peut ainsi véritablement évoquer un nouveau mythe des croisades à l'occasion de ces pèlerinages en Terre Sainte qui prennent toute leur ampleur dans le derniers tiers du XIXe siècle avec en particulier les Pèlerinages Populaires de Pénitence. Seulement, cette référence à ces événements glorieux de la chrétienté au Moyen Age fonctionne comme un mythe mobilisateur déconnecté du passé. L'utilisation qui en est faite, en France ou en Palestine, renvoie à une histoire floue, renonce à une réappropriation chrétienne de la Terre Sainte et se contente d'être, selon Alphonse Dupront, « un mode de recharge sacré pour soigner les plaies du catholicisme et puiser de nouvelles forces »⁷⁷³. La démarche devient fondamentalement religieuse dès lors que s'éloigne l'espoir d'un changement de régime en France. Paradoxalement le XXe siècle continuera à faire référence à ce mythe des croisades mais avec une connotation de plus en plus politique ce qui éloigne encore un peu plus l'événement historique et contribue à l'instrumentaliser.

Le formidable envol d'une congrégation nîmoise

La création par Emmanuel d'Alzon des Augustins de l'Assomption en 1845 dans la préfecture du Gard a d'abord peu retenu l'attention de la société française. Ces religieux sont cependant devenus une congrégation de premier plan à la fin du siècle. Leur envol inespéré, vu depuis le collège de l'Assomption de Nîmes, est rendu possible par leur double activité qui se met progressivement en place dans les années 1870, 1880, soit les pèlerinages nationaux puis internationaux et le développement d'un réseau de presse. Nous avons longuement développé ces deux aspects dans notre travail et il en ressort une formidable énergie entreprenante qui ne repose pas sur un imposant bataillon de religieux mais sur quelques hommes qui se dévouent entièrement au développement de la congrégation. La mise en place d'un premier pèlerinage au site marial de la Salette en 1872, puis la création de la revue *Le Pèlerin* sont les prémices d'une organisation qui sait utiliser les moyens modernes de transport et de communication. Ces premières activités à l'échelle nationale s'inscrivent surtout dans une période de renouveau religieux avec les

⁷⁷³ Dupront A., *Du sacré. Croisades et pèlerinages*, op. cit., p.28.

apparitions mariales, le dogme de l'Immaculée Conception et l'entrée en pénitence après les drames des années 1870-71. Le développement des pèlerinages à Lourdes, puis Rome et Jérusalem et la création d'un journal quotidien *La Croix* font des assomptionnistes des religieux à l'influence grandissante sur la société catholique française. On n'imagine pas le succès des pèlerinages de Terre Sainte sans leur intervention.

Leur réussite s'inscrit dans une attitude propre à cette congrégation française de la deuxième moitié du XIXe siècle, celle de « chevaliers zélés » au service d'un Dieu au cœur de la société française et d'un pape protecteur. Le père d'Alzon, par son caractère, une haute vision de son entreprise, incarne le projet d'une légion sacrée au service de Dieu. Ses religieux, à l'image du père Picard ou du père Vincent de Paul Bailly s'inscrivent pleinement dans cette démarche alzonienne. On leur doit le lien étroit qui unit la congrégation à la croisade. Toute l'entreprise assomptionniste tourne autour de cette référence croisée. Ils partent à l'assaut de la forteresse républicaine et laïque avec l'ardeur qu'ils ont déployée auparavant pour protéger le pape des républicains italiens. L'organisation des pèlerinages, avec la volonté de mettre en place le déplacement de groupes importants de pèlerins (ils sont ainsi plus de 2000 à La Salette en 1872 et bien plus à Lourdes dans les années qui suivent), définit des itinéraires qui sont autant de nouvelles pérégrinations ou processions vers un lieu saint. Elle cherche à mobiliser tout un peuple catholique auquel elle donne en modèle l'épopée des croisades.

Mais le pèlerinage moderne impose aussi sa propre logique. En Palestine, les assomptionnistes mettent en œuvre une politique offensive d'implantations prestigieuses aux implications patriotiques et religieuses. La construction de Notre-Dame de France aux portes de Jérusalem est là pour démontrer la volonté de puissance à la fois des assomptionnistes mais aussi du catholicisme dans une région musulmane et où la minorité chrétienne est à l'image de l'orthodoxie.

Au cours des années 1880 et partiellement 1890, les assomptionnistes semblent avoir pleinement réussi leur entreprise pèlerine en Terre Sainte, puisque elle est à la fois pionnière par le nombre de participants (1000 pour le premier pèlerinage en 1882) et unique (seule organisation occidentale d'une telle envergure) jusqu'à la fin du siècle. Son développement et son influence sont de premier plan dans une ville sainte qu'ils ne connaissaient pas ou peu avant l'arrivée de la « IXe croisade en 1882 ».

Malgré de tels succès et une implantation palestinienne réussie, il convient de nuancer cet enthousiasme croisé par une analyse dans la durée. Les premiers pas sont indéniablement un succès mais à long terme l'entreprise assomptionniste en Palestine apparaît plus modeste. Les Pèlerinages Populaires de Pénitence perdent au fil des années de leur ampleur numérique et sont surtout concurrencés par d'autres organisations, françaises comme les Pèlerinages Saint-Louis de l'abbé Potard, ou européennes comme en particulier les caravanes autrichiennes du colonel Von Himmel. Ainsi, à la veille de la Première Guerre mondiale, malgré l'imposante bâtisse de Notre-Dame de France surplombant de toute sa puissance architecturale Jérusalem, les assomptionnistes sont devenus une congrégation française parmi d'autres, voire en retrait par rapport à d'autres dont l'influence intellectuelle, culturelle ou sociale est bien plus forte

774 .

L'apport assomptionniste au renforcement de la présence française et catholique en Terre Sainte est incontestable mais n'a pas pu s'installer dans la durée. Malgré la présence maintenue jusqu'à aujourd'hui à Saint-Pierre en Galicante, l'œuvre pèlerine n'est plus qu'un souvenir qui s'est progressivement estompé au cours du XXe siècle. Cet effacement de la mémoire ne doit pas conduire à minimiser le rôle que les pèlerinages assomptionnistes, de la rue de Furstenberg, ou de l'abbé Potard, ont joué en Palestine et à Jérusalem, tant sur le plan économique que religieux.

Les pèlerinages comme stimulants d'une Palestine en mutation

Sans accorder une place d'exception aux pèlerinages, la venue régulière à partir du milieu du XIXe siècle de caravanes de catholiques français a été un atout dans le développement économique de la Palestine et de son ouverture au monde. Cela est d'autant plus vrai que les pèlerins sont pour la plupart argentés, désireux de rapporter un maximum de souvenirs, de visiter de nombreux lieux saints, ce qui a pour conséquence le développement d'une véritable économie pèlerine. Le développement des marchands dans Jérusalem ou à ses portes, des drogmans et autres moukres au service des excursions à travers la Palestine et surtout les logements et les nombreux hôtels qui se créent en marge des communautés religieuses ont principalement pour origine l'afflux de plus en plus important de pèlerins. Le développement des infrastructures routières, ferroviaires et portuaires ne peut trouver son origine exclusivement dans l'essor des pèlerinages mais c'est un aspect non négligeable des innovations intervenues dans une région qui fut, pendant longtemps, une périphérie oubliée de l'Empire ottoman.

Les effets d'entraînement des pèlerinages se traduisent aussi par la réaffirmation d'un catholicisme vivant aux lieux mêmes de ses origines. Nous avons au fil de notre travail montré dans quel état était l'Eglise catholique palestinienne au début du XIXe siècle. Son essor intervient timidement avec la nomination d'un patriarche en 1847 et l'arrivée tout aussi timide de congrégations féminines puis masculines. La venue des caravanes de la rue de Furstenberg puis des assomptionnistes apportent aux populations locales et aux représentants catholiques l'image d'une religion qui n'a pas disparu, qui est toujours dynamique, capable de faire venir des pèlerins par milliers au fil des années, apportant subsides aux congrégations et directement ou indirectement à la population palestinienne. Les longues processions de pèlerins dans les rues de Jérusalem, la venue d'instituts catholiques et les somptueux bâtiments qu'ils construisent permettent à la religion catholique de réaffirmer publiquement une place de premier plan dans une Palestine majoritairement musulmane, juive en devenir, et dont le christianisme est à l'image des orthodoxes.

⁷⁷⁴ Les dominicains de l'Ecole Biblique sous l'autorité du père Lagrange ont acquis une autorité intellectuelle de premier plan, tout comme les frères des écoles chrétiennes sur le plan éducatif ou les sœurs de Saint-Joseph ou les filles de la charité sur le plan éducatif et social.

Il convient d'ajouter à ces effets l'importance que les pèlerinages ont eu pour la promotion de la France en Palestine. Les autorités françaises ont très vite compris l'intérêt qu'elles pourraient retirer de ces venues régulières de pèlerins en majorité français. Ceci est d'autant plus vrai que sous une IIIe République de plus en plus hostile à la religion, les consuls de France à Jérusalem se gardent bien de transposer la politique anticléricale en Palestine. Les organisations pèlerines apportent ainsi, de façon éphémère mais répétée, une présence française « de qualité », intellectuelle et argentée, toujours désireuse d'affirmer sa nationalité, et surtout l'héritage de ses ancêtres, les francs, référence à la croisade oblige.

Plaidoyer pour un sujet dit mineur

La Palestine du XIXe siècle, soit en pleine déliquescence de l'Empire ottoman et avant le coup de tonnerre sioniste, est le plus souvent étudiée par le prisme de la politique, de la diplomatie où se mêlent religion et intérêts nationaux. Henry Laurens a récemment proposé une synthèse qui fait référence sur la place de cette région au temps des empires coloniaux. Nombreuses sont par ailleurs les études sur les questions politiques qui agitent cette région ottomane, l'ingérence des nations européennes et leurs ambitions sur un territoire aux multiples atouts, avec l'intérêt retrouvé des religions pour cette terre sainte.

Notre étude s'inscrit dans une démarche que l'on pourrait qualifier de micro-histoire, l'analyse de sujets le plus souvent considérés comme mineurs et de ce fait largement marginalisés par les historiens. Une étude sur les pèlerinages catholiques français en Terre Sainte au XIXe siècle correspond pleinement à la volonté de mettre en lumière un mouvement quasiment disparu pendant des siècles et de comprendre pourquoi il ressurgit avec force au moment de l'intérêt retrouvé par la chrétienté pour la Palestine. Elle remet aussi en lumière des acteurs qui n'ont guère attiré l'attention.

Le cas des congrégations féminines est particulièrement intéressant car elles ont toujours été négligées, considérées comme « les petites mains » des religieux. Elles sont cependant pour la Palestine les pionnières dans le retour des catholiques en Terre Sainte, à l'image des Sœurs de Saint Joseph, des Sœurs de Notre-Dame de Sion ou des Dames de Nazareth. Il n'existe aucune étude approfondie sur ces institutions et leurs histoires palestiniennes et, même si la plupart de ces congrégations ont du mal à s'ouvrir aux chercheurs, elles n'en restent pas moins des acteurs qui ont compté au moment de l'âge d'or français de la fin du XIXe siècle. Leur histoire reste à faire, et leur influence dans la modernisation de la Palestine et la formation d'élites féminines à évaluer. Nombreuses sont ainsi les pistes de recherche qui restent à explorer autour de la place de la France catholique en Palestine, notamment jusqu'à la Première Guerre mondiale, et sur son rôle dans la transformation de la société.

SOURCES MANUSCRITES

1. Archives du ministère des Affaires étrangères

A. Archives de Nantes

- Jérusalem -A- 122/124 Pèlerinages Jérusalem -A- 125/127 Pèlerinages Jérusalem -A- 127² Pèlerinages Jérusalem -A- 93 Congrégation des Sœurs Marie-Réparatrice Jérusalem -A- 84 Congrégation des Sœurs de la charité Jérusalem -A- 94/95 Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph Jérusalem -A- 81 Les assumptionnistes Jérusalem -A- 103 Hôpital Saint-Louis Jérusalem -A- 107 Hôpital Saint-Louis de Jaffa Jérusalem -A- 106 Statu Quo Jérusalem -A- 15 Les pèlerins en Terre Sainte, 1845-1892 Jérusalem -A- 8 Lieu de pèlerinage au bord du Jourdain Jérusalem -B- 153 Pèlerinages 1913-1940 Jérusalem -B- 109 Pèlerinages Autriche-Hongrie Jérusalem -B- 7 Autorités locales de Jérusalem Jérusalem -B- 100 Statu Quo 1892-1924 Jérusalem -B- 29 Pèlerins autrichiens
- Constantinople / Jérusalem -D- 1841/1847 1875/1876 1895/1900 1847/1854 1877/1879 1901/1904 1855/1860 1880/1881 1905 1861/1866 1882/1883 1867/1869 1884/1885 1870/1871 1886/1887 1872/1873 1888/1890

- Rome Saint-siège/Ambassade -595- Mélanges – S. Congregazione Di Propaganda Fide
 - Terre Sainte
 - * Custodie de Terre Sainte (1880-1885)
 - * Congrégations de religieux établies en Terre Sainte
 - * Pèlerinages français et italien (1892-1902)
 - * Sanctuaire d'Abou-Gosh (1902)

- Jérusalem
 - Achat d'un terrain par les Russes sur le Mont des Oliviers (1883)
 - La maison de Sainte-Anne et les pères blancs (1884)
 - Les pères dominicains et le couvent de Saint-Etienne (1889)
 - Couvent des Clarisses (1894)

- Bethléem
 - Incidents survenus à Bethléem à propos de processions des Latins dans la grotte de la Nativité (1890)
 - Assassinat de religieux franciscains (1893)
 - Hôpital de Nazareth (1890)

- Rome Saint-siège/Ambassade -596- Mélanges – S. Congregazione Di Propaganda Fide
 - Syrie – Asie mineure
 - * Centre de missions assomptionnistes
 - * Affaire du Carmel de Caïffa (1887-1888)

- Constantinople
 - Assomptionnistes (1892)

B. Archives de Paris

Affaires diverses/Rome Saint-siège

-F16	1883	Notariats et principales congrégations du Levant
-F17	1886	Allocation pour voyages en Orient
-F18	1889	Franciscains en Palestine Héritages français

Fonds de la correspondance consulaire et commerciale de 1793 à 1901

- Jérusalem
 - Tome 4 1873-1885
 - Tome 5 1886-1901
- Jaffa volume unique 1877-1897

2. Archives romaines

A. Archives secrètes du Vatican

Les archives secrètes du Vatican possèdent le fonds *archivio della Delegazione Apostolica in Gerusalemme e Palestina* mais nous n'avons pas pu y avoir accès, le fonds n'étant pas consultable.

B. Archives de la Propaganda Fide

- Fonds n°20 1849-1852 Terre Sainte
- Fonds n°21 1853-1855 Terre Sainte
- Fonds n°22 1856-1859 Terre Sainte
- Fonds n°23 1860-1865 Terre Sainte
- Fonds n°24 1866-1874 Terre Sainte
- Fonds n°25 1875-1877 Terre Sainte Correspondance de Mgr Poyet sur la situation du Patriarcat latin de Jérusalem
- Fonds n°26 1878-1883 Terre Sainte Lettre du P. Picard au Saint Père
- Fonds n°27 1884-1887 Terre Sainte Rapport de Mgr Poyet sur la situation des missions du Levant
- Fonds n°28 1888-1890 Terre Sainte La quête du Vendredi Saint ; Election d'un

nouveau patriarche

C. Archives assomptionnistes de Rome

- Maison généralice, via San Pio V, 55 -

A 100-102 Le P. D'Alzon et Jérusalem
B 26/91 Pèlerinages et prières publiques
B 58 Ecrits du P. Picard relatifs aux pèlerinages
B 59 Suppliques pour les pèlerinages
B 62 Première croisade de pénitence, mai 1882
BZB 29 *Les pèlerinages et les droits de Dieu* par le P. Monsh
D27 pèlerinages Jérusalem
EZ 20-32 Ecrits du P. Picard concernant les pèlerinages
E 42 Liste des pèlerinages de Notre-Dame de Salut en France et hors de France ,
jusqu'en 1925
E 69 Carnet du P. Baudouy. Pèlerinages de Jérusalem
E 67 Manuel du pèlerin de Jérusalem
E 75-76 Carnet des comptes des Pèlerinages 1899-1911
E 114 Ephémérides de Notre-Dame de France 1893-1894
FA106 Les pèlerinages, d'après l'historien Debidour, 1906-1908
F 275 *Histoire des pèlerinages français*, Paris, 1890
GV 97 Pèlerinage de 1891
GV 187-188 Propos sur le Père Bailly
GT 522-547 Lettres au P. Vincent de Paul Bailly concernant Notre-Dame de Salut et les
pèlerinages 1872-1909
HO 2 Conférence du P. Baudouy 1913
IE 10 Rapport du P. Germer-Durand au chapitre général de 1892
IE 69 Rapport du P. Vanhove au chapitre général de 1898
IE 42-54 Rapport du P. Vanhove au chapitre général de 1906
IG 73-82 Rapport du P. Vanhove au chapitre général de 1906
NS 133/270 Lettres
NS 271/436 Lettres
NS 438 Dossier Monsh – Crise enseignement biblique de Jérusalem
NS 441 *La geste assomptionniste en Terre Sainte* par Joseph Richard
NT 1-527 Correspondance

NU 1-626 Correspondance
NX 2-10 Correspondance au P. Picard
NX 11-17 Proposition d'un terrain par M. de Piellat
NX 12-17 Achat et construction Notre-Dame de France
NX 18 Aperçu historique de Notre-Dame de France par le P. Germer-Durand
NX 19-39 Documents divers Notre-Dame de France
NX 117 Comptes de pèlerinage et tourisme 1907-1912
PJ 174 Musée Notre-Dame de France
PJ 180 Pèlerins et touristes reçus en 1907
SV 100-102 Récit de pèlerinage de *Notre-Dame de Salut* en Terre Sainte en 1901 par
SX 34 Manuel complet des pèlerinages
SX 36 Les pèlerinages en 1873 : rapport du comte Charles de Nicolay
SX 39 L'organisation des pèlerinages
SX 41 Note sur les pèlerinages, 1909
SX 115 Membres du Conseil des pèlerinages de 1912
SX 115 Liste des membres, 1912
SX 296 *La célébration du pèlerinage* par le P. Duchesneau
TA 45-51 Pèlerinages 1882-1885
TA 72 Lettre du P. Saugrain – 1888
TA 112-116 Pèlerinage espagnol
UD 1-6 Documents concernant le Conseil général des Pèlerinages
Thérèse Busnel
UD 1 Règlement du Conseil général des pèlerinages
UD 2 Procès-verbaux des séances 1877-1890
UD 3 Rapports sur réunions 1909-1912
UF 75-84 Pèlerinage de 1899
UF 86-87 Pèlerinage de 1907
UF 155-168 Bateau du pèlerinage
UF 169-173 Commandant Pillard
UG 2-39 Comptes des pèlerinages 1882-1934
UG 57-59 Affaire Potard 1899
US 1-36 Pèlerinage de 1882
US 37-122 Pèlerinage de 1882
US 122-134 Pèlerinage de 1882
US 135-162 Pèlerinage de 1882
US 235-267 Photos Notre-Dame de France
US 163-200 Photos communauté Notre-Dame de France

UT 1 Registre du personnel à Notre-Dame de France 1887-1930

UT 131 Pèlerinage de 1882

UZ Les assomptionnistes et les juifs

D. Archives centrales de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes

- Maison Généralice, via Aurelia, 476 –

Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, *Frère Evagre*, notices chronologiques, n°46, Paris, 1914, 316p.

NH 800 : Palestine/Historique

N1 1887-1889 Projet d'installation en Palestine

N2 1890-1891 Conditions et propositions pour l'installation des Frères (Fr. Evagre/lettres)

N3 1891 Règlement pour les écoles des Frères en Palestine et observations

N4 1891 Règlement

NH 811 : Palestine/Bethléem

N1 1889-1925 Histoire de la Maison des frères à Bethléem (1884-1894)

NH 812 : Palestine/Caïffa

N1 1879/1884 Correspondance, décrets de fondation, protestantisme

N2 1885/1888 Acquisition des terrains

N3 1889/1899 Suite (terrains)

N4 1883/1898 Administration, *Note Historique* par fr. Antoine

NH 813-814 : Jaffa.Nazareth

N1 1882-1925 Historique de la maison de Jaffa

N2 1877-1883 Motifs pour l'ouverture et requêtes de subventions (lettres du consul de France à Jérusalem, M. Patrimonio)

N4 1890-1891 Création d'une école dans un nouveau quartier

NH 815 : Palestine/Jérusalem

-
- N1 1874-1925 Historique de la maison de Jérusalem, 1876-1925
N2 1876-1878 Les Frères à Jérusalem, 1876-1878
N3 1864-1875 Correspondance, projets, notes sur la fondation de l'école
N4 1876 Mission du Fr. Evagre
N5 1877 Terrains, travaux, subventions
N7 1877-1878 Terrains, constructions, comptes
N8 1876 Questions politiques, relations avec la Propagande
N9 1876-1879 Subventions et relations avec la Propagande
N10 1876-1892 Subventions
N11 1874-1886 Relations avec les consuls
N12 1876 Relations avec le patriarche

E. Archives de la société des missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)

- Maison généralice, via Aurelia, 269 -

Fonds Lavigerie

- D5 II 1 Historique de l'église Sainte-Anne de Jérusalem
D5. 95 1881 Lettre de Mgr Lavigerie aux évêques français à propos de l'église Sainte-Anne de Jérusalem
D5. 108 1877 Projet de convention entre le gouvernement français et les missionnaires d'Alger à propos de l'église Sainte-Anne de Jérusalem
D5. 236 Conférences sur la Terre Sainte au Canada en 1885
D5.243 Rapports entre les latins et les grecs
D6. 14 Compte-rendu par Mgr Lavigerie de son voyage à Jérusalem en juin 1878
D6. 53/111 1878-1883 Correspondance des Pères Blancs de Sainte-Anne avec Mgr Lavigerie
36 055/36121 Mémoire confidentiel sur la situation de l'Eglise d'Orient présenté à Sa Sainteté par S. EM. Le cardinal Langénieux

3. Archives de Jérusalem

A. Archives franciscaines de Jérusalem

Registres de Casa Nova

- 1845/1852
- 1855/1869
- 1861/1874
- 1875/1888
- 1889/1899 : registre d'individuels
- 1893 :1921 : registre de groupes
- 1901/1914 : registre d'individuels

B. Archives assomptionnistes de Jérusalem

N 19 Notre-Dame de France, correspondances 1893-1914

Note complémentaire 1946

C. Archives de l'Ecole Biblique de Jérusalem

Les archives dominicaines n'ont pu être consulté et seul la bibliothèque a permis de fournir des références bibliographiques. La photothèque, en cours de réalisation par Jean Michel de Tarragon, est une source abondante de photographies de la Palestine au XIXe siècle.

4. Archives françaises –divers-

A. Archives de l'Alliance Israélite Universelle (Paris)

Bulletin mensuel de l'Alliance israélite universelle 1881-1884

B. Archives du diocèse de Paris

La semaine religieuse de Paris 29 avril 1882 n°1477

Article sur le Pèlerinage Populaire de Pénitence de 1882

C. Archives des Conférences de Saint-Vincent de Paul (Paris)

Bulletin de la Société de Saint-Vincent de Paul n°86 (février 1856) – n°608 (août 1899)
 Dossier Palestine 1851-1940

D. Archives de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi (Lyon)

Dossier E : Asie

E 19 Patriarcat de Jérusalem 1848-1887	EO 7019
	EO 7025
	EO 7030
	EO 7036
	EO 7038
	EO 7039

E 20 C – orphelinat de Bethléem

- Lazaristes et Filles de la Charité
- Dames de Nazareth
- Sœurs du Rosaire.

- Notre-Dame de Sion

Fonds Jésuite

Photos sur la Palestine – paysages – vie quotidienne

SOURCES IMPRIMEES

1. Presse quotidienne et périodique

A. Journaux

L'Univers

Quotidien, consultation de numéros épars pour les décennies 1860-1870.

La Croix

Les assomptionnistes qui possèdent la revue hebdomadaire *Le Pèlerin* rêvent d'un journal quotidien qui s'adresse non pas à une élite comme c'est le cas pour l'*Univers* mais au peuple.

Le 2 juin 1883 est lancé un journal à un sou *La Croix*, qui prend la suite de *La Croix illustrée* journal mensuel à vocation plus élitiste, dont le succès populaire est immédiat. Le Père Vincent de Paul Bailly en est le rédacteur en chef et presque quotidiennement il en rédige le premier article sous le pseudonyme devenu célèbre : « Le Moine ».

La Croix devient le journal catholique populaire, hardent défenseur de la religion.

Nous avons consulté *La Croix* du n°1, du 16 juin 1883 au n° 9629 du 31 juillet 1914.

La croix illustrée a été consultée à la bibliothèque assumptionniste de Valpré sur la période 1880-1883, regroupé en sept volumes.

A *La Croix* nationale, il faut ajouter la création de nombreuses *croix* régionales ou thématiques. En 1889 est créé *La Croix du dimanche*, la même année *La Croix du Nord*, en 1891 *La Croix de Paris*... On dénombre jusqu'à 149 *Croix* régionales.

Nous avons consulté *La Croix du dimanche* du n°209 du 1^e janvier 1893 au n°1334 du 2 août 1914.

B. Revues

Notre recherche s'est orientée en priorité sur les publications assumptionnistes, sources abondantes pour notre sujet et consultables à la bibliothèque assumptionniste de Valpré (Lyon).

Les assumptionnistes, via la Maison de la Bonne Presse, sont à l'origine d'une multitude de publications, initialement concernant les pèlerinages avec *Le Pèlerin* puis toutes les facettes de la société susceptible d'intéresser les catholiques. Il s'agit de défendre les intérêts de la religion face à une presse jugée anticléricale.

Le Pèlerin

Cette revue est créée le 12 juillet 1873 suite à un pèlerinage à La Salette au succès retentissant et à la fondation du Conseil général des pèlerinages. Le Père Picard souhaite poursuivre cette dynamique pèlerine avec la création d'un bulletin pour animer l'élan des pèlerinages et *Le Pèlerin* devient l'organe du Conseil général des pèlerinages et paraît tous les samedis. Le Père Vincent de Paul Bailly en devient le maître d'œuvre à partir de 1877 où il remodèle une revue jugée trop fade pour en faire *Le Pèlerin illustré* avec un format différent, une plus grande rigueur journalistique, mais également batailleur quand il s'agit de défendre les intérêts de la religion. C'est cette revue qui fait du Père Bailly, le journaliste exigeant, accrocheur de *La Croix*. Avec la création de la revue *Echos de Notre-Dame de France* en 1889, il est de moins en moins question de pèlerinage et de plus en plus de défense religieuse et de soutien au pape.

Le succès du *Pèlerin* est constant à partir de 1877 avec 15 000 exemplaires vendus en 1878, 72 000 en 1893, et près de 250 000 en 1913. *Le Pèlerin* est ainsi véritablement la « locomotive » du groupe de presse assumptionniste et assure jusqu'à la fin du siècle les moyens nécessaires au développement de l'ensemble des publications de la Bonne Presse.

Nous avons consulté *Le Pèlerin* du n°1, du 12 juillet 1873 au n° 2021 en 1915

En marge de la revue *Le Pèlerin*, on peut ajouter *L'Almanach du pèlerin* que la bibliothèque assumptionniste de Valpré a classé en sept volumes :

Tome 1 1879-1890

Tome 2 1881-1897

Tome 3 1890-1900

Tome 4 1905-1910

Tome 5 1899-1908

Tome 6 1911-1920

Tome 7 1921-1950

Echos de Notre-Dame de France

Cette revue tire son nom de la bâtisse construite à Jérusalem pour accueillir les pèlerins. Elle est créée en juillet 1888 avec pour but d'informer ses lecteurs des pèlerinages en Terre Sainte et de servir de lien entre les pèlerins après leur retour. C'est également une revue qui se donne comme objectif de mieux faire connaître la Palestine des temps bibliques à l'époque contemporaine.

Les Echos de Notre-Dame de France, d'abord trimestriels, deviennent bimensuels à partir de 1891. En 1898, avec la création des *Echos d'Orient*, ils se recentrent sur les pèlerinages et la maison de Notre-Dame de France à Jérusalem. En 1904, on assiste à une nouvelle formule, trimestrielle, dont le contenu n'est plus axé sur les pèlerinages mais sur les *Croisés du purgatoire*, association créée par le Père Vincent de Paul Bailly et qui œuvre pour les trépassés. La revue relate ainsi la vie des saints, les actions édifiantes et appelle à la prière pour les défunts.

N°1 Juillet 1888

- Discours du consul général sous la tente

N°2 Octobre 1888

- Association des pèlerins de la pénitence (projet de statuts)
- L'avenir de Notre-Dame de France
- Les cellules de Notre-Dame de France (liste générale)

N°3 Mars 1889

- Bref de S. S. Léon XIII
- Programme du pèlerinage à Jérusalem et à Rome

N°4 Août 1889

- Allocution du consul général aux pèlerins

N°6 Août 1890

- Notes sur IXe pèlerinage
- Le mal de mer (poésie)

- Salut à la Terre Sainte (poésie)

N°7 Octobre 1890

- Notre-Dame de France, tableau général des cellules en août 1890
- Allocution du consul général à Sainte-Anne et à Saint-Pierre

N°9 Mars 1891

- Bref du pape pour le pèlerinage de 1891
- Programme du Xe pèlerinage de pénitence

N°10 Mai 1891

- Le pèlerinage de 1891
- Lettres d'un pèlerin – En mer – En Egypte

N°11 Juillet 1891

- L'hospitalité dans les couvents de Terre Sainte
- Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Jérusalem
- Allocution du consul général aux pèlerins

N°12 Septembre 1891

- La Russie en Terre Sainte

N°14 Janvier 1892

- Les Sœurs françaises en Orient

N°15 Mars 1892

- Les Œuvres françaises à Jérusalem

N°16 Mai 1892

- le pèlerinage de pénitence de 1892

N°1 Janvier 1893 (nouvelle série)

- Convenances historiques d'un Congrès eucharistique à Jérusalem
- Etudes préparatoires au Pèlerinage eucharistique

N°2 Février 1893

- Bref de S. S. Léon XIII au cardinal Langénieux
- Programme du pèlerinage

N°3 Février 1893

- La tente aux cent portes

N°4 Mars 1893

- Les onze premiers pèlerinages
- Le XIIe pèlerinage
- Itinéraire
- L'inauguration du chemin de fer de Jaffa

N°6 Septembre 1893

- ce qu'est un congrès eucharistique
- Le XIIe pèlerinage de pénitence (audiences du pape, en Terre Sainte, Jérusalem)
- Le Congrès eucharistique de Jérusalem

N°7 Octobre 1893

- La première pierre de l'église de Notre-Dame de France
- Un navire (*Notre-Dame de Salut*)
- La fin du *Poitou*

N°8 Novembre 1893

- Mgr Poyet
- Plantation des croix de Jérusalem

N°9 Décembre 1893

- Pèlerinage de Noël à Bethléem
- Notre-Dame de Salut
- Les œuvres françaises en Orient

N°10 Mars 1894

- Pèlerinage de Noël par l'abbé Chardavoine

N°12 Septembre 1894

- Réunions de pèlerins
- Discours de M. Ledoux

N°14 Février 1895

- Le pèlerinage de Noël 1894 : avant, pendant, après

N°17 Août 1895

- Les bateaux des pèlerinages à Jérusalem

N°37 Janvier 1896 (retour à la numérotation d'origine)

- France et Terre Sainte

N°39 Mars 1896

- Les croisés du Purgatoire
- Le prochain pèlerinage

N°41 Mai 1896

- Bref du pape pour les pèlerinages de pénitence

N°42 Juin 1896

- Le XVe pèlerinage de pénitence

N°54 Juin 1897

- Le XVIe pèlerinage de pénitence

N°55 Juillet 1897

- L'hôtellerie de Notre-Dame de France à Jérusalem

La publication des Echos de Notre-Dame de France a été interrompue en octobre 1897, au moment de la création des Echos d'Orient, et a été reprise en avril 1898.

N°58 Avril 1898

- Liste des pèlerins de janvier 1898
- Les obsèques de M. Ledoux

N°60 Juin 1898

- Le XVIIe pèlerinage
- L'influence française en Orient

N°62 Août 1898

- Voyage de l'empereur Guillaume
- Un pèlerinage en septembre

N°63 Septembre 1898

- Guillaume en Terre Sainte

-
- Congrès sioniste de Bâle
N°64 Octobre 1898
 - Le Fr. Liévin
N°66 Décembre 1898
 - Pèlerinage tyrolien
N°68 Février 1899
 - Programme du XVIIIe pèlerinage
N°70 Avril 1899
 - La France en Orient
N°72 Juin 1899
 - Le XIXe pèlerinage
N°73 Juillet 1899
 - Les Croisés du Purgatoire, statuts
N°74 Août 1899
 - Récit du XVIIIe pèlerinage de Terre Sainte, par l'abbé Coldre
 - Association des pèlerins de Terre Sainte
N°78 Février 1900
 - Le XXe Pèlerinage à Jérusalem et à Rome
N°84-85 Août 1900
 - Relation du XXe Pèlerinage d'après les lettres du *Pèlerin*
N°92 Avril 1901
 - Le XXIe Pèlerinage de Pénitence
N°94 Juin 1901
 - Le XXIIe Pèlerinage de Pénitence à Jérusalem, le Pèlerinage des hommes
N°96 Août 1901
 - Le Pèlerinage des hommes

N°108 Août 1902

- Le XXIIIe Pèlerinage de Pénitence

N°113 Février 1903

- Le XXVe pèlerinage

N°116 Mai 1903

- Le T. R. P. Picard et les Pèlerinages
- Le premier Pèlerinage de Pénitence
- Les vingt-cinq Pèlerinages

N°118 Juillet 1903

- Léon XIII et les Pèlerinages de Pénitence

Jérusalem

Cette revue remplace les *Echos de Notre-Dame de France* en 1904, quand ces derniers deviennent l'organe des *Croisés du purgatoire*, et devient ainsi l'organe des pèlerinages en Terre Sainte. Son contenu évoque à la fois l'actualité pèlerine mais également l'histoire des Pèlerinages de Pénitence, des établissements religieux présents en Palestine et plus globalement l'histoire de la Terre Sainte et de ses habitants.

Nous avons consulté la revue *Jérusalem* du n°1, du 24 juillet 1904 au n°121 de juillet 1914 (à cause de la guerre, il s'arrête pendant près de 10 ans) et à partir du n°122 de septembre 1924 au n°187 en 1935.

Tome I	1905	Tome II	1906-1907
Tome III	1908-1909	Tome IV	1910-1911
Tome V	1912-1913	Tome VI	1914-1926
Tome VII	1927-1930	Tome VIII	1927-1930
Tome IX	1932-1935	Tome VIII	1931-1935

Les Echos d'Orient

La création en 1897 d'une nouvelle revue assomptionniste s'inscrit dans le prolongement du Congrès eucharistique de Jérusalem de 1893 où le pape a tenté un rapprochement entre Rome et les Eglises d'Orient. Cette revue prend le relais des *Echos de Notre-Dame de France* pour l'étude des différentes populations d'Orient, des rites du christianisme oriental et différents aspects historiques relatifs à cette partie du monde.

Nous avons consulté *Les Echos d'Orient* du n°1 d'octobre 1897 à 1939.

Souvenirs

L'année 1880 est pour les Augustins de l'Assomption une année de profonds tourments avec la disparition du T.R.P. D'Alzon, fondateur de la congrégation et l'expulsion de la maison de Paris. Les religieux décident durant cette période troublée de créer la revue *Souvenirs de l'Assomption* qui n'a ni périodicité, ni abonnement, ni vente et qui se veut la conservation et la diffusion parmi les religieux de l'histoire intime de la congrégation.

La bibliothèque assomptionnistes de Valpré a regroupé en huit tomes cette revue :

Tome 1	n° 1-100	1880-1892	Tome 2	n° 101-227	1893-1895
Tome 3	n° 228-397	1893-1894	Tome 4	n° 398-555	1895-1896
Tome 5	n° 556-728	1897-1898	Tome 6	n° 729-815	1899
Tome 7	n° 1 (nouvelle série) n° 1-15	1902-1906			
Tome 8	n° 1 (première série) - n° 8	1911			

Nos pèlerinages

Revue de l'Association de Notre-Dame de Salut, consulté du n°1 de janvier-février 1929 au n°54 de juillet-août-septembre 1938.

Autres revues qui se sont révélées utiles pour notre recherche :

Les Missions Catholiques

Revue hebdomadaire fondée en 1868 par *l'œuvre de la Propagation de la Foi* de Lyon. Elle propose des récits de missionnaires et pour la Palestine ceux des différentes congrégations qui s'installent sur cette terre.

Terre Sainte

Revue bimestrielle fondée en 1864. Elle devient en 1887 l'organe de *l'Oeuvre des Ecoles d'Orient*, avec un nouveau titre *Revue illustrée de la Terre Sainte et de l'Orient catholique*. En 1895, son titre changea à nouveau, *La Terre Sainte. Revue de l'Orient chrétien*.

L'Echo de Fourvière

Revue religieuse et politique, hebdomadaire, de Lyon. En 1882, c'est la 19^e année.

Revue du diocèse de Lyon

Revue hebdomadaire.

Annales de la Mission de Notre-Dame de Sion

15 volumes 1856-1910.

Bulletin de l'Oeuvre des écoles d'Orient

Tome 1 1857-1863 n°1-24

- - n°3 juillet 1858 Lettre du R.P. Custode de Jérusalem
- - n°5 Mars 1859 Rapport sur les religieuses de Nazareth
- - n°7 Novembre 1859 Lettre d'une religieuse de Notre-Dame de Sion à Jérusalem à l'abbé Lavigerie
- - n°24 Novembre 1863 Discours sur l'œuvre des pèlerinages
- - n°21 Mai 1863 Lettre du patriarche de Jérusalem, Mgr Valerga

Tome 2 1864-1867 n°25-48

- n°27 mai 1864 Jérusalem et la Terre Sainte par l'abbé Soubiranne
- n°28 juillet 1864 Relation sur la Terre Sainte par Mgr Valerga
- n°30 novembre 1866 Les religieuses de Notre-Dame de Sion à Jérusalem

Tome 3 1868-1872 n°49-72

- n°51 mai 1868 Les sœurs de Nazareth en Galilée
- n°56 mai 1869 Lettre de Mgr Valerga

Tome 4 1872-1876 n°73-96

- n°75 mars 1873 Mort de Mgr Valerga
- n°76 mai 1873 L'orphelinat de Bethléem
- n°81 mars 1874 Lettre de Mgr Bracco
- n°83 juillet 1874 Rapport du custode de Terre Sainte
- n°84 septembre 1874 Rapport du custode de Terre Sainte

Tome 5 1876-1880 n°97-120

- n°102 septembre 1877 Les Frères des Ecoles Chrétienncs à Jérusalem
- n°105 mars 1878 Lettre du patriarche de Jérusalem
- n°107 juillet 1878 Rapport du patriarche de Jérusalem
- n°110 janvier 1879 Rapport sur la situation de l'œuvre de la Sainte Famille en Terre Sainte
- n°111 mars 1879 Lettre du Fr. Evagre
- n°114 septembre 1879 Lettre de Mgr Bracco
- n°116 janvier 1880 Les religieuses de Notre-Dame de Sion / Sainte-Anne de Jérusalem

-
- n°118 mai 1880 Lettre de M. Belloni, orphelinat de Bethléem

Tome 6 1881-1884 n°121-144

- n°121 novembre 1880 Lettre du Frère Evagre
- n°122 janvier 1881 Lettre d'un parisien sur l'Orient, H. Morel
- n°124 mai 1881 Asile de Melle Constance Colomb
- n°125 juillet 1882 Rapport sur la situation de l'Oeuvre de la Sainte Famille en Terre Sainte
- n°129 mars 1882 Lettre du custode
- n°131 juillet 1882 Lettre du Fr. Evagre
- n°134 janvier 1883 Annonce du deuxième Pèlerinage Populaire de Pénitence à Jérusalem

Tome 7 1884-1886 n°145-147

- n°147 mars 1885 Les Russes à Jérusalem / Sainte-Anne de Jérusalem / Les religieuses de Nazareth
- n°148 mai 1885 Rapport sur les religieuses de Nazareth en Galilée
- n°153 mars 1886 Les œuvres catholiques à Jérusalem et en Terre Sainte

Tome 8 1887-1888

- n°169 novembre 1888 Lettre du Fr. Evagre

Tome 9 1889-1890

- n°174 septembre 1889 Lettre du Fr. Evagre
- n°177 mars 1890 Œuvre des sœurs de Saint Joseph à Jérusalem
- n°180 septembre 1890 Lettre de Sœur Sion, Fille de la Charité
- n°181 novembre 1890 Le IXe Pèlerinage de Pénitence par le Fr. Evagre

Tome 10 1891-1892

- n°186 septembre 1891 Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition
- n°193 novembre 1892 Sœur Sion

Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte (Pèlerinages de la rue de Furstenberg)

La Bibliothèque nationale de France dispose de l'ensemble des bulletins regroupés en huit tomes :

Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1856/1858 02F-343
Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1859/1861 02F-343
Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1861/1863 02F-343
Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1863-1864 02F-343
Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1865-1866 02F-343
Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1866-1868 02F-343
Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1868-1871 02F-343
Bulletin de l'Oeuvre des pèlerinages en Terre Sainte 1872/1874 02F-343

Revue d'Etudes palestiniennes

Consultation du n°1, automne 1981, au n°97, automne 2003.

2. Pèlerinages

A. Généralités

Annuaire de l'Eglise catholique en Terre Sainte, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 1999, 234p.

BELIN V., *Les pèlerinages collectifs à Notre Dame de Fourvière : mutation ou déclin ? (XIXe-XXe siècles)*, Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lyon III, 1994.

CHARNE F., *Regards de voyageurs sur la Terre Sainte : milieu du XVIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle*, Maîtrise d'Histoire religieuse, Université Lyon III, 1993.

CLERMONT-GANNEAU C., *La Palestine inconnue*, Paris, Ernest Leroux, 1876, 234p.

COULON C., *Les pèlerinages collectifs français à Rome à la fin du XIXe siècle (1873-1914)*, Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lyon II, 2003.

FRANCISCAINS DE TERRE SAINTE., *Terre Sainte, petit guide illustré*, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 88p.

Jérusalem, 70-1970, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 65p.

Les Congrès Eucharistiques internationaux, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1914, 48p.

LUGAN G., *Le Saint Sépulcre d'Angers*, Archives des Servantes des Pauvres, Angers, 38p.

MEDEBIELLE P., *L'Eglise catholique aux Lieux Saints*, pro manuscripto, Jérusalem, 89p.

MUSEE DE FOURVIERE., *L'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem et la Terre Sainte*,

catalogue de l'exposition, Lyon, 1990, 59p.

PERRIN A., *Centenaire du Patriarcat latin de Jérusalem, 1847-1947*, Jérusalem, 60p.

SCHLINK B., *Les Lieux Saints aujourd'hui*, Jérusalem, Communauté Evangélique des Sœurs de Marie, 2000, 31p.

STORM A., *Les pèlerins célèbres de Terre Sainte*, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 1984, 70p.

VIRMAUX J.-C., *Le rôle des pèlerinages de masse à la fin du XIXe siècle*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lyon III, 1988.

B. Récits de pèlerinages

ALAZARD (abbé) L., *En Terre Sainte*, Rodez, 1895, 472p.

ALBOUY (abbé) A., *Esquisse sur Jérusalem et la Terre Sainte*, Limoges, 1873, 2 tomes, 370p. et 528p.

BALDY (abbé)., *Journal d'un pèlerin en Terre Sainte ou relation du premier pèlerinage populaire à Jérusalem en 1882*, Paris, Maison de la Bonne Presse.

BEDAOUY E., *Le dernier pèlerinage de « L'Etoile » en Terre Sainte*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 93p.

BELLOC (de) J.-T., *Jérusalem, souvenirs d'un voyage en Terre Sainte*, Paris, 1887, 370p.

BESSEDE (chanoine)., *Souvenirs d'Orient, Terre Sainte et Palestine*, Lille, Désclée et cie, 194p.

BLANCHARD Z., *Visite aux lieux saints. Relation du Vie Pèlerinage de Pénitence à AQUIN (d') J.-C., Pèlerinage en Terre Sainte*, Paris, Gaume et Duprey, 1866.

BOURASSE J.-J., *La Terre Sainte*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1847, 570p.

BOUTINY (de) E., *Souvenirs d'un voyage en Palestine*, Paris, 1905.

BUSNEL T., *Récit du pèlerinage de Thérèse Busnel en 1901 sur le Notre-Dame de Salut*, Archives Assomptionnistes de Rome.

CAMUS L., *Notre voyage aux pays Bibliques*, Bruxelles, 2 volumes, 1895.

CASTAGNIER (abbé) V.-J.-E., *Impressions et souvenirs d'un pèlerin*, Lyon, 1900.

CHARMES G., *Voyage en Palestine*, Paris, 1884, 329p.

COURET A., *En Terre Promise*, Paris, 1890, 260p.

CURTET (abbé)., *La Terre Sainte, autrefois par aujourd'hui*, Belley, 1905, 166p.

DESCHAMPS P., *A travers l'Egypte, le Nil, la Palestine, la Syrie*, Paris, Ernest Leroux, 1896.

DUCRET (abbé)., *Souvenirs d'un pèlerinage aux Saints Lieux*, Paris, 1864, 424p.

EPINOIS (de L') H., *Le pèlerinage de pénitence à Jérusalem*, Paris, 1882.

EVERLANGE (d') abbé P.-E., *Jérusalem et les Lieux saints. Impressions et souvenirs d'un pèlerin*, Nîmes, 1888, 163p.

- GERAMB (de) M.-J., *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832, 1833*, Paris, 1836, 323p.
- HUARD abbé, *De Paris à Jérusalem. Impressions et souvenirs du Vie pèlerinage de pénitence*, Lille, Liégeois-Six, 1887, 338p.
- JASPAR (abbé) E., *Les Croisés de la Pénitence ou relation abrégé d'un pèlerinage en Terre Sainte accompli du 24 avril au 3 juin 1885*, Douai, 1886.
- LALIN abbé, *La Terre Sainte. Souvenirs et impressions d voyage rapportés à ses paroissiens*, Arras, 1882, 172p.
- LAMOUREUX abbé, *La Palestine, Jérusalem et les Saints Lieux. Souvenirs du VIIe pèlerinage de pénitence*, Nîmes, 1888, 136p.
- LANDRIEUX M., *Aux pays du Christ*, Paris, Bayard, 1909, 572p.
- LAPLACE (abbé) L., *Au pays du Divin Maître. Pèlerinage et congrès eucharistique de Jérusalem*, Lyon, 1895.
- MEYER abbé, *De France à Jérusalem. Souvenirs d'un pèlerin in anno Domini 1882*, Grenoble, Baratier et Dardelet, 1882, 342p.
- MOUROT (abbé) V., *La Terre Sainte et le pèlerinage de pénitence en 1882*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 tomes.
- MULLER (abbé), *Le premier pèlerinage de vacances à Jérusalem*, Metz, 1899, 397p.
- PARDO N., *Impresiones de viaje de Italia a la Palestina y egypto*, Paris, 1872, 128p.
- PATREM (RP)., *Pèlerinage à Jérusalem et en Terre Sainte*, 1887, 36p.
- PECHENARD (Mgr) P.-L., *De Reims à Jérusalem en 1893*, Reims, 1893, 320p.
- PREVOT (colonel)., *Pèlerinage national à Rome et à Jérusalem, jubilé épiscopal de Léon XIII*, 1893, Paris, 1894, 284p.
- REMY (abbé)., *Mon pèlerinage aux Lieux Saints*, Châlons-sur-Marne, 1890, 14p.
- RENARD P., *Au pays du sauveur*, Paris, 1900, 351p.
- SAGARY (abbé) A., *Sur mer et sur terre*, Paris, 1895, 294p.
- TOUPIN (abbé) H.-C., *Pèlerinage populaire de pénitence aux Saints Lieux*, Montélimar, 1882, 92p.
- VENGEON abbé, *Souvenir d'un pèlerin de Terre Sainte en 1884*, Caen, 314p.
- VERRIER (abbé)., *Journal d'un pèlerinage en Terre Sainte*, Bayeux, 1871, 2 tomes, 420p. et 422p.

C. Les assumptionnistes

- L'association de Notre-Dame de Salut au cinquantième de sa fondation, Paris, 1925.
- BAILLY (Père) V.deP., *Lettres, correspondance du Père Vincent de Paul Bailly de 1850 à sa mort en 1912*, 17 volumes.
- Tome I 1850-1862 Tome II 1861-1863
- Tome III 1863-1867 Tome IV 1867-1869

Tome V 1870-1871 Tome VI 1871-1873

Tome VII 1873-1875 Tome VIII 1875-1877

Tome IX 1878-1887 Tome X 1888-1894

Tome XI 1894-1897 Tome XII 1898-1900

Tome XIII 1900-1903 Tome XIV 1903-1904

Tome XV 1904-1906 Tome XVI 1906-1908

Tome XVII 1908-1912

Suppléments Ecrits divers

BAILLY (Père) V. de P., *Ecrits divers*, 6 tomes.

Hommages au P. Vincent de Paul Bailly, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1913, 760p.

Mémoire assomptionniste, Ecrits au fil des ans, 1850-2000, 176p.

L'association de Notre-Dame de Salut, au cinquantenaire de sa fondation, 1872-1922, Paris, 1925.

La première croisade de pénitence, mai 1882, Paris, Maison de la Bonne Presse.

Le Moine centenaire, La Croix cinquantenaire, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1933, 90p.

Le procès des douze. En appel, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1900, 238p.

Liste générale des pèlerins de Jérusalem, Paris, secrétariat de l'Oeuvre des pèlerinages, 1893.

Liste générale des pèlerins de Jérusalem, 1882-1911, Paris, Ferond-Vrau.

Le livre du pèlerin, Pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem, Paris, 1882.

Le livre du pèlerin, Pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1892, 466p.

Notes et documents, les origines de l'Assomption, 4 tomes, Tours, 1898-1902.

Pages d'archives, Troisième série, n°3, novembre 1963.

BIBLIOGRAPHIE

1. Instruments de travail

- ASSFALG J. KRUGER P., *Dictionnaire de l'Orient chrétien*, Paris, Brepols, 1991, 551p.
- AUBERT R. (sous la direction de), *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, 27 vol., Paris, Letouzey et Ané, 1912.
- BELLANGER C. GODECHOT J. GUIRAL P. TERROU F. (sous la direction de), *Histoire générale de la presse française*, 5 volumes, Paris, PUF, 1972.
- BERNSTEIN S. G., *Dictionnaire historique de la France contemporaine*, tome I, Bruxelles, Complexe, 1994.
- BERTHELOT A., *La Grande encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, Paris, 1885.
- CHARMASSON T. LELORRAIN A.-M., *Chronologie de l'histoire de France*, Paris, PUF, 1994.
- DUBOST M. (sous la direction de), *Théo*, Paris, Droguet-Ardant/Fayard, 1989.
- ECOLE BIBLIQUE DE JERUSALEM. (traduit en français sous la direction de), *La Bible de Jérusalem*, Paris, Editions du Cerf, 1996.

Enciclopedia cattolica, 12 volumes, Cité du Vatican, 1948.

Enciclopedia Judaica, 16 volumes, Jérusalem, 1971.

GERHARDS A., *Dictionnaire historique des ordres religieux*, Paris, Fayard, 1998.

GLASSE C., *Dictionnaire encyclopédique de l'Islam*, Paris, Bordas, 1991.

HILAIRE Y.-M. (sous la direction de), *Histoire de la Papauté*, Paris, Tallandier, 1996, 500p.

Guide des centres de recherche palestiniens, in *Les cahiers du Cermoc*, n°10, 1994.

HOEFFER Dr. (sous la direction de), *Nouvelle biographie générale*, Paris, Firmin Didot frères, 1890.

LAROUSSE P., *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris, 1866-1878.

LEVILLAIN Ph. (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la papauté*, Paris, Fayard, 1996, 1749p.

MANTRAN R. (sous la direction de), *Les grandes dates de l'Islam*, Paris, Larousse, 1990, 254p.

MAYEUR J.-M. HILAIRE Y.-M., *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, 9 volumes, Paris, Beauchesne ; titres parus :

- T.1, *Les jésuites*, sous la direction de Paul Duclos, 1985, 269p.
- T.2, *L'Alsace*, sous la direction de Bernard Vogler, 1987, 485p.
- T.3, *La Bretagne*, sous la direction de Michel Lagrée, 1990, 426p.
- T.4, *Lille-Flandres*, sous la direction de André Caudron, 1990, 498p.
- T.6, *Lyon. Le Lyonnais, le Beaujolais*, sous la direction de Xavier de Monclos, 1994, 459p.
- T.7, *Le Limousin*, sous la direction de Louis Pérouas, 1994, 113p.
- T.8, *La Savoie*, sous la direction de Christian Sorrel, 1996, 442p.
- T.9, *Les sciences religieuses*, sous la direction de François Laplanche, 1996, 678p.

PALANQUE J.-R PLONGERON B. (sous la direction de), *Histoire des diocèses de France*, Paris, Beauchesne ; 26 volumes :

Aix-en-Provence, Ajaccio, Angers, Belley, Besançon et Saint-Claude, Bordeaux, Bourges, Cambrai et Lille, Chalons-sur-Marne, Clermont-Ferrand, Genève et Annecy, Grenoble, Lyon, Marseille, Metz, Montpellier, Nantes, Nice et Monaco, Rennes, Rouen, Strasbourg, Tarbes et Lourdes, Toulouse, Paris, Poitiers, Vannes.

POTIN J. CHAVROT P., *L'ABCdaire du christianisme*, Paris, Flammarion, 2000, 119p.

PREVOST M., ROMAN D'AMAT. (sous la direction de), *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey et Ané, 1951.

THORAVAL Y., *L'ABCdaire de l'Islam*, Paris, Flammarion, 2000, 114p.

VIVIER N., *Dictionnaire de la France au XIXe siècle*, Paris, Hachette supérieur, carré Histoire, 2002, 261p.

2. La France et l'Europe au XIXe siècle

A. Approche politique et sociologique

- BENETON P., *Le conservatisme*, Paris, PUF, collection que sais-je ? , 1988, 121p.
- BENOIT B., *L'identité politique de Lyon, entre violences et mémoire des élites, 1786-1905*, Paris, l'Harmattan, 1999, 239p.
- BIRNBAUM P., *Le moment antisémite*, Paris, Fayard, 1998, 399p.
- BOYER M., *Histoire générale du tourisme du XVIe au XXIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005, 327p.
- CABANEL P., *La question nationale au XIXe siècle*, Paris, Editions de la Découverte, 1997, 121p.
- CARON J.-C., *La France de 1815 à 1848*, Paris, Armand Collin, collection cursus, 1993, 190p.
- CHIAPPE J.-F., *Le comte de Chambord... et son mystère*, Paris, Perrin, 1990, 212p.
- CORBIN A. (sous la direction de), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, 415p.
- DEMIER F., *La France au XIXe siècle*, Paris, Le Seuil, 2000, 602p.
- DREYFUS F. G., *Passions républicaines (1870-1940)*, Paris, Bartillat, 2000, 313p.
- DURAND J.-D., *L'Italie de 1815 à nos jours*, Hachette, Les Fondamentaux, 1999, 147p.
- FINE A., SANGOÏ J.-C., *La population française au XIXe siècle*, Paris, PUF, 1991, 124p.
- FRASER-RAE W., *L'industrie du voyage. Histoire de cinquante années de progrès*, Paris, 1891, 269p.
- GIRARDET R., *Le nationalisme français*, Paris, Le Seuil, 1983, 181p.
- GRONDEUX J., *Histoire des idées politiques en France au XIXe siècle*, Paris, La Découverte, 1998, 122p.
- MAYEUR F., *L'éducation des filles en France au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1979, 207p.
- MAYEUR J.-M., *Les débuts de la IIIe République (1871-1898)*, Paris, Le Seuil, 1973, 256p.
- MAYEUR J.-M., *Des partis politiques à la Démocratie chrétienne, XIXe-XXe siècles*, Paris, Armand Colin, collection U, 1980, 239p.
- MAYEUR J.-M., *La vie politique sous la IIIe République*, Paris, Le Seuil, 1984, 445p.
- MAYEUR J.-M., *La question laïque*, Paris, Fayard, 1997, 229p.
- MILZA P. BERNSTEIN S., *Histoire du XIXe siècle*, Paris, Hatier, 1994, 494p.

- NEANT H., *La politique en France, XIXe-XXe siècles*, Paris, Hachette, 1991, 207p.
- POUTRIN I., *Le XIXe siècle*, Paris, Berger-Levrault, 1995, 534p.
- SENNEVILLE (de) G., *Maxime Du Camp : un spectateur engagé du XIXe siècle*, 1996, Paris, Stock, 438p.
- SENNEVILLE (de) G., *Journal d'un changement de siècle*, Paris, De Fallois, 2000, 330p.
- SIRINELLI J.-F. (sous la direction de), *Histoire des droites en France*, tome II, *Cultures*, Paris, Gallimard, 1992, 698p.
- SMITH B., *Les bourgeois du nord*, Paris, Editions Perrin, 1989, 182p.
- POUTRIN I. (sous la direction de), *Le XIXe siècle*, Paris, Editions Berger-Levrault, 1995, 520p.
- URBAIN J.-D., *L'idiot du voyage : histoire des touristes*, Paris, Payot, 1993, 271p.
- WEBER E., *Fin de siècle*, Paris, Fayard, 1986, 303p.
- WEILL G., *Histoire de l'idée laïque en France*, 1925, 289p.

B. Approche religieuse catholique

- AVON D, ROCHER P., *Les jésuites et la société française. XIXe-XXe siècles*, Toulouse, Privat, 2001, 266p.
- AUDISIO G., *Les Français d'hier*, tome II, *Des croyants XVe-XIXe siècle*, Paris, A.Colin, 1996, 448p.
- BENOIST J., *Le Sacré-Cœur de Montmartre*, 2 volumes, Paris, Les Editions ouvrières, 1992, 1174p.
- BOUDON J.-O., *L'épiscopat français à l'époque concordataire (1802-1905)*, Paris, Le Cerf, 1996, 589p.
- BOUDON J.-O. CARON J.-C. YON J.-C., *Religion et culture en Europe au XIXe siècle*, Paris, A. Colin, 2001, 287p.
- BOUDON J.-O. Paris, capitale religieuse sous le Second Empire, Paris, Editions du Cerf, collection « Histoire religieuse de la France », 2001, 558p.
- BOUTRY Ph. BOUFLET J., *Un signe dans le ciel. Les apparitions de la Vierge*, Paris, Bernard Grasset, 1997, 480p.
- BOUTRY Ph., *Papauté et culture au XIXe siècle. Magistère, orthodoxie, tradition*, in *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2004-28.
- BRUGERETTE J., *Le prêtre français dans la société catholique*, Tome I, *La Restauration catholique (1815-1871)*, Paris, P. Lethiellieux, 1933, 612p.
- BRUGERETTE J., *Le prêtre français dans la société contemporaine*, Tome II, *vers la séparation, 1872-1905*, Paris, P. Lethiellieux, 1935, 637p.
- CABANEL P. CASSAN M., *Les catholiques français du XVIe au XXe siècle*, Paris, Nathan, 1997, 127p.
- CABANEL P., *Les mots de la religion de l'Europe contemporaine*, Toulouse, P.U du

- Mirail, 2001, 128p.
- CABANEL P. DURAND J.-D. (sous la direction de), Le grand exil des congrégations religieuses françaises, 1901-1914, colloque international de Lyon, Université Jean Moulin – Lyon III, 12-13 juin 2003, Paris, Editions du Cerf, 2005, 489p.
- CHANTIN J.-P. MOULINET D. (sous la direction de), La séparation de 1905 : les hommes et les lieux, Actes du colloque organisé à l'Université Lyon III, 23-24 janvier 2004. Paris, Les Editions de l'Atelier, 2005, 271p.
- CHATEAUBRIAND (de) F.-R., Essai sur les révolutions. Génie du christianisme, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1978, 2089p.
- CAVASINO A., Emilie de Vialar, 1987, 363p.
- CHOLVY G., Religion et société au XIXe siècle. Le diocèse de Montpellier, Thèse de doctorat, sous la direction de Lucien Girard, Lille, 1973, 1671p.
- CHOLVY G., HILAIRE Y.-M. (sous la direction de), Histoire religieuse de la France contemporaine, tome I, 1800-1880, Toulouse, Privat, 1990, 287p.
- CHOLVY G., HILAIRE Y.-M. (sous la direction de), Histoire religieuse de la France contemporaine, tome II, 1880-1914, Toulouse, Privat, 1990, 207p.
- CHOLVY G., La religion en France de la fin du XVIIIe à nos jours, Paris, Hachette, 1991, 192p.
- CHOLVY G., Etre chrétien en France au XIXe siècle (1790-1914), Paris, Le Seuil, 1997, 177p.
- CHOLVY G., HILAIRE Y.-M. (sous la direction de), Histoire religieuse de la France contemporaine, tome III, Géographie XIXe – Xxe siècle. Chrétientés et pays de mission, Toulouse, Privat, 2000, 255p.
- CHOLVY G., Christianisme et société en France au XIXe siècle : 1790-1914, Paris, Le Seuil, 2001, 197p.
- CHOLVY G., Frédéric Ozanam (1813-1853) : l'engagement d'un intellectuel catholique au XIXe siècle, Paris, Fayard, 2003, 783p.
- DEBIDOUR., L'Eglise catholique et l'Etat en France sous la IIIe République, Paris, 1906, 126p.
- DUCLOS P., Catholiques et juifs autour de l'affaire Dreyfus, in Revue d'histoire de l'Eglise de France, T. LXIV, n°172, janvier-juin 1978, p. 39-53.
- DELMARE D., Antisémisme et catholiques dans le nord pendant l'affaire Dreyfus, P.U de Lille, 1991, 225p.
- DELPAL B., Entre paroisse et commune : les catholiques de la Drôme au milieu du XIXe siècle, Lyon, Centre A. Latreille, 1989, 297p.
- DUFOURCQ E., Les Aventurières de Dieu. Trois siècles d'histoire missionnaire française, Paris, Jean-Caude Lattès, coll. « Les Traversées de l' « histoire », 1993, 540p.
- DUFOURCQ E., Les aventurières de Dieu, Paris, Lattès, 1993, 469p.
- DURAND J.-D. LADOUS R. (sous la direction de), Histoire religieuse : histoire globale, histoire ouverte : mélanges offerts à Jacques Gadille, Paris, Beauchesne, 1992, 537p.

- ESSERTEL Y., L'aventure missionnaire lyonnaise. 1852-1962, Paris, Le Cerf, 2001, 374p.
- FELICE (de) P., Foules en délire, extases collectives, Paris, A. Michel, 1947, 403p.
- FOUCART B., Le Renouveau de la peinture religieuse en France, 1800-1860, Paris, Arthéna, 1987, 443p.
- FOUCAULT A., La Société de Saint Vincent de Paul, Histoire de cent ans, Paris, Spes, 1933, 404p.
- FOUILLOUX E., La naissance des intellectuels catholiques, in Vingtième siècle, n°53, janvier-mars 1997.
- GADILLE J., Les catholiques libéraux au XIXe siècle, actes du colloque de Grenoble, 1971, Grenoble, PUG, 1974, 595p.
- GADILLE J., La pensée et l'action politique des évêques français au début de la IIIe République (1870-1883), Paris, Hachette, 1967, 2 volumes, 352p et 336p.
- GADILLE J., Autour de Benoît Joseph Labre : hagiographie et critique au XIXe siècle, in Revue d'histoire de l'Eglise de France, n°149, 1966, p. 113-126.
- GADILLE J. (sous la direction de), Histoire des diocèses de France, Paris, Beauchesne, 1983, 314p.
- GAQUERE F., Benoît Joseph Labre, Avignon, Aubarel, 1936, 527p.
- GARREAU A., Histoire mariale de la France, Paris, Editions des Saints Pères, 1946, 263p.
- GIBSON R., Le catholicisme et les femmes en France au XIXe siècle, in Revue d'histoire de l'Eglise de France, n°202, janvier-juin 1993, p. 63-93.
- GOUGH A., Paris et Rome. Les catholiques français et le Pape au XIXe siècle, Paris, L'Atelier, 1996, 306p.
- GUGELOT F., La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935), Paris, CNRS, 1998, 501p.
- GUILLEMIN H., Histoire des catholiques français au XIXe siècle, 1947, 189p.
- GUILLET C., La rumeur de Dieu. Apparitions, prophéties et miracles sous la Restauration, Paris, Editions Imago, 1994, 209p.
- HAMON A., Histoire de la dévotion du Sacré Cœur, Paris, Beauchesne, 1931, 426p.
- HAYWARD F., Léon XIII, Paris, Grasset, 1937, 321p.
- HILAIRE Y.-M., Une chrétienté au XIXe siècle ? La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras, 1840-1914, Lille, Université de Lille, 1977, 1017p.
- HILAIRE Y.-M., Benoit Labre, Errance et sainteté, Histoire d'un culte 1783-1983, Paris, Le Cerf, 1984, 214p.
- HOESL P., A pleines voiles, Editions du Chalet, 1963, 138p.
- HOLLANDER (d')., L'Eglise dans la ville, les processions à Limoges au XIXe siècle, in Revue d'histoire moderne et contemporaine, n°46-3, juillet-septembre 1999, p. 478-513.
- LANGLOIS C., Le Catholicisme au féminin : les congrégations françaises à supérieure générale au XIXe siècle, Paris, Editions du Cerf, 1984, 776p.

- LASSERE M., Le XIXe siècle et l'invention du tourisme funéraire, in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°44-4, octobre-décembre 1997, p. 601-616.
- LATREILLE C., *Joseph de Maistre et la Papauté*, Paris, Hachette, 1906, 354p.
- LATREILLE A. REMOND R., *Histoire du catholicisme en France, période contemporaine*, Paris, Spes, 1962, 684p.
- LAUNAY M., *Le bon prêtre, le clergé rural au XIXe siècle*, Aubier, collection historique, 1986, 277p.
- LAUNAY M., *La papauté à l'aube du XXe siècle*, Paris, Le Cerf, 1997, 337p.
- LADOUS R. QUAGLIARINI A., *Religion et culture en France, Allemagne, Italie et Royaume-Uni au XIXe siècle*, Paris, Ellipses, 2001, 185p.
- LEBRUN F., *Histoire des catholiques en France du XVe siècle à nos jours*, Privat, 1980, 516p.
- LEBRUN F., *Etre chrétien en France au XIXe siècle (1790-1914)*, Paris, Editions du Seuil, 1997, 165p.
- LECANUET E., *L'Eglise et le Second Empire*, Paris, Poussiègue, 1905, 612p.
- LECANUET E., *L'église de France sous la IIIe République*, Paris, 1910, 608p.
- LECANUET E., *La vie de l'Eglise sous Léon XIII*, Paris, Felix Alcan, 1930, 702p.
- LE GOFF J., REMOND R. (sous la direction de), *Histoire de la France religieuse, tome III, XVIIIe – XIXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1991, 529p.
- MAISTRE (de) J., *Du pape*, Lyon, 1876, 486p.
- MARCILHACY C., *Le diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Mgr Dupanloup, 1849-1878*, Paris, Plon, 1962, 592p.
- MAXENCE J.-L., *Le secret des apparitions et des prophéties mariales*, Paris, De Fallois, 2000, 235p.
- MAYEUR J.-M., *L'abbé Lemire, 1853-1928 : un prêtre démocrate*, Paris, Casterman, 1968, 698p.
- MAYEUR J.M., *Catholicisme intransigeant, catholicisme social, démocratie chrétienne*, *Annales ESC*, mars-avril 1972, p. 483-499.
- MAYEUR J.-M. (sous la direction de), *L'Histoire religieuse de la France, XIXe^e-XXe^e siècle. Problèmes et méthodes*, Paris, Beauchesne, 1975, 230p.
- MAYEUR J.M., *Les catholiques dreyfusards*, in *Revue historique*, avril-juin 1979, p.337-361.
- MAYEUR J.-M. PIETRI CH. et L. VAUCHEZ A. VENARD M. (sous la direction de), *Histoire du Christianisme, tome XI, Libéralisme, industrialisation, expansion européenne (1830-1914)*, Paris, Desclée, 1995, 1172p.
- MAYEUR J.-M. PIETRI CH. et L. VAUCHEZ A. VENARD M. (sous la direction de), *Histoire du Christianisme, tome X, Les défis de la modernité (1750-1840)*, Paris, Desclée, 1995, 1002p.
- MONTCLOS (de) X., *L'église et le monde à l'avènement de Léon XIII*, in *Revue historique*, n°526, 1978.
- MONTCLOS (de) X., *L'Eglise et le monde à l'avènement de Léon XIII*, in *Revue*

- historique, n°526, avril-juin 1978.
- MONTCLOS X., Le cardinal Lavignerie, Paris, Le Cerf, 1991, 158p.
- MONTCLOS (de) X., Histoire religieuse de la France, Paris, PUF, 1997, 127p.
- MUIZON (de) F., Enquête sur la piété des foules, Paris, Perrin, 1998, 233p.
- MULLER C., Dieu est catholique et alsacien. La vitalité du diocèse de Strasbourg au XIXe siècle, 1802-1914, Lille, 1987.
- PALANQUE J.-R. (sous la direction de), Le diocèse de Marseille, Paris, Editions Letouzey et Ané, 1967, 309p.
- PELLETIER D., Les catholiques en France depuis 1815, Paris, La Découverte, 1997, 115p.
- PERBAL R.P., Les missionnaires français et le nationalisme, Paris, 1939, 264p.
- PICARD L., Emilie de Vialar, Bayard, 1924, 338p.
- PIERRARD P., la vie quotidienne du prêtre français au XIXe siècle (1801-1905), Paris, Hachette, 1986, 471p.
- PIERRARD P., Histoire de l'Eglise catholique, Paris, Desclée, 1991, 310p.
- PIERRARD P., L'Eglise bouleversée...de 1789 à 1945, Les Edition ouvrières, 1992, 140p.
- PIERRARD P., Les chrétiens et l'affaire Dreyfus, Paris, L'atelier, 1998, 216p.
- PIERRARD P., Louis Veillot, Paris, Beauchesne, 1998, 256p.
- PLONGERON B., PANNET R. (sous la direction de), Le christianisme populaire, Paris, Le Centurion, 1976, 476p.
- PLONGERON B., DERRE J.-R., GADILLE J., MONTCLOS (DE) X. (sous la direction de), Civilisation chrétienne, approche historique d'une idéologie XVIIIe-XXe siècle, Paris, Beauchesne, 1975, 365p.
- PLONGERON B. (sous la direction de), Catholique entre Monarchie et République. Monseigneur Freppel et son temps, Paris, Letouzey et Ané, 1995, 236p.
- PONSON C., Les catholiques lyonnais et la chronique sociale, Lyon, PUL, 1979, 379p.
- POULAT E., La question religieuse et ses turbulences au XXe siècle, Paris, Berg International, 2005, 229p.
- PRUDHOMME C., Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1878-1903). Centralisation romaine et Défis culturels (Collection de l'Ecole Française de Rome 186), Rome, 1994, 528p.
- PRUDHOMME C., Histoire des chrétiens, Paris, Paulines, 1992, 166p.
- PRUDHOMME C., Missions chrétiennes et colonisation, XVIe-XXe siècles, Paris, Editions du Cerf, 2004, 172p.
- REMOND R., L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours, Paris, Fayard, 1976, 420p.
- RENAN E., Vie de Jésus, Paris, Arléa, 2005, 390p.
- ROCHEBLAVE S., Joseph de Maistre, in Revue d'histoire et de philosophie religieuses, Strasbourg, 1922.

-
- ROSENBAUM-DONDAINE C., L'Image de piété en France, 1814-1914, Exposition du Musée –galerie de la SEITA (avril-juin 1984), Paris, Musée-galerie de la SEITA, 1984, 199p.
- SAVART C., Les catholiques en France au XIXe siècle, Paris, Beauchesne, 1985, 705p.
- SCHALL J., Adolphe Baudon, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1897, 719p.
- SORREL C., Les catholiques savoyards : histoire du diocèse de Chambéry (1890-1940), Paris, La fontaine de Siloé, 1995, 444p.
- TALMY R., L'association catholique des patrons du nord, Lille, 1962, 208p.
- TALMY R., Albert de Mun, Paris, Bloud et Gay, 1964, 157p.
- TAVARD G., La Vierge Marie en France aux XVIIIe et XIXe siècle, Paris, Le Cerf, 1998, 169p.
- TRANVOUEZ Y., Catholiques d'abord. Approches du mouvement catholique en France (XIXe-XXe siècle), Paris, Les Editions Ouvrières, 1988, 254p.
- TURIN Y., Femmes et religieuses au XIXe siècle. Le féminisme en religion, Paris, Nouvelle cité, 1989, 374p.
- VAUCELLES (DE) L., Le Nouvelliste de Lyon et la défense religieuse (1879-1889), Paris, les belles lettres, 1971, 198p.

C. Approche religieuse juive

- ANTEBI E., Les missionnaires juifs de la France, 1860-1939, Paris, Calmann-Lévy, 1999, 370p.
- BULAWKO H., Le sionisme, Paris, J.Grancher, 1991, 166p.
- CLAUDE F., HERSZLIKOWICZ M., Le sionisme, Paris, P.U.F, collection « Que sais-je ? », 1980, 125p.
- GILBERT M., Les juifs : la traversée du siècle, Paris, Calmann-Lévy, 2002, 376p.
- GIRARD P., Les Juifs de France de 1789 à 1860, Paris, Calman-Lévy, 1976, 302p.
- NEHER-BERNHEIM R., Histoire juive de la Renaissance à nos jours, tome I, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, Paris, Durlachée, 1965, 305p.
- NEHER-BERNHEIM R., Histoire juive de la Renaissance à nos jours, tome II, le XIXe siècle (1815-1904), Paris, Durlachée, 1963, 429p.
- SED-RAJNA G., L'ABCdaire du Judaïsme, Paris, Flammarion, 2000, 117p.
- TRIGANO S., la société juive à travers l'Histoire, 4 volumes, Paris, Fayard, 1993.

3. Les Augustins de l'Assomption

A. Les hommes

- BERNOUVILLE G., Emmanuel d'Alzon, un promoteur de la Renaissance catholique au XIXe siècle, Paris, Grasset, 1957, 255p.
- DUPRE G., Formation et rayonnement d'une personnalité catholique au XIXe siècle : le Père Emmanuel d'Alzon, 1810-1880, Thèse de doctorat, sous la direction de Pierre Guiral, Aix-Marseille I, 1971, 420p.
- GUISSARD (Père) P., Portraits Assomptionnistes, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1932, 410p.
- KOKEL (Père) R., Le Père Vincent de Paul Bailly. Journaliste et pèlerin, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1943, 188p.
- LACOSTE E., Le P. François PICARD, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1932, 550p
- LACOSTE E., Le Père Vincent de Paul Bailly, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1913, 184p.
- PERIER-MUZET J.-P., Notices biographiques des religieux de l'Assomption, 1850-2000, 5 volumes, Rome, Maison Généralice des Augustins de l'Assomption.
- PERIER-MUZET J.-P., Le Père Emmanuel d'Alzon par lui même, Rome, Maison généralice des Augustins de l'Assomption, 2003.
- REMOND R. POULAT E. (sous la direction de), Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXe siècle, Paris, Le Centurion, 1982, 334p.
- SEVE A., Emmanuel d'Alzon : 1810-1880, Paris, Bayard-Centurion, 1999, 184p.
- VIALHES S., Le Père Emmanuel Bailly, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1941, 63p.
- VIALHES S., Vie du P. Emmanuel d'Alzon, Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 volumes, 1927.

B. Les Œuvres

- BOUTRY Ph., L'Assomption et les pèlerinages, in Deux siècles d'Assomption – Le regard des historiens, Paris, Université d'été assomptionniste, 2001, p25-41.
- CASTEL P., Le P. François Picard et le P. Vincent de Paul Bailly dans les luttes de presse, Rome, Maison Généralice des Augustins de l'Assomption, 1962, 527p.
- Deux siècles d'Assomption. Le regard des historiens. Paris (2000-2001), Paris, Université d'Été Assomptionniste, 227p.
- GUISSARD L., Les assomptionnistes d'hier à aujourd'hui, Paris, Bayard, 1999, 168p.
- MONVAL J., Les Assomptionnistes, Paris, Grasset, 1939, 246p.
- PERIER-MUZET J.-P., Petit manuel de l'histoire de l'Assomption, Rome, ART, 2003, 185p.
- REMOND R. POULAT E. (sous la direction de), Cent ans d'histoire de La Croix

(1883-1983), Paris, le Centurion, 1988, 471p.

SORLIN P., *La Croix et les Juifs*, Paris, Grasset, 1967, 224p.

TAVARD G., *La foi et le royaume : Emmanuel d'Alzon et la spiritualité d'Assomption*, Paris, Le Cerf, 2003, 179p.

WALTER J., *Les assumptionnistes au Proche-Orient (1863-1980)*, 1982, 82p.

4. Pèlerinages

A. Approche générale

CAUCCI VON SAUCKEN P., *Pèlerinages : Compostelle, Jérusalem, Rome*, Paris, Desclée, 1999, 384p.

CHELINI J. et BRANTHOMME H., *Les chemins de Dieu. Histoire des pèlerinages chrétiens des origines à nos jours*, Paris, Hachette, 1982, 429p.

CHELINI J. BRANTHOMME H., *Les pèlerinages dans le monde : à travers le temps et l'espace*, Paris, Hachette littératures, 2004, 477p,

DUGUET D., *Le Pèlerinage de la Mecque au point de vue religieux, social et sanitaire*, Paris, Editions Rieder, 1932, 333p.

HENRION R., *Guide des pèlerinages européens*, Paris, Fayard, 1999, 544p.

INSTITUT INTERNATIONALE DE GEOPOLITIQUE., *Le pèlerinage*, in *Géopolitique*, n°83, juillet-septembre 2003.

LAGRANGE M., *Les beaux pèlerinages de France*, Paris, Les éditions internationales, 1948, 141p.

PHILIPPE B. (sous la direction de), *Voir Jérusalem, pèlerins, conquérants, voyageurs*, Paris, Association Cimaise, art et histoire, 1997, 163p.

ROUSSEL R., *Les pèlerinages à travers les siècles*, Paris, Editions Payot, 1954, 319p.

ROUSSEL R., *Les pèlerinages*, P.U.F, collection « Que sais-je ? », 1956, 120p.

SCHUR N., *Jérusalem in pilgrims' accounts thematic bibliography*, Jérusalem, 1980, 151p.

Wallfahrt kennt keine Grenzen, Bayerisches Nationalmuseum, Munich, 1985, 290p.

B. Aux premiers siècles chrétiens

MARAVAL P., *Lieux Saints et pèlerinages d'Orient. Histoire et géographie des origines à la conquête arabe*, Paris, Editions du Cerf, 1985, 410p.

MARAVAL P., *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IVe-VIe)*

siècle), Paris, Editions du Cerf, 1996, 289p.

MARAVAL P., Les pèlerinages du IVe au Vie siècles, in *Le Monde de la Bible*, n°52, janvier-février 1988.

RAPHAEL F. SIEBERT G. JOIN-LAMBERT M. FAHD T. SIMON M. RAPP F., *Les pèlerinages de l'antiquité biblique et classique à l'occident médiéval*, Paris, P. Geuthner 1973, 173p.

C. Le temps des croisades

ALPHANDERY P., *La chrétienté et l'idée de croisade – les premières croisades*, Paris, A. Michel, 1954, 221p.

AUBE P., *Jérusalem, 1099*, Arles, Actes Sud, 1999, 354p.

CHAREYRON N., *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Age : l'aventure du saint voyage d'après journaux et mémoires*, Paris, Imago, 2000, 296p.

DUPRONT A., *Le mythe de croisade*, Paris, Gallimard, 4 tomes, 1997, 1693p.

DUPRONT A., *Du sacré. Croisades et pèlerinages*, Paris, Gallimard, 1987, 537p.

GABRIELI F. (textes recueillis et présentés), *Chroniques arabes des croisades*, Arles, Sindbad-Actes Sud, 1996, 405p.

GRABOÏS A., *Le pèlerin occidental en Terre Sainte au Moyen Age*, Boeck université, 1998, 266p.

HEERS J., *La Première Croisade, libérer Jérusalem (1095-1107)*, Paris, Perrin, 1999, 370p.

OURSEL R., *Pèlerins au Moyen Age. Les hommes, les chemins, les sanctuaires*, Paris, Fayard, 1978, 395p.

MAALOUF A., *Les croisades vues par les arabes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1993, 295p.

MICHAUD J.-F., *Histoire des Croisades*, deux volumes, Paris, Furne, 1877.

PERNOUD R., *Les croisés*, Paris, Hachette, 1959, 318p.

REGNIER-BOHLER D., *Croisades et pèlerinages, récits, chroniques et voyages en Terre Sainte, XIIe-XVIe siècle*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1997, 1435p.

SIGAL P.-A., *Les Marcheurs de Dieu. Pèlerinages et Pèlerins au Moyen Age*, Paris, Colin, 1974, 159p.

TATE G., *L'Orient des Croisades*, Paris, Gallimard, 1991, 192p.

D. Le déclin de l'époque moderne

BONIN J.-P., *Les villes du Grand Voyage : espaces et représentations à partir des récits de pèlerinage à Jérusalem (1480-1700)*, Thèse de doctorat, sous la direction de

- Dominique Poulot, Paris, Université Panthéon-Sorbonne, 2001, 2 volumes, 645p.
- BOUTRY Ph. JULIA D., *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*. Actes du colloque de l'Institut universitaire européen et de l'École française de Rome, 4-5 juin 1993. Rome, Collection de l'École française de Rome, 2000, 518p.
- GOMEZ-GERAUD M.-C., *Guillaume, pèlerin en Terre Sainte, Jérusalem, 1565*, Paris, Editions Autrement, 1999, 202p.
- GOMEZ-GERAUD M.-C., *Le crépuscule du Grand Voyage. Les pèlerins de la Renaissance à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, 1034p.
- HAIDER B., *Zwischen Anspruch und Wirklichkeit. Kirche und Staat in Österreich (-Ungarn) und das Heilige Land 1843/49-1917*, in *Mit Szepter und Pilgerstab*, Wien, 2000.
- PRESCOTT H. F. M., *Le voyage de Jérusalem au XVe siècle*, Paris, Arthaud, 1959, 322p.

E. Le nouveau pèlerin : XIXe-XXe siècle

- ANGELIER F. LANGLOIS C. (textes réunis par), *La Salette : apocalypse, pèlerinage et littérature, 1856-1996*, Grenoble, J. Millon, 2000, 219p.
- BETTEGA V. REYMOND R., *La Grande aventure du pèlerinage de la Salette de 1846 à nos jours*, Paris, Pierre Châtel, 1984, 228p.
- BILLET B., LAFOURCADE P., *Lourdes, pèlerinage*, Paris, Desclée de Brouwer, collection « Sanctuaires, pèlerinages, apparitions », 1981, 285p.
- BLOY L., *Celle qui pleure : Notre Dame de la Salette*, Paris, Mercure de France, 1908, 266p.
- BOUTRY Ph. CINQUIN M., *Deux pèlerinages au XIXe siècle. Ars-Paray-Le-Monial*, Paris, 1980, 309p.
- HARRIS R., *Lourdes, la grande histoire des apparitions, des pèlerinages et des guérisons*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2001, 593p.
- LALOY J. (traduits et présentés), *Récits d'un pèlerin russe*, Paris, Le Seuil, 1947, 145p.
- LAMURE B., *Les pèlerinages français en Palestine au XIXe siècle : croisade catholique et patriotique*, in *Des Européens au Levant (XIXe-XXe siècles)*, Munich, Oldenbourg, 2004, p. 107 -121.
- LAMURE B., *Le Premier Pèlerinage de Pénitence en Terre Sainte: l'ultime croisade*, in *Bulletin du CRFJ*, n°14, printemps 2004, p. 9-34.
- LAMURE B., *Les pèlerinages français en Palestine au XIXe siècle : présence catholique en Terre Ottomane*, in Actes du colloque France-Levant. De la fin du XVIIe siècle à la Première Guerre mondiale, 13-14-15 juin 2002. A paraître.
- LAURENTIN R., *Sens de Lourdes*, Paris, Lethielleux, 1955, 144p.
- BAGREEFF-SPERANSKY (DE) E., *Les pèlerins russes à Jérusalem*, Bruxelles, 1857, 249p.
- VANLATHM M.-P., *L'Égypte sur l'itinéraire des pèlerinages de pénitence (1882-1914)*,

- in *Chronique d'Égypte*, fascicule 151-152, Bruxelles 2001, p. 69-88.
- TORCY (de) H., *Carnet de route pour Compostelle*, Paris, Fayard, 1995, 242p.
- VILLEMAGNE (de) F.-X., *Pèlerin d'Orient. A pied jusqu'à Jérusalem*, Paris, Transboréal, 2003, 362p.

5. L'Orient au XIXe siècle

A. Approche générale

- ABITBOL M. (sous la direction de), *France and the Middle East. Past, Present and Future. Jérusalem*, The Hebrew University, Magnes Press, 2004, 305p.
- ALONZO (d') A., *Les Allemands en Orient*, Bruxelles, 1904, 99p.
- BERCHET J.-C., *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1981, 1097p.
- BOCQUET J., *Le collège de Saint Vincent des pères lazaristes de Damas : l'enseignement français en Syrie (1864-1967)*, Thèse de doctorat soutenue en 2002, sous la direction de Daniel Rivet, Université Panthéon Sorbonne, Lille, ANRT, 2004, 3 volumes, 1040p.
- BOUREL D. MOTZKIN G. (sous la direction de), *Les voyages de l'intelligence. Passage des idées et des hommes. Europe, Palestine, Israël*. Paris, CNRS Editions, 2002, 324p.
- BUSTARRET C., *Parcours entre voir et lire : les albums photographiques de voyage en Orient (1850-1880)*, Thèse de doctorat, université Paris VII, 1989.
- CARRE J.-M., *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 2 volumes, 1956.
- CHARLES-ROUX F., *France et chrétiens d'Orient*, Paris, Flammarion, 1939.
- DONZEL-VERDEIL C., *Les jésuites de Syrie (1830-1864) : une mission auprès des chrétiens d'Orient au début des réformes ottomanes*, thèse de doctorat soutenue en 2003, sous la direction de Jean-Marie Mayeur et Jacques Frémeaux, Université de Paris-Sorbonne, Lille, ANRT, 2004.
- ELISSEEFF N., *L'Orient musulman au Moyen Age (622-1260)*, Paris, A.Colin, 1977, 314p.
- ENCEL F., *Géopolitique de Jérusalem*, Paris, Flammarion, 1998, 271p.
- ENCEL F., THUAL F., *Géopolitique d'Israël. Dictionnaire pour sortir des fantasmes*, Paris, Le Seuil, 2004, 465p.
- EVDOKIMOV M., *Les chrétiens orthodoxes*, Paris, Dominos, Flammarion, 2000, 112p.
- FOLLIN R., *Navigations méditerranéennes au XIXe siècle*, Institut de Recherches Méditerranéennes, 1986, 222p.

- FAURE C., *Shalom, Salam. Dictionnaire pour une meilleure approche du conflit israélo-palestinien*, Paris, Fayard, 2002, 432p.
- HUGO V., *Odes et ballades ; les orientales*, Paris, Ollendorf, 1912, 822p.
- HITZEL F., *L'Empire ottoman XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Editions Les Belles Lettres, 2001, 287p.
- KREMER J.-P. (choix, introduction et notices), *Histoire d'Orient*, Paris, Les Belles Lettres, Sortilège, 2005, 346p.
- LAURENS H., *L'Expédition d'Egypte, 1798-1801*, Paris, Editions du Seuil, 1997, 595p.
- LAURENS H., *Orientales I. Autour de l'expédition d'Egypte*, Paris, CNRS Editions, 2004, 308p.
- LAURENS H., *Orientales II. La IIIe République et l'Islam*, Paris, CNRS Editions, 2004, 376p.
- LAURENS H., *Orientales III. Parcours et situations*, Paris, CNRS Editions, 2004, 360p.
- LAURENS H., *L'Orient arabe, arabisme et islamisme de 1798 à 1945*, Paris, A. Colin., 1993, 336p.
- LAURENS H., *Le royaume impossible. La France et la genèse du monde arabe*, Paris, A. Colin, 1990, 174p.
- LEWIS B., *Juifs en terre d'Islam*, Paris, Calmann-Lévy, 1986, 216p.
- LEWIS B., *La formation du Moyen-Orient moderne*, Paris, Aubier, Histoire, 1994, 243p.
- MANSEL P., *Constantinople*, Paris Le Seuil, 1997, 440p.
- MANTRAN R., *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, Fayard, 1989, 810p.
- MIQUEL A. CHEVALLIER D., *Les Arabes*, Paris, Fayard, 1995.
- PELTRE C., *L'Atelier du voyage : les peintres en Orient au XIXe siècle*, Paris, Le Promeneur, 1995, 118p.
- PELTRE C., *Dictionnaire culturel de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2003, 143p.
- PLANHOL (de) X., *Minorités en Islam*, Paris, Flammarion, 1997, 409p.
- PICAUDOU N., *La décennie qui ébranla le Moyen-Orient (1914-1923)*, Paris, Complexe, 1992, 236p.
- PRELOT H., *L'Allemagne en Orient*, in *Etudes*, janvier-février-mars 1899.
- RODINSON M., *Les Arabes*, Paris, PUF, 1979, 168p.
- SAID E.-W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1978, 354p.
- SARGA M., *Le Voyage en Egypte. De Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, collection Bouquins, Robert Laffont, 2004, 1110p.
- SEBBAR L. KACIMI M., *L'Orient des écrivains (XIXe-XXe siècles), florilège de textes et bibliographie sélective*, Paris bibliothèques, 2000.
- TERNON Y., *L'Empire ottoman, le déclin, la chute, l'effacement*, Editions du Félin, 2002, 487p.
- TRIMBUR D. (sous la direction de), *Des Européens au Levant, entre politique, science et religion (XIXe-XXe siècles)*, Munich, Editions Oldenbourg, 2004, 188p.
- VENAYRE S., *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*,

Paris, Aubier, 2002, 350p.

B. L'Orient chrétien

BILLILOUD J.-M., *Histoire des chrétiens d'Orient*, Paris, L'Harmattan, 1995, 251p.

CHARLES-ROUX F., *France et chrétiens d'Orient*, Paris, Flammarion, 1939, 318p.

FEDALGO G., *La chiesa latina in Oriente*, Verone, 1981.

HAJJAR J., *Le Vatican, la France et le catholicisme oriental (1878-1914)*, Paris, Beauchesne, 1979, 547p.

HEYBERGER B., *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, Ecole Française de Rome, Rome, 1994, 665p.

HEYBERGER B. (sous la direction de), *Chrétiens du monde arabe. Un archipel en terre d'Islam*, Paris, Editions Autrement, collection Mémoires, 2003, 252p.

LORIEUX C., *Chrétiens d'Orient en terres d'Islam*, Paris, Perrin, 2001, 355p.

VALOGNES J.-P., *Vie et mort des chrétiens d'Orient. Des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 1994, 972p.

YE'OR B., *Juifs et chrétiens sous l'Islam, les dhimmis*, Berg international, 1994, 368p.

C. Récits de voyages

ARNOULD C., *Jérusalem*, Paris, Les guides Autrement, Editions Autrement, 1998, 268p.

AUBENAS S. LACARRIERE J., *Voyages en Orient*, Paris, BNF, Hazan, 2001, 212p.

BAEDEKER K., *Palestine et Syrie. Manuel du voyageur*, Leipzig, K. Baedeker, 1912, 458p.

BASSAN F., *Carnets de voyage en Orient : 1845-1864. Louis-Félicien-Joseph Caignart de Saulcy* ; Thèse complémentaire pour le doctorat ès-lettres présentée à la faculté des lettres de l'université de Paris, Paris, PUF, 1955, 248p.

BRIAND J., *Guide de Terre Sainte*, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 1996, 319p.

CHAMBORD (Comte de)., *Voyage en Orient*, Texte inédit, découvert, présenté et annoté par Arnaud Chaffanjon, Paris, Tallandier, 1984, 391p.

CHATEAUBRIAND (de) F., *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, in *Oeuvres romanesques et voyages*, tome II, Paris, Gallimard, bibliothèque de la pléiade, 1997, 582p.

CHATEAUBRIAND (de) F., *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Edition de Jean-Claude Berchet, Folio classique, 2005, 729p.

CLAUSSE N., *Récits de voyages en Terre Sainte, 1820-1870, entre imaginaire et réalité*, Thèse de doctorat, Université des sciences humaines de Strasbourg, 1994, 673p.

DU CAMP M., *Le Ni : Egypte et Nubie*, Paris, Librairie nouvelle, 1854, 351p.

-
- DU CAMP M., *Orient et Italie : souvenirs de voyage et de lectures*, 1868, Paris, Didier, 367p.
- ERRERA E. (sous la direction de), *Le goût de Jérusalem*, Paris, Mercure de France, 2003, 154p.
- FLAUBERT G., *Voyage en Orient : 1849*, Lausanne, Editions Rencontre, 1964, 552p.
- GASPARIN (comtesse de), *Journal d'un voyage du Levant*, Paris, 1850.
- Professeurs de ND de France., *La Palestine, guide pratique et historique*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1904, 510p.
- Les guides Bleus, Syrie, Palestine*, Hachette, 1932, 658p.
- LAMARTINE (de) A., *Voyage en Orient*, Paris, Honoré Champion, 2000, 778p.
- LOTI P., *Jérusalem*, Paris, Christian Picot, 1989, 213p.
- MEISTERMANN B., *Guide de Terre Sainte*, Paris, A. Picard, 1923, 748p.
- MELVILLE H., *Carnets de voyage (1856-1857)*, Paris, Mercure de France, 1993.
- NERVAL (de) D., *Voyage en Orient*, Paris, Gallimard, 1998, 948p.
- POTIN J. J., *Cette année à Jérusalem : guide du voyage en Terre Sainte*, Paris, Centurion, 1992, 279p.
- SAULCY (Coignart de) L-F., *Carnets de voyage en Orient, 1845-1869*, édition Fernande Besson, P.U.F, 1955, 248p
- SAULCY (Coignart de) L.-F., *Souvenirs d'un voyage en Terre Sainte*, Paris, A. Eudes, 1866, 382p.
- SIMOEN JC., *Le voyage en Terre Sainte*, Paris, Lattès, 1993, 197p.
- SINETY (de) P., *L'amour des voyageurs : nouvel itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Balland, 1998, 269p.
- VOLNEY (Comte de), *Voyage en Egypte et en Syrie pendant les années 1783, 1784, 1785*, Paris, Désenne, 1789, 2 volumes, 383p et 458p.
- VOGUE (de) E.-G., *Syrie, Palestine, mont Athos, voyage aux pays du passé*, Paris, 1878.

6. La Palestine au XIXe siècle

A. La Palestine politique

- ANTEBI E., *Edmond de Rothschild : l'homme qui racheta la Terre Sainte*, Monaco, Editions du Rocher, 2003, 583p.
- ABU EISHE A., *Mémoires palestiniennes*, Paris, Clancier-Guéraud, 1982, 209p.
- ALEM J.-P., *La déclaration de Balfour*, Complexe, 1982, 151p.

- ALONZO (D') A., *La Russie en Palestine*, Paris, 1901, 112p.
- ASTAFIEVA E., *La Russie en Terre Sainte : le cas de la Société Impériale Orthodoxe de Palestine (1882-1917)*, in *Cristianesimo nella storia*, 2003, 1-24, p. 42-68.
- AZIZA C. (Textes choisis, présentés et commentés par), *Jérusalem. Le rêve à l'ombre du Temple*, Paris, Omnibus, 1994, 1324p.
- BAEDEKER K., *Palestine et Syrie ; manuel du voyageur*, Leipzig, 1882, 631p.
- BAHAT D., *Carta's historical atals of Jérusalem*, Jérusalem, 1973, 46p.
- BEN-ARIEH Y., *Jérusalem in the 19th Century*, Jérusalem, 1984, 400p.
- BEN-ARIEH Y., *Jérusalem au dix-neuvième siècle. Géographie d'une renaissance*, Paris, Editions de l'éclat, 2003, 147p.
- BICHARA K., *L'Europe et la Palestine : Des croisades à nos jours*, L'Harmattan, 1999, 574p.
- BICHARA K., *La Palestine et le développement de la question d'Orient 1800-1914*, in *Les cahiers du Monde Arabe*, n°37, 1998.
- CHOURAQUI A., *Jérusalem, une métropole spirituelle*, Paris, Bordas, 1981, 118p.
- COHEN R., *La Palestine et ses populations vues par les consuls de France (1841-1869)*, Thèse de doctorat, sous la direction d'Henry Laurens, INALCO, 1999, 3 volumes, 989p.
- ELIAV M., *Britain and the holy land (1838-1914)*, Jérusalem, The Magness Press, 1997, 430p.
- GILBERT M., *Jérusalem, illustrated History atlas*, Jérusalem, 1977, 126p.
- GILBERT M., *Jérusalem, rebirth of a city*, London, Chatto and Windus, 1985, 238p.
- GINIEWSKI P., *Préhistoire de l'Etat d'Israël*, Paris, France-Empire, 1997, 375p.
- GRAHAM-BROWN S., *Palestinians and their society: a photographic essay, 1880-1946*, Londres, Quartet Books, 1980, 184p.
- GRAHAM-BROWN S., *Images of women : the portray of women in photography of the Middle East, 1860-1950*, New-York, Columbia University Press, 1988, 274p.
- GUERIN V., *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, trois volumes, Paris, imprimerie impériale, 1868.
- GUERIN V., *La Terre Sainte : son histoire, ses souvenirs, ses sites, ses monuments*, Paris, E. Plon, 1882, 468p.
- GUERIN V., *La Terre Sainte : Jérusalem et le nord de la Judée*, Paris, Librairie Plon, 1897, 338p.
- GUINET V., *Syrie, Liban et Palestine : géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée*, Paris, E. Leroux, 1896.
- GUIGUE B., *Aux origines du conflit israélo-arabe*, Paris, L'Harmattan, 1999, 145p.
- HARRY M., *La Jérusalem retrouvée*, Paris, 1930, 1071p.
- HOPWOOD D., *The Russian presence in Syria and Palestine, 1843-1914*, Oxford, 1969, 212p.
- JAUSSEN A.-J., *Naplouse et son district*, Paris, Geuthner, 1927, 364p.

- KARK R., *American consuls in the Holy Land (1832-1914)*, Jérusalem, The Magnes Press, 1994, 388p.
- KHALIDI W., *Avant leur diaspora. Une histoire des palestiniens par la photographie, 1876-1948*, Paris, Editions de la Revue d'études palestiniennes, 1986, 345p.
- LAURENS H., *La question de Palestine, tome I (1799-1922), l'invention de la Terre Sainte*, Paris, Fayard, 1999, 634p.
- LAURENS H., *La question de Palestine, tome II (1922-1947)*, Paris, Fayard, 2002, 616p.
- MANNA A., *Les révoltes populaires en Palestine aux XVIIIe et XIXe siècles*, in *Revue d'études palestiniennes*, n°3 (nouvelle série), printemps 1995.
- MARDAM – BEY F. SANBAR E. (sous la direction de), *Jérusalem, le sacré et le politique*, Sindbad, Actes Sud, 2000, 348p.
- NEUVILLE R., *Heurs et Malheurs des consuls de France à Jérusalem aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle*, Jérusalem, 1948, 76p.
- NICAULT C., *La France et le sionisme : 1897-1948 : une rencontre manquée ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, 319p.
- NICAULT C. (sous la direction de), *Jérusalem 1850-1948 : Des Ottomans aux Anglais : entre coexistence spirituelle et déchirure politique*, Paris, Autrement, 1999, 229p.
- NICAULT C., *La fin du protectorat religieux de la France à Jérusalem (1918-1924)*, bulletin n°4 du CRFJ, printemps 1999.
- PERENNES R., *La Palestine et la décadence de l'Empire Ottoman, 1820-1920*, Ouest Editions, 1999, 210p.
- PICAUDOU N., *Les Palestiniens, un siècle d'histoire*, Complexe, 1997, 366p.
- POTIN J., *Jérusalem, juifs chrétiens et musulmans au cœur d'une ville unique*, Paris, Bayard, 1995, 265p.
- SANBAR E., *Figures du palestinien*, Paris, Gallimard, 2004, 263p.
- SANBAR E., *Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*, Paris, Hazan, 2004, 381p.
- SCHÖLCH A., *Le développement économique de la Palestine : 1856-1882*, in *Revue d'études palestiniennes*, n°10, hiver 1984.
- SCHOLTEN F., *La Palestine illustrée, 2 tomes*, Paris, Jean Budry et C°, 1929, 203p. et 167p.
- SPAFFORD VESTER B., *Our Jerusalem. An American family in the Holy City (1881-1949)*, Lebanon, Middle East Export Press, 1950, 381p.
- TRIMBUR D. AARONSOHN A. (sous la direction de), *De Bonaparte à Balfour. La France, l'Europe occidentale et la Palestine, 1799-1917*, Paris, CNRS, 2001, 428p.
- VOGÜE (de) M., *Jérusalem hier et aujourd'hui*, Paris, Plon, 1911.

B. La Palestine religieuse

- ANTON ODEH I., *Les minorités chrétiennes de Palestine à travers les siècles*, Jérusalem, Franciscan Printing Press, 1976, 363p.
- BASSAN F., *Chateaubriand et la Terre Sainte*, Paris, PUF, 248p.
- BATEH G., *Les chrétiens de Palestine sous la domination ottomane*. Thèse de doctorat en droit présentée à Rome, Rome, Pontificia Universitas lateranense, 1963, 318p.
- BUFFON G., *Les Franciscains en Terre Sainte (1869-1889). Entre religion et politique*, Thèse de doctorat, Ecole Pratique des Hautes Etudes, section des sciences religieuses, Paris, 2002, 491p.
- BUFFON G., *Les Franciscains en Terre Sainte (1869-1889)*, Paris, Cerf Histoire, 2005, 489p.
- CEYSSENS A., *Frère Liévin de Hamme*, Gand, 1903, 106p.
- CHALENDARD M. A *Jérusalem. Notre-Dame de France (1882-1970)*, Téqui, 1984, 104p.
- CONIL abbé F., *Jérusalem moderne. Histoire du mouvement catholique actuel dans la Ville Sainte*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894, 552p.
- DURAND S.-M., *Sœur Joséphine de Jérusalem*, Saint-Paul, 1974, 140p.
- DUVIGNAU P., *Une vie au service de l'Eglise, S.B Mgr Valerga*, Jérusalem, 1972, 319p.
- GRAHAM S., *With the Russian pilgrims to Jerusalem*, London, T. Nelson, 1918, 306p.
- KATZ S., *La présence juive en Terre Sainte*, Jérusalem, 1975, 36p.
- LAMURE B., *Les Congrégations féminines françaises en Terre Sainte au XIXe siècle*, in *France and the Middle East. Past, Present, and Future*, Jérusalem, The Hebrew University Magnes Press, 2004, p. 43-52.
- LAMURE B., *Léon XIII et la Palestine*, in Actes du colloque *Le Pontificat de Léon XIII : Renaissances du Saint-Siège ?*, 16-17 octobre 2003. A paraître.
- LEGRAND A., *Les filles de la charité à Jérusalem*, Jérusalem, 1900, 85p.
- LEGRAND E., *Sœur Sion et l'établissement des filles de la Charité*, Paris, 1905, 307p.
- LESPINASSE (abbé) J., *Notre-Dame de France*, Paris, 1891, 81p.
- LIEVIN DE HAMME (frère)., *Guide indicateur de la Terre Sainte*, Louvain, 1876, 240p.
- MEDEBIELLE P., *Le Diocèse patriarcale latin de Jérusalem*, Jérusalem, 1963.
- NEHER-BERNHEIM R., *La vie juive en Terre sainte (1517-1918)*, Paris, Calmann-Lévy, 2001, 324p.
- PARFITT T., *The Jews in Palestine, 1800-1882*, Woodbridge, Boydell Press, 1987, 243p.
- ROKACH L., *The Catholic Church and the question of Palestine*, London, Saqi, 1987, 229p.
- SCHILONY Z., *The activities of Comte De Piellat in Palestine (1884-1925)*, in *Cathedra*, juin 1994, n°72.
- SOETENS C., *Le Congrès eucharistique international de Jérusalem (1893) dans le cadre de la politique orientale du pape Léon XIII*, Louvain, 1977, 735p.

- TRIMBUR D., *Une école française à Jérusalem, De l'Ecole pratique d'Etudes bibliques des Dominicains à l'Ecole Biblique et Archéologique Française de Jérusalem*, Mémoires Dominicaines, n°V, Paris, Editions du Cerf, 2002, 160p.
- TRIMBUR D., *Une présence française en Palestine. Notre-Dame de France*, Bulletin n°3 du CRFJ, automne 1998.
- TRIMBUR D., *Le destin des institutions chrétiennes européennes de Jérusalem pendant la Première guerre mondiale*, in *Mélanges de Science Religieuse*, Université catholique de Lille, n°3, juin 2000.
- TRIMBUR D., *Vie et mort d'un séminaire syrien-catholique – L'établissement bénédictin de Jérusalem*, in *Proche-Orient chrétien*, 3-4, 2003.
- TRIMBUR D., *Sainte-Anne : lieu de mémoire et lieu de vie français à Jérusalem*, in *Chrétiens et société – XVIe-XXe siècles*, n°7, 2000.

ANNEXES

Statistiques des caravanes françaises de pèlerins en Terre Sainte au XIXe siècle

Tableau des pèlerinages de l'Oeuvre des Pèlerinages en Terre Sainte

Au-delà de cette date, nous n'avons plus de documents assez fiables permettant d'établir une chronologie exacte des caravanes.

La dernière caravane de l'Oeuvre des Pèlerinages en Terre Sainte que nous avons recensée date de 1888.

Tableau des Pèlerinages Populaires de Pénitence

Les pèlerinages catholiques français en terre sainte au XIXe siècle

N°	DATES	NOMBRE	BATEAU	ASPECTS PARTICULIERS
1	1882 28/04-7/06	1013	Guadeloupe Picardie	Dénommé « pèlerinage des mille ». Premier Pèlerinage de Pénitence
2	1883 7/03-27/04	362	Guadeloupe	Dénommé le « pèlerinage des tempêtes ». Premier pèlerinage du Père Vincent de Paul Bailly
3	1884 24/04-3/06	399	Bourgogne	
4	1885 24/04-3/06	309	Bourgogne	
5	1886 14/05-24/06	347	Bourgogne	
6	1887 28/04-6/06	354	Poitou	
7	1888 12/04-30/05	389	Poitou	
8	1889 2/05-18/06	307	Poitou	
9	1890 18/04-26/05	300	Poitou	
10	1891 10/04-26/05	370	Poitou	
11	1892 27/04-14/06	280	Poitou	
12	1893 12/04-30/05	800	Poitou Ville de Brest	Congrès Eucharistique de Jérusalem
13	1894 15/12-24/01/1894	120	ND de Salut	Un pèlerinage prévu en août a été annulé à cause du choléra. Premier pèlerinage de Noël
14	1895 7/12-16/01/1895	250	ND de Salut	Deuxième pèlerinage de Noël
15	1896 24/04-11/06	280	ND de Salut	
16	1897 11/05-25/06	170	ND de Salut	
17	1898 17/12-22/01/1898	220	ND de Salut	Un pèlerinage fut programmé pour l'été 1898 puis annulé à cause du premier pèlerinage Saint-Louis
18	1899 21/04-2/06	300	ND de Salut	
19	1899 18/08-29/09	230	ND de Salut	Premier pèlerinage des vacances
20	1900	330	ND de Salut	

	25/04-31/05			
21	1901 26/05-7/06	200	ND de Salut	
22	1901 28/08-20/09	300	ND de Salut	« Pèlerinage des hommes »
23	1902 21/05-27/06	205	ND de Salut	
24	1902 22/08-25/09	140	ND de Salut	
25	1903 2/05-12/06	250	ND de Salut	
26	1903 1/09-2/10	118	ND de Salut	
27	1904 11/05-21/06	260	L'étoile	Le bateau est le même, seul le nom change
28	1904 18/08-26/09	130	L'étoile	
29	1905 10/05-20/06	188	L'étoile	
30	1905 8/09-16/10	200	L'étoile	
31	1906 24/03-26/04	150	L'étoile	
32	1906 2/09-11/10	250	L'étoile	
33	1907 15/05-24/06	172	L'étoile	
34	1907 10/09-17/10	205	L'étoile	
35	1908 25/03-29/04	159	L'étoile	
36	1908 13/08-25/09	176	L'étoile	
37	1909 23/03-2/05	200	L'étoile	
38	1909 3/09-15/10	110	L'étoile	
39	1910	180	L'étoile	
40	1910 19/08-30/09	125	L'étoile	
41	1911 28/03-8/05	217	L'étoile	
42	1911 5/09-17/10	160	L'étoile	
43	1912 23/04-5/06	215	L'étoile	

Les pèlerinages catholiques français en terre sainte au XIXe siècle

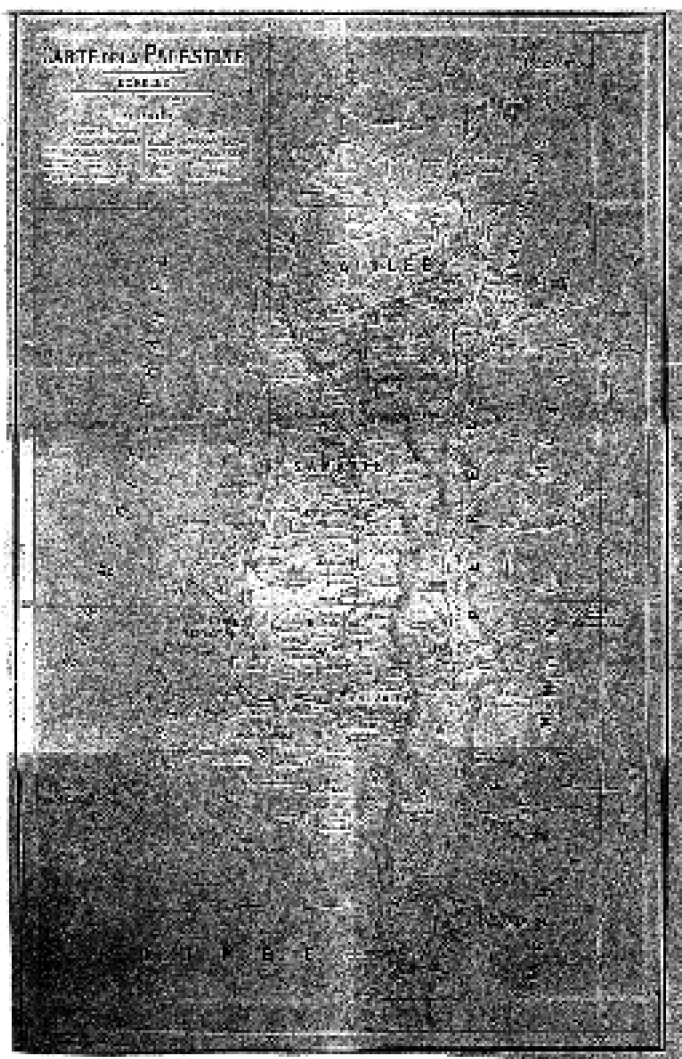
44	1912 20/08-1/10	130	L'étoile	
45	1913 23/04-5/06	200	L'étoile	
46	1913 19/08- ?/10	150	L'étoile	Dernier voyage de l'étoile
47	1914 19/03-7/05	180	Portugal	Dernier pèlerinage avant la guerre. Un pèlerinage prévu à l'été 1914 a été annulé suite à l'entrée en guerre.

Tableau des pèlerinages Saint-Louis

Caravanes	Pèlerins
Septembre 1898	45 pèlerins
Août 1899	44 pèlerins
Mai 1900	26 pèlerins
Avril 1901	30 pèlerins
Septembre 1902	34 pèlerins
Mai 1903	16 pèlerins
Septembre 1903	50 pèlerins
Mai 1904	35 pèlerins
Avril 1906	54 pèlerins
Septembre 1906	41 pèlerins
Avril 1907	77 pèlerins
Septembre 1907	35 pèlerins
Avril 1908	73 pèlerins
Avril 1909	39 pèlerins
Septembre 1909	42 pèlerins
Mars 1910	46 pèlerins
Septembre 1910	58 pèlerins
Avril 1911	54 pèlerins
Septembre 1911	47 pèlerins
Avril 1912	69 pèlerins
Septembre 1912	50 pèlerins
Mai 1913	16 pèlerins
Septembre 1913	36 pèlerins
Avril 1914	69 pèlerins

La découverte de la Palestine

en vertu de la loi du droit d'auteur.

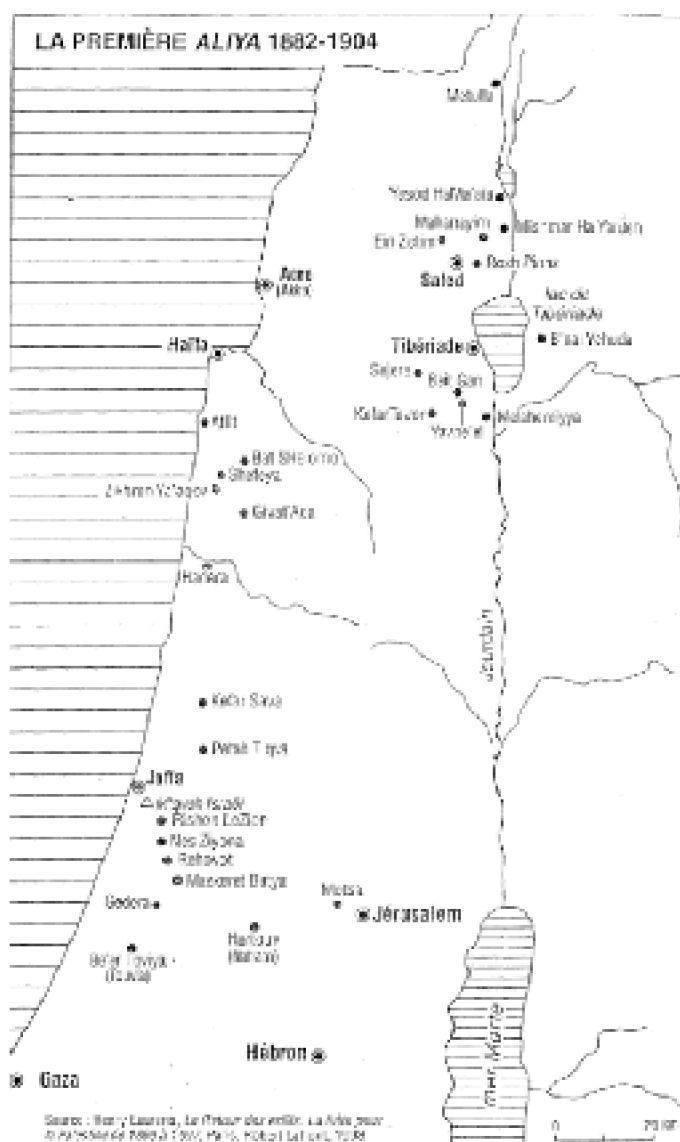


Guérin V., Description géographique, historique et architecturale de la Palestine, Tome I, La Syrie, Paris, Imprimerie Impériale, 1868.

Plan de Jérusalem avec les établissements catholiques



Plans de Jérusalem entre 1880 et 1914



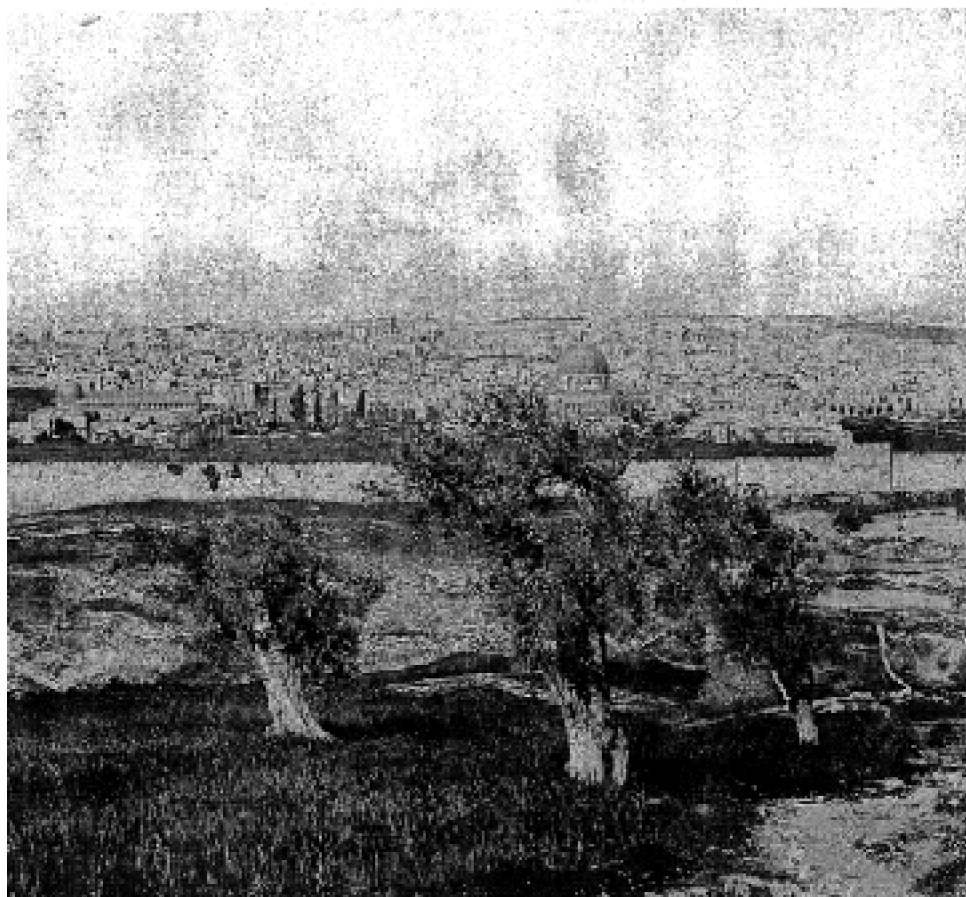
Différentes vues de la Palestine au XIXe siècle

La porte de Jaffa ou porte des pèlerins (vers 1880)



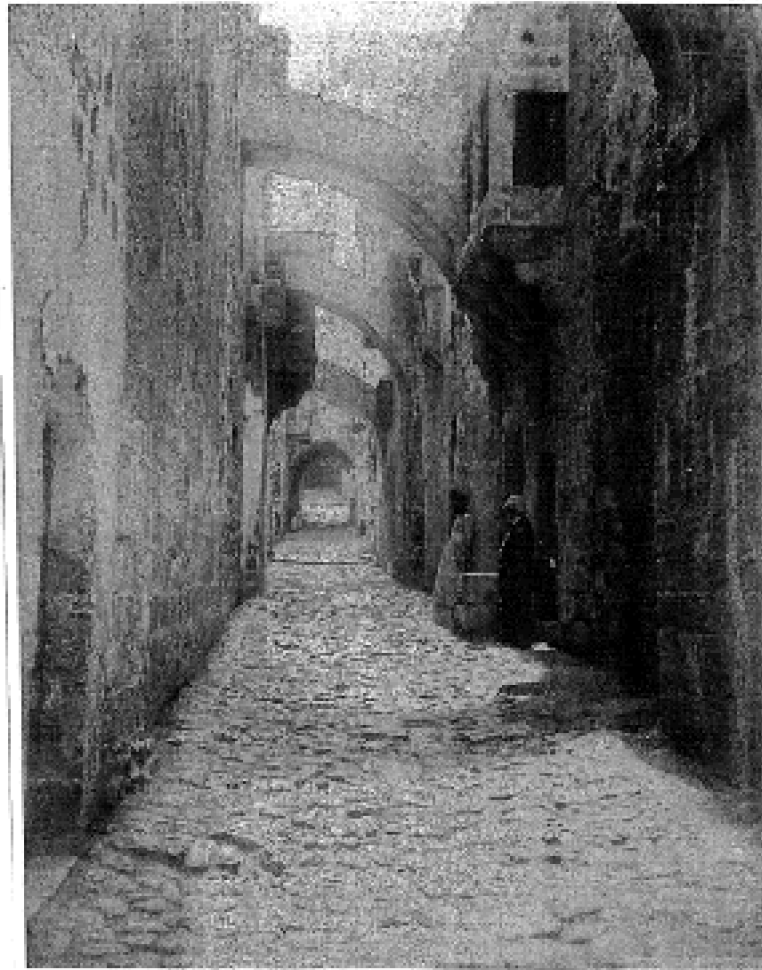
Sinclair E., Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1858 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

Jérusalem vue du mont des Oliviers (1857)



Sanbar S., Les Pèlerins. La photographie d'une tour et de son peuple de 1839 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

Rue de Jérusalem (vers 1870)



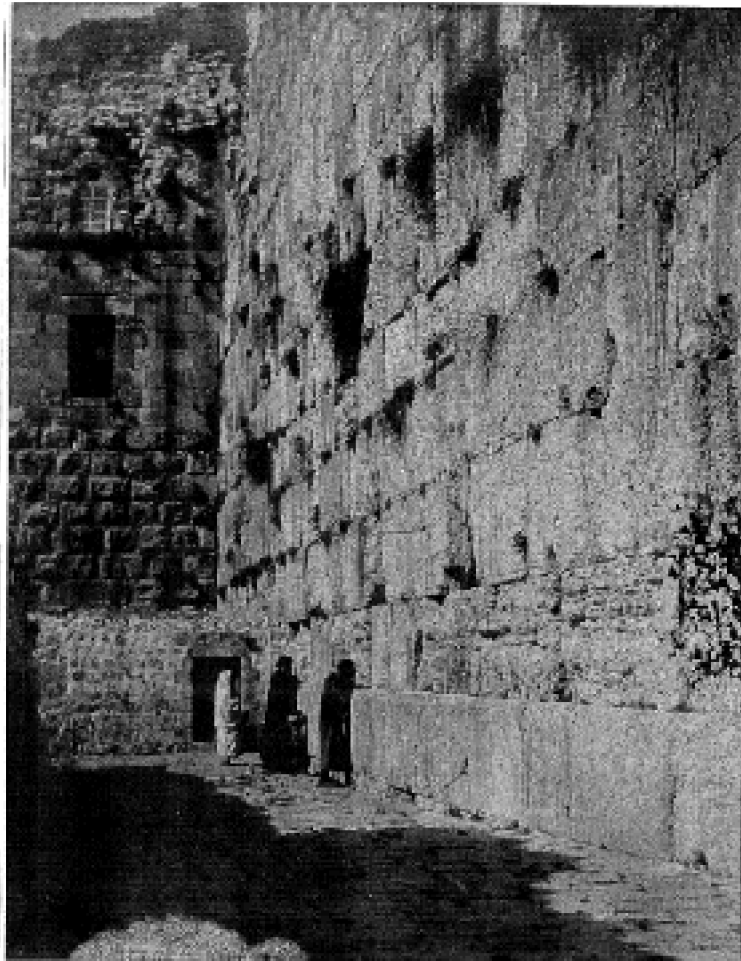
Somber E, Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours, Paris, Hazan, 2006.

Saint de Jérusalem (vers 1830)



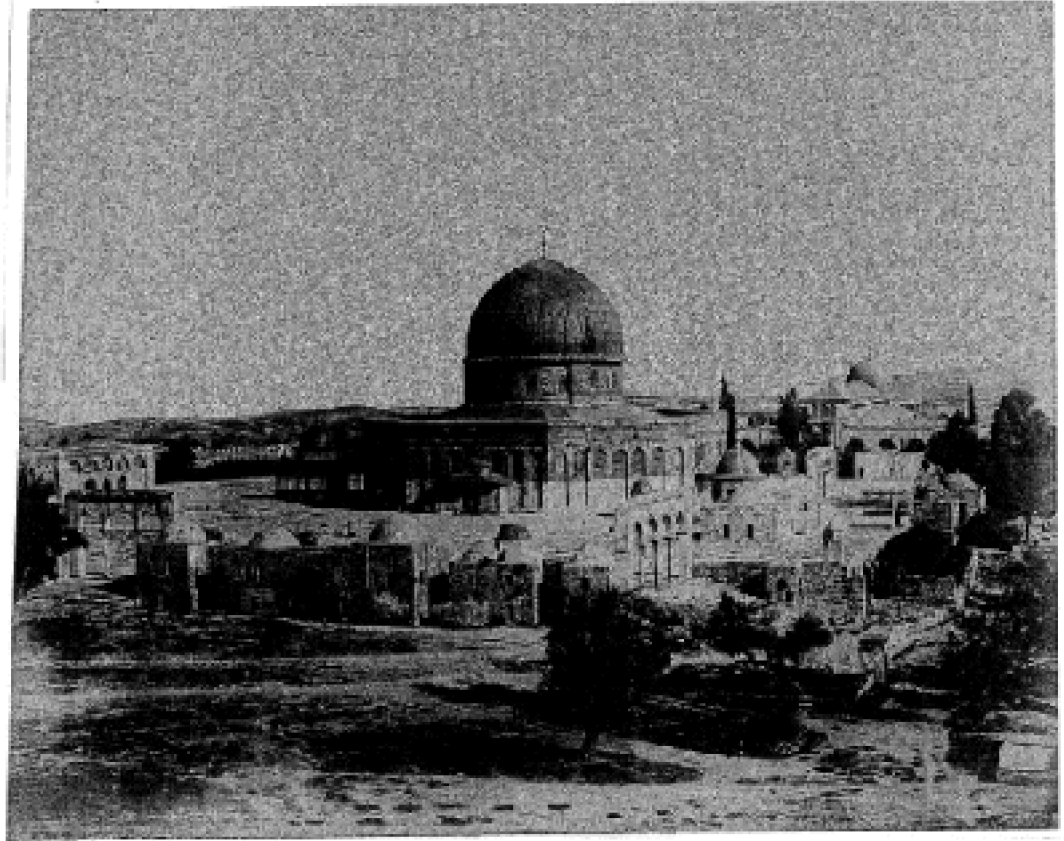
Saint-E., Les pèlerins. Le photographe d'un tour et de son peuple
de 1831 à nos jours, T. L. HAZON, 2004.

Le mur des bœufations (1967)



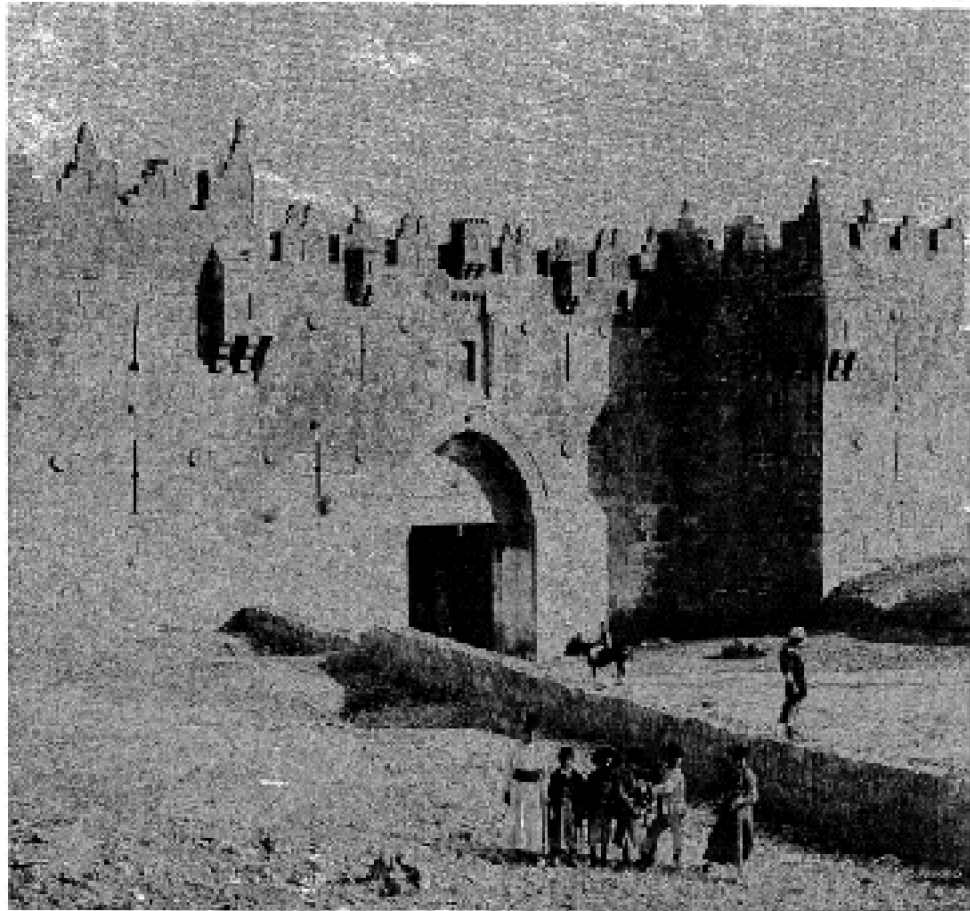
Sonbat E., *Les Péliciniens. Le photographe d'un homme et de son peuple* de 1939 à nos jours, Paris, Hazan, 2016.

L'ESPLANADE DES MOSQUÉES...



Sambar G., Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

La Tour de Damas (vers 1850)

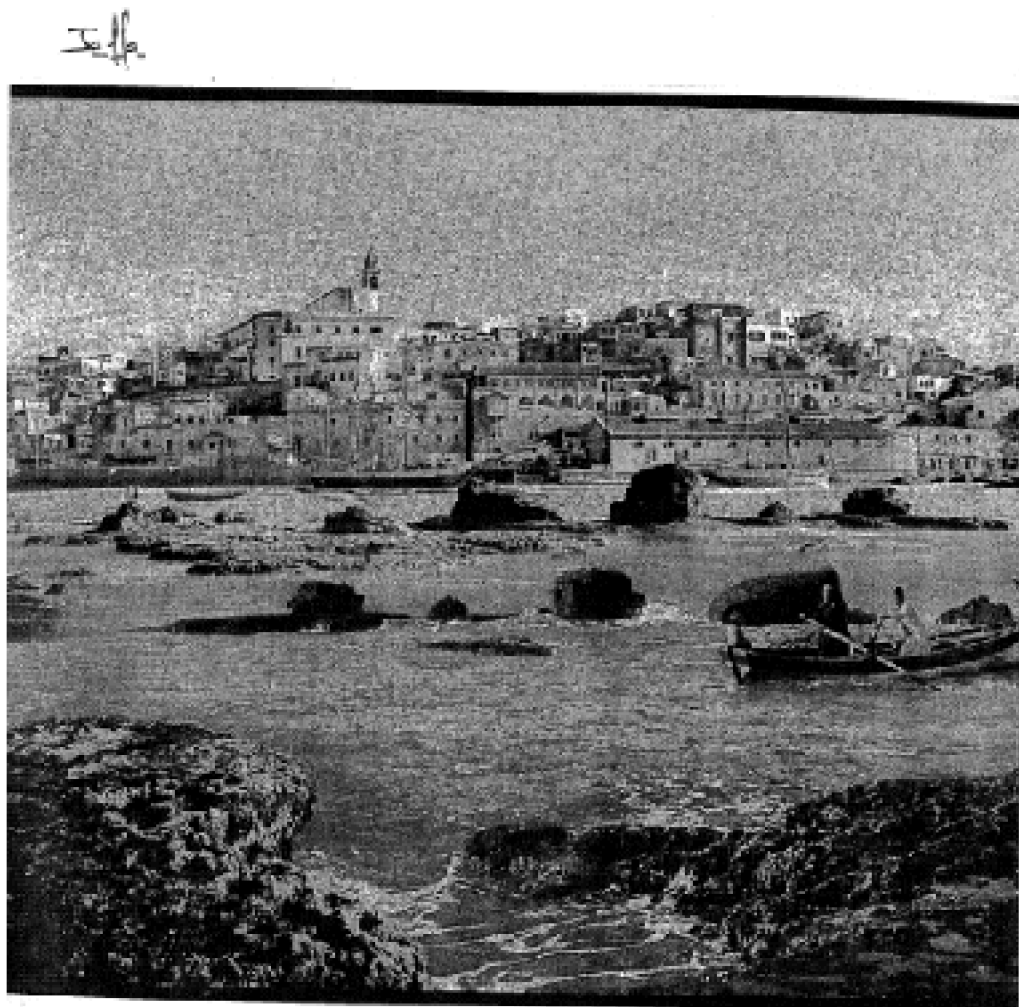


Soubir G., Les Festivals. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

Béatitudes (vers 1880)



Sonbat 5, Les Béatitudes. La photographie d'une terre et de son
peuple de 1859 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.



Sambar-G, Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

La Palestine chrétienne

Installation des instituts masculins et féminins en Terre Sainte jusqu'en 1914

Instituts masculins

Franciscains (Custodie)	1217
Carmes	1631
Religieux de Notre-Dame de Sion	1874
Frères des Ecoles Chrétiennes	1876
Pères Blancs	1878
Bétharram	1879
Frères de S. Jean de Dieu	1879
Dominicains	1884
Assomptionnistes	1887
Lazaristes	1890
Trappistes	1890
Salésiens de Don Bosco	1891
Passionistes	1903
Bénédictins	1906
Jésuites	1913

Instituts féminins

Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition	1848
Religieuses de Nazareth	1855
Notre-Dame de Sion	1856
Carmélites	1873
Sœurs du Rosaire	1880
Clarisses	1884
Franciscaines	1885
Sœurs de Saint Vincent de Paul	1886
Sœurs de Saint Charles Borromée	1886
Salésiennes	1891
Bénédictines	1896
Filles de Sainte Marie de l'Hortus Conclusus	1901
Carmel Saint Joseph	1907
Carmélites de Sainte Thérèse	1907

Source : annuaire de l'Église catholique en Terre Sainte, Jérusalem Franciscan Printing Press, 1999.

Dénombrement par nationalité des religieux des établissements français ou protégés en Palestine – 1904-

1892	M. de Maudit du Plessix, 23 mai 1893.
1889	Louis Villerele, prêtre d'Amiens, le 30 mai 1889.
1894	Frère Emile Pelat, Augustin de l'Assomption, le 8 juillet 1894.
1895	Frère Louis Villerele, Augustin de l'Assomption, le 22 janvier 1895.
1896	Jules Ernest Puiseux, chanoine honoraire de Chalons, le 20 mai 1896.
1898	Frère Guillaume Demaison, Diacre, Augustin de l'Assomption, le 27 octobre 1898.
1899	Veuve Julie Chaudé, Meaux, le 19 mai 1899.

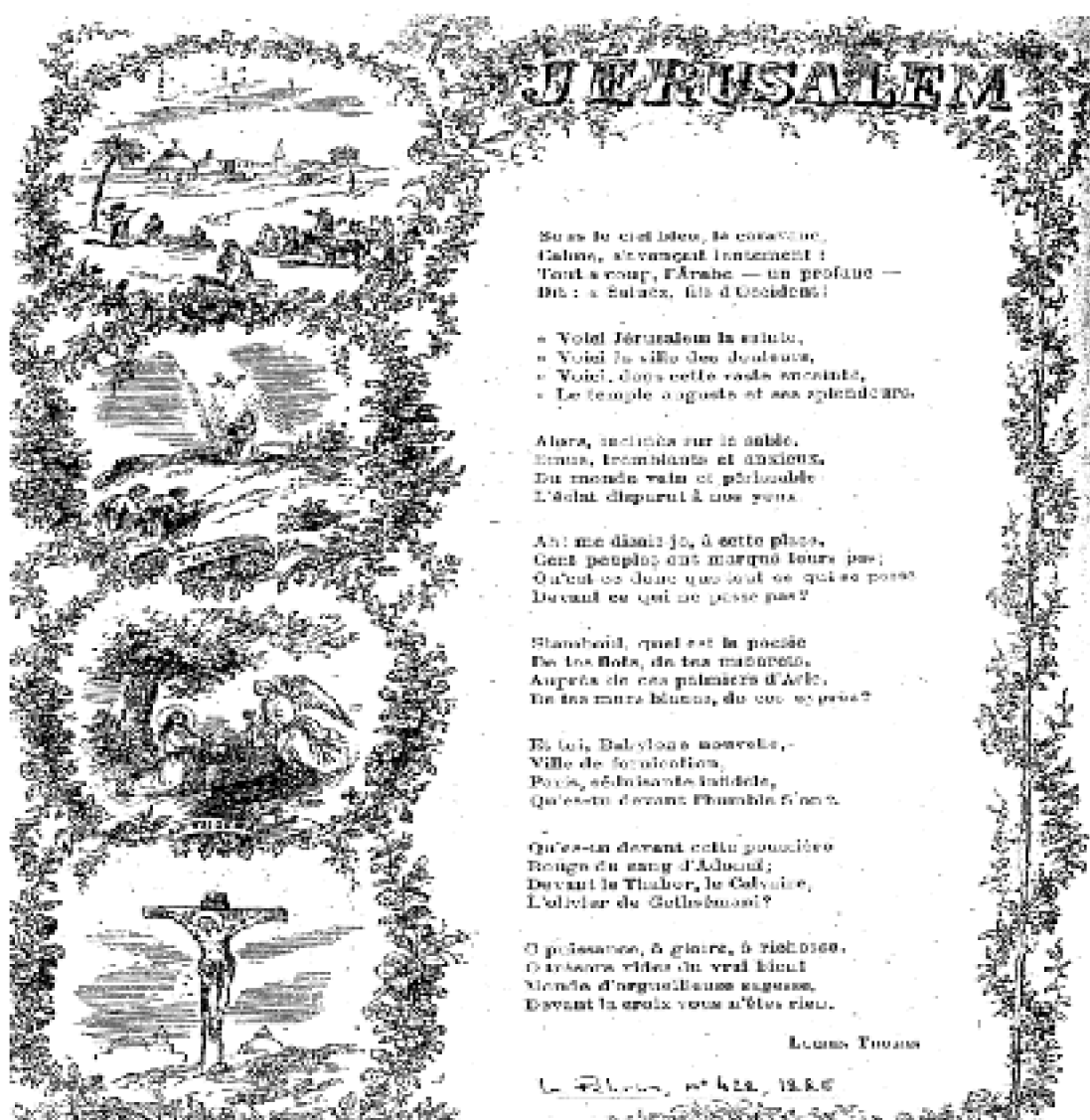
Personnes inhumées dans le caveau des pèlerins à Saint-Pierre en Galicante de 1892 à 1914

- Ferdinand Comboroure, prêtre de Lyon, inhumé le 30 mai 1892.
- M. de maudit du Plessix, le 23 mai 1893.
- Louis Villerele, prêtre d'Amiens, le 30 mai 1889.
- Frère Emile Pelat, Augustin de l'Assomption, le 8 juillet 1894.
- Frère Louis Villerele, Augustin de l'Assomption, le 22 janvier 1895.
- Jules Ernest Puiseux, chanoine honoraire de Chalons, le 20 mai 1896.
- Frère Guillaume Demaison, Diacre, Augustin de l'Assomption, le 27 octobre 1898.
- Veuve Julie Chaudé, Meaux, le 19 mai 1899.

- René Boutin, Angers, le 5 juin 1899.
- Mme Felix Talansier, née Madeleine de la Bonninière de Beaumont, 1899.
- Marie-Alexis Bordeaux, prêtre de Chartres, le 23 mai 1903.
- Camille Marbouty, Limoges, le 19 juin 1903.
- Léon Victor Gesme, le 22 août 1903.
- Rosalie Pougat, le 25 mai 1905.
- Marie-Germaine Audouard, Sœur de Saint-Joseph, 1835-1904.
- Léon Vivier, Sens, 1834-1905.
- Gazia Neveu, 1907.
- Jules Leroussel, Coutances, 1850-1908.
- Marie-Thérèse Delannoy, Cambrai, 1869-1912.

Il convient d'ajouter le Comte de Piellat, figure majeure de la société catholique de Palestine, et qui ne pouvait être inhumé ailleurs qu'à Saint-Pierre en Galicante, dont il fut le premier propriétaire. Il décède le 29 avril 1925.

Florilège sur la Terre Sainte



JERUSALEM

Sous le ciel bleu, le coraïon,
 Calme, se vaient lentement ;
 Tout à coup, l'Arabe — un profane —
 Dit : « Salax, fils d'Occident !

« Voici Jérusalem la sainte,
 « Voici la ville des dévots,
 « Voici, dans cette vaste enceinte,
 « Le temple auguste et ses splendores.

Ah, se couche sur le sable,
 Enus, tremblante et désempée,
 Du monde vain et périssable
 L'éclat disparut à nos yeux.

Ah ! me disais-je, à cette place,
 Gent peuple ont marqué leurs pas ;
 Qu'ont-ils donc que tout ce qu'ils possèdent
 Devant ce qui ne passe pas ?

Stamboul, quel est le pays
 De tes fûts, de tes madrasas,
 Autour de ces palmiers d'Arabe,
 De tes murs blancs, de vos espas ?

Et toi, Babylone nouvelle,
 Ville de fornication,
 Paris, séduisante infidèle,
 Qu'as-tu devant Pharaon d'Israël ?

Qu'as-tu devant cette poutrelle
 Rouge du sang d'Adam ?
 Devant le Thabor, le Calvaire,
 L'olivier du Gethsémani ?

O puissance, ô gloire, ô richesse,
 O vaines viles du vrai bien !
 Mentez d'orgueilleuses sagesses,
 Devant la croix vous n'êtes rien.

LEON TROTSKY

Le Figaro, 27 Mars, 1886





L. Reuter, n° 428, 1896

Photographies de la Palestine chrétienne

Après l'Esca Home



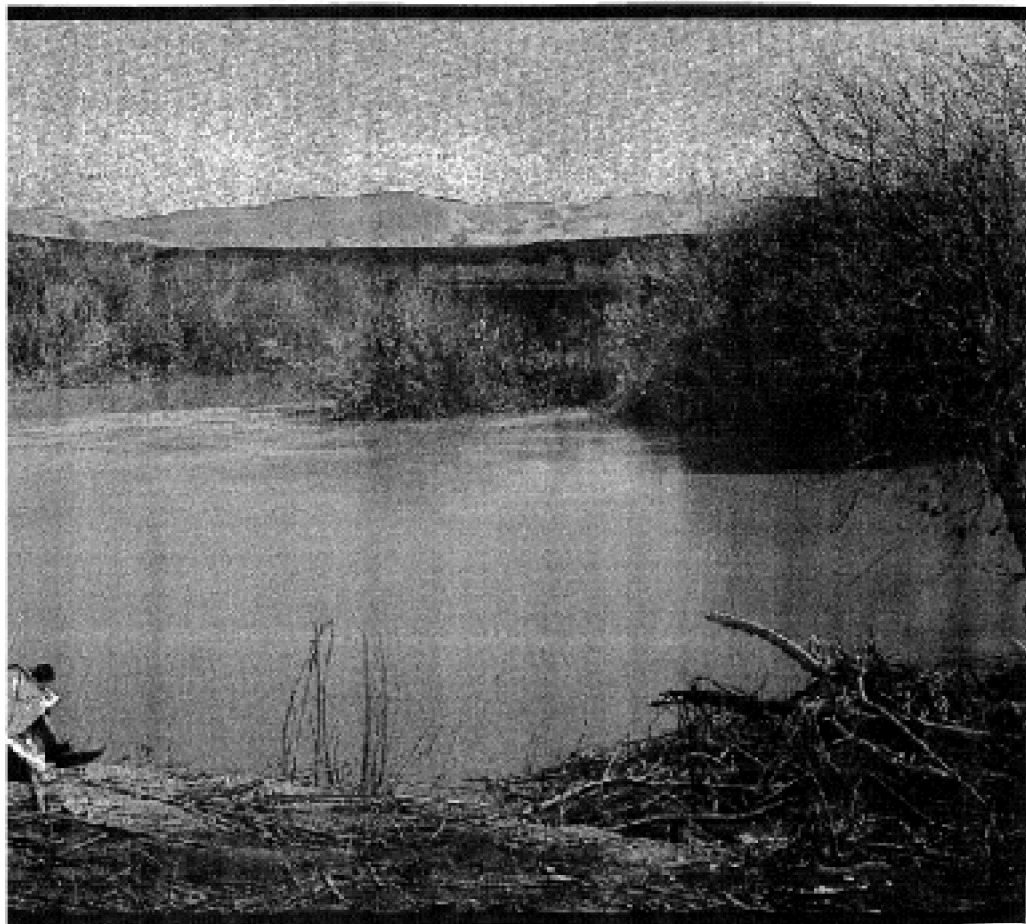
Sambar G., Les Pèlerinages. La photographie d'une terre et de son peuple de 1879 et nos jours, Paris, Hachette, 2004.

Sanher 15



*Sanher 15. Les Polytroves. Le photographier d'une femme et de ses parents de
1854 à nos jours. Félix. Hizon. 2004*

Le Jourdain



Sartar E., Les Filles de la Terre. La photographie d'une terre et de son
peuple de 1839 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

Ny. 2006/17



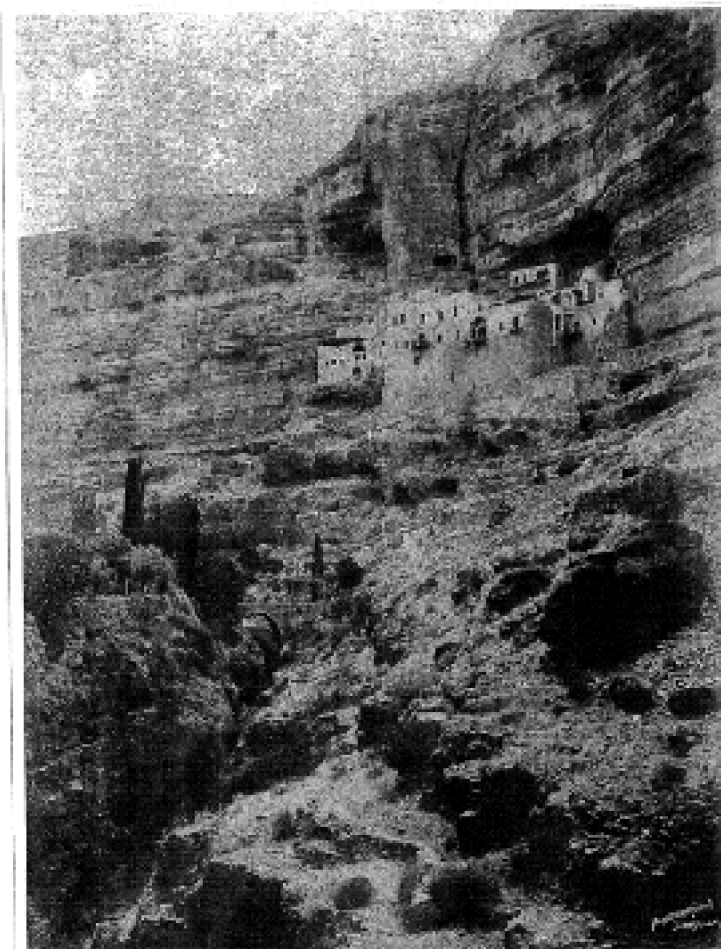
Sambaré, Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple
de 1939 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

Dans une de nos photos devant le couvent Saint-Etienne, mont Carmel (1880)



Sambar 6, les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours, Paris, Horizon, 2014.

Le couvent Saint-George (vers 1850)



Sambar 6, Les Palestiniens. La photographie d'une ferme et de son peuple de 1851 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

Le couvent Saint-Catherine (1854)

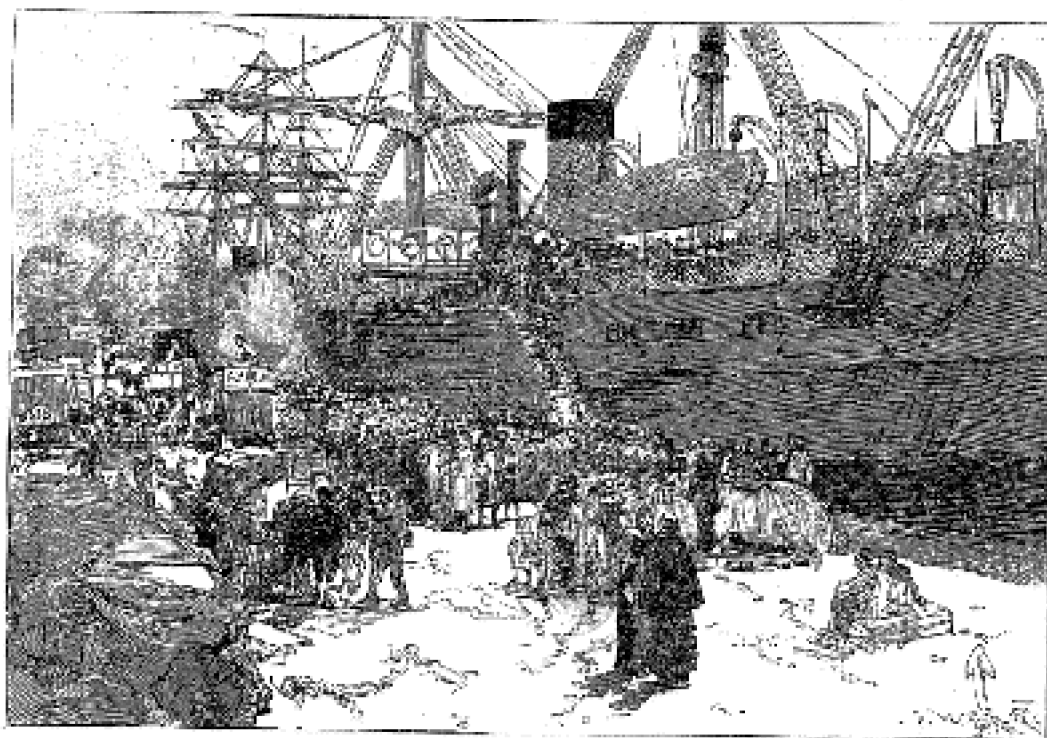


Sonbat S., Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours, Paris, Hazan, 2004.

Les Pèlerinages Populaires de Pénitence

Le Pèlerinage des mille

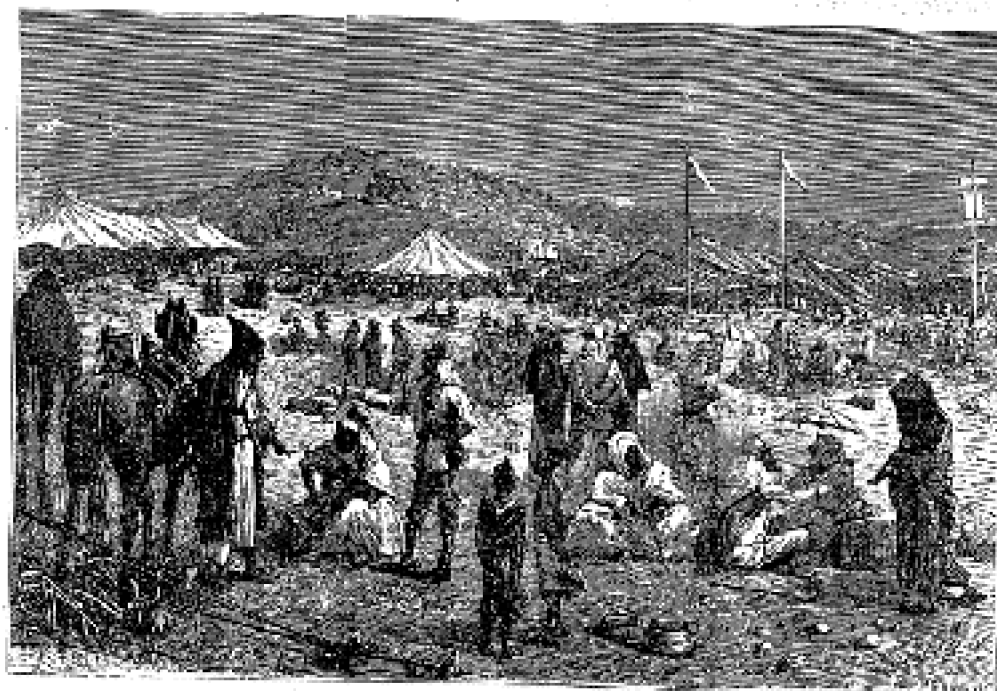
Programme du pèlerinage de 1882



Le campement des Pèlerins à Marseille, sur le quai des Anglais.

Campement des pèlerins à Marseille

PAR
Père Germain-Claude, de Téhéran, République
Persane.



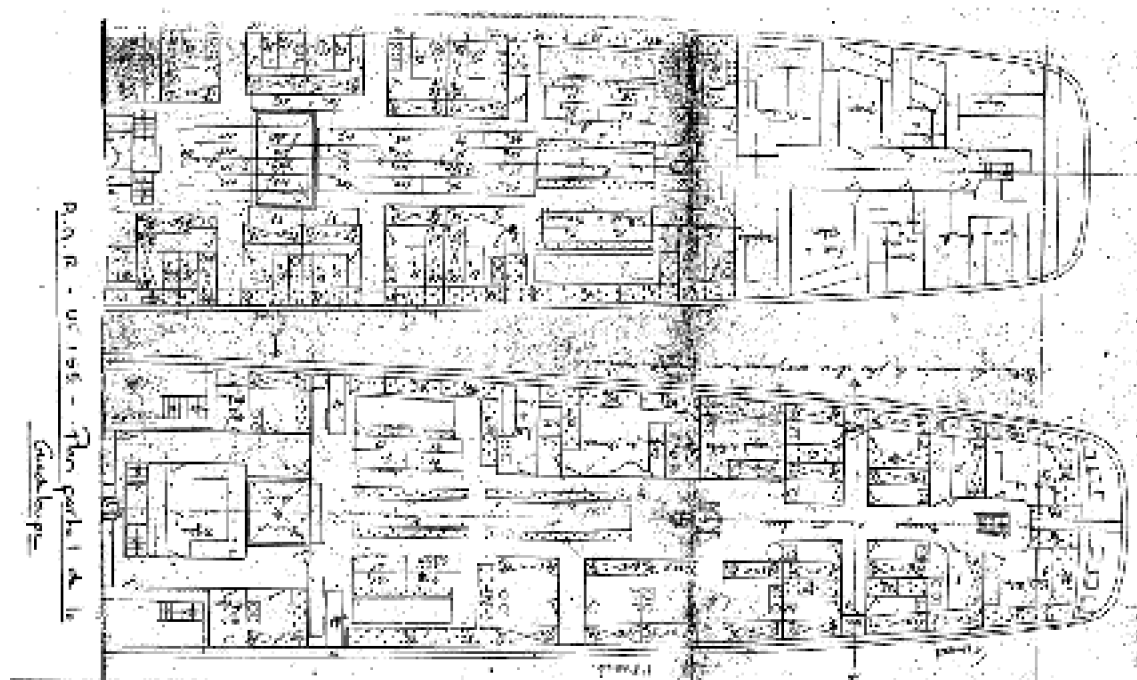
Le grand rassemblement des pèlerins, à Dourah.

Photo du père Picard entouré de pèlerins

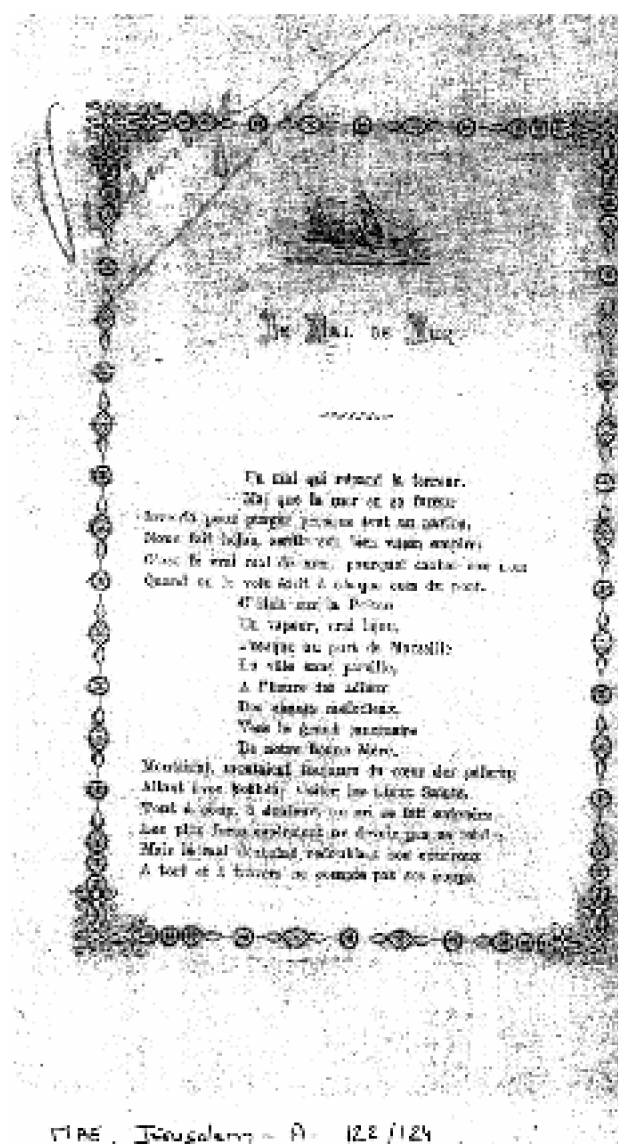


B.A.R. - 16.62.74 - Pèlerinage de 1874

Le plan de la *Guadeloupe*

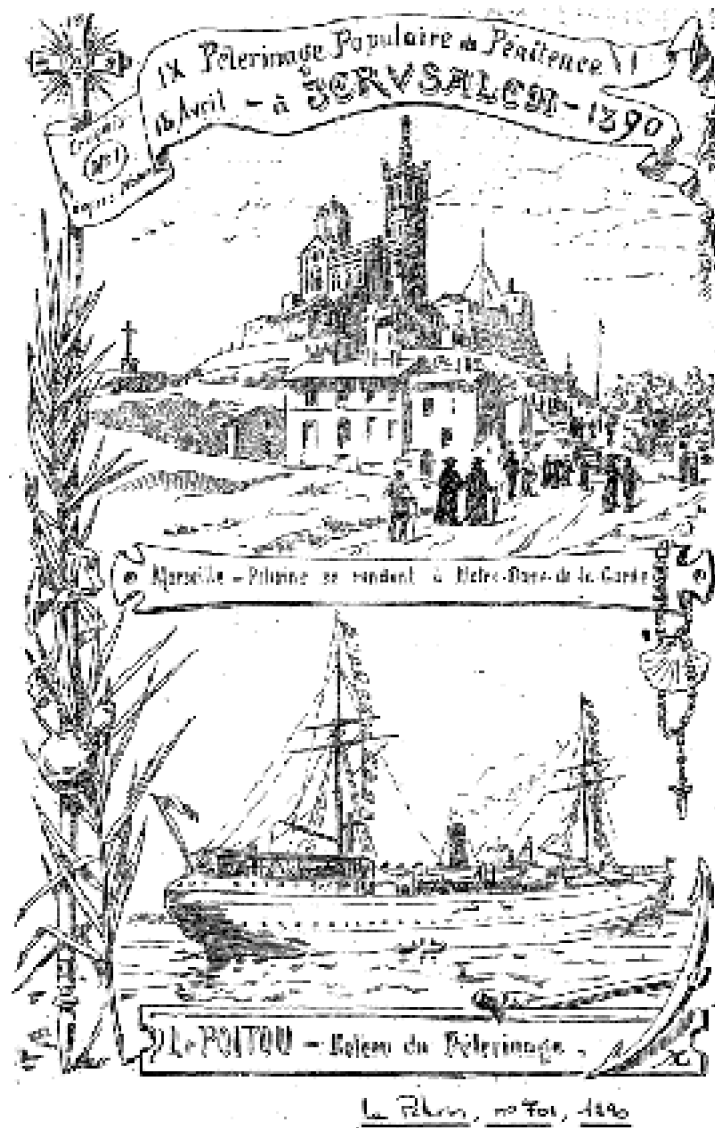


Poèmes sur la vie à bord du « monastère flottant »



Au fil des caravanes

Programme du IXe Pèlerinage Populaire de Pénitence, 1890



Programme du XXe Pèlerinage Populaire de Pénitence, 1900

NOUVEAU PROGRAMME

1900 — Pèlerinage de l'Année Sainte

XX^e PÈLERINAGE POPULAIRE DE PÉNITENCE A JÉRUSALEM ET A ROME

AVEC STATIONS A BEYROUTH, BAALBECK, DAMAS ET NAPLES

ET PRÉSENCE A LA CANNONAGE DU S. S. DE LA SAGESSE

Sous le patronage du grand-maître et yémérin saint Benoît-Joseph Taber

A BORD DE LA NEP LE « NOTRE-DAME-DE-SALUT »

Départ de Marseille le mercredi 25 avril.

Retour à Marseille le jeudi 21 mai.

Nous sommes le départ du Pèlerinage du 25 au 27 avril afin de permettre à MM. les curés de terminer les Vigiles avec d'autorité, leur plein voyage.

Nous devons rendre tout au moins — et les circonstances présentes nous y obligent — pour faciliter le mouvement de prières capitales qui marquent l'Année Sainte.

La grande messe des cathédrales en cette année 1900 sera le résultat de l'appel du Souverain Pontife et de sa venue à Rome pour passer la grande indulgence.

Il y aura des milliers de pèlerins de toutes les nations. Nous venons du nombre.

Nous irons à Rome pour prier dans les basiliques, et pour recevoir la bénédiction de S. S. LÉON XIII.

En y accomplissant les conditions prescrites pour y gagner la sainteté, nous assisterons à la canonisation d'un des saints les plus populaires de la France : le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.

Quelle préparation meilleure pourrait être offerte en guise de finalisation hebdomadaire que la visite des lieux saints à Jérusalem et à Baalbek, ainsi qu'à Naples, les cathédrales de la Vierge à Lourdes, nos amis les plus dévoués dans les diocèses qui ont organisé cette grande œuvre.

En visitant la Palestine, et en Syrie, Beyrouth, Baalbek et Damas, nous ferons un séjour dans un pays d'études, de nous à développer l'effacement catholique et franc-maçon que les tentatives protestantes des nations rivales voudraient amoindrir.

G. B. R.

PROGRAMME

DÉPART DE MARSEILLE

Le mercredi 22 avril.

Marsou, 54 heures du soir, tout le monde à bord. Bénédictions du navire et des saints gardés en liti, avec, après l'office. — Départ. Soirée à Port-Franco de la Galicie. — Prière pour les âmes du Purgatoire.

BEYROUTH-DALMANE

Mardi 23 mai. — Arrivée à Beyrouth. — Débarquement. — Visite de l'Église et des monuments français. — Installation facultative à l'hôtel. — Visite des ruines.

Jeudi 25 mai. — Arrivée à Damna. — Visite de la ville en voiture. — Soirée à la maison d'Anna.

Vendredi 26 mai. — Retour à Beyrouth. — Embarquement.

CAÏFA

Arrivée à Caïfa dans la nuit.

Samedi 27 mai. — Matin, débarquement. On débarquera, les pèlerins traverseront la terre pour gagner l'Église de la Vierge. — Un moment au Carmel. — Soirée. — Visite de la grotte de saint Elie.

A 10 heures, formation des groupes. Départ pour Nazareth. — Arrivée dans la soirée.

NAZARETH

Mardi 30 mai. — Soirée en cathédrale de l'Annonciation. — Présentation des objets saints sacrés.

Après le déjeuner, départ pour Tibériade, où l'on se rendra, et où l'on aura la messe le dimanche et prière de la nuit.

Le groupe qui va à Tibériade sans aller au Samaria est en voiture et retour dimanche soir à Nazareth. Le groupe de Samaria est à cheval et couchera le dimanche soir à Tibériade.

Jeudi 7 mai. — Réveil à l'Annonciation, à Nazareth. — Dans la soirée, retour du groupe de Tibériade.

Ceux qui ne vont ni au Samaria ni à Tibériade pourront monter au Liban, pendant que les autres feront ces expéditions.

Vendredi 8 mai. — Voyage de Nazareth à Caïfa. — Embarquement.

Mardi 9 mai. — Débarquement à Jaffa le matin. — Départ pour Jérusalem. Arrivée à midi.

SÉJOUR À JERUSALEM

Un mercredi 9 mai au vendredi 11 mai. — (Un programme spécial. Soirée le 10 mai. Les visites aux sanctuaires de Jérusalem, à Bethléem et au Jourdain.)

RETOUR

Vendredi 12 mai. — Départ de Jérusalem pour Jaffa dans la soirée. — Embarquement. — Départ pour Naples.

ITALIE

NAPLES

Mardi 22 mai. — Arrivée à Naples en grand matin.

A 8 heures du matin, dévotion de Saint-Charles, visite des églises. — Déjeuner au hôtel à 10 heures. — L'après-midi, excursion facultative au villa de Capri, au Capri-Sole, à Positano, etc. — Soirée. — Départ en chemin de fer pour Rome.

ROME

Mardi 23 mai. — Arrivée à Rome vers 7 heures du matin.

Jeudi 25 mai. — Fête de l'Ascension. Convoi national de 11 h. à 11 h. 15 de la Salle.

25 26 27 28 29

(Un programme spécial indiquera l'emploi du temps et les observations.)

Mardi 30 mai. Départ de Rome en chemin de fer pour Civita-Vecchia. Embarquement.

Jeudi 27 mai. — Arrivée à Marseille.

PRIX DES PLACES (ALLER ET RETOUR) sans frais compris.

1^{re} cl., 480 francs. — 2^e cl., 400 francs. — 3^e cl., 315 francs.

A ces sommes, il faut ajouter, pour le logement et la nourriture, les divers transports, les frais accessoires prévus le voyage, 1000 francs en 1^{re} classe, 500 francs en 2^e classe, 255 francs en 3^e classe.

Les deux prix réunis comprennent la traversée, les autres pourvus de diligences, les voitures de Caïfa à Nazareth (aller et retour), le chemin de fer de Jaffa à Beyrouth (aller et retour), le séjour à Beyrouth, à Damna et à Nazareth, le chemin de fer de Beyrouth à Damna (aller et retour), le chemin de fer de Naples à Rome, et de Rome à Civita-Vecchia. Pour le chemin de fer de Jaffa et de Beyrouth, on accepte les 1^{re} et 2^e classes, mais on peut payer au supplément et prendre les premières.

Les pèlerins de 3^e classe qui désirement avoir qu'un compagnon de table sur le bateau, auront à payer en plus 1000 francs chacun.

RÉCAPITULATION DES PRIX

1^{re} cl., 980 francs. — 2^e cl., 750 francs. — 3^e cl., 670 francs.

Pour plus de détails, voir les relations pour le voyage de Jérusalem.

AVIS. — Les excursions excursions et pèlerinages, seront celles de Tibériade, de Nazareth, de


O.T.B. 25 Mont-jardieu

1 ^{er} GROUPE 3 Août - 19 Septembre	1914	2 ^e GROUPE 14 Août - 29 Septembre
---	-------------	---

48^e PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

*Organisé à l'instigation des papabata des Missions-Orientales
par le Comité des Pèlerinages catholiques à Notre-Dame de France à Jérusalem*

Jérusalem - Égypte - Constantinople



NAPLES
ATHÈNES
SMYRNE
ÉPHÈSE
SAMOS
BEYROUTH
BAALBEK
DANAS
MONT-CARMEL
NAZARETH
TIBÉRIADE
JÉRUSALEM
BETHLÈEM
LE CAIRE
LES PYRAMIDES

SECRETARIAT POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS :
4, AVENUE DE BRETEUIL, PARIS-VI^e - Téléphone : Saxe 6613

S.A.C.


PRIX DES PLACES (aller et retour)
DE MARSEILLE A MARSEILLE

Ces prix comprennent l'hôtel, logement, nourriture et autres dépenses. — Grande de 1er volume ou Terre Sainte, à Constantinople, à Jérusalem, etc. — Embarras et débarquement. — Forfaitures d'argent sauf pour le personnel de service à Saint-Denis de France et au retour, ces pèlerins ayant un passeport délivré et valable durant les services qu'ils exigent.

1 ^{re} CLASSE	2 ^e CLASSE	3 ^e CLASSE
1100 francs.	900 francs.	650 francs.

A ces prix il faut ajouter pour le voyage au Caïre 85 francs.

Les pèlerins ont à verser 10 francs d'abonnement et le complément avant le 22 juillet pour le premier groupe et le 31 juillet pour le second groupe. — En cas d'empêchement au départ, le Secours s'acquiesce la somme versée, sauf les 10 francs d'abonnement jusqu'au 22 juillet ou 31 juillet. Tous établissements, SEPTEMBRE 1874. Les listes, adressées à l'administration de la mission de la terre sainte, seront par le 100 papier des Messageries Maritimes, à titre de dépôt.



JAFFA. — Le débarquement.

EXCURSIONS SUPPLÉMENTAIRES

I. LE THIBES

Les pèlerins qui veulent aller de Jérusalem à Samarie par le Thibes ou vice versa, font la route à CHEFAL. Supplément de prix pour cette excursion : 10 francs.

II. JÉRUSALEM, MORDAIS, LA MER MORTE

L'excursion de JÉRUSALEM à Jéricho, au Jourdain, à la mer Morte, d'organiser et se règle seulement pendant le séjour à Jérusalem. Prix, tout frais compris, transport, hôtel, 30 francs.

A. G. R.

Lieux d'implantation en France des croix des pèlerinages

Lieux d'implantation en France des croix des pèlerinages

Caravanes	Lieux d'implantation des croix des pèlerinages
1 ^e - 1882	Les deux croix sont offertes au pape le 15 octobre 1882 et plantées dans les jardins du Vatican.
2 ^e - 1883	Sacré-Cœur de Montmartre, plantée le 24/05/1883.
3 ^e - 1884	Notre-Dame de La Salette, plantée le 6/07/1884.
4 ^e - 1885	Notre-Dame de Lourdes, plantée le 22/08/1885.
5 ^e - 1886	Sainte-Anne d'Auray, plantée le 14/09/1886.
6 ^e - 1887	Deux croix : - Rocamadour, plantée le 18/08/1887. - Abbaye de Livry, plantée le 14/09/1886.
7 ^e - 1888	Deux croix : - Benoîte-Vaux (Meuse), plantée le 14/09/1888. - Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, plantée le 21/10/1888.
8 ^e - 1889	Deux croix : - Mont Saint-Michel, plantée le 9/07/1889. - Notre-Dame des Oliviers de Murat (Cantal), plantée le 21/09/1889.
9 ^e - 1890	Deux croix : - basilique de Paray-le-Monial, plantée le 14/09. - Saint-Suaire de Cadouin (Dordogne), plantée le 19/08/1891.
10 ^e - 1891	Deux croix : - Notre-Dame de Fresneau (Drôme), plantée le 8/09. - Châtillon (Marne), plantée le 30/07/1893.
11 ^e - 1892	Deux croix : - Sainte Baume (près de Marseille), plantée le 1506. - Notre-Dame de Sion (Meurthe et Moselle), plantée le 8/09.
12 ^e - 1893	Trois croix : - Notre-Dame de Dunes à Dunkerque, plantée le 7/09. - La Rabatelière (Vendée), plantée le 19/09. - Calvaire d'Aguts (Tarn), plantée le 2/10.
13 ^e - 1894	Deux croix : - Domremy (Vosges), le 26/08. - Notre-Dame du Port à Clermont-Ferrand, plantée le 19/05.
14 ^e - 1895	Deux croix : - La Chapelle Montligeon (Orne), plantée le 16/05. - Château-l'Evêque (Dordogne), plantée le 18/08.
15 ^e - 1896	Deux croix : - ND de Peyragude (Lot et Garonne), plantée le 20/08. - ND du Chêne (Sarthe), plantée le 8/10.
16 ^e - 1897	Deux croix : - Migné (près de Poitiers), plantée le 18/08. - Puy Saint-Marie, Mauriac, plantée le 29/09.
17 ^e - 1898	Deux croix : - Pibrac (près de Toulouse), plantée le 15/06. - ND du Laus (Hautes-Alpes), plantée le 3/07.
18 ^e - 1899	Deux croix : - Vézelay, plantée le 22 juillet - Saint-Guilhem du Désert, plantée le 30/10.
19 ^e - 1899	Trois croix : - Saintes Maries de la Mer, plantée le 10/10. - ND de Rochefort (Gard), plantée le 15/10. - Sidi Bel Abbés (Oran), mai 1900.
20 ^e - 1900	Deux croix : - Grottes de Saint-Antoine (Brive), plantée le 19/08. - Mattaincourt (Vosges), plantée le 12/07.
21 ^e - 1901	Deux croix : - Basilique de Saint-Clothilde (Reims), plantée le 10/11. - Eglise de Rue (Somme), plantée le 19/05.
22 ^e - 1901	Deux croix : - ND de Parmenie (Isère), plantée le 29/09. - ND de Liesse (Ain).
23 ^e - 1902	Deux croix : - ND de Ferrières-en – Gâtinais, plantée le 8/09. - Paroisse de l'Immaculée-Conception à Toulouse, plantée le 14/09.
24 ^e - 1902	Deux croix : - Village Saint Barthélémy au Stromboli, plantée le 22/08. - ND du Grau à Agde (Hérault).

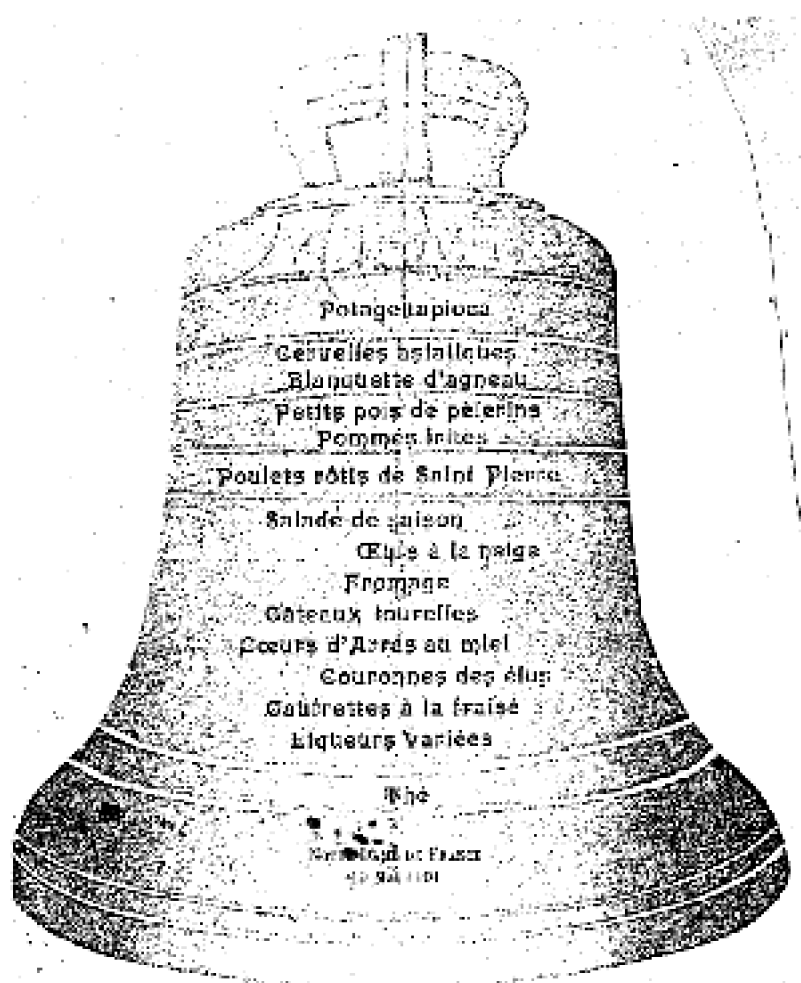
Les pèlerinages catholiques français en terre sainte au XIXe siècle

25 ^e - 1903	Deux croix : - Saint Calais du Désert (Mayenne), plantée le 19/07. - ND du Chêne (Doubs), plantée le 20/08.
26 ^e - 1903	Saint Aubin (Namur), plantée le 1/11.
27 ^e - 1904	Sermaize (Loiret), plantée le 3/07.
28 ^e - 1904	Pas d'indications.
29 ^e - 1905	Deux croix : - Rodez. - Cathédrale d'Oran, plantée dans la crypte en 1907.
30 ^e - 1905	Beausaint-lès-Laroche (Namur), plantée le 14/09/1906.
31 ^e - 1906	ND de la Paix, Beauchêne (Orne), plantée le 1 ^e juin.
32 ^e - 1906	Deux croix : - Saint Germain du Criout (Calvados), plantée le 25/11. - Prieuré Saint-Michel (Belgique), plantée le 30/09.
33 ^e - 1907	ND du Bocage au Reculey (Calvados), plantée le 7/06.
34 ^e - 1907	Pas d'indications.
35 ^e - 1908	Deux croix : - Mesnil Saint-Loup, plantée le 12/07. - ND de Temniac, plantée le 8/09.
36 ^e - 1908	Deux croix : - Saint Joseph du Chêne, Villedieu, plantée le 17/08. - ND de Bon Secours à Guingamp, plantée le 10/10.
37 ^e - 1909	Deux croix : - Saint Pierre de Varennes (Saône et Loire), plantée le 15/08. - ND de Pitié à la Chapelle Saint-Laurent, plantée le 10/05
38 ^e - 1909	Deux croix : - ND d'Aigremont à Boulans (Doubs), plantée le 22/10. - Pensionnat des Oblates de l'Assomption, Froyennes (Belgique), plantée le 14/09/1910.
39 ^e - 1910	ND de la Peinière (Ile et Vilaine), plantée le 31/08.
40 ^e - 1910	Lieux Saints de Marmoutier (près de Tours), plantée le 9/07.
41 ^e - 1911	Deux croix : - Saint Antoine de Padoue, Neuves-Maisons (Meurthe et Moselle), plantée le 23/09. - Quevauvilliers (Somme), plantée le 13/08.
42 ^e - 1911	Paroisse de La Guierche (Sarthe), avril 1912.
43 ^e - 1912	L'Ermitage de Saint Madou, Pontoise, plantée le 30/06.
44 ^e - 1912	Sanctuaire de Saint Benoît Labre, Amettes (Pas de Calais).
45 ^e - 1913	Calvaire de Gabriac (Aveyron), plantée le 7/09.
46 ^e - 1913	Deux croix : - Saint Maurice de Chinon (Indre et Loire). - Paroisse de Rickmansworth (Angleterre), plantée le 21/05.
47 ^e - 1914	Deux croix : - Tagnon (Ardennes), plantée le 1 ^e juin. - Chilleau (Deux-Sèvres), plantée le 9 juin 1919.

Menus de pèlerinage



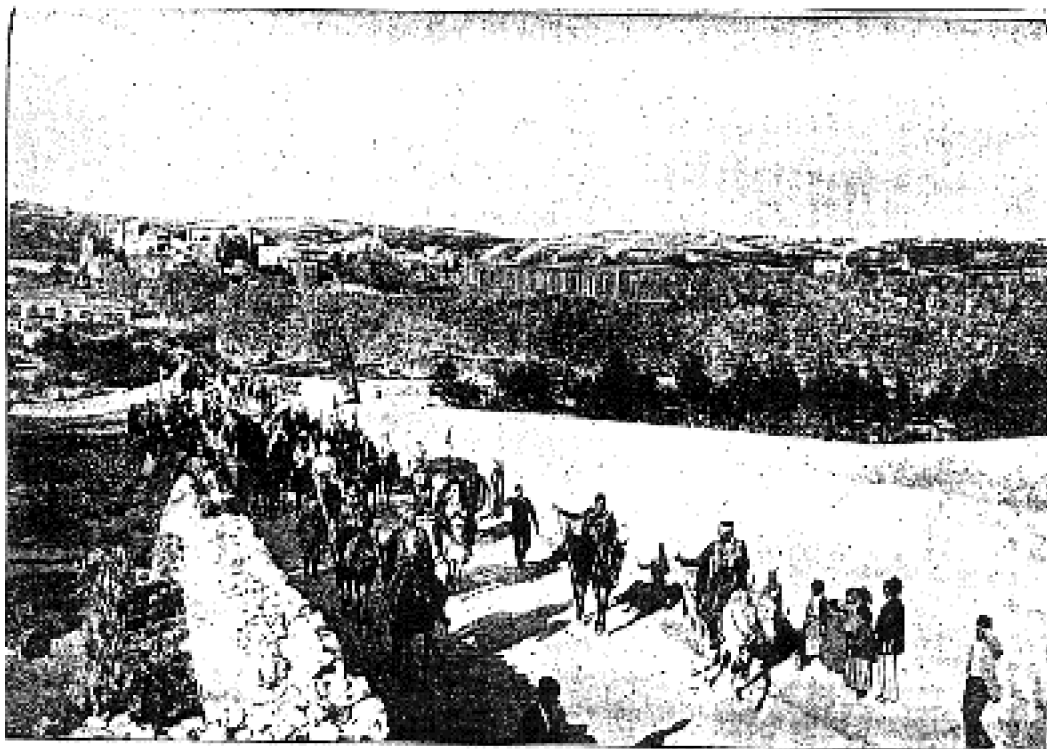
MRE, Jerusalem A-125-127



F.B.R

Série de photographies de pèlerins





Église de Nablous - Dernier de France
n° 14, Août 1891

ARRIVÉE À NABLOUS AU COURS DU VOYAGE



A. D. V.
Toulon, Im. J. 1864, 26



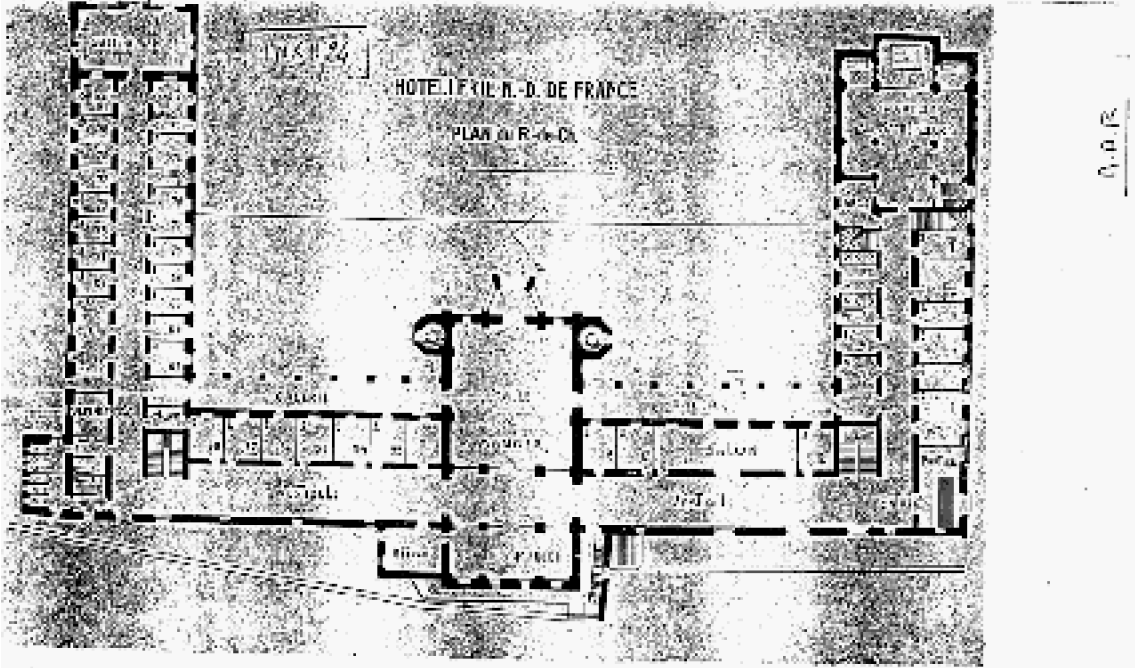
TRUPE DE PILGRINS EN LA MONTAÑA A JERUSALEM EN NOVEMBER 1864

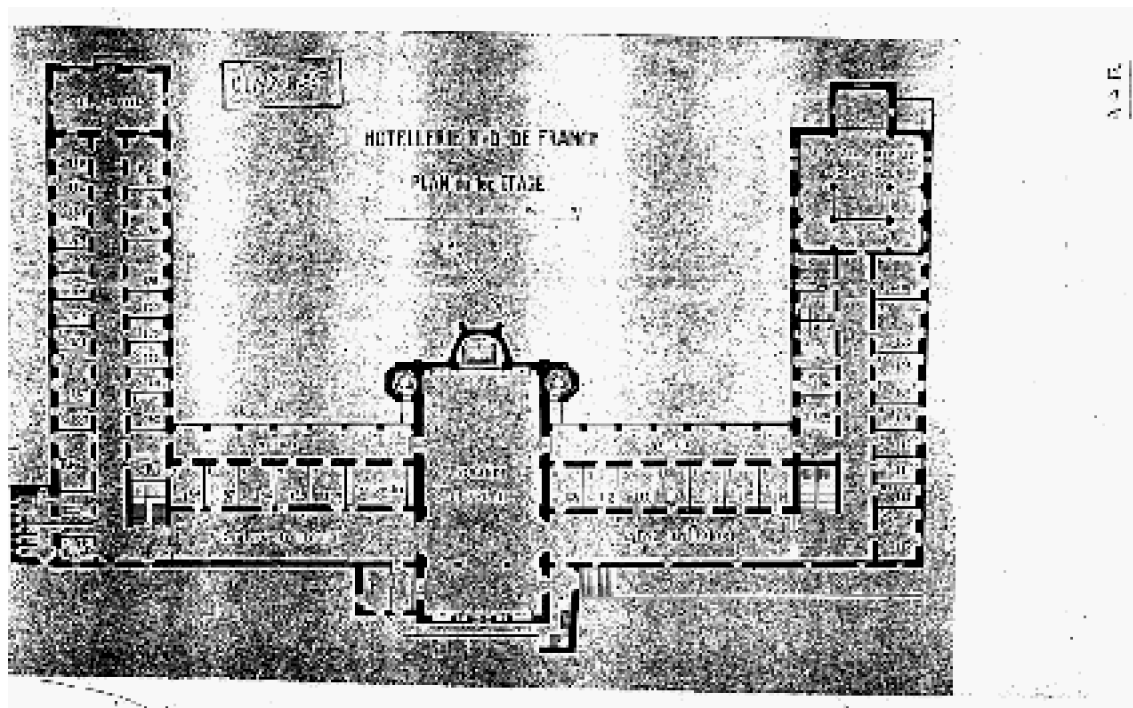
Notre-Dame de France à Jérusalem

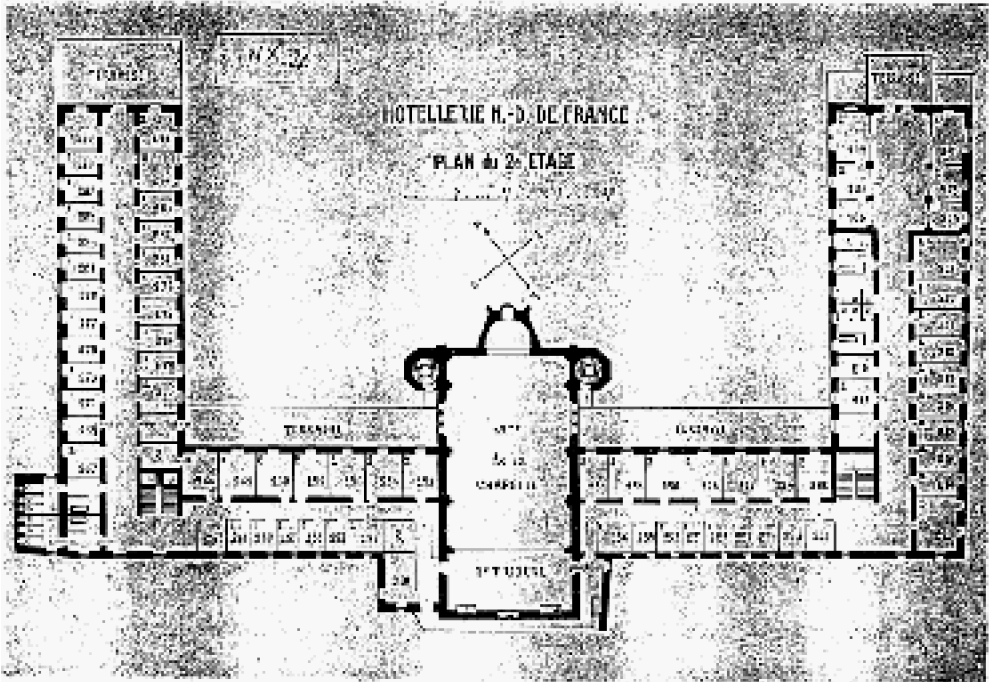
Gravure de Notre-Dame de France



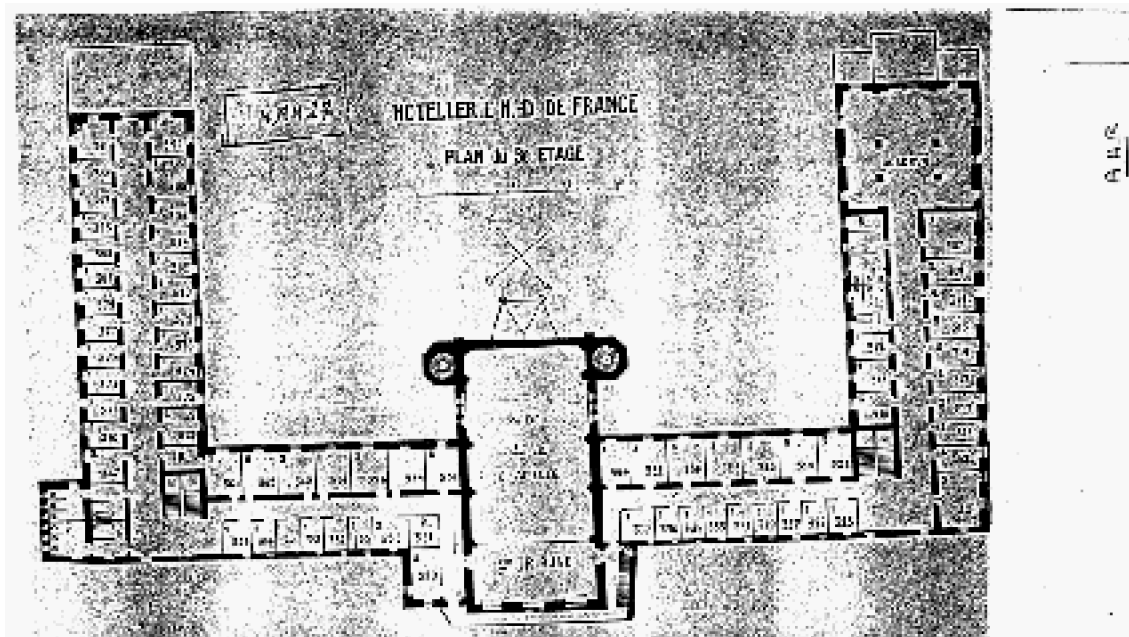
Plans extérieurs de Notre-Dame de France





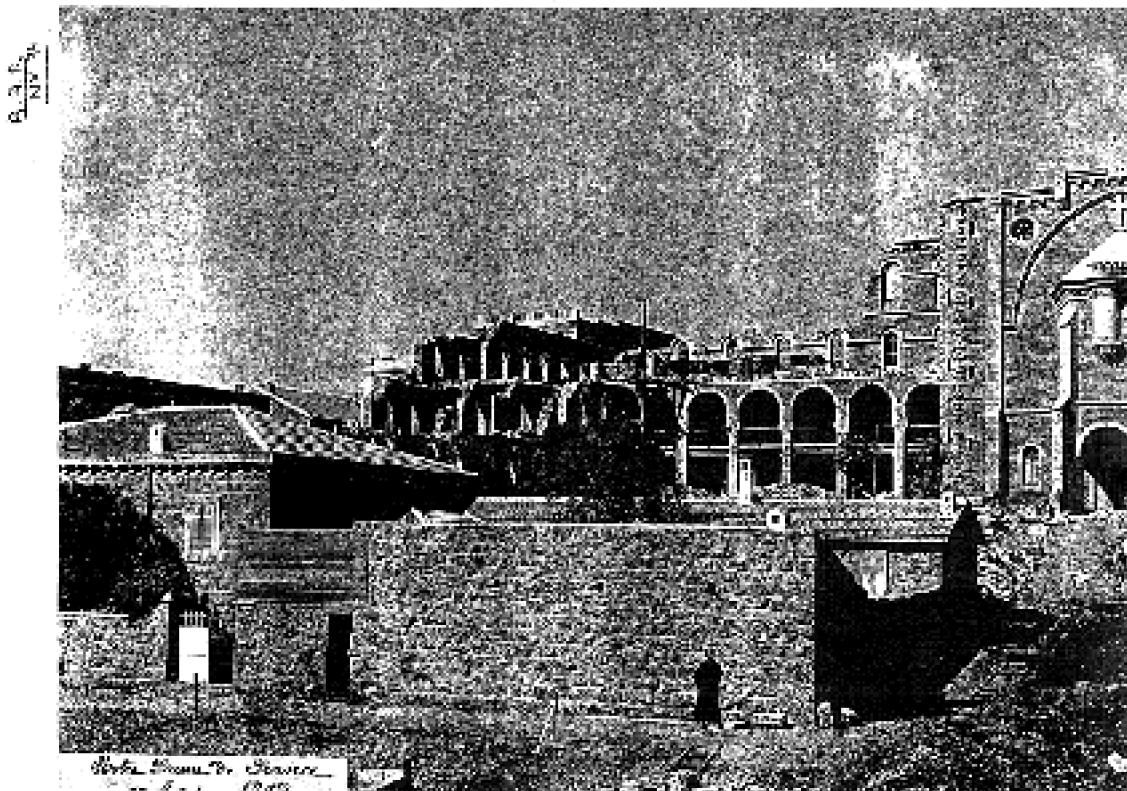


0.675

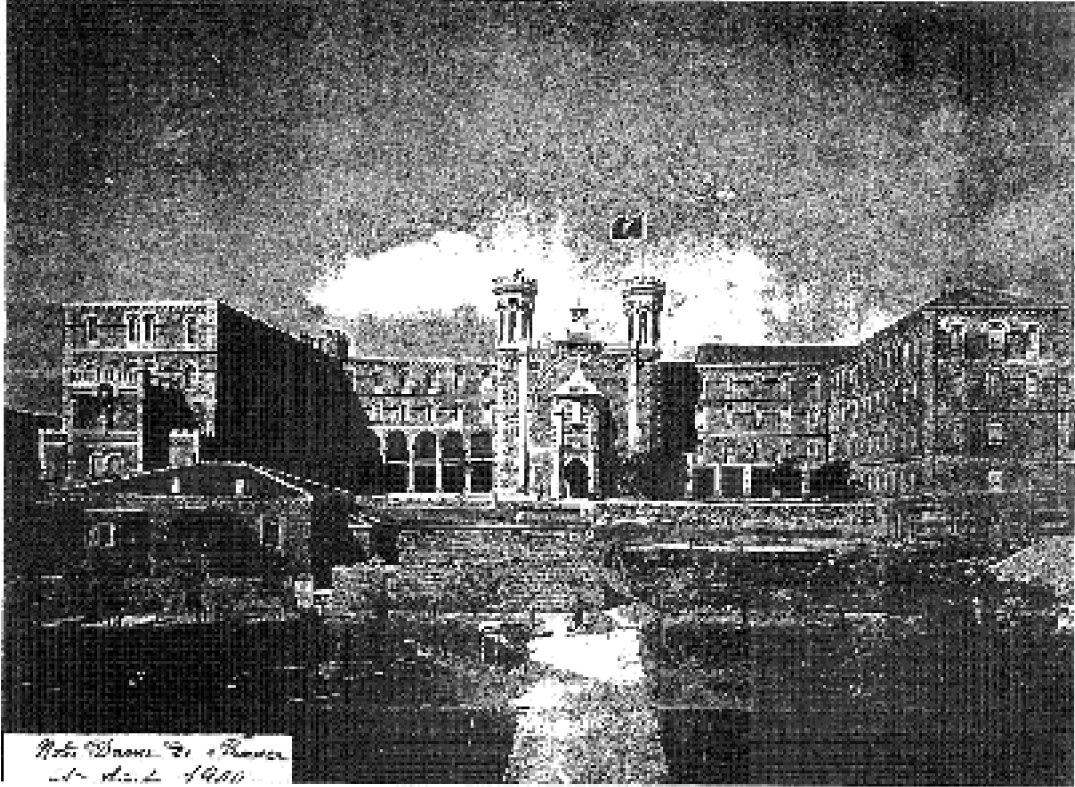


Différentes photographies de Notre-Dame de France au fil de sa construction

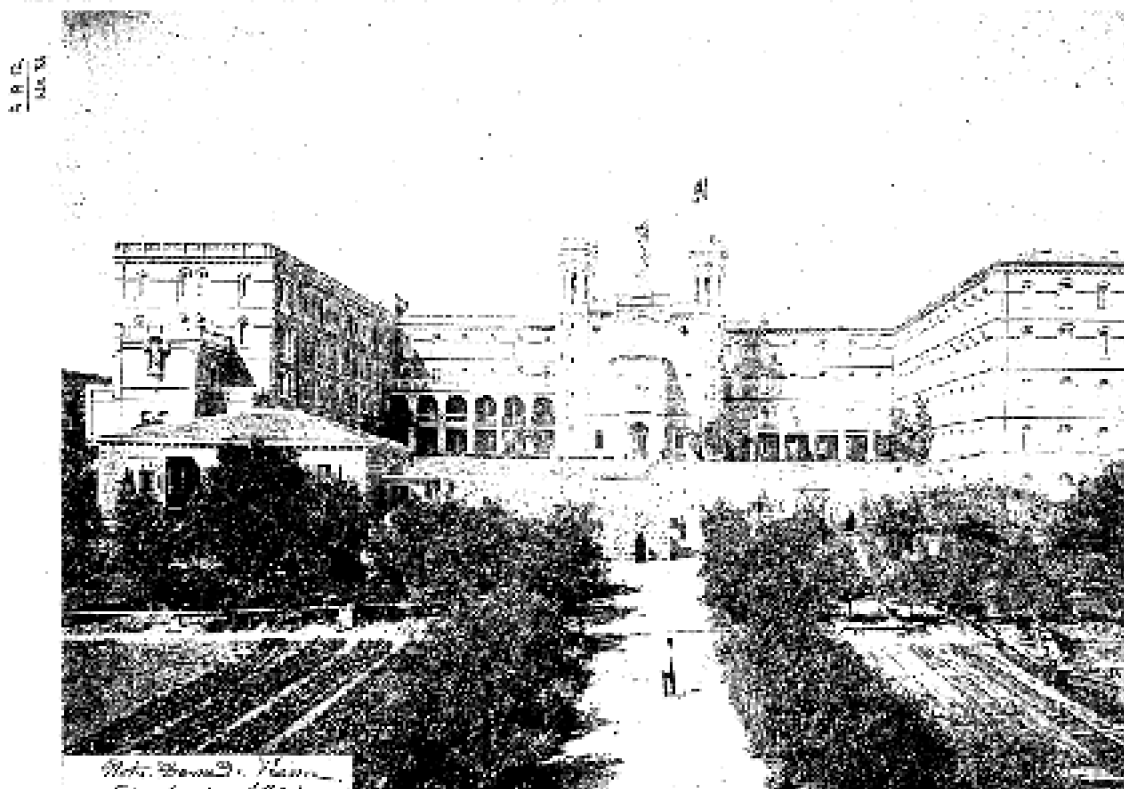




9.2.17
188.24



*Notre-Dame de Florence
- J. de L. 1881*



Les pèlerinages de Saint-Louis

Programme du XIIe pèlerinage à Jérusalem, 1905

1896 - Jérusalem - 1896



XII^e PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

Sous le Patronage de Saint Louis

ROI DE FRANCE

*Arrêt en Egypte
Visite de Naples, Athènes
et Constantinople*

Départ le 27 avril 1896

Retour le 31 mai

Ces dates ont été choisies pour permettre aux
Bénévoles de partir dans leurs vacances
pour les fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte et
avant pour éviter les fortes chaleurs du mois de
juin.

COMITÉ D'HONNEUR :

Monsieur Marengo

Archevêque de Bourges

Vicé-Président de l'Association

M. les Chanoines : Nègre, Eug

Castéja, Chaminade

Massey, Muller, Robillard, Soules

Chervel, Besson, Martin, Deshayes

Neurard, Bouyer, Melgou

Brasson, Hubert de Saint-Vincent

Laureau

les RR. PP. Lolsau et Lagneur

M. le Baron de Blaisel &



LE SAINT-SÉPULCHRE



LE CAIRE

Les Pyramides, — Métrasch, — Héliopolis, — Jeddah, etc.
 — Départ pour les Pyramides et le Sinaï. Passage rapide de la mer-rouge au pied de la grande Pyramide. — Au retour, visite du royaume de Ghizeh (souverain actuellement le vicar, vicar de Suez). — Dans la soirée, pèlerinage à Métrasch, l'anneau de la Vierge, la source, Héliopolis. — Au Vieux-Caire on trouve la Sainte-Famille pendant son exil.

Le Caire, Alexandrie. — Vendredi 16 mai. — Dernière visite de la ville, départ pour Alexandrie, le soir même.

Retour à Marseille, le 24 mai au matin.

Prix des Places :

Première classe : 200 francs.
 Deuxième classe : 150 francs.
 Troisième classe : 80 francs.

Les prix comprennent les frais de transport sur terre et sur mer; pas compris la dévotion de la mer du Caire, à Jérusalem et de Saida à Beyrouth. — Les voitures à Constantinople, à Héliopolis, à Métrasch, — Les débarquements et rebarquements. — Les couronnes et la croix de Suez jusqu'à Mezzeh, et depuis le départ de Marseille jusqu'à Mezzeh à Marseille, y compris la grande croix de Mezzeh, sont fournis gratuitement après le départ. Il n'est fait aucune quête à bord, ni ailleurs, pendant toute la durée du pèlerinage. Mais les excursions facultatives de Saida, de Jérusalem, de la Samarie et de Jeddah sont comptées en plus, comme toujours.

TIRERADE

La croix de Saida et de Jérusalem est tirée au sort. Il est fait une tirade générale. Les tirades sont faites généralement des croix pour le pèlerinage, non de la et des croix de Saida et de Jérusalem qui, en outre, attirent toute l'attention de tous les yeux.

DU SINAÏ

La croix de Saida et de Jérusalem est tirée au sort. Il est fait une tirade générale. Les tirades sont faites généralement des croix pour le pèlerinage, non de la et des croix de Saida et de Jérusalem qui, en outre, attirent toute l'attention de tous les yeux.

Dans Jérusalem, Haïfa et Samarie, 50 fr. tout compris.

LE CAIRE

La croix de Saida et de Jérusalem est tirée au sort. Il est fait une tirade générale. Les tirades sont faites généralement des croix pour le pèlerinage, non de la et des croix de Saida et de Jérusalem qui, en outre, attirent toute l'attention de tous les yeux.

Le prix de voyage d'Alexandrie au Caire est de 10 francs. Le pèlerinage de Jérusalem au Caire est de 10 francs. Le pèlerinage de Saida au Caire est de 10 francs.

CERTITUDE DU DEPART

Le départ de MÉTRASCH pour SAINT-JEAN est assuré par le service postal de l'Égypte. Les pèlerins voyageant avec un grand pèlerinage de Métrasch à Jérusalem ont le service postal en Égypte; il est obligé de partir à jour et à l'heure due.

Les Églises de SAINT-JEAN n'ont donc pas à redouter, après avoir fait tous leurs préparatifs de départ, de ne pouvoir partir.

Il importe beaucoup de se faire inscrire le plus tôt possible, car les places sont limitées. Les pèlerins voyageant avec un grand pèlerinage ont le service postal en Égypte; il est obligé de partir à jour et à l'heure due.

Les conditions générales pour donner l'assurance du pèlerinage, sont de payer l'assurance à l'avance et de payer le plus tôt possible. Il est fait une tirade générale. Les tirades sont faites généralement des croix pour le pèlerinage, non de la et des croix de Saida et de Jérusalem qui, en outre, attirent toute l'attention de tous les yeux.

Pour les pèlerins de Saida et de Jérusalem, il est fait une tirade générale. Les tirades sont faites généralement des croix pour le pèlerinage, non de la et des croix de Saida et de Jérusalem qui, en outre, attirent toute l'attention de tous les yeux.

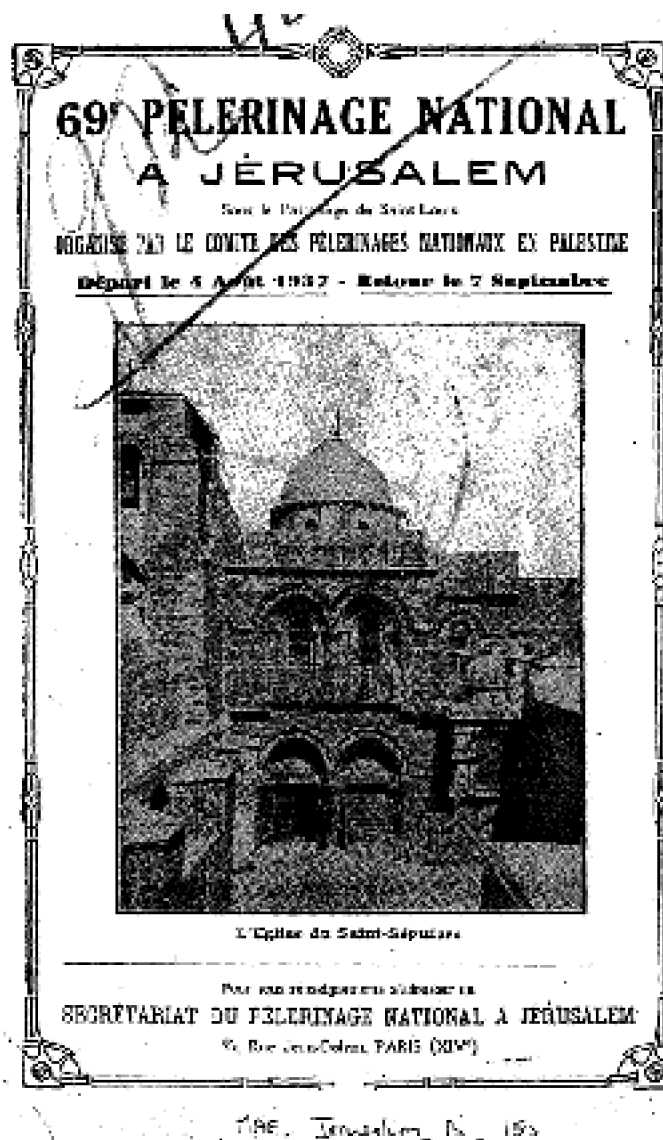
Les pèlerins de Saida et de Jérusalem ont le service postal en Égypte; il est obligé de partir à jour et à l'heure due.

Les pèlerins de Saida et de Jérusalem ont le service postal en Égypte; il est obligé de partir à jour et à l'heure due.

Les pèlerins de Saida et de Jérusalem ont le service postal en Égypte; il est obligé de partir à jour et à l'heure due.



Programme du XXI^e pèlerinage à Jérusalem, 1909



Photographies du Saint-Sépulcre d'Angers

Résumé :

Les pèlerinages catholiques en Terre Sainte au XIXe siècle

Du pèlerin romantique au retour des croisés

Le XIXe siècle est celui de la redécouverte de la Terre Sainte. Les catholiques français reprennent progressivement le chemin de la Palestine à travers des pèlerinages qui se sont raréfiés au cours des siècles précédents.

René François de Chateaubriand est le premier pèlerin de marque à se rendre en 1806 à Jérusalem, ouvrant la voie aux pèlerins isolés de la première moitié du siècle. En 1853, des pèlerinages collectifs sont mis en place. Disparus depuis les croisades, ils se rendent une à deux fois par an à Jérusalem et ouvrent une période fastueuse pour les caravanes françaises, pionnières par le nombre et la fréquence des venues. En 1882, un pèlerinage organisé par les assumptionnistes réunit plus de mille pèlerins et prend le surnom de IXe croisade, tant le nombre et l'impact en Terre Sainte sont importants. Le dernier quart du siècle s'inscrit dans une période d'âge d'or français où les pèlerinages sont des acteurs à part entière dans la résurgence catholique et française en Palestine.

Notre objectif est dans un premier temps de faire l'historique des pèlerinages catholiques en Terre Sainte au XIXe siècle, aspect peu étudié et pourtant partie intégrante de l'ouverture de la Palestine au monde. Il s'agit ensuite de démontrer que les pèlerinages furent d'importants facteurs de promotion pour l'Eglise catholique qui visait depuis le milieu du XIXe siècle à restaurer son pouvoir dans une terre devenue orthodoxe. Il en était de même pour la France, désireuse, via les capitulations, de garder une position

privilegiée dans cette partie de l'Orient.

Abstract :

The French catholic pilgrimages to the Holy Land in the nineteenth century

From the romantic pilgrim to the return of crusaders

The nineteenth century was the one of the rediscovery of the Holy Land. The French Catholics progressively went back to Palestine through pilgrimages which had become rare during the last centuries.

In 1806, René François de Chateaubriand was the first renowned pilgrim to go to Jerusalem, opening the path to isolated pilgrims during the first half of the century. In 1853, mass pilgrimages which had disappeared since the crusades were put in place, they went once or twice a year to Jerusalem. This was the starting point of a sumptuous era for French caravans, pioneers by their number and their frequency. In 1882, a pilgrimage organized by the assumptionists gathered more than one thousand pilgrims and was named the ninth crusade, because of its tremendous number and impact of the Holy City. The last quart of the century was a golden age for France where pilgrimages played a big part in the resurgence of Catholicism and French in Palestine.

Our objective is firstly to make a history of these pilgrimages in the Holy City during the nineteenth century, a poorly studied aspect yet an integral part of Palestine's opening up to the world. Secondly, we want to demonstrate that the pilgrimages have been an important promotional factor for the catholic church that was aiming at restoring its power since the middle of the nineteenth century, in a land that had become orthodox. This was also true for France, who wanted, via capitulations, to hold on to a privileged position in

this part of the Middle East.

Mots clés :

Orient, Terre Sainte, Jérusalem, pèlerinages, catholiques, assomptionnistes, Histoire religieuse, Histoire politique.

Keywords:

Middle East, Holy Land, Jerusalem, pilgrimages, Catholics, assumptionists, religious history, political history.